S 248

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delaconnaissance05sain

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

V

L. J. C ET M. I.

EVANGELIZARE PAUPERIBUS MISIT ME
PAUPERES EVANGELIZANTUR

HULL - P. Q

MÊME LIBRAIRIE

Évangile (l') médité et distribué pour tous les jours de l'a-née, suivant la concorde des quatre Évangélistes. Nouvelle é-tion conforme à la première, augmentée de 80 plans de co-rences et d'homélies, dont le fond et les preuves sont renvo-s au texte de l'Évangile médité par des indications exactes ; a-r l'abbé Duquesne. 4 vol. in-12, papier glacé..... 8 f.

Ce livre a obtenu dès sa première publication un imme-e succès, qui depuis ne s'est jamais démenti. C'est qu'on ne posse-e rien en ce genre qui puisse lui être comparé, et qu'il réunit à-i seul les avantages de tous les autres livres composés sur l'Évang-l.

On y trouve la suite de l'histoire de Jésus-Christ, la concorda-e des quatre Évangélistes, l'analyse et l'explication du texte. O-n trouve des réflexions morales, un commentaire suivi, le sens litt-l et spirituel présenté sous un même point de vue; on y tro-e chaque trait particulier développé séparément, divisé en ses poi-s naturels et suivant l'ordre du texte et l'exigence des matièr-. Enfin on y trouve des sujets d'homélies, d'exhortations, d'instr-tions familières, dont chaque méditation est comme le cane-s tout préparé et facile à remplir.

Ajoutons que deux tables indiquent exactement les matières ti-tées dans le cours de l'ouvrage, et l'évangile de chaque jour de l'ann-.

Maximes spirituelles, avec des explications, par le P. Grou. Nouvelle édition. 1 vol. in-18..... 1 f.

Méditations du P. Grou, en forme de retraite, sur l'amo-de Dieu. Nouvelle édition. 1 vol. in-18..... 70 c.

Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Chris- d'après les quatre Évangélistes, pour tous les jours de l'anné-par le P. Avancin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle éditi-revue avec soin, augmentée d'une méthode d'oraison, par P. Busée, de la même Compagnie. 2 vol. in-18, brochés. 3 f.

— Le même, en latin. 1 vol. in-18..... 3 f.

Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales. 1 beau vol. in-18 de 712 pages. Nouvelle édition, revue avec plus grand soin..... 3 f.

1153-76 — Corbeil, typ. et stér. de Crété.

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par le P. J.-B. SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

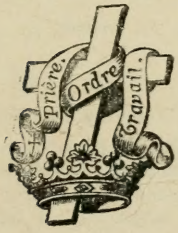
REVUE SUR LES VRAIES ÉDITIONS DE L'AUTEUR

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I, Cor., 16, 22.)

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

TOME CINQUIÈME

7383



LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, 38, rue Saint-Sulpice

BOURGUET, CALAS ET Cie, SUCCESSEURS

PROPRIÉTÉ

DE

LA CONNAISSANCE
ET DE L'AMOUR
DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE XXII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PRATIQUER LA PATIENCE.

(SUITE.)

SECTION VII

DE LA MORTIFICATION DU CORPS ET DES SENS.

I. Personne ne hait la chair. — II. Il la faut pourtant saintement haïr et la mortifier. — III. Et tous le doivent faire. — IV. Et toujours. — V. La mortification du corps embrasse plusieurs vertus. — VI. Il la faut pourtant exercer avec modération.

I. « Nemo unquam carnem suam odio habuit, dit « saint Paul (Ephes., 5, 29) : Personne n'a jamais haï « sa chair. » Il est certain, et l'expérience ne le montre que trop, nous nous aimons naturellement, et notre chair fait la moitié de nous-mêmes ; il est difficile que nous lui voulions beaucoup de mal. Or quoique nous

soyons tous nés avec cette inclination, il y en a toutefois qui l'ont plus forte, et il se trouve des âmes qui sont passionnément amoureuses de leur corps, comme Platon les appelle, et qui ne les quittent qu'avec des peines extrêmes. Ainsi fut celle de cette infortunée princesse, dont le poète latin chante :

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta (4 Æneid.) :

Quand il fallut mourir, ce ne fut qu'avec des violences terribles ; et celle d'Osius, évêque de Cordoue, dont nous avons rapporté ailleurs la chute et dont la cause principale fut, comme dit saint Hilaire, « Quòd « sepulcri sui nimium amans fuerit, parce qu'il aimait « trop son tombeau, » c'est-à-dire, son corps.

II. Or, en quelque façon que nous soyons disposés et affectionnés envers notre chair, il faut pourtant la traiter autrement que la nature ne nous enseigne, et au lieu de ce grand amour que nous avons pour elle, lui porter une sainte haine. Si quelqu'un veut venir après moi, nous crie Notre-Seigneur (Luc., 9, 23), qu'il porte sa croix, qu'il châtie son corps et renonce au plaisir de ses sens.

Et saint Paul donne cette instruction aux Galates : « Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum « vitiis et concupiscentiis suis (Gal., 5, 24) : Ceux qui « sont vrais serviteurs, vrais disciples et vrais amis de « Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec toutes ses « convoitises, » ils la tiennent soigneusement en bride et lui font toujours la guerre. « Semper mortificatio- « nem Jesu, dit-il aux Corinthiens, in corpore nostro « circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corpo- « ribus nostris (2 Cor., 4, 10) : Exerçant continuelle- « ment la mortification de Jésus en nos corps, afin d'y « faire reluire sa vie, qui a été une vie de souffrances ; » et il exhorte les Romains à faire un sacrifice de leurs corps : « Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei,

« ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem (Rom., « 112, 1) : Je vous prie, mes frères, par le souvenir « que vous devez avoir de la miséricorde dont Dieu a « usé envers vous, en vous retirant des ténèbres du « paganisme pour vous éclairer des lumières de la foi, « de rendre vos corps des victimes vivantes, que vous « lui immoliez avec le couteau de la mortification. » Il avertit du même devoir les Colossiens, leur écrivant : « Mortificate membra vestra quæ sunt super terram « (Coloss., 3, 5) : Mortifiez les déréglements de vos « membres, qui ne sont formés que de terre, » et ne souffrez pas qu'ils vous volent le ciel. Et parlant de lui autre part, il en donne ce témoignage : « Castigo corpus « meum, et in servitutem redigo (1 Cor., 9, 27) : Je « châtie mon corps, je l'afflige et je le tourmente, afin « de l'assujétir aux lois de l'esprit. » Il dit encore ailleurs : « Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo « porto (Galat., 6, 17) : Je porte en mon corps les mar- « ques de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » c'est-à-dire, les vestiges des douleurs que je me suis faites, et les cicatrices des blessures que j'ai reçues pour son amour. « Quia portabat, explique saint Thomas, insignia pas- « sionis Christi, patiens pro eo multas tribulationes in « corpore suo : Il dit cela, parce qu'il portait en sa « chair les enseignes sanglantes de la passion de Notre- « Seigneur, y endurant beaucoup de tribulations. »

C'est ainsi que l'on doit gouverner son corps, malgré tout l'amour que nous avons naturellement pour lui, et c'est même le moyen de l'aimer comme il faut; car l'aimer autrement et le flatter, c'est le haïr. « Ista ca- « ritas, dit saint Bernard, destruit caritatem, talis mise- « ricordia crudelitate plena est, quia videlicet ita « corpori servitur ut anima juguletur : quæ enim ca- « ritas est carnem diligere, et spiritum negligere? « qualis misericordia ancillam reficere, et dominam « interficere? nemo pro hujusmodi misericordia speret

« se consequi misericordiam (In Apolog. ad Guillem., « abbatem) : Cet amour déréglé du corps détruit l'a- « mour de Dieu ; cette miséricorde est pleine de « cruauté, quand pour complaire à la chair on égorge « l'âme; car quel amour est-ce d'aimer la chair et de « ne pas tenir compte de l'esprit? Quelle miséricorde « de conserver soigneusement la chambrière et faire « mourir la maîtresse? Que personne ne pense par « cette miséricorde mériter celle de Dieu; » au contraire il se rend digne de sa haine, dont il ressentira les effets au châtiment horrible de son même corps dans les flammes éternelles. Mais outre cela il faut le conduire de cette sorte, et le tenir de court, comme un serviteur rebelle, comme un esclave fugitif et comme un cheval fougueux, qui sans doute, si vous ne le domptez, vous jettera par terre. Notre corps est le plus grand ennemi que nous ayons, un ennemi domestique qui, par les secrètes intelligences qu'il entretient au dedans de nous avec ses artifices et ses menées, nous trahit et donne entrée à ceux de dehors. C'est, disent les saints pères et les sages, un sépulcre où notre âme est ensevelie, une prison où elle est en captivité, un cachot où elle est en ténèbres, un lourd fardeau qui l'appesantit et l'accable. Après cela devons nous le chérir, et non plutôt exercer envers lui de grandes rigueurs? En effet, c'est ce que fera tout homme bien avisé. Nos âmes, disaient les platoniciens, tirant leur origine du ciel, sont venues ici-bas pour y rendre les services à Dieu que les anges font là-haut dans la béatitude; mais elles sont enchantées dans la maison d'une fameuse sorcière qui est la chair, laquelle par ses charmes leur fait oublier la noblesse de leur extraction, les détourne de leur glorieux dessein, les amuse à des emplois vils et indignes de leur excellence, et les tient misérablement captives, d'où il n'y a que deux sorties, la sagesse ou la mort. C'est à quoi

reviennent ces mots de Sénèque : « Corpus hoc animi « pondus ac pœna est, premente illo urgetur, in vin- « culis est nisi accessit philosophia (Epist. 65) : Ce « corps est un poids et une peine à notre esprit; il est « affaissé par sa pesanteur et est en servitude, si la « philosophie ne vient au secours et ne l'en délivre. » Et puis continuant, il dit ceux-ci qui sont mémorables : « Sapiens, assectatorque sapientiæ adhæret quidem in « corpore suo, sed optimâ suî parte abest, et cogita- « tiones suas ad sublimia intendit : major sum et ad « majora genitus, quam ut mancipium sim mei cor- « poris, quod equidem non aliter aspicio quàm vincu- « lum libertati meæ circumdatum! nunquam me caro « ista compellet ad metum, nunquam ad indignam « bono simulationem, nunquam in honorem hujus « corpusculi mentiar; contemptus corporis sui certa « libertas est : L'homme sage et celui qui a envie de « le devenir garde bien une certaine présence en son « corps, mais ce qu'il a de meilleur en est absent, son « esprit et ses affections qui se portent à des choses « plus hautes; j'ai le cœur assis en trop bon lieu, et « je suis né pour de plus grandes choses que pour me « rendre esclave de mon corps, que je ne regarde que « comme un lien de ma liberté. Oh! jamais ma chair « ne me fera rien craindre contre la raison, jamais « elle n'aura tant de pouvoir sur moi que de me faire « user d'aucune dissimulation indigne d'un homme « de bien, et il n'arrivera point que pour son sujet je « forligne tant soit peu du droit sentier. Le mépris de « son corps est le chemin de la vraie liberté. » Dans cet esprit le philosophe Plotin se sentait continuellement saisi d'une certaine honte, qui paraissait même en son extérieur, de ce que son âme était enfermée dans son corps, et pour cela il ne disait point son pays, ni de quels parents il était issu, ou c'était avec grand'-peine; et on ne put jamais obtenir de lui qu'il permît

aux peintres de le peindre, ni aux sculpteurs de faire sa figure. Et comme Amélius, son cher disciple, l'en eut instamment prié, il répondit : Je ne puis vous accorder ce que vous me demandez, comme si ce n'était pas assez de porter cette image de chair dont la nature a couvert mon esprit, sans vouloir encore faire une image de cette image, pour la transmettre à la postérité comme une chose digne d'être vue.

Saint Grégoire de Nazianze appelle élégamment et véritablement la chair, la remore de l'âme, qui comme le poisson que l'on nomme remore ou arrête-nef, la retient et l'empêche d'aller à la perfection. Il n'est rien de plus contraire à la vie intérieure, aux communications de Dieu et à l'esprit d'oraison, que les plaisirs des sens, qu'il faut retrancher courageusement si on veut devenir pieux. L'épouse ne put posséder son bien-aimé dans les délices de son lit, et la sagesse, dit Job, « Non in« venitur in terra suaviter viventium (Cap. 28, 13), « ne se trouve point dans les pays de ceux qui vivent « délicatement. » Les âmes sèches, comme les anciens les appelaient, c'est-à-dire, qui habitent dans des corps mortifiés et presque flétris, sont les plus capables de la sagesse, comme les corps même les plus desséchés, ainsi que remarque Aristote, sont les plus propres pour recevoir la lumière et la chaleur. C'est ce qu'entendaient les anciens pères par cette parole qu'ils avaient si commune entre eux : Donne-moi du sang, et je te donnerai de l'esprit, c'est-à-dire, si tu veux être vraiment spirituel, si tu veux entrer réellement dans les exercices intérieurs, et donner à ton esprit la préparation nécessaire pour être illustré de Dieu et élevé à la contemplation, il faut que tu mates ton corps et le traites rudement, autrement tes prétentions sont vaines. Aussi l'épouse, déclarant le dessein qu'elle avait d'aller à la montagne de l'encens,

qui signifie l'oraison, dit qu'elle irait premièrement à celle de la myrrhe, qui représente la mortification : « Vadam, dit-elle, ad montem myrrhæ, et ad collem « thuris (Cant., 4, 6); » et autre part elle raconte qu'elle a cueilli des parfums pour en faire une composition odoriférante, et qu'elle y a mis la myrrhe la première, comme le fondement des autres : « Messui « myrrham meam cum aromatibus meis (Cant., 5, 1). » Pour marque de cela il y avait deux autels au temple de Salomon : sur le premier, qui était celui des holocaustes, l'on brûlait en sacrifice les animaux que l'on avait égorgés, image de la mortification de la chair ; on devait passer par lui pour aller à celui des parfums, qui figurait la prière, et qui ne pouvait s'allumer que du feu pris sur l'autel des holocaustes, ou même quand le grand-prêtre allait pour offrir à Dieu les encensements, il tenait en main l'épée toute sanglante qui avait tué les victimes. Dieu commanda à Moïse qu'on lui brûlât une pâte de senteur, où entreraient quatre parfums, dont le premier était la myrrhe et le dernier l'encens, et le tout à poids égal, pour nous apprendre qu'il faut aller à l'oraison par la mortification ; que ces deux vertus doivent se mêler et se perdre l'une dans l'autre et se trouver toujours jointes; qu'il faut vaquer autant à celle-ci qu'à celle-là : et de plus, que qui est adonné comme il appartient à l'oraison, l'est aussi, par une suite moralement nécessaire, à la mortification. Car comme la mortification est la disposition à l'oraison, aussi l'oraison est la cause de la mortification. D'où vient que notre père saint Ignace (Ribad., in ejus Vita, lib. 5, cap. 1) entendant louer hautement quelqu'un de ce qu'il était homme de grande oraison, conclut aussitôt : Il sera donc homme de grande mortification; voulant montrer que l'un ne pouvait être sans l'autre. Et d'ici il arrive qu'il se trouve si peu de personnes qui ont le don d'oraison, parce qu'il s'en trouve peu

qui sont solidement mortifiées. Nous tenons si fort à nos corps, nous avons tant de pitié pour eux et avons si peur de leur faire du mal, que cela nous arrête au milieu du chemin. Mais on a beau faire, il faut passer par là; on n'entrera jamais dans la liberté de l'esprit, si on ne sort de la captivité des sens; et il est impossible de servir Dieu, qui est un esprit pur, tandis que l'on sera charnel. Je rapporterai pour notre utilité ce que déclara, il n'y a pas longtemps, un des principaux démons par la bouche d'une fameuse possédée (Relation de Lodun, 1636) : Ce démon, fort versé dans les tromperies et les illusions qui arrivent dans la vie spirituelle, dit qu'il savait bien que jamais la douceur de l'amour-propre n'avait tant régné parmi les spirituels qu'en ce siècle, et qu'on prenait sujet de quelques personnes éclatantes en sainteté dans ce temps de se fonder en cette douceur, sans considérer combien elles avaient travaillé intérieurement pour acquérir leur état. C'est par là, disait-il, que nous en attrapons beaucoup qui, négligeant la mortification des sens, pensent être plus hauts devant Dieu qu'ils ne sont, et sous prétexte de charité font glisser leurs satisfactions jusqu'aux amitiés périlleuses. Oh! que j'en connais de ceux-là! oh! que j'en visite souvent! Léviatan aussi bien que moi travaille beaucoup parmi les spirituels, et sait bien leur glisser des maximes pour éviter la rigueur de l'abnégation évangélique. Ainsi donc, sans s'amuser aux détours de la nature ni écouter ses défaites, il est nécessaire de se déprendre de l'affection de sa chair, de s'élever au-dessus de ses sens et régir son corps avec une juste sévérité.

III. Et cette doctrine s'entend non-seulement pour les novices, mais encore pour les plus avancés, non-seulement pour les jeunes, mais aussi pour les hommes faits et les vieux, selon leur force; et non-seulement lorsque l'on est travaillé des tentations impures, mais

même quand on en est exempt; universellement pour tous et en tout temps. Et qui fait autrement, doit être assuré qu'il est trompé et que sa conduite ne vient pas de l'esprit de la grâce, mais de celui de la nature. En voici les raisons : Parce que le corps, aux termes qu'il est maintenant réduit par le péché, fourmille continuellement de mille mauvais désirs, et ne se porte qu'à convoiter les délices de ses sens, sans considérer, comme il n'agit point par raison, si elles plaisent ou déplaisent à Dieu, si elles sont pour ou contre le salut, partant si la mortification ne s'oppose à la naissance de ces désirs, ou si elle ne les étouffe à leur naissance, voilà un homme qui se perd, voilà sa vertu qui tombe par terre et son âme qui devient grossière et charnelle, incapable de voir et de goûter les choses spirituelles et divines ; car par ce plaisir elle s'enfonce davantage dans la matière et descend toujours plus bas dans l'obscurité de sa prison. Outre cela, plus vous accordez à votre corps et tâchez de le contenter, plus il vous demande, parce qu'il n'a pour règle que sa passion, qui dit sans cesse aussi bien que les sangsues du Sage : Apporte, apporte (Prov., 30, 15). Et l'expérience le montre, car donnez aujourd'hui à vos yeux le contentement de regarder un objet agréable qui se présente, demain ils en voudront voir deux; condescendez maintenant à votre goût pour manger un friand morceau, après il en aura plus d'appétit et se rendra plus importun, quand ce ne serait que parce que l'habitude ou est ébauchée ou acquise, ou a pris de l'accroissement par ces actes. Et ainsi il ne faut le gratifier en aucun point de ses requêtes, et ne lui octroyer que ce qu'on ne peut raisonnablement lui refuser.

IV. Mais admettons que quelqu'un eût par le travail d'une mortification continuelle de vingt et de trente ans assujetti parfaitement sa chair à l'esprit; celui-là, demanderez-vous, ne peut-il pas se relâcher et quitter

ces rigueurs? Je réponds non, parce que c'est un principe général que les choses doivent se conserver par les mêmes moyens qu'elles ont été produites, et comme les mortifications du corps ont causé cette soumission de la chair à l'esprit, il faut aussi que ce soient elles qui la maintiennent, autrement la chair retournera bientôt à ses révoltes, et reprendra contre la raison les armes, qu'elle n'a mises bas que par force. « Quis hac fragili carne circumdatus, dit saint Léon, « et in isto mortis corpore constitutus, etiam qui mul- « tum validèque profecerit, ita jam de sua salute secu- « rus sit, ut ab omni illecebrarum periculo credat « alienum? donet licet sanctis suis quotidianam divina « gratia victoriam, non aufert tamen dimicandi mate- « riam (Serm. 1 de jejun. Pentecost.) : Quel homme, « si grand profit qu'il ait fait dans la piété, qui se « voyant revêtu de cette chair fragile, et chargé de ce « corps mortel, soit si assuré de son salut, qu'il doive « se croire hors de tout péril des charmes des sens? « Bien que la grâce divine fasse remporter à ses saints « tous les jours de glorieuses victoires sur leurs corps, « elle ne leur ôte pas pourtant le sujet de combattre. » De plus par une maxime des choses de Dieu, le degré supérieur de sainteté exerce toujours et beaucoup plus parfaitement les fonctions du degré inférieur; comme même nous voyons dans la nature que l'âme sensitive fait tout ce qu'opère la végétante, et avec une excellence plus grande. Ainsi, si le novice et l'imparfait mortifient sa chair, le religieux ancien et l'homme de vertu éminente doivent le faire aussi, mais avec une intention plus pure et un amour plus ardent. Enfin, telle est la pratique de tous les saints; et c'est une chose admirable et digne de remarque qu'il n'y en a pas un seul, comme on peut le voir par la lecture de leurs vies, qui n'ait marché par ce chemin, et à qui Dieu n'ait donné cet esprit de mortification du corps et des

sens, dans lequel ils ont vécu jusqu'à la mort. Et la raison en est claire, parce qu'ils n'ont pu être saints que par la participation de l'esprit de la croix, qui est évidemment un esprit de mortification du corps et de l'âme. Le dessein de la sainteté est un dessein de l'imitation de Notre-Seigneur crucifié, et un effet des grâces qu'il nous a méritées par ses douleurs et ses afflictions, qui, retenant la vertu de leur cause, impriment à ceux qui les reçoivent, spécialement s'ils doivent être grands dans l'état de Jésus, une inclination particulière à la souffrance; comme elles viennent de la croix, elles y conduisent. De plus, si saint Paul donne la mortification de la chair, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, pour marque de ceux qui sont à Jésus-Christ, comme les saints sont plus étroitement à lui que les autres, et tiennent le premier rang parmi ses serviteurs, ses disciples et ses amis, il est clair qu'ils ont dû être rigoureux à leur chair.

V. Au reste, bien que la mortification du corps, considérée en elle-même, n'entre pas au nombre des plus nobles vertus, néanmoins comme les saints et les hommes vraiment spirituels la pratiquent, elle est très-excellente, parce qu'elle ne procède pas seulement de la vertu de pénitence, sa propre source, mais de plusieurs autres encore; chacune la pare de sa beauté particulière et lui donne un nouveau lustre, et par ce moyen toutes l'ornent richement, et l'élèvent à un haut degré de perfection : comme d'un amour ardent envers Dieu, qui monte jusqu'à la haine de soi-même pour lui plaire; d'une grande affection d'imiter Notre-Seigneur, de l'aider à porter sa croix et de prendre part à ses peines; d'une foi vive de l'immortalité de nos âmes, de la résurrection de nos corps et du changement de nos courts et petits travaux en un repos éternel; d'une espérance certaine de ces biens, d'une force généreuse que l'on se fait, et qui n'appartient

qu'aux bons courages, triomphant tout d'un coup de deux puissants ennemis, des plaisirs auxquels on renonce, et des douleurs dont on n'a point de crainte; enfin d'un désir embrasé d'arriver au sommet de la perfection, où les austérités servent de marches.

C'est dans cet esprit que nous devons exercer la mortification du corps, prendre cette livrée du Fils de Dieu, et nous marquer de ce caractère de ses vrais serviteurs. Saint Pacôme, pour y encourager ses religieux, leur disait que tous les jours nous devons faire entrer notre âme en conférence avec notre corps, et lui faire dire : Pendant, ô mon corps! que nous sommes ensemble et que nous faisons notre voyage, dont le terme est une éternité de bonheur ou de malheur, obéis à ma conduite, et rends-moi souple aux mouvements de la raison, ne te rebelle pas contre moi, mais servons conjointement avec allégresse Dieu notre Seigneur, résistons vaillamment aux assauts de nos ennemis et travaillons avec courage, nous proposant la récompense qui nous est préparée, et après avoir un peu peiné nous passerons à un royaume où nous posséderons des joies ineffables et des contentements immortels. Saint Bernard disait dans la même pensée : « Noli, ô corpus, noli præripere tempora, omnia tem- « pus habent, patere ut nunc anima pro se laboret, « magis autem etiam collabora ei, quoniam si compa- « teris, et conregnabis (Serm. 6 de Adventu) : O corps! « garde-toi bien d'anticiper le temps pour prendre tes « plaisirs, chaque chose a sa saison, ne crains point de « refuser à tes yeux, à tes oreilles, à ta langue et à « tous tes membres les délices qu'ils recherchent; ces « refus ne seront que pour peu, car après ils en auront « plus qu'ils n'en sauraient désirer et pour jamais; « trouve bon que l'âme s'emploie soigneusement à son « salut et ne traverse point ses desseins, mais plutôt « contribues-y le plus que tu pourras, puisque même

« il y va tant de ton intérêt, et que si tu travailles avec « elle, tu prendras part à sa gloire. » Et répondant ailleurs aux discours que font les mondains contre ceux qui se mortifient, il dit ces paroles remarquables : « Quomodo dicunt nobis carnales homines, crudelis est « vita vestra, non parcitis carni vestræ : esto, non par- « cimus semini, in quo ei magis parcere poteramus? « an non melius est illi renovari et multiplicari in « agro, quàm in horreo putrefieri? heu computruerunt « jumenta in stercore suo : sic vos parcitis carni ves- « træ? simus nos crudeles interim non parcendo, at « vos planè parcendo, crudeliores, siquidem etiam « nunc caro nostra requiescit in spe : videritis vos ipsi « quid ignominia interim vestra sustineat, quid mise- « riæ eam maneat in futurum (Serm. 10 in ps. Qui « habitat) : Les hommes charnels voyant nos austérités, « nous disent : Votre vie est cruelle. Eh quoi! vous « vous tuez, vous accablez votre chair, épargnez-la un « peu. Mais je réponds que nous l'épargnons comme « on épargne la semence, à laquelle il vaut beaucoup « mieux d'être jetée en terre pour y être renouvelée et « multipliée, que de pourrir dans un grenier; ainsi en « usons-nous à l'endroit de notre chair, à qui nous ne « pouvons faire plus grand bien que quand nous lui « faisons du mal; mais pour eux ils laissent pourrir la « leur dans ses ordures. Et comment vivez-vous? Est- « ce donc ainsi que vous croyez épargner votre chair? « Oh! jugez-nous cruels tant que vous voudrez pour « affliger la nôtre, nous estimerons que vous exercez « une plus grande cruauté envers la vôtre en la traitant « délicatement comme vous faites, et lui accordant ses « désirs. Notre chair dès maintenant jouit d'une douce « espérance de sa béatitude future; considérez de quelles « infamies vous souillez la vôtre en cette vie, et quels « horribles supplices doivent la tourmenter éternelle- « ment en l'autre. »

VI. Il faut néanmoins que la prudence qui conduit toutes les vertus et les met en œuvre, préside particulièrement à celle-ci et l'éclaire dans son exercice, afin que l'homme ne s'emporte à des ferveurs indiscrètes et ne se jette à des extrémités vicieuses, mais qu'il se tienne dans la modération requise. Si on demande en quoi consiste cette modération, je réponds : elle est entre ces deux extrémités, d'en trop faire et de n'en pas faire assez. Dans la seconde on tombe sans comparaison plus qu'en la première, parce que notre nature, qui a si peur de souffrir, nous empêche bien de faire ces fautes. Mais en quoi consiste ce milieu auquel il faut nous tenir? Je ne puis mieux satisfaire à cette demande que par les sages paroles de notre père général Claude Aquaviva, de bonne mémoire, dans la lettre qu'il adressa à ceux de notre compagnie, pour les instruire quel doit être l'usage des mortifications corporelles parmi nous, lesquelles par proportion pourront servir à tous. Après avoir montré qu'il faut bien charger le corps, mais non l'accabler, le dompter et non le détruire, et aussi qu'il faut se garder de lui comme d'un fin renard, qui fait le mort pour attraper les poules, il ajoute ce que notre glorieux patriarche saint Ignace dit en ses exercices (In addit. ante 1 exercit. peccat.), que nous laissons parfois ces pénitences du corps, pour un trop grand amour que nous lui portons ou par un jugement erroné, comme si nous ne pouvions les faire sans intéresser notre santé ; que ce n'est pas assez que les nôtres y soient bien affectionnés, si effectivement ils n'en usent, qu'ils doivent le faire avec courage, parce que leur usage sert beaucoup à l'acquisition de la vertu et à l'accroissement des mérites, et ne point croire qu'il leur suffit de pratiquer seulement la mortification de l'esprit, sans se servir de celle du corps, à laquelle les saints ont été si enclins, car ce serait une grande erreur. Après avoir

dit tout cela à la recommandation des pénitences extérieures, tombant sur la modération que l'on doit y garder, il dit qu'il faut la prendre de la fin de notre compagnie, et des moyens qu'elle emploie pour y atteindre. La fin est notre propre salut et celui du prochain ; les moyens qui nous regardent sont contenus en nos règles; ceux qui touchent le prochain sont prêcher, catéchiser, confesser, enseigner et semblables. Quand les pénitences affaibliront le corps ou nuiront tellement à l'esprit, qu'elles empêcheront de vaquer à sa perfection ou aux offices de charité, elles doivent être jugées pour nous hors de mesure et indiscrètes, quoique peut-être dans un autre, comme dans un homme solitaire, elles passeraient pour prudentes ; mais à cela près et réglées à ce niveau, il ne faut rien craindre, elles sont toutes conformes à notre institut, puisqu'elles ne retirent pas celui qui s'en sert de s'acquitter de son devoir, au contraire, pour dire plus, elles l'y aident beaucoup. Car elles lui sont un puissant moyen pour se purifier, pour acquérir la grâce, pour se rendre capable des lumières et des dons du ciel, pour se détacher de soi et des créatures, et pour s'unir à Dieu et devenir un homme vraiment spirituel, et par conséquent pour se perfectionner et se rendre très-utile au prochain, à qui un homme dépris de son corps et solidement mortifié fera plus de bien que cinquante autres; car ses exemples, ses paroles, son maintien, ses regards et tout a de la force et lui donne une grande créance pour agir sur les âmes.

De plus, je dis que chacun doit faire les mortifications auxquelles ou l'Eglise, ou sa religion, ou son état l'oblige, et ne point s'en dispenser sans de très-justes causes; des volontaires il faut choisir celles qui rendent le corps plus souple et plus obéissant à l'esprit, car c'est là leur fin principale; de sorte que celles qui plus parfaitement que les autres ne laisse-

ront à la chair que les forces pour servir en qualité de chambrière, et non pour usurper l'autorité de la maîtresse et commander, et donneront plus de moyen à l'âme de faire excellemment et avec moins de résistance ses opérations dans le corps, doivent être estimées sans contredit les meilleures. Et comme les complexions des hommes sont différentes, ce sera à chacun de voir celles qu'il jugera devoir mieux produire en lui cet effet, et puis s'en servir. Il y en a généralement de deux espèces : nous réduisons à la première où il y a plus de danger, les jeûnes, les veilles, la dureté du lit, les disciplines, les cilices et semblables âpretés qui matent la chair. La seconde comprend la bonne conduite des sens extérieurs qui est moins périlleuse, plus noble, plus utile et plus nécessaire. Pour ce sujet il est à propos que nous en disions quelque chose de plus particulier.

SECTION VIII

DE LA BONNE CONDUITE DES SENS EXTÉRIEURS.

I. Les sens extérieurs sont les fenêtres de l'âme. — II. Comment nous devons conduire le sens de la vue. — III. Celui de l'ouïe. — IV. Celui de l'odorat. — V. Celui du goût. — VI. Celui du toucher.

1. Les cinq sens extérieurs sont les cinq fenêtres du logis et les cinq portes de la ville de l'âme, par où elle va aux choses sensibles et par où ces choses viennent à elle. « Visus, dit saint Grégoire, auditus, gustus, odo-
« ratus et tactus quasi quædam viæ mentis sunt, qui-
« bus foras veniat, et ea quæ extra ejus sunt substan-
« tiam, concupiscat; per hos etenim corporis sensus
« quasi per fenestras quasdam exteriora quæque anima
« respicit, respiciens concupiscit : hinc etenim Jere-
« mias ait : Ascendit mors per fenestras nostras, in-

« gressa est domos nostras; mors quippe per fenestras « ascendit, et domum ingreditur, cùm per sensus « corporis concupiscentia veniens habitaculum intrat « mentis (lib. 21 Moral., cap. 2) : La vue, l'ouïe, le « goût, l'odorat et l'attouchement sont comme les « chemins par lesquels l'âme sort dehors et recherche « ses contentements chez les créatures, par lesquels, « comme par des fenêtres, elle les regarde et les con- « voite. Ce qui a fait dire au prophète Jérémie : La « mort est montée par nos fenêtres et est entrée dans « nos maisons. Cela arrive quand la concupiscence pas- « sant par les sens du corps se glisse dans l'âme. » Quiconque veut tenir son âme nette et la mettre à couvert de la plupart des maux où elle peut tomber, doit faire tout son possible pour fermer ses fenêtres et garder ses sens. Le grand saint Basile (lib. de vera Virginitate), traitant ce sujet, nous en apprend excellemment la façon en ces termes : Il faut boucher soigneusement le passage, afin que la concupiscence de la chair n'entre pas en nous par les sens, et fermer à double serrure et à triple verrou ces mêmes sens, comme les portes et les fenêtres du cœur, afin qu'elle ne se glisse par quelqu'un, et attire après soi la mort qui la suit toujours de près. Car la mort, comme dit le Prophète, monte par les fenêtres. En effet, les sens sont les fenêtres de l'âme, par où, quand elle est sage, elle regarde les objets à la façon d'une femme chaste, qui ne fait qu'un peu entr'ouvrir sa fenêtre pour voir ce qui se présente, et ne laisse entrer personne chez elle qu'après l'avoir bien examiné; mais si elle est inconsidérée et étourdie, elle fait comme une femme impudique qui ouvre sa porte à tous venants, et met avec effronterie la tête à la fenêtre pour voir et être vue, et s'amuse à entretenir les passants. L'âme vertueuse demeure serrée dans son cœur comme dans son logis, et veille sur ses pensées et sur ses sentiments, afin de

n'y donner l'entrée qu'aux choses bonnes et honnêtes, et la défendre prudemment aux mauvaises et aux messéantes. C'est ainsi que nous devons garder nos sens. Venons maintenant à les prendre en particulier.

II. Et pour commencer par les yeux qui se montrent à nous les premiers, nous disons, suivant le sage conseil de Clément d'Alexandrie (lib. 3 pædag., cap. 11), qu'il faut surtout prendre garde à bien les gouverner; il est beaucoup moins dangereux de faillir du pied que de l'œil. Aussi Notre-Seigneur, pour empêcher les malheurs qui pouvaient nous en arriver, nous dit (Matth., 18, 9) : Si votre œil vous scandalise, arrachez-le pour ôter l'instrument de votre ruine. Le premier feu de la concupiscence s'allume dans les yeux, les regards sont les avant-jeux de ses parties et les escarmouches de ses combats. Aussi, comme a remarqué Aristote (lib. 2 de gener. animal., cap. 6), ce sont les premiers de tous les membres qui se corrompent et se défont, et les derniers qui s'achèvent. Saint Bernard nous dit dans la même pensée : « Visio est prima occasio fornicationis, mens enim per oculos capitur, « per oculos intrat ad mentem sagitta amoris, igitur « reprime oculos tuos (De modo benè vivendi, serm. « 23) : La vue est par où commence la fornication, car « l'âme est prise par les yeux, et c'est par là que l'amour tire sa flèche au cœur; » et puis il continue ainsi : Oh! que le nombre est grand de ceux que je connais avoir été déçus et être tombés dans les lacets du démon par leurs regards; en voici seulement quelques-uns. Dina, fille de Jacob (Genes., 34, 2), étant sortie pour voir les femmes sichimites, fut aimée et ravie par Sichem, qui ensuite lui ravit sa pudicité; ainsi la misérable fille, pour n'avoir pas su commander à ses yeux et avoir voulu les repaître de ce qu'ils devaient ignorer, perdit son honneur et sa virginitée David se promenant une après-dînée dans la galeri.

de son palais (2 Reg., 11, v. 2, 4 et 17), vit une femme, la vue lui donna de l'amour, et l'amour lui fit commettre un adultère et un homicide; ainsi ses yeux le rendirent criminel et flétrirent sa gloire d'une tache très-vilaine. Samson (Judic., 16, v. 1, 19, 21), le plus fort de tous les hommes, vit au pays des Philistins une femme qu'il aima passionnément; vaincu par son amour et comme lui rendant les armes, il s'abaissa devant elle et s'endormit sur son sein : mais cette fausse femme lui rasa les cheveux, siége de sa force, et puis le livra traîtreusement à ses ennemis qui lui crevèrent aussitôt les yeux. Voilà ce qu'il gagna pour s'en être mal servi. Apprends donc combien de personnes, et de considération, ont encouru de grands maux du corps et de l'âme par le moyen de leurs yeux. « Moneo ergo te, conclut-il, ut facias pactum « cum oculis tuis, ne incautè videas quod videre non « debes : C'est pourquoi je t'avertis de faire un pacte « avec les tiens, de ne les porter jamais sur ce qu'ils « ne doivent point voir. » Oh! que Jérémie a raison de dire : « Oculus meus deprædatus est animam « meam (Thren., 3, 51) : Mon œil a volé mon âme, » parce que, comme saint Grégoire l'explique, désirant les choses visibles par la connaissance que l'œil lui en donne, elle a perdu les invisibles. « Unde nobis, « ajoute-t-il, ad cordis munditiem sensuum disciplina « servanda est; nam quantâlibet virtute mens polleat, « quantâlibet gravitate vigeat, carnales tamen sensus « puerile quiddam exteriùs perstrepunt, et nisi inte- « riores gravitatis pondere refrænentur, ad fluxa quæ- « que et levia mentem enervem trahunt. Unde Job « ait, pepigi fœdus cum oculis meis (lib. 21 Moral., « cap. 2) : Donc, pour conserver son cœur en pureté, « il faut tenir ses sens sous une étroite discipline; car « quelque grande vertu qu'ait une âme, et si sérieuse « qu'elle soit, les sens néanmoins, si on ne les retient

« fortement, brouillent toujours au dehors et s'amu-
« sent comme des enfants à des bagatelles; l'amuse-
« ment se communique à l'âme et la fait devenir
« puérile et badine. Pour cette cause, Job dit qu'il
« avait passé un traité avec ses yeux. »

Or, voyons le pacte que nous devons transiger avec eux. Premièrement, c'est de les fermer à tous les objets sales, aux tableaux lascifs, aux nudités messéantes, aux actions peu honnêtes. Secondement, c'est de ne point regarder les femmes, particulièrement si elles sont jeunes et parées, et ont d'autres attraits qui peuvent donner dans les yeux, et par les yeux dans le cœur, car leur regard est fort dangereux. « Uritque « videndo femina, dit le poète (Georg., lib. 2); » et il est arrivé maintes fois qu'après vingt ans on n'en a pu arracher un de l'âme qu'on aura même fait par mégarde. Entre tous les périls qui nous assiégent, dit Clément d'Alexandrie (lib. 3 pædag., cap. 11), la vue des femmes est le plus violent et celui que l'on doit fuir le plus, parce qu'elles peuvent nous faire pécher par leur vue. Ceux qui veulent marcher en assurance au chemin de leur salut ne sauraient trop éviter leur rencontre; car, bien qu'il puisse advenir que celui qui a vu quelque mauvais objet ne tombe point en faute, parce qu'il se tiendra bien et s'en défendra vaillamment, il a néanmoins une juste raison de craindre de tomber; car il peut arriver que celui qui a vu se laisse choir, et il ne peut être que celui qui n'a rien vu convoite ce qu'il ne connaît pas. Saint Hugues (Sur., 1 april.), évêque de Grenoble, se rendit admirable en cette vertu; car il n'arrêta jamais les yeux, selon même qu'il l'assurait, sur aucune femme de son évêché suffisamment pour la reconnaître après; et il n'y en avait qu'une seule du visage de laquelle il eût quelque idée. Troisièmement, c'est de ne point assister aux comédies profanes, aux jeux de vanité, aux pom-

pes et à tous les spectacles où la seule curiosité se nourrit. « Averte oculos meos ne videant vanitatem, « priait David (Ps. 118, 37); » ce que saint Ambroise ayant rapporté, il ajoute : « Vanitas cursus est, quia « nihil prodest; vanitas est equorum velocitas, quia « mendax ad salutem est; vanitas theatrum est; vani- « tas ludus omnis (lib. de fuga seculi, cap. 1) : Dé- « tournez mes yeux de la vanité; le manége et les « courses des chevaux sont vanité, parce que cela ne « sert point à notre salut; les magnificences des théâ- « tres et tous les jeux sont vanité, » il faut en détourner sa vue. Enfin c'est de ne point les ouvrir indifféremment, comme nous apprend saint Basile (lib. de vera virg.), à tous les objets qui se présentent pour ne pas recevoir tant d'idées, dont l'âme soit ensuite surchargée et troublée, mais seulement sur les choses nécessaires et utiles. « Pulchras formas et varias, dit « saint Augustin, nitidos et amœnos colores amant « oculi; non teneant hæc animam meam, teneat eam « Deus qui hæc fecit. Resisto seductionibus oculorum, « ne implicentur pedes mei quibus ingredior viam « tuam, et erigo ad te invisibiles oculos (lib. 10 « Conf., cap. 34) : Les yeux trouvent de la complai- « sance dans la beauté et la variété des diverses figu- « res, les couleurs gaies et vives les récréent; que tou- « tefois ces choses ne tiennent et ne lient point mon « âme, mais Dieu qui les a faites. Je résiste aux trom- « peries et aux illusions de mes yeux, afin que mes « pieds dont, mon Seigneur, je me sers pour marcher « dans les sentiers de vos commandements, ne soient « engagés dans les filets, et j'élève les yeux de mon « âme à vous pour contempler votre beauté et vos « merveilles. »

Or, afin d'observer cet accord et ces lois dans la conduite de ses yeux, il ne faut point les tourner légèrement çà et là, mais les tenir ordinairement arrêtés et

modestement baissés; c'est le plus beau mouvement qu'on peut leur donner. Saint Ambroise le loue dans son frère saint Satyre, rapportant de lui que, dans les compagnies où il se trouvait, même des hommes, « Rarus attollere os, elevare oculos (lib. de obitu Sa-« tyri fratr.) : Il haussait rarement les yeux, mais les « tenait toujours humblement baissés. » Et quelques-uns remarquent qu'où les évangélistes disent que Jésus leva les yeux pour regarder (Joann., 6, 5, et 17, 1, etc.), ils le disent à dessein de nous apprendre qu'il n'avait pas des yeux qu'il jetât de çà et de là, mais qu'il les portait baissés dans une grande bienséance.

Partant, pour conclure le règlement de ce sens : « Unusquisque offensiones suorum oculorum abjiciat, « ainsi que Dieu nous dit par son Prophète (Ezech., « 20, 7) : Que chacun ôte ce qui peut blesser ses « yeux; » qu'il ne voie point ce qui peut l'offenser par sa vue; il est expédient de se rendre aveugle en beaucoup de choses, si on veut empêcher les mauvaises pensées et conserver à son âme la lumière de la sagesse; car il est impossible qu'une chose regardée n'envoie son image et sa ressemblance aux yeux, des yeux à l'imagination et de l'imagination à l'esprit, à qui elle sert d'entretien et de sujet pour allumer les affections de la volonté. C'est pourquoi Homère feint que le seul Tirésias aveugle est sage là-bas dans les enfers; et lui-même, à ce que l'on dit communément, était aveugle, non qu'en effet il eût perdu la vue corporelle, car comment eût-il si bien parlé des herbes, des fleurs et des animaux? mais comme disent quelques-uns plus clairvoyants, parce qu'il en usait avec une grande circonspection, et n'en reçut jamais plus de dommage que s'il eût été véritablement aveugle. Souvenons-nous des paroles d'Isaïe : « Qui claudit « oculos suos ne videat malum, iste in excelsis habita-« bit, munimenta saxorum sublimitas ejus, panis ei

« datus est, aquæ ejus fideles sunt. Regem in decore « suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè « (Cap. 33, v. 15 et 16) : Quiconque ferme ses yeux « pour ne point regarder ce qui pourrait le porter au « mal, coupera les racines à plusieurs péchés; il fera « sa demeure sur les hauteurs et sur la pointe des « rochers, où son âme respirera un air pur, où elle « sera éclairée plus aisément et plus abondamment des « rayons du soleil de justice, et sera en assurance; « elle ne manquera point de saintes occupations au « dedans, et les yeux du corps se fermant aux choses « extérieures, ceux de l'âme s'ouvriront pour voir la « beauté du roi de gloire, auprès de laquelle elle mé- « prisera toutes celles de la terre. » Tous les hommes, dit saint Macaire, sont naturellement curieux de voir la magnificence des rois, la pompe des spectacles, l'éclat des pierreries et les diverses beautés de la terre, excepté les vrais spirituels qui ne s'en soucient point, parce qu'ils les méprisent, et ils les méprisent, parce qu'ils ont connaissance d'une magnificence et d'une pompe bien autre. Ils sont éblouis des rayons d'une beauté incomparablement plus grande, et ils demeurent comme dans un autre monde, et sont animés d'un autre esprit. Ils ont toute leur conversation dans l'homme intérieur, parce qu'ayant le cœur blessé de l'amour de Jésus-Christ, le roi céleste, ils ne pensent qu'à sa beauté et à sa gloire ineffable, et n'ont point d'autre désir que de le voir et de jouir de lui Cette pensée les possède et les tient asservis, de sorte qu'ils sont tous plongés en lui, et ont aisément un parfait mépris et un extrême dégoût de tous les honneurs, et de toutes les richesses des rois, et de toutes les excellences d'ici-bas.

III. Pour les oreilles, nous y devons de même apporter un soin fort vigilant, parce que c'est une des portes principales par où les maux entrent en foule

dans notre âme. C'est pourquoi le Saint-Esprit nous avertit par le sage fils de Sirach, « Sepi aures tuas « spinis, et linguam nequam noli audire (Eccl., 28, « 28) : Bouche tes oreilles avec des épines, et envi- « ronne-les de tout côté, » comme porte le mot grec, afin que rien n'y passe qui puisse l'offenser. Mais quelles seront ces épines et ces défenses salutaires des oreilles? La crainte de Dieu, l'amour de la pureté du cœur et du repos de l'esprit. Avec cela nous devons les fermer à toutes les paroles mauvaises, comme dit saint Basile (lib. de vera virginit.), aux vapeurs empestées d'une eau puante, aux paroles vilaines, aux médisances, aux murmures, aux flatteries et à vos vraies louanges, aux chansons mondaines, aux railleries, aux bouffonneries, aux contes ridicules, et qui ne sont que pour donner du plaisir, dont le récit ne nuit pas seulement à ceux qui les disent, mais encore à ceux qui les écoutent; car ils tarissent extrêmement la dévotion et apportent à l'âme une certaine fausse liberté qui dégénère en une sécheresse d'esprit, en une dissipation de pensées et une indisposition à l'oraison et aux exercices de piété; il ne faut les ouvrir qu'aux choses bonnes, honnêtes et nécessaires.

IV. Pour l'odorat, bien que ce soit le sens le plus innocent de tous, on ne laisse pas pourtant par lui de commettre des fautes. Pour cela il faut y veiller, ne pas rechercher curieusement les bonnes odeurs; jouir de celles qui se présentent, non dans l'esprit de la nature, mais dans celui de Dieu; ne rien porter sur soi qui parfume, car cela tient de l'efféminé; et souffrir les mauvaises odeurs qu'on ne peut prudemment éviter, sans faire paraître ni de parole ni d'effet la contrariété que vous y sentez, mais la couvrant par votre patience et votre discrétion, et courant par ce moyen avec l'épouse aux odeurs très-suaves du céleste époux (Cant., 1, 3).

V. Le goût est beaucoup plus dangereux, et nous devons pour son bon règlement nous souvenir toujours qu'il est cause de notre ruine. Il faudra pour ce sujet, dit saint Basile, le brider dans ses appétits et ses friandises avec le mors de la raison, lui retrancher les superfluités et ne lui accorder que la nécessité. On y manque, au rapport des saints (S. Gregor., lib. 30 Moral., cap. 27; S. Thom., 1, 2 quæst. 148, art. 4, etc.), en convoitant les viandes défendues, les malsaines, les délicates, les appétissantes et de haut goût, en prévenant le temps du repas, en se jetant goulument sur la viande et en mangeant avidement, en en prenant trop, en appliquant son esprit pour la savourer et en cueillir le plaisir, en se plaignant si elle n'est pas bien apprêtée, en en parlant après, et en tenant des discours de cuisine; il faut retrancher tout cela. « Facile est, disait Sénèque, pascere ventres benè ins- « titutos, et nihil aliud desiderantes quàm impleri « (Epist. 17) : Oh! qu'il est facile de nourrir des ven- « tres bien réglés et qui ne demandent que d'être « rassasiés; » la nature se contente de peu, mais la passion va toujours à l'excès; il faut la modérer, accomplissant le sage conseil d'Epictète (Apud Arrian., lib. 3, cap. 21) : Mangez en homme, buvez en homme, c'est-à-dire, non comme une bête qui n'a que son appétit pour règle, mais comme un homme raisonnable qui gouverne ses actions par la raison, quoique les bêtes ne passent jamais leur nécessité. J'ajoute à cela : Mangez et buvez en chrétien, mangez et buvez en religieux, avec la tempérance, la sobriété, le détachement d'esprit et avec les autres vertus qui sont convenables à une personne élevée à l'excellence de cet état; et à cette fin, avant de manger adressez-vous à Dieu, de qui vous allez prendre les biens; priez-le de les bénir, offrez-lui votre action, l'assurant que vous avez dessein de la faire, non pour votre contentement,

mais pour sa gloire et pour l'exécution de sa volonté, qui vous a assujetti à cette nécessité, que vous allez nourrir votre corps pour être plus capable de le servir. Oh! qui aurait la pureté d'intention qu'avait l'ange Raphaël, lorsqu'il mangeait avec le jeune Tobie; et plus encore celle de Notre-Seigneur, quand il vivait sur terre! Dans le cours de la réfection, soyez attentif à la lecture, s'il s'en fait, et entretenez quelque bonne pensée pour chasser celle de la volupté, qui se glisse très-aisément, et soyez soigneux de pratiquer la mortification du goût pour satisfaire à vos intempérances passées, pour rendre votre âme plus susceptible des opérations de Dieu, pour mériter les délices du ciel, et particulièrement pour reconnaître par un amour mutuel le fiel et le vinaigre que Notre-Seigneur a pris pour votre sujet. Après il faut rendre grâces à ce libéral donateur de ses biens : c'est ainsi que nous devons régler notre goût. Saint Augustin (Lib. 10 Confess., cap. 31) raconte à ce propos, que Dieu lui avait enseigné d'user des viandes comme des médecines. Et le saint homme Job (Cap. 3, 24) témoigne de soi, qu'il ne mangeait jamais qu'après des gémissements, et sans mêler ses soupirs avec ses viandes, soit qu'il se souvînt de la chute de notre premier père arrivée par gourmandise, soit qu'il eût peur de faillir dans un pas si glissant, où, comme remarque le même saint Augustin, il se trouve très-peu de personnes qui ne choppent, soit de voir la grandeur de son âme, créature divine, abaissée à une action très-vile; toutes ces raisons sont fort bonnes quand nous allons à table. Pour le vin, je n'en dirai que ce mot, c'est un des plus violents ennemis de la chasteté, le boute-feu de la concupiscence, et, comme les anciens l'ont appelé, le lait de la déesse d'impudicité. C'est pourquoi celui-là a bien rencontré qui a dit : « Fuge vinum quasi venenum : « Fuis le vin comme le venin. » Et le Saint-Esprit

nous crie : « Noli regibus, ô Lamuel, noli regibus « dare vinum (Prov., 31, 4) : Ne donne point de vin « aux rois, » aux âmes nobles et royales, qui veulent régner sur leurs passions; si tu leur en donnes, qu'il soit fort modéré, et pour la quantité et pour la qualité. « Quam sufficiens est, dit-il ailleurs, homini erudito « vinum exiguum (Eccl., 31, 22) : Il faut peu de vin à « l'homme qui est sage; » s'il ne l'est pas, il ne lui en faut point du tout, parce qu'il ne ferait qu'augmenter sa folie et échauffer ses vices. Aussi Salomon ayant pris la résolution d'acquérir la sagesse et d'éloigner de soi la sottise, prit, comme un moyen nécessaire et souverain, celle de s'abstenir du vin : « Cogitavi in « corde meo, dit-il, abstrahere à vino carnem meam, « ut animum meum transferrem ad sapientiam, devi- « taremque stultitiam (Eccl., 2, 3). »

VI. Le dernier sens et le plus pernicieux de tous, comme saint Basile le qualifie (Lib. de vera virginit.), est l'attouchement répandu par tout le corps, dont les voluptés, pour être plus véhémentes, charment plus puissamment l'esprit et aveuglent le jugement, qui débauche même les autres sens et les attire à son parti pour se révolter contre la raison. Il faut, dit ce saint docteur, avoir l'œil toujours ouvert sur ce sentiment, et apporter toute la diligence possible pour le réprimer, et ne rien toucher, ni sur soi, ni sur autre qui puisse l'exciter au mal, et comme les mains sont les armes principales dont il se sert, et avec lesquelles il commence ses assauts, il faut les retenir afin qu'elles n'échappent, et arrêter leur frétillement naturel dans une immobilité raisonnable.

Il faut réduire à ceci la mortification du mouvement universel de tout le corps, de la tête, des yeux, de la bouche, des épaules, des mains, des pieds et des autres parties, afin qu'il ne soit ni léger, ni dissolu, ni lourd, ni extravagant, ni affecté, mais naturel,

modeste, honnête et dans une maturité bienséante, dont on pourra relâcher quelque point selon les temps, les lieux et les affaires, mais pourtant toujours dans les termes de sa condition. Et c'est ici qu'il faut pratiquer exactement la mortification. Tous ne peuvent, ou à cause de leur âge, ou de leur infirmité, ou de leurs emplois, ni faire de grands jeûnes, ni de longues veilles, ni beaucoup d'autres austérités ; mais il n'en est point qui ne puisse conduire sagement et vertueusement ses yeux, ses oreilles, ses mains et les autres membres de son corps. C'est sans doute une mortification excellente, si elle est accompagnée de constance, hors de tout péril et continuellement nécessaire; car la nature se cherche en tout, et voyez-le : si vous vous asseyez, et que vous ne l'éclairiez point, vous vous asseyerez de la façon la plus commode, et vous changerez plusieurs fois d'assiette, jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée; si vous allez par la ville, vos yeux, si vous ne les contenez, s'ouvriront naturellement, et se tourneront pour regarder tout ce qui se présente; êtes-vous à table? vous porterez la main sur les meilleurs morceaux; enfin, si vous la laissez faire, elle prendra en tout ce qui lui est le plus agréable, parce que chaque chose désire sa conservation, et elle croit par ce moyen procurer mieux la sienne. C'est donc à cette mortification qu'il faut grandement s'étudier. Mais il y en a encore une autre très-importante, celle de la langue, dont nous devons nous rendre fort soigneux; voyons comment.

SECTION IX

DE LA MORTIFICATION DE LA LANGUE.

I. Conduite de la langue pour le silence. — II. Pour le parler.

Bien que la langue soit une des plus petites parties de notre corps, elle est pourtant de telle conséquence, que le Sage met en son pouvoir la vie et la mort (Prov., 18, 28); et l'apôtre saint Jacques (Epist., cap. 3, vers. 6, 4, 2) l'appelle un feu capable d'allumer tous les vices et de mettre le monde en flammes. Il dit que comme le corps d'un navire est conduit par un petit bois, le gouvernail, le corps de l'homme est régi par un petit membre, la langue; et que qui ne la bride pas, se trompe s'il s'estime vertueux; mais que celui-là doit passer pour parfait, qui sait bien la régler. Or ce règlement consiste en deux choses, le silence et la parole.

I. Pour le silence, le prophète Isaïe nous dit : « Erit « cultus justitiæ silentium (Cap. 22, 17) : Quiconque « veut acquérir la justice et la perfection doit appren- « dre à se taire, » car le silence est un des meilleurs moyens pour y atteindre, parce que l'on évite tous les péchés qui découlent en quantité de la parole, on coupe la racine aux disputes et aux querelles, on conserve la paix avec soi et avec les autres; de plus, parce que le silence, comme nous enseigne saint Jean Climaque (Gradu, 11), est ce qui nous donne entrée à l'oraison, dispose nos esprits à la contemplation, nourrit les sentiments de la dévotion, conserve les ardeurs de la charité, nous fait profiter dans la vertu et monter à Dieu; parce que l'âme est dans le silence plus recueillie, plus attentive à soi et ensuite mieux préparée aux opérations de Dieu, et afin qu'il accomplisse en elle ce qu'il dit par Osée : « Ducam eam in solitudinem, et loquar « ad cor ejus (Cap. 2, 14) : Je la mènerai dans la so-

« litude, je lui parlerai au cœur » et je me communiquerai confidemment à elle. Le Verbe éternel descendit dans le sein très-pur de la sainte Vierge, lorsqu'elle était retirée en sa chambrette, et il en sortit pour faire son entrée au monde au milieu de la nuit, « Cum quietum silentium contineret omnia, disent les « saintes Lettres (Sap., 18, 14), quand toutes choses « étaient dans un profond silence, » afin de nous enseigner que Dieu, pour établir sa demeure dans une âme, veut la trouver seule et ne disant mot. Certainement il est très-raisonnable qu'elle se taise aux hommes, puisqu'elle désire que Dieu lui parle. Richard de Saint-Victor expliquant ces paroles du Prophète royal : « Vir « linguosus non dirigetur in terra (Psal. 139, 12) : Le « babillard ne réussira point, » et il n'arrivera jamais qu'un grand causeur devienne fort spirituel, dit excellemment : « Quicumque sub discipuli forma Verbi in« carnati frequentat auditorium, eo debet diligere et « servare silentium, quo imaginem sibi elegit Dei Ver« bum, magister enim humilium Christus non modo « eâ ratione Verbum Patris dicitur, quod sit omnipo« tens spiritus, sed etiam dicitur Verbum, quia sem« per requirit auditum ; qui audit, auscultat; qui aus« cultat, silet; semper igitur Pater Deus requirit ad « creatura rationali silentium, cui semper loquitur « tale Verbum : Quiconque se porte pour disciple du « Verbe incarné doit aimer d'autant plus le silence, « qu'il se le propose pour modèle; car ce divin Sei« gneur, le maître des humbles, est appelé le Verbe « et la parole du Père, non-seulement parce qu'il est « un esprit tout-puissant, mais encore parce qu'il veut « être continuellement écouté. Or, qui écoute se tait; « et comme Dieu le Père dit incessamment cette parole « à la créature raisonnable, il désire aussi qu'elle se « taise toujours, et que pour la recevoir, elle lui fasse « un perpétuel silence, » — « Ut ad æternum ejus col-

« loquium continuum det creatura silentium (Tom. 2, « in resp. ad 4, quæst. 91, conclus. 3). » Gerson, le docte et pieux chancelier de l'université de Paris, dit à ce propos que les fondateurs des religions, connaissant l'importance du silence, l'ont commandé dans leur ordre, et singulièrement recommandé; et puis il ajoute que l'expérience nous fait voir qu'où il est plus exactement gardé, l'observance religieuse y est en plus grande vigueur, et qu'où il se rompt plus librement, il y a plus de désordre et moins de piété. Comme le vin le plus fort s'évente et perd sa force quand le vaisseau où il a été mis est ouvert, parce que les parties les plus chaudes et les plus subtiles, et comme l'âme du vin, en sortent; de même les meilleurs sentiments de dévotion s'évaporent quand la bouche, qui est l'ouverture du vase où ce vin précieux est contenu, à savoir du cœur, est inconsidérément débouchée. « Vas, dit Dieu « par Moïse, quod non habuerit operculum, nec liga- « turam desuper, immundum erit (Num., 19, 15) : « Le vaisseau qui n'aura point de bouchon, et qui ne « sera pas lié par-dessus, passera pour immonde. »

De plus, le silence est la marque d'un homme sage et prudent. « Vir prudens, et selon l'hébreu, vir pru- « dentiarum tacebit, dit Salomon (Prov., 11, 12) : « L'homme prudent et consommé en sagesse a cela « de propre qu'il se tait beaucoup; » et derechef : « Qui moderatur sermones suos, doctus et prudens est, « et pretiosi spiritûs vir eruditus (Prov., 17, 27), » d'autres traduisent : « Frigidus spiritu vir sapiens, « stultus quoque si tacuerit, sapiens reputabitur (Apud « Salaz.) : L'homme discret prend particulièrement « soin de modérer ses discours; il est retenu et froid « à parler, parce qu'il met en cela un des plus hauts « points de la sagesse, avec laquelle le silence a tant « de rapport, que si le fou même se tait, il sera tenu « pour sage, et l'ignorant qui ne dira mot sera censé

« habile homme. » Et redoublant il dit : « Qui mode-
« ratur labia sua prudentissimus est (Prov. 10, 19) :
« Celui qui retient sa langue et parle peu est très-pru-
« dent; » et il en donne la raison immédiatement avant, en ces termes : « In multiloquio non deerit
« peccatum : Car celui qui parle beaucoup ne sera pas
« sans faute; » il sera possible qu'il ne lâche quelque trait d'impertinence et ne s'enferre en son propre discours. L'esprit de l'homme n'est pas une source inépuisable pour fournir continuellement de belles et de bonnes choses à dire; pour cela le Sage se tait souvent, afin de remplir cette source. Aussi les anciens l'appelaient un homme à quatre oreilles, parce qu'il écoute beaucoup plus qu'il ne dit. La nature nous en donne l'instruction toute claire, nous ayant fait deux oreilles, et toujours ouvertes, et une seule langue retirée dans la bouche, et fermée comme à double serrure par les lèvres et les dents, pour nous apprendre que nous devons ouïr deux fois plus que nous ne parlons. En effet, on a remarqué que tous les grands et excellents personnages ont été taciturnes; et nous voyons au contraire que les enfants et ceux qui ont moins de sens abondent le plus en paroles. C'est pourquoi quelques-uns font descendre le mot de « fatuus, » qui signifie un fou, de « fando, » qui veut dire parler, parce qu'il parle toujours. C'est une chose rare, difficile et comme impossible, qu'un grand parleur ne soit inconsidéré et étourdi, parce qu'appliquant son esprit à parler beaucoup, il ne l'applique pas à peser les choses. Pour marque de cela les éléphants, animaux avisés, n'ont presque point de langue, et encore est-elle cachée dans le fond du gosier, tandis que les piverts, oiseaux sots et inutiles, en ont une plus longue que leur corps (Gesner., tit. de eleph., lib. de quadrup.).

Mais montons à des considérations plus hautes et plus avantageuses pour la recommandation du silence.

Dieu ne dit jamais en son intérieur qu'une seule parole, qui est son Verbe, avec laquelle il dit tout; et pour l'extérieur il a été une éternité à se taire; et quand il a voulu parler, ç'a été en très-peu de mots; avec un « fiat » il a fait l'univers; et depuis cinq ou six mille ans qu'il est au jour il en a proféré si peu, recueillis dans les saints livres, qu'un homme ordinairement en dira davantage en trois mois. Son Fils, le Verbe sacré incarné et la sagesse personnelle, s'est tu trente ans pour en parler trois, dont encore il donnait les nuits au silence et à la prière. Sa sainte Mère, la plus sage des pures créatures, a gardé un silence admirable en toute sa vie, parlant très-rarement et très-brièvement; et les anges, ces nobles intelligences, ont toujours coupé fort court les discours qu'ils ont eus avec les hommes, et les ont renfermés en peu de paroles, comme celui que tint l'ange Gabriel à Notre-Dame, à Zacharie et aux pasteurs; saint Michel à Daniel, Raphaël à Tobie, et les autres que l'Ecriture sainte nous rapporte. Enfin le silence a quelque chose de divin, comme disaient les pythagoriciens, qui aussi l'observaient si rigoureusement, qu'ils passaient des années entières sans rien dire. C'est pourquoi, éclairés de ces grands flambeaux, et instruits de ces exemples signalés, taisons-nous le plus que nous pourrons, n'ouvrons pas la bouche, si nous n'avons à y mettre quelque chose de meilleur que le silence; et quand la nécessité nous oblige de parler, ne multiplions point inutilement nos paroles, expliquant en vingt ce qui peut s'énoncer en trois, mais disons-en seulement autant qu'il en faut : « Dixi, chante le Prophète royal, « custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua « mea; posui ori meo custodiam (Ps. 38, 2); » et comme saint Jérôme a rendu : « Custodiam os meum « silentio : J'ai résolu de veiller soigneusement sur « moi, afin que je ne faille point dans la conduite de

« ma langue, et à cet effet de garder un grand si-
« lence. »

II. Mais comme on ne doit pas toujours le garder, étant nécessaire de parler quelquefois, et y ayant, ainsi que le Saint-Esprit nous avertit (Eccl., 3, 7), un temps propre pour l'un et pour l'autre, voyons comment nous devons exercer cette seconde fonction de la langue, le parler. David, envisageant la difficulté qu'il y a, fait cette prière à Dieu : « Pone, Domine, custodiam « ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis (Ps. « 140, 3); » ce que d'autres traduisent : « Pone excu- « bias super januam labiorum meorum (Apud Lorin) : « Mettez, Seigneur, des sentinelles et une porte soi- « gneusement gardée à ma bouche, afin qu'il n'en « sorte aucune parole qui ne soit bien examinée. » Et saint Augustin dit au même propos : « Quotidiana « fornax nostra est humana lingua, imperas nobis et « in hoc genere continentiam, da quod jubes, et jube « quod vis, tu nosti de hac re ad te gemitum cordis « mei, et flumina oculorum meorum (Lib. 10 Confess., « cap. 37) : Notre fournaise, où tous les jours nous « sommes brûlés, est notre langue; vous nous com- « mandez de la contenir et de bien garder nos paroles; « donnez-nous la grâce d'accomplir ce que vous nous « commandez, et puis commandez-nous ce que vous « voudrez; vous savez les gémissements et les larmes « que je répands devant vous à ce sujet. » Mais quel règlement donner à notre parler? Le voici :

« Sapiens, dit saint Ambroise, ut loquatur, multa « prius considerat, quid dicat, aut cui dicat, quo in « loco, quo tempore (Lib. 1 de Offic., cap. 10) : Le « sage considère plusieurs choses avant de parler : ce « qu'il dit, à qui, en quel lieu et en quel temps. » Voilà cette porte de circonstance dont parle David, par où toutes nos paroles doivent passer pour être réglées. Le même prophète dit du juste : « Disponet sermones

« suos in judicio, quia in æternum non commovebitur « (Ps. 111, 5) : Il disposera tous ses discours avec ju- « gement; il ne dira rien qui ne soit accompagné de « prudence, parce que comme il a l'esprit tranquille, « qui ne se hausse ni ne se baisse, mais demeure tou- « jours ferme et en son assiette, il ne dit rien par bou- « tade et précipitation, mais tout avec maturité. » Saint Jérôme rend : « Dispensabit verba in judicio : Le juste « distribuera ses paroles avec jugement et mesure, » comme l'apothicaire qui dispense les drogues d'une médecine par poids, et n'y met justement que la dose proportionnée à la maladie. « Verbis tuis facito state- « ram, dit le fils de Sirach (Eccl., 28, 29) : Balance « tes paroles, » n'en dis point à la légère; et, après avoir prononcé que les fous disent des sottises, il ajoute : « Verba autem prudentium staterâ pondera- « buntur (Cap. 21, 28) : Mais les paroles des hommes « prudents seront pesées ; » il en donne cette raison « In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium « os illorum : Parce que le cœur des fous est dans « leur bouche, et la bouche des sages est dans leur « cœur, » car ceux-là disent tout ce qui leur vient sur la langue, et ceux-ci ne disent rien qu'ils ne l'aient considéré. « Bis ad limam veniant verba, quam semel « ad linguam , nous avertit saint Bernard (In octo « punct. perfectionis) : Nos paroles doivent passer « deux fois sous la lime, avant d'en passer une par la « langue. » — « Os justi, dit le roi prophète, medita- « bitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium « (Ps. 36, 30) : Le juste n'ouvrira la bouche pour par- « ler qu'après y avoir bien pensé; et ainsi toutes ses « paroles seront assaisonnées de sagesse et trempées « de raison. » Et son fils, dans le même sentiment : « Os justi parturiet sapientiam (Prov., 10, 31) : La « bouche du sage enfantera la sagesse, » comparant fort à propos à un enfant qui vient au monde les pa-

roles qui sont les productions et comme les enfants de nos esprits lorsqu'elles sortent de nos bouches. Car comme l'enfant n'est pas formé ni organisé tout à coup, mais peu à peu, la nature y travaillant plusieurs mois, après lesquels, étant achevé, elle le met au jour; avant ce ne serait qu'une masse de chair informe et un fruit imparfait; de même l'homme ne doit point proférer ses paroles qu'elles n'aient été conçues et préparées en son esprit, et ne point s'en décharger avant terme; autrement ce ne sera qu'un enfantement précipité, qui ne donnera que des avortons et des morts-nés, qui n'auront ni vie ni lumière. La version des Septante porte : « Os justi distillat sapientiam : La « bouche du sage distille la sagesse, » insinuant que ses paroles ressemblent aux eaux distillées, parce qu'elles sont utiles, médicinales, odoriférantes, qu'il y en a peu et tombent doucement, et goutte à goutte.

Or, pour donner ce tempérament de sagesse et de vertu à nos paroles, il faut s'interdire pour jamais toutes les sales, les messéantes, les mensongères, les injustes, et généralement toutes celles qui offensent Dieu, qui blessent le prochain et qui tachent nos âmes. Pour les plaisanteries il faut encore les retrancher. « Nugæ, disait saint Bernard, interdum ferendæ for- « tassis, referendæ numquam : Si quelquefois on est « contraint d'entendre des sornettes, il n'en faut ja- « mais dire. » Et quoiqu'il fût un des plus agréables esprits et des plus adroits pour la conversation de son siècle, il écrit pourtant ces fameuses paroles au pape Eugène : « Inter seculares nugæ, nugæ sunt, in « ore sacerdotis blasphemiæ; consecrasti os tuum Evan- « gelio, talibus tam aperire illicitum, assuescere sacri- « legium est (Lib. 2 de considerat.) : Parmi les séculiers « les gausseries ne sont que gausseries, mais dans la « bouche d'un prêtre, et j'ajoute d'un religieux, elles « prennent une forme bien plus hideuse, ce sont des

« blasphèmes. » Vous avez par la sainteté de votre condition consacré votre bouche à Dieu; vous ne pouvez maintenant l'ouvrir à ces sottises, et si vous l'y accoutumez, vous commettez une espèce de sacrilége. Les paroles de saint Ambroise, qui encore a été sans controverse un des plus sages et des plus polis qui aient paru dans l'Eglise, sont très-remarquables sur ce sujet : « Licet interdum, dit-il, honesta joca ac sua« via sint, tamen ab ecclesiastica abhorrent regula, « quoniam quæ in scripturis sanctis non reperimus, « ea quemadmodum usurpare possumus? Non solum « profusos, sed omnes etiam jocos declinandos arbitror, « plenum tamen suavitatis et gratiæ sermonem esse, « non indecorum (lib. 1 de Offic., cap. 23) : Bien que « quelquefois les contes plaisants soient sans déshon« nêteté et sans incivilité, ils ne s'accordent pas toute« fois à la règle de l'Eglise; car ce que nous ne trouvons « point en usage dans les saintes Ecritures, comment « pouvons-nous le pratiquer? J'estime pour cela qu'il « faut absolument renoncer à tous les contes facétieux, « sans que pourtant notre discours soit rude ni sau« vage, car nous devons toujours l'accompagner de ses « agréments honnêtes et d'une douce suavité. » Il faut parler gracieusement, dit Clément d'Alexandrie (lib. 2 Pædag., cap. 5), mais non pour faire rire ; car comme les paroles sont les images de nos pensées et les marques de nos mœurs, il ne peut se faire que les paroles ridicules ne prennent leur source dans des mœurs semblables. Il faut parler de choses utiles, nécessaires et qui aient toujours pour fin ou le service de Dieu, ou notre salut, ou celui du prochain : il faut parler de Notre-Seigneur. Les âmes qui sont touchées de son amour n'auront pas grand'peine, car on parle volontiers de ce que l'on aime. « Narratio pii, disent les « saintes Lettres, semper est sapientia (Eccl., 27, 12) : « Tous les discours de l'homme pieux sont animés

« d'un esprit de sagesse, » ou plutôt ils sont toujours de la sagesse incarnée, Notre-Seigneur. En effet, comme il est en tant que Dieu la parole éternelle et la pensée unique du Père, il peut bien servir de continuel entretien à nos esprits et à nos bouches, particulièrement depuis que pour nous il s'est revêtu de notre chair. « Loquamur Dominum Jesum, nous exhorte saint Ambroise, nam et hoc scriptum est : aperi os tuum Verbo, ipsum semper loquamur; cùm de sapientia loquimur, ipse est; cùm de virtute loquimur, ipse est; cùm de justitia loquimur, ipse est; cùm de pace loquimur, ipse est; cùm de veritate, et vita, et redemptione loquimur, ipse est : aperi os tuum Dei Verbo (in ps. 36) : Parlons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon qu'il est écrit : ouvre la bouche pour discourir du Verbe de Dieu, parlons toujours de lui; et notre discours, pour être d'un même sujet, aura néanmoins une grande étendue, car quand nous parlons de la sagesse, de la vertu, de la justice, de la paix, de la vérité, de la vie et de notre rédemption, c'est de lui que nous parlons; ouvrons donc nos bouches à une matière si excellente et si divine. »

Voilà de quoi et comment nous devons parler; c'est maintenant à nous d'y étudier, comme à un point de très-grande conséquence. « Ori tuo facito ostia et seras, nous dit l'Ecclésiastique (cap. 21, 28) : Mets à ta bouche, non une porte et une serrure, mais plusieurs, » pour la fermer et l'ouvrir quand il convient. La seconde personne de la très-sainte Trinité, la parole substantielle du Père, s'est faite homme; et la troisième, le Saint-Esprit, est descendue visiblement au jour de la Pentecôte en forme de langue, pour réformer la nôtre au sujet de la parole et du silence. Veillons là-dessus, quand ce ne serait que pour entrer dans les desseins de ces adorables mystères, et pour honorer ces divines personnes à qui nous sommes si étroite-

ment obligés. C'est assez de la mortification du corps; passons à celle des passions.

SECTION X

DE LA MORTIFICATION DES PASSIONS.

I. Nature des passions. — II. Leur différence. — III. Elles sont indifférentes, et bonnes ou mauvaises selon leur usage. — IV. Les maux que causent les passions déréglées. — Elles aveuglent l'esprit. — Elles débauchent la volonté. — V. Quel règlement il faut donner à ses passions.

I. Pour entamer cette matière, nous disons, en premier lieu, que passion, comme nous le prenons ici, n'est autre chose, selon la définition reçue de tous, et tirée de saint Jean Damascène (lib. 2 fidei Orth., c. 22), qu'un mouvement de l'appétit sensitif, causé par l'imagination du bien ou du mal. On l'appelle passion, non que ce ne soit une action comme elle l'est véritablement; mais on lui donne plutôt ce nom, parce qu'elle apporte une altération, un changement sensible au corps, et particulièrement au cœur, où est le siége de l'appétit sensitif, par l'émotion extraordinaire des esprits vitaux, du sang et des autres humeurs. Voici à peu près comment la chose se fait. Les objets des sens frappant premièrement l'imagination, cette puissance aussitôt se les figure avantageux ou nuisibles, plaisants ou fâcheux; puis elle les propose avec ce visage à l'appétit sensitif, qui, selon la représentation qui lui en est faite, s'éveille et s'émeut à les poursuivre ou à les fuir, et par l'impression de son mouvement remue les esprits vitaux et le sang, qui sortant, ceux-là du cœur, et celui-ci du foie, se répandent par tout le corps, et représentent sur lui, même extérieurement, les couleurs de leurs agitations, lesquelles sont différentes, suivant la nature de la passion qui domine. Car dans celle de la joie et des désirs, le cœur s'ouvre et s'épanouit; dans celle de la tris-

tesse, il se restreint et se serre; la colère et la hardiesse l'échauffent et l'enflamment; la crainte le glace; le visage de celui qui a de l'amour est plein de douceur, et sa parole est joyeuse, celle de la personne transportée de colère est rude et sa face terrible; l'homme hardi parle avec fermeté, celui qui craint avec tremblement; enfin aucune passion ne s'élève dans l'âme, sans graver quelque marque visible de soi sur le corps, et y faire lire la qualité de son émotion.

II. Nous disons, en second lieu, que les passions prennent la différence qu'elles ont entre elles de leur objet et de leur sujet. De leur objet, parce que les unes regardent le bien pour le désirer, pour le poursuivre et se réjouir en sa possession ; les autres considèrent le mal pour l'avoir en horreur, le fuir et s'en attrister quand on en est accueilli; de leur sujet, qui est l'appétit sensitif, mais partagé en deux, le concupiscible et l'irascible, où résident onze passions, six en l'appétit concupiscible, l'amour et la haine, le désir et la fuite, le plaisir et la tristesse, et cinq en l'appétit irascible, la hardiesse et la peur, l'espérance et le désespoir, et la colère. Or, cette distinction se tire, comme a remarqué Aristote (3 Ethic., c. 1), de ce que l'on peut regarder le bien ou simplement et tout nu, ou bien revêtu de quelque peine; les passions de l'appétit concupiscible se portent au bien sensible, considéré purement dans ce qu'il a d'aimable ; celles de l'irascible envisagent le bien, mais comme une rose entourée d'épines et accompagnée de difficultés, qu'il s'efforce de surmonter, afin d'ôter au concupiscible les obstacles de son contentement, et lui donner moyen de posséder le bien qu'il désire ; de sorte que l'irascible est comme l'épée et le bouclier du concupiscible, parce qu'il combat pour ses plaisirs et résiste à tout ce qui peut lui nuire.

III. Nous demandons maintenant si les passions

sont mauvaises en elles-mêmes ! Les stoïciens l'ont ainsi jugé, croyant que c'étaient autant de mouvements déréglés et contraires à la raison, d'où ils établissaient la vertu dans le dépouillement total et la vacuité des passions, qu'ils appelaient à cette cause apathie, et disaient que l'homme sage n'était jamais ému d'aucune passion, mais qu'il en était aussi libre que la plus haute région de l'air l'est de nuages. Ils se trompaient, car les passions, à les bien prendre, ne sont point mauvaises, attendu que ce sont des mouvements naturels de l'appétit sensitif que Dieu a donné à l'homme et aux animaux pour rechercher ce qui est nécessaire à leur conservation, et pour se défendre de ce qui peut leur préjudicier. En cela, il ne peut, comme il est clair, y avoir aucun mal. Cela est d'autant plus vrai que nous savons, suivant la doctrine de la foi, que Notre-Seigneur, en qui le moindre péché n'a pu trouver place, les avait et s'en est servi aux occasions, comme de la crainte, de la tristesse, de la colère et des autres. Les passions donc ne sont point mauvaises de leur nature, comme aussi elles ne sont pas bonnes, mais indifférentes, pouvant être l'un et l'autre selon l'usage qu'on en fait. Car, comme dit Aristote (3 Ethic., cap. 5), nous ne sommes ni estimés ni méprisés pour avoir des passions, mais pour le tour que nous leur donnons. On ne loue point un homme pour craindre ou pour se mettre en colère, ni aussi on ne le condamne pas précisément pour cela, mais pour la façon dont il s'y prend, si c'est avec ou sans raison. Ainsi comme les choses bonnes sont dignes de louange, et les mauvaises de blâme, il faut inférer que, puisque les passions prises en elles-mêmes ne méritent ni l'un ni l'autre, elles ne sont aussi ni bonnes ni mauvaises. De plus, poursuit le philosophe, les passions ne s'élèvent pas en nous de notre choix ; les premiers mouvements s'y font sans que la raison le sache et que la volonté y consente ; ce

sont des rejetons de la nature qui poussent d'eux-mêmes, tandis que les actions des vertus, comme aussi celles des vices, sont des productions libres de notre volonté, et pour lesquelles notre consentement est absolument requis.

Partant, puisque les passions ne sont pas mauvaises, nous ne devons point penser à les réduire au néant, mais à la raison, ni à les éteindre, mais à leur donner une ardeur modérée. Dieu avait commandé (Levit., c. 1, 15 et 17) qu'au sacrifice qu'on lui ferait des oiseaux, comme des colombes et des tourterelles, on ne leur coupât point la tête ni les ailes, mais qu'on les rompît seulement et les tordît par derrière, pour nous apprendre, disent les interprètes, qu'il ne faut pas tuer la chair, mais la mortifier ; qu'il ne faut pas arracher les passions, mais les régler, parce que la racine en est bonne, et n'en retrancher que la superfluité, comme dans la vigne, dont le reste du bois est très-utile. Plusieurs ont comparé fort à propos l'homme à un instrument de musique, à un luth ou à une harpe, que Dieu a faite avec un art admirable et mise au monde pour sonner ses louanges, publier ses grandeurs et faire retentir partout une excellente mélodie, qui réjouisse, dit saint Chrysostome (Serm. 1 de Lazaro), non-seulement les créatures d'ici-bas, mais encore celles de là-haut. Or, comme il faut des cordes à un luth, sans lesquelles il serait muet, les passions également sont nécessaires à un homme, en qui elles tiennent le même lieu que les cordes dans un instrument. Ainsi Ariston, dans Clément d'Alexandrie, appelle les quatre passions principales les quatre cordes de l'instrument musical. Mais ce n'est pas assez que le luth ait des cordes, il faut de plus que ces cordes soient montées selon les lois de la musique, qu'elles soient d'accord, ni trop tendues, ni trop lâches, autrement l'harmonie n'en vaudra rien ; il en est de même des passions, elles ne doivent être

ni trop bandées, ni trop détendues, mais montées au ton de la raison qui les gouverne et leur donne le commencement, le progrès et la fin ; et par ce moyen elles nous serviront grandement, comme dit saint Chrysostome (in psal. 148), autrement elles nous causeraient de très-notables préjudices. Mais voyons-en quelques-uns.

IV. Les vents sont utiles et nécessaires pour voyager sur la mer ; si toutefois ils sont trop violents, ils poussent le vaisseau contre les rochers où ils le brisent. Les chevaux rendent de très-grands services aux hommes s'ils sont domptés ; mais s'ils suivent leur fougue, sans vouloir obéir à l'écuyer, ils le jettent par terre ou l'emportent dans des précipices. Il n'est point d'animal, disait sagement Aristote, ni plus utile, ni plus heureux que l'homme qui suit la raison, ni aussi de plus préjudiciable ni de plus malheureux, s'il croit sa passion. La passion aveugle l'esprit, trouble les pensées, corrompt le jugement ; et comme les vapeurs obscurcissent l'air et obstruent le passage à la clarté du soleil, les passions couvrent l'entendement et ne donnent point lieu au soleil de la raison, ni à la lumière de la sagesse. Les fumées noires et fuligineuses dont les malades sont travaillés, et qui des parties inférieures leur montent au cerveau, les rendent incapables de bien comprendre, de bien juger et de faire dignement les autres opérations de l'esprit ; les passions produisent le même effet, et en termes bien plus forts au sujet du salut, dont chacune, dit très-bien saint Grégoire de Nysse, quand elle s'est rendue victorieuse de l'âme, devient un tyran laqui met dans les fers, et un cachot où elle ne voit plus goutte. Mais les grandes âmes, disait Platon, qui ont l'esprit net de passions, l'ont aussi toujours clairvoyant et donnant droit dans la vérité. Les passions teignent toutes choses de leur couleur, ce qui fait qu'il n'en faut point juger par ce milieu, non plus que des

couleurs des objets par un verre coloré, ni de leur grandeur par les miroirs; or la passion aveuglant la raison, qui est notre guide, et éteignant ce flambeau qui doit nous conduire, où irons-nous sinon dans des fondrières? Nous ne ferons point un pas qui ne soit une chute. Car comme de soi elle est aveugle et ne recherche que ses plaisirs, sans considérer s'ils sont honnêtes ou non, permis ou défendus, elle nous entraînera sans doute, et nous fera grièvement offenser Dieu, outrager notre prochain, perdre nos âmes et souiller nos corps.

De plus, elle débauche la volonté et la rend charnelle et bestiale, chaque passion lui servant comme de clous, ainsi que Platon disait, pour la clouer et l'attacher au corps; elle la lasse et l'ennuie, elle la bourrèle et la déchire, lui dérobant la tranquillité et la jetant dans un extrême désordre : « Unicuique, dit « saint Augustin, sua cupiditas tempestas est (Serm. « 15 de verb. Domini) : La passion est à chacun ce « qui trouble le calme de son âme et excite sur cette « mer intérieure des orages. » Et autre part il nous dit qu'il est impossible qu'un homme possède le repos de son esprit, jusqu'à ce que toutes ses cupidités soient rangées à leur devoir : « In teipso est flagellum tuum, « sic vindicatur in rebellem adversus Deum, ut ipse « sibi sit bellum, qui pacem noluit habere cum Deo « (in psal. 75) : Autrement tu as en toi-même ton « fléau, et Dieu se venge de cette façon de l'âme qui « lui est rebelle et qui ne veut pas garder les traités « de paix avec lui ; » elle se fait elle-même la guerre. Il est vrai, dit-il encore d'ailleurs, « Jussisti, Domine, et « sic est, ut animus omnis inordinatus sua sibi pœna « sit (lib. 1. Confess., cap. 12) : Vous l'avez ainsi or- « donné, Seigneur, que tout esprit déréglé porte sa « peine et se punisse lui-même. » Aussi saint Paul dit, dans cette pensée, que Dieu pour châtier certains

pécheurs, « Tradidit illos in desideria cordis eorum « (Rom., 1, 24), les avait livrés en proie à leurs dé- « sirs et à leurs passions, » c'est dire plus que s'il les eût livrés aux tigres et aux lions ; car ces animaux ne les eussent point mis en si piteux état.

Nous devons donc entreprendre avec un très-grand soin le règlement de nos passions, et ne leur accorder que ce que la raison peut permettre. « Post concupis- « centias tuas non eas, nous dit le Saint-Esprit (Eccl., « 18, 30) : Ne va point après tes concupiscences, » mais va devant, pour les mener, et non pour les suivre. Et Notre-Seigneur par ces paroles célèbres (Matth., 6, 24) : Si quelqu'un veut être du nombre de mes disciples, qu'il renonce à lui-même et dompte ses appétits. Et il avait coutume de dire, au rapport de Clément d'Alexandrie : « Veni ad dissolvendum opera feminæ « (lib. 3 Strom.) : Viens détruire les ouvrages de la « femme, » signifiant par la femme la concupiscence avec ses passions, qui sont toutes, comme remarque Philon (lib. quod deterius insid. potior.), d'une nature lâche et efféminée. Aussi Pythagore mettait pour premier point de sa doctrine la modération de ses passions et l'éloignement des excès, pour les tenir toujours dans la médiocrité, obéissantes à la raison. Platon avait fait écrire sur le portail de son Académie : Que personne n'entre ici s'il ne sait les mesures, entendant non tant les mesures de la terre que, comme l'explique Marcile Ficin, celles des appétits. Et Aristote dit en termes exprès, que l'âme raisonnable doit se proposer pour but de se laisser aller le moins qu'elle pourra aux sentiments de la partie inférieure et animale ; que c'est le meilleur dessein qu'elle peut prendre et la plus noble fin de ses peines, puisqu'en effet c'est alors qu'elle se montre véritablement raisonnable et conserve le lustre de sa gloire. Car comme l'homme est différent de la bête, parce qu'il a pour règle de ses ac-

tions la raison, et la bête les passions; plus il agit par la raison et moins par les passions, plus il mérite la qualité d'homme et se maintient dans la possession des prérogatives qu'il a sur la bête; plus il obéit à la passion et écoute moins la raison, plus il se dépouille de sa dignité et s'abêtit davantage. Résister à ses désirs, étouffer ses appétits, est un effort de vaillance digne de palmes et de lauriers. Se vaincre soi-même, disait Platon, c'est la première et la plus victorieuse de toutes les victoires. Et le Sage avait dit avant lui : « Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo « suo expugnatore urbium (Prov., 16, 32) : Un homme « patient vaut mieux qu'un homme fort, et la gran- « deur du courage n'est point tant de prendre les « villes et de subjuguer les royaumes que de se subju- « guer soi-même; » parce que c'est vaincre celui qui a vaincu les autres, et ensuite faire une action d'une force plus grande et d'une générosité plus signalée. C'est pourquoi Sénèque disait : « Innumerabiles sunt « qui urbes, qui populos habuêre in potestate, paucis- « simi qui se (lib. 3 Nat., quæst. in præfat.) : Il s'est « trouvé un nombre immense d'hommes qui ont com- « mandé des villes et des peuples, mais très-peu qui « se soient commandés eux-mêmes et aient été maîtres « de leurs passions. » Saint Siméon, celui qui, sous le voile d'une folie extérieure et apparente, cachait une profonde sagesse et les lumières d'une haute sainteté, allait le matin par les rues de la ville d'Emèse, où il faisait sa demeure, portant sur la tête une couronne, et à la main une branche d'olivier, et criant : « Victo- « riam imperatori et civitati; dicebat autem, ajoute son « historien, civitatem quidem, animam; imperatorem « autem, rationem, quæ dominatur animi perturba- « tionibus : Victoire à l'empereur et à la cité, enten- « dant par la cité l'âme, et par l'empereur la raison, qui « doit tenir l'empire et l'ascendant sur les passions. »

V. Or, pour remporter cette victoire,et donner à nos passions le règlement nécessaire, saint Grégoire de Nysse (lib. de vera Virgin., c. 18) nous apprend que nous devons faire servir la colère,- la haine, comme le chien, qui nous défende de nos ennemis, la hardiesse de dard qui les attaque, l'espérance de bâton qui nous soutienne, et tout par les ordres de la raison. Il suffit pour cela de les réduire à la médiocrité, au milieu des deux extrêmes, du trop et du trop peu ; mais comme il est souvent très-difficile de leur donner un tempérament si juste et de les manier si adroitement, quelques-uns estiment que c'est plus tôt fait de n'en pas user du tout, particulièrement de certains, dont la conduite est plus fâcheuse, comme il y a parfois moins de peine et de péril d'aller à pied, que sur un cheval fort en bouche et vicieux ; et parmi ces passions on met la colère dont il est plus aisé de ne point se servir que de s'en servir raisonnablement ; outre que la raison seule, sans employer son assistance,peut aussi bien, et encore mieux venir à bout de tout. Ainsi Sénèque dit : « Nil aliis instrumentis opus est, satis « nos instruxit ratione natura, hæc dedit telum fir- « mum, perpetuum, obsequens, nec anceps, nec quod « in dominum remitti posset. Non ad providendum « tantum, sed ad res gerendas satis est per se ipsa ra- « tio ; etenim quid est stultius, quam hanc ab iracun- « dia petere subsidium, rem stabilem ab incerta, fide- « lem ab infida, sanam ab ægra (lib. 1 de Ira, cap. 16)? « Nous n'avons pas besoin des armes des pas- « sions, la nature nous en a données de suffisantes « pour tout, en nous donnant la raison; elle nous a « donné en elle un dard ferme, constant, aisé à la « main, et qui ne peut nuire à son maître ; la raison « n'est pas seulement bonne pour prévoir et projeter « les affaires, mais encore pour les exécuter. Et en effet, « qu'y a-t-il de plus fou que d'obliger la raison à de-

« mander du secours à la colère, c'est-à-dire une « chose stable à une inconstante, une fidèle à une per- « fide, et une saine à une malade? » Mais comme cette passion fait un terrible dégât dans l'homme si elle n'est pas réglée, et que c'est la principale de l'appétit irascible, à qui même elle donne le nom, il est à propos que nous disions quelque chose de plus du règlement que nous devons y apporter, comme nous ferons de celui de l'amour, qui est la plus importante de l'appétit concupiscible, et même la racine générale de toutes les passions, lorsque nous parlerons de la mortification de la volonté.

SECTION XI

DE LA MORTIFICATION DE LA COLÈRE.

I. Les maux qu'apporte la colère. — II. Qu'est-ce que la colère? — III. Qu'est-ce que l'impatience? — IV. Moyens pour empêcher la naissance de la colère. — V. Moyens de l'étouffer quand elle est née.

I. Commençons par les paroles remarquables de Cassien : « Sciens quod nihil præponendum est caritati, « ita furori vel iracundiæ nihil est è contrario postpo- « nendum, omnia namque, quamvis utilia ac neces- « saria videantur, spernenda tamen sunt ut iræ per- « turbatio devitetur (Collat. 16, c. 7) : Comme il n'y « a rien de préférable à la charité, aussi n'est-il rien « qui doive être mis au-dessous de la fureur et de la « colère ; car il faut mépriser tout, quelque utile et né- « cessaire qu'il paraisse, afin de ne point s'irriter. » Et pourquoi? Parce que, comme nous apprend saint Basile, la colère est un grand mal ; c'est une maladie de l'âme, un obscurcissement de notre raison, un éloignement de Dieu, une méconnaissance de nos amis, un commencement de guerre, une source de maux, une racine d'inimitiés et de querelles, un comble de

misères, un démon très-méchant et un hôte impudent et fâcheux qui loge chez nous, qui ravage tout notre intérieur et y ferme les avenues au Saint-Esprit. « Non est ullius affectus, dit Sénèque, facies turbatior, « pulcherrima ora fœdavit (lib. 2 de Ira, cap. 35) : Il « n'est point de passion qui ait le visage si hideux, « elle rend même les plus beaux difformes et horri- « bles à voir. » — « Qualem intra putas esse animam, « cujus extrà imago tam fœda est? Comment penses-tu « qu'est alors l'esprit dont l'image qui paraît au « dehors est si affreuse ? » Et répondant à Novatus qui l'avait prié d'écrire sur la colère, pour lui apprendre, dans l'appréhension qu'il en avait, le moyen de la modérer, il lui dit : « Non immeritò mihi videris hunc « præcipuè affectum pertimuisse maximè ex omnibus « tetrum ac rabidum : iram quidam è sapientibus vi- « ris dixerunt brevem insaniam, æquè enim impotens « sui est, decoris oblita, necessitudinis immemor, ra- « tioni consiliisque præclusa, ad dispectum æqui ve- « rique inhabilis (lib. 1 de Ira, cap. 1) : Ce n'est pas « sans sujet que vous craignez particulièrement cette « passion, la plus terrible et la plus furieuse de toutes; « quelques sages l'ont appelée une courte folie. Et à « propos, puisque l'homme perd également pour un « temps par l'une comme par l'autre la conduite de « ses actions, et n'est pas à soi, elle lui ôte la pensée « de son devoir, le souvenir de ses obligations, l'usage « de la raison, la docilité aux bons conseils, et le « moyen de discerner la vérité du mensonge et l'é- « quité de l'injustice. »

II. Or, cette passion est définie par Aristote un appétit de vengeance accompagné de tristesse, pour tirer raison d'un mépris ou d'un tort que nous croyons nous avoir été fait injustement ou à ceux qui nous touchent. Cette passion, quand elle est allumée, nous porte à commettre plusieurs péchés : premièrement par pen-

sée, nous faisant concevoir de la haine contre ceux de qui nous pensons avoir été offensés, nous déterminer à en prendre vengeance, leur désirer du mal, nous réjouir s'il leur en arrive, et nous attrister de leur bien ; secondement par paroles, nous mettant à la bouche des injures, faisant donner des malédictions, contester opiniâtrément, donner des démentis et déchirer la renommée ; enfin par œuvres, ce qui advient lorsque l'on bat, que l'on blesse et que l'on prend satisfaction de son injure et de sa propre autorité, ou qu'on la demande au magistrat, plutôt par un esprit de malveillance que de justice, pour rendre le mal pour le mal et assouvir sa haine; de plus, quand on se rend inexorable aux réconciliations des volontés et aux accommodements des affaires, et que l'on vient à d'autres extrémités sanglantes.

III. Joignons à la colère l'impatience, comme sa cousine germaine, et disons que c'est une tristesse déréglée, causée de la peine que nous apportent les incommodités intérieures ou extérieures, et suivie d'un effort que nous faisons pour nous en délivrer. D'où comme d'une mauvaise source découlent, aussi bien que de la colère, plusieurs péchés : contre Dieu, la résistance aux dispositions qu'il fait de nous, les murmures et d'autres excès de paroles ; contre le prochain, à qui on se rend malgracieux, chagrin, rude ; contre les bêtes et les choses insensibles, se courrouçant et se dépitant contre elles, les maudissant, les frappant, les jetant contre terre ou les rompant de rage; contre soi-même, s'ennuyant de vivre, se désirant la mort, s'outrageant par effet. Voilà où en vient un esprit qui se laisse maîtriser par l'impatience ou par la colère. Voyons maintenant la façon de dompter ces monstres.

Pour entrer dans ces combats et dans ces victoires, il faut considérer comment nous pourrons empêcher leur naissance, ou s'ils sont nés comment les étouffer

dans leur berceau. Car on doit avoir l'œil à ces deux choses. « Caveatur iracundia, dit saint Ambroise, aut « si præcaveri non potest, cohibeatur (lib. 1 Offic., « cap. 21) : Il faut éviter la colère, ou si l'on ne peut « tout à fait et que l'on s'en trouve surpris, la répri- « mer. » La première chose, poursuit ce saint, à laquelle il faut travailler, est de se conserver dans une tranquillité perpétuelle et de la faire comme passer en nature; si l'on ne peut tant gagner sur soi, mais que parfois on s'émeuve et que le courroux s'allume, la seconde est d'avoir aussitôt recours à la raison qui apaise cette émotion et jette de l'eau sur ce feu.

IV. Saint Grégoire le Grand nous donne deux excellents moyens pour exécuter la première chose, c'est-à-dire pour empêcher que nous ne nous mettions en colère. Le premier est de nous représenter tous les sujets de déplaisirs qui pourront nous arriver dans la chose que nous allons faire , les prévoir , et dans cette prévoyance nous y résoudre et y disposer nos esprits. « Ut « mens sollicita, dit ce saint pape, antequam agere « quodlibet incipiat, omnes sibi, quas pati potest; con- « tumelias proponat; quatenus ad adversa se præparet, « quæ nimirum venientia tanto fortius excipit, quanto « se cautius ex præscientia armavit (Moral., lib. 5, « cap. 30) : Car les maux prévus ne font pas une im- « pression si forte, et ne blessent pas si sensiblement, « parce que l'on s'est préparé au combat et armé de « constance. » Epictète disait de même : Quand vous entreprendrez quelque affaire, considérez auparavant de quelle nature elle est; si vous allez au bain, pensez à tout ce qui s'y passe pour vous y déterminer, les uns jettent de l'eau par jeu, les autres poussent, qui donne des coups, qui dit des railleries et des injures, et d'autres dérobent; ainsi vous serez plus assuré contre tout ce qui pourra vous y arriver. Dans la communication que

vous aurez avec un tel, attendez qu'il vous fera un mauvais accueil, qu'il vous dira quelque parole piquante, que vous le trouverez en mauvaise humeur, qu'il vous refusera ce que vous lui demanderez, qu'il aura des opinions contraires aux vôtres et que vous verrez en lui des gestes et des façons qui choqueront votre esprit; allant par la ville, vous serez poussé, pressé, foulé, heurté; quelqu'un fera sauter de la boue sur vos habits, et semblables accidents auxquels on rabat la pointe quand on se les est figurés et qu'on s'y est résolu.

Le second moyen est de considérer que si votre prochain a quelque chose en soi qui vous déplaît et vous fâche, vous en avez aussi d'autres qui lui sont désagréables et il faut pareillement qu'il vous endure, parce qu'il n'est point d'homme en cette vie sans défaut; et partant, comme vous désirez qu'il supporte sans indignation mais avec patience et charité les vôtres, exercez les mêmes sentiments envers les siens. « Secundus, dit saint Grégoire, servandæ man« suetudinis modus est, ut cum alienos excessus aspi« cimus nostra, quibus alios excessimus, delicta cogi« temus : La connaissance de ses propres infirmités est « une raison très-valable pour excuser celles des « autres, et il ne sera pas pénible de porter doucement « une injure à qui se souviendra qu'il a encore beau« coup de choses où il faut que les autres le souffrent. » Sénèque demandant comment un homme pourra parvenir à ce point de ne se fâcher jamais, répond : « Uti« que si sibi tacitus ad singula quibus offenditur, dixe« rit, hæc et ipse commisi (lib. 2 de Ira, cap. 28) : Si « à tout ce qu'on lui fait et qu'on lui dit qui pourrait « l'offenser, il dit : J'en ai fait autant moi-même. » Mais posons le cas que vous n'ayez rien qui donne de la peine aux autres, ce qui n'est point, et qu'un homme sage ne croira jamais de soi, encore ne faut-il pas que

vous vous laissiez transporter de colère envers eux pour les sujets qu'ils vous en donnent; mais vous devez en eux avoir compassion des misères de votre nature, qui est ainsi faite, et reconnaître par une grande condescendance la grâce que Dieu vous a donnée de vous en délivrer. Nous avons pitié des frénétiques, quoiqu'ils nous disent des injures et s'efforcent de nous outrager; nous devons en prendre pareillement de ceux qui s'échappent envers nous, parce que les maladies de l'âme le méritent autant pour le moins que celles du corps. « Faciet nos mitiores, dit Sénèque, si cogitaverimus « quod aliquando nobis profuerit ille cui irascimur, « et meritis offensam redemerit (lib. 2 de Ira, cap. « 34) : Ce qui nous retiendra de nous mettre en co- « lère sera de considérer que celui contre qui nous « avons raison de le faire nous a autrefois obligés, té- « moignons-lui maintenant que nous avons du senti- « ment de cette obligation, et que nous ne sommes « point ingrats, souffrons son injure avec mansuétude; » retranchons-nous de ce plaisir qu'il nous fait, le traitant doucement, et que la modération dont nous userons envers lui tienne lieu de bienfait mutuel pour celui que nous avons reçu de sa part.

Cassien (Collat., 16, cap. 8 et 9) nous donne un troisième moyen pour ne s'irriter jamais, c'est le détachement d'affection des biens de cette vie et la soumission en ses avis, parce que les deux causes principales, dit-il, qui engendrent nos indignations et nos impatiences, sont pour les personnes plus grossières l'affection déréglée de ses commodités, et pour les spirituelles celle de sa volonté et de son jugement; ôtez cela d'un homme, vous y mettrez infailliblement la paix. Nous savons en effet que ces deux mots que saint Chrysostome appelle morfondus, *mien* et *tien*, sont les deux sources d'où découlent tous les procès et toutes les guerres. Nous devons ajouter à cela la su-

perbe, qui est la vraie mère des querelles, suivant cette parole du Sage : « Inter superbos semper jurgia « sunt (Prov., 13, 10) : Il y a toujours des disputes « entre les orgueilleux, » et l'estime de soi-même est une des plus prochaines dispositions à la colère, parce que rendant un homme extrêmement délicat sur le point du mépris, qui est l'objet de la colère, il se pique et s'offense facilement, et pour peu. Ainsi bannissez l'orgueil du cœur de l'homme, et faites-y entrer l'humilité, si vous en voulez bannir la colère.

Le quatrième moyen est d'éviter la compagnie, et encore plus la familiarité des personnes bouillantes qui s'échauffent aisément. Le Saint-Esprit nous donne cet avis par la bouche de Salomon : « Noli esse amicus « homini iracundo, neque ambules cum viro furioso, « ne forte discas semitas ejus (Prov., 22, 24) : Ne con- « tractez point amitié avec l'homme colère, et n'ayez « rien à démêler avec le furieux, de peur que vous ne « deveniez semblable, et que par une certaine conta- « gion vous ne preniez son vice. » Si parfois vous êtes obligé de communiquer, et même de demeurer avec ces hommes, apportez une grande veille sur vous-même quand vous leur parlerez, qu'ils vous parleront et que vous traiterez ensemble, afin que leur conversation, leur humeur n'altère la vôtre et n'aigrisse de son fiel la douceur de votre cœur, mais que vous agissiez avec tranquillité d'esprit. Comme aussi prenez soigneusement garde de ne troubler, ni par parole, ni par geste, ni par action le peu de paix qu'ils posséderont, ni de leur donner aucun sujet de s'émouvoir, vous souvenant que Dieu vous a procuré cette occasion pour vous rendre maître de votre courroux, pour exercer, augmenter et perfectionner votre patience et votre mansuétude. Mais outre la nécessité des affaires qui forcera d'avoir commerce avec ces personnes aisées à prendre feu, on pourra le faire encore pour y prati-

quer la vertu et y trouver une moisson de mérites. On dit que Socrate épousa Xantippe, qu'il savait être une des plus méchantes têtes et des plus fâcheuses femmes de la Grèce, afin d'apprendre à souffrir en sa compagnie, par les sujets de patience qu'elle lui donnerait tous les jours, et pour dompter sa colère, à laquelle il se sentait naturellement enclin. Mais pourtant il ne faudra point s'exposer à ces occasions, ni entreprendre ces combats, qu'on n'ait quelque assurance avec la grâce de Dieu de bien les soutenir, et d'en sortir la palme à la main; ce qui toutefois ne s'entend pas qu'on ne le puisse faire, bien que l'on doive y recevoir quelques légères blessures et y laisser un peu de son sang. Et quelque temps après la mêlée, lorsque l'esprit sera remis en sa parfaite tranquillité et en sa juste assiette, il sera bon de rappeler tous les mépris que l'on a faits de vous, tous les sujets de déplaisir que l'on vous a donnés et toutes les pensées qui vous excitaient à l'impatience, et vous les refigurer avec toutes leurs forces, que vous pourrez même parfois grossir, pour les combattre de nouveau de pied ferme et en remporter une victoire plus entière, et pour s'aguerrir à de semblables rencontres. Ce qui peut se faire utilement pour toutes les autres passions et tous les vices, excepté celui d'impudicité.

Le cinquième moyen est de peser pour combien peu nous nous fâchons; pour une chose de néant, et pour laquelle, après que le nuage de la passion sera dissipé et que la raison nous sera revenue, nous aurions honte de témoigner le moindre sentiment. « Crede mihi, « disait Sénèque, levia sunt propter quæ non leviter « excandescimus (lib. 3 de Ira, cap. 34) : Croyez-moi, « bien légères sont les choses pour lesquelles nous « nous échauffons bien fort. » Qui, dit sagement Plutarque, se trouvera de si mauvaise humeur et d'un naturel si cruel, qu'il veuille battre son serviteur,

parce qu'il y a huit ou dix jours qu'il laissa brûler la viande, qu'il renversa la table par mégarde, ou qu'il fit un peu la sourde oreille à ce qu'il lui disait? Un homme rougirait d'en venir là pour de si maigres sujets; et pourtant ce sont les choses ordinaires qui nous troublent et qui nous font entrer en passion. A travers la colère, comme d'un milieu épais, on voit toujours les choses beaucoup plus grandes qu'elles ne sont.

Le sixième est que la colère et l'impatience vous apporteront dix fois plus de dommage que le mal que l'on vous fait. Sénèque dit avec vérité : « Plus mihi « nocitura est ira quàm injuria (lib. 3 de Ira, c. 25) : « La colère me nuira plus que ne saurait faire l'in- « jure, » qui ne peut porter son coup que sur le corps et sur les choses extérieures, tandis que la colère décharge les siens sur l'âme, qu'elle altère, qu'elle désajuste en ses mouvements, qu'elle met tout en désordre; sans dire pour nous, qui sommes chrétiens, que nous offensons Dieu, qu'après il faut lui en demander pardon, s'en confesser et en faire pénitence, et puis se réconcilier avec celui avec qui on a eu prise, chose difficile, et où il faut souvent se faire plus de force qu'il n'en eût fallu pour réprimer sa colère et maintenir sa paix. Il est plus aisé de conserver les membres dans leurs jointures, que de les y remettre quand ils sont démis, ce qui ne se fait jamais sans grande douleur. Agrippin, homme excellent, au rapport d'Epictète (apud Arrian., lib. 1, cap. 1), proféra jadis au débris de sa fortune, et dans la perte de ses biens dont il fut injustement dépouillé, une parole très-sage, et qui peut beaucoup servir à chacun dans toutes ses adversités. Ses parents et ses amis lui disaient qu'il avait grande raison de s'affliger d'une telle disgrâce, et qu'il sentait sa propre nature se mutiner au-dedans de soi, il répondit : « Nolo mihi ipse esse impedimento : Je ne veux

« pas m'empêcher moi-même; » comme voulant dire : Il est vrai, j'ai grande raison de m'affliger, me voyant réduit au point où je suis, mais c'est assez que j'aie fait ces pertes au dehors, sans perdre encore au dedans le bien qui me reste, le repos de mon esprit; il suffit que je souffre ces maux, sans m'en faire pire que les autres et me troubler moi-même. Si vous dites que vous ne pouvez souffrir une injure, je vous réponds : Vous vous trompez, et vous le pouvez si vous voulez. « Quis enim, dit très-bien Sénèque, injuriam non « potest ferre, qui potest iram? adjice nunc quod id « agis, ut iram feras et injuriam (lib. 3 de Ira, cap. « 25) : Car qui ne peut porter une injure, puisqu'il « peut bien porter sa colère? Ajoutez qu'en procédant « de la sorte, vous jouez à porter l'un et l'autre, et « ainsi à augmenter votre charge. » Voilà les moyens que nous devons employer pour aller au-devant de la colère et empêcher qu'elle ne nous prenne.

V. Si nous en sommes surpris, qui est le second point, voici ce qu'il faut faire. Premièrement, se retirer prudemment du lieu où sont les objets de votre colère, dont la présence vous irriterait peut-être davantage, et d'un petit feu ferait un embrasement. Car en perdant leur vue et vous détournant à d'autres choses, ce sentiment, qui ne sera plus entretenu, viendra à se ralentir de soi-même, et ce feu à s'éteindre. Si vous ne pouvez vous retirer, prenez garde surtout de ne dire, ni faire, ni croire rien tant que vous êtes ému et que la colère bouillonne, mais tenez pour suspect et douteux tout ce que votre esprit vous suggérera, bien qu'il vous semble très-conforme à la raison, différez-en et le jugement et l'exécution jusqu'à ce que la passion soit rassise. Dites cependant une ou deux fois le « Paster noster, » ou quelque autre oraison, quand ce ne serait que pour demander à Dieu la lumière de voir clair dans l'épaisseur de ce nuage et de ne point

faillir. Ainsi le philosophe Athénodore conseilla à l'empereur Auguste, que quand il se sentirait atteint de colère, il récitât les vingt-quatre lettres de l'alphabet avant de rien résoudre. « Maximum remedium, « dit Sénèque, est iræ mora, nec ab illa pete initio ut « ignoscat, sed ut judicet, desinet si expectat (lib. 2 « de Ira, cap. 28) : Un très-grand remède pour apaiser « la colère est le retard ; et il ne faut point d'abord lui « demander qu'elle pardonne, car elle est dans sa pre- « mière chaleur trop résolue à la vengeance, mais « seulement qu'elle se donne la patience de juger; si « elle peut attendre, c'en est fait, elle rendra elle- « même les armes ; » assurez-vous que nous absoudrons et relâcherons beaucoup de personnes, si avant de les condamner nous voulons les entendre.

Mais un puissant moyen contre la colère est de nous souvenir que Dieu nous regarde; car si la présence d'un homme de qualité, et encore plus d'un roi, aurait cet ascendant sur nous, d'empêcher que quoi que l'on nous dît, nous ne nous missions pas en colère à cause du respect que nous rendrions à leur personne; à combien plus forte raison devra le faire celle de la majesté infinie de Dieu, à qui nous devons une souveraine révérence? La crainte est une forte bride pour arrêter notre courroux, et il n'arrive guère que nous échappions contre les personnes qui nous ont offensés, et que nous cherchions à nous en venger, quand nous connaissons qu'elles peuvent nous faire pis. Pour cela saint Chrysostome (in Eclog. de Ira) dit : Nous ne nous emportons point envers les magistrats, lorsqu'ils nous injurient, et les serviteurs souffrent en silence les indignités de leurs maîtres. Mais ce que je vais raconter est merveilleux : L'empereur Caligula ayant fait mourir un jeune gentilhomme romain (Senec., lib. 2 de Ira, cap. 33), seulement parce que sa propreté et la beauté de ses cheveux mi-

gnardement agencés et annelés ne lui plaisaient pas, fit le même jour appeler son père à souper pour lui faire un plus cruel dépit. Le père sut si bien se contenir et dissimuler sa juste indignation et l'extrême douleur dont son âme était outrée, qu'il parut aussi gai et fit aussi bonne chère que s'il eût obtenu la vie de son fils, qu'il avait le matin demandée; et la raison de cette modération étrange était qu'il avait encore un autre fils qui eût couru risque de suivre son frère, s'il n'eût bridé sa colère et témoigné au dehors ce faux contentement. Si la crainte forcée et grandement servile a eu tant de pouvoir, la filiale et la révérence de la majesté de Dieu présent n'en auront-elles pas sur nous, et encore davantage? La présence de notre bon ange doit aussi agir puissamment sur nous pour nous contenir dans les termes d'une grande modération. Sainte Françoise Romaine voyait par un privilége spécial continuellement le sien, qui lui avait été donné non-seulement pour la défendre des mauvais esprits, mais aussi pour gouverner et dresser toutes les actions de sa vie; elle le voyait de la hauteur d'un enfant de sept à huit ans, d'une beauté admirable et extrêmement gracieuse, plus blanc que la neige et plus vermeil que la rose, les yeux toujours élevés au ciel, les bras croisés sur la poitrine, les cheveux ondoyants et blonds comme l'aurore, la petite robe battant jusqu'à terre, ordinairement toute blanche, autrefois bleu céleste et quelquefois toute rouge; son visage étincelait d'une si grande lumière, qu'à peine pouvait-elle la supporter, et parfois du seul éclat qui en partait elle pouvait en pleine nuit lire, dire ses heures et voir par toute sa chambre. Lorsque les démons l'attaquaient, ce fidèle gardien remuant et secouant au même instant doucement sa belle chevelure dorée, jetait certains rayons si agréables, qui fortifiaient grandement la sainte et mettaient en fuite ces esprits

nocturnes : au contraire, quand elle faisait quelque faute, même fort légère, cet esprit censeur de ses actions s'éclipsait et se dérobait à ses yeux; d'où il arrivait que s'examinant et reconnaissant sa faute, elle s'en repentait et s'en corrigeait, et par ce moyen recouvrait la douce présence de son petit maître; si quelqu'un offensait Dieu devant la sainte, elle voyait ce bel ange se boucher les yeux avec les mains pour témoigner l'aversion qu'il en avait. Nous ne voyons pas nos anges tutélaires avec les yeux du corps, mais nous devons les voir avec ceux de l'âme et de la foi, et penser qu'ils exercent envers nous les mêmes offices de charité et de justice; et une personne de telle qualité, si sage, si sainte, et à qui nous avons de si étroites obligations, doit sans doute nous retenir de nous mettre en sa présence, quoi qu'il nous arrive, en colère, en impatience et en mauvaise humeur.

SECTION XII

SUITE DU SUJET.

On peut dompter sa colère.

C'est ainsi que nous devons combattre notre colère, ou pour empêcher sa naissance, ou pour l'étouffer aussitôt qu'elle sera née. Remportons la victoire sur ce monstre, qui attire après soi celle de beaucoup d'autres, mortifions cette passion envers tous; car l'exercer contre votre supérieur, la chose est furieuse; contre votre égal, elle est douteuse; contre votre inférieur, elle est indigne. Si celui qui vous offense est un enfant, attribuez cela à son âge, il ne sait ce qu'il fait: si c'est une femme, à l'infirmité de son sexe; si c'est un juge, déférez plus à sa sentence qu'à la vôtre; u homme puissant, c'est sagesse de plier sous un plus fort de peur de pis; un homme de bien, ne croyez

pas votre sentiment; un méchant, ne vous en étonnez point; un fou ou une bête, ils ne sauraient faire autrement. C'est le propre des grands courages de ne point venger leurs injures, parce qu'ils ne les sentent pas. Les flèches n'entrent point dans les matières solides, comme le marbre et l'acier, ce n'est que dans les molles; et les dogues et les lévriers d'attache se moquent des jappements des petits chiens. « Ultio « doloris confessio est, dit Sénèque (lib. 3 de Ira, « cap. 6) : La vengeance est une marque qu'on est « atteint, » c'est un témoignage de sa blessure et un aveu de sa douleur; moins on la sent, plus sans doute l'âme est noble et le cœur généreux. « Infelicis animi « et imbecillitatis sibi conscii, dit le même ailleurs « excellemment, est sæpè indolescere, ut exulcerata et « ægra corpora ad ictus levissimos gemunt (lib. 1 de « Ira, cap. 16) ; » et derechef : « Ut ulcera ad levem « tactum, deindè etiam ad suspicionem tactùs condo- « lescunt, ita animus affectus minimis offenditur, adeò « ut quosdam salutatio, epistola, oratio et interrogatio « in litem evocent, numquam sine querela ægra tan- « guntur (lib. 3, cap. 10) : Car il est d'un pauvre es- « prit et qui a connaissance de sa faiblesse de se plain- « dre souvent; comme les corps malades et couverts « de plaies gémissent pour peu qu'on les touche, et « même au simple soupçon qu'ils en ont, dès qu'ils « voient qu'on lève la main, ils appréhendent, ils fré- « missent et crient; ainsi l'esprit blessé s'offense des « plus petites choses, au point qu'une salutation, une « lettre, une demande, un mot le piquera, il faudra « en avoir des éclaircissements ou une querelle; ainsi « ne peut-on jamais toucher ce qui est infirme sans « plainte et sans douleur. » Quittons ces âmes lâches et ces cœurs faibles, faisons régner en nous la raison, puisque nous sommes hommes, et ne nous laissons point maîtriser par les passions; vu que nous sommes

au-dessus des bêtes. Si nous voulons les employer, que ce soit au point qu'il faut; si nous nous fâchons, que ce soit sans péché, comme dit le Prophète (Ps. 4, 5), et que notre colère serve à la raison, ainsi que nous marque saint Basile (Homil. 10 de Ira), comme un bon soldat à son capitaine, et un chien fidèle au pasteur. Mais si nous ne voulons pas en user, comme c'est le plus assuré, souvenons-nous que la raison est assez forte de soi seule, qu'elle n'a pas besoin de la colère pour avoir du courage, et que les actions vertueuses perdent autant de leur lustre que la passion y contribue, et que la vertu toute pure ne les produit point. « Nemo irascenda fit fortior, dit le philosophe « moral, nisi qui fortis sine ira non fuisset, ita non in « adjutorium virtutis venit, sed in vicem (Senec., « lib. 1 de Ira, c. 13) : Personne ne devient plus fort « pour se courroucer, sinon celui qui ne le serait « point sans courroux; ainsi cette passion ne vient pas « pour donner secours à la vertu, mais pour prendre « sa place. » En effet, nous voyons que les plus imparfaits et les plus faibles, comme les enfants, les vieillards, les femmes et les malades, sont ceux qui y sont les plus sujets.

« Aufer iram à corde tuo, » nous avertit le Sage (Eccl., 11, 10), et après lui saint Paul, « Omnis amari- « tudo, et ira, et indignatio tollatur à vobis (Ephes., « 4, 31) : Bannissez de votre cœur la colère, et prenez « bien garde qu'aucune amertume ni aucune indignation « ne s'en empare. » Nous le pouvons si nous voulons. Plutarque rapporte qu'un homme, d'une complexion fort irritante et colérique, ayant une très-grande peine à se modérer, résolut néanmoins de le faire et de ne point se fâcher le jour suivant, ce qu'il fit par la veille qu'il apporta sur lui-même; le soir venu, et se voyant victorieux, il dit : Je connais bien maintenant qu'il ne tient qu'à moi de ne point me mettre en colère, je

veux le faire encore demain. Il le fit bravement, et après le troisième, et ainsi consécutivement jusqu'à ce qu'il surmontât tout à fait cette passion et devînt d'une humeur fort paisible. Saint Ambroise (lib. 1 de Offic., cap. 21) raconte qu'Architas le Tarentin dit un jour à son serviteur qui lui avait fait quelque sottise : O misérable ! que je te battrais si je n'étais pas en colère. On dit de même de Socrate, et assure-t-on de son disciple Platon, qu'il ne s'irrita jamais qu'une seule fois, encore légèrement, et qu'il se réprima aussitôt d'une façon admirable. Voici comment. Ayant commandé à son serviteur de tendre les épaules au fouet qu'il avait bien mérité ; comme il levait le bras pour le frapper il sentit son cœur s'émouvoir, sans rabattre le coup il tint le bras ainsi levé ; un des amis venant là-dessus, et le voyant en cette posture, avec le garçon devant lui les épaules nues, bien étonné, lui demanda ce que cela voulait dire et ce qu'il faisait. Je châtie, répond-il, un homme colère, et vous, je vous prie de châtier un valet qui a failli, car je m'en abstiens, parce que je me sens ému. Mais ce qu'on dit des Japonais d'aujourd'hui est mémorable ; leur histoire rend ce témoignage, donné par des personnes très-dignes de foi de notre compagnie, qui sont sur les lieux. Ce n'est rien, rapportent-ils dans leurs mémoires, tout ce qu'on lit des plus obstinés stoïciens du temps passé, en comparaison de ce qui se pratique tous les jours au Japon, où l'on ne voit jamais un homme triste, fâché, ni transporté de colère. Les rois dépouillés de leurs royaumes, et réduits à une extrême misère, sont aussi égaux et tranquilles que s'ils étaient encore assis sur leurs trônes, et portent leur infortune avec une patience inouïe, pourvu qu'on ne croie pas qu'ils aient manqué au devoir de leur honneur. Plus les Japonais sont affligés ou émus dans leur intérieur, moins ils le font paraître au dehors et se rendent plus affables. Le maître chas-

sera son valet de son logis, le seigneur bannira son vassal de ses terres ou le condamnera à mort, et celui-ci le souffrira avec sérénité de visage et douceur de paroles de part et d'autre ; on n'entend point parmi eux ni débat ni crierie, mais traitant ensemble, c'est en termes courtois et honorables, sans lâcher jamais un mot piquant ni outrageux. Quelque grand déplaisir que le père ait reçu de son fils, le mari de sa femme, le maître de son valet, le voisin de son voisin, ils ne s'injurient jamais ; si l'affaire est en danger de passer outre, le plus avisé quitte le premier et se retire sans mot dire, et puis par leurs parents ou leurs amis ils vident leur différend. Or les Japonais remportent ces victoires sur leurs passions, et particulièrement sur leur colère, et se tiennent dans cette immuable égalité seulement pour conserver leur honneur, dont ils sont jaloux par-dessus tout, jugeant indigne et honteux de se passionner. Si ces païens ont pu et peuvent si absolument, et pour des considérations si légères, vaincre leur colère, nous qui sommes chrétiens, et plus encore si nous sommes religieux, qui avons bien d'autres connaissances, d'autres assistances et d'autres attraits, ne le pourrons et ne le devrons-nous pas beaucoup plus ? Il n'y a aucun lieu d'en douter.

Après avoir parlé du règlement de notre colère, disons un mot de ce que nous devons faire pour régler celle des autres. Quand quelqu'un se fâche contre vous, ôtez-vous de devant lui si vous pouvez, pour lui ôter la cause de son émotion. Si vous ne le pouvez, prenez garde de ne rien dire, mais laissez-lui jeter son feu sans répliquer ; après, pour refroidir sa passion et calmer son esprit, parlez-lui doucement, avouez, si cela se peut, que vous avez failli ; car, comme dit le Sage, « Responsio mollis frangit iram (Prov., 15, 1), une « douce réponse apaise la colère. » Et surtout, parce que l'opinion du mépris est ce qui pique, faites-lui

connaître que vous n'avez eu aucun dessein de le mépriser ni de l'offenser, et que vous en seriez très-marri, mais que vous l'honorez et l'avez en estime.

SECTION XIII

DE LA MANSUÉTUDE.

I. Excellence et utilité de la mansuétude par rapport à Dieu. — II. Par rapport à nous. — III. Par rapport à notre prochain.

Mais le moyen le plus propre pour éteindre tous les mouvements de la colère en nous et chez les autres, est la vertu contraire, à savoir, la mansuétude, dont les attraits sont si grands et les charmes si puissants, qu'il ne faut que les connaître médiocrement pour en être amoureux, et avoir en grande horreur cette passion qui la ruine. La mansuétude, dit saint Basile, est la plus grande des vertus ; il l'élève jusqu'à ce point. C'est une chose belle et excellente, dit saint Grégoire de Nazianze, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à nous-mêmes, soit par celui de notre prochain ; en quelque visage qu'on la considère elle a des beautés nonpareilles et nous cause des biens inestimables.

I. Premièrement, par rapport à Dieu, la mansuétude rend les hommes divins et comme des statues vivantes de cette nature infiniment douce et suave, qui ne se trouble point, quoi qu'elle fasse et quoi qu'on lui fasse, et en qui, comme elle est toute raison, les passions ne se trouvent jamais. Il est à remarquer, nous dit saint Grégoire le Grand (lib. 5 Moral., cap. 30), qu'autant de fois que nous modérons les mouvements et les saillies de notre colère, nous conservons ou nous reprenons la ressemblance de Dieu que cette passion défigure. D'où l'on peut manifestement recueillir, « Quanta sit « iracundiæ culpa, per quam dum mansuetudo amitti- « tur, supernæ imaginis similitudo vitiatur, combien

« grand est le vice qui, nous faisant perdre la mansué-
« tude, détruit en nous le plus bel ornement que nous
« ayons, l'image de la Divinité. » De plus, elle rend les hommes enfants de Dieu : « Beati pacifici, dit Notre-
« Seigneur, quoniam filii Dei vocabuntur (Matth., 5, 9) :
« Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils mérite-
« ront le nom d'enfants de Dieu. » Quel titre! quelle gloire ! Elle les rend capables de ses lumières, de ses communications et de ses plus particulières faveurs, dont la colère les prive. Jamais, poursuit saint Grégoire, la contemplation ne s'allie à l'émotion, et un esprit troublé ne peut pas voir les mystères qu'à grand'-peine il connaît dans sa tranquillité, comme les nuées nous cachent les rayons du soleil, et la fontaine brouillée ne représente pas nettement le visage de celui qui s'y regarde, mais bien quand elle est en repos, parce que pendant que l'eau s'agite, elle ne peut recevoir justement les traits, ni ensuite exprimer que faussement et obscurément son objet. Ainsi le prophète Elisée s'étant un peu ému contre le roi d'Israël (4 Reg., 13), et ayant besoin de s'approcher de Dieu pour savoir la résolution d'une affaire, jugea qu'il n'y était point disposé dans l'état où il se trouvait, quoique son émotion fût juste, ce qui est grandement à remarquer. Pour cela il fit venir un musicien qui, par l'harmonie de sa voix et de son instrument, adoucit son esprit et le remit dans son assiette. En effet, l'Ecriture remarque que, pendant qu'il chantait, l'esprit de Dieu se communiqua à lui. Les histoires des Hébreux nous font foi, dit saint Denis écrivant à Démophile, que Moïse fut honoré de la vision de Dieu à cause de sa grande mansuétude. Et si parfois elles parlent de lui comme ne jouissant plus de ce bonheur, jamais elles ne l'en excluent que lui auparavant ne se soit éloigné de sa douceur ordinaire. Elles lui donnent de grandes louanges, mais c'est à raison de cette excellente et divine

imitation du souverain bien. Car elles disent qu'il était extrêmement doux, et pour cette raison il est nommé par préciput le serviteur de Dieu, et marqué pour avoir été plus digne de le voir qu'aucun de tous les prophètes. Il est vrai, « Non in commotione Dominus, comme « il fut dit au prophète Elie, sed in sibilo auræ tenuis « (3 Reg., 19, 12), Dieu n'est point dans les orages « d'un esprit passionné, mais dans la sérénité d'une « âme tranquille ; » il se fait sentir dans le souffle d'un gracieux zéphyr, et non dans la violence d'une tempête ; comme le Saint-Esprit n'apparut point sur Notre-Seigneur en forme d'aigle, mais d'une colombe. Aussi est-il un Dieu de paix, « qui demeure dans les « cœurs pacifiques, où il rompt les flèches, les épées et « tous les instruments de guerre, excepté ceux qui « sont nécessaires pour combattre les ennemis de sa « gloire. Factus est, dit le Psalmite, in pace locus ejus, « et habitatio ejus in Sion : ibi confregit potentias ar- « cuum, scutum, gladium et bellum (Psal. 75, 3). » Le livre des Cantiques qui, d'une façon admirable et sous un style mystérieux, contient les plus sensibles affections et les plus grandes caresses que Notre-Seigneur témoigne à l'âme de son épouse, et ensuite tous les secrets de la vie la plus parfaite, porte pour titre, selon l'hébreu et les Septante, ces mots : « Canticum « canticorum quod est Salomoni : Cantique des can- « tiques pour Salomon ; » signifiant, selon l'interprétation de quelques Pères, par Salomon, qui veut dire pacifique, non ce prince particulier fils de David, mais l'âme pacifique et douce, à qui toutes ces grâces et toutes ces délices sont promises et conférées. Saint Bernard, expliquant le don de sagesse, le premier et le plus excellent des dons du Saint-Esprit, dit : C'est, « Quidam internus sapor et suavissimus gustus, une « certaine saveur intérieure, un goût très-suave » par lequel l'âme savoure les choses saintes ; il correspond

à la septième béatitude, qui déclare bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. « Qui enim, ajoute-t-il, mentem pacificam et serenam « habent, de supernis dulciùs sapiunt et subtiliùs vi- « dent : Car ceux qui ont l'âme paisible et tranquille « goûtent bien plus délicieusement et voient avec « beaucoup plus de subtilité les choses divines ; » bien que les sciences y donnent de grands jours pour les connaître, nous devons toutefois estimer que ces âmes, quoiqu'elles ne sachent ni grec ni latin, ont de toutes autres lumières, qui éclairent hautement leurs esprits, et leur montrent des choses dont les beautés les ravissent et versent dans leurs volontés des contentements ineffables.

II. Secondement, si nous considérons la mansuétude pour ce qui nous touche, nous trouverons que c'est elle qui nous rend sages et prudents; car comme la colère est le propre vice des sots, le Saint-Esprit disant : « Ira in sinu stulti requiescit (Eccl., 7, 10) : La « colère loge dans le cœur d'un fou, » il faut nécessairement inférer que la mansuétude est la vertu particulière des sages. « Summus sapientiæ finis est, nous « apprend saint Ambroise, ut simus mente tranquillâ « (in ps. 118, oct. 21, v. 165) : Le plus haut point de « la sagesse est de conserver une perpétuelle tranquil- « lité et un repos d'esprit invariable. » Et parce que la mansuétude nous donne la jouissance de ce bien, elle nous met aussi en possession de la sagesse. Oui, c'est cette vertu aimable qui, bannissant de nous la plus turbulente des passions, nous fait goûter une grande paix et une solide joie. « Mansueti, chante le Prophète « roi, hæreditabunt terram, et delectabuntur in mul- « titudine pacis (Ps. 36, 11) : Les pacifiques hériteront « de la terre de bénédiction, et nageront dans un océan « de paix et de saintes délices. » Saint Chrysostome à ce sujet dit ces belles paroles (Homil. 34 in Genes.) :

Il n'est rien de plus fort que la mansuétude, c'est elle qui met notre âme dans une continuelle sérénité, et comme au port à l'abri des vents et des orages, où elle lui fait savourer des plaisirs indicibles. Pour cela Notre-Seigneur disait (Matth., 11, 29) : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, et vous trouverez le repos de vos esprits, car il n'y a rien qui puisse plus efficacement causer ce bien que cette divine vertu; aussi elle est plus honorable à son possesseur que toutes les couronnes, plus utile que toutes les richesses et toutes les dignités; car que peut-on se figurer de plus heureux que de n'être point travaillé de guerre en soi-même? Je dis en soi-même, parce que fussions-nous en grande paix pour le dehors, si néanmoins notre intérieur est plein de trouble, cette paix extérieure nous servirait de peu. Comme il n'y a rien de plus misérable qu'une ville déchirée de factions, et dont les citoyens sont toujours aux épées pour s'entretuer, bien qu'elle soit environnée de larges fossés et ceinte de bonnes murailles. Je vous supplie donc, conclut-il, de faire cas par-dessus tout de cette vertu, ne laissant entrer dans vos cœurs aucune amertume, mais les tenant dans une parfaite douceur et suavité, vous assurant que la marque la plus claire pour connaître si un homme est sage et raisonnable, est s'il est doux et tranquille, et n'obéit point lâchement et comme un vil esclave à sa colère, mais s'il l'assujettit à la raison. En effet, notre intérêt nous oblige de travailler grandement à cette noble vertu, qui nous rend possesseurs de nous-mêmes, et par conséquent de tout. Car, comme dit saint Pierre Chrysologue : « Si te habes, « totum habes, » sans elle nous ne sommes point à nous. Et ensuite nous ne manquons pas d'exercice, parce que la parole de Sénèque est véritable : « Maxi- « mum negotium tecum habes, tu tibi molestus es « (Epist. 21) : Vous avez une très-grande affaire sur

« les bras, quand vous êtes fâché, car vous êtes fâcheux « à vous-même. » — « Vir peritus animæ suæ suavis « est, dit le Saint-Esprit (Eccl., 37, 22) : L'homme « sage fait tout ce qu'il peut pour se tenir dans le « calme, » parce qu'il n'en peut sortir sans perdre un grand bien et nuire à son corps et à son esprit.

III. Troisièmement, la mansuétude produit des effets excellents envers le prochain, parce que c'est le meilleur appareil et le plus salutaire lénitif pour apaiser sa colère. Rien n'adoucit tant l'éléphant irrité que la vue d'un agnelet, et rien n'amortit et ne rompt si puissamment les coups de canon que la laine. De plus, elle rend un homme très-capable de converser avec lui, de le contenter, de le consoler et de l'aider pour le corps et pour l'âme; il n'y a rien de plus aimable ni de plus charmant qu'une humeur douce et suave. La nature prend plaisir à manier les corps mous et ne veut pas toucher les rudes; et ceux, dit saint Chrysostome (Homil. 3 de David. et Saüle), qui ont mal aux yeux, sont bien aises de regarder quelque couleur gaie qui les réjouisse; ainsi tous naturellement fuient les esprits âpres et se plaisent à converser avec les personnes douces. Mais la mansuétude ne fait pas seulement aimer un homme, elle répand encore tout autour de lui des rayons de respect, et le rend même, ainsi que dit saint Ignace d'Antioche (Epist. 5 ad Trallian.), vénérable aux impies.

C'est pourquoi apportons tous les soins que nous pourrons pour acquérir cette noble et divine vertu, et adoucissons nos humeurs à l'exemple de Notre-Seigneur dans une vraie suavité chrétienne. « Audiant « mansueti et lætentur, dit David (Ps. 33, 3) : Que les « débonnaires écoutent et se réjouissent. » Qui sont ces débonnaires? Ce sont, dit saint Basile, les disciples de Jésus-Christ, qui a été débonnaire au dernier point, et qui par ses paroles et par ses effets les convie de

l'être à son exemple. Les élus sont comparés dans les saintes Lettres aux colombes, oiseaux sans fiel, et aux brebis, animaux extrêmement doux, comme jadis Fabius Maximus, qui conserva l'empire romain dans le penchant de sa ruine, et le sauva du plus violent ennemi dont il ait été attaqué, fut appelé pour son incomparable mansuétude « Ovicula, » brebiette. Et nous savons qu'au grand jour des dernières assises, où comparaîtront tous les hommes devant le Fils de Dieu, les brebis, c'est-à-dire les prédestinés, qui ont été doux dans leurs mœurs, seront mis au côté droit, et les boucs, les réprouvés, qui ont eu des cornes pour heurter, seront rangés au gauche; ceux-là iront là-haut dans le royaume de paix, pour l'avoir aimée et procurée ici-bas, et ceux-ci en un lieu de guerre éternelle, pour s'y être nourris pendant leur vie. Saint Vitus (Sur., 15 junii), enfant de douze ans de très-noble maison, et très-généreux martyr de Jésus-Christ, ayant parlé hardiment à l'empereur Dioclétien, et l'empereur le reprenant de cette liberté qu'il taxait de colère et de peu de respect, répondit : « Nos iracundi non sumus, « quia simplicitatis spiritum, Christo largiente, acce- « pimus, columbæ mansuetudinem imitamur; magis- « ter enim noster, qui nos docuit, naturâ est bonus, « potestate magnus, simplicitate modestus, atque idcirco « qui ejus discipuli volunt fieri, mites et humiles corde « debent esse, non iracundi, ut tu nos vocas : Nous « autres chrétiens, nous ne sommes point colères, « parce que nous avons reçu de Notre-Seigneur l'es- « prit de simplicité; nous imitons la mansuétude de « la colombe, car le maître qui nous a instruits est bon « de sa nature, grand en pouvoir et sincèrement mo- « deste; ceux qui veulent être ses disciples doivent être « doux et humbles de cœur, et non point colères, « comme vous nous nommez. » — « In pace vocabit « nos Deus, dit saint Paul (1 Cor., 7, 15) : Dieu nous

« a appelés à la paix, » pour l'avoir avec lui, avec nous et avec notre prochain. C'est là l'esprit de la loi nouvelle. Sainte Thérèse (lib. 4 Vitæ, cap. 17) entre autres s'y est rendue admirable, car dans la multitude innombrable de ses grandes et diverses occupations, elle paraissait perpétuellement tranquille, et dans toutes les incommodités, toutes les traverses et tous les affronts qu'elle souffrait dans ses voyages, on ne la vit jamais émue ni altérée, mais toujours joyeuse, jusqu'à rire souvent de bon cœur, le contentement qu'elle y prenait étant parfois si grand, qu'il la guérissait même si elle était malade. Un jour elle dit à ses sœurs qu'il lui semblait qu'elle avait au-devant du cœur un ais sur lequel on déchargeait les coups des médisances et des adversités. Ainsi la bienheureuse Angèle de Foligny disait qu'elle avait une chambre dans la partie supérieure de son âme, où les troubles et les inquétudes ne montaient point. Le bienheureux évêque de Genève, François de Sales, dompta par les exercices continuels de la mansuétude si absolument sa complexion bilieuse, et livra de si rudes assauts à sa colère, à laquelle il était naturellement fort enclin, que de la violence des coups et de la force qu'il se fit, son fiel se pétrifia et il se rendit un homme des plus doux et des plus paisibles qui aient encore paru. Jean Pic, prince de la Mirande, la merveille de son temps, montrait toujours un visage extrêmement serein, et assurait qu'il ne s'était jamais mis en colère, et qu'il ne voyait rien capable de l'y mettre que la seule perte de ses écrits. Notre père saint Ignace disait qu'après avoir jeté les yeux sur tous les accidents qui pourraient lui arriver, il n'en remarquait aucun qui pût l'inquiéter que la seule dissolution de notre compagnie; qu'encore après s'être converti intérieurement à Dieu, il recouvrerait dans un demi-quart d'heure son premier calme.

Dans l'ancienne loi plusieurs aussi ont excellé en

cette vertu, comme Moïse dont l'Ecriture (Num., 12 3) rend ce témoignage que nous avons insinué ci-dessus, qu'il était le plus doux de tous les hommes de son temps. Et saint Ambroise dit de lui : « Sic sibi totius « plebis mentes devinxerat, ut plus eum pro mansuetu- « dine diligerent, quàm pro factis admirarentur (lib. 2 « de Offic., cap. 7) : Il avait tellement gagné le cœur «de tout le peuple, qu'il l'aimait plus pour sa man- « suétude qu'il ne l'admirait pour ses prodiges. » Aussi saint Chrysostome dit (Hom. 33 in 1 ad Cor.) : Quand vous feriez des miracles et ressusciteriez des morts, vous ne seriez pourtant jamais en telle admiration ni en tel amour parmi les hommes, que s'ils vous voient doux, tant cette vertu est aimable et charmante. David la possédait à un éminent degré, car désirant obtenir de Dieu quelque faveur, il allègue pour raison principale sa parfaite mansuétude, le suppliant d'y avoir égard. Chez les païens mêmes, les plus signalés personnages faisaient gloire de l'embrasser par-dessus toutes les autres ; car, comme dit Sénèque : « Pars su- « perior mundi et ordinatior ac propinqua sideribus « nec in nubem cogitur, nec ni tempestatem impellitur, « nec versatur in turbinem, omni tumultu caret, infe- « riora fulminant; eodem modo sublimis animus quie- « tus semper et in statione tranquilla collocatus, intra se « premens quibus ira contrahitur, modestus et venerabi- « lis est et compositus (lib. 3 de Ira, cap. 6) : Comme la « plus haute région de l'air n'est point épaissie de nuées, « ni agitée de tempêtes, ni bouleversée de tourbillons, « mais demeure dans une immuable sérénité, c'est « dans les basses que se forment et se font sentir les « tonnerres, les foudres et les orages ; de même une « âme noble et élevée est toujours en repos, modeste, « vénérable et bien ordonnée, étouffant sagement tous « les sujets de colère qui pourraient la troubler, et aux- «quels les esprits faibles et ravalés se laissent aller. »

SECTION XIV

DE LA MORTIFICATION DE LA VOLONTÉ.

I. Il faut mortifier dans notre volonté l'amour-propre. — II. La propre volonté.

Après la mortification des passions, nous entreprenons celle de la volonté, qui est encore de plus grande conséquence; car elle regarde une faculté beaucoup plus noble et travaille principalement à trois choses, à la purifier des ordures de l'amour-propre, à la déprendre de l'attachement qu'elle a à ses sentiments, et à retrancher une multitude d'affections mauvaises, vaines et superflues. Voilà de grands combats, mais ils sont aussi suivis de grandes victoires.

I. Il faut remarquer, en premier lieu, qu'avant que le péché eût jeté l'homme dans le déréglement o nous le voyons, et renversé le bel ordre dans lequel Dieu l'avait créé, il avait une volonté très-droite, aimant Dieu purement, et soi-même, et toutes les créatures pour l'amour de Dieu. Car comme il n'y avait rien en lui qui ne fût exactement ajusté et dans une parfaite symétrie, tout aussi se mouvait suivant le ressort de cette disposition excellente, avec pouvoir toutefois à la volonté de la troubler, comme elle fit en consentant au péché. Secondement, bien que la volonté de l'homme ne soit pas maintenant remise au point de droiture et de justesse où elle était avant le péché, mais qu'elle soit fort corrompue au sujet de l'amour qu'il se porte, il y a pourtant un amour bon et louable dont il s'aime lui-même, qui consiste principalement à s'aimer pour l'éternité, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (de Morib. eccl., cap. 26), à aimer Dieu, car par ce moyen il veut et se procure le souverain bien, sans lequel il serait éternellement misérable. Enfin, il y a un troisième amour vicieux causé par le

péché, dont notre volonté est furieusement éprise envers nous-mêmes; on l'appelle communément amour-propre. De lui comme d'une source empestée découlent tous nos maux et tous les péchés que nous commettons, parce que nous les faisons tous pour jouir de quelque contentement que l'amour de nous-mêmes nous fait rechercher. Il y a, nous apprend saint Augustin, deux cités fameuses dont tous les hommes sont habitants, une céleste et l'autre terrestre : « Cœlestem « ædificat amor Dei usque ad contemptum suî; terres- « trem, cui diabolus dominatur, ædificat amor suî us- « que ad contemptum Dei (lib. 14 de Civit., cap. 28) : « L'amour de Dieu, qui va jusqu'au mépris de soi- « même, bâtit la céleste; et l'amour-propre, qui porte « l'homme à s'aimer jusqu'à mépriser Dieu, est l'ar- « chitecte de la terrestre. » Dans la première, où Dieu règne, on pratique les vertus; dans la seconde, où le démon exerce sa tyrannie, on accomplit toutes sortes de vices, auxquels cet amour donne des inclinations. Ainsi saint Paul dit : « Erunt homines seipsos aman- « tes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, etc. (2 Ti- « moth., 3, 2) : Les hommes alors seront pleins de « l'amour d'eux-mêmes, et ensuite convoiteux, hau- « tains, superbes, blasphémateurs, » désobéissants, ingrats, scélérats, cruels, querelleurs, calomniateurs, impudiques, sans douceur ni support, traîtres, aimant mieux leurs plaisirs que Dieu, et faisant paraître au dehors une apparence de piété, et ne logeant au dedans que le vice. Voilà les effets de l'amour-propre, désirer et poursuivre par tous les moyens ses commodités et ses aises, se rechercher en tout, même dans les choses les plus saintes, s'estimer par une vaine opinion de soi-même, avoir de la complaisance en ce que l'on fait et en ce que l'on dit, se louer, et par des éloges donner du relief à ses actions, amoindrir ses défauts, souhaiter d'être aimé et respecté des

hommes, craindre le mépris, cacher finement ce qui pourrait nous le causer, travailler et polir avec un soin immodéré tout ce qui doit être vu, négliger le dedans et ce qui se passe entre Dieu et nous, et semblables misères et déréglements que chacun peut reconnaître en soi.

Pour nous en affranchir il faut aller à l'origine, l'amour-propre, et l'arracher, non point jusqu'aux plus petites racines, car on ne le peut pas en cette vie où la corruption a gagné trop avant, mais le plus qu'il nous sera possible, et planter à sa place la sainte haine de nous-mêmes, et en exercer les actions dans le même esprit que les médecins traitent leurs malades, à qui ils refusent les choses douces, parce qu'elles sont nuisibles, et font avaler les amères, parce qu'elles sont salutaires. Nous nous y porterons d'autant plus aisément, que le vrai amour de nous-mêmes consiste en cette haine. Ainsi saint Augustin dit excellemment : « Nescio quo inexplicabili modo quisquis seipsum, non « Deum amat, non se amat : et quisquis Deum, non « seipsum amat, ipse se amat ; qui enim non potest « vivere de se, moritur utique amando se ; cùm verò « ille diligitur, de quo vivitur, non se diligendo ma- « gis diligit, qui propterea se non diligit, ut eum « diligat de quo vivit (Tract. 123 in Joann.) : Je ne « sais par quelle façon inexplicable quiconque s'aime « et n'aime point Dieu ne s'aime pas ; et au contraire, « qui aime Dieu et ne s'aime point est celui qui s'aime « proprement ; parce que celui qui ne peut vivre de « soi, meurt assurément s'il vient à s'aimer ; mais s'il « aime celui de qui il prend la vie, en ne s'aimant « point, il s'aime davantage, car il ne s'aime pas pour « aimer celui qui le fait vivre. » De plus, le vrai antidote de l'amour-propre est l'amour de Dieu notre Seigneur, auquel pour ce sujet nous devons nous adonner entièrement, convaincus des raisons que nous

avons données au premier livre, parce qu'il nous fait le chercher en tout, prendre pour fin de nos desseins son contentement et sa gloire, et étouffer dans ses intérêts la considération des nôtres; de sorte qu'à mesure qu'il va croissant en nous, l'amour-propre y diminue.

II. La seconde chose que la mortification doit corriger dans notre volonté est l'attache qu'elle a à ses sentiments et à ses résolutions, que nous appelons ordinairement volonté propre, et que saint Bernard explique en ces termes : « Quæ non est communis, sed nostra « tantum (Serm. 3 de resurrect.) : Elle ne nous est « point commune avec celle de Dieu et celle des hom- « mes, mais elle est nôtre en particulier. » Il ajoute : « Hæc est crudelis bestia, fera pessima, rapacissima « lupa et leæna sævissima, hæc est immundissima « lepra animi, propter quam in Jordane mergi opor- « teat, et imitari eum qui non venit facere voluntatem « suam, unde et in passione : Non mea, inquit, volun- « tas, sed tua fiat : C'est cette cruelle bête, cet animal « sauvage et très-méchant, cette louve ravissante, cette « lionne furieuse et cette lèpre vilaine de l'âme, qui la « défigure toute, et il faut se laver dans le Jourdain, « afin d'y être purifiés et imiter celui qui n'est pas « venu sur la terre pour faire ce qu'il voulait, et qui a « dit à son Père dans sa passion : Que ma volonté ne « soit pas faite, mais la vôtre. » Les jeûnes et les austérités des Juifs sont réprouvés de Dieu, parce qu'ils étaient tachés du vice de leur volonté propre. « Ecce, « leur répond Isaïe de sa part aux plaintes qu'ils en « faisaient, in die jejunii vestri invenitur voluntas « vestra (cap. 58, 3) : Vos jeûnes ne me sont point « agréables, parce que votre volonté s'y retrouve. » Sur quoi saint Bernard s'écrie avec raison : « Grande « malum propria voluntas, quâ fit ut bona tua tibi « bona non sint (Serm. 71 in Cant.) : La propre vo-

« lonté est un grand mal, puisqu'elle corrompt tes « biens et te les rend inutiles; » la propre volonté est un grand mal qui gâte les bonnes œuvres, diminue leur prix, ternit leur éclat et leur gloire.

« A voluntate tua avertere, nous avise le Saint-Es- « prit (Eccl., 18, 30) : Renonce à ta propre volonté, et « détourne-toi du chemin qu'elle te montre, » si tu veux prendre celui de ton salut et de la perfection, qui consiste, à ce que saint Bonaventure nous dit (cap. 25 Specul., 1 disc.), dans un parfait renoncement de toutes nos volontés. Saint Jean Climaque y était parvenu en un si haut degré, et s'était tellement dépouillé de tous ses sentiments, que n'étant encore que jeune religieux, d'un très-excellent esprit et très-savant, il se comporta non-seulement sous la conduite de son supérieur, mais aussi parmi ses frères, comme un enfant qui ne fait rien que par la volonté d'autrui, ayant réduit la sienne à ne plus rien vouloir dans son sentiment, et anéanti tout à fait cet esprit volontaire avec lequel elle était née. Oh! qui en est là est heureux! oh! qu'il est allégé d'un poids pesant. Car comme dit le saint patriarche de Venise : « Gravissimum à se « onus rejecit, qui suam repulit voluntatem (B. Lau- « rent. Just., cap. 7 de Discipl. monast.) : Celui-là « s'est déchargé d'un fardeau très-lourd qui a renoncé « à sa volonté. »

Mais encore comment, et en quoi faut-il y renoncer? En tout, à l'extérieur, à l'intérieur, au temporel et au spirituel, où elle est propre; de façon que nous ne fassions jamais rien purement pour accomplir notre volonté et satisfaire à cette inclination, mais que nous nous élevions plus haut. Tout ce que l'on désire, dit saint Basile, par un mouvement de volonté propre, doit être retranché par ceux qui suivent la vertu; et d'après cela, un des plus grands et des plus continuels soins que doit avoir un homme qui aspire à la vertu

et qui tend à la perfection, est de résister à sa volonté en tout ce qu'elle veut, non-seulement dans les choses mauvaises, mais encore dans les indifférentes, et quelquefois dans les bonnes, quand on les veut trop, et lui faire ou lâcher la chose, ou même embrasser la contraire, quand on peut sans inconvénient, et s'accoutumer à cela, afin de rompre cette humeur de propriété. Dans les compagnies on doit pratiquer la complaisance et l'acquiescement aux volontés des autres, et faire toujours, autant qu'il se pourra selon Dieu, ce qu'ils désireront et agréeront, et renoncer à ses propres sentiments pour prendre les leurs. Mais pour faire cela sans peine, il faut n'être attaché à rien. Ceci entrant dans la considération de la troisième chose, brisons là.

SECTION XV

SUITE DU SUJET.

I. La multitude des désirs rendent un homme sans désirs. — II. L'attachemement à quoi que ce soit de créé. — III. Quels désirs il faut retrancher. — IV. Comment on peut reconnaître qu'on a de l'attachement.

I. Pour entendre la troisième chose, au règlement de laquelle la mortification de notre volonté doit s'employer, nou devons considérer deux inclinations vicieuses dans notre volonté. La première est qu'elle abonde en une multitude d'affections, et est comme une fourmilière de désirs différents qui s'entre-suivent, selon la diversité des objets qui se présentent, voulant tantôt une chose, et puis une autre, soit à cause de sa liberté naturelle, qui lui donne le pouvoir de changer comme il lui plaît, soit à raison de l'inconstance que le péché lui a laissée, qui l'empêche de s'arrêter longtemps sur une même chose, et la fait voltiger comme un oiseau de branche en branche; soit parce que cherchant son contentement parmi les créa-

tures, et ne le trouvant point en celle qu'elle possède, elle va le chercher dans un autre. La seconde est qu'elle ne se répand pas seulement en une quantité de désirs, mais de plus qu'elle se lie aux créatures ; car elle est tellement faite, que comme le lierre se prend à tout ce qu'il rencontre, elle de même s'attache à toutes choses, aux grandes, si elle peut, et si elle ne peut, aux petites. On le voit évidemment chez les religieux qui, ayant quitté leurs parents, leurs amis, leurs honneurs, leurs biens, et tout ce qu'ils avaient et pouvaient espérer au monde, mettent en religion leur cœur à des bagatelles, et ayant rompu les grosses chaînes dont la nature les tenait si étroitement étreints aux choses qui nous sont les plus chères, se laissent arrêter par des filets. Sur cela Cassien (Collat. 4, cap. 21) fait un discours grave et remarquable. En voici une partie : Comment, dit-il, exprimerons-nous ce désordre digne de risée de plusieurs religieux, qui ayant abandonné leurs riches possessions, leurs belles maisons et les dignités dont ils étaient déjà honorés, ou auxquelles leur naissance ou leur esprit leur donnait entrée, recherchent ardemment les choses de la religion, bien qu'elles soient beaucoup moindres, à qui sans doute il servira peu d'avoir méprisé les choses grandes, puisqu'ils en transportent l'affection aux petites : « Nam vitium cupiditatis, quod erga species « pretiosas exercere non possunt, circa viliores mate- « rias retinentes, non abscidisse sed commutasse se « probant pristinam passionem : Car retenant l'amour « des choses viles, qu'ils ne peuvent plus exercer en- « vers les précieuses, qui en seraient de plus dignes « objet, ils font voir clairement qu'ils n'ont pas quitté « le vice de la convoitise, mais seulement qu'ils l'ont « changé et tourné ailleurs. » On les voit et chercher, et conserver, et défendre les petits meubles dont la religion les pourvoit, avec autant de soin, et se passion-

ner aussi chaudement pour leur demeure, pou leur vêtement, pour leur nourriture, pour un livre, pour un canif, et pour d'autres choses très-abjectes, où seulement leurs yeux ne devraient pas descendre, qu'ils eussent fait dans le monde pour des affaires de conséquence. Pauvres esprits, et grandement aveuglés, comme si la différence des matières, et non la passion, était vicieuse, que l'on ne pût se fâcher pour des sujets importants, et qu'il fût permis de le faire pour des amusements d'enfants, et comme si nous n'avions pas méprisé les choses grandes dont nous jouissions légitimement dans le monde, pour plus facilement en religion ne tenir aucun compte des moindres qui ne sont point à nous, et dont nous ne pouvons user avec cet esprit sans offense. Voilà donc comment notre volonté se prend et se colle à tout, tant elle est gluante.

Pour remédier à ces deux maux, il faut premièrement retrancher cette multitude de désirs vains et inutiles, et apprendre cette haute leçon, d'être un homme sans désir, et de ne rien désirer, ou le désirer avec grande modération, comme le bienheureux François de Sales disait de lui : Je veux peu de choses, grâces à Notre-Seigneur, et encore je les veux fort peu ; je n'ai presque point de désirs. Le sage fils de Sirach demandait à Dieu en ces termes : « Domine « Pater, et Deus vitæ meæ, omne desiderium averte à « me (Eccl., 23, 5) : Dieu, mon Seigneur et mon Père, « de qui doit me venir le contentement de ma vie, « ôtez-moi tout désir. » C'est avec beaucoup de raison, parce que c'est ôter la source de mille troubles et de mille inquiétudes, et remplir l'âme d'une paix admirable, car la peine naît du désir. D'où il arrive qu'à beaucoup de désirs correspond beaucoup de peine, à peu de désirs peu de peine; et s'il n'y a point de désirs, de ceux dont nous parlons ici, il n'y a point de peine, mais une douce tranquillité et un parfait repos;

de sorte que nos désirs sont nos bourreaux et les meurtriers de nos vrais plaisirs. « Si vis Pytoclea, dit la « fameuse sentence de cet ancien, divitem facere, non « pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahen- « dum est (Stobæus, serm. 17) : Si tu veux rendre ri- « che Pytocles (c'était un jeune gentilhomme grec, « doué d'un excellent naturel et d'une singulière « beauté), et comme Sénèque l'étend (Epist. 21) : Si tu « veux rendre Pytocles libre, content et bienheureux, « il ne faut pas augmenter ses richesses et lui recher- « cher de nouvelles voluptés, mais diminuer ses con- « voitises. » En effet, pour faire mourir le feu il faut en retirer le bois, et lui en fournir davantage serait l'allumer encore plus. Socrate, interrogé par quel moyen un homme pouvait être riche, répondit : Il le sera s'il est pauvre de désirs. « Quis dicitur dives? de- « mande saint Augustin au même propos : Attende si « nihil deest; si nihil cupit, nihil illi deest (in psal. « 122) : Qui peut-on justement appeler riche? c'est « celui qui ne désire rien, parce que rien ne lui man- « que. » La vacuité de tout désir est une grande plénitude, et la pauvreté de toutes ces petites affections dont le cœur humain a coutume de bouillonner, est un riche trésor. C'est la vraie pauvreté d'esprit, la première des béatitudes, à laquelle est promis non-seulement pour le futur, mais dès à présent, le royaume des cieux, c'est-à-dire la paix, la joie, l'assurance et l'abondance de tous biens. Le mendiant illuminé dont il est fait mention au banquet du docteur mystique Eckardus, enquis en quoi consistait la vraie pauvreté d'esprit, dit que c'était en trois choses : la première, à n'affecter d'autres connaissances que celles de Dieu et de nous-mêmes ; la seconde, à ne pas chercher Dieu hors de nous, mais à le voir en nous, l'y contempler et trouver en lui résidant intimement dedans nous notre salut et tout notre bonheur ; et la

troisième, à ne s'attacher d'affection à aucun bien si spirituel qu'il soit, et ne pas laisser empreindre sur son cœur les images des créatures. Il s'écrie ensuite : « O quàm nobilis est hæc vita, et quàm jucunda quies, « si purâ conscientiâ indormire in Deo, tametsi super « saccum straminum jacueris, dummodo liber et ab- « solutus ab omnibus desideriis non divinis fueris : « Oh! que cette vie est excellente, et que ce repos est « doux, de s'endormir en Dieu avec une conscience « ainsi épurée! Quoique vous ne soyez couché que « sur une paillasse, vous dormirez toutefois bien à « votre aise, pourvu que vous soyez libre et dégagé de « tous les désirs qui ne seront point divins. » — « Ma- « gna est securitas cordis, dit saint Grégoire, nihil « concupiscentiæ habere secularis, nam si ad terrena « adipiscenda cor inhiat, securum tranquillumve esse « nullatenus potest (lib. 22 Moralium, cap 10) : C'est « un grand repos de ne rien désirer des choses de la « terre ; car si le cœur soupire après quelqu'une, il ne « peut être tranquille, parce qu'il est ou travaillé de « la convoitise de l'avoir, s'il ne l'a point ; ou s'il l'a, « de la crainte de la perdre. » Ou il espère dans ses adversités quelque changement favorable, ou dans ses prospérités il redoute quelques revers, et ensuite il est comme battu d'autant de flots qui le tiennent dans une agitation perpétuelle. Ailleurs il s'écrie : « Quid « in hac vita laboriosius quàm terrenis desideriis æs- « tuare? aut quid hic quietius quàm hujus seculi nihil « appetere (lib. 18 Moral., cap. 25) ? Qu'y a-t-il de « plus pénible et qui brouille davantage le cœur, que « de le remplir des désirs des choses de ce monde? » Qu'y a-t-il de plus propre pour nous apporter la tranquillité de l'âme que de n'en désirer aucune? De là vient que le peuple d'Israël (Exod., 8, 24) reçut de Dieu comme un don spécial l'observance stricte du jour de sabbat, et l'affranchissement de cette armée de

mouches dont les Egyptiens furent molestés, pour montrer que les justes jouissent du sabbat et du jour de repos, à savoir, du repos de leurs esprits et de la paix de leurs cœurs, causée par le retranchement des affections des choses de la terre, et les pécheurs, figurés par les Egyptiens, sont persécutés et piqués de mouches, animal insolent et importun et qui représente la multitude des désirs vains et terrestres dont ils sont inquiétés. Ce sont ces mouches, au dire du Sage, « Quæ perdunt suavitatem unguenti ; quia cogitationes superfluæ, achève ce saint docteur, quæ assiduè « in animo carnalia cogitante nascuntur et deficiunt, « eam suavitatem, quâ unusquisque intrinsecùs, per « spiritum unctus est, perdunt (Eccl., 10, 1), qui infectent la bonne odeur d'un parfum, parce que ces « pensées superflues et ces désirs inutiles qui naissent « comme continuellement dans un cœur mondain, et « s'étouffent l'un l'autre, infectent le parfum de la dévotion et corrompent la suavité de l'onction du « Saint-Esprit. » — « Animus ipse sibi sarcina est, « dit saint Hildebert, archevêque de Tours, donec et « sperare desinat, et timere; nondum enim beatus vivit, quem vel voti torquet dilatio, vel à voto decedendi metus excruciat; perfectum exprimes philosophum, si nec speres aliquid, nec extimescas, hoc et « verum animi robur, et integrum mundi contemptum denunciat (Epist. 1 in append. bibliot. SS. patrum) : L'âme est pesante à elle-même, jusqu'à ce « qu'elle se soit déchargée des affections des choses « d'ici-bas, et cesse d'y plus rien espérer ni craindre; « parce qu'elle ne saurait être heureuse tant que le « délai de l'accomplissement de son désir la travaille, « ou que l'appréhension de ne point l'obtenir la gêne; « vous méritez de passer pour un parfait philosophe « qui sait mépriser le monde comme il faut, et comme « un homme vraiment sage qui a l'esprit fort, si vous

« ne donnez plus lieu dans votre volonté à l'espérance « ni à la crainte. »

Nec speres aliquid, nec extimescas,
Exarmaveris impotentis iram,

dit le noble et savant Boëce (lib. 1 de Consol. philos., metro 4) : N'espérez rien, n'ayez peur de rien, vous ferez tomber les armes des mains aux monarques, et vous les réduirez à l'impuissance de vous nuire. Mais qui craint, qui espère, qui désire quelque chose, ne s'appartient plus.

Nettit, quâ valeat trahi, catenam :

Il porte l'instrument de sa servitude et la chaîne qui doit le tenir captif. Les âmes qui ne sont attachées à rien sont certainement nobles et sublimes, puisqu'elles sont élevées par-dessus tout, qu'elles ne désirent point l'affection des hommes, ne recherchent pas leur estime et ne redoutent point leur colère. Finissons ce point par ces belles et véritables paroles de Sénèque : « Nos- « tra est stulta vita, quos cæca cupiditas in nocitura, « certè nunquam satiatura præcipitat, quibus si ali- « quid satis esse posset, fuisset, qui non cogitamus « quàm jucundum sit nihil poscere, quàm magnificum « sit plenum esse, nec ex fortuna pendere (Epist. 15) : « Notre vie est une vraie folie que nous nous laissons « ainsi aveuglément emporter au désir des choses nui- « sibles, ou au moins incapables de nous contenter; « car nous eussions été déjà contents par la possession « des créatures, si nous pouvions l'être; et nous ne « pensons pas combien c'est une chose délicieuse de « ne rien désirer, et de ne pas rendre sa paix dépen- « dante de l'extérieur ni tributaire de la fortune. » Et il s'écrie autre part : « Quid deesse potest extra desi- « derium omnium posito (De beata vita, cap. 18)? « Que peut-il manquer à un homme qui ne souhaite « rien? »

II. En second lieu, il faut très-soigneusement prendre garde de ne point se lier aux choses, et n'entreprendre ni faire rien par attache, mais tout avec un esprit dégagé; parce qu'il est impossible qu'un homme soit maître de son cœur, puisqu'il est à un autre, qu'il ait le repos de son âme, en y portant une épine; qu'il juge sainement de la chose, ayant un nuage qui offusque la clarté de son jugement, et principalement qu'il arrive à la perfection et à l'union avec Dieu, à laquelle tout attachement, si petit qu'il puisse être, à quelque créature que ce soit, est un empêchement et une semence de plusieurs maux. Comme un vaisseau arrêté à la terre par un seul cordage ne peut en partir pour arriver au port, quoique les mariniers mettent les voiles au vent et s'efforcent de tirer à l'aviron; ainsi, bien que l'homme travaille à se rendre excellemment vertueux et d'aborder au port de la perfection, si toutefois son cœur est retenu par l'affection de quelque créature, il ne le fera jamais qu'il ne l'en ait auparavant dépris. Que sert à l'aigle, dit saint Dorothée (Doct. 11), d'avoir le bec et les ailes libres, si le chasseur le tient par une seule serre? il l'empêchera par ce moyen de voler, et même il pourra toujours, quand il voudra, lui rogner les ailes et lui couper la tête. De même, quelque spirituel qu'un homme paraisse, et capable de s'élever dans la dévotion, si pourtant il a de l'amour déréglé pour une seule chose créée, il est captif, il ne prendra point l'essor, et de plus il sera en danger de se perdre, son ennemi ayant par où le saisir et lui tendre mille piéges pour le faire tomber. « Amor rerum terrenarum, dit saint Augus-« tin, viscus est spiritualium pennarum; eccè concu-« pisti, hæsisti (Serm. 33 de verb. Domini) : L'amour « des choses terrestres sert de glu aux ailes de nos « âmes. En convoitez-vous quelqu'une? y avez-vous le « cœur? vous voilà englué, vous ne sauriez voler. »

Mais encore plus assurément, tout attachement aux créatures est un empêchement formel de l'union avec Dieu, qui ne peut se faire s'il y a une chose mitoyenne entre lui et notre âme, entre sa volonté et la nôtre; Dieu étant infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures, il faut aussi par nécessité que nous nous élevions infiniment au-dessus de nous et de toutes les créatures, pour aller nous joindre à lui. Et de plus, comme l'âme se fait égale et même inférieure à la créature, pour laquelle elle est prise d'affection, elle se rend ensuite incapable de l'union et de la transformation en Dieu, attendu que toutes les créatures ne sont rien auprès de lui. Donc elle doit sortir de cet état ravalé, si elle veut être admise au divin, et se rendre, autant qu'elle peut, semblable à Dieu. Ainsi toutes les attaches aux choses créées, de quelque nature qu'elles soient, tous les péchés véniels d'habitude et toutes les imperfections de coutume, comme d'être grand parleur, d'être curieux de nouvelles, d'affectionner quelque chose qu'on ne veut pas quitter, soit une personne, soit un livre, soit un vêtement, soit une sorte de viande, qui est pour le contentement de l'appétit, et autres petits goûts de chétives délices que l'on prend parmi les créatures, sont des obstacles à l'union avec Dieu, et même à la perfection, à laquelle elles nuisent davantage que si on commettait plusieurs autres péchés véniels et imperfections plus grandes, pourvu qu'elles ne fussent point d'habitude, parce qu'en ces fautes habituelles le cœur y est, l'affection y adhère et la volonté y est attachée, et on n'a pas dessein de s'en corriger. Mais il n'en est pas de même dans celles de surprise; au contraire on en est bien marri après qu'elles sont faites, et avant on voudrait bien ne pas y tomber, tellement qu'elles ne lient pas l'âme, elles ne font que la souiller en passant, et lui jeter quelque légère ordure qu'ensuite le repentir efface.

Nous avons deux choses remarquables dans les saintes Lettres qui montrent évidemment ceci : la première est dans Moïse, à qui, comme il voulait s'approcher de la montagne de Sinaï, où Dieu paraissait dans un buisson ardent, sous la figure d'un ange, il fut dit : « Ne appropies huc, solve calceamenta de pedibus tuis, « locus enim in quo stas terra sancta est (Exod., 3, « 5) : N'approche point d'ici, déchausse premièrement « tes souliers, parce que le lieu où tu es est une terre « sainte, » lui signifiant qu'il ne pouvait monter sur la montagne de la perfection, ni entrer en communication avec Dieu qu'il ne se fût auparavant défait des affections des créatures, figurées par les souliers faits de peaux de bêtes, qui tenaient sa volonté, comme ses pieds, engagée. On peint, dit saint Denis (Cœl. hierar., cap. 15), les anges avec les pieds nus, pour nous donner à entendre qu'ils sont libres et dégagés de toutes les choses extérieures, et qu'ils se conforment, autant qu'il se peut, à la simplicité de Dieu. Moïse reçut une autre fois commandement de marquer des bornes autour de la même montagne, que tous ceux qui avaient encore de la passion peu ou beaucoup pour les choses créées, exprimées sous les noms d'hommes et de bêtes, ne devaient point passer sous peine de mort : « Omnis qui tetigerit montem, morte « morietur, sive jumentum fuerit, sive homo, non « vivet (Exod., 19, 12) : Parce qu'il faut nécessaire- « ment mourir à la créature, pour vivre au Créateur « et pour s'unir à lui. »

La seconde chose est contenue en ces paroles que Notre-Seigneur dit à ses apôtres : « Expedit vobis ut « ego vadam; si enim non abiero, Paracletus non « veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos « (Joann., 16, 7) : Il est expédient pour votre bien que « je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Saint- « Esprit ne viendra point sur vous; si je m'en vais,

« je vous l'enverrai. » On ne peut rien dire ni figurer de plus pressant pour prouver cette vérité. Voici comment : Les apôtres étaient attachés à l'humanité de Notre-Seigneur, et l'aimaient d'un amour bon et vertueux, qui néanmoins n'était pas entièrement dans la pureté de la grâce, mais entremêlé des sentiments de la nature, car ils voyaient tant d'attraits en elle, tant de beauté sur son visage, tant de majesté dans son port, tant de force dans ses paroles, tant de douceur dans sa conversation, et tant de perfections en tout, qu'ils en étaient comme charmés; et qui ne l'eût été? C'est pourquoi ils ne pouvaient, sans regret et sans un déplaisir fort sensible, entendre parler de son départ. Et toutefois cet attachement si raisonnable était un empêchement suffisant pour retenir le Saint-Esprit qu'il ne descendît sur eux et qu'ils ne devinssent parfaits. O Dieu! quelle merveille! et où en sommes-nous? « Si enim apostoli, dit saint Bernard pesant « ceci, adhuc carni dominicæ inhærentes, quæ sola « sancta, quia sancti sanctorum erat, Spiritu sancto « repleri nequiverunt, donec tolleretur ab eis : tu « carni tuæ; quæ sordissima est, et diversarum spur- « citiarum phantasiis repleta, adstrictus et congluti- « natus illum meracissimum spiritum te posse putas « suscipere, nisi carneis istis consolationibus funditus « renuntiare tentaveris (Serm. 3 de Ascens. Domini) : « Car si les apôtres, tant qu'ils se sont arrêtés à la « chair de Notre-Seigneur, qui seule était sainte, car « elle appartenait au Saint des saints et était unie à la « divinité, et qu'ils l'ont aimée d'une affection qui « n'était pas tout à fait épurée des sens, n'ont pu être « remplis du Saint-Esprit, mais il a fallu pour les en « rendre capables la leur ôter; comment penses-tu, « toi qui tiens si fort, et qui es si étroitement collé à « la tienne, non point sainte, mais corrompue, et « souillée de mille imaginations vilaines, recevoir cet

« esprit très-pur, si tu ne fais mourir cet amour dé-
« réglé que tu lui portes, et ne renonces absolument
« aux vains contentements de tes sens? » C'est un arrêt porté il y a très-longtemps. « Non permanebit « spiritus meus in homine in æternùm, quia caro est « (Genes., 6, 3) : L'esprit de Dieu ne fera jamais sa « demeure dans un homme sensuel et passionné pour « les créatures. »

Etudions diligemment ce grand principe de perfection et ce point fondamental de la liberté de nos esprits; ne nous lions jamais d'affection à rien qui nous captive, mais ayons toujours nos cœurs dégagés; et pour cela veillons continuellement à ce que rien n'entreprenne sur leur franchise, et retirons-les aussitôt que nous verrons qu'ils vont être pris, et d'autant plus que chacun sent le sien d'une nature plus liante et plus portée à s'attacher. Je veux rapporter ici quelques instructions excellentes d'Epictète qui pourront beaucoup nous servir : Ne désirez pas, dit-il, que les choses arrivent comme vous voudriez, mais agréez-les au point qu'elles arrivent, et vous serez heureux. Si vous êtes malade, considérez que la maladie est bien un empêchement de votre corps, mais non de la résolution que vous avez faite d'être vertueux : dites-en autant de tout ce qui vous vient, et vous trouverez que les empêchements ne vous empêcheront pas et n'auront aucune atteinte sur vous. Ne dites jamais de quoi que ce soit, j'ai perdu cela, mais, je l'ai rendu; mon enfant est mort, mais, je l'ai rendu; on m'a ôté mon héritage, mais, je l'ai rendu. Mais, direz-vous, c'est un méchant homme qui me l'a volé. Qu'importe? De quoi vous souciez-vous par qui celui qui vous l'avait prêté vous le redemande? Ayez-en néanmoins soin, jusqu'à ce qu'on vous l'ôte, comme de la chose d'autrui, et comme les voyageurs l'ont de leur hôtellerie. De plus, si vous voulez profiter en sagesse et en

vertu, mettez sous le pied tous ces discours et tous ces faux raisonnements : Si je ne prends garde à mes affaires, je n'aurai pas de quoi me nourrir; si je ne châtie cet enfant, il deviendra mauvais. Car il vaut mieux mourir de faim sans crainte et sans colère, que vivre avec abondance de biens en tourment d'esprit; et il est plus expédient que cet enfant soit mauvais que vous misérable. Commencez donc le combat de votre liberté par les plus petites choses. A-t-on répandu un peu d'huile? Vous a-t-on dérobé un peu de vin? Pensez que cette perte est la monnaie avec laquelle vous devez acheter la paix de votre cœur et le repos de votre esprit ; on n'a rien pour rien.

III. Or, avant de finir ce sujet, il est à propos d'avertir que quand nous avons dit qu'il faut retrancher les désirs de notre volonté, cela s'entend seulement des désirs mauvais, des vains, des inutiles; cela s'entend des désirs de la terre et non du ciel, des choses temporelles et non des éternelles, non des grâces de Dieu, des vertus, et surtout de l'amour de Notre-Seigneur et de lui-même, qui doit être l'objet de tous nos désirs et le but de toutes nos affections; l'épouse pour cette cause l'appelle le tout désirable (Cant., 5, 16). En effet, si nous désirons quelque chose hors de lui, nous montrons que nous ne le connaissons guère, et que nous ne le tenons point pour tout notre bien. De plus, pour n'avoir point de désirs, il ne faut pas dégénérer en une insensible et une stupide indifférence à tout; car comme il y a des hommes prompts, actifs, qui ont des désirs chauds et brûlants, qui veulent ardemment ce qu'ils veulent, qui sont violents dans leurs souhaits, et se prennent âprement à tout; il en est d'autres au contraire qui sont lâches et pesants, esprits endormis, cœurs glacés, âmes engourdies, sans vivacité, sans chaleur et sans vigueur, qui ne se soucient de rien, qui ne s'appliquent à rien et à qui il

importe peu comment tout va. Ces deux extrémités sont vicieuses, il faut avoir des désirs de sujets bons et raisonnables, mais modérés; il faut se prendre aux choses, mais sans s'y lier; avec soin, mais sans empressement; avec affection, mais sans attache. Je sais qu'il est difficile de conduire ses sentiments avec tant de justesse, et qu'on ne le fait pas toujours, mais je dis ce qu'il faut faire.

IV. Comment peut-on reconnaître que l'on est attaché à quelque chose? On le voit quand on y pense comme naturellement, et au temps, et au lieu qu'il ne faut pas, et que l'image de la chose se présente d'elle-même et voltige devant les yeux de notre esprit, car la pensée est où est l'amour. De plus, quand on en parle, ou que l'on en entend parler avec des complaisances et avec des attendrissements de cœur, qui témoignent sa blessure, et quand on ressent de la peine à s'en défaire. Car comme la dent qu'on arrache cause de la douleur, à proportion qu'elle est enracinée dans la gencive; si elle ne tient point du tout, elle ne fait pas plus de mal que si on ôtait une miette de pain de la bouche; de même quand on vous refuse quelque chose que vous désirez, qu'on vous retire d'une maison ou d'un office, ou que l'on vous défend la conversation d'une personne, si vous en êtes tourmenté, si vous en sentez des inquiétudes, c'est une marque infaillible que vous y êtes attaché. Car si vous n'eussiez eu liaison avec ces choses que dans la grâce et la volonté de Dieu, et qu'elles vous eussent été indifférentes, elles n'auraient pas fait ces impressions sur votre esprit, et point altéré votre paix. On ne saurait trop répéter ni trop inculquer ce principe fondamental de la vie spirituelle, qu'on ne peut connaître le beaucoup, ou le peu, ou le point de vertu que l'on a, si on est ou net, ou souillé d'une passion, que dans l'occasion; l'occasion c'est la pierre de touche qui assure les

choses douteuses. Laissons ici en témoignage de ceci la parole à saint François. Il disait que personne ne pouvait apprendre combien il avait de patience et d'humilité tant que rien ne lui manquait et qu'on ne choquait pas son honneur; mais quand ceux qui devaient le pourvoir de ses nécessités et défendre sa renommée faisaient le contraire, c'était alors qu'il le connaissait, et qu'il avait autant de patience et d'humilité, et pas plus qu'il en faisait paraître en cette conjoncture.

SECTION XV

DE LA MORTIFICATION DE L'ENTENDEMENT.

I. Blessures de notre entendement qu'il faut guérir. — II. L'ignorance. — III. L'avidité de savoir. — IV. La multitude des pensées inutiles.

I. Nous mettons cette mortification la dernière, parce qu'elle touche notre entendement, faculté la plus relevée et la plus excellente qui soit en nous, parce qu'elle conduit toutes les autres dans leurs opérations, et c'est elle qui nous fait raisonnables. Mais comme elle est très-noble, aussi est-elle fort blessée, et il faut que la mortification aidée de la grâce la guérisse et mette ses appareils sur les plaies que le péché lui a faites. Nous prendrons les cinq plus grandes, l'ignorance, le désir déréglé de savoir, la vanité et la superfluité des pensées, la précipitation et l'arrêt du jugement.

II. Nous n'entendons point parler de cette ignorance générale dont les esprits de tous les hommes, même des plus doctes, sont frappés, et qui ne peut recevoir guérison que lorsqu'ils seront en l'autre vie éclairés de la lumière de gloire, verront Dieu comme il est, et en le voyant sauront tout; mais de cette ignorance particulière, où plusieurs tombent, s'amusant à savoir

des nouveautés, des curiosités et beaucoup de choses dont ils n'ont que faire, et ignorant celles auxquelles ils sont obligés, et dont la connaissance leur est nécessaire pour s'acquitter de leurs charges. Il faut réformer son entendement là-dessus et apprendre soigneusement ce qui concerne son devoir; un prêtre, ce qui regarde la prêtrise; un confesseur, l'administration de ce sacrement et la bonne conduite des âmes; un prédicateur, la pieuse et utile dispensation de la parole de Dieu; et chacun ce qui est de sa condition et de son emploi. « Quia tu scientiam repulisti, dit Dieu par « le prophète Osée, repellam te ne sacerdotio fungaris « mihi (cap. 4, 6) : Parce que tu ne t'es pas soucié de « te rendre savant dans les choses qui concernent mon « service je ne veux pas que tu sois prêtre, » ou si tu l'es, que tu en fasses les fonctions et que tu approches de mes autels. Comment conduiras-tu les autres, si tu es aveugle? Par quels chemins les mèneras-tu, si tu ne les connais point? Et comment pourras-tu bien exercer ton office, si tu ne sais en quoi il consiste? « Pastorum imperitia, remontre sagement saint Gré- « goire, voce veritatis increpatur, cùm per prophetam « dicitur : ipsi pastores ignoraverunt intelligentiam, « quos rursum detestatur Dominus dicens, et tenentes « legem nescierunt me; nesciri se ergo ab eis veritas « quæritur, et nescire se principatum nescientium se « protestatur, quia profectò hi, qui ea quæ sunt Do- « mini nesciunt, à Domino nesciuntur, Paulo attes- « tante qui ait : si quis autem ignorat, ignorabitur « (Part. 1 Pastor., c. 1) : Dieu reprend l'ignorance des « pasteurs, quand il dit par la bouche de l'un de ses « prophètes : Les pasteurs ont été des ignorants, et ils « ne se sont point mis en peine d'acquérir l'intelli- « gence de mes mystères pour les enseigner aux « autres. Et par un autre, avec une parole grande- « ment aigre et un cœur rempli d'amertume contre

« eux, il dit : Ceux entre les mains de qui j'ai mis « mes lois et confié mes affaires, ne m'ont point « connu. Dieu donc se plaint qu'il n'est point connu « d'eux, puisqu'ils n'étudient pas ce qui est de son « culte, et ce qui les rendrait capables d'aider les « âmes. Aussi il déclare qu'il ne les connaît point, « suivant le dire de saint Paul : Si quelqu'un ignore, « il sera ignoré, » s'il ne sait ce qu'il doit, il sera rebuté; et s'il ne s'instruit en ce qui regarde son office, il en sera puni. Comme ces Assyriens (4 Reg., 17, 26), qui envoyés par leur prince dans quelques villes de Samarie pour les habiter, et n'ayant pas appris avec quelles cérémonies et quels hommages ils devaient adorer la divine Majesté, plusieurs furent dévorés des lions.

III. La seconde plaie de notre entendement est cette avidité excessive et insatiable que nous avons de savoir, et qui chez quelques-uns passe jusqu'à une certaine fureur et comme à la manie, voulant continuellement apprendre des choses nouvelles, lire livres sur livres et entasser connaissances sur connaissances, dont néanmoins la plupart s'effacent, l'une chassant l'autre, et notre mémoire n'étant pas assez capable ni assez ferme pour contenir ni pour retenir tant de choses différentes. Ce vaste appétit de savoir, tout en étant d'un côté une marque de la grandeur et de l'excellence de notre esprit, est pourtant de l'autre un grand mal qui amène une négligence dans les exercices de piété, à ne les point faire ou à les faire mal, et avoir toujours la tête pleine de pensées d'étude, une pesanteur à élever son cœur à Dieu et une insensibilité aux choses de dévotion. Car il arrive rarement de trouver un homme fort docte et grandement enfoncé dans les lettres, qui avec cela soit fort dévot, parce qu'employant presque tous ses soins et tout son temps à cultiver l'entendement, il ne lui en reste plus pour polir la volonté,

qui demeure sèche et aride, car la grande attention que l'âme apporte aux opérations de l'esprit, suce tout son suc et la rend langoureuse, comme dans l'économie de notre corps l'estomac est toujours faible, quand le foie est très-chaud, celui-ci nuisant à celui-là, et débilitant son action par l'effort de la sienne.

Il faut corriger ce défaut, et que ces esprits piqués de ce violent désir des sciences y apportent la modération nécessaire. « Habent, » dit fort bien saint Augustin, qui entre tous les saints a su plus parfaitement joindre et marier les sentiments de dévotion avec l'éminent savoir, « in epulis suis et animi quamdam « luxurien, si ultra modum in eas et voraciter irruant, « ita enim malè quodammodo digerunt, undè valetu- « dini mentium non minus, quàm ab ipsa fame me- « tuendum est (lib. de Beata vita) : Les esprits aussi « bien que les corps passent la mesure de la tempérance « et font des excès dans leur nourriture, s'ils en pren- « nent trop et l'avalent trop vite, car il est impossible « qu'ils la digèrent bien et en fassent une bonne subs- « tance, et ensuite cette réfection leur sera aussi dan- « gereuse que la faim qu'ils avaient. » — « Dico per « gratiam quæ data est mihi, dit saint Paul, parlant de « l'ordre que nous devons garder en ceci, omnibus qui « sunt inter vos, non plus sapere quam oportet, sed « sapere ad sobrietatem (Rom., 12, 3) : Je vous dis, « suivant la grâce, la lumière qui m'est communiquée, « prenez tous bien garde à ne pas savoir plus qu'il faut, « mais à savoir avec modération » et à boire les sciences comme du vin, avec sobriété, car autrement elles vous enivreraient et vous feraient perdre la raison. « Non prohibet Apostolus sapere, dit saint Bernard, « employant ces paroles pour nous expliquer cet ordre, « sed plus sapere quàm oportet; quid est autem sapere « ad sobrietatem? vigilantissimè observare, quid scire « magis priusve oporteat, tempus enim breve est

« (Serm. 36 in Cant.) : L'Apôtre ne défend pas de sa-
« voir, mais de savoir plus qu'il n'est utile, et ordonne
« de savoir sobrement. Et qu'est-ce savoir sobrement?
« C'est considérer très-soigneusement ce qui doit être
« su davantage et en premier lieu; car le temps est
« court et on ne peut tout savoir ; » c'est pourquoi il faut apporter un grand discernement en cela. Or, toute science, à la prendre en soi, est bonne, pourvu qu'elle soit appuyée sur la vérité : « Sed tu qui cum
« timore tuam ipsius operari salutem pro temporis bre-
« vitate festinas, ea scire prius ampliusque curato, quæ
« senseris viciniora saluti : Mais vous qui vous hâtez,
« à cause du peu de loisir qui vous est donné, d'opérer
« votre salut avec crainte et tremblement, pensez à sa-
« voir avant et par-dessus toutes les autres choses celles
« que vous verrez le plus nécessaires à votre salut. » Ensuite il se sert de la comparaison des viandes, qui, quoique bonnes, doivent pourtant être prises par les malades avec grand choix, selon l'ordonnance des médecins. Il ajoute qu'il faut observer la même chose pour les sciences. Mais écoutons encore l'Apôtre qui dit: « Qui se
« putat aliquid scire nondum scit quomodo oporteat eum
« scire (1 Cor., 8, 2). » — « Vides, continue ce saint Père,
« quoniam non probat multa scientem, si sciendi mo-
« dum nescierit, vides, inquam, quomodo fructum et
« utilitatem sciendi, in modo sciendi constituit : Celui
« qui pense savoir quelque chose, ne sait pas encore
« la manière de savoir. Vous voyez qu'il n'approuve
« pas de savoir beaucoup, si on ne sait comment il faut
« savoir; vous voyez, dis-je, qu'il établit le fruit et l'u-
« tilité de la science dans la manière de l'acquérir et d'en
« user » Quelle est cette manière? « Nisi ut sciat quo or-
« dine, quo studio, quo fine quæque nosse oporteat; quo
« ordine ? ut id prius quod maturius ad salutem; quo
« studio ? ut id ardentius quod vehementius ad amo-
« rem ; quo fine? ut non ad inanem gloriam, aut cu-

« riositatem, aut aliquid simile : sed tantum ad ædi-
« ficationem tuam vel proximi : Sinon de connaître
« avec quel ordre, avec quelle affection et à quelle fin
« il faut savoir. Avec quel ordre ? apprenant premiè-
« rement ce qui regarde de plus près votre salut. Avec
« quelle affection? étudiant plus ardemment ce qui est
« plus capable d'allumer en vous l'amour de Dieu notre
« Seigneur; et pour la fin, rapportant vos études et
« votre science, non à glaner un peu d'estime parmi
« les hommes, ni à contenter votre curiosité, ou chose
« semblabe, mais seulement pour votre édification ou
« pour celle du prochain. » Car vous remarquerez qu'il y en a qui désirent savoir simplement pour savoir et pour repaître leur esprit de cette connaissance, c'est curiosité; d'autres pour être connus et acquérir de la réputation, c'est vanité; d'autres pour en profiter, c'est trafic; et enfin d'autres pour édifier tant eux-mêmes que leur prochain, c'est charité.

Voilà l'ordre que saint Bernard nous donne pour les sciences; nous devons le suivre, et dresser nos études sur cette règle, laissant tant de sciences frivoles et tous les livres de choses vaines et inutiles, pour ne plus prendre que ceux dont nous pouvons apprendre notre devoir et notre salut, et celui des autres. Ne nous hâtons point pour vouloir connaître tant de choses dont la plupart ne nous servent maintenant presque de rien, et même souvent nous nuisent, attendons un peu. Au même instant que nos âmes déliées de nos corps verront la Divinité, nous saurons tout. Cependant rendons-nous dignes de ce bonheur par l'exercice de la vertu, souvenons-nous que l'arbre de science fut défendu à nos premiers parents, et qu'ils se perdirent et toute leur postérité pour avoir voulu trop savoir; modérons ce désir que nous avons hérité d'eux avec beaucoup d'autres maux; donnons-lui des bornes raisonnables, pensons beaucoup plus à aimer qu'à connaître, et après

avoir employé tant de temps à la science des livres, passons enfin à celle des œuvres.

IV. La troisième blessure de notre entendement est cette multitude innombrable de pensées mauvaises, vaines, oiseuses et de toutes sortes, qu'il produit continuellement si on ne le retient. Ajoutez-y les fantaisies, les libertinages et les échappées de notre imagination, bien qu'elle soit une faculté animale, mais qui a du rapport à notre entendement. Cette plaie est très-grande, car comme d'une part notre entendement est corrompu par le péché, et que de l'autre il ne peut être, tandis que nous sommes éveillés, sans penser à quelque chose, il a une pente violente à penser au mal. Il y est encore violemment poussé par les sens extérieurs qui le trahissent, en lui envoyant les formes des choses qui leur sont agréables, à la recherche desquelles ils sont toujours attentifs; et comme l'entendement porte le flambeau devant la volonté pour l'éclairer partout où elle va, et que nos pensées sont les causes de nos affections, on voit de quelle conséquence est ce déréglement de notre esprit, et quels maux il nous apportera, si on ne tâche d'y mettre ordre. De plus, notre imagination est l'une des facultés de notre âme, sur laquelle le péché a laissé de plus sanglantes marques de sa cruauté, qu'il a le plus gâtée et le plus révoltée contre la raison. Elle sort comme un esclave fugitif à chaque heure du logis sans permission, et a déjà fait tout le tour du monde avant que nous nous en soyons aperçus; elle court comme une bête fauve par les champs, par les forêts, et se promène de montagne en montagne, sans vouloir souffrir aucun frein; elle ne nous laisse pas dire un « Pater » sans nous troubler et nous distraire. Quel moyen d'empêcher les courses de cette puissance volage? de contenir dans la maison ce méchant esclave? de lier cette bête farouche? d'arrêter cet argent vif, et de fixer ce mercure?

Quel moyen en outre de retrancher de notre entendement cette multitude de pensées? Car c'est ce qu'il faut, non pas absolument, parce qu'il est hors de notre pouvoir, mais les régler. En figure de ceci les lévites (Num., 8, 7), qui dans la loi ancienne étaient les personnes consacrées au culte de Dieu, avaient ordre de se faire raser. Saint Grégoire (lib. 5 Moral., cap. 24) dit, raser le poil n'est pas l'arracher, parce que la racine demeure, et repousse toujours; pour nous apprendre que nous devons soigneusement couper les pensées superflues, mais que nous ne pouvons les déraciner tout à fait, parce que notre esprit est arrivé à un tel point de misère, qu'il n'est pas possible qu'il n'en produise toujours quelqu'une que la vertu doit retrancher.

Or, les moyens d'apporter quelque ordre aux déréglements de ces deux puissances, sont : le premier, la grâce de Dieu, dont Job dit : « Qui fecit ventis pondus « (cap. 28, 25) : Il a donné du poids au vent, » signifiant qu'avec son secours il affermit les têtes éventées et donne de la fermeté à nos esprits afin qu'ils ne s'emportent plus légèrement à une abondance de pensées inutiles; le second est de veiller avec soin sur la garde de ses sens extérieurs, parce que les images des choses entrent par eux dans l'imagination, et de là dans l'entendement, et servent d'entretien à l'un et à l'autre; donc, qui veut avoir ces deux puissances libres, el s'exempter d'un grand nombre de fantaisies et de pensées mauvaises, sottes, impertinentes, doit fermer les yeux, les oreilles et les autres sens aux choses pareilles qui se présentent. Le troisième, c'est d'aimer ardemment Notre-Seigneur, parce que l'amour, comme un premier mobile, entraîne après lui toutes les autres facultés, et fait que l'imagination ne se figure et l'entendement ne se forme que l'idée de la personne aimée, que l'esprit est toujours à penser, à rêver à elle, et qu'il ne peut qu'à grand'peine s'en distraire. S'il pense à

autre chose, elle ne fait aucune impression sur lui. Les âmes, dit saint Macaire (Homil. 4), vivement touchées de l'amour de Jésus-Christ, regardent toutes les choses qui ne concernent point leurs affections comme inutiles. C'est là qu'elles dirigent leurs désirs, leurs desseins et leurs pensées; c'est là-dedans qu'elles vivent, qu'elles demeurent, qu'elles se promènent, qu'elles opèrent et qu'elles sont toutes en esprit; c'est ainsi que l'amour de Notre-Seigneur doit attirer et occuper nos pensées. A parler sainement, comme notre esprit est très-noble et divin, c'est une indignité de l'entretenir de choses viles et abjectes, et à l'imitation de ces images de serpents, de vipères et de toutes sortes de bêtes que le prophète Ezéchiel (cap. 8, 10) vit dépeintes sur la muraille du temple, de le remplir, lui qui est le sanctuaire de Dieu, de semblables figures. Les grandes âmes ont toujours de grandes pensées. N'abaissons donc pas les nôtres aux petites, mais portons-les continuellement sur le plus excellent objet du monde, sur celui qui en est le créateur et le sauveur.

SECTION XVII

DE LA PRÉCIPITATION DU JUGEMENT.

I. La précipitation. — II. Importance de la considération. — III. Ce que c'est. — Ses deux extrémités. — IV. Comment il faut la pratiquer. — V. Exemples des saints.

I. La quatrième imperfection de notre entendement est la précipitation qui nous porte, aussitôt que nous avons vu ou entendu quelque chose, à en prendre sur les moindres apparences une opinion, et, sans délibérer davantage ni prendre d'autres informations, à la juger. C'est un très-grand mal et la cause de beaucoup de désordres en nous, auxquels il faut sans doute porter remède, par la vertu très-importante de la considération. Nous allons en traiter.

II. Le Docteur angélique dit (lib. 3 de Princ. instit., c. 4) que le défaut de considération est au petit monde, l'homme, ce que la privation du soleil est au grand; nous voyons que cet astre produit par sa lumière la beauté qui y éclate, l'ordre qui y règne et l'assurance qui s'y trouve; et au contraire, en son absence et au sein des ténèbres, ce n'est que laideur, confusion et périls; ainsi la considération et l'inconsidération font les mêmes effets en nous; l'inconsidération est la source de tous nos maux. Suivant cela le prophète Jérémie nous crie : « Desolatione desolata est terra, quia « nullus est qui recogitet corde (cap. 12, 11) : La terre « est tombée dans une désolation extrême, parce qu'il « n'y a personne qui applique son esprit à considé- « rer; » on fait tout à la hâte et à l'étourdi. La raison en est qu'il n'est point d'homme si méchant ni si déterminé au mal, qui en voulût commettre le moindre s'il savait les grands malheurs qu'il porte en croupe, ni de si lâche qui ne se piquât vivement pour exercer la vertu, même la plus difficile, s'il connaissait les biens inestimables dont elle l'enrichirait ; mais il se retire de celle-ci et se jette sur celui-là, parce qu'il ne connaît ni l'un ni l'autre, et il ne le connaît point, parce qu'il ne le considère pas. C'est pourquoi saint Augustin disait : « Intellectus cogitabundus est prin- « cipium omnis boni : Un esprit réfléchi et pensif est « le principe de tout bien, » parce que la considération est la mère de la connaissance, la connaissance de l'affection et l'affection de l'action. Mais entendons saint Bernard parler en termes pesés et choisis du bien de la considération : « Primum quidem, dit-il, « ipsum fontem suum, id est mentem, de qua oritur, « purificat consideratio, deinde regit affectus, dirigit « actus, corrigit excessus, componit mores, vitam ho- « nestat et ordinat, postremò divinarum pariter et « humanarum rerum scientiam confert : hæc est quæ

« confusa disterminat, hiantia cogit, sparsa colligit, « secreta rimatur, vera vestigat, verisimilia examinat, « ficta et fucata explorat; hæc est quæ agenda præor- « dinat, acta recogitat, ut nihil in mente resideat, aut « incorrectum, aut correctione egens : hæc est quæ in « prosperis adversa præsentit, in adversis quasi non « sentit (lib. 1 de Consider., cap. 7) : En premier lieu, « la considération purifie et tient claire la source d'où « elle coule, l'esprit; après, elle règle les affections, « elle dresse les actions, elle corrige les excès, elle « compose les mœurs, et répand un certain rayon « d'honnêteté sur toutes les parties de la vie; enfin « elle produit la science des choses divines et humai- « nes. C'est elle qui débrouille les choses confuses, « qui unit et serre les disjointes, qui rallie les éparses, « qui pénètre dans les secrètes, qui prend le senti- « ment des véritables, qui examine les vraisemblables, « qui éprouve les douteuses et qui discerne les fausses. « C'est elle qui arrange ce qu'il faut faire, qui revoit « ce qui est fait, afin qu'il n'y ait rien qui ne soit « correct et ajusté; c'est elle qui dans les prospérités « prévoit les infortunes et s'y prépare, et qui par ce « moyen, quand elles arrivent, ne les sent presque « point. » Nous ajoutons que quelques-uns n'estiment point mal à propos que « Meditatio, qui signifie mé- « ditation et considération, » est ainsi nommée, « quasi « mentis ditatio, c'est-à-dire, l'enrichissement de l'es- « prit. » Mais qu'est-ce que la considération?

III. Saint Thomas (2, 2, q. 53, art. 4) nous enseigne que c'est un acte de notre esprit qui regarde attentivement la vérité d'une chose. Le cardinal Cajétan remarque qu'elle est nommée, « à visione siderum, de « la contemplation des astres faite par les astrolo- « gues, » et qui n'est pas un aspect subit et léger, mais arrêté et profond. Or, on y manque de deux façons, par excès, ou par défaut. Par excès, quand la

considération est trop arrêtée et trop longue. Le même Cajétan l'appelle, « Inquieta attentio, attention accom-« pagnée d'inquiétude, » Gerson, « Cura superflua, un « soin superflu, » et qui fait trop d'enquêtes, pour connaître une chose; et il dit que c'est un vice dans lequel tombe celui qui exerce les actes de la prudence : « Cum anxietate nimia, et quadam rationis « suffocatione : Avec trouble, avec empressement et « un certain étouffement de raison; » par manque, par la précipitation dont le Docteur angélique nous donne cette belle et solide doctrine (2, 2, q. 53, art. 3) : La précipitation, à la prendre en général, veut dire une promptitude déréglée. Et il faut parler de celle de l'esprit, comme de celle du corps, qui arrive quand descendant une montée, on ne va point du haut en bas de degré en degré, mais on en enjambe deux ou trois à la fois, où l'on se jette impétueusement en bas. Le haut en nous c'est la raison, le bas, l'action; les degrés qui sont entre-deux sont la mémoire des choses passées, la connaissance des présentes, la prévoyance des futures, le raisonnement pour comparer les unes aux autres et chercher la lumière, et la docilité à soumettre ses avis à ceux des plus sages. C'est par ces marches qu'il faut descendre de la raison à l'action pour la faire bien et régulièrement. Mais si la négligence ou la passion nous fait sauter ces degrés, l'action en portera infailliblement les marques, et ce sera proprement précipitation d'esprit. Sénèque dit à ce propos avec beaucoup de sens : « A ratione disces quid « et quemadmodum aggredi debeas, non incides re-« bus; neminem mihi dabis, qui sciat quomodo quod « vult cœperit velle, non consilio adductus ullo sed « impetu impactus est; turpe est non ire, sed ferri, et « subitò in medio turbine rerum stupentem quærere, « hùc ego quemadmodum veni (Epist. 37) : Vous sau-« rez de la raison ce que vous devez entreprendre, et

« comment vous entrerez dans les choses; vous n'y « tomberez point par hasard, car à peine me donnerez- « vous une personne qui sache comment elle a com- « mencé à vouloir ce qu'elle veut; elle n'y est pas « venue avec conseil, mais elle y a comme heurté, et « une impétuosité d'esprit l'y a poussée; il est honteux « de ne point aller aux choses, mais d'y être trans- « porté, et de se demander au milieu d'une affaire, « tout étonné : Où suis-je? qui m'a mis là? » Voilà les dommages de la précipitation.

IV. Il faut nous garder de ces deux extrémités et nous tenir au milieu, fuir l'attention excessive et la précipitation, pour éviter les maux qu'elles amènent, et pratiquer la considération raisonnable, afin de nous rendre possesseurs des biens qu'elle produit. « Ini- « tium omnis operis, dit le sage fils de Sirach, sit ratio « et consilium omnem actionem præcedat (Eccl., 37, « 20) : Que la raison marche à la tête de toutes tes « œuvres pour les conduire, et le conseil précède toutes « tes actions, » afin qu'elles soient bien réglées. Et encore : « Fili, sine consilio nihil facias, et post fac- « tum non pœnitebis : Mon fils, ne fais rien sans con- « seil, et tu n'auras pas sujet après de t'en repentir. » — « Loramentum ligneum, dit encore le même, colli- « gatum fundamento ædificii non dissolvetur, sic et « cor confirmatum in cogitatione consilii; » et puis : « Animus prudente nixus cogitatione est velut in polito « pariete arenatum tectorium : Comme une charpente « bien jointe rend un bâtiment ferme et inébranlable « contre les tempêtes, de même un esprit qui a réfléchi « et assuré son fait avec une mûre délibération, ne « tremblera point. La délibération est à l'âme ce que « l'enduit est à une muraille, elle lui sert et d'orne- « ment et de défense. » Avant lui Salomon avait dit : « Salus, ubi multa consilia (Prov., 11, 14); » et comme ont traduit les Septante, « Salus in multo consilio : Les

« désordres et les malheurs se trouvent là où il n'y a « point de conseil; mais où il abonde seront le salut et « la multitude des biens. » — « Qui agunt omnia cum « consilio, reguntur sapientiâ (Prov., 13, 10) : Ceux « qui font tout avec considération doivent passer pour « sages. » Aussi la sagesse par la bouche du même, dit : « Ego sapientia habito in consilio, et eruditis in- « tersum cogitationibus (Prov., 8, 12) : Jepréside aux « conseils, et j'assiste aux raisonnements que l'on fait « touchant les affaires. » Car la raison s'aiguise par la considération, l'intelligence se subtilise et l'esprit se rend clairvoyant et perçant, au point que de toutes les affaires qu'on lui propose il en voit aisément les jours et en trouve les jointures. C'est pourquoi, « In medio « cogitantium assiduus esto, nous avise l'Ecclésiasti- « que (cap. 27, 12) : Fréquente les hommes réfléchis, » c'est-à-dire, comme l'explique Jansénius, les hommes sages et prudents qui roulent toujours quelque pensée sérieuse et qui aiment à peser les choses, que nous appelons pour cela, dit-il, « Cogitabundos et meditabun- « dos, esprits considérants et pensifs. » Tel fut Socrate à qui on donna ce surnom, et l'oracle celui du plus sage de la Grèce, et qui répondit à quelques-uns qui lui reprochaient cela comme un défaut : Ne vaut-il pas mieux que je sois pensif que si j'étais étourdi et précipité?

Oui, sans doute. Le prudent aussi est appelé « Pru- « dens quasi providens, qui voit de loin, qui regarde « l'avenir, qui éclaire tout. » On donnait à Janus deux visages pour voir devant et derrière lui, et signifier que l'homme sage doit avoir la prévoyance des choses futures et la mémoire des passées. Et les animaux mystiques d'Ezéchiel (cap. 10, 12) étaient semés d'yeux par tout le corps, « Ut per circumspectionis « studium, dit saint Grégoire, oculos pervigiles intus « et in circuitu habeant, et cœli animalia fieri conten-

« dant (Past., part. 3, admon. 5) : Pour apprendre « aux hommes à porter les yeux de leur esprit devant, « derrière et tout autour d'eux, par une grande cir- « conspection en tout, et par l'usage d'une considéra- « tion continuelle tâcher de devenir des animaux « célestes. » Ainsi quand Dieu voulut créer l'homme, il tint conseil et entra en délibération sur cet ouvrage. « Faciamus hominen, dit-il (Genes., 1, 26) : Faisons « l'homme ; » ce qu'il ne fit point pour tous les autres, voulant nous signifier, comme l'insinue saint Grégoire de Nysse (De Opific. hominis, cap. 3 et 4), qu'il avait avec conseil créé l'homme, afin que l'homme se gouvernât avec conseil, et qu'il n'entreprît aucune affaire sans y avoir auparavant pensé. En effet, c'est sa propre façon d'opérer qui est la meilleure raison dont nous pouvons nous servir en ce sujet, parce que nous ne sommes pas comme les anges, qui connaissent les choses en elles-mêmes, et portent du premier coup leur vue jusqu'au fond de leur essence ; il faut que nous y montions par degrés, que nous y allions peu à peu et par discours, une chose nous menant comme par la main à une autre, et tenant le flambeau devant nous pour nous conduire et nous la faire voir ; ce qui ne peut être sans considération et sans quelque temps. Agissons donc en hommes, considérant et pesant les choses, mais encore plus, si nous désirons être du nombre des justes, car les saintes Lettres disent d'eux : « Cogitationes justorum judicia (Prov., 12, 5) : Les « pensées des justes sont des jugements, » c'est-à-dire, elles sont autant balancées que les arrêts et les sentences que les juges donnent, non point à la hâte, mais après une longue et mûre délibération. Voyons-le par les exemples des saints.

V. Saint Luc (cap. 1, 29) dit que la sainte Vierge entendant la nouvelle que l'archange Gabriel lui apporta de l'honneur suréminent où Dieu voulait l'éleve

en la faisant mère de son propre Fils, « Cogitabat qua-« lis esset ista salutatio, ne précipita point sa réponse, » pour dire qu'elle en était contente, comme eût fait toute autre qu'elle, qui se fût laissé éblouir par les rayons de cette incomparable gloire, et transporter de joie à une proposition si avantageuse ; mais elle demeura toute pensive, réfléchissant dans son esprit, et n'y donna son consentement qu'après avoir fait les demandes qu'elle devait prudemment faire pour être éclaircie de tous ses doutes. Le docte et pieux Jacques, cardinal de Vitry, raconte de sainte Marie d'Ognies, la merveille de son siècle, qu'éclairée du don de conseil que Dieu lui avait communiqué à un très-haut degré, qu'elle ne faisait jamais rien avec précipitation et confusion, mais tout avec préméditation et un bel ordre. « In « omnibus quæ vel fieri, vel omitti oporteret expectans « eum qui salvam faceret eam à pusillanimitate spiritûs « et tempestate : Attendant, en tout ce qu'il fallait ou « faire ou quitter, celui qui devait par sa grâce affranchir « son esprit de deux grands vices, de la pusillanimité « et de l'impétuosité ; » ainsi ne laissant rien à faire retenue par celle-là, ni ne faisant rien par boutade poussée par celle-ci. Sainte Bathilde (Sur., 26 januar.), la perle de nos reines, qui de princesse de la maison de Saxe, mais que le malheur avait faite captive en son bas âge et réduite à la condition de servante, était parvenue à cette sublime dignité pour les rares perfections de son corps et de son esprit ; après la mort du roi Clovis second, son mari, et une longue régence conduite avec une prudence singulière, elle se fit religieuse au monastère de Chelles qu'elle avait fait bâtir, elle enseignait à tous par ses exemples et par ses paroles de n'entreprendre rien témérairement, et sans y avoir premièrement pensé, et à ne faire aucune action qui ne fût prévue. Le premier et célèbre archevêque di Brême, saint Ausgaire, avait coutume, quand on lue

proposait quelque affaire, de demander du temps pour y songer, et ne déterminait jamais rien qu'il n'eût auparavant connu par la lumière de sa raison, ou si elle lui manquait par celle du Saint-Esprit, ce qu'il était bon de faire.

Des historiens de la vie de notre père saint Ignace assurent que c'est par la considération qu'il est monté à cette haute sagesse et à cette héroïque sainteté où nous savons qu'il est parvenu. L'un d'eux en dit ces mots : « Hoc habuit eximium beatus pater, ut ratione « plurimum et consilio uteretur, crebrò usurpans, à « belluis hominem ratione differre; et sanè uti incuria « considerandique negligentia vitiorum omnium se- « minarium, ita cura et consideratio cunctarum est « parens et alumna virtutum ; hoc igitur acerrimo ac « generali telo plurimum beatus pater usus est : hæc « autem recta est via, quâ Deus hominem ire vult, in « cujus mente intelligentiæ idcirco lumen accendit, ut « illud sequens rationabile offerat obsequium maturâ « scilicet consultatione delectum, et suis undique con- « ditionibus absolutum (Orlandinus, 1 part. hist. so- « cietatis, lib. 16, n. 102) : Notre bienheureux père « avait cela de propre et d'excellent, qu'il se servait « grandement de la raison et du discours, disant or- « dinairement que c'était principalement par là que « l'homme était distingué des bêtes. Et en effet comme « le relâchement de l'esprit et le défaut de considéra- « tion sont la source de tous les vices, aussi le soin « que l'on apporte à peser les choses est la mère et la « nourrice de toutes les vertus. Ainsi ce saint homme « avait toujours en main ce dard très-acéré, et em- « ployait en tout ce moyen général. C'est celui dont « Dieu veut que l'homme use, et le chemin par où il « désire qu'il aille, puisqu'il a allumé au milieu de « son âme le flambeau de la raison pour l'éclairer, et « afin que la suivant il lui offre un service raisonnable

« entrepris avec consultation, exécuté avec conseil et « accompagné de toutes ses circonstances. » C'est pourquoi ce grand saint avait les examens et les regards sur soi-même si fréquents, que d'heure en heure il repassait dans son esprit ses actions, ses paroles et ses pensées, qu'il avait toujours les yeux attachés sur soi et ne se perdait jamais de vue, accomplissant pleinement ce que l'on dit de l'homme sage, qu'il vit de réflexions. Une des choses qui aida le plus Jean Berkmans (part. 2 Vitæ), religieux de notre compagnie, pour arriver au sommet de la perfection, et en si peu de temps, fut qu'il appliquait son esprit avec une attention très-particulière à considérer et à prévoir tout. Il avait coutume, pendant les trois jours de la retraite des six mois pratiquée parmi nous avant la rénovation des vœux, de faire la distribution de son temps, de ses journées et de ses heures pour les six mois suivants, conformément aux actions qu'il devait exercer, et il gardait ponctuellement cet ordre jusqu'à la rénovation prochaine, le changeant alors selon qu'il le jugeait nécessaire, suivant la diversité des saisons ou des occupations. Bien mieux, il avait prévu par le détail toutes les actions qu'il devait faire, et déterminé la façon qu'il tiendrait à les faire, pour leur donner toute leur perfection ; par exemple, comment il devait se coucher, se tenir au lit, se lever, se préparer à l'oraison, communier, faire son examen, et le reste, ayant même écrit avec quelle intention, en quel temps et avec quelles circonstances il fallait que chaque chose se fît. Il arrivait que venant ensuite à les faire, il les faisait avec une perfection très-grande, comme une chose qu'il avait préméditée. Il alla encore plus loin, faisant cela pour les actions extraordinaires, et pour celles qui pouvaient se rencontrer fortuitement, afin de n'être jamais surpris. Ainsi on a trouvé écrit de sa main : Si ceci ou cela arrive, je ferai ceci ou cela;

si on me demande telle ou telle chose, je répondrai ainsi. Cela le rendit si circonspect, qu'il ne parlait ni n'agissait jamais que fort considérément, et comme sans faillir. Un de nos frères s'en émerveillant, et lui ayant demandé comment il pouvait se conduire avec tant de justesse, sans jamais broncher en ses paroles : C'est, dit-il, que jamais je ne parle qu'après y avoir bien pensé, et recommandé à Dieu ce que je dois dire.

Après ces exemples signalés sur lesquels nous devons nous former, il ne reste qu'à tracer l'ordre qu'il faut tenir ; le voici : Premièrement, d'arrêter fermement dans son esprit de ne former jamais aucun jugement à la légère sur ce qui se présente, de ne point agir brusquement et ne rien faire avec précipitation, mais procéder avec maturité et apporter de la considération à tout, principalement dans les choses embrouillées ou notables, comme Dieu fit avant de créer l'homme, ouvrage le plus important de l'univers, et auquel tout aboutissait, pour nous apprendre à faire de même. Secondement, après cette détermination, avant de s'appliquer à la chose, la peser effectivement, et bien considérer ce qui doit la précéder, ce qui doit l'accompagner et ce qui doit la suivre ; délibérer avec soi-même comment il faut y entrer, comment il faut en sortir, bien prendre ses mesures, et en consulter à loisir avec sa raison, et surtout avec les commandements de Dieu. Ainsi faisait David : « Consilium « meum justificationes tuæ (Psal. 118, 24) : quand il « fallait résoudre quelque affaire, soit pour la paix ou « pour la guerre, mon conseil était vos lois ; » c'est le niveau auquel je me réglais, le modèle sur lequel je prenais mes desseins, et j'estimais impies toutes les maximes d'état qui leur étaient contraires. Voilà avec qui nous devons délibérer de nos œuvres, avec notre raison et avec les ordonnances de Dieu. Troisièmement, quand une résolution est prise et nouée, que

l'on a bien concerté son fait et ajusté son affaire à son point, il faut promptement l'exécuter, conformément à cet avis du Saint-Esprit : « In omnibus operibus tuis « esto velox (Eccl., 31, 27) : Sois prompt dans toutes « tes œuvres. » Cela s'entend de l'exécution où il faut être diligent, comme long dans la délibération, suivant le dire de cet ancien Romain : « Priusquam ali- « quid facias, consulto; ubi consulueris, maturè facto « opus est (Salust.) : Avant de faire une chose, con- « sulte-la; mais après qu'elle a été consultée et réso- « lue, mets-la aussitôt en exécution et ne la diffère « point, » parce que le délai pourrait morfondre ta résolution et faire naître des difficultés qui l'empêcheraient. Quatrièmement, après l'exécution il faut réfléchir sur son ouvrage et le regarder, pour voir ce qui est à corriger, comme font les peintres après qu'ils ont tiré quelques traits sur leur toile. Dieu même nous en a donné l'exemple; je remarque trois examens, dont il se servit en créant l'univers : le premier, après avoir fait quelque créature, si particulièrement elle était de conséquence, il la considérait pour voir si elle était bien faite, comme la lumière : « Dixit Deus, fiat lux, « et facta est lux, et vidit Deus lucem quod esset bona « (Genes., 1); » le second, au bout de la journée, repassant ce qu'il y avait fait : « Et vidit Deus quod esset « bonum, et factum est vesperè, et manè dies unus; » et le troisième, à la fin des six jours et de toutes ses œuvres; car alors il les regarda de nouveau, pour connaître si elles étaient accomplies au point qu'il fallait, et il les trouva bien : « Viditque Deus quæ fecerat, et « erant valdè bona. » Nous devons imiter ces excellents modèles, nous examinant après avoir fait quelque chose d'importance. De plus, le soir pour toute la journée, et enfin le samedi pour toute la semaine, confrontant un jour avec l'autre et les profits avec les pertes, ayant toujours les yeux sur nous, et nous ren-

dant considérés en tout, mais avec tranquillité et douceur, sans tomber dans l'empressement et le trouble. Car comme nous approuvons grandement la considération et les revues sur soi-même, nous condamnons aussi tant de réflexions et de retours qui embrouillent l'esprit et se font avec inquiétude.

SECTION XVIII

DE L'ARRÊT DU JUGEMENT OU DE L'OPINIATRETÉ.

I. Opiniâtreté, ses effets. — II. D'où elle vient. — III. Ses remèdes. — IV. Comment on distingue un opiniâtre d'un docile. — V. Il faut se garder aussi de l'autre extrémité.

I. La cinquième blessure, et sans controverse une des plus dangereuses dont notre esprit est atteint, est l'opiniâtreté, que nous nommons autrement jugement propre; c'est, comme nous l'avons dit de la propre volonté, quand il nous est particulier et point d'accord avec celui des autres, quand nous tenons ferme à notre avis sans vouloir nous en départir, pour suivre celui de ceux avec qui nous traitons et à qui nous devrions céder, soit à cause de leur autorité, s'ils sont supérieurs, ou à raison de leur capacité, s'ils ont plus de science et plus d'expérience que nous ou s'ils sont plus nombreux. Ce défaut cause de très-grands maux. Premièrement, à notre égard, il corrompt sa propre source, le jugement, le rendant incapable de bien juger les choses, parce qu'il est préoccupé et qu'il ne juge que par préjugé; faisant que l'on estime et que l'on vante son avis, que l'on idolâtre ses opinions, que l'on veut qu'elles soient favorablement reçues et aient de la créance dans les esprits; qu'elles ne soient point examinées, mais passent pour des oracles, avec obéissance et respect, comme celles de Pythagore auxquelles on n'osait répliquer, mais il fallait donner son consente-

ment les yeux clos, avec ce suffrage honorable : C'est lui qui l'a dit. Secondement, à l'endroit du prochain, faisant que l'on préfère son jugement à celui d'autrui, qu'on ravale, qu'on méprise et que l'on combat avec chaleur, et puis avec colère, pour soutenir le sien; d'où naissent les aigreurs, les discordes, les refroidissements et les haines contre ceux qui nous résistent et nous contredisent. De plus, ce vice est chez un religieux le venin mortel de l'obéissance et le ver qui ronge secrètement toute la moelle de cette vertu, la réduisant à ne pouvoir jamais être parfaite, parce que s'il fait ce que son supérieur lui commande, ce n'est qu'à l'extérieur, ou s'il monte plus haut, ce n'est que de la volonté, car il juge qu'il faut faire autrement qu'il n'ordonne; ou s'il le juge bien ordonné, ce n'est pas parce que c'est le jugement du supérieur, mais le sien qu'il accomplit en cela. De là viennent dans l'exécution les pesanteurs, les remises, les tristesses, les dégoûts, les troubles et les murmures contre le supérieur, qui a bien de la peine avec un tel sujet dont il ne peut pas plus s'aider que le chef d'un membre raide, ou ce n'est qu'en le laissant faire ce qu'il veut. Un tel homme ressemble proprement aux moutons du Pérou, nommés pacos (Joseph. à Costa, lib. 4 Indiarum, c. 41), dont les Indiens se servent, outre la nourriture et la laine qu'ils en tirent, pour porter leurs charges, comme nous faisons ici des chevaux et des mulets, mais qui ont ce défaut de se fâcher et de s'obstiner contre la charge, se couchant avec elle où ils se trouvent, et où ils demeureront quelquefois deux et trois heures, sans qu'on puisse les faire relever quand cette mauvaise humeur les prend, mais ils se laisseront plutôt assommer de coups et couper en pièces que de bouger; d'où est venu le proverbe qu'ils ont au Pérou, que quelqu'un s'est « empacqué, » pour signifier qu'il s'est obstiné. Or, voici le remède : le maître s'arrête et s'assied auprès

de son paco, et lui fait beaucoup de caresses, jusqu'à ce qu'il ait passé sa fâcherie ; après quoi il se relève et se remet à marcher avec son fardeau. Ainsi le religieux frappé du mal du propre jugement se dépite contre les offices et les emplois où on le met, et il faut que le supérieur lui apporte quantité de raisons et souvent des prières, qu'il le flatte et l'amadoue pour lui faire faire. Troisièmement, envers Dieu; c'est la source d'une foi chancelante, qui fait difficulté de se soumettre à ce qu'elle n'entend pas, qui pointille sur les mystères, qui contrôle les cérémonies, et c'est le principe de toutes les hérésies qui ont été et qui seront jamais. Voilà les maux que produit le propre jugement dans un homme; ils le portent à une ruine inévitable et ils ont fait dire à un saint personnage que qui se fie à son jugement n'a pas besoin d'autre diable pour le tenter et pour le perdre, car il est son propre démon.

II. Si maintenant vous demandez d'où ce vice procède, et de qui il tire son origine, je vous dirai qu'universellement parlant, l'orgueil est son père. L'orgueil, aveuglant un homme de l'opinion de soi-même, fait qu'il estime son sens et ses avis et les met au-dessus de ceux des autres. Il naît aussi du peu d'esprit et du peu de jugement et d'un manque notable de prudence, parce que si un homme avait l'esprit bon, le jugement ouvert et de la prudence suffisamment, il verrait qu'étant homme, et homme seul, il peut aisément se tromper et qu'il ne peut pas tout savoir, et ainsi qu'il doit déférer aux autres, ne soutenant point son sentiment contre celui de plusieurs, mais se rendant avec soumission. C'est pourquoi Platon a mis la docilité parmi les parties de la prudence. Et saint Thomas (2, 2, q. 49, a. 3), en parlant, dit que comme la prudence regarde les actions particulières, dressant un homme à les bien faire, et qu'il n'est pas possible que dans un nombre innombrable d'actions qui se

présentent à chacun pendant le cours de sa vie, il n'y ait aussi une infinie diversité de rencontres et de circonstances qui changent merveilleusement la face des choses, qu'un homme seul ne peut connaître, ni en peu de temps, mais que seulement il peut apprendre à la longue et par un grand usage; un homme pour être prudent a besoin d'être instruit par d'autres, et surtout par ceux qui ont beaucoup d'expérience, dont on ne doit pas moins priser les avis, dit Aristote (6 Ethic., cap. 11), que les démonstrations, parce que leur expérience les a fait pénétrer dans les principes et monter jusqu'aux sources des choses. Or, le propre de la docilité est de rendre un homme susceptible de conseil, l'inclinant à le croire et à le préférer au sien. C'est ce que dit le Docteur angélique, avant qui l'apôtre saint Jacques, entre autres titres qu'il donne à la vraie sagesse, lui donne celui de « modeste et d'ai-« sée à persuader, Modesta, suadibilis (cap. 3, 17). » Et Salomon la demande à Dieu sous le nom d'un cœur docile, « Dabis servo tuo cor docile (3 Reg. 3, 9). » Or, comme la docilité est une partie de la prudence et un témoignage de sagesse, il faut inférer que l'opiniâtreté est une branche de l'indiscrétion et une marque de sottise. « Via stulti, dit le Saint-Esprit, recta in « oculis ejus; qui autem sapiens est, audiet consilia « (Prov., 12, 15) : La voie du fou est droite à ses « yeux, et il pense que ses avis sont toujours les meil-« leurs; mais le sage ne se croit pas, il écoute et sait « se prévaloir du conseil qu'on lui donne. » Et saint Bernard dit très-bien : « Qui se sibi magistrum cons-« tituit, stulto se discipulum subdit (Epist. 87 ad Oge-« rium) : Celui qui se prend pour maître, se fait dis-« ciple d'un sot. »

Evitons donc ce grand vice, ne soyons point attachés à notre jugement, ni passionnés pour nos opinions. Jetons les yeux sur Notre-Seigneur, et voyons

comment il se conformait aux sentiments de sa sainte Mère et de saint Joseph, quoique les siens fussent sans comparaison meilleurs. Voyez, dit saint Bernard (Serm. 3 in die Paschæ), au sujet de son retour à Nazareth, ce que l'ange du grand conseil a fait après avoir été retiré du temple, où il disputait avec les docteurs et vaquait aux affaires de son Père, comme il a soumis son avis à celui d'une femme et d'un pauvre artisan. Il ne faut pas douter que le dessein qu'il avait de conférer avec les prêtres ne fût bon, mais parce qu'ils ne l'entendirent pas, et persistèrent dans le jugement et la volonté qu'ils avaient, il s'en revint avec eux au logis. « Mutavit illud consilium « ut nos mundaret ab ea lepra, quæ proprii con- « silii est : exemplum enim dedit nobis, ut nos ita « faciamus; quis jam non erubescat obstinatus esse in « consilio suo, quando suum sapientia ipsa deseruit? « Il changea de résolution et de conseil, afin de nous « guérir de la lèpre de notre propre conseil et de notre « propre jugement, en nous montrant que la sagesse « même a bien quitté le sien pour embrasser celui « d'une fille et d'un charpentier. » Mais voyons encore deux moyens excellents pour cela.

III. Le premier est de se défier toujours, quelque capacité que l'on ait, de son esprit et de son jugement, parce que, comme on ne trouve point dans les mines un seul grain d'or qui ne soit chargé d'une grande quantité de terre, il est de même malaisé de rencontrer une vérité qui ne soit enveloppée de beaucoup d'erreurs, dont on ne peut sans secours la dégager. La plupart des notions des choses, et surtout les premières, ne sont point nettes ni démêlées; plusieurs avec leur considération les débrouillent mieux qu'un seul. C'est pourquoi l'on a coutume de dire que quatre yeux voient mieux que deux; mais il faut particulièrement le faire où il s'agit de quelque chose qui nous

concerne, parce que nous ne sommes pas bons juges en nos propres affaires, car nous nous y portons préoccupés de l'amour de nous-mêmes, qui gagne notre raison et corrompt notre jugement. Ce qui a donné lieu au proverbe ancien : « Nemo sibi æquus judex : « Personne n'est juge équitable de sa cause, » il ne prononcera rien qu'en sa faveur. « Filii etiam defor- « mes delectant, dit saint Ambroise (Epist. 40 ad Sa- « binum) : Les enfants quoique laids plaisent à leurs « mères et leur semblent gentils ; » elles les trouvent toujours plus beaux que ceux de leurs voisines, et ne voudraient pas les changer, tant l'amour les trompe et déguise leurs défauts. Saint Bernard (lib. de Gradib. humilitat.) dit sagement à ce propos : Il est ordonné par les lois humaines, et observé dans les cours ecclésiastiques et séculières, que les amis ne soient point reçus en jugement pour servir de témoins, de peur que l'amour qu'ils ont pour leurs amis, en voulant les défendre et les sauver, ne les abuse et ne leur fasse abuser les juges. « Quod si culpam amici, tuo « judicio, amor illius aut minuit, aut prorsus abscon- « dit, quantò magis amor tui tuum contra te judicium « fallit? Si vous accordez que l'affection d'un ami est « capable de diminuer ou même de nier tout à fait « la faute de son ami, à combien plus forte raison « l'amour que vous vous portez, qui est beaucoup plus « grand que celui dont vous êtes touché pour un autre, « offusquera la lumière de votre esprit et pervertira « le jugement que vous devez donner contre vous- « même? » C'est pourquoi il faut, si vous ne voulez pas errer, vous en remettre à un autre. « Ne innitaris « prudentiæ tuæ, dit Salomon (Prov., 3, 5); » et selon le texte hébreux : « Ne prudentiæ tuæ baculo inni- « taris ; » et derechef : « Ne sis sapiens apud temet- « ipsum ; » d'où saint Paul nous donne cette instruction : « Nolite prudentes esse apud vosmetipsos

« (Rom., 12, 16) : Ne t'appuie point sur le bâton de « ta prudence, lors même que tu en porteras un en ta « main à cause de ta vieillesse; car quelque âge que « tu aies, et quelque expérimenté que tu sois, tu ne « dois toutefois jamais t'estimer si sage que tu n'aies « besoin de conseil. » — « Væ, s'écrie le prophète « Isaïe, qui sapientes estis in oculis vestris, et coram « vobismetipsis prudentes (cap. 5, 21) : Malheur à « vous qui êtes sages en votre estime, et qui pensez « être assez prudents et entendus pour ne pas croire « les autres. »

Le second moyen est de se rendre toutes choses le plus indifférentes que l'on peut et de ne point disputer, mais après avoir proposé modestement et efficacement ses raisons, acquiescer doucement quand il n'y aura point de péché, sans vouloir l'emporter à la pointe de l'épée et de l'opiniâtreté. « Noli contendere « verbis, nous avertit l'Apôtre, ad nihil enim utile est « nisi ad subversionem audientium (2 Tim., 2, 14) : « Ne débattez point de parole, car cela ne sert qu'à « nuire à ceux qui écoutent, » ajoutons, et encore plus à ceux qui parlent. Et encore : « Servum Domini non « oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, do- « cibilem, patientem : Il ne faut pas que le serviteur « de Jésus-Christ soit contentieux, mais doux envers « tous, docile et patient : » La raison en est que la plupart des choses ne le méritent point; car ou elles sont douteuses, ou si elles sont vraies elles ne nous importent pas. Certainement la paix de notre esprit doit nous être plus chère que la défense d'une chose qui ne nous touche point. Bien que le rouge soit rouge, et le jaune jaune, ce serait néanmoins simplicité et défaut d'esprit de vouloir soutenir cette vérité et semblables avec obstination, et de s'altérer pour leur querelle; il ne faut pas épouser leurs intérêts jusqu'à ce point, elles n'en sont pas dignes. Il n'y a

que les seuls mystères de la foi émanés d'une infaillible vérité, et sur lesquels notre salut éternel est fondé, auxquels on doit s'attacher inséparablement, et pour lesquels il faut donner des batailles et ne céder jamais. De plus, parce que vous faites une action de vertu et de sagesse qui est louable devant Dieu et devant les hommes. « Honor est homini, disent les « saintes Lettres, qui separat se à contentionibus, « omnes autem stulti miscentur contumeliis (Prov., « 20, 3) : Un homme a de l'honneur de se rendre « dans un combat où celui qui quitte les armes de- « meure victorieux. Toute personne de bon sens ne « maintient aucune chose avec arrêt de jugement, et « ne conteste avec aigreur, parce qu'elle sait plier ses « sentiments sous ceux des autres; les têtes mal faites « se heurtent aux leurs sans vouloir démordre, jusqu'à « en venir aux querelles et aux injures. » — « Pue- « rilis animositatis est contendere, dit saint Augustin « (Epist. 174) : Ces animosités pour tant de choses « légères sentent l'enfant, » particulièrement parmi les chrétiens, où la mansuétude, l'humilité et la charité doivent tenir l'empire. Ajoutez que par ce moyen vous acquérez la bienveillance de votre adversaire et vous empêchez sa colère.

IV. Mais vous demanderez quelles sont les marques d'un homme opiniâtre, et comment on peut le distinguer d'un homme docile. Je réponds premièrement que jamais personne ne se croit opiniâtre, non pas même ceux qui le sont le plus, parce que nul ne désire passer pour un homme qui ne veut point suivre la raison; ce serait le dépouiller de ce qu'il a de plus honorable, et le réduire à la condition des bêtes. Aussi que les plus têtus et les plus tenaces dans leurs avis disent, quand on les presse, qu'ils sont prêts à s'en départir, pourvu qu'on leur montre une bonne raison contraire; qu'ils ne demandent pas mieux, mais que

jusque-là ce serait légèreté de le faire, et que l'on veut faire passer pour opiniâtreté ce qui n'est que fermeté. Ainsi l'on ne peut établir la différence de l'opiniâtre et du docile sur la créance que chacun a de soi. Donc, je dis, en second lieu, qu'il faut la tirer de ce que l'opiniâtre tient tellement à son opinion, qu'il ne peut s'en déprendre, et vous ne sauriez lui apporter aucune raison qui le convainque, non qu'elle n'en soit capable, mais parce que lui ne peut en voir aucune autre meilleure que la sienne, suivant ce dire du Sage : « Non « recipit stultus verba prudentiæ, nisi dixeris quæ « versantur in corde ejus (Prov., 18, 2). » L'homme docile se défait aisément de tous ses avis, et d'autant plus qu'il a cette vertu à un degré plus excellent, parce qu'il voit la force de la raison qu'on lui propose; car il a des yeux pénétrants, chargés d'aucun nuage de la passion; ou parce que s'il ne la voit point, il la croit, et de la sorte il se rend avec une prudente démission de son avis. Quiconque ne veut point être opiniâtre ne doit jamais s'attacher avec excès à aucun jugement qu'il fasse, de quoi que ce soit, excepté des mystères de la foi auxquels il ne peut trop se lier; mais qu'il ait toujours en son pouvoir d'en relâcher ce qui sera nécessaire; s'il a de la peine à le faire, même dans une chose véritable, c'est signe qu'il tient plus à son jugement qu'à la vérité.

V. Il faut pourtant prendre garde de ne point aller aux extrémités, mais demeurer au milieu où se trouve la vertu. Car comme il y a des têtes dures, et si opiniâtres dans leurs avis, que ni la raison, ni les prières, ni la bienséance n'y peuvent rien, il faut en venir aux tenailles pour leur faire lâcher prise; des esprits acariâtres et hargneux, ainsi que les appelle Aristote (4 Ethic., cap. 9), esprits de contradiction et de condamnation, faits à rebours, pour pointiller sur tout, contrarier tout et avoir toujours des sentiments op-

posés à ceux des autres. Tel ce chevalier navarrais, Sance d'Erbite, sous le roi Jean, qui fut surnommé l'Opiniâtre, et qui portait pour sa devise : « Que si que « non, » faisant gloire d'être contentieux et de contrôler tout. Aussi est-il des esprits d'approbation et d'aquiescement à tout, des âmes molles et qui n'ont aucune fermeté, qui prennent toutes les couleurs comme le caméléon, et reçoivent à la façon des liqueurs toutes les figures, applaudissant à tout ce qui se fait et à tout ce qui se dit, et qui ne résistent et ne contredisent jamais rien. Approuver tout et n'approuver rien n'est pas bon, dit Aristote ; il faut faire l'un et l'autre selon la raison et l'honnêteté. Mais quand il faudra improuver, que ce soit par amour de la vérité et de la vertu, et non par attache à son jugement.

SECTION XIX

DE L'OBÉISSANCE.

Moyens d'adoucir les difficultés de l'obéissance.

Ceci sera particulièrement pour les religieux qui, par le vœu d'obéissance qu'ils ont fait, sont obligés d'exécuter tout ce que leur supérieur leur commande, à l'exclusion du péché seul ; comme ce vœu touche l'homme dans la partie la plus délicate qu'il ait, et dans la prunelle de l'œil, à savoir, dans sa liberté, aussi est-il difficile à observer parfaitement. Mais l'observation en est très-excellente, très-glorieuse à Dieu et singulièrement méritoire à l'homme. On lui assigne ordinairement trois degrés ; le premier consiste dans l'exécution, quand on fait effectivement ce que le supérieur ordonne ; le second, dans la volonté, quand non-seulement on fait, mais que l'on veut faire ce qui est ordonné ; et le troisième, dans le jugement, le plus haut point où cette vertu puisse monter, quand on juge qu'il faut le faire comme il est ordonné.

Pour en adoucir les difficultés, il faut la prendre par la mortification et par l'humilité, considérant que la plus exquise mortification, la plus parfaite humilité que nous pouvons exercer est celle de notre volonté et de notre jugement, comme des plus nobles facultés que nous ayons, les mortifiant dans leurs désirs, dans leurs résolutions et dans leurs avis, et les soumettant à ceux d'autrui. Aussi l'Apôtre parlant de Notre-Seigneur, dit : « Humiliavit semetipsum factus obediens « usque ad mortem (Philipp., 2, 8) : Il s'est humilié « par l'obéissance qu'il a rendue à Dieu et aux hommes « jusqu'à la mort. » De plus par l'amour de conformité, dont nous avons parlé, qui unissant notre volonté à celle de Dieu, nous revêtant de ses affections et nous transformant en ses sentiments, fait que nous voulons ce qu'il veut, et comme il le veut, et ensuite ce que veut le supérieur, comme celui qui tient sa place. L'homme de bien, dit Epictète, ne pense à autre chose qu'à se rendre souple aux desseins de Dieu, et à suivre parfaitement ses ordres ; il dit : Je veux tout ce que vous voulez ; et de la façon que vous le voulez ; si vous voulez que je vive, je veux vivre attaché à vos intérêts et dépris des miens ; car vous m'avez tellement fait, que rien ne peut m'empêcher si je ne veux ; si vous désirez que je meure, me voilà prêt à partir à votre signal ; et cependant je suis prêt à être magistrat ou homme privé, capitaine ou soldat, maître d'école, et tout ce que vous aurez désigné ; et je mourrai plutôt mille fois, pour parler avec Socrate, et me laisserai hacher en petits morceaux, avant que j'abandonne le lieu et la charge où vous m'avez placé? Ou voulez-vous que j'aille et que je demeure? à Rome ou à Athènes? à Thèbes ou à Gyare, ou en quelque coin inconnu? J'irai partout où vous m'enverrez, et je ne refuserai rien de tout ce qu'il vous plaira de m'enjoindre. Or, si l'obéissance d'un homme de bien doit s'é-

lever jusqu'à ce degré, où devra monter celle d'un religieux?

Mais pour la lui faciliter encore, il faut qu'il sache que le plus grand secret de cette affaire consiste à graver profondément cette vérité bien avant dans son esprit, que son supérieur est le vicaire et le lieutenant de Dieu, à qui il a commis son autorité, sur le front duquel il a empreint les caractères de sa puissance, par la bouche duquel il parle, il commande, il défend, il avertit, il reprend et à qui l'obéissance ou la désobéissance rendue, est rendue à sa propre personne. « Qui « vos audit, me audit, dit l'oracle, et qui vos spernit, « me spernit (Luc., 10, 16). » Qui s'imprimera fortement cette pensée n'aura point de peine à obéir; il pliera aisément sa volonté sous celle du supérieur, et assujettira son jugement au sien; il ne s'arrêtera point à ses perfections naturelles, qui sont à plusieurs les plus puissants attraits de leurs soumissions, mais le dépouillant de tout ce qui est de la créature, et n'envisageant en lui que Dieu, son obéissance sera excellente, divine et d'un inestimable mérite; autrement elle sera humaine et accompagnée de plusieurs défauts qui diminueront de beaucoup son prix. Cette considération de Dieu dans le supérieur fait que tous les supérieurs sont bons, qu'on les estime, qu'on les honore et qu'on les croit tous à yeux clos, sans examiner ce qu'ils commandent. Mais sans cela les anges ne seraient pas assez parfaits pour nous gouverner, et il faut que les commandements soient si raisonnables et si ajustés à nos humeurs, pour être reçus agréablement, et trouver en nous de la correspondance, que cela fait pitié. Ce qui fait qu'ils nous entretiennent dans une foule de manquements, et nous font prendre une certaine opinion que nous avons l'obéissance, et nous n'en avons que l'écorce. Saint François disait, au rapport de saint Bonaventure (in Vita ejus, cap. 6),

qu'il était aussi prêt et sentait son esprit autant disposé à obéir à un novice d'une heure, si on le lui eût donné pour gardien, qu'au plus ancien et au plus discret de tous les religieux, parce que le sujet ne doit point considérer son supérieur comme un homme simple, mais comme le ministre de Dieu, et voir en lui la divine Majesté, pour l'amour de laquelle il obéit. Le prophète Isaïe dit de ceux-là : « Habitabit lupus « cum agno, et pardus cum hædo accubabit, vitulus et « leo, et ovis simul morabuntur, et puer parvulus mina- « bit vos (cap. 11, 6) : Bien qu'ils soient des loups, des « léopards et des lions, c'est-à-dire qu'ils aient des « naturels difficiles et pleins de feu, un petit enfant « toutefois les conduira. » En effet, comme les païens, pour me servir de la belle comparaison du bienheureux évêque de Genève, ajoutaient foi également au diable, en quelque idole qu'il leur parlât, soit en celle d'un homme ou en celle d'un chien, ou d'un rat, ou d'un lion, obéissant à la statue d'un chien comme à celle d'un homme, et à celle d'un rat comme à celle d'un lion, sans apporter aucune différence, parce qu'ils ne regardaient que leur dieu, sans s'attacher à la matière. Le religieux doit en termes bien plus forts faire de même à l'égard de tous les supérieurs qui lui seront donnés, n'appuyant point sur l'extérieur qui paraît en eux, et qui en relève un au-dessus de l'autre, mais sur le vrai Dieu qui parle en eux.

Saint Jean Climaque (Gradu, 4) raconte qu'étant dans ce fameux monastère situé près d'Alexandrie, dont il fait une mention si honorable, l'abbé du lieu, près duquel il était assis à table comme étranger et abbé du monastère de Sina, lui demanda s'il voulait voir chez un vieillard tout chenu une vertu parfaite et une prudence divine. Il répondit qu'il en serait fort aise; l'abbé appela d'une table voisine un religieux nommé Laurent, prêtre, et le second en dignité, âgé

de quatre-vingts ans, dont il en avait employé quarante-huit en religion, qui, se levant promptement de sa place et venant se mettre à genoux, selon la coutume, devant son supérieur, reçut de lui sa bénédiction, et puis se releva. Mais comme il n'avait point d'autre ordre, il demeura debout devant lui tête nue tout le long du dîner, qui dura plus d'une grande heure, non que ces saints religieux mangeassent toujours, mais parce qu'ils se faisaient de temps en temps certains signes pour porter leurs esprits à Dieu ; tellement que saint Jean Climaque dit qu'il était tout honteux et n'osait regarder ce saint vieillard. Après le repas il lui demanda secrètement de quoi il s'était entretenu pendant tout le dîner. Le saint répondit ces dignes et excellentes paroles : Je vous dirai, mon père, que me figurant la personne de Jésus-Christ en celle de mon supérieur, j'ai cru que le commandement me venait non d'un homme, mais de Dieu, et pour cela il me semblait que je n'étais point devant des hommes qui fussent à table, mais devant l'autel de Dieu, en la présence duquel je faisais ma prière ; et durant tout ce temps il ne m'est passé par l'esprit aucune pensée tant soit peu maligne contre mon supérieur ; car l'ennemi ne trouve point d'entrée dans une âme qui marche avec simplicité et innocence. Le même saint rapporte encore qu'il vit dans ce monastère quantité de vénérables vieillards tout blancs, et sur les visages desquels on voyait briller les rayons de la grâce, redoutables par leurs effets et par leurs paroles aux démons, qui accouraient au moindre signe de la volonté de leur abbé, et accomplissaient comme des enfants tout ce qu'il leur commandait, mettant leur plus grande gloire dans l'obéissance. Fauste, évêque de Riez, dit avec sujet : « Nullus senior tam indoctus appareat, ut putet « quod eum non deceat obedientia, quæ Deum decuit, « humilitas enim atque obedientia in junioribus adhuc

« necessitas, in senioribus jam dignitas est (Serm. ad « monach., tom. 2 biblioth. Patrum) : Qu'il ne se « trouve aucun vieillard en religion si ignorant, qui « pense que l'obéissance, que Dieu n'a point tenu à dé- « shonneur de pratiquer, est messéante à son âge. « L'exercice de l'humilité et de l'obéissance est néces- « saire à la jeunesse, mais il est honorable à la vieil- « lesse ; » c'est là qu'elle prend de l'éclat et se couronne de gloire. Saint Thomas d'Aquin (Sur., 7 martii) mérite de paraître avec ces saints religieux, parce qu'ayant été très-excellent en toutes les vertus, il l'a été particulièrement dans l'obéissance ; en voici un trait signalé : Ce très-grand personnage, l'oracle de l'Eglise et du monde, étant à Bologne, un religieux de son ordre, mais d'une autre maison, vint là pour quelques affaires. Ayant besoin d'aller en ville, il en demanda la permission au supérieur, et en même temps pour avoir plus tôt fait, de prendre pour compagnon le premier qu'il trouverait ; l'ayant obtenu, il arriva que le premier qu'il rencontra fut saint Thomas qui se promenait seul entretenant ses grandes pensées. Ne le connaissant pas de vue, il le pria de l'accompagner en ville, et lui dit que le supérieur lui avait donné permission de le prendre. Le saint, obéissant sans réplique, va avec lui. Mais comme celui-ci avait meilleures jambes que lui et allait plus vite, il pressait le saint de doubler le pas et le reprenait de sa pesanteur. A cette vue quelques personnes jugèrent que l'on s'était mépris de faire servir de compagnon un homme de tel mérite à un frère du commun, et s'approchant ils lui firent savoir quel était celui qu'il menait avec lui. Le religieux, extrêmement étonné, demanda mille pardons au saint, le suppliant d'excuser son ignorance. Ces honnêtes gens s'adressant à lui avec grande révérence, lui demandèrent comment aussi il avait voulu tant s'abaisser. Il fit cette très-digne réponse, qui mérite bien

d'être retenue de tous les religieux : « Monastica omnis religio sanctæ obedientiæ studio perficitur, quâ « homo homini se subjicit propter Deum, quemadmodum Deus ipse se hominibus causâ salutis humanæ « submisit : Toute la profession religieuse tire sa perfection du soin et de l'exécution exacte de l'obéissance qu'un homme, pour l'amour de Dieu, rend à « un homme, comme Dieu l'a rendue aux hommes « pour leur salut. »

De plus, pour assujettir votre esprit à l'obéissance, il importe de considérer qu'il est extrêmement raisonnable d'alléger le fardeau de votre supérieur, et de donner le moins de peine que vous pourrez à celui qui travaille pour vous, qui pourvoit à vos nécessités, et qui met son propre salut en péril pour le vôtre. Saint Paul touche cette raison (cap. 13, 17), quand après avoir dit aux Hébreux : Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent et font sentinelle autour de vous, comme devant rendre compte à Dieu de vos âmes, qui est l'obligation des supérieurs, il ajoute pour les inférieurs : « Ut cum « gaudio hoc faciant, et non gementes, hoc enim non « expedit vobis : Afin qu'ils portent leur charge avec « joie et non avec gémissements, car il n'est pas expédient pour vous. » Il veut donc que les sujets adoucissent les amertumes de leurs supérieurs et soulagent le poids de leur condition par leur résignation et leur obéissance (car c'est par ce seul moyen qu'on peut rendre léger le fardeau très-lourd de gouverner les autres, comme on l'appesantit terriblement et on le rend de plomb par la résistance), et qu'ils ne soient accablés sous leur charge, comme ceux qui sont écrasés par un fardeau trop pesant pour leurs épaules. Mais comment les supérieurs gémissent-ils sous le poids de leur charge? Ils le font quand ils rencontrent des esprits fâcheux et difficiles, entiers dans leur volonté,

raides en leur jugement, et ensuite malaisés à manier, qui apportent tant d'excuses et de raisons, dont la meilleure ne vaut rien, pour ne pas obéir; quand, après avoir fait tout ce qu'ils ont pu et dû, en récompense de leurs soins et de leurs peines, les inférieurs se mécontentent et murmurent; et quand ils voient que leurs inférieurs ne profitent point dans la vertu, qu'ils ne font pas grand cas de rompre les règles, qu'ils ne s'adonnent pas sérieusement aux choses de l'esprit, et sont si sensibles et si délicats à recevoir les avis et les remontrances nécessaires, tant pour leur bien particulier que pour le général, qu'on ne sait par où les prendre; il faut user de cérémonies et d'adoucissements, et dorer la pilule pour la leur faire avaler, bien qu'elle leur doive rendre la santé. C'est pour ces sujets que les supérieurs gémissent et soupirent dans leur office.

Mais que les inférieurs qui en sont la cause y prennent garde : « Hoc enim non expedit vobis : Cela ne « leur est point expédient, » et comme porte le grec, cela leur est nuisible. Avec quelle vitesse pensez-vous que le gémissement d'un supérieur affligé monte à Dieu? Un inférieur fâcheux doit plus appréhender un de ces gémissements, dit saint Chrysostome (Hom. 34 in ep. ad Hebr.), que tous les châtiments que le supérieur pourrait lui faire souffrir pour sa désobéissance, car il est bien plus redoutable. Quand un supérieur voit qu'avec ses avertissements, ses douceurs, ses rigueurs et tous ses soins il ne gagne rien, il a recours à Dieu, bien désolé et avec son ennui sans dire autre chose, mais c'est trop dire; il se plaint de cet inférieur qu'il lui a donné, et dont Dieu ensuite tire une sévère vengeance. Comme un précepteur, dit le même saint, après s'être bien peiné pour instruire son disciple, remarquant qu'il n'avance en rien, s'adresse tout triste au père et lui déclare qu'il perd son temps; le père se

fâchant contre son fils le fait châtier comme il le mérite. Ainsi en arrive-t-il en ceci. O Dieu, quel danger! quel malheur pend sur ces têtes rebelles! Saint Gennade (Prat. spirit., cap. 145), patriarche de Constantinople, voyant un ecclésiastique de l'église de saint Eleuthère martyr, très-vicieux, qu'il ne pouvait ni par paroles, ni par censures, ni par aucun autre moyen ramener à son devoir, écrivit une lettre au saint, contenant ces mots, qu'il lui envoya par un de ses aumôniers, et la fit mettre sur son autel : Bienheureux martyr de Jésus-Christ, Eleuthère, votre soldat mène une vie fort débordée, ou corrigez-le, ou retranchez-le; ce qui arriva, car le jour suivant ce méchant clerc mourut de mort subite.

Enfin, pour porter son esprit à l'obéissance, il faut considérer celle que toutes les créatures rendent à Dieu, dont elles accomplissent ponctuellement les volontés, et appelées par lui pour lui rendre quelque service, elles lui disent aussi bien que les étoiles : « Adsumus (Baruch., cap. 3, 35), nous voici » pour exécuter tout ce qu'il vous plaira nous commander; celle des saints, qui a été admirable, celle de la reine des saints, Notre-Dame, qui obéissait d'effet, de volonté et de jugement en tout à saint Joseph, quoiqu'elle fût incomparablement plus sainte et plus éclairée que lui, et encore plus celle du Saint des saints, Notre-Seigneur, qui est venu sur la terre pour sauver par obéissance les hommes que la désobéissance avait perdus, qui a obéi à son Père, jusqu'à souffrir la mort sur un gibet; qui dit de soi par la bouche d'Isaïe : « Dominus « Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contra- « dico, retrorsum non abii (cap. 50, 5) : Dieu mon « Père m'a ouvert l'oreille pour ouïr ses commande- « ments, auxquels je n'ai apporté aucune résistance, « mais une soumission parfaite, » et de qui saint Luc dit : « Erat subditus illis (cap. 2, 51) : Il leur était

« sujet, » parlant de saint Joseph et de sa sainte Mère, à qui il rendait une extrême déférence, jusque dans les choses les plus petites et celles qu'il voyait pouvoir être mieux commandées. Voilà comment le maître obéissait à ses disciples, Dieu aux hommes, le Verbe du Père et la sagesse incarnée à un charpentier et à une fille, et nous traçait des modèles pour obéir volontiers, au moins à ceux qui sont autant et plus que nous.

SECTION XX

MOTIFS POUR PRATIQUER LA PATIENCE ET LA MORTIFICATION, ET PREMIÈREMENT SA NÉCESSITÉ.

I. Il faut nécessairement souffrir et se mortifier pour vivre en homme. La cause naturelle. — II. La morale. — III. Il le faut encore plus pour vivre en chrétien. — IV. Et encore plus au religieux.

Après avoir parlé de la patience et de la mortification, il faut maintenant apporter les motifs qui peuvent nous en faciliter l'usage et nous en adoucir l'aigreur. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus commun que les afflictions; notre vie en est toute semée, comme nous allons le montrer, et néanmoins il est peu de personnes qui les endurent comme il faut, et au point que Dieu veut. Puisqu'elles nous sont inévitables, c'est une grande sagesse d'émousser leur pointe, de détremper leur fiel et de les faire servir à nos avantages. Voici les raisons et les motifs qui pourront obtenir pour cela beaucoup sur nos esprits.

I. Le premier est la nécessité absolue que nous avons d'endurer et de nous mortifier si nous voulons vivre en hommes, en chrétiens, en religieux; voyons-le en détail. Pour le premier, nous pouvons connaître la chose par la cause naturelle et par la morale; par la naturelle, parce que l'expérience nous apprend que

l'apanage inséparable de notre vie ici-bas sont les afflictions et les maux, n'y ayant aucun homme, à les prendre tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand monarque, qui, quoi qu'il fasse et de quelque artifice qu'il use pour se mettre à couvert, ne soit assailli d'un grand nombre de peines. Le saint homme Job, qui le savait parfaitement, crie de dessus son fumier au nom de toute la nature humaine : « Homo natus de mu-« liere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis « (cap. 14, 1) : L'homme issu de la femme, pendant « le peu de temps qu'il vit sur terre, est rempli de « beaucoup de misères. » Saint Grégoire dit en expliquant ces paroles : « Ecce sancti viri vocibus pœna « hominis breviter est expressa, quia et angustatur ad « vitam, et dilatatur ad miseriam : si enim subtiliter « consideretur omne quod hic agitur, pœna et miseria « est : ipsi enim corruptioni carnis servire ad neces-« saria atque concessa miseria est : ut contra frigus « vestimenta, contra famem alimenta, contra æstum « frigora requirantur (lib. 11 Moral., cap. 26) : Voici « que le saint exprime en peu de mots la misère de « l'homme, disant qu'il se rétrécit à la vie et s'élargit « à la peine avec une si grande étendue, qu'il ne lui « arrive rien ici-bas, si nous voulons bien en juger, « pas même les secours et les soulagements qu'il rend « aux nécessités de son corps, les vêtements contre le « froid, la nourriture contre la faim, et la fraîcheur « contre le chaud, qui ne doive passer pour infirmité « et pour peine. » Dans ce sentiment, les anciens disaient que Prométhée, par lequel ils entendaient Dieu le Créateur, formant l'homme, avait détrempé la terre dont il le moula avec les larmes de ses yeux, qu'il versait dessus en abondance, considérant que cet homme ne serait pas tant un composé de terre et de chair que de calamités et de maux. Et le sage Solon dit au roi Crésus, que l'éclat de sa florissante fortune

avait aveuglé, cette sentence mémorable, que ce misérable prince redit ensuite sur le bûcher : O Crésus, l'homme en quelque condition qu'il soit n'est que misère. Pour cela l'homme est appelé dans les saintes Lettres de deux noms mystérieux, d'Adam et d'Enos; le premier marque la matière et l'étoffe dont il est fait, à savoir, une terre rouge et argileuse; le second déclare la qualité de ce composé, qui est d'être sujet à beaucoup d'afflictions. Et, en effet, notre entrée au monde nous en est un présage infaillible, puisque c'est par la porte de la tristesse; et les larmes que nous jetons à la sortie du sein de notre mère montrent que nous naissons plutôt pour pleurer que pour rire. La structure de nos corps ne nous permet pas non plus d'en douter, puisqu'ils sont formés des quatre qualités contraires qui se font continuellement la guerre et ne s'établissent que par la ruine de leurs compagnes, si sensibles aux altérations de l'air et à tant d'incommodités extérieures. Et c'est une chose remarquable, que n'y ayant presque point de partie en nous qui ne soit susceptible des impressions de la douleur, et de beaucoup de façons, il y en a fort peu qui soient capables de celles du plaisir. De quelles violentes douleurs les dents, la tête, l'estomac, les intestins sont-ils affligés, et néanmoins quel contentement sentent-ils? De plus, la disposition de notre esprit aveugle, passionné, déréglé, et qui est sujet encore à plus de misères que notre corps, nous y conduit, mais ceci commence d'entrer dans la cause morale. Donc, puisque les maux sont si avant enracinés et incorporés en notre nature, c'est simplicité de vouloir par aucune invention nous en exempter et nous affranchir de ce dont nous pouvons aussi peu nous défaire que de nous-mêmes; c'est prudence de nous y résoudre, de les attendre, de les recevoir avec fermeté d'esprit, faire de nécessité vertu, et convertir nos peines en semences de biens et de joies.

II. La cause morale est que l'homme, pour vivre en homme , devant gouverner ses actions selon le niveau de la raison, qui est sa propre marque et cette empreinte de la Divinité qui le relève par-dessus les bêtes et le fait être ce qu'il est, et ensuite la première règle de tous ses mouvements, et trouvant en cela une difficulté très-grande parce qu'il a été tout débauché et tout désajusté par le péché, et que ses passions et sa chair livrent de furieux assauts à son esprit, a besoin de se mortifier et de se livrer de grands combats pour dompter ces rebelles et les assujettir à l'empire de la raison. De là le saint Job (cap. 7, 1) a pris sujet de dire que l'homme pour vivre en homme doit toujours avoir les armes en main, et que sa vie est un combat continuel. Après lui Epictète (lib. 3 apud Arria., c. 24), qui autant ou plus qu'aucun des païens a enseigné les hommes à vivre selon la raison, dit également que pour vivre ainsi chacun doit regarder sa vie comme une milice longue et pleine de diverses rencontres. Car on a toujours de puissants ennemis sur les bras, les appétits et les sens auxquels il faut résister; et comme il n'y en a pas beaucoup qui soient courageux jusqu'à ce point, mais que la plupart rendent lâchement les armes à leurs efforts, et laissent mener honteusement leur raison en triomphe, il arrive qu'il y a si peu de vrais hommes qui mènent une vie raisonnable. Ainsi le philosophe Diogène, qui sous ses extravagances cachait parfois de bonnes pensées , cherchait en plein jour, avec une lanterne et au milieu d'un marché regorgeant de monde, un homme, disant qu'il n'en trouvait point. Une autre fois il se mit à marcher devant plusieurs à reculons ; tous se moquant, et quelques-uns lui en demandant la cause, il répondit : Vous riez de moi de ce que je marche de cette façon, et vous estimez cette allure messéante, et vous n'avez point honte de vivre à reculons, c'est-à-dire

contre la raison, qui est un déréglement sans comparaison plus grand. C'est dans cette vérité qu'ont pris naissance les métamorphoses des poètes et ces changements fabuleux des hommes et des femmes en diverses bêtes, selon les passions différentes auxquelles ils s'étaient laissé gagner. Les saintes Lettres même en font mention, racontant que le roi Nabuchodonosor fut abruti, et appelant les hommes vicieux, chiens, boucs, chevaux, et leur donnant d'autres noms pareils. Saint Jérôme expliquant ces paroles du prophète Ezéchiel, « Homo, « homo de domo Israël (cap. 14, 4) : Homme, homme de « la maison d'Israël, » dit : Ce redoublement d'homme, homme, nous montre que tous les hommes ne sont point hommes, mais que plusieurs n'en ont que le visage et deviennent bêtes par la vie qu'ils mènent. Le prophète royal dit : L'homme élevé en honneur n'a pas eu l'esprit de se conserver convenablement dans l'éminence de cet état, mais il s'est rendu semblable aux animaux. « Non sunt, dit ce saint, homines homines, « sed homines jumenta : ce ne sont point des hommes « hommes, mais des hommes bêtes. » Ainsi le saint Evangile appelle certains hommes serpents, race de vipères, renards, « Quia non sunt homines homines, « sed homines serpentes, homines vulpes (Ps. 48, « 13), parce que ce ne sont pas des hommes hommes qui « mènent une vie de raison, mais des hommes serpents « et renards, » à cause des passions qui les transforment en ce genre d'animaux, et les rendent dignes de ces noms infâmes. En effet, chacun mérite de porter le nom de la vie qu'il mène, parce que les actions vitales émanent du principe qui prédomine en lui; et comme en l'homme il y a deux principes de ses actions, la raison et la passion, s'il suit le premier, ainsi qu'il doit, parce que c'est celui qui le fait homme promptement, il vit en homme; si le second, comme c'est le guide que Dieu a donné aux bêtes pour se conduire, il vit en

bête. Donc, pour conclure ce point, écoutons David : « Nolite fieri sicut equus, et mulus, quibus non est intellectus. In camo et fræno maxillas eorum constringe (ps. 31, 9) : Ne ressemblez pas au cheval et au mulet qui, n'étant point doués comme vous d'entendement, ne peuvent agir que par leurs appétits; réprimez pour cela les vôtres, et retenez-les avec le frein de la mortification, afin qu'ils ne vous emportent point. »

III. Si la mortification est si nécessaire à l'homme pour vivre en homme, elle le lui sera encore beaucoup plus pour vivre en chrétien, parce que la religion chrétienne étant une nouvelle loi ajoutée à la naturelle, elle apporte aussi des obligations nouvelles. Et comme c'est de toutes les lois la plus sainte, la plus parfaite et la plus élevée au-dessus des sens et de la nature corrompue, n'y ayant aucun vice qu'elle ne défende, ni aucune vertu qu'elle ne commande ou ne recommande, il est évident que l'homme ne saurait la garder exactement sans renoncer à ses propres inclinations et faire un étrange divorce avec soi-même, et ensuite sans se donner de grandes contraintes et se mortifier beaucoup. « Christianismus, dit saint Cyprien, est mors criminum et vita virtutum (Epist. 2 ad Donatum) : « Le christianisme est la mort des crimes et la vie des vertus. » C'est, dit saint Grégoire de Nysse, le rétablissement de l'homme en l'état d'où le péché l'a fait tomber. C'est l'imitation de la nature divine, et une expression encore plus particulière de Jésus-Christ, de qui il tire son nom, pour former nos pensées, nos affections, nos paroles et nos actions sur le modèle des siennes. Pour cela les chrétiens sont appelés par saint Paul (Rom., 1, 7) et par d'autres, *saints*, parce que, comme dit saint Cyrille d'Alexandrie, leur vie doit être sainte, victorieuse des concupiscences de la chair, et nette de toutes les immondices de la terre. Ce que représentaient excellemment sous de beaux voiles les cé-

rémonies du baptême; nous en prendrons quelques-unes de saint Denis, qui dit (Eccl. hier., c. 2): Le pontife faisait déchausser et déshabiller par les diacres le catéchumène qui venait pour être baptisé, puis se tenir debout le visage tourné vers le soleil couchant, et comme le repousser avec les mains portées de ce côté-là; après il lui commandait de souffler par trois fois contre Satan et de professer son abjuration; après que le catéchumène l'avait autant de fois professée et promise, il le faisait tourner vers l'orient, regarder au ciel, hausser les mains, et enfin il l'enrôlait en la milice de Jésus-Christ. Il y avait ensuite des onctions en forme de croix; il était plongé par trois fois dans les saints fonts, après revêtu d'une robe blanche. La doctrine de ces symboles, dit ce saint, expliquant ces mystères, en dépouillant et déchaussant celui qui s'approche du baptême, nous donne ouvertement à entendre qu'elle le dépouille de sa première vie, et le détache de toutes les affections, même des plus petites, qui pouvaient l'arrêter; par l'ordre qu'elle lui enjoint de se tenir debout, tout nu et déchaussé, le visage vers le soleil couchant, et par ce repoussement des mains qu'elle lui fait faire, elle signifie qu'elle lui fait rejeter toute la communication qu'il avait avec le vice qui remplit l'âme de ténèbres, et encore comme souffler et chasser avec son haleine toutes les mauvaises habitudes qu'il avait contractées; et il semble de plus qu'elle lui fasse faire profession de renoncer absolument à tout ce qui peut l'empêcher de devenir semblable à Dieu. Ainsi dépêtré de toutes les affections vicieuses, sans avoir plus de part ni de liaison avec elles, on le fait tourner vers l'orient, pour lui faire savoir que par la fuite entière du vice il obtiendra une assiette ferme et un regard pur dans la lumière divine. Ajoutez que les natures douées d'entendement n'arrivent point à l'habitude immuable de la divine ressemblance, si ce n'est

en s'élevant continuellement avec attention et avec force d'esprit vers la Divinité, et en mortifiant et anéantissant toutes les choses contraires. Car ce n'est pas assez de ne commettre aucun péché, il faut, en outre, avec un courage magnanime et déterminé, résister à tout ce qui pourrait nous faire plier et nous relâcher au vice, et jamais nous ne devons mettre de fin ni d'arrêt à l'amour sacré de la vérité, mais lui adresser incessamment nos désirs autant que nos forces pourront s'étendre, nous étudiant et travaillant à faire toujours de nouveaux progrès dans la vertu et dans l'amour de Dieu; c'est ce que figurent les onctions que fait le pontife, et qu'achèvent après lui les prêtres sur le corps de celui qu'on baptise, comme s'ils l'oignaient pour le faire entrer dans la lice des saints combats, afin qu'il surmonte les ennemis de son salut et tout ce qui s'oppose à sa déification par une mort à tout péché, calquée sur la mort et sur la sépulture de Jésus-Christ, que le triple plongement dans l'eau représente. Après cela on revêt le nouveau baptisé d'habits blancs, qui sont marqués de lumière, parce que par cette constante fermeté d'esprit qui nous affranchit de la servitude des passions mauvaises, et par les aspirations véhémentes vers la Divinité, ce qui est en nous déréglé est remis en son bon ordre, et ce qui est difforme est embelli par l'éclat d'une vie parfaitement lumineuse. A cela nous ajoutons qu'on lui donnait encore à goûter, pour témoignage de cette innocence à laquelle il était obligé, du lait et du miel, nourriture des enfants, et que même les chrétiens se vêtaient ordinairement de blanc.

Or, qui ne voit que le chrétien, pour exécuter toutes ces obligations et satisfaire à ses promesses, doit se faire de grandes violences et pratiquer une mortification continuelle? Pour cela Notre-Seigneur dit que le christianisme est un chemin étroit; il publie que qui veut le servir doit porter sa croix, que le royaume de

cieux doit être forcé, et qu'il n'est que pour les hardis et pour les courageux (Matth., 7, 14; Luc., 9, 23; Matth., 11, 12). Saint Paul (Galat., 5, 24) déclare que ceux qui sont disciples de Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses appétits; et saint Augustin : « Tota « christiani hominis vita crux est (Serm. 32 de sanct.) : « Toute la vie du chrétien est une croix perpétuelle » où il demeure jour et nuit attaché. « In cruce, redou- « ble-t-il autre part, per totam istam vitam debet pen- « dere christianus; non enim est in hac vita tempus « evellendi clavos (Serm. 8 de diversis) : Il y doit de- « meurer toute sa vie, car il ne faut point penser qu'on « puisse en aucun temps arracher les clous qui l'y « tiennent, » attendu que ce sont les commandements de Dieu et de l'Eglise qu'on ne doit jamais enfreindre. C'est pourquoi il dit (in psal. 83) : Les chrétiens sont les enfants du Calvaire et de Notre-Seigneur crucifié, qui les a engendrés sur la croix, tous enfants de ses douleurs, aussi bien que Benjamin de celle de Rachel, qui ne put lui donner la vie qu'en la perdant. Or, comme les pères impriment leurs dispositions à leurs enfants et les rendent ordinairement sujets aux choses auxquelles ils sont enclins, comme nous voyons qu'un père goutteux engendre un enfant goutteux; puisque Notre-Seigneur, qui a été affligé toute sa vie, nous a produits dans ses peines, et par sa mort, il nous a sans doute donné, si nous sommes ses enfants légitimes et vrais chrétiens animés de son esprit, une inclination à la souffrance et une pente à la mortification.

IV. Enfin, la mortification n'est pas seulement requise au chrétien pour s'acquitter de ses devoirs, elle l'est encore bien plus au religieux pour accomplir les siens, parce qu'il a beaucoup plus d'obligations et embrasse avec les commandements communs à tous l'exécution des conseils. De là même il tire son nom, étant dit religieux « à religando, » parce qu'il se lie plus

étroitement à Dieu par ses règles et par ses vœux. Saint Denis (Hier. eccl., cap. 6), après avoir dit que la condition des religieux est plus éminente que celle des simples chrétiens, que leur vie est une philosophie très-parfaite, excellemment épurée par une absolue sainteté, ajoute que pour cela plusieurs choses qui se font par ceux du moyen ordre, sans être défendues ni blâmées, sont interdites aux moines, qui doivent mener une vie non partagée ni répandue parmi la multiplicité des choses, mais ramassée et unie avec l'unité même. Eusèbe de Césarée dit qu'il y a dans l'Eglise deux sortes de vie, qui embrassent tous les fidèles : l'une commune et condescendante à la faiblesse de la nature ; l'autre surpassant la nature et la vie ordinaire des hommes, sans mariage, sans enfants, sans recherche des biens de la terre, ordonnée entièrement au culte de Dieu ; et ceux qui la suivent sont comme retranchés de cette vie mortelle, ne portant d'elle autre marque que le corps, et demeurant de pensée et d'affection toujours au ciel comme citoyens de cette vie bienheureuse. Voilà le genre de vie parfaite qui se trouve dans la religion chrétienne. Ces âmes nobles et sublimes, dit saint Grégoire de Nazianze, mettent leurs richesses dans la pauvreté, leur gloire dans le mépris, leur puissance dans la faiblesse, leur fécondité dans le célibat, et leurs plaisirs à n'en point avoir de ceux de la terre, sont humbles pour le royaume des cieux, vivent dans la chair sans y tenir, et Dieu est tout à eux. Et rendant ailleurs raison de ce qu'il avait choisi cette façon de vie, il dit : Je l'ai fait, parce qu'il me semble n'y avoir rien de si désirable que si fermant les sentiments du corps, recueillis et retirés en nous-mêmes, et ne touchant à rien des choses humaines, qu'autant que la pure nécessité nous y force, nous parlons dans le secret de notre cœur, et à nous et à Dieu, nous menons par ce moyen une vie élevée au-

dessus de tous les objets visibles, et nous exposons continuellement comme des miroirs bien nets à ce divin soleil, pour recevoir ses rayons et ses images. Saint Bernard (Ad fratres de monte Dei) appelle les religieux des hommes célestes et des anges terrestres, vivant sur terre et conversant dans le ciel. Avant lui saint Jean Climaque (Gradu, 1) avait dit : Ce sont des hommes mortels qui imitent ici-bas les exercices des bienheureux, toujours attachés à Dieu, et ne se départant pour rien en aucun temps ni aucun lieu de son service.

Pour effectuer cela et atteindre à cette perfection, il faut que le religieux pratique la mortification à un haut degré, et qu'il ait un soin continuel de combattre ses sentiments naturels et de se renoncer soi-même. C'est pourquoi le même saint Jean Climaque, définissant le religieux, dit : C'est un homme qui fait une violence perpétuelle à sa nature, et qui sans relâche veille sur la garde de ses sens. Pour figurer cela, le prêtre, dans l'Eglise primitive, entre autres cérémonies de sa consécration, lui exposait quelle était l'excellence de la vie qu'il allait embrasser, l'avertissant qu'il serait obligé de s'élever au-dessus de la perfection commune; ce que celui-ci ayant promis, le prêtre le signait du caractère de la croix, pour signifier, dit saint Denis (Eccl. hierar., cap. 6), que tous les appétits et tous les mouvements de la chair devaient être amortis en lui. La paraphrase de Pachymère ajoute pour éclaircissement que ceux qui font profession de la vie religieuse doivent, afin d'y correspondre dignement, être morts tout à fait en crucifiant leur chair avec ses concupiscences. A ce dessein encore on le faisait changer d'habit, pour lui apprendre qu'il était obligé de changer de vie et de passer de la vie commune des chrétiens à une plus parfaite. Et cet habit était ordinairement une robe noire, qui marque le deuil et le recueillement. On lui donnait de plus une autre robe

sans manches, pour lui dire que dorénavant il ne devait plus exercer aucune œuvre du vieil homme : et on y attachait, comme rapporte saint Dorothée (Doct. 1), une croix de pourpre, couleur sanglante, parce qu'il devait se reconnaître soldat de Jésus, porter sa croix et ne point faire difficulté de répandre son sang pour lui. Sa ceinture était une courroie de peau de brebis, symbole de mortification, dit saint Isidore de Damiette (lib. 1, epist. 427); et sa tonsure représentait le retranchement des pensées superflues, et selon que l'explique saint Denis, une vie pure et simple, qui ne se pare point des faux atours ni des beautés humaines, mais qui par des beautés intérieures s'élève à la ressemblance de Dieu. Pour cette cause encore les saints Pères appellent la religion un martyre, et comme le nomme saint Hilaire d'Arles, un martyre journalier, que le religieux doit endurer dès qu'il s'y est rangé.

Ainsi donc, attendu qu'il est impossible de mener une vie d'homme, de chrétien et de religieux sans souffrir et se mortifier, prenons une résolution raisonnable de ne point nous cabrer contre une loi nécessaire, et déterminons-nous à faire ce qui est inévitable. Nous avons beau reculer et tourner, il faut en venir là. Il faut partir et pratiquer la mortification, et quoi que nous devenions, en continuer l'exercice jusqu'à la mort, si tant est que nous ne voulions pas vivre en bêtes et renoncer à nos devoirs. « Cæterum, ce sont « des paroles excellentes de saint Prosper, in hac vita « quamvis strenuè dimicemus, et adjuvante Domino, « catervas hostium, quibus circumfundimur, prosterna mus; tamen si ab eis nolumus vinci, nunquam « pugnare desinamus, nec vincentes securos faciunt « viriliter desudata jam prælia, sed magis sollicitant « adversariorum rediviva certamina; ac sic quia secundùm Scripturæ sacræ sermonem tota humana « vita tentatio est super terram, tunc est tentatio fi-

« nienda, quando finitur et pugna, et tunc est finienda « pugna, quando post hanc vitam succedit pugnæ se- « cura victoria (1 de Vita contempl., cap. 1) : Au reste, « quoique nous combattions vaillamment en cette vie, « et qu'avec le secours que Dieu nous donne, nous « portions nos ennemis par terre, si toutefois nous ne « voulons jamais être vaincus, il ne faut jamais quitter « les armes. Les bons succès et les couronnes gagnées « ne doivent point nous rendre moins soigneux, mais « la certitude où nous sommes que nos adversaires ré- « solus de nous perdre ne manqueront pas de revenir « et de nous livrer de nouveaux assauts, doit toujours « nous tenir en garde. Ainsi puisque la vie qu'un « homme mène ici-bas n'est, comme les saints Livres « nous enseignent, qu'une tentation perpétuelle, alors « la tentation prendra fin quand le combat s'achèvera, « et nous serons au bout du combat quand cette vie « sera terminée par une victoire qui ne pourra plus « être disputée. »

SECTION XXI

SECOND MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION. LE PROFIT.

I. Biens des afflictions. — II. Sentiment des saints.

I. Le second motif pour nous adoucir les tribulations et les peines est la considération du profit, qui agit si puissamment sur les esprits des hommes; nous en voyons plusieurs, pour des gains temporels, incertains et petits, supporter courageusement, constamment et gaîment de très-grands travaux. Les trésors inestimables qui nous viennent des afflictions bien prises, doivent autant ou plus opérer sur nous. « Spi- « ritus Dei ferebatur super aquas, dit Moïse (Ge- « nes., 1, 2) : Le Saint-Esprit était couché sur les « eaux, » c'est-à-dire, en termes de l'Ecriture, sur les

afflictions, pour les rendre fécondes en mille biens; c'est pourquoi Dieu nous les envoie. Il est vrai que comme il est de sa nature la bonté même et la douceur même, il voudrait que nous n'eussions jamais aucun mal, ni du corps ni de l'esprit, et ne prend point plaisir de nous voir en peine, ainsi qu'il l'a bien montré en créant l'homme dans l'état d'innocence, et le comblant de toutes sortes de contentements extérieurs et intérieurs; si l'homme s'en fût bien servi, il eût passé aux biens éternels. Mais, attendu le déréglement où nous sommes maintenant, les péchés que nous commettons, la pratique des vertus et toutes les autres choses qui regardent notre salut, les souffrances nous sont très-profitables, parce qu'elles nous purifient de nos péchés, nous préservent d'y retomber, acquittent nos dettes et rachètent avec peu de douleur les peines horribles que nous devrions souffrir en l'autre vie, nous tiennent en humilité, nous ouvrent l'esprit, nous vident de nous-mêmes, nous détachent des créatures où nous trouvons si peu et de contentement et d'appui, nous font pratiquer les vertus, ressembler à Notre-Seigneur et mériter une abondance de grâce en ce monde, et en l'autre un comble de gloire. Les tribulations sont des voies de salut, des instruments de perfection, des sources de vie et de bénédictions, des mines d'or, et comme ce ver de saint Siméon Stylite qui fut changé dans la main du roi Basilice en une pierre précieuse. Suivant cela, saint Léon dit sagement : « Inter præsentis vitæ peri-« cula, non tam optandum est nobis declinando ista « effugere, quàm tolerando superare » (Serm. 16 de « passione) : Dans tous les maux dont notre vie est « agitée, il ne nous est pas si désirable de les éviter que « de les surmonter avec patience, » car qui que nous soyons, pécheurs ou justes, commençants, profitants ou parfaits, ils nous sont et seront toujours très-utiles. Ainsi un des Pères du désert fit cette réponse remar-

quable à un jeune homme malade qui le priait de lui obtenir la santé de Dieu : « Rem tibi necessariam cu-
« pis auferri ; si enim aurum es, per ignem probaris ;
« si ferrum es, rubiginem amittis : Vous demandez
« que l'on vous ôte une chose qui vous est bonne et
« nécessaire ; parce que si vous êtes de l'or, le feu de
« cette infirmité est pour vous éprouver ; si du fer, il
« sert à vous dérouiller. » — « Virga hæc est patris,
« dit un ancien, non gladius persecutoris ; percutit
« pater ut corrigat, ne feriat hostis ut occidat ; vulnere
« mortem prævenit, non ingerit, immittit ferrum ut
« amputet morbum ; corpus vulnerat et animam sa-
« nat ; occidere debuerat et vivificat ; punit semel ne
« puniat semper (Abail., ep. 5) : Cette affliction du
« corps ou de l'esprit que vous avez est la verge d'un
« père, et non l'épée d'un persécuteur ; il frappe en
« père miséricordieux pour corriger, afin de n'être pas
« contraint de frapper en ennemi terrible pour tuer ;
« avec un petit coup et une plaie légère il vous tire de
« la nécessité d'une cruelle mort ; il blesse le corps
« pour sauver l'âme ; il devait tuer, et il donne la vie ;
« il vous châtie une fois, pour ne pas vous châtier tou-
« jours. »

II. C'est pourquoi les saints regardant les afflictions dans ces lumières, les ont vues et les ont tenues pour de grands bienfaits de Dieu ; comme au contraire ils ont estimé qu'un des plus redoutables effets de sa colère est de n'en point avoir, mais d'être laissé pour jouir à son aise de ses plaisirs. Saint Bernard dit, empruntant les paroles de la sainte Ecriture, où Dieu parle ainsi à des âmes qu'il avait abandonnées : « Re-
« cessit zelus meus à te, ultrà non irascar tibi : Solo
« auditu contremisco, dicit iterum, ego quos amo, ar-
« guo et castigo ; si ergo te zelus deseruit, et amor,
« nec eris amore dignus qui indignus castigatione
« censeris, vides quia tunc magis irascitur Deus, cùm

« non irascitur? misereamur impio, et non discet fa-
« cere justitiam ; misericordiam hanc ego nolo ; super
« omnem iram miseratio ista sepiens mihi vias justitiæ.
« volo irascaris mihi, Pater misericordiarum, sed illâ
« irâ, quâ corrigis devium, non quâ extrudis de viâ
« (Serm. 42 in cant.) : Dieu dit : Mon zèle n'est
« plus allumé pour se venger de toi, je ne me met-
« trai plus en colère contre tes péchés. Je tremble
« au seul son de ces paroles. Et encore : Je reprends
« et je châtie ceux que j'aime. Si donc le zèle de
« Dieu se retire de toi, aussi son amour, et tu n'es plus
« l'objet de ses affections si tu n'es plus le sujet de ses
« châtiments ; ainsi vois-tu que Dieu se fâche davan-
« tage quand il ne se fâche point ? Ayons pitié de l'im-
« pie, dit-il encore, en ne lui faisant point de mal
« pour le corriger de ses iniquités. Je ne veux point de
« cette miséricorde qui m'est plus cruelle que toutes
« les colères, puisqu'elle me laisse croupir dans mes
« vices et me ferme les avenues de la vertu. Je désire,
« ô Père de miséricorde, que vous entriez en colère
« contre moi, mais en cette colère qui remet au bon
« chemin celui qui s'en égare, et non en celle qui en
« fait sortir celui qui y est. » Saint Augustin de même,
après avoir dit que Dieu use d'une grande bonté en-
vers un homme quand il le punit de ses fautes, et par
des souffrances légères de cette vie l'affranchit de celles
de l'autre, ajoute : « Vis nosse nulla pœna quanta sit
« pœna ? psalmum interroga : Exacerbavit Dominum
« peccator : exclamavit vehementer, attendit, consi-
« deravit, quare? secundùm multitudinem iræ suæ
« quæret; ideò non exquirit, quia multum irascitur
« (Serm. 27 de verb. Domini) : Veux-tu connaître
« quelle punition c'est de n'être point puni? Demande-
« le à David qui te dira : Le pécheur a irrité le Sei-
« gneur ; considère comme il s'écrie à la vue des of-
« fenses que le pécheur va multipliant tous les jours :

« et que s'ensuit-il ? C'est que Dieu outré de courroux « contre lui n'en fera point de recherche et n'en pren- « dra aucun supplice en cette vie, ce sera là l'effet de « son indignation. »

Finissons par saint Grégoire le Grand, qui à ce sujet dit : « Electorum est hic conteri, ut ad præmia de- « beant æternæ hæreditatis erudiri ; nostrûm est hic « flagella percipere, quibus servatur de æternitate gau- « dere ; hinc enim scriptum est, flagellat omnem filium « quem recipit ; eant ergo reprobi et voluntatum sua- « rum desideria inultâ iniquitate consumant, atque « eò temporalia flagella non sentiant, quò æterna eos « supplicia expectant (lib. 26 Moral., cap. 17) : C'est « le propre des élus d'être ici affligés, afin d'être ren- « dus capables de l'héritage céleste ; c'est à nous de « souffrir pour un peu de temps, à qui est préparée « une joie éternelle ; car les oracles sacrés nous aver- « tissent que Dieu traite rudement tous ceux qu'il y « dispose en qualité de ses enfants ; que les réprouvés « pêchent librement comme ils voudront et ne reçoi- « vent aucun châtiment en ce monde pour leurs cri- « mes, puisqu'ils doivent être en l'autre à jamais tour- « mentés. » Et expliquant ces paroles de Job : « Quis « det ut veniat petitio mea, et quod expecto tribuat mihi « Deus? et qui cœpit, ipse me conterat, solvat manum « suam et succidat me? et hæc mihi sit consolatio, ut « affligens me dolore non parcat (cap. 6, 8) : Qui me « fera cette grâce que ma requête me soit accordée, et « que Dieu me donne l'accomplissement de mes sou- « haits, qui tendent à ce qu'il continue de m'affliger, « et achève de me briser comme il a commencé? Qu'il « délie sa main pour me frapper et me couper jusqu'à « la racine, et que j'aie cette consolation qu'il ne me « pardonne point, mais qu'il me châtie, » il dit celles-ci : « Sancti viri cùm Dei occultâ erga se dispositione « suspecti sunt, plus prospera ipsa pertimescunt, ten-

« tari appetunt, flagellari concupiscunt, quatenus in-
« cautam mentem metus et dolor erudiat, ne in hac
« peregrinationis via, hoste ex insidiis erumpente, sua
« eam deterius securitas sternat, hinc Psalmista ait :
« proba me, Domine, et tenta me, hinc iterum dicit,
« ego ad flagella paratus sum (lib. 7 Moral., cap. 7) :
« Les saints ne sachant ce qu'ils deviendront, ni les
« desseins que Dieu a sur eux, ont beaucoup plus de
« peur des prospérités que des adversités. C'est pour-
« quoi ils désirent être affligés, et demandent de souf-
« frir toujours quelque chose, afin que la crainte et la
« douleur tiennent perpétuellement leur âme en ha-
« leine, de peur que, venant par une fausse assurance
« à être durant ce pèlerinage moins sur ses gardes, son
« ennemi qui la guette ne se jette sur elle. Ce qui a
« fait dire au Prophète-roi : Seigneur, éprouvez-moi,
« ne me laissez point sans quelque affliction, me voilà
« prêt à la recevoir, car je connais le bien qu'elle peut
« me faire. » Et puis, continuant sur ces mots où Job
témoigne qu'il tiendra à grande joie que Dieu ne
l'épargne point, il dit que les élus n'ignorant pas d'un
côté qu'ils ne sont point sans péché, et de l'autre qu'ils
n'ont rien souffert pour y satisfaire, sont touchés de
vives appréhensions et entrent dans des frayeurs, « Ne
« in æternum se gratia deseruerit, quos in præsenti
« vita mali sui retributio nulla custodit; timent ne
« ultio quæ suspenditur, gravior in fine servetur; ferri
« paterna correptione desiderant, et dolorem vulneris
« medicamina salutis putant, que la grâce ne les ait
« abandonnés pour toujours, voyant qu'aucune puni-
« tion de leurs fautes ne les met à couvert de ce mal-
« heur; ils craignent que la vengeance qui est différée
« ne se fasse après avec plus de rigueur; pour cela ils
« souhaitent d'être châtiés paternellement, et estiment
« que la douleur de leur blessure sera l'appareil de
« leur salut. » Job a donc raison de dire : Que j'aie

cette consolation que Dieu ne me pardonne point maintenant, mais qu'il me punisse et m'afflige comme il juge, afin qu'il me pardonne pour jamais.

Ces pensées sont capables de calmer un esprit dans ses maux, et de les lui faire regarder d'un bon œil. Passons à d'autres.

SECTION XXII

TROISIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION. LE PLAISIR.

I. Plaisir des afflictions. — II. Il est plus facile et plus doux de se mortifier que de ne pas le faire. — III. On le voit par ce qui arrive avant la chose. — IV. Durant. — V. Après. — VI. La paix du cœur vient de la mortification. — VII. La joie qui en découle. — VIII. Il n'y a que la première difficulté à vaincre.

I. C'est beaucoup entreprendre que de vouloir prouver qu'il y a du contentement à souffrir, et que la mortification est agréable; mais pourtant si l'art a trouvé de confire les choses amères et de les rendre douces, nous devons croire que la raison et la vertu auront assez de pouvoir pour adoucir les afflictions et rendre les peines délicieuses. En effet, nous savons que les apôtres sortaient des parquets tout joyeux (Act., 5, 41), parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'endurer pour la querelle de leur maître; et un d'entre eux nous dit : « Omne gaudium, existimate, « fratres mei, cùm in tentationes varias incideritis « (Jacob., Epist., cap. 1, 2) : Mes frères, tenez pour la « plus grande joie qui peut vous arriver, quand vous « serez persécutés et assaillis de diverses tentations. » Le chef de leur compagnie, saint Pierre, nous avertit dans le même sentiment : « Communicantes Christi « passionibus, gaudete (1 epist., 4, 13) : Réjouissez-« vous quand vous serez admis à la participation des « souffrances de Jésus-Christ. » Et saint Paul : « Pla-« ceo mihi, dit-il, in infirmitatibus meis, in contu-

« meliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in an-
« gustiis pro Christo (2 Cor., 12, 10) : Je me plais
« dans mes infirmités, dans les opprobres, les disettes,
« les persécutions et les angoisses que j'endure pour
« Jésus-Christ. » Il était, dit saint Chrysostome (Homil. 1 in 2 ad Cor.), aussi joyeux là-dedans, que s'il eût été au milieu d'un paradis de délices; il s'y baignait d'aise et y bondissait d'allégresse. Et à parler sainement, qu'y a-t-il de plus doux que de souffrir pour Jésus-Christ? Peut-on se figurer une consolation pareille? C'est ce que dit fort remarquablement le très-noble et très-généreux martyr saint Procope (Sur., 8 julii), qui après avoir souffert tout ce que la plus horrible cruauté peut inventer de tourments, voyant qu'on en recherchait de nouveaux, tint ce discours à son juge : Tu penses par tes supplices fléchir mon courage et me faire renoncer à l'amour de Jésus-Christ, et tu ne considères pas que tu m'obliges extrêmement, me donnant des choses qui me sont très-agréables et que je désire par-dessus tout : « Quid
« enim ei qui Christum amat, jucundius esse potest,
« quàm pati propter Christum? Car qui peut plaire
« davantage à celui qui aime Jésus-Christ que de souf-
« frir pour lui? » Où y a-t-il rien qui puisse lui apporter de plus grandes richesses que d'être tourmenté pour son sujet? De sorte que j'ai peur que si tu savais combien me sont utiles les maux que tu me fais, tu ne perdes la volonté de m'affliger pour ne pas causer tant de bonheur à une personne que tu n'aimes pas. Il est vrai, il y a des délices à souffrir : « Crux, nous
« apprend saint Bernard, qui en parlait par expé-
« rience, habet exultationem. Ita est, fratres mei, sem-
« per lignum crucis vitam germinat, fructificat jucun-
« ditatem, oleum lætitiæ stillat, balsamum sudat
« charismatum (Serm. de S. Andrea) : La croix est
« accompagnée de contentement. Oui, mes frères, l'ar-

« bre de la croix produit toujours la vie, il porte « l'allégresse pour fruit, il distille l'huile de la joie, « et donne le baume des bénédictions célestes. »

II. Mais voyons ceci plus en particulier. Néanmoins nous ne voulons pas nier qu'il n'y ait de la peine à porter la croix et à se mortifier, mais nous disons que Dieu détrempe les aigreurs de la croix dans des consolations, qu'il rend l'usage de la mortification facile par l'infusion de ses grâces, et qu'il est beaucoup plus malaisé de ne se mortifier point et s'abandonner à ses désirs, que de les combattre et se mortifier. Et pour mieux le connaître, comparons une âme qui accorde à sa passion ce qu'elle demande, avec celle qui le refuse à la sienne, par ce qui se passe en l'une et en l'autre tant avant que durant et après la chose.

III. Premièrement, avant ; il est à considérer qu'une des grandes difficultés que l'homme éprouve à se mortifier et à résister à une passion, est de s'y résoudre, à cause de l'appréhension naturelle qu'il a de se faire mal, qui l'épouvante, qui lui glace le cœur et qui l'en retire ; tandis que la passion lui représente la jouissance de son objet doux et agréable ; c'est là un des grands empêchements de la vertu et un des plus puissants attraits du vice. Mais il faut remarquer que tout cela pour la plupart n'est qu'un jeu de l'imagination, qui étant une faculté animale appartenant au corps, tient toujours son parti et favorise les intérêts de la chair et non ceux de l'esprit ; de sorte qu'elle se forme des fantômes de difficultés et de peines dans la mortification et la vertu, et des facilités et des contentements dans l'immortification et le vice. Mais il n'en est pas à beaucoup près comme elle se le figure ; car il n'y a personne qui sachant les grands biens qu'il perdra, et les grands maux qu'il encourra en cette vie et en l'autre pour avoir contenté sa passion, et au contraire ce qui lui est préparé de bien et de

récompense pour l'avoir domptée et s'être courageusement mortifié, voulût faire le premier et ne pas faire le second. C'est un témoignage évident que tous ces travaux prétendus de la mortification et toutes ces délices qu'on se promet du libertinage, ne sont que des illusions de notre fantaisie abusée. « Plura sunt, « Lucili, dit Sénèque, quæ nos terrent quàm quæ pre- « munt, et sæpius opinione quàm re laboramus, quæ- « dam nos magis torquent, quàm debeant; quædam « ante torquent, quàm debeant; quædam torquent, « cùm omninò non debeant; aut augemus dolorem, « aut fingimus, aut præcipimus (Epist. 13) : Il est beau- « coup plus de choses, cher Lucile, qui nous effrayent, « qu'il n'en est qui véritablement nous travaillent, et « nous sommes bien plus malades d'opinion que d'ef- « fet. Il y a certaines choses qui nous tourmentent da- « vantage qu'elles ne doivent, d'autres plutôt qu'elles « ne doivent, et d'autres le font qui ne le doivent pas « du tout, auxquelles nous donnons des armes pour « nous blesser. Ou nous grossissons notre mal avec « nos imaginations, ou nous en forgeons bien qu'il n'y « en ait point, ou nous l'anticipons. » — « Illic trepi- « daverunt timore, ubi non erat timor, dit le Prophète « royal (Ps. 13, 5) : Ils ont eu peur où il n'y en avait « point de sujet, » ils ont pris des terreurs paniques ; c'est pourquoi nous devons corriger nos opinions et ne point nous épouvanter d'un fantôme ; s'il y a de la difficulté dans la vertu, il faut la voir au point qu'elle est et ne pas l'enfler. Si nous sentons notre esprit craindre et s'étonner à sa vue, il faudra le fortifier et lui donner courage par quelque bonne considération, comme de la récompense, et plus encore de la gloire de Dieu et de l'amour de Notre-Seigneur, ou le détourner ailleurs, et sans marchander passer à l'exécution. Car si on s'arrête tant à considérer et peser la difficulté, elle croîtra, l'appréhension prendra plus de force et vous

verrez que la nature qui use finement de tous ces délais pour échapper, et qui ne manque pas de raison pour plaider sa cause, l'emportera. Ainsi, en fait de mortification, après que la raison a vu dans sa lumière ce qu'il faut faire, il est très-bon de le faire promptement, sans donner le loisir à la nature de se reconnaître, et de former ses oppositions, ou sans vouloir les ouïr, la renvoyant doucement, comme un enfant qui se plaint.

IV. Secondement, durant ; il est très-certain que le plaisir que l'on goûte dans l'assouvissement de sa passion, n'est pour l'ordinaire ni si grand ni si savoureux qu'on l'a espéré ; c'est un bien trompeur beaucoup meilleur à ceux qui l'attendent qu'à ceux qui le possèdent, et où ils ne trouvent pas ce qu'ils croyaient. Mais supposons qu'ils le trouvent, et que le plaisir égale leur espérance, nous disons que ce plaisir, si grand qu'il soit, est toujours honteux et plein d'opprobre, parce qu'il est contre la raison, et ensuite contre la vraie nature de l'homme, qui consiste à être maître de ses passions, et non esclave, semblable, pour l'expliquer par la parabole qu'en donne Notre-Seigneur (Luc., 15, 15), à celui qu'avait l'enfant prodigue à nourrir des pourceaux et à manger du gland, dont encore il n'avait pas assez ; semblable encore, comme dit saint Augustin (lib. 9 Confess., cap. 1), à celui que l'on sent à gratter une gale, plaisir vilain, causé par la corruption, et dont un homme d'honneur rougirait de se vanter. Mais la vertu, la mortification n'a pas tant de peine qu'on s'est imaginé ; et pour celle qui y est, elle est grandement amoindrie par l'assistance de la grâce, par les sentiments de dévotion que Dieu communique, par le témoignage de la bonne conscience, et par la connaissance que vous faites une œuvre vertueuse, une action raisonnable conforme à votre nature et agréable à Dieu, et par

l'espérance du salaire. De sorte que la mortification est comme le lion de Samson (Judic., 14, 8), dans la gueule duquel il trouva un rayon de miel ; c'est comme la verge de Moïse (Exod., 4, 3), qui en terre paraissait un serpent affreux, jusqu'à le faire fuir, ainsi que dit le texte sacré, mais dans sa main elle se changeait en une verge, avec laquelle il faisait des miracles, et délivra son peuple de la servitude de Pharaon ; et comme la terre de promission (Num., 13, 33), qui, au rapport de quelques lâches courages, était malsaine, et ses habitants d'une grandeur si énorme, qu'ils pouvaient engloutir les Israélites, lesquels auprès d'eux ne semblaient que des sauterelles, mais qui néanmoins découlait en lait et en miel, et dont la conquête fut avec le secours de Dieu fort facile. Ainsi saint Paul disait : « Repletus sum consola-« tione ; superabundo gaudio in omni tribulatione « nostra (2 Cor., 7, 4) : J'ai été rempli de consolation « et de joie par-dessus toutes mes souffrances. » Le juste suce, comme dit Moïse du peuple de Dieu, « Mel « de petra, oleumque de saxo durissimo (Deut., 31, « 13), le miel de la pierre, et voit couler l'huile d'un « rocher très-dur. » Et Isaïe : « Auferetur onus ejus « de humero tuo, et jugum ejus de collo tuo, et com-« putrescet jugum à facie olei (cap. 10, 27) : On te « déchargera du fardeau qui t'accable, et le joug que « tu portes se pourrira à force d'huile, » c'est-à-dire l'abondance des grâces que Dieu versera dans ton âme te le fera porter doucement et sans bruit, et te rendra sa pesanteur comme insensible. Aussi Notre-Seigneur dit (Matth., 11, 30) que son joug est suave et sa charge légère ; ce qui doit être vrai puisqu'il le dit. Mais il ne l'est qu'à ceux qui embrassent la mortification, lesquels, comme disent et l'expérimentent les saints, sont mille fois plus joyeux dans leur pauvreté que les riches dans la possession de leurs trésors,

mille fois plus contents dans leur petitesse que les grands dans leurs dignités, et trouvent sans comparaison plus de délices dans la chasteté que les charnels aux plaisirs de leurs sens, parce que l'oracle est infaillible, qui a promis dès cette vie à ceux qui pour l'amour de Dieu se défont des contentements des créatures, le centuple de ce qu'ils laissent (Matth., 19, 29).

V. Troisièmement, après; quand ce que nous avons dit pour avant et durant la mortification ne serait pas capable de nous en persuader l'exercice, ce qui la suit serait très-suffisant, comme ce qui vient après que l'on a contenté sa passion devrait sans doute nous en retirer. Et que vient-il? quelles sont les suites de l'un et de l'autre? quand on s'est bien gratté, pour reprendre notre comparaison, qu'arrive-t-il? c'est que cela cuit, et la gale n'en est pas plus tôt guérie, au contraire elle s'irrite et le feu s'y met; de même après que vous avez obéi à votre passion, et que vous lui avez accordé ce qu'elle demande, viennent les remords, les tristesses, les chagrins, les obscurités de l'entendement, les dégoûts de la volonté, les inquiétudes de l'âme; la passion s'enflamme, se rend plus rebelle à la raison, plus impérieuse et plus tyrannique, plus importune et plus pressante à vous faire de nouvelles demandes; en outre l'habitude vicieuse s'enracine davantage, et tous les autres vices prennent un surcroît de force, parce que l'âme devient plus faible : après il faut s'en confesser, et en faire pénitence en ce monde et en l'autre. C'est pourquoi le proverbe ancien dit avec sujet : « Ubi uber, ibi tuber; » et ce conseil d'Aristote est très-prudent, il ne faut point considérer la volupté quand elle vient, mais quand elle s'en va. Or les effets de la mortification sont bien autres, et quand l'arbre serait un peu amer en sa racine, au moins les fruits en sont très-délicieux. Et quels sont-ils? Les voici : la paix, la joie de l'âme, la

force de l'esprit qui par ce moyen devient plus généreux, l'accroissement de la bonne habitude et de toutes les vertus, à cause de la liaison mutuelle et de l'enchaînement qu'elles ont ensemble, l'acquisition de la grâce, le mérite de la gloire

VI. Certainement, comme les troubles dont nous sommes agités prennent leur source du déréglement de nos passions, il faut nécessairement les réprimer si nous voulons avoir la paix, qui naît essentiellement de l'ordre et de l'arrangement de chaque chose selon sa nature, comme la guerre procède du désordre. C'est pourquoi saint Augustin, rapporté et suivi par saint Thomas, définissant la paix, dit : « Tranquillitas ordi-« nis, quæ consistit in hoc quod omnes motus appeti-« tivi in uno homine conquiescunt (2,2, q. 29, art. 1) : « C'est la tranquillité de l'ordre qui consiste en ce que « tous les appétits de l'homme ne se remuent qu'au « braule et au commandement de la raison. » Et ailleurs : « Minus ordinata inquieta sunt, ordinantur et « quiescunt (lib. 13 Confess., cap. 9) : Les choses « qui sont moins ordonnées sont inquiètes; mettez-les « dans l'ordre, vous les mettez en repos. » L'ordre que les choses doivent tenir dans l'homme est que Dieu y règne et soit au-dessus de tout, la raison après, et que la passion tienne le dernier rang. Si on ne garde pas exactement cet ordre et cette situation morale, il est impossible que l'homme par aucun artifice possède la paix; de façon que quoi que vous désiriez, que vous désigniez et que l'on vous accorde, si vos désirs, vos desseins et vos jouissances ne sont pas dans ce règlement et dans cette symétrie, vous n'aurez jamais une vraie paix, ce ne sera qu'une paix fausse qui arrosera seulement le dehors, mais qui jettera l'amertume au dedans, et dégénérera en regret et un certain affadissement de cœur, vérifiant cette parole du Prophète : « Dicentes, pax, pax, et non erat pax (Jer.,

« 6, 14) : Ils appellent paix ce qui n'en est que l'om-
« bre, et est un vrai trouble. » Car, comme dit le Docteur angélique, « Pax vera non potest esse nisi in « bonis et bonorum (2, 2, q. 29, art. 2), la vraie paix ne « peut se retrouver que chez les bons, et émaner des « choses bonnes, » au nombre desquelles on ne doit point mettre les révoltes des passions.

Le même saint Augustin expliquant la septième béatitude : Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu, dit ces paroles excellentes : « Pacifici in semetipsis sunt, qui omnes animi « sui motus componentes et subjicientes rationi, id « est, menti et spiritui, carnalesque concupiscentias « habentes edomitas, fiunt regnum Dei, in quo ita « sunt ordinata omnia, ut id quod est in homine præ- « cipuum et excellens, imperet cæteris non reluctan- « tibus, quæ sunt nobis bestiisque communia, atque « idipsum quod excellit in homine, id est mens et « ratio, subjiciatur potiori, quod est ipsa veritas, uni- « genitus filius Dei; neque enim imperare inferioribus « potest nisi superiori se ipse subjiciat, et hæc est « pax, quæ datur in terra hominibus bonæ voluntatis, « hæc vita consummati perfectique sapientis (lib. 1 de « serm. Dom. in monte, cap. 2) : Les pacifiques sont « ceux qui, mettant l'ordre dans tous les mouvements « de leur esprit et les assujettissant à la raison, ayant « dompté les saillies de leurs passions et les concupis- « cences de leur chair, deviennent le royaume de Dieu « sur la terre, où toutes les choses sont tellement pla- « cées et arrangées, que ce qui est de plus noble dans « l'homme, la raison, tient le dessus, et gouverne ce que « nous avons de commun avec les bêtes; et la raison est « elle-même gouvernée par la première raison et la « vérité essentielle, le Fils de Dieu notre Seigneur, car « elle ne pourrait commander à ce qu'elle a sous soi, si « elle n'obéissait à ce qu'elle a sur soi; et c'est là la paix

« qui se donne ici-bas aux hommes de bonne volonté; « c'est là la vie du vrai sage qui a atteint la perfection « d'une sagesse consommée. » Et puis continuant il dit : De ce royaume très-paisible et excellemment policé est banni le prince du monde, qui tient l'empire sur tous les esprits pervers et déréglés, et quelque attaque qu'il lui livre au dehors, ce n'est que pour en augmenter la gloire, ne pouvant détacher aucune pièce, ni ébranler aucune pierre de cet édifice, mais servant seulement par tous ses efforts à en montrer la fermeté. C'est pourquoi, « Si abstuleris de medio tuî catenam, « nous dit le Saint-Esprit par la bouche d'Isaïe, orietur « in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut me- « ridies, et requiem tibi dabit Dominus semper et « implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua « liberabit, et eris quasi hortus irriguus, et sicut fons « aquarum cujus non deficient aquæ (cap. 58, 9) : « Si tu brises cette chaîne qui te tient captif, si tu te « dégages de cette affection qui t'asservit, si tu sur- « montes cette passion de colère, d'envie et toute autre « qui te maîtrise, tu verras poindre la lumière dans « tes obscurités, et tes ténèbres se changeront en un « plein jour, Dieu fera entrer en ton âme un repos « durable et la remplira de splendeurs; il te délivrera « des peines et des angoisses qui maintenant te tour- « mentent, et tu deviendras comme un jardin de délices, « qu'une belle eau arrose partout, et comme une fon- « taine qui ne tarit jamais. » Voilà comment on acquiert la paix.

VII. De cette paix, comme d'une vive source, découlent continuellement des plaisirs innocents et une pure et solide joie. Et en effet, comment cet esprit ne serait-il joyeux, d'où est banni le sujet des peines? « Vincenti dabo manna absconditum, dit Notre-Sei- « gneur (Apoc., 2, 17) : Je donnerai au victorieux de « soi-même une manne cachée. » — « Voluptatem

« vicisse, ce sont les paroles de saint Cyprien, voluptas « est maxima (lib. de Bono pudicitiæ) : C'est une vo- « lupté très-grande d'avoir surmonté la volupté et de « s'être rendu insensible à ses traits. » Le philosophe Posidonius dit une parole remarquable que rapporte Sénèque : « Unus dies hominum eruditorum plus pa- « tet quàm imperiti longissima ætas (Epist. 78) : Un « seul jour de la vie des hommes savants a un aspect « plus large et un plus grand horizon, il est illustré « de plus de connaissances que la vie très-longue d'un « ignorant. » Comme nous avons ici plus de lumière en un seul jour d'été que ceux qui sont sous le pôle n'en ont en certaine saison en quatre ou cinq mois, ainsi un homme solidement mortifié a plus de clarté, plus de solide joie et de vraie vie en un jour, qu'un sensuel en plusieurs années, parce que la vie de l'homme, à la prendre comme il faut, est une vie de raison, et ensuite d'actions et de contentements raisonnables, et non de contentements des sens, qui est pourtant celle que mènent la plupart des hommes; ce qui montre qu'il y a peu de vrais hommes, car si on prend garde à quoi, depuis les monarques jusqu'aux plus petits, ils s'adonnent presque tous, c'est aux plaisirs des sens, à contenter leurs yeux, leurs oreilles, leur odorat, leur goût et leur attouchement, et très-peu recherchent ceux de l'esprit, que même quelques-uns ont peine de croire. Par là ils témoignent bien leur aveuglement, parce qu'ils doivent savoir que plus une substance vivante est noble, plus excellentes sont ses opérations, et ses joies plus exquises, puisqu'elle approche plus près de Dieu; de sorte que d'après cela, pour se mortifier on ne perd pas ses contentements, on ne fait que les changer et avec avantage. « Non « perdit, dit saint Augustin, non perdit, sed mutat à « carne ad spiritum, à sensibus ad conscientiam, et « citò sentit dulciores esse fructus justitiæ quàm ini-

« quitatis, et verius atque jucundius gaudere homi-
« nem de bona conscientia inter molestias, quàm de
« mala inter delicias (cap. 16 de Catechis. rudibus) :
« Non, non, on ne les perd point, mais on les change
« en ceux de l'esprit, et un homme éprouve bientôt
« que le plaisir qu'apporte la vertu est beaucoup plus
« doux que celui que cause le vice, et qu'il se réjouit
« plus véritablement et plus agréablement avec une
« bonne conscience dans les afflictions qu'il ne le fe-
« rait avec une mauvaise dans les délices. » Saint Bernard de même rapportant ces mots de David : « Fin-
« gis laborem in præcepto (Ps. 93, 20) : Vous vous
« figurez de la peine au commandement, » il n'y en a point, dit : « An non fictus in præcepto labor, onus
« leve, suave jugum, crux inuncta (Super : Ecce nos
« reliquimus omnia)? N'est-il pas vrai que l'on s'ima-
« gine faussement de la peine au commandement,
« puisque la charge est légère, le joug suave et la
« croix adoucie par des onctions intérieures? » Pour marque de cela l'évêque, dans la consécration des églises, oint avec les saintes huiles les croix qui sont peintes sur les murailles. Et quand Abraham reçut ordre de sacrifier son cher Isaac, qui signifie ris, qu'arriva-t-il? « Oblatu Isaac sanctificatus est, non macta-
« tus : Il fut sanctifié par l'offrande que son père en fit,
« et non pas décapité. » Semblablement si Dieu t'ordonne de lui immoler tes ris et les contentements de tes passions : « Securus esto, non Isaac, sed aries mo-
« rietur; non peribit tibi lætitia sed contumacia : N'aie
« point peur, Isaac ne mourra point, mais le bélier;
« tu ne perdras pas ton contentement, mais ta contu-
« mace, » qui tenant comme par les cornes aux épines, ne peut qu'elle ne te pique et ne te fasse sentir les pointes de plusieurs inquiétudes.

Par tout cela l'on peut voir, « Quid sit, comme dit
« le Saint-Esprit par la bouche de Malachie, inter jus-

« tum et impium, et inter servientem Deo et non ser-
« vientem ei (cap. 3, 18), la différence qu'il y a entre
« le juste et le pécheur, et entre celui qui se porte de
« bon cœur au service de Dieu et celui qui s'en re-
« tire. » Et tout compté, ce qu'il dit par un autre est très-vrai : « Quoniam nihil melius est quàm timor « Dei, et nihil dulcius quàm respicere in mandatis « Domini (Eccl., 23, 37) : Il n'est rien de meilleur « que la crainte de Dieu, ni de plus doux que de gar-
« der ses lois; » et il y a plus de plaisir à se mortifier qu'à suivre ses passions et à vivre selon l'impétuosité de ses désirs. Nous devons donc nous y résoudre, et que celui qui ne le fera pas s'assure que voulant éviter une petite peine, il sera assailli d'une plus grande, et redoutant un travail court et souvent imaginaire, il sera contraint après d'en souffrir de longs et de véritables; comme celui, dit Isaïe (cap. 24, 18), qui s'enfuyant tout épouvanté devant un vain objet de peur, se précipite dans une fondrière où il se brise, car il tombera dans la tyrannie de ses passions et dans mille maux qui les suivent.

VIII. Il n'y a que la première difficulté qui coûte, il n'y a que le commencement qui soit pénible, le reste est aisé; comme cette fontaine de Laodicée (Strabon., lib. 16), dont l'eau était salée la première fois qu'on en prenait, mais ensuite très-bonne à boire; et comme ce sentier fameux du mont Taurus, fort étroit, qui aboutissant à une petite porte nommée Caspie, dans un lieu perdu, donnait entrée à une campagne admirable en beauté, en délices et en toutes sortes de biens. Sainte Thérèse l'expérimenta quand elle sortit de la maison de son père pour se faire religieuse; car elle raconte qu'elle sentit en cette conjoncture une peine si violente, et fut serrée d'une si pressante détresse, qu'elle ne croyait pas que celle de la mort pût l'être davantage, de sorte qu'il lui semblait que tous

ses os se disloquaient de l'effort qu'elle se faisait, mais qu'aussitôt qu'elle eut pris l'habit, Notre-Seigneur répandit dans son cœur un contentement extrême et un plaisir ineffable de toutes les choses de la religion. Et quand il me souvient de cela, dit-elle, il n'est rien qu'il faille souffrir si pénible qu'il soit, que j'hésite à l'entreprendre : parce que j'ai éprouvé plusieurs fois que si je m'évertue au commencement de faire la chose, Dieu ensuite me donne de la facilité et de la joie en la faisant. Car il veut qu'en ce qui se fait pour son service, l'âme ait ces épouvantements, jusqu'à ce qu'elle vienne à le commencer, afin que par ce moyen elle mérite davantage, et la chose lui semble ensuite plus douce et plus délectable, Dieu lui faisant goûter des délices qu'elle seule peut comprendre. J'ai connu ceci par expérience dans des choses importantes, de façon que si j'étais personne à donner conseil, je conseillerais toujours que quand quelque bonne inspiration frappe à notre cœur, on ne laisse jamais pour aucune crainte de la mettre en exécution, parce que si elle s'effectue purement pour Dieu, il n'y a rien à appréhender, et il ne faut pas avoir peur qu'elle tourne mal, puisqu'il peut tout. Mais l'exemple le plus illustre que l'on puisse apporter en ceci est celui de saint Augustin, qui après avoir excellemment décrit la difficulté qu'il eut à se défaire des affections des créatures, dit : « Retinebant me nugæ nugarum et vanitates « vanitatum antiquæ amicæ meæ, et succutiebant ves- « tem meam carneam et submurmurabant, dimittisne « nos? et à momento isto non erimus tecum ultra in « æternum, et à momento isto non tibi licebit hoc et « illud ultra in æternum (lib. 8 Confess., cap. 11) : Ces « sottises, ces vanités, ces jeux, ces festins, ces com- « pagnies et cette créature pour lesquels j'avais de « l'amour me retenaient, et comme je prenais quelque « résolution de les quitter pour aller à Dieu, elles me

« suivaient toutes et prenaient ma robe par derrière, « ma robe de chair et ma sensualité, et la secouant « me disaient avec des paroles plaintives : Augustin, « est-ce donc ainsi que tu nous laisses? faut-il que « nous nous séparions pour toujours? nous avons vécu « si longtemps ensemble dans une si parfaite amitié; « si tu nous abandonnes, dès maintenant, à jamais il « ne te sera plus permis de rire, ni de jouer, ni de « prendre tes plaisirs et les contentements de tes sens « comme tu faisais; il faudra que tu dises un adieu « éternel à tes anciennes compagnies et à cette créa- « ture que tu aimes. » Ayant, dis-je, raconté cela, il ajoute que malgré toutes ces difficultés, aidé de la grâce de Dieu, l'ayant fait, et rompu tous les liens qui le tenaient captif, il fut comblé d'une joie ineffable; et pour cela il s'écrie : « Quam suave mihi subitò factum « est carere suavitatibus nugarum, et quas amittere « metus fuerat, jam dimittere gaudium erat; ejiciebas « enim eas à me, vera tu et summa suavitas, ejiciebas « et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, omni « luce clarior, omni honore sublimior, jam liber erat « animus meus à curis mordacibus ambiendi ac ac- « quirendi; et volutandi, atque scalpendi scabiem libi- « dinum (lib. 9, cap. 1) : Oh! que bientôt j'ai trouvé « de la suavité à m'abstenir de ces sottises et de ces « passe-temps; et ce qu'autrefois j'avais une appré- « hension mortelle de perdre, ce m'est maintenant un « contentement de le quitter, parce que vous, ô mon « vrai et mon souverain plaisir, plus délicieux que « toutes les délices, plus éclatant que toutes les lu- « mières, et plus relevé que tous les honneurs, vous « chassiez de mon cœur toutes ces ordures et tous ces « faux plaisirs, et je sentais mon esprit délivré des « soins cuisants de paraître, d'acquérir des biens, et « guéri de la démangeaison de satisfaire mes concupis- « cences et de me vautrer dans la fange. »

SECTION XXIII

QUATRIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION. LA GLOIRE.

I. C'est une grande gloire de souffrir pour Dieu. — II. Raisons prises de Dieu. — III. De Notre-Seigneur. — IV. De nous.

I. Ce point piquera davantage les esprits nobles et généreux, et qui entrent dans les intérêts de Dieu. Or, que la gloire soit très-grande de souffrir quelque chose et de se mortifier pour lui, le prince des apôtres nous le dit par ces paroles remarquables : « Si expro-« bramini in nomine Christi, beati eritis, quoniam « quod est honoris, gloriæ et virtutis Dei, et qui est « ejus spiritus, super vos requiescit (1 epist., 114) : Si « vous endurez pour la cause de Jésus-Christ, vous « êtes bienheureux, parce que l'honneur, la gloire, la « vertu et le vrai esprit de Dieu reposent sur vous. » C'est une plus grande dignité, dit saint Jean Chrysostome (Homil. 8 in epist. ad Ephes.), de souffrir pour Notre-Seigneur que d'être roi et monté au faîte de tous les honneurs de la terre; elle est plus grande que d'arrêter le soleil et la lune au milieu de leurs courses, que de chasser les démons des corps, et que d'être assis au ciel à la droite de Dieu, et prendre place avec les apôtres sur un des douze trônes. Celui qui aime entend bien ce que je dis: C'est pourquoi saint Paul, voulant faire connaître aux Philippiens le point de gloire où ils étaient élevés, leur dit : « Vobis donatum « est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed « ut etiam pro illo patiamini (cap. 1, 19) : Dieu vous « a fait la grâce et la faveur, non-seulement de croire « en Jésus-Christ, mais encore d'être affligés pour lui. » Et parlant de soi il prend pour le titre le plus magnifique et le plus pompeux dont il peut se rehausser, celui de prisonnier et d'enchaîné pour Jésus-Christ.

Oui, c'est plus, s'écrie là-dessus cette bouche d'or, que d'être apôtre, que d'être docteur et évangéliste; et un diadème éclatant de pierreries ne pareraît pas si richement un homme ni un sceptre d'or n'ornerait pas tant ses mains qu'une chaîne de fer portée pour Jésus-Christ. Isaïe dit à quelqu'un que Dieu voulait affliger : « Coronans coronabit te tribulatione (cap. 22, 18) : Il « te couronnera de plusieurs tribulations, » chacune te sera un ornement magnifique et une brillante couronne. Et Notre-Seigneur parlant de sa passion, l'appelle sa gloire; car un peu avant d'aller au jardin des Olives et d'entrer au combat, levant les yeux au ciel et le cœur à son Père, il lui dit : « Pater, venit hora, cla- « rifica filium tuum (Joann., 17, 1) : Mon Père, « l'heure est venue que vous glorifierez votre Fils. » Quelle est cette heure? « Horam passionis ostendit, dit « saint Hilaire, namque natus ex virgine à cunis atque « infantia usque ad consummatum venerat virum; « per famem, sitim, lassitudinem, lacrymas hominem « egerat, etiam num conspuendus, flagellandus, cru- « cifigendus, clarificat Pater filium : quomodo tandem? « suffigitur cruci (lib. 3 de Trinit.) : Il entend l'heure « de sa passion, car depuis le berceau il avait crû jus- « qu'à l'âge parfait, parmi la faim, la soif, la lassitude « et les larmes; mais ce n'était pas assez, il fallait que « de plus il fût couvert de crachats, qu'il fût découpé « de fouets et attaché à une croix. Le Père donc glo- « rifie son Fils, comment? C'est que le Fils meurt sur « un gibet; voilà sa gloire. » Considérez, dit saint Chrysostome, expliquant ce même passage, quelle excellence il y a de souffrir, écoutez les paroles de Notre-Seigneur : Mon Père, glorifiez-moi. Quoi! vous devez être déshonoré, souffleté, crucifié, et vous appelez cela votre gloire? Oui, car en souffrant ces outrages pour les hommes que j'aime, ils tiennent lieu dans mon esprit d'un grand honneur. Aussi conférant de sa pas-

sion avec Moïse et Elie sur le mont Thabor, où le texte latin de saint Luc nous dit qu'il parlait de l'excès qu'il devait accomplir en Jérusalem, le même saint remarque que quelque texte grec porte qu'il parlait de sa gloire; et à vrai dire, la croix, comme a remarqué judicieusement Lactance, fait toujours monter celui qui y est attaché et l'élève au-dessus des autres. Or, voyons quelles sont les raisons pour lesquelles c'est une chose si glorieuse de souffrir.

II. La première est prise de la part de Dieu, à qui l'homme affligé et patient rend une très-haute gloire; et pour mieux l'entendre il faut considérer ce que dit Théophraste. Dieu a créé cet univers comme un grand et spacieux théâtre, pour y montrer sa sagesse, sa puissance et ses perfections, et au milieu il a mis l'homme pour lutter avec les douleurs, la pauvreté, les maladies et toutes les autres adversités du corps et de l'esprit; il le regarde du ciel, prenant plaisir en ses combats, et de la gloire en sa vaillance et dans ses victoires. « Voluptatem capiunt dii, dit Sénèque visant « au même but, dum spectant magnos viros colluc- « tantes cum aliqua calamitate, ecce spectaculum di- « gnum ad quod respiciat intentus operi suo Deus; « ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna « compositus (lib. de Provident.) : Les dieux ont de « la joie quand ils voient les grands hommes aux « prises avec quelque affliction, comme quand nous « voyons (c'est la comparaison dont il se sert) un « jeune homme plein de courage attendre de pied « ferme, et sans s'étonner, un furieux sanglier qui « vient à lui, et l'enferrer de son épieu. Voilà un « spectacle digne que Dieu y tienne les yeux arrêtés, « attentifs à son ouvrage, voilà un duel divin, un « homme généreux se battant avec la mauvaise for- « tune. » — « Quam pulchrum spectaculum Deo, dit « Minucius Félix, afin qu'un chrétien prenne part à

« une si belle pensée, cùm christianus cum dolore « congreditur! cùm adversus minas et supplicia et « tormenta componitur! Oh! que cet objet est agréable « à Dieu, quand un chrétien en vient aux mains avec « la douleur! quand il entre en combat avec les me- « naces et avec les tourments! » car il ne peut en sortir victorieux que Dieu n'en reçoive un très-grand honneur.

Premièrement, parce que sa justice est satisfaite et contente, et ensuite glorifiée, car toutes les afflictions souffertes avec vertu sont autant de réparations qu'on fait à la justice divine offensée, autant de sacrifices et de victimes qu'on immole à sa gloire. Secondement, parce qu'il y fait éclater hautement aux yeux de toutes les créatures, sa puissance et la force de sa grâce en fortifiant tellement un homme faible, qu'il endure volontiers de grands maux pour son amour. « Quale « in illo viro, dit Tertullien parlant de Job, feretrum « Deus de diabolo extruxit? quale vexillum de inimico « gloriæ suæ extulit? cùm ille homo ad omnem acer- « bum nuncium nihil ex ore promeret, nisi Deo gra- « tias? cùm uxorem jam malis delassatam, et ad prava « remedia suadentem execraretur (lib. de Patientia, « c. 10) : Quel trophée Dieu a-t-il dressé dans la per- « sonne de Job à l'encontre du diable? Quel étendard « a-t-il élevé contre lui et quelle victoire a-t-il rem- « portée sur l'ennemi de sa gloire, quand cet homme « à trempe d'acier ne répondit jamais à toutes les « mauvaises nouvelles qu'on lui apportait, sinon, Dieu « soit béni? Il avait même en horreur sa propre « femme, de ce que, vaincue par la violence de tant « d'afflictions, elle lui conseillait de se servir d'un « moyen impie ponr y mettre remède. » En effet, il revient un très-grand honneur à Dieu de voir un homme qui, malgré sa fragilité et l'appréhension naturelle qu'il a des peines et des douleurs, en souffre

néanmoins de vives et de longues, avec une patience invincible, sans murmurer, sans s'opposer aux dispotions qu'il fait de lui et sans lâcher aucune parole mal à propos, mais acceptant le tour avec soumission et repos d'esprit, et de plus avec une résignation si parfaite, qu'il ne voudrait pas, quand il le pourrait, en être délivré, si conforme et pour le temps, et pour le lieu, et pour la quantité, et pour la qualité de ses maux à ses vouloirs, qu'il les veut comme ils sont, et leur porte un si grand respect, que bien qu'ils tendent à la ruine de ses contentements, de sa santé et de sa vie, choses qui lui sont naturellement si chères, il en fait pourtant plus d'état. C'est une louange signalée à Dieu d'avoir des serviteurs si dépendants de lui, si attachés à ses intérêts, si souples à ses volontés, qui l'aiment jusqu'à ce point, et aient tant de foi et tant de confiance en sa providence, qu'ils s'abandonnent absolument à lui, pour endurer sans résistance tout ce qu'il lui plaira.

De sorte qu'il faut conclure qu'un des plus excellents instruments que Dieu ait sur la terre pour l'avancement de sa gloire est un homme patient dans ses afflictions. Et en effet, Notre-Seigneur, dont les actions doivent nous servir de modèles aux nôtres, ne rendit point en toute sa vie un si grand honneur ni un si grand service à Dieu son Père, soit par sa solitude et sa vie cachée, soit par ses prédications, ou par ses miracles, ou par ses oraisons, ou par aucune autre chose, que par sa passion et par sa mort. C'est donc par là que nous pourrons plus hautement glorifier Dieu, et c'est où nous devons établir les plus notables services que nous voulons lui rendre. Ainsi quand Dieu vous donnera quelque sujet de souffrir, ou par maladie, ou par déshonneur, ou par peines d'esprit, songez que c'est afin que par votre patience et par votre tranquillité vous lui procuriez de l'honneur; considérez qu'il

vous met dans l'affliction comme un parfum sur le feu, afin que vous répandiez une suave odeur de vertu et de bons exemples, édifiant de parole et d'effet tous ceux qui vous verront, afin qu'ils louent et bénissent votre Père céleste ; regardez le lit où vous êtes malade comme le champ de bataille où vous entrez, et prenez garde de vous comporter vaillamment, vous souvenant que Notre-Seigneur a du ciel les yeux sur vous comme sur saint Étienne, et que par sa présence et par son secours il vous encourage à bien faire. Quand saint Polycarpe, évêque de Smyrne, la lumière des Églises d'Asie, vénérable vieillard de plus de quatre-vingt-six ans, fut conduit à l'amphithéâtre de la ville pour y être brûlé, on entendit distinctement une voix céleste qui lui dit : « Fortis esto, Polycarpe, et excelso animo « rem gere : Polycarpe, aie bon courage, et sois ferme « et constant dans ce combat où il y va de ma réputa- « tion, et où je t'ai confié mon honneur. » Ce qu'il exécuta parfaitement; le feu respectant son corps, au lieu de le brûler, prit autour de lui la figure d'une belle voûte ou d'un voile enflé à plein vent, jetant même une très-agréable odeur comme celle de l'encens brûlé. Ce qui obligea les païens d'employer le fer pour le faire mourir. Lorsqu'il vous arrive quelque tribulation ou quelque tentation, pensez que Dieu vous dit les mêmes paroles, et imitez ce grand saint, en rendant votre souffrance odoriférante à la gloire de sa divine Majesté.

III. La seconde raison est tirée du côté de Notre-Seigneur, qui est singulièrement honoré par un homme patient et qui se mortifie, parce qu'il lui applique d'une noble façon les fruits de sa vie et de sa mort, qu'il lui donne le moyen de pratiquer ces actions de vertu par la grâce qu'il lui a méritée, qu'il a en lui un imitateur de ses peines, qui le soulage à porter sa croix, qui témoigne estimer et révérer ses afflictions, et accom-

plir, comme dit saint Paul (Coloss., 1, 24), le dessein qu'il a; que le membre pour son propre salut souffre avec son chef. C'est en lui qu'il triomphe encore des douleurs et des démons, comme c'est aussi en lui qu'il combat, et combattant et surmontant ainsi par son secours et avec ses armes, l'honneur de la victoire lui est dû. Comme on déchirait les côtés à saint Romain, et qu'on exerçait sur son corps des cruautés inouïes, il dit au tyran : « Gratias ago quod ampliores mihi oris « patefacias meatus, quibus Christum prædicem, tot « ecce laudant ora, quot sunt vulnera (in Actis, 9 au- « gusti) : Je te rends grâces de ce qu'en me tourmen- « tant de cette façon, tu m'ouvres de plus grandes « bouches pour louer Jésus-Christ; car les plaies que « tu me fais sont autant de bouches éloquentes avec « lesquelles je le loue et publie sa grandeur. »

IV. La troisième raison est fondée sur nous, parce qu'il nous est très-glorieux de souffrir quelque chose pour le service de Dieu, et d'avancer à nos dépens son honneur, dont la moindre parcelle vaut mieux que tous les honneurs, tous les contentements et toutes les vies des créatures; parce que, en outre, nous arrivons par ce moyen à la fin de notre création, car Dieu nous a faits comme les autres créatures, et d'une façon encore plus particulière, afin que nous nous employions et nous consumions à sa gloire. Nous le devons donc effectuer, quoi qu'il nous en coûte; et toutes les afflictions du corps et de l'esprit qui nous arrivent, même la perte de notre vie, ne doivent point entrer en considération, quand Dieu doit en être honoré; comme nous ne faisons point de difficulté de l'ôter aux animaux et de les faire souffrir quand il s'agit de notre nourriture et de notre service. Et ils auraient tort, s'ils étaient doués de raison, de s'en plaindre, parce qu'ils sont faits pour cela; comme nous disposons librement de leur vie et de leur mort et de tous leurs contente-

ments pour nos usages, il est certainement juste que Dieu ait autant de pouvoir sur nous, pour en ordonner selon son bon plaisir. Et si Notre-Seigneur, dit saint Chrysostome (Homil. 8 in ep. ad Ephes.), tenait à honneur d'endurer pour nous, misérables et chétifs, et appelait sa gloire, non d'être assis sur le trône de son Père et adoré des anges, mais d'être cloué à un gibet, accablé de douleurs et couvert d'infamie pour notre amour, à combien plus forte raison devons-nous estimer que ce nous est une dignité éminente, si nous souffrons quelque chose pour lui? Un ancien a dit :

Dulce et decorum est pro patria mori (Hor., 3, od. 2) :

C'est une chose douce et honorable de mourir pour la patrie, et les blessures que l'on reçoit pour son prince sont autant de beaux ornements et de trompettes éclatantes qui font retentir partout la louange de celui qui les porte. Disons donc que ce sera une chose incomparablement plus délectable de mourir pour son Dieu, et que les peines qu'on souffrira à son occasion seront plus glorieuses; ajoutons que les adversités sont des marques de la bonne opinion que Dieu a d'un homme; il l'expose à leurs traits, parce qu'il l'estime assez fort pour les soutenir, et capable de le glorifier par sa patience. Un capitaine n'envoie que les plus courageux de ses soldats pour planter un pétard ou reconnaître une place, les occasions de guerre où il y a plus de péril sont celles où il y a plus d'honneur.

Pour toutes ces raisons, les adversités et les mortifications spirituelles et corporelles sont extrêmement à priser. C'est pourquoi saint Paul (Galat., 6, 14) proteste qu'il ne veut se glorifier qu'en la croix de Jésus-Christ. Sainte Seconde, martyre, voyant que le juge faisait cruellement fouetter sa sœur Rufine la première, lui dit : Pourquoi faites-vous cet honneur à ma sœur, et à moi cette ignominie? Commandez que nous soyons

fouettées de compagnie, puisque nous embrassons une même foi. La B. Magdeleine, noble vierge japonaise, âgée de vingt ans, qui fut brûlée pour la foi à Arima, l'an 1613, prit au milieu des flammes des charbons ardents en ses deux mains, et se les mit par respect et révérence, à la façon du pays, sur la tête, et puis rendit son esprit à Celui dont l'amour l'embrasait. Enfin tous les saints ont fait toujours un merveilleux cas des afflictions, et y ont établi leur gloire. En effet, comme nous rendons une singulière vénération, et même le culte de latrie à la croix de Notre-Seigneur, nous devons sans doute révérer grandement toutes les nôtres qui sont comme des rejetons de la sienne.

SECTION XXIV

CINQUIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION. LES BIENS DE L'AUTRE VIE.

I. La gloire du paradis est ineffable et incompréhensible. — II. Sa grandeur. — III. Définition de la béatitude. — IV. La béatitude de notre âme est de voir Dieu clairement. — V. Comment nous verrons Dieu, et quoi ? — VI. Le contentement de voir Dieu. — VII. Cette vue nous rendra semblables à lui. — VIII. La béatitude de notre volonté.

L'Apôtre nous introduïra dans la considération de ce motif par ces paroles qu'il écrit aux Romains : « Exis-« timo quod non sunt condignæ passiones hujus tem-« poris ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis « (cap. 8, 18) : J'estime que les souffrances de cette « vie n'approchent point de la gloire qui nous est « promise en l'autre pour récompense. » Voilà un puissant attrait pour endurer volontiers tout ce qui peut nous arriver ici-bas, et embrasser ardemment l'exercice de la mortification. Mais quelle est cette gloire? cette récompense?

I. Premièrement, elle est si grande qu'on ne saurait

ni l'expliquer ni la concevoir. « Omnem sermonem, « dit saint Augustin, atque omnem sensum humanæ « mentis excedit decus illud, illa pulchritudo, illa glo- « ria (Serm. 33 de sanctis) : Cette splendeur, cette « beauté et cette gloire qui nous sont préparées, vont « au delà de tous les discours et de toutes les pensées « des hommes. » Mais les paroles du prophète Isaïe employées par saint Paul expriment parfaitement la chose : « Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in « cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui « diligunt illum (Is., 64, 4; 1 Cor., 2, 9) : L'œil n'a « pas vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit humain « n'a pas conçu ce que Dieu garde à ceux qui l'ai- « ment. » D'où il faut nécessairement inférer que ces biens sont plus grands que toutes les richesses de la terre, que toute la gloire de Salomon, d'Alexandre et des Césars, que toute la pompe et la magnificence des triomphes, que tout l'éclat et toute la splendeur des princes et des princesses, que toutes les raretés de leurs palais et de leurs cabinets, que toute la beauté du soleil, de la lune, des étoiles, des fleurs et des hommes, et que tous les plaisirs des sens, parce que ou l'œil a vu cela, ou l'oreille l'a entendu et l'a appris par rapport, ou au moins l'esprit a pu se les figurer, et encore des choses beaucoup plus grandes. Mais les biens qui nous attendent là-haut surpassent incomparablement tout ce qui peut tomber dans nos entendements ou sous nos sens; c'est pourquoi ils échappent à toutes nos paroles et à toutes nos pensées. « Exten- « dat anima, dit saint Augustin, cupiditatem suam, et « sinu capaciore quærat comprehendere quod oculus « non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis as- « cendit; desiderari potest, concupisci potest, suspi- « rari potest, verbis explicari non potest (Tract. 34 in « Joann.) : Que l'âme fasse tous ses efforts et élargisse « tant qu'elle pourra sa capacité pour comprendre la

« béatitude, qui s'élève au-dessus de la portée de notre « vue, de notre ouïe et de notre intelligence; ce sera « en vain qu'elle essayera de le faire, car elle peut être « désirée, elle peut être convoitée, et on peut avoir des « soupirs pour elle, mais non des paroles capables de « l'expliquer. » Sainte Catherine de Sienne en ayant vu dans l'un de ses transports un petit échantillon, et un rayon de cette gloire immense, ne pouvait, revenue à soi, s'empêcher de dire incessamment : J'ai vu des merveilles! j'ai vu des merveilles! et comme son confesseur la pria de raconter ce qu'elle avait vu : A Dieu ne plaise, répondit-elle; car je penserais commettre une grande offense si je l'entreprenais, parce que comme nos paroles ne sont faites que pour signifier les objets de nos sens et les choses de la terre, qui sont ravalées sans proportion au-dessous de celles du ciel, elles ne peuvent aussi en représenter à beaucoup près dignement le mérite.

II. La béatitude est si grande, qu'elle est, comme dit saint Thomas (1 part., q. 25, art. 6), en quelque façon infinie. Elle est si grande, que saint Augustin en écrit ces mots : « Tanta est jucunditas lucis æternæ, « ut etiam si non liceret ampliùs in ea manere, quàm « unius diei morâ, propter hoc solum innumerabiles « anni hujus vitæ pleni deliciis, et circumfluentia « temporalium bonorum rectè meritòque contemne- « rentur, non enim falso ac parvo affectu dictum est : « melior est dies una in atriis tuis super millia (lib. 3 « de lib. Arbitr., c. 25; Ps. 83, 11) : La félicité du « paradis monte à un tel comble de bonheur, que bien « qu'on ne pût la posséder que pour un jour, on « aurait pourtant très-juste sujet de mépriser des an- « nées innombrables des plus délicieux contentements « dont on peut jouir sur la terre. Car ce n'est pas « faussement ni froidement que le Prophète royal « s'écrie : Un jour dans le ciel vaut mieux que des

« millions ici-bas, dans tous les plaisirs qu'on peut y « recevoir. » Un autre saint disait que considérant les richesses, les honneurs et la joie que Dieu donnera aux justes en l'autre vie, il s'étonnait de ce que la terre avec toutes ses herbes, toutes ses pierres et tout ce qu'elle contient, ne se convertissait pas en ronces et en épines pour les piquer, et leur faire acheter par ces peines ces biens inestimables. Notre-Seigneur en ayant montré quelque chose à sainte Thérèse dans une vision, voici ce qu'elle raconte (cap. 28 Vitæ) : Les choses que je voyais étaient si grandes et si admirables, que la moindre suffisait pour rendre une âme tout étonnée, et lui imprimer un extrême mépris de toutes les choses de cette vie. Il n'est point d'esprit ni d'imagination qui puisse se les figurer, et leur vue me causa un plaisir si exquis, et embauma tous mes sens d'un contentement si suave, qu'il est impossible de les expliquer; et Notre-Seigneur me faisant voir cela, me disait : Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent, et ne manque pas de le leur dire. Le mépris qui me demeura de tout ce qui est ici-bas fut très-grand; de sorte qu'après, tout ne me semblait plus que vanité et fumée, tout ne me paraissait plus que mensonge, et je tenais par moquerie tout ce qui se présentait à mes yeux avec un tel dégoût, que si Notre-Seigneur ne permettait parfois qu'on oubliât tant cela, je ne sais comment on pourrait vivre. Etant assaillie de mon mal de cœur, une grande dame pensant me réjouir m'apporta des pierreries, et surtout un joyau de diamant très-riche; mais je me riais en moi-même, et j'avais en même temps grande pitié de voir ce que les hommes ont en estime, me souvenant de ce que Notre-Seigneur nous réserve; je me trouvais tellement disposée, qu'il m'eût été impossible, quoique j'eusse voulu m'y forcer, de faire aucun cas de telles choses, si Notre-Seigneur n'eût premièrement

effacé ces autres de ma mémoire. Or, voyons en quoi particulièrement la béatitude consiste, et quoiqu'elle soit ineffable, tâchons pourtant d'en dire le mieux que nous pourrons quelque chose, afin d'éclaircir ce motif.

III. Le noble et savant Boëce (3 de Cons., pros. 2) donne cette définition de la béatitude, recueillie par saint Thomas (1, 2, q. 3, art. 2) et par tous les hommes de lettres : C'est un état parfait par l'assemblage de tous biens ; d'où il faut conclure que la béatitude contient tous les biens dont la nature de l'homme est capable. Il en est de trois sortes, selon le partage qu'on en fait communément : les biens extérieurs, les biens du corps et ceux de l'âme ; ou si nous aimons mieux prendre la division des philosophes, du bien utile, du délectable et de l'honnête ; la béatitude apporte à l'homme tous ces biens. Commençons par ceux de l'âme, qui sont les principaux.

IV. La béatitude de notre âme, par conséquent notre vraie et propre béatitude, consiste à voir Dieu évidemment. Car notre béatitude, selon la doctrine d'Aristote (lib. 1 et 10 Ethic.), se trouve dans l'opération la plus parfaite de la plus excellente faculté que nous ayons envers l'objet le plus accompli qui soit, et cela convient à la seule vision de Dieu, attendu que notre entendement, qui nous fait connaître les choses, qui nous rend raisonnables, et en qui même, comme en sa racine, réside la liberté de notre volonté, est la plus noble puissance que nous ayons ; la connaissance claire est toujours beaucoup plus parfaite que celle qui est accompagnée de ténèbres, et Dieu est sans aucune proportion le plus excellent objet de tous ; il s'ensuit que c'est elle qui nous rendra proprement et formellement bienheureux. Aussi saint Augustin dit : « Quæ « est futura gloria nostra, nisi videre Deum (in « Psal. 35, conc. 2) ? En quoi notre gloire future

« est-elle placée, sinon à voir Dieu? » Et prenant la chose par son contraire, il remarque en plusieurs lieux que si Dieu donnait à un homme le pouvoir de faire sans résistance tout ce qu'il voudrait, de prendre les plaisirs de ses sens, de jouir des créatures, et d'avoir des richesses et des honneurs selon l'étendue de ses souhaits, et pour l'éternité, mais avec cette condition qu'il ne le verrait jamais; si cet homme avait de la raison, il s'estimerait pour cela seul misérable. Comme quand David permit à son fils Absalon, disgracié à cause du meurtre d'Ammon son frère, et réfugié chez le roi de Gessur, de retourner en sa maison dans la ville de Jérusalem, mais avec défense de venir en cour et de le voir. Il l'exécuta l'espace de deux ans, ne voyant point le roi son père; et s'en plaignant à son ami Joab, qui avait obtenu son retour, il lui dit : « Quare veni de Gessur? meliùs « mihi erat ibi esse; obsecro ergo ut videam faciem « regis : quod si memor est iniquitatis meæ, inter- « ficiat me : Pourquoi ai-je été rappelé de mon ban- « nissement? Il eût été meilleur pour moi d'y être « encore, si je ne dois point voir le roi; c'est pourquoi « je vous prie de me procurer ce bonheur, ou s'il se « souvient encore de mon crime et que pour m'en pu- « nir il me prive de sa vue, j'aime autant qu'il me « fasse mourir. » Ce qui nous fait connaître manifestement que quelque félicité que nous puissions avoir en ce monde ou en l'autre, notre félicité vraie et parfaite consiste à voir Dieu, et que les autres n'en sont que des apanages. Mais en voyant Dieu, que verrons-nous, et comment le verrons-nous?

V. « Videbimus eum sicuti est, dit saint Jean (1 « epist., 3, 2) : Nous verrons Dieu comme il est. » Quand nous voyons un homme, nous n'en voyons que la face, et dans la face la surface et le dehors, mais nous ne voyons point la beauté intérieure des yeux, du

cerveau, des nerfs, des veines, et toute cette admirable économie et ce rapport des parties exactement ajusté pour leurs situations, pour leurs offices, pour leurs mouvements et pour leurs qualités, et qui fournissait des pensées si hautes et des sentiments si dignes à Galien, qu'il assurait que cette seule connaissance lui donnait celle de la vérité d'un Dieu auteur d'un si excellent ouvrage. De plus, nous ne voyons pas son âme, sa mémoire, son entendement, sa volonté et ses vertus, les plus grands ornements et les pièces les plus exquises qui soient en lui ; mais quand nous verrons Dieu, nous le verrons tout comme il est, extérieurement et intérieurement ; nous verrons sa divine essence avec toutes ses perfections (Lessius, lib. 2 de summo Bono, cap. 9), l'infinité de sa nature, l'immensité de sa grandeur, l'éternité de sa durée, l'éminence de sa majesté, la fermeté de son trône, les lumières de sa sagesse, les abîmes de ses jugements, la douceur de sa bonté, les tendresses de sa miséricorde, la rigueur de sa justice, la force de sa puissance, les charmes de sa beauté et le brillant de sa gloire. Nous verrons comment par amour et par l'inclination de sa bonté il a résolu de se communiquer et comme se répandre au dehors, produisant des créatures et leur imprimant les caractères de ses excellences, comment par sa sagesse il les a toutes inventées, dessinées et tracées avec un ordre et une symétrie merveilleuse ; et comment avec son bras tout-puissant il les a tirées de l'abîme du néant, il les a mises au jour et les y conserve ; nous verrons la très-sainte et très-auguste Trinité, l'unité de l'essence, la communication des attributs, la distinction des personnes, l'indépendance du Père, la génération du Fils de l'entendement fécond du Père, comme sa pensée, et la procession du Saint-Esprit par un effort de la volonté du Père et du Fils, comme leur amour ; comment étant véritablement trois ils ne sont pourtant

qu'un, avec une même nature, avec un même entendement et une même volonté; et nous verrons tout cela à découvert, et dans les splendeurs d'une très-claire lumière, non à diverses reprises et avec plusieurs connaissances multipliées et redoublées comme ici-bas, mais avec une seule, très-simple et invariable vue, pendant toute l'éternité, sans aucune obscurité, sans aucune erreur et sans aucun doute, mais avec toute l'assurance, toute l'évidence avec laquelle une chose peut être connue.

Nous verrons en outre tous les mystères de la foi qui nous échappent maintenant, le mystère de la Trinité, le mystère de l'Incarnation; comment Dieu, qui est infiniment élevé au-dessus de toutes ses créatures, s'est abaissé et uni personnellement avec la nature humaine; comment il est véritablement devenu homme, et homme Dieu, et tous les secrets de cet homme Dieu dans la vie qu'il a menée dans les très-pures entrailles de sa sainte mère, en son enfance, en sa demeure en Egypte, en son adolescence et en tout ce temps qu'il demeura caché et inconnu à Nazareth, exerçant des offices humbles et bas pour servir de fondement à notre gloire, quand ensuite il se produisit parmi les hommes, conversant avec eux, leur annonçant sa divine doctrine et faisant des miracles, le très-profond mystère de sa passion et de sa mort, les joies de sa résurrection glorieuse, ses entretiens pendant les quarante jours suivants, et la pompe de son ascension triomphante, le mystère de l'adorable eucharistie; comment un corps peut se dépouiller de sa quantité extérieure, se réduire à un point, et être tout en tout et tout en chaque partie, et les autres prodiges qui renversent toutes les lois de la nature, le mystère de la justification d'une âme pécheresse, celui de la glorification d'une âme juste, tous les secrets et tous les sens de la sainte Ecriture, qui donnent à présent tant d'exercice aux meilleurs esprits,

De plus, nous verrons l'architecture, les proportions, la beauté, les richesses et toute la gloire de cette sainte et admirable cité, le nombre de tous les bienheureux anges et hommes, leurs ordres différents, leurs mérites, leurs perfections et leur béatitude. De même, le nombre, la diversité, les péchés et les supplices des damnés, sans que le contentement de l'âme sainte doive être troublé par cet aspect : au contraire, il sera augmenté en se voyant délivrée d'un si horrible malheur, où, sans la miséricorde de Dieu, elle fût assurément tombée ; et pour ce sujet elle lui rendra des actions de grâces infinies. De plus le procédé que la Providence divine a tenu depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, avec tous les hommes en général dans la conduite des empires, des royaumes, des républiques, des communautés et des villes, pour leur commencement, pour leur progrès, pour leur décadence et pour leur ruine; et envers chacun en particulier pour son salut, et singulièrement envers nous-mêmes. D'où chaque bienheureux aura une connaissance très-parfaite de toutes les histoires, de tous les accidents, de toutes les rencontres, de tous les faits et de tous les dits des hommes ; parce qu'il doit voir et louer à jamais la justice de Dieu à récompenser les uns et à punir les autres, et comme il ne fait tort à personne; pour cela l'intelligence claire de tout ce qui s'est passé en eux est nécessaire ; et comment Dieu s'est comporté envers eux, et eux réciproquement envers lui, ce que Dieu a fait pour les sauver, et ce qu'ils ont fait ou pour y correspondre, ou pour se perdre. Enfin, nous verrons l'univers en gros et en détail, en son tout et en chacune de ses parties, leurs essences, leurs facultés, leurs effets, leurs liaisons, leurs dépendances mutuelles, leurs sympathies et leurs antipathies, et tout ce qui est en chaque chose.

Et nous verrons tout cela en Dieu et hors de Dieu

dans la chose même. En Dieu, par cette connaissance que saint Augustin appelle du matin, et qui nous les fera voir selon leur être primitif, originaire et incréé. « Vident, dit-il, parlant des bienheureux, faciem tuam « semper, et ibi legunt sine syllabis temporum, sem- « per legunt, et nunquam præterit quod legunt, non « clauditur codex eorum, nec plicabitur liber eorum « quia tu ipse illic hoc es, et es in æternum (lib. 4 in « Genes., cap. 22, 23, 24, et lib. 1 de Civit., cap. 7 et « 20; lib. 13 Confess., cap. 15): Ils voient votre divine « face et ils y voient comme dans une glace très-fine, « et y lisent comme dans un beau livre, mais pourtant « sans lettres ni syllabes, sans succession de temps et « sans travail; ils lisent toujours la même chose, et « leur livre ne se ferme point et ne se fermera jamais, « parce que c'est vous-même qui êtes leur livre, et ils « vous verront éternellement. » Après, nous verrons les choses en elles-mêmes jusqu'au fond et au dernier degré de leur être par la connaissance que ce saint docteur nomme du soir, éclairée de la lumière de la gloire, qui surpasse incomparablement en clarté toutes les lumières de la nature, avec lesquelles tous les esprits des anges et des démons connaissent les choses créées, et toutes celles de la grâce communiquées aux saints dans leurs prophéties, dans leurs contemplations et dans leurs extases, et qui donnent de si hautes élévations et de si grands jours à leurs esprits, cette lumière représentant les objets le plus évidemment, le plus distinctement et le plus agréablement qu'ils peuvent être représentés. Voilà un faible résumé de ce que nous verrons, et de la béatitude de notre entendement.

VI. Mais qui pourrait expliquer le contentement ineffable que recevra notre entendement à voir Dieu et toutes ces choses? Le prophète royal dit une parole très-véritable : « Adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo

« (Ps. 15); » et comme le porte le texte hébreu, « sa-« tietas lætitiarum cum faciebus tuis ; » ce que Génébrad explique ainsi : « Cum aspectu faciei tuæ est « satietas perfecta et plena jucunditas; » et Vatable : « Cumulatissima abundantia omnium, quæ animum « lætitiâ perfundere solent, et omne jucunditatis genus : « Vous me comblerez d'une joie très-abondante en me « découvrant votre visage; » mais l'hébreu dit vos visages; pourquoi vos visages? Parce que la bonté de Dieu a ses visages, la beauté le sien, la sagesse et chacune de ses autres perfections le sien, et comme chacun a des attraits particuliers et des charmes infinis, aussi sa vue verse dans l'entendement qui le voit des délices souveraines qui, comme autant de gros fleuves assemblés, font un Océan de plaisirs inconcevables, où l'entendement est perpétuellement abîmé. En effet, dans la petitesse de nos esprits et dans l'obscurité des choses que nous connaissons maintenant, nous avons un grand contentement de voir une variété de pays, un parterre émaillé de fleurs, un bâtiment bien proportionné, et une créature sur le visage de laquelle luit un rayon de beauté; et un ancien mit en ligne de compte de ses plus grandes joies, d'avoir vu la ville de Rome, lorsqu'elle était en son lustre : « Vidi « Romam, » disait-il; et pour venir aux sciences, notre entendement goûte de si exquises douceurs dans la connaissance des choses naturelles, des éléments, des pierres, des animaux, des mathématiques, à savoir, les propriétés d'un accident, que plusieurs en perdent le boire et le manger, et ne trouvent dans toutes les voluptés des sens aucune qui approche de celles dont ils jouissent. On nous dit que Thalès de Milet ayant découvert une certaine démonstration touchant le triangle et le cercle, fut saisi d'une allégresse si extraordinaire, qu'il en immola un bœuf aux muses; que Pythagore, pour un semblable sujet, alla encore

plus loin, sacrifiant une hécatombe, et qu'Archimède, pour avoir inventé la façon d'allier l'or avec l'argent, fut transporté d'une joie si sensible et si pénétrante, qu'il courut tout nu du bain où il était dans sa maison, criant, comme s'il eût perdu le sens, cette parole si rebattue : Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé, comme s'il eût trouvé un grand trésor. Quelles émotions, quels transports et quels excès de joie aura notre entendement quand il verra Dieu clairement et comme il est ? cette première et originaire vérité, cette première et infinie beauté, cette première et souveraine sagesse et cet être accompli de tout point, d'où découle tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est sage et tout ce qui a quelque degré d'être, et auprès duquel toutes les vérités créées ne sont que mensonges, toutes les beautés que laideurs, toutes les sagesses qu'ignorances, et tous les êtres que des néants. Ce sera alors que ce grand et violent désir , cette brûlante soif que nous avons de savoir, et qui fait que nous sommes dans des recherches continuelles, que nous avons toujours les yeux aux champs et les oreilles aux écoutes, que l'on passe les déserts, que l'on traverse les mers, et que l'on quitte son pays, ses parents et ses amis, pour aller jusqu'aux extrémités de la terre apprendre ce qui s'y fait et ce qui s'y dit, sera pleinement assouvie et étanchée.

VII. Mais, outre le plaisir que la vision de Dieu apportera à l'entendement, elle causera un autre effet admirable à l'âme, qui sera de la rendre semblable à Dieu. « Scimus, dit le disciple bien-aimé, quoniam « cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam vide- « bimus eum sicuti est (1 Joan., 3, 2) : Nous savons « que quand Dieu se fera voir à nos yeux, nous lui se- « rons semblables, puisque nous le verrons comme il « est, » mais comment cela? Parce que pour voir une chose belle, on ne devient pas beau; un pauvre pour regarder un roi n'est pas moins nécessiteux, et un fou

tiendra des jours entiers ses yeux arrêtés sur un homme sage, sans perdre sa folie, il est vrai; mais il n'est pas possible de voir Dieu, comme font les bienheureux, sans lui devenir semblable, parce que ce n'est pas une vision telle quelle, mais une vision qui est tout ensemble l'acquisition et la possession de Dieu, et ensuite une parfaite et intime union avec lui. Or, comme la beauté unie à la créature la rend nécessairement belle, la sagesse sage et la force forte; ainsi la divinité, jointe immédiatement et par elle-même à l'âme, la rend divine et fait que le bienheureux, demeurant homme en substance, devient comme un Dieu en perfection. « Ego dixi, dii estis, chante David « (Psal. 81, 6) : J'ai dit, vous êtes des dieux; » c'est là proprement qu'il sera vrai. Comme le fer mis dans la fournaise y prend tellement les qualités du feu, la chaleur et la lumière, que, quoiqu'il ne perde point son essence, l'on dirait pourtant, à le voir et à le toucher, que ce n'est pas du fer, mais du feu, tant il lui ressemble; de même, bien que les bienheureux conservent leur nature en son intégrité, ils sont néanmoins tellement imbus des excellences de la divinité, si revêtus extérieurement et si remplis intérieurement de sa beauté, de sa sagesse, de sa force, et si parfaitement déifiés, qu'ils paraissent plutôt des dieux que des hommes. « Bibent jugiter, dit le Prophète, et bibent et « absorbebunt, et erunt quasi non sint (Abdiæ, 16) : « Ils boiront à longs traits les délices inénarrables de « la vision de Dieu, ils les engloutiront, et ils y seront « engloutis, et ils seront comme s'ils n'étaient pas, » non par le changement de leur essence, mais par la participation des attributs de Dieu, à qui ils seront intimement et éternellement unis.

VIII. Après la béatitude de l'entendement vient celle de la volonté, qui consiste en l'amour de Dieu, dont elle sera incontinent touchée et embrasée; car la

claire vision de cet objet infiniment beau et parfait, et par conséquent infiniment aimable, fera des impressions si puissantes sur elle, qu'il lui sera impossible de ne point l'aimer aussitôt de toute sa force, et ne pas déployer envers lui toutes ses affections. Par cet amour la volonté se coulera en Dieu et s'unira à lui très-étroitement, et par le moyen de cette union et du pouvoir particulier que l'amour a de changer l'amant en l'aimé, elle se transformera en lui, et comme il est la pureté, la sainteté et la perfection même, elle passera à un être très-pur, très-saint et très-parfait; d'où le bienheureux n'aura jamais d'autres volontés, d'autres désirs ni d'autres desseins que ceux de Dieu; il entrera dans toutes ses affections, il aimera incomparablement mieux sa gloire que la sienne propre, et ne s'aimera qu'en lui et pour lui. C'est alors qu'il accomplira au dernier point le commandement de la charité, d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa puissance. La joie de la volonté correspondra à la grandeur de son amour et du bien qu'elle possède, qui étant infini, et la volonté l'aimant si ardemment, et le possédant d'une façon très-excellente, avec assurance qu'elle ne le perdra jamais, elle recevra un plaisir incompréhensible. Voilà pour la béatitude de l'âme; disons maintenant quelque chose de celle du corps.

SECTION XXV

CONTINUATION DU SUJET.

I. La béatitude de notre corps. — II. Le lieu. — III. La compagnie.

I. L'âme n'est point bienheureuse toute seule, le corps l'est encore en sa façon, puisqu'il contribue en quelque chose au service de Dieu, et lui rend ses hommages; il est juste qu'il soit récompensé, ou nous de-

vrions dire que Dieu serait plus rigoureux à châtier les méchants, dont les corps seront pour leurs débauches tourmentés éternellement en enfer, que miséricordieux à reconnaître ceux des justes pour leurs mortifications et pour leurs jeûnes, ce qui est bien éloigné de la bonté de sa nature. De plus, l'homme ne serait par ce moyen qu'à moitié bienheureux, puisqu'une des deux parties qui le composent serait exclue de sa félicité. Il est donc hors de tout doute que nos corps auront leur béatitude, c'est-à-dire qu'il n'y aura aucun sens ni aucun membre qui ne jouisse d'un contentement souverain, par la parfaite et éternelle possession de son plus excellent objet de la façon convenable à cet état que Dieu sait : de sorte que le moindre bienheureux aura plus de plaisirs corporels en un quart d'heure, que n'en ont eu depuis le commencement du monde tous les hommes ensemble. Les yeux posséderont leur félicité accomplie par la vue de toutes les couleurs et de ces beautés incomparables qui reluiront dans les corps bienheureux, et singulièrement en ceux de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, de l'ordre et de l'architecture de cette divine maison, des cieux et de tout l'univers. L'ouïe la sienne, par les concerts ravissants de musique dont le ciel retentira éternellement à la louange de Dieu, et par tous les sons et toutes les mélodies imaginables. L'odorat sera bienheureux par toutes les odeurs et tous les parfums, dont les plus doux s'exhaleront des corps mêmes ; le goût par toutes les saveurs, en vertu d'une qualité perpétuellement inhérente à son organe; et l'attouchement par la délicatesse des premières qualités et par un tempérament très-délicieux.

De plus, le corps bienheureux sera doué des quatre qualités glorieuses, qui lui apporteront un bonheur sans égal et le rendront un chef-d'œuvre de merveilles : la clarté, qui le fera plus lumineux et plus écla-

tant que le soleil; l'agilité, au moyen de laquelle, déchargé de sa pesanteur naturelle, plus vite qu'un oiseau et qu'un trait décoché, il se transportera en un tour de main du ciel sur terre et d'un bout du monde à l'autre; la subtilité, qui lui donnera le pouvoir de pénétrer, à la façon des esprits, les choses les plus solides sans les rompre; et l'immortalité, qui le mettra à couvert de toutes les atteintes des maladies, des douleurs et de la mort, exempt de la faim, de la soif, de la nécessité du sommeil et de toutes les autres infirmités sous lesquelles nous sommes maintenant courbés, et jouissant d'une santé parfaite, d'un inviolable repos, d'une joie qui ne sera jamais traversée d'aucune affliction, d'une force indomptable et d'une éternelle vie; Dieu étant au bienheureux tout pour le corps et pour l'âme. Car, « Erit Deus « omnia in omnibus, » dit saint Paul (1 Cor., 15, 28). Et si nos corps à présent sont sujets à tant d'incommodités, si nos âmes souffrent tant de misères, si notre esprit est si plein d'ignorance, si notre jugement se trompe dans ses avis, si notre volonté se dérègle en ses affections, si notre mémoire est si faible en ses souvenirs, c'est, dit saint Bernard (Serm. 11 in Cant.), que Dieu ne nous est pas encore tout, et que notre corps et notre âme sont vides de lui; mais alors notre corps sera rempli de lui en la façon dont il en est capable, l'âme pareillement en sera toute pleine. « Et rationi « futurus est plenitudo lucis, voluntati multitudo « pacis, memoriæ continuatio æternitatis : Il sera à « notre esprit plénitude de lumière, à notre volonté « abondance de paix, et une fermeté éternelle à notre « mémoire. » — « Erit tunc Deus, dit saint Augus- « tin, omnia in omnibus, nec erit ulla infelicitas quæ « nos exerceat, sed felicitas sola quæ pascat, ipse « autem pastor noster, Deus noster : ipse potus noster, « Deus noster : honor noster, Deus noster; divitiæ « nostræ, Deus noster; quæcumque hic varia quæris,

« ipse tibi unus omnia erit (Serm. 4, c. 4 de verb. Do-
« mini) : Dieu alors sera tout à tous, il ne se trouvera
« en cet état fortuné aucune adversité qui nous tra-
« vaille, mais seulement un contentement parfait qui
« nous réjouira. Dieu seul sera notre pasteur, notre
« nourriture, notre boisson, notre gloire, nos ri-
« chesses et tout ce que nous pouvons souhaiter. »
— « In æternum exultabunt et habitabis in eis, chante
« le Prophète royal (Ps. 5, 12) : Ils tressailleront
« d'aise à jamais, parce que vous demeurerez en
« eux, » et vous les remplirez dedans et dehors de vous-même.

II. J'ajoute à toutes ces félicités la beauté admirable du lieu, où le juste passera son éternité bienheureuse, à savoir, le ciel empirée, en comparaison duquel les louvres et les plus magnifiques palais des monarques ne sont en symétrie, en gaîté, en clarté, en richesses et en toutes sortes d'ornements que des nids d'hirondelles; en effet, ce ne sont que les ouvrages des esprits et des mains des hommes, et faits de matière vile et corruptible; et Dieu a employé la grandeur de sa sagesse et de sa puissance pour embellir ce lieu où il doit demeurer et se réjouir à jamais avec ses enfants. Et si nous voyons ici-bas en la possession des hommes vicieux et ennemis de Dieu des maisons de plaisance si belles et si agréables, qu'elles ravissent les yeux et charment les sens, et font presque naître le désir de n'en sortir jamais, quelle sera celle qu'il prépare là-haut à ses serviteurs et à ses amis? « Quàm speciosa, » s'écria saint Fulgence, considérant la majesté et la gloire de la ville de Rome du temps de Théodoric, et les honneurs que ce prince y recevait, « potest esse
« Jerusalem cœlestis, si sic fulget Roma terrestris; et
« si in hoc seculo datur tanti honoris dignitas diligen-
« tibus vanitatem, qualis honor et gloria præstabitur
« contemplantibus veritatem? Oh! quelle beauté doit

« avoir la Jérusalem céleste, si celle de la ville de « Rome, qui n'est qu'en terre et de terre, est si « grande ? Et si Dieu donne tant de biens, tant d'hon- « neurs et tant de plaisirs aux pécheurs qui aiment la « vanité, combien en donnera-t-il aux justes qui ne « regardent que la vérité? »

III. Je joins à cela la douceur de la compagnie avec laquelle le bienheureux doit toujours vivre, à savoir, les anges et les hommes participant du même bonheur que lui, en qui deux choses sont à remarquer : la première, la très-parfaite connaissance qu'ils auront les uns des autres, se connaissant tous mieux et plus intimement, bien qu'ils soient un nombre presque innombrable, que jamais les deux plus confidents amis ne se sont connus sur la terre, comme aussi est-il bien convenable à ceux qui doivent, en qualité de concitoyens, de cohéritiers et de frères vivre et converser ensemble dans une sincère amitié, et en toutes sortes de saintes privautés ; et afin que tous en chacun et chacun en tous puissent honorer et louer Dieu. La seconde, leurs qualités et leurs conditions, étant tous très-nobles, tous princes, rois, enfants de Dieu, très-saints, pleins de grâce et de gloire, très-sages, très-prudents, très-courtois, très-affables et doués de toutes les parties du corps et de l'esprit qui peuvent rendre une personne très-accomplie et très-aimable. Si nous goûtons de si grandes délices dans la rencontre d'un bon esprit et la conversation d'un homme discret, poli, savant, biendisant et vertueux, qu'elles tiennent rang parmi les plus grandes que l'on éprouve en cette vie ; et s'il se trouvait une maison où demeurassent les plus doctes, les plus saints et les plus excellents hommes qui aient été dans le christianisme, comme saint Ambroise, saint Augustin, les saints Grégoires, saint Basile, saint Chrysostome, saint Bernard, saint Thomas et semblables, il ne se pourrait rien figurer d'agréable ni de charmant

après l'entretien de ces grands personnages; cela pourtant ne serait rien du tout en comparaison des délices et des contentements que recevront les bienheureux, tous comblés de science, de prudence, de sagesse et de sainteté dans leur mutuelle communication, qui sera accompagnée de civilité, de respects, de déférences, de compliments sincères, de concorde et de témoignages d'une bienveillance cordiale et parfaite au dernier point. Ces douceurs ne sont pas concevables. Voilà un tableau grossier de la béatitude préparée à l'homme juste.

Disons maintenant avec saint Paul pour venir à notre dessein : « Has ergo habentes promissiones, « carissimi, mundemus nos ab omni inquinamento « carnis et spiritûs, perficientes sanctificationem in « timore Dei (3 Cor., 7, 1) : Ayant donc de si grandes « promesses, de si belles espérances de ses riches tré- « sors, n'avons-nous pas un merveilleux sujet de pu- « rifier nos corps et nos âmes de toute ordure, de « mener une vie sainte dans la crainte de Dieu, » et de subir toutes les difficultés nécessaires pour acquérir ces biens ? Nul bien sans peine, dit-on ordinairement, et c'est vrai. Dieu vend tout au poids de la sueur, comme porte le proverbe ancien, et les actions même les plus délicieuses des sens ne sont pas en cette vie sans quelque travail ; car la viande la plus exquise ne sautera pas dans votre bouche ni dans votre estomac pour vous nourrir, il faut l'y porter, la mâcher et la digérer ; et quand ce ne serait que les causes souffrent toujours en agissant, qu'elles perdent quelque chose du leur et s'affaiblissent. Quelles peines du corps et de l'esprit n'endurent pas les soldats dans les armées, les nautoniers dans leurs voyages, les marchands dans leur trafic, et les artisans dans leurs boutiques ? Et pour si peu, dont encore bien souvent ils sont frustrés. Les méchants mêmes, pour

assouvir leurs concupiscences, pour venir à bout de leurs desseins et se perdre, n'ont-ils pas mille maux, et ne disent-ils point là-bas dans les enfers ces paroles que le Sage leur met dans la bouche : « Ambulavimus vias difficiles (Sap., 5, 6) : Nous avons marché « par des chemins difficiles et semés d'épines ? » Combien est-il plus raisonnable de souffrir pour se sauver et acquérir les biens infinis du ciel! « Tanti vitreum, « dit Tertullien, quanti verum margaritum (Ad martyres) : Si on fait tant d'état d'une pierre fausse, quel « compte doit-on tenir, et que doit-on donner d'un « diamant qui n'a point de prix ? » Saint Paul, pour nous encourager et nous échauffer à cette conquête, emploie cette belle comparaison, que nous étendrons : « Omnis qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet, et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam » (I Cor., 9, 25). Tous ceux qui désirent combattre aux jeux publics de la Grèce s'abstiennent constamment de tout ce qui peut les empêcher de courir, de lutter et de faire les autres exercices ; ils vivent dans une entière continence, renonçant à toutes les voluptés du corps, et s'appliquent meme aux reins pendant la nuit des plaques de plomb, afin qu'il ne leur arrive rien durant le sommeil qui puisse diminuer leurs forces ; ils se retranchent les viandes friandes et délicates, se nourrissant de sèches et de grossières, et suivent un régime de vie fort austère et rigoureux. Pourquoi toutes ces rigueurs ? A quel dessein toutes ces austérités et toutes ces mortifications ? Pour gagner une branche d'olivier sauvage, une couronne de laurier ou de je ne sais quel arbre qui se flétrit en un jour. Nous donc, si nous avons un rayon de bon sens, que devons-nous faire, et quelle contrainte devons-nous nous donner pour remporter une couronne de gloire immortelle, pour de souverains honneurs, pour l'acquisition d'un

royaume éternel et de la vision bienheureuse de Dieu ?

Oui, mais, me direz-vous, les peines sont grandes, c'est une chose bien rude de mortifier ses sens, de dompter ses passions, de se détacher des créatures et de soi-même, et durant toute sa vie. Je réponds : Quand ces peines seraient encore plus grandes qu'elles ne sont, elles seraient toujours très-petites, et comme nulles en comparaison de la récompense. Car, « Non sunt condignæ passiones hujus temporis, » comme dit l'Apôtre (Rom., 8, 8), et comme le prononça hautement saint Abibe, martyr, au plus sensible des horribles tourments qu'on lui faisait souffrir, « ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis (in « Act., 15 novemb.) : Toutes les afflictions de cette « vie, si piquantes et douloureuses qu'elles soient, « n'approchent aucunement du salaire, de la gloire « qui leur est préparée en l'autre. » Pour juger de la grandeur d'un prix, il faut nécessairement le comparer avec la chose que l'on achète ; car si vous demandiez à quelqu'un en général, et sans marquer rien de particulier, si c'est beaucoup de cent écus pour acheter une chose, il vous répondrait : C'est selon ce que la chose vaut ; pour acheter un héritage de grand revenu, ce n'est rien ; pour un petit morceau de terre stérile, c'est trop. De même au sujet de vos travaux : « Dices forsan, c'est saint Augustin qui parle, grandis « labor, sed respice quod promissum est » (Epist. 143 ad Demetriad.). Vous direz peut-être : Le travail est grand ; il y a bien de la difficulté à mettre le frein à ses passions, à rompre ses inclinations, à se déprendre d'une créature que l'on aime, à mortifier son corps, à assujettir sa volonté et son jugement, à pardonner une injure et à s'acquitter des autres devoirs de la vertu. Je réponds que pour en juger équitablement, il ne faut pas considérer ces difficultés en elles-mêmes, mais les mesurer avec la grandeur de la ré-

compense ; car alors vous verrez que si elles étaient grandes en soi, elles ne sont plus rien dans cette comparaison. Dieu est le prix de nos travaux, et qui pourra se plaindre raisonnablement qu'il lui soit cher vendu, quoi qu'on lui demande, quand ce serait dix mille vies, s'il en avait autant, puisqu'il est d'une valeur infinie ? Aussi il dit à Abraham : « Noli timere, « ego sum merces tua magna nimis » (Genes., 15, 1) : Ne crains point de me servir et de prendre toute la peine nécessaire ; n'appréhende point de te priver pour l'amour de moi des choses qui te seront les plus chères, « je serai ton prix, qui ira infiniment au delà « de ton travail. » — « Id quod in præsenti, dit saint « Paul, est momentaneum et leve tribulationis nos- « træ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ « pondus operatur in nobis (2 Cor., 4, 17) : Les afflic- « tions courtes et d'un moment de cette vie nous ac- « quièrent des trésors immenses de richesses et de « gloire éternelle ; » n'est-ce pas bien surabondamment les payer ? Oui, dit saint Bernard : « Latet « gloria, fratres mei, abscondita nobis est in tribula- « tione, in momentaneo hoc latet æternitas, in hoc « levi pondus sublime et supra modum (Serm. 17 in « psal. Qui habitat) : Mes frères, la gloire nous est « cachée dans la tribulation, une éternité de gloire « dans un moment de tribulation, et un plaisir exces- « sivement doux et solide dans une peine fort légère. » Saint Augustin dit fort à propos : « Cùm attenderis « quid sis accepturus, omnia tibi erunt vilia quæ pa- « teris, nec digna æstimabis, pro quibus illud acci- « pias ; nam utique pro æterna requie labor æternus su- « beundus est, æternam felicitatem accepturus, æternas « passiones sustinere deberes (in psal. 39) : Si tu penses « à ce que tu dois recevoir, tout ce que tu endures pour « le gagner te semblera petit et n'en être pas à beau- « coup près le juste prix. Car pour un repos éternel

« il faudrait un travail qui n'eût point de fin, et puis-« que tu jouiras d'une éternelle félicité, les souffran-« ces devraient avoir une durée aussi longue. » Mais remarque, dit-il autre part (in ps. 93), la bonté et la miséricorde de Dieu; pour avoir le ciel il ne te dit pas : Travaille un million d'ans; il ne te dit ni mille ni cinq cents ans, mais seulemeut peu d'années, et pendant le cours de ta vie qui est fort courte, où par conséquent le travail ne peut pas être long; et encore il est adouci par beaucoup de consolations qu'il a coutume de donner aux âmes justes : « Ecce quantum « pretium damus, quodammodo unam siliquam ad « accipiendos thesauros sempiternos : Voilà le prix « que nous donnons, c'est-à-dire une maille pour « avoir des trésors éternels. » C'est bien ce que dit David : « Pro nihilo salvos facies illos (Psal. 55, 8) : « Il nous sauvera pour rien. » Ainsi saint Fursy entendit les anges qui chantaient : « Nullus labor durus « videri debet, nullum longum tempus, quo gloria « æternitatis acquiritur (Sur., 16 januarii) : Nul tra-« vail doit sembler fâcheux, ni aucun temps long, « avec lequel on acquiert la gloire de l'éternité bien-« heureuse. »

Et saint Bernard à ce sujet dit ces belles paroles : « Perge ergo murmurare et dicere : longum est, grave « est, non possum tam immania et tam diuturna portare « (Serm. 1 de diversis) : Ne murmure donc point, « disant : Le travail est long, il est pesant; je ne sau-« rais porter une peine si grande ni durer si longtemps « à la fatigue, je ne puis tant me mortifier ni me « contraindre si fort. » Est-ce vrai? Ecoute l'Apôtre qui dit que nos souffrances ne sont que des instants; pourquoi comptes-tu les jours et les heures de ta vie, qui est si incertaine? « Transit hora, transit et pœna; « non sic gloria, non sic remuneratio, non sic merces « ipsa laboris; nescit vicissitudinem, nescit finem,

« manet tota simul et manet in æternum : L'heure « passe et la peine aussi; mais il n'en est pas de même « de la gloire, de la récompense, car elle ne passe « point, elle est toute ensemble sans que rien s'en « écoule, et elle ne finit jamais; » de plus : « Guttatim « pœna bibitur, liquando sumitur, per minutias tran- « sit; at in remuneratione torrens est voluptatis et « fluminis impetus, torrens inundans lætitiæ, flumen « gloriæ, flumen pacis : On boit la peine goutte à « goutte, par parties, par petits filets et à diverses « reprises; la béatitude est un torrent de volupté, un « gros fleuve de gloire, de plaisir et de paix, dans « lequel l'âme est noyée. » Et puis : « Non nobis glo- « riosa vestis, non gloriosa domus, sed ipsa gloria « promittitur; nam in veritate justorum expectatio non « aliquid lætum, sed ipsa lætitia est : On ne nous pro- « met pas un habit glorieux, ni une maison magni- « fique, mais la magnificence même et la gloire « même, car, pour dire le vrai, l'attente des justes « n'est pas d'une chose joyeuse, mais de la joie « même. » Les hommes prennent leurs plaisirs dans les viandes, dans les honneurs, les richesses et les vices; mais où aboutissent tous ces plaisirs? A la tristesse et aux regrets; Dieu nous prépare le plaisir, la vie, l'honneur, la paix, la félicité, et tout cela en sa source, c'est-à-dire en soi-même. « Habentes ergò, « conclut-il, talem promissionem, non deficiamus aut « fatigemus aliquandò, nec grave causemur onus « Christi : Ayant donc de telles promesses, ne perdons « pas courage, ne nous laissons pas vaincre au travail, « et ne nous plaignons point que le joug de Notre- « Seigneur est pesant : » quand il serait de fer, il est léger, si on jette les yeux sur ces grandes et éternelles récompenses.

C'est là qu'il faut les pointer et les tenir attachés, quand il est question de souffrir, ou que l'on sent son

cœur s'affaiblir dans les peines; comme ceux qui montent des échelles ne doivent pas regarder en bas, de peur que leurs yeux et leur cerveau ne se troublent, mais en haut. Ainsi, saint Étienne les élevant au ciel (Act., 7, 55) et y apercevant Notre-Seigneur à la droite du Père, trouvait doux, comme chante l'Église, les coups de pierres dont il fut assommé; il les estimait des diamants, des rubis et des émeraudes qu'on lui jetait pour l'enrichir. Ainsi, la mère de saint Mélithon, le plus jeune des quarante martyrs qui moururent de froid à Sébaste, sous la persécution de Lucinius (in Actis, 9 martii), voyant son fils respirer encore, après que tous ses compagnons eurent rendu leurs âmes bienheureuses, lui dit tout haut : Mon fils, bon courage, endure encore un peu, regarde Jésus-Christ à la porte du ciel qui t'attend. Ainsi celle de saint Symphorien, martyr (in Actis, 22 augusti), jeune d'âge, mais d'une héroïque vertu; comme après avoir été tourmenté très-cruellement en diverses façons, on le conduisait à la mort, elle lui cria : Mon fils, mon fils, souviens-toi de la vie éternelle qui t'est préparée, contemple le ciel et celui qui y commande, et pense qu'on ne t'ôte point la vie, mais qu'on te la change en une meilleure. Ainsi saint Agapet (in Actis, 18 augusti), martyr très-illustre, qui n'avait que quinze ans; après avoir surmonté avec un courage invincible les fouets, les nerfs de bœuf, le feu, l'eau bouillante et plusieurs autres horribles supplices, comme on lui couvrait la tête de charbons ardents, rendant grâces à Dieu, il dit : C'est chose bien petite et bien supportable, que la tête, qui doit être couronnée au ciel d'un diadème de gloire, soit brûlée sur la terre. Oh! que la couronne me siéra bien, et que les ornements auront bonne grâce sur les plaies reçues pour Jésus-Christ? Lorsque saint Adrien (in Actis S. Adriani, 8 sept.), encore païen et dans la fleur de l'âge, eut attentive-

ment considéré avec quelle force les martyrs enduraient et avec quelle joie ils allaient à la mort, et leur eut demandé pourquoi ils se déterminaient à supporter de si grands maux, et quelle récompense ils en espéraient, ils lui répondirent les paroles que nous avons rapportées ci-dessus : Nous espérons des biens que l'œil n'a point vus, l'oreille n'a point entendus, ni l'entendement humain conçus; cette attente nous fortifie au point que vous voyez, et nous fait trouver douces toutes nos peines; paroles qui firent une si puissante impression sur l'âme d'Adrien, qu'aussitôt éclairé d'une lumière divine, échauffé d'un feu sacré, il se fit inscrire au nombre des saints confesseurs qui devaient être présentés devant le juge, et fut depuis un martyr très-illustre. Saint François, dans toutes les rigueurs dont il s'affligeait incessamment, avait coutume de dire : La gloire qui m'est préparée là-haut est si démesurée, que tous les travaux, toutes les maladies, toutes les humiliations et toutes les mortifications me plaisent. Saint Paul nous apprend que Notre-Seigneur même, « Proposito sibi gaudio sustinuit crucem con-« fusione contemptâ (Hebr., 12, 2), a volontiers em-« brassé les douleurs et les ignominies de la croix, se « figurant quelles joies lui devaient arriver de ses « souffrances et quelle gloire découler de ses oppro-« bres. »

SECTION XXVI

SIXIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, LES MAUX DE L'AUTRE VIE.

I. Les maux de l'enfer sont ineffables et incompréhensibles. — II. La peine du dam. — III. La peine du sens.

Ce motif est opposé au précédent, et s'il est bien considéré, il aura un très-grand pouvoir sur nous. Il y a deux sortes de maux en l'autre vie : les uns sont

éternels, à savoir, ceux de l'enfer ; les autres pour un temps, et ce sont ceux du purgatoire.

I. Comme les biens destinés dans le ciel aux justes pour récompense de leurs bonnes œuvres surpassent, ainsi que nous l'avons remarqué dans les saintes Lettres, tout ce que l'œil a vu, l'oreille entendu et l'entendement humain compris, nous devons penser et dire de même des tourments que les méchants souffriront dans les enfers, en punition de leurs crimes. Les deux bras théologiques de Dieu sont sa bonté et sa justice ; et comme de la grandeur d'un bras on connaît celle de l'autre, parce qu'ils sont naturellement égaux, ainsi de l'extrême bonté de Dieu pour les justes, et des biens infinis qu'il leur communique dans la béatitude, on doit connaître la très-rigoureuse justice qu'il exerce en l'autre vie sur les pécheurs, et la quantité immense des horribles maux qu'il leur fait souffrir. Le poète latin fut éclairé d'une bonne lumière quand il chanta :

Non si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprehendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim (6 Æneid.) :

Quand j'aurais à la fois cent bouches bien ouvertes,
Et cent langues toujours également disertes ;
Quand j'aurais une voix forte comme le fer,
Je n'exprimerais pas l'horreur de ces abîmes,
Ni la diversité des espèces de crimes,
Ni les noms des tourments que l'on voit en enfer.

Le saint homme Job dans un mot a tout embrassé : « Omnis dolor irruet super eos (cap. 20, 22) : Toute « douleur tombera sur eux. » Il dit toute, pour signifier que toutes les douleurs du corps, toutes les peines de l'esprit les affligeront, toutes les douleurs de la tête tourmenteront leur tête, toutes les douleurs des dents se décharger ont sur les leurs, et ils seront assaillis dans tous leurs autres membres et dans toutes leurs facultés externes et internes de toutes les douleurs

dont ils sont capables, qui ne leur viendront pas peu à peu, goutte à goutte, et l'une après l'autre, mais toutes ensemble; *irruet*, fondant sur eux avec furie, avec un plein débord, en forme de déluge. Or, si une seule tristesse violente, si une douleur aiguë de la pierre ou de la goutte fait qu'un homme, quoiqu'il soit bien nourri, bien servi et honoré, s'estime misérable et ne prend goût à rien de tout ce bonheur qui l'environne, et le réduit même quelquefois à tel point que, ne pouvant plus supporter la force du mal, il se détruit : que feront donc toutes les douleurs du corps et toutes les gênes de l'âme, aiguës au dernier degré, travaillant conjointement un homme? En quel état et en quelle extrémité le réduiront-elles? De plus, toutes les créatures se mettront de la partie pour le tourmenter; car comme, pour composer la parfaite béatitude des saints, il n'y aura rien en eux ni hors d'eux, comme dit saint Thomas (in supplem., 3 p., q. 98, art. 7), qui ne contribue à leur joie, aussi toutes les choses de l'univers se lieront ensemble pour concourir au malheur des méchants, afin qu'il soit extrême et consommé. Et en effet il faut bien dire qu'il montera à un comble merveilleux, puisque n'y ayant rien en cette vie de si affreux ni de si redoutable que la mort, elle sera pourtant le plus grand objet des souhaits de ces infortunés, et ils la regarderont comme la chose la plus désirable qui saurait leur arriver; mais, comme dit saint Jean (Apoc., 9, 6.), plus ils la désireront, plus elle s'enfuira d'eux. Et il ne faut pas s'étonner de cela, parce que cet état est celui où Dieu veut déployer les effets de la justice, et faire voir à toutes ses créatures combien il hait le péché, combien sévèrement il le châtie, et avec quelle fureur, après avoir bien patienté, il se venge de ses ennemis. Mais voyons ces peines plus en particulier.

Tous les docteurs nous enseignent que les peines de

l'enfer sont doubles. La première s'appelle la peine du dam ; et la seconde, la peine du sens : celle-là consiste en la perte que le damné fait de la vision de Dieu et des biens qui la suivent; celle-ci, dans toutes les souffrances qui lui viendront, soit dans le corps ou dans l'âme, des causes extérieures et des créatures. Ces deux peines seront adjugées aux pécheurs avec une grande équité, parce que comme la peine, ainsi que dit sagement le Docteur angélique (3 contr. gent., cap. 145), doit par raison être proportionnée à la coulpe, et qu'en toute coulpe le pécheur de son plein gré, et suivant sa perverse volonté, méprise Dieu et lui tourne le dos, et le visage à la créature, faisant plus d'état d'elle et constituant sa béatitude en sa possession, il est très-juste que Dieu de son côté méprise aussi le pécheur, le chasse, le bannisse de sa compagnie, et ordonne tellement les choses créées, qu'il reçoive du tourment de celles où il avait à tort établi sa joie. De sorte que la peine du dam correspond à la coulpe pour ce qui regarde le mépris et l'aversion de Dieu, et celle du sens pour ce qui concerne l'estime et la conversion à la créature.

II. Or, la peine du dam est sans doute la plus grande et l'essentielle, parce qu'elle prive l'homme du plus grand bien qui soit, et de sa principale et formelle béatitude, de la vision de Dieu. « Impius, dit Isaïe, iniqua « gessit, et non videbit gloriam Domini (cap. 26, 10) : « L'impie a commis des méchancetés, en punition « desquelles il ne verra point le Seigneur dans sa « gloire. » Le tourment le plus grave, la plus insupportable peine, dit saint Basile, que souffrent les damnés est la séparation de Dieu et la privation de sa vue, comme le plus grand mal et la plus redoutable maladie de l'œil est l'aveuglement, bien qu'il n'en sente aucune douleur, parce que sa fin est de voir, comme celle de l'homme damné était de contempler

Dieu. Et il ne faut point avancer là-contre qu'il ne semble pas que la peine de ne point voir Dieu doive être si fâcheuse, et que d'autres, particulièrement celle du feu, seront beaucoup plus cuisantes, comme il appert par ce qui se passe maintenant en nous, à qui une petite bluette causera plus de douleur que l'éloignement de la vue de Dieu; il ne faut pas, dis-je, avancer cela, parce qu'il n'est pas étonnant si nous n'avons maintenant aucun ou un fort petit sentiment de ne pas voir Dieu, puisque nous ne sommes point encore en état de ressentir cette perte. Un roi à l'âge de trois ou quatre ans ne serait point touché de celle qu'il ferait de son royaume si on le lui volait, et ne laisserait pas de jouer et de s'ébattre avec son usurpateur, bien qu'il lui vît sa couronne sur la tête et son sceptre à la main, parce que c'est un enfant; mais quand il aura vingt ou trente ans, et le jugement ouvert, il sentira vivement son malheur. Ainsi nous ne sommes en cette vie que des enfants, notre esprit ne monte pas si haut, et nous ne sommes point capables d'être affligés de la perte de la vision de Dieu, non plus que d'en goûter la joie, mais seulement de la mériter.

III. Pour la peine du sens, si elle n'est pas tout à fait si cruelle, elle l'est toutefois extrêmement, et avec une étendue beaucoup plus grande, parce qu'elle comprend toutes celles que le damné recevra des créatures et de soi-même dans l'âme et dans le corps. Premièrement, son imagination sera épouvantée perpétuellement de représentations horribles, de fantômes affreux et de tristes figures. Après son appétit sera agité comme la mer (Lessius, lib. 13 de Perfect. div., c. 24), quand tous les vents soufflant de toutes leurs forces les uns contre les autres, la mettent en sa plus grande furie; car il sera violemment battu de ses onze passions, et les craintes, les tristesses, les haines, les envies, les

courroux, les désespoirs s'entre-choqueront et déchireront cette âme malheureuse. Si en cette vie il n'est point de tourment pareil à celui que donne une forte passion; si elle jette la confusion dans un homme et met toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions dans un extrême désordre, que feront-elles donc toutes ensemble, quand il n'y aura plus aucun frein qui les retienne et que la raison n'aura plus aucun pouvoir? Car pendant toute l'éternité l'âme damnée ne fera aucune action raisonnable; sa mémoire sera affligée du souvenir continuel des biens qu'il a possédés et qui se sont évanouis comme une ombre, des maux présents qu'il endure et de ceux qui doivent suivre, avec une connaissance très-claire de leur éternelle durée, sans qu'il puisse se souvenir jamais de rien qui lui donne le moindre soulagement ou le divertisse de songer à ses misères; son entendement sera obscurci de grosses ténèbres et d'ignorances épaisses, et ne pourra former aucune bonne ni agréable pensée; mais il sera inséparablement attaché à celles qui lui causeront de la peine. Quoiqu'en ce monde, dit saint Thomas (in supplem., 3 p., q. 98, art. 7), une grande douleur du corps attire à soi l'attention de l'âme et lui ôte le moyen de s'occuper à autre chose; en enfer toutefois, quelque tourment que souffre le corps, il laissera à l'âme la volonté tout entière de penser aux causes de son malheur et aux sujets de ses ennuis : sa volonté sera obstinée dans ses péchés sans jamais s'en repentir, enragée dans la haine de Dieu, de soi-même et de toutes choses; d'où viendront les blasphèmes, les malédictions et les exécrations horribles, sans qu'elle puisse s'adoucir ni se changer, endurcie si immobilement dans le mal, qu'elle ne sera jamais touchée de l'affection d'aucun bien. Car, comme dit le même saint docteur, la volonté de l'âme damnée est entièrement mauvaise, parce qu'elle est tout à fait

éloignée de sa fin dernière, qui seule peut rendre une volonté bonne. Donc, quoiqu'elle voulût quelque bien, attendu toutefois qu'elle est ainsi dépravée, elle ne le voudra pas comme il faut, pour mériter la qualité de bonne. De plus, le ver de sa conscience, remords pénétrants, reproches sanglants et accusations péremptoires de sa conscience criminelle, la piquera sans cesse et sans pitié. Car comme le ver matériel naît de la pourriture du corps mort et le ronge, ainsi le ver spirituel se forme de la corruption du péché, et déchire l'âme qui l'a commis, à laquelle il donnera autant de piqûres mortelles, qu'il la fera penser de fois aux grâces de Dieu qu'elle a reçues, aux inspirations qui lui ont été communiquées, aux moyens qu'elle a eus de faire son salut, et combien facilement elle pouvait se garantir des effroyables maux où elle se voit plongée, et acquérir les biens éternels qu'elle a perdus. Il n'y a pas longtemps qu'un démon, parlant par la bouche d'une possédée (Relation de Lodun, 1636), dit ces paroles que nous devons considérer et redouter : Quand une âme sortant du corps nous est livrée, nous savons toutes les pièces de son procès, et cela nous est nécessaire, puisque nous sommes les exécuteurs de son arrêt; nous savons toutes les causes de sa condamnation, afin de lui imprimer à jamais plus vivement les motifs de sa douleur. On lui représente les grâces, les occasions, les lois de Dieu, et en même temps on lui applique les peines et on la charge de tourments. Nous avons des âmes à qui Dieu même s'est montré dans son humanité, et on leur représente cette grande beauté perdue; elles en ont même les impressions plus vives qu'elles n'avaient sur la terre, et qui ne leur servent que de tourment; car le sentiment de la privation des biens est beaucoup plus grand que celui de la peine. Quand quelques-uns, après avoir goûté grandement l'amour de Dieu et s'être relâchés et per-

dus, viennent en enfer, ils ont sans cesse quelque démon qui leur rappelle cette suavité de Dieu et les faveurs reçues, pour leur entretenir le ver.

Venons maintenant au corps partisan des péchés de l'âme, qui payera bien chèrement les plaisirs dont il a joui en cette vie, sans avoir voulu attendre l'autre, où il eût été infiniment plus heureux. Les yeux donc des damnés seront tourmentés de ténèbres horribles de ces cachots infernaux, un million de fois plus noires et plus affreuses que celles de l'Egypte et que toutes les nuits que nous avons, privés à jamais de l'aspect du soleil, de la jouissance de la lumière et de toutes les choses belles qui pourraient les récréer. « Usque in « æternum non videbit lumen, dit David (Ps. 48, 20) : « Ils ne verront jamais la clarté ; » ce n'est pas pourtant à dire que les tourments de la vue doivent manquer à ces malheureux, car de fois à autre s'élèveront des flammes ensoufrées, qui leur donneront autant de jour qu'il en faudra pour voir les embrasements infinis et les supplices innombrables dont ils doivent ressentir les rigueurs ; de plus, pour voir les laideurs extrêmes des corps damnés, et même, comme disent quelques-uns, les formes épouvantables que prendront quelquefois les démons de figures monstrueuses, pour leur causer encore plus de peine. « In inferno, dit saint « Grégoire, ignis, qui in obscuritate cruciat, creden- « dum est, quia lumen ad tormentum servat (lib. 9 « Moral., cap. 39) : Le feu d'enfer, qui tourmente les « pécheurs par son obscurité, réserve quelque clarté « pour les affliger davantage. » En outre, leurs yeux se convertiront en deux sources inépuisables de larmes excessivement cuisantes, mais néanmoins inutiles ; leurs oreilles, au lieu des doux concerts, des louanges et des bénédictions des saints, pour lesquelles elles étaient faites, n'entendront que les cris, les hurlements, les regrets, les grincements de dents de ces

désespérés; les malédictions et les imprécations qu'ils lanceront sans cesse contre les créatures dont ils ont abusé, contre leurs parents, leurs amis et leurs supérieurs, qui, faute de les avoir instruits et corrigés, auront été cause de leur ruine, et particulièrement les blasphèmes exécrables qu'ils vomiront contre Dieu, le plus grand objet de leur haine, comme celui qui leur fait souffrir tant de maux. L'odorat sera extrêmement peiné des odeurs intolérables et des infections dont ce lieu maudit, l'égout du monde, sera rempli, et qui sortiront principalement de tous les corps damnés, et singulièrement du leur : la bouche, la langue, le palais, le gosier et l'estomac seront punis de tous les supplices dont le goût est capable, « d'une faim enra-« gée : Famem patientur ut canes, » dit David (Ps. 38, 7), d'une soif éternellement brûlante, comme celle du riche glouton; s'ils boivent, ce sera de ce vin que décrit le même prophète en ces termes : « Calix in manu « Domini, vini meri plenus mixto, et inclinavit ex « hoc in hoc, verumtamen fæx ejus non est exinanita, « bibent omnes peccatores terræ (Ps. 74, 9) : Dieu « tient en sa main une coupe pleine de vin empoi-« sonné, tous les pécheurs en boiront là-bas, et quoi-« qu'ils en boivent toujours, ils n'en verront jamais le « fond. » Et saint Jean : « Bibet de vino iræ Dei, « quod mixtum est mero in calice iræ ipsius (Apoc., « 14, 9) : Le méchant boira du vin de la colère de « Dieu, dans le vase de sa fureur : » oh! quelle boisson! qui pourrait en expliquer l'amertume? « Fel dra-« conum, dit Moïse, vinum eorum, et venenum aspi-« dum insanabile (Deut., 32, 33) : Leur vin est du fiel « de dragon et du venin d'aspic, qui causent des dou-« leurs mortelles et des tranchées incurables. » Si quelqu'un était condamné à manger des crapauds, des serpents, de la chair pourrie et choses semblables, dont la seule imagination nous blesse et nous fait

bondir l'estomac, que ne ferait-il pour l'éviter? S'il devait boire du pus sortant des ulcères gangrenés et autres matières corrompues, quelle peine, quelle difficulté aurait-il? vu qu'elle est si grande en plusieurs à prendre seulement des médecines, qui néanmoins passent bien vite et qui doivent apporter la santé. Voilà pourtant où seront réduits les damnés, non que je veuille dire qu'effectivement ils doivent manger et boire ces ordures, mais qu'ils ressentiront les mêmes amertumes et les mêmes maux de cœur et bondissements d'estomac, et encore beaucoup plus grands que s'ils les mangeaient et les buvaient.

Le sentiment de l'attouchement (Lessius, de Perfect. divin., lib. 13, cap. 24), qui n'est point restreint à une seule partie du corps, mais répandu partout, sera horriblement tourmenté de mille façons. Mais une des plus furieuses tortures que la justice de Dieu lui fera souffrir est celle du feu, qui sera un feu vrai et corporel, comme la sainte Ecriture et les docteurs nous assurent : « Ignis succensus est in furore meo, dit Dieu « par la bouche de Moïse, et ardebit usque ad inferni « novissima (Deut., 32, 22) : Le feu est allumé par le « souffle de ma colère, et il brûlera jusqu'au fond des « enfers ceux qui l'ont irritée par leurs iniquités, » et ce feu est de soufre. Ce qui a donné sujet à saint Jean (Apoc., 19, 20) d'appeler ce lieu de malheur un étang de feu et de soufre, et avec grande raison, tant parce que le soufre s'allume fort aisément et fait un feu très-vif, comme pour sa puanteur, qui doit servir en partie de châtiment à celle des péchés, comme aussi parce que jadis on purifiait avec le soufre les maisons empestées (Plin., lib. 35, cap. 15). Et comme le pécheur a souillé par les ordures de ses offenses son corps et son âme, qui devaient servir à Dieu de demeure convenable à sa majesté, il est juste que Dieu les purifie de la façon qu'il se peut avec le soufre; car la puni-

tion éternelle qu'il prend de ses crimes est une éternelle expiation qu'il en fait à sa justice.

Or, maintenant qui pourrait raconter la violence de ce feu? qui exprimer sa pointe? Pour en avoir quelque connaissance, il est bon de se souvenir que quelquefois on fait par artifice des feux qui sont si âpres et si pénétrants, particulièrement avec de l'antimoine, que sans exagération le feu ordinaire de nos foyers ne doit en comparaison passer que pour de la fumée. Quel sera donc le feu, auprès duquel tous les feux que les hommes peuvent faire, quelque invention qu'ils y apportent et quelques ingrédients qu'ils y fassent entrer, ne sont, comme disent les saints, qu'un feu en peinture? Or, il est différent du nôtre d'une distance presque infinie : premièrement, en cruauté, parce qu'il est incomparablement plus cuisant; secondement, en durée, parce qu'il est éternel; troisièmement, en lumière, puisqu'il est obscur, n'ayant qu'une petite, sombre et triste clarté, pour voir, comme nous avons dit, les objets qui pourront tourmenter les yeux; quatrièmement, en destruction : le nôtre consume les corps et les réduit en cendres, celui-là ne fera que les brûler sans leur ôter la vie; et cinquièmement, en force, agissant sur le corps et sur l'âme, sur laquelle le nôtre n'a point de prise, parce que celui-là n'agit pas selon l'étendue de sa vertu naturelle, mais comme instrument surnaturel du pouvoir de Dieu; il élèvera son activité jusqu'au point que voudra sa justice, et ainsi il n'aura besoin d'aucune matière pour s'entretenir, mais il sera nourri par la puissance de Dieu, qui étant infinie et éternelle aussi bien que sa colère, ce feu ne s'éteindra jamais. Quelle horreur de voir ce feu actif, furieux, noirâtre et insupportablement puant, qui viendra à se prendre avec une âpreté inexplicable et à s'incorporer intimement à cette chair malheureuse! Oh! quelle pitié sera-ce de regarder un damné en-

glouti dans les embrasements immenses, criant, hurlant, maugréant et se déchirant, sans aucun répit ni soulagement, et sans espérance d'en avoir jamais, le feu et les flammes lui sortant par les yeux, par les oreilles, par la bouche et par tous les conduits de son corps infâme. Oh! que la justice de Dieu est épouvantable! oh! qu'elle est terrible! mais aussi pourquoi a-t-on méprisé sa bonté, déshonoré sa majesté et foulé aux pieds le sang de son Fils?

SECTION XXVII

SUITE DU DISCOURS.

I. Le lieu. — II. La compagnie. — III. Les peines du purgatoire.

I. Outre tous ces tourments que souffriront les damnés et dont le moindre serait trop cruel, il y a encore deux choses qui leur causeront une peine extrême : le lieu et la compagnie. Le lieu est une perpétuelle prison au centre de la terre, très-obscure, très-brûlante et très-infecte. Job l'appelle : « Terram tenebrosam et « opertam mortis caligine, terram miseriæ et tenebra- « rum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempi- « ternus horror inhabitat (cap. 10, 21) : Terre sombre « et couverte de ténèbres affreuses, terre de misère et « d'obscurité, où l'image de la mort voltige toujours, « et où l'on ne voit aucun ordre, mais une confusion « générale et une horreur éternelle. » Il dit qu'il n'y a aucun ordre; c'est vrai, pour ce qui regarde les actions des damnés; mais il y a un grand ordre du côté de la justice de Dieu. « Neque enim omnipotens, dit saint « Grégoire expliquant ce passage, qui mala benè puniet, « inordinata esse ullo modo vel tormenta permittit; « quia ipsa quoque supplicia, quæ ex lance justitiæ « prodeunt, inferri sine ordine nequaquam possunt

« (lib. 9 Moral., cap. 39) : Car Dieu ne punit les dé-
« sordres qu'avec ordre, les folies qu'avec sagesse, les
« péchés qu'avec sainteté et les injustices qu'avec
« équité. » Et puis il l'explique par une belle comparaison prise du soleil qui, frappant plusieurs des mêmes rayons, fait néanmoins sur eux des impressions différentes, parce qu'ils sentent sa chaleur selon leur disposition ; ainsi c'est bien un même tourment qui afflige les damnés et un même feu qui les brûle, mais ce n'est pas avec la même violence. Car ce que fait parmi nous la diverse complexion de nos corps pour être inégalement échauffés de cet astre, la distinction des démérites et des crimes le fait entre eux pour être différemment brûlés; de plus, l'ordre éclate en leur peine, en ce qu'elle ne passe jamais leurs fautes; dans l'intégrité, n'y ayant ni action, ni parole, ni pensée mauvaise qui ne reçoive son supplice particulier; dans la partie qui aura le plus offensé, qui sera aussi la plus punie; dans la qualité de la punition, le superbe et l'ambitieux y devant souffrir plus de confusion et de mépris, l'impudique plus de douleur en sa chair, le gourmand plus de faim et de soif; et dans les instruments de leurs peines, qui seront les créatures dont ils ont abusé pour leurs plaisirs, comme dit le Sage, « Per quæ peccat
« quis, per hæc et torquetur (Sap., 11, 17), chacun
« sera tourmenté par les mêmes choses qui lui auront
« servi à offenser Dieu, » et les sujets de ses contentements illicites seront les causes de ses justes souffrances. Mais comment les damnés seront-ils placés en cette prison? quelle situation et quelle posture tiendront-ils dans les flammes? Les saintes Lettres nous l'apprennent en ces termes : « Pones eos ut cli-
« banum ignis (Ps. 20, 10). » Et derechef : « Congre-
« gabuntur in congregatione unius fascis in lacum, et
« claudentur ibi in carcere (Is., 24, 22) : Ils seront
« jetés dans le feu comme du bois sec; ils y seront

« serrés et liés comme des brins de fagot; ils y seront « entassés comme des briques dans le fourneau, » sans pouvoir remuer ni avoir les coudées franches, et la liberté d'aller où ils voudront.

II. La compagnie est l'autre chose extrêmement affligeante; car ce sont tous des ennemis de Dieu, la honte de la nature, l'opprobre de l'univers et des monstres de laideur. Il y en aura qui auront été princes, philosophes, orateurs, polis, agréables en leur humeur, et autrement bien qualifiés; il s'y trouve des parents, des alliés et de ceux qui auront été amis. Or, toutes ces belles qualités se perdent, et ils deviennent tous vils, infâmes, fâcheux, pleins de colère, de rage, d'envie, et ennemis mortels les uns des autres, sans qu'ils puissent jamais se regarder d'un bon œil ni se dire une parole d'amitié. Le père aura le fils en horreur, le fils son père, l'ami son ami, et d'autant plus qu'il aura plus contribué à son malheur. Oh! quel tourment de vivre durant toute l'éternité parmi ses ennemis! Quelle affliction de ne voir jamais personne qui vous veuille du bien et vous dise un bon mot! Quelle inexplicable désolation d'être en une compagnie d'où sera banni à perpétuité tout honneur, tout respect, toute civilité et toute vertu, et où ne régneront que querelles, rancunes, furie, et une inimitié irréconciliable! La compassion ne s'y trouvera point; on n'y plaindra personne en ses maux, mais plutôt on s'en moquera. « Vermis eorum non morietur, dit Isaïe, et « ignis eorum non extinguetur, et erunt usque ad « satietatem visionis omni carni (cap. 66) : Les alarmes « de leur conscience, qui les tiendront en transe, ne « les quitteront jamais; leur ver ira sans cesse leur « rongeant le cœur; le feu dont ils seront brûlés ne « s'éteindra point, et ils seront à tous en aversion et « en mépris. »

On croit que le plus grand malheur où un homme

peut tomber est, dans ses extrêmes misères, de n'inspirer de la pitié à personne, et dans le torrent des larmes que ses afflictions lui font verser, de n'émouvoir aucun à pleurer, mais plutôt à rire. Ainsi cet ancien mit au nombre des maux qu'il souhaitait à son ennemi celui-ci le dernier, comme le plus cruel de tous :

Sisque miser semper, nec sis miserabilis ulli,
Gaudeat adversis femina, virque tuis (Ovid.) :

Puisses-tu être toujours misérable, et néanmoins n'être plaint de personne, mais que tous les hommes et toutes les femmes se réjouissent de tes peines, et soient bien aises de te voir accablé d'infortunes. Ce qui sur terre passe pour l'affliction la plus sensible et la plus cuisante, bien qu'on ne la souffre que pour peu de temps, sera enduré des damnés à jamais, et sans comparaison avec plus de rigueur. Ils ne trouveront en toute l'étendue de l'éternité aucune créature, ni au ciel, ni sur la terre, ni aux enfers, qui les console et les regrette ; mais toutes de la façon qu'elles le pourront, auront de la joie et se moqueront de leurs désastres : « Super eum ridebunt et dicent : Ecce homo qui « non posuit Deum adjutorem suum. Lætabitur justus « cum viderit vindictam (Ps. 58, 8; 57, 11) : Elles se « riront de lui, et diront : Voilà ce bel homme qui n'a « pas mis son appui en Dieu, qui ne l'a point servi ni « honoré comme il devait, qui avait tant de moyens de « faire son salut et d'acquérir les trésors des biens éter- « nels qui lui étaient préparés ; et il a été si lourd et si « bête que de les perdre et se précipiter dans ces hor- « ribles peines où il est pour toujours : elles sont bien « employées, et il les mérite. » Dieu encore accomplira ces redoutables paroles dont il les avait menacés par la bouche du Sage : Je vous ai tant de fois appelés, et vous n'avez point voulu écouter ma voix ; je vous ai tendu la main, et vous ne l'avez point voulu prendre,

et vous n'avez pas tenu compte de mes remontrances : « Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo, « cum vobis in quod timebatis, advenerit (Prov., 1, « 24) : Moi aussi, je rirai de votre ruine, et je me mo- « querai de vous quand je verrai fondre sur vos têtes « les effroyables malheurs que vous craignez, » je vous regarderai avec contentement souffrir des douleurs intolérables, et accablés de toutes sortes de maux. Ces reproches, ces moqueries et ces mépris piqueront vivement les damnés, et d'autant plus, qu'ils les verront appuyés sur la vérité et qu'ils auront une connaissance bien plus claire que maintenant de l'excellence de leur âme, et que Dieu les avait créés supérieurs à toutes les créatures visibles et pour être à jamais couronnés de gloire. Ressentant alors la dignité de leur naissance, ils seront vivement touchés des outrages et des hontes qu'on leur fera, ils auront une peine sans pareille de se voir, pour l'autorité qu'ils devaient exercer dans le monde, réduits à la plus infâme servitude qui peut être. Quel déplaisir et quel crève-cœur à un noble courage, à une âme généreuse d'être méprisée et bafouée! à un prince qui avait coutume de commander et d'être obéi, de servir à un palefrenier, et de plier sous les volontés de ses ennemis, et en des choses ignominieuses, et pour toujours ! C'est ce que souffriront les damnés, qui beaucoup plus justement que les Juifs pourront faire ces plaintes: « Posuisti nos oppro- « brium vicinis nostris, subsannationem et derisum « his qui sunt in circuitu nostro: totâ die verecundia « mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit « me à voce exprobrantis et obloquentis, à facie inimici « et persequentis (Ps. 43, 14): Nous sommes la risée de « nos voisins, nous leur servons de jouet, et ils se mo- « quent de nos calamités; nous avons la face perpétuel- « lement couverte de confusion et de vergogne pour « les affronts et pourles indignités qu'ils nous font.»

Voilà une représentation imparfaite des tourments de l'enfer. Je dis imparfaite, parce que tout ce que nous en avons dit et tout ce que nous pouvons en dire n'approche point de la vérité. Mais supposons qu'ils ne soient pas plus grands que nous les avons déclarés, ne le seraient-ils pas assez, et encore trop, pour nous en imprimer une appréhension extrême, et nous faire diriger tous nos soins à nous en délivrer? C'est le fait d'un homme sage de craindre les choses terribles. Il y a de l'honneur, dit Aristote (3 Ethic., cap. 9 et 10), d'appréhender certaines choses et de l'infamie de n'en pas tenir compte, et il accuse nos anciens Gaulois de stupidité, parce qu'ils n'avaient point peur des tremblements de terre et des orages. La crainte nous a été donnée de Dieu pour redouter les maux dont nous sommes assiégés, et elle doit par raison être d'autant plus vive, que ces maux sont plus grands et traînent des conséquences plus dangereuses. Or c'est une créance qui ne reçoit point de contestation parmi les chrétiens, que de tous les maux qui peuvent nous arriver, la damnation éternelle est sans comparaison la plus horrible; d'où il faut inférer que c'est le plus raisonnable objet de notre crainte. Pourquoi donc le craignons-nous si peu? Pourquoi en avons-nous si peu de frayeur? Il faut dire que nous avons l'esprit bien enchanté, et que nous avons perdu le sens ou la foi, ou tous deux ensemble, de ne pas redouter ces épouvantables tourments et ces peines infinies, de ne pas vouloir faire le peu qu'il faut pour les éviter et nous détourner des chemins qui nous y conduisent. Aussi Moïse, après avoir assuré que la justice de Dieu a avec le souffle de son courroux allumé un feu dans les enfers pour y brûler les hommes rebelles à ses lois, ajoute avec étonnement : « Gens absque consilio est et « sine prudentia, utinam saperent et intelligerent ac « novissima providerent (Deut., 32, 28) : Oh! que « ceux qui ne pensent point à ces malheurs futurs et

« ne font pas leur possible pour s'en garantir, sont « déplorablement aveugles et insensés. » Plût à Dieu qu'ils voulussent devenir sages dans une affaire de telle importance, et s'arracher ce malheureux bandeau qui leur voile les yeux pour voir ces effroyables supplices où ils vont se précipiter ! Hélas ! nous voyons que nous avons tant d'appréhension de souffrir, que nous sommes si tendres à la douleur, et que l'homme le plus déterminé ne voudrait pas, de gaîté de cœur, s'enfoncer seulement une épingle dans le bras, parce que chaque chose désire sa conservation ; comment donc pourrons-nous endurer les furieux et inexplicables tourments de l'enfer. « Quis poterit, dit Isaïe, habitare de vobis cum « igne devorante? quis habitabit ex vobis cum ardo- « ribus sempiternis (cap. 33, 14)? Qui de vous pourra « demeurer dans le feu dévorant? qui pourra subsister « dans les flammes éternelles? » Quand les portefaix sont appelés pour charger quelque fardeau, ils le regardent et le pèsent avant de le mettre sur leur dos, pour voir s'ils pourront le porter. Lorsqu'un homme est sur le point de faire un péché, et qu'il a peine à surmonter la tentation qui l'y pousse, qu'il considère avec attention auparavant s'il a les épaules assez fortes pour porter les douleurs de l'enfer et souffrir les horribles flammes de cette triste prison ; pour s'essayer, qu'il approche seulement le doigt du feu et le tienne là un quart d'heure sans bouger, et après il verra ce qu'il peut. Comment ? une petite étincelle qui nous saute sur la main nous cuit si fort ; un accès de fièvre nous fait trouver les nuits si longues ; un mal de dents, de tête, d'estomac nous serre de si près ; nous voyons qu'une colique néphrétique, une goutte piquante, le calcul attaché au corps, et quand on fait les opérations pour l'arracher, est tout ce que les hommes les plus sages et les plus constants peuvent endurer, encore n'est-ce pas souvent sans crier beaucoup, quoi-

que l'on ne souffre qu'en une seule partie et peu de temps, que les opérateurs fassent le moins de mal qu'ils peuvent, que l'on soit assisté de ses amis qui consolent, qui encouragent, et de toutes ses nécessités, et que ce soit dans le dessein et avec espérance de recouvrer sa santé; comment donc pourrons-nous endurer les brasiers éternels et des maux si violents, que tous ceux-là n'en sont que des ombres? Que feront et à quelles extrémités seront réduits tant d'hommes si sensibles et tant de femmes si délicates, à qui la moindre image de douleur donne de l'appréhension et fait venir la sueur au visage, quand ils seront condamnés à celles de l'enfer, qui passent tout ce que nous pouvons concevoir? O Dieu! ne faut-il pas être charmé et ensorcelé pour y penser si rarement que l'on fait et apporter si peu de soin à s'en exempter? Et il ne faut pas dire que la pensée d'un objet si affreux nous épouvanterait trop; c'est une illusion du démon, qui fait tous ses efforts pour détourner nos esprits ailleurs, afin de nous y traîner, comme il fait, à yeux clos. Ne craignons point cette épouvante, quand elle devrait être véritable, ce qui n'est point, comme on le voit évidemment chez les saints, qui de tous les hommes sont les plus gais et les plus joyeux, comme aussi ils en ont plus de sujet. Il ne nous serait toujours que salutaire, et la plupart des chrétiens qui sont tombés dans cet abîme de malheurs n'y seraient pas, s'ils y avaient soigneusement pensé pendant leur vie; car il serait impossible qu'attendu l'amour naturel que nous nous portons, ils n'eussent pas fait toutes leurs diligences pour s'en garantir.

C'est donc un très-bon conseil quand un homme se voit sollicité de commettre quelque péché, de se représenter le plus vivement qu'il pourra les peines de l'enfer; et cette considération sera capable, s'il conserve encore un rayon de raison, d'étourdir le coup et de

l'arrêter tout court. Ainsi saint Martinien, combattu d'une tentation très-violente d'impudicité, sentant son courage s'amollir et sa volonté s'ébranler sur le consentement, se brûla la chair, et se dit : Martinien, regarde si tu pourras souffrir le feux éternels, où le plaisir qu'on te promet te conduirait infailliblement, puisque ce feu qui est grossier et que l'eau peut éteindre, se fait sentir avec tant de douleur. Par ce moyen il sortit victorieux du combat et amortit avec ce feu matériel celui de sa concupiscence. De plus, nous devons supporter patiemment, et même gaîment toutes les peines du corps et de l'esprit qui nous arrivent, et tout ce que la mortification a de rigoureux, pour fuir le vice, pour pratiquer la vertu et nous sauver; et véritablement ce ne sont que douceurs à comparaison de ce qui est en enfer. C'est le propre d'un homme avisé, quand de deux maux qui se présentent il est contraint d'en souffrir l'un, de choisir le moindre. Or, comme nous sommes nés avec la nécessité d'endurer en ce monde ou en l'autre, et qu'il n'est pas possible d'échapper entièrement, c'est d'un homme prudent de se résoudre à souffrir plutôt en celui-ci, où tous les travaux qui accompagnent la négociation de notre salut et la conquête du ciel, sont au fond supportables et aisés, qu'en l'autre, où les peines sont horribles, éternelles et sans fruit. « Qui timent pruinam, dit Job, « irruet super eos nix (cap. 6, 16) : Ceux qui craignent « une petite giboulée se verront tout couverts de neige, » et ayant difficulté de supporter quelques douleurs légères et courtes, ils seront forcés d'en endurer d'extrêmes et qui ne finiront jamais.

II. Pour les peines du purgatoire, il faut en discourir par proportion comme de celles de l'enfer, et dire qu'elles surpassent sans comparaison tout ce que nous pouvons souffrir en cette vie, les maladies les plus douloureuses, les martyres les plus cruels et les afflic-

tions d'esprit les plus terribles. Elles comprennent le feu, qui, comme nous avons dit de celui de l'enfer, ne brûle point naturellement comme le feu de nos foyers, mais surnaturellement comme instrument de Dieu, et de Dieu courroucé, qui lui imprime, par sa toute-puissance avec laquelle il se sert de ses créatures pour le bien de son service comme il lui plaît, par-dessus leur portée ordinaire, une force toute nouvelle, il augmente son activité et aiguise ses pointes ; de façon qu'avec ce feu ainsi brûlant il fait souffrir à l'âme un tourment incompréhensible. Après le feu vient le ver de la conscience, qui la ronge et la dévore, et qui n'est, disent les théologiens, ou qu'un acte d'une très-pure charité , ou un désir très-impétueux et une langueur mourante de voir Dieu , ou une contrition très-vive de l'avoir offensé, et pour si peu, et tant de fois, et après tant de faveurs, ou tous trois ensemble. Et ces pensées et ces sentiments, comme autant de mordantes tenailles, lui donnent des serres si pressantes et des étreintes si fortes, que sa douleur n'est pas imaginable. Ce sont autant de coups de poignard qui percent son cœur affligé, et la font continuellement mourir sans mourir. Et en effet, si en cette vie, où la connaissance est si obscure et l'amour si froid, le regret d'avoir déplu à Dieu s'est trouvé en quelques-uns si pénétrant, qu'il leur a fendu le cœur et causé la mort, quel regret, quel ennui et quelle contrition sera celle des âmes du purgatoire ? Combien desséchante et meurtrissante sera-t-elle en ce lieu, où la connaissance de Dieu est beaucoup plus claire, et où les âmes sont encore plus brûlées de son amour qu'elles ne le sont du feu matériel ? Il faut ajouter à cela l'obscurité affreuse de la prison où elles sont étroitement serrées avec le voisinage de l'enfer, d'où elles entendent en leur façon les blasphèmes des damnés contre Dieu, ce qui pour l'affection parfaite qu'elles lui portent, leur donne de très-

cruelles gênes. Et par-dessus tout la privation de Dieu, leur béatitude, qu'elles aiment au point que nous venons de dire, et la connaissance qu'elles se sont privées du bonheur de sa vue par leur nonchalance et pour des sottises, et rendues indignes pour ce temps du paradis, où elles l'eussent très-hautement glorifié, à quoi leurs plus ardents souhaits les portent, voilà sans doute l'extrémité de tous leurs maux.

Or comme les peines sont si grandes, et qu'il n'est pas possible de s'en dispenser si l'on ne paye en cette vie tout ce que l'on doit à la justice divine, et par conséquent si l'on ne souffre et l'on n'embrasse pas l'exercice de la mortification, ne vaut-il pas bien mieux s'y déterminer que d'attendre de s'en acquitter par ces horribles supplices? Si quelqu'un était condamné à être roué vif ou tiré à quatre chevaux, et qu'il lui fût permis de racheter un tel tourment avec un jeûne de trois jours, ne le ferait-il pas quand il lui faudrait jeûner au pain et à l'eau? Quand donc quelque maladie nous attaque, qu'il nous arrive quelque perte de biens, ou d'honneur, ou de personnes qui nous sont chères, que quelque affliction d'esprit nous travaille, et qu'il faut contraindre notre nature pour dompter nos passions, renoncer à nos sentiments, nous détacher d'une créature, observer les commandements de Dieu et accomplir nos devoirs, endurons volontiers toutes ces peines sans nous décourager, et tenons-les à grandes faveurs, puisque ce sont des diminutions notables de celles du purgatoire excessivement plus grandes, par lesquelles autrement il nous faudrait nécessairement passer. Le vénérable Bède (lib. 5 Hist. gentis Anglorum, cap. 13) rapporte un accident étrange qu'il assura être arrivé de son temps, et dont toute l'Angleterre eut connaissance : Un honnête homme marié et pieux, Anglais de nation, nommé Drithelmus, après sa mort retourna en vie par la volonté de Dieu

pour le bien de plusieurs, et raconta qu'aussitôt qu'il eut expiré, son âme fut conduite par un ange au purgatoire, où il lui fit voir une profonde vallée d'une très-grande étendue, pleine de flammes d'un côté, et de l'autre de neige et de glaçon. Là, dit-il, je vis un grand nombre d'âmes horriblement tourmentées roulant de ces feux dans ces neiges, et de ces neiges dans ces feux, et passant d'une chaleur extrême à une insupportable froidure sans avoir un moment de repos; ce qui me causa une telle épouvante, que je crus que c'était l'enfer, tant les peines étaient horribles. Mais l'ange me dit que ce n'était que le purgatoire, où les justes faisaient leurs pénitences. Cette vue fit une telle impression sur l'esprit de cet homme ressuscité, et le remplit d'une si grande frayeur, qu'il en pensa mourir de nouveau. Et s'étant, du consentement de sa femme, rendu religieux au monastère appelé Mailros, il commença à y mener une vie si austère, que toute l'Angleterre en était étonnée. On le trouvait quelquefois jusqu'au cou dans l'eau glacée, priant avec une ferveur incroyable, et quand on lui disait : Que faites-vous? comment pouvez-vous souffrir un froid si piquant? il répondait avec un profond soupir : Ah! j'ai vu bien d'autres froids. Quand il macérait et, pour mieux dire, massacrait son corps par des pénitences cruelles et des mortifications inouïes, et qu'on lui disait : Dieu! pourquoi vous traitez-vous si impitoyablement et faites-vous des austérités si sanglantes? épargnez-vous un peu, il repartait : Ah! j'ai bien vu d'autres mortifications et d'autres austérités; toutes celles-ci ne sont que roses en comparaison de celles du purgatoire, qu'il faudrait que je fisse si je n'y pourvoyais par les présentes.

Si nous sommes sages, allons donc au-devant de ces peines effroyables par la souffrance et l'agrément des maladies et des afflictions que Dieu maintenant nous

envoie, et par la prise constante et résolue de toutes les mortifications attachées à l'exercice de la vertu. Un jour de fièvre passé en patience, une tristesse d'une heure bien supportée, un petit mot aigre reçu tranquillement et humblement nous délivrera du feu de purgatoire pour un mois, puisque le temps de l'autre vie est le temps de justice étroite, où Dieu fait payer en rigueur et sans rien rabattre ce qu'on lui doit; mais celui-ci est le temps de grâce et de miséricorde, où il se contente de fort peu et d'une maille pour le payement d'une grande dette. Dieu a mis dans les tribulations de ce monde le purgatoire de sa douceur et de son amour, il garde en celles de l'autre celui de sa sévérité; c'est l'avantage que ces peines-là ont par-dessus celles-ci. J'ajoute, pour nous les faire porter encore plus doucement, ce qui est très-remarquable en cette matière, que les peines du purgatoire sont des peines pures et des satisfactions toutes crues, sans aucun mérite, sans aucun accroissement de grâce et sans aucune espérance de monter par leur moyen à un plus haut degré de gloire; mais les maladies, les tribulations et les mortifications de maintenant, si petites qu'elles soient, exercées comme il faut, sont non-seulement des payements de dettes, des satisfactions et des acquits, mais encore des gains, des achats de très-grands biens et de richesses infinies, des acquisitions de nouveaux degrés de grâce, et ensuite de gloire. Puissante raison, à la vérité, à qui la considérera bien, pour rendre toutes les peines nécessaires et volontaires de cette vie supportables, faciles et même agréables.

SECTION XXVIII

SEPTIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, L'ÉTERNITÉ DES BIENS ET DES MAUX DE L'AUTRE VIE.

I. Nous sommes nés pour une éternité de bonheur ou de malheur. — II. Qu'est-ce qu'éternité. — III. Tout ce qui est éternel est très-grand. — IV. De l'éternité des peines.

I. Une des plus fortes et des plus admirables vérités du christianisme est sans doute l'éternité des biens et des maux qui doit infailliblement arriver, et que nous sommes nés avec cette nécessité inévitable, qu'il faut que nous soyons à jamais ou jouissant avec Dieu de toutes sortes de contentements, ou avec les démons plongés dans l'abîme de tous maux, sans y avoir de milieu entre ces deux extrémités. L'homme ne peut pas dire : Si je ne suis point sauvé, et si mes péchés me privent du bonheur que possèdent les justes, c'est aussi tout, je n'aurai pas pis; parce que s'il n'est pas sauvé, il sera indubitablement damné, et s'il ne va pas en paradis, sa demeure lui est assignée dans les enfers. Voilà, à n'en point mentir, une vérité terrible et capable de donner à tout homme qui y pensera un peu sérieusement des secousses merveilleuses. Il faut le faire maintenant, de peur de le faire après, quand il ne sera plus temps.

II. Or, pour la mettre dans un plus grand jour et mieux l'entendre, il faut premièrement savoir ce que c'est qu'éternité. Eternité, selon la définition de saint Denis (De divin. Nomin., cap. 10), c'est l'incorruption d'une chose qui se maintient toujours dans le même état; c'est, suivant celle de Boëce (5 de Consol., pros. 6), la pleine et parfaite possession d'une vie qui ne finit point, possession qui n'a rien de coulant, qui n'a point de parties, dont l'une succède à l'autre, la seconde à la première, et la troisième à la seconde, qui

n'a rien devant, ni rien après, mais tout ensemble et sans changement. Eternité, dit le Docteur angélique (1 p., q. 10, a. 1 et 5), est une durée ferme, constante et invariable de tout point; c'est une durée qui n'a rien de passé ni rien de futur, mais un état toujours présent et toujours immuable; c'est un commencement qui commence perpétuellement et qui ne finit jamais; c'est une durée qui dure toujours, et qui par sa longueur mesure celle de tous les jours, de tous les ans et de tous les siècles, et s'étend encore infiniment au delà. C'est pourquoi représentez-vous cent mille ans, cent millions d'ans, et autant de millions de millions de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur son rivage et de feuilles sur les arbres, et autant que tous les esprits humains et angéliques peuvent en concevoir, l'éternité passe encore, et s'allonge sans proportion plus loin; de façon que tout cela étant écoulé, elle est encore tout entière, « In « æternum et ultra, » dit le Prophète (Mich., 4, 5), parce que c'est une durée dont le bout ne peut se trouver, parce qu'elle n'en a point.

III. De plus, il faut remarquer que, comme tout ce qui prend fin est petit, aussi tout ce qui n'en a point est grand. Les plus parfaits contentements et les plus éclatants honneurs de cette vie, s'ils sont courts, sont petits, et très-courts, très-petits, comme d'être roi pour une minute, ou pape, qui est le faîte de toutes les dignités mondaines. Ainsi celui dont le pontificat ne passe point un demi-quart d'heure, n'aurait-il pas un honneur très-léger, et une joie même très-amère, à cause de l'appréhension de sa fin si prochaine? Au contraire, si les contentements et les honneurs doivent durer longtemps, ils sont grands, et s'ils sont éternels, ils sont grands par-dessus tout ce que l'on peut dire. D'où les jurisconsultes disent que l'on ne doit jamais quitter un droit de trois oboles s'il est per-

pétuel, parce que le revenu petit en soi est très-grand en sa durée. Nous devons discourir de la même sorte des douleurs, et dire que les douleurs courtes sont toujours petites, et d'autant plus qu'elles passent plus vite; si longues, qu'elles sont grandes; et si elles ne doivent point finir, qu'elles sont incompréhensiblement grandes et furieuses, leur grandeur croissant à même de leur longueur. Une piqûre d'épingle est en soi une douleur fort légère; si pourtant elle était éternelle, elle deviendrait horrible et insupportable; un petit fardeau, comme l'on dit, pèse à la longue. Or, maintenant, comme les joies du paradis et les douleurs de l'enfer sont déjà en elles-mêmes grandes jusqu'au dernier point, et de plus éternelles en leur durée, de quelle infinie conséquence est la nécessité où nous sommes irrévocablement réduits de nous trouver un jour dans l'une ou l'autre éternité, dans l'éternité du bonheur, ou dans l'éternité du malheur? O éternité! que peu souvent et peu avant tu entres dans les esprits des hommes, qui étant faits pour des choses éternelles, ne s'amusent presque tous qu'à rechercher et acquérir les périssables et temporelles! Prenons l'éternité du malheur, et arrêtons-nous un peu à la considérer.

IV. Le feu de la fournaise de Babylone, qui élançait sa flamme à quarante-neuf coudées (Dan., 3, 47), et qu n'arriva jamais à la cinquantième, figure du jubilé et du pardon, nous apprend que celui de l'enfer sera éternellement allumé pour brûler les corps et les âmes des damnés, et les punir de leurs péchés, dont ils ne doivent jamais recevoir la rémission. « Sagittæ tuæ « transeunt, dit le Prophète royal à Dieu, vox tonitrui « tui in rota (Ps. 76, 19) : Toutes les flèches des ma- « ladies, des pertes et des afflictions que vous déco- « chez contre nous pendant le cours de cette vie, pas- « sent, et nous en voyons le bout; mais la voix de

« votre épouvantable tonnerre, et l'éclat foudroyant « de l'arrêt de condamnation que vous prononcerez « contre les pécheurs durera toujours, et sera comme « le mouvement perpétuel d'une roue » qui commence où il finit, et finit où il recommence. « Sicut oves, dit « le même, in inferno positi sunt, mors depascet eos « (Ps. 48, 15) : Ils sont en enfer comme autant de « brebis qui doivent servir à jamais de victimes à la « justice divine. » Et comme les brebis, quand elles broutent l'herbe, ne prennent que le dehors, mais laissent la racine qui repoussant leur donne de quoi brouter de nouveau ; de même le feu infernal brûlera bien la substance des damnés, mais il ne la détruira pas pour finir ses supplices, parce qu'il ne consumera point leurs péchés qui en sont les racines : leurs tourments seront éternels aussi bien que leurs iniquités. Oh ! quelle extrémité de malheur ! qui pourrait le comprendre ? Il est si démesuré, et monte à un tel comble, que si Dieu assurait un damné qu'il en verrait la fin, quand, jetant après chaque million d'années une seule larme, il en aurait rempli tout l'univers, il l'en remercierait infiniment, et n'estimerait plus à rien toutes ses peines, parce que bien qu'elles fussent si étranges, et dussent durer si longtemps, il espérerait toutefois qu'elles auraient des bornes, ce qui lui serait une consolation merveilleuse. Mais étant mal autant qu'il se peut, et ayant une connaissance très-claire qu'il ne sera jamais mieux, ce lui est un tourment inimaginable, et la consommation de tous ses maux.

Hélas ! un homme ne saurait demeurer un jour assis sans remuer, qu'il ne souffre grandement, non pour la chose en soi, puisque c'est une posture d'aise et de repos, mais pour la longueur du temps. Disons plus, un homme couché dans un lit mollet, jonché de roses et parfumé, choisirait aussitôt de mourir que d'y

être vingt ans sans bouger; car si au commencement de cet état immobile, ce lui est un lit de roses et de délices, ce lui serait après un lit d'épines et un gibet. Il n'y a personne qui, se trouvant à une table somptueuse, avec tous les plaisirs pour le goût, pour l'odorat, pour l'ouïe et pour la vue, que la nature et l'art peuvent fournir, ne se jugeât néanmoins malheureux s'il était condamné à y demeurer dix ans sans en partir. Si donc les choses si bonnes et si douces deviennent par leur continuation mauvaises et amères, quelles seront les poignantes douleurs de l'enfer dans la leur qui sera éternelle? Que feront les cruelles gênes d'esprit, les inconsolables ennuis, les furieux maux de tête, des yeux, des oreilles, des dents, et tous les autres supplices inconnus à nos entendements, et réservés par la justice divine en ce lieu destiné aux effets de sa vengeance, ne devant jamais avoir aucun relâche?

Et voilà où nécessairement il faut en venir, si nous ne sommes sauvés. Oh! que les hommes considèrent peu l'importance de cette grande affaire! C'est à quoi ils pensent le moins, bien qu'ils soient à chaque moment à la porte de leur éternité, puisqu'ils peuvent toujours mourir. Quelques-uns nous ont représenté bien à propos ce lamentable aveuglement par cette naïve figure, où ils ont dépeint une vaste et profonde caverne, au-dessus de laquelle paraissait un beau ciel étincelant de ses étoiles; dans le fond on apercevait des roues, des gibets, des fouets, des ongles de fer, des feux et toutes sortes d'instruments de carnage et de douleur; à l'entrée il y avait quatre degrés faits de divers métaux, le premier de fer, le second d'airain, le troisième d'argent et le quatrième d'or, et dessus plusieurs petits enfants, qui, sans prendre garde au danger évident où ils étaient de tomber et de se perdre, jouaient, sautaient et folâtraient ensemble : voilà la

figure; expliquons-la. Cette profonde caverne signifie l'éternité, ce grand et infini jamais qui nous attend au sortir de cette vie, et auquel ni par prières, ni par promesses, ni par aucune industrie nous ne pouvons échapper; le ciel au-dessus avec ses agréables flambeaux marque l'éternité bienheureuse préparée aux justes; les roues et les autres instruments de supplices au fond, l'éternité malheureuse destinée aux méchants; les quatre degrés différents sont les quatre âges de la vie humaine, l'enfance, la jeunesse, la virilité et la vieillesse, et les enfants qui jouent dessus, les hommes, dont la plupart avec des esprits, avec des désirs et des appréhensions d'enfants, rient, badinent et gambadent sur le seuil de leur éternité bienheureuse et malheureuse, du paradis et de l'enfer, comme s'ils étaient bien assurés ou que la chose ne les touchât point. Certes, qui sur les bords d'un précipice ou d'une haute tour danserait et courrait à yeux clos, aux yeux de tous passerait pour insensé, parce qu'il est en un péril extrême de tomber, et ensuite de se briser en mille pièces; les hommes ne méritent pas de passer pour plus sages, mais encore pour moins, de veiller si peu à une chose qui leur est infiniment plus importante. Les enfants s'épouvantent des faux dangers, comme d'un masque hideux et d'un monstre peint, et ne s'effrayent point des véritables comme du feu, parce que ce sont des enfants qui n'ont pas encore l'esprit ouvert; ainsi les hommes craignent la perte de leurs biens, de leurs amis, l'infamie et les tourments passagers de ce monde, et ne redoutent point les éternels de l'autre, parce que ce sont des enfants. Il faut bien dire qu'ils le sont, puisque presque tous sont plus tôt tombés en ce malheur qu'ils n'y ont pensé, comme le mauvais riche; la première fois qu'il leva les yeux en haut, et appliqua son esprit aux choses de l'éternité, fut quand il se trouva enseveli là-

bas dans les flammes, et qu'il n'eut plus moyen de s'en garantir.

David fut beaucoup plus sage; il dit : « Anticipave-« runt vigilias oculi mei, turbatus sum et non sum « locutus, cogitavi dies antiquos et annos æternos in « mente habui (Ps. 76, 5) : Quand j'ai été au lit, je « n'ai pas toujours dormi; j'ai veillé de bonnes heu-« res, et mon sommeil a été souvent entrecoupé par « une pensée qui m'a fort étonné, considérant attenti-« vement aux jours anciens et à l'éternité du bonheur « ou du malheur qui m'attend; » voilà le sujet de mes veilles, qui m'a grandement occupé l'esprit. Imitons ce saint roi, puisque nous y avons un égal intérêt; pensons et repensons-y sérieusement, et estimons qu'on ne peut jamais apporter trop de soin ni trop de précaution où il s'agit d'une éternité; gouvernons-nous dans nos affaires et nos desseins par des principes éternels, et suivons les lumières de ces grandes raisons qui regardent cet état invariable du bien ou du mal qui doit nous échoir. Si nous sommes vertueux, ce procédé nous affermira puissamment dans la vertu; si nous sommes vicieux, il nous touchera le cœur et nous fera changer de vie, car au fond personne ne veut se perdre; en voici un exemple notable. L'histoire de Citeaux nous raconte qu'un homme très-débordé, nommé Faucon, étant une nuit couché mollement dans son lit pour y prendre son repos, se trouva, contre son ordinaire, en telle disposition d'esprit et si éveillé qu'il ne le put. Il se tourne tantôt d'un côté, et tantôt de l'autre; il tient son esprit le plus en repos qu'il peut, il assoupit toutes les pensées qui pouvaient l'agiter, et fait tout son possible pour s'endormir, mais en vain. Forcé donc de veiller, voilà que le Saint-Esprit frappe à sa porte, et lui envoie un rayon de clarté pour dissiper les épaisses ténèbres dont il était enveloppé, et au moyen duquel découvrant beaucoup

de choses qui jusqu'alors lui avaient été inconnues, il se tient ce langage : Eh bien, Faucon, te voilà dans un bon lit, mais sans y pouvoir dormir; or, dis-moi, que demanderais-tu pour y demeurer deux ans entiers dans l'obscurité, en veille, sans voir tes amis, sans te trouver aux compagnies, et sans prendre tes ébats? Il faudrait qu'on te promît des montagnes d'or pour passer ce contrat; et ne sais-tu pas que tu dois un jour être malade et alité, si une mort soudaine ne t'enlève, et qu'en cette maladie tu souffriras davantage que tu ne ferais en ces deux ans? Et après ta mort, quel lit auras-tu? Ton corps sera couché sur la terre, où il sera pourri et mangé des vers; mais que deviendra ton âme? où ira-t-elle? Tu sais que les crimes dont tu la reconnais coupable lui ont fermé la porte du paradis, et l'ont rendue mille fois digne de l'enfer. Où ira-t-elle donc? Sans doute tu dois t'assurer que ce sera en enfer, où tu trouveras un lit de flammes qui t'est préparé, sur lequel tu seras mis pour y demeurer non dix, ni cent, ni cent mille ans, mais à jamais. Ces pensées de l'éternité entrèrent si avant dans son esprit, et y firent une impression si profonde, que n'ayant pu les effacer, ni dans les jeux, ni dans les festins, ni dans les compagnies, il se fit religieux dans l'ordre de Cîteaux, où il acheva le reste de ses jours saintement. Le Prophète royal ayant dit qu'il s'occupait de la considération des années éternelles, ajoute : « Et dixi, nunc « cœpi (Psal. 76, 11) : Connaissant que l'affaire de « mon salut est de telle conséquence, qu'elle va aboutir « à un bonheur ou à un malheur qui n'aura point de « fin, j'ai irrévocablement résolu de commencer une « vie toute nouvelle, » de fuir le vice et d'embrasser la vertu.

Ces pensées nous feront prendre les mêmes desseins, et si dans la fuite de celui-là et dans l'exercice de celle-ci nous y rencontrons des difficultés, elles nous

fortifieront pour les vaincre, nous mettant devant les yeux l'infinie inégalité de toutes les peines et de toutes les mortifications de cette vie, avec les douleurs de l'enfer. Ne vaut-il pas bien mieux souffrir un peu que de souffrir à jamais? Une personne s'abstiendrait de faire ou de dire quelque chose dont elle aurait bien envie, de peur d'un châtiment temporel ; ne doit-elle pas, si elle a du sens, se retenir davantage pour l'éternel? Il n'est homme, si avare et ambitieux qu'il soit, qui voulût, pour tous les biens et pour tous les honneurs de la terre, être jeté dans une fournaise, et y endurer un jour entier la douleur du feu; et si, flatté de ces grandes espérances, et se figurant que la douleur serait bientôt passée, il en prenait la résolution, il n'aurait pas demeuré un demi-quart d'heure dans les flammes, que, ressentant le mal extrême et insupportable qu'elles lui feraient, il ne perdît et la mémoire et le désir de ces biens, et ne criât qu'on le tirât incontinent de là, et qu'il ne veut point avoir des richesses ni des honneurs à tel prix : à combien plus forte raison, si nous sommes avisés, devons-nous ne point nous jeter pour un petit profit, pour un honneur enfumé et pour le plaisir d'un moment dans des brasiers éternels ; mais, pour ne pas tomber dans cet horrible malheur, régler nos sentiments mauvais, et faire mourir nos convoitises !

Cette raison de l'éternité du bien et du mal est très-juste et pleine de sagesse, pour nous faire souhaiter le paradis et craindre l'enfer. Ceux qui veulent avoir plus de mérite dans l'ouvrage de leur salut, et des intentions plus pures que celles de la récompense et du supplice, doivent désirer le paradis, parce qu'ils y aimeront et glorifieront Dieu notre Seigneur pendant la durée infinie de tous les siècles, et redouter l'enfer, parce qu'ils y seraient forcés de le haïr et de le blasphémer à jamais.

SECTION XXIX

HUITIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, MARQUE DE PRÉDESTINATION.

I. La prédestination de Notre-Seigneur est le prototype de la nôtre. — II. La prédestination de Notre-Seigneur est fondée sur la croix. — III. La nôtre y sera donc aussi.

I. Comme Dieu, en produisant l'univers, y a tellement établi et disposé les choses, qu'il les a toujours en chaque genre et en chaque espèce rapportées à une seule, comme à la principale et à la plus parfaite de toutes, ainsi dans l'ordre de la nature il a rapporté tous les cieux au premier mobile, tous les astres au soleil, toutes les eaux à la mer, tous les animaux à l'homme, tous les hommes à Adam, tous les membres de notre corps pour les opérations vitales au cœur, pour les animales à la tête, et enfin toutes les choses à soi-même : de même il a avec une égale sagesse réduit et subordonné dans l'ordre de la grâce tout ce qui concerne notre salut à son Fils notre Seigneur, notre humilité à son humilité, notre patience à sa patience, notre mansuétude, notre obéissance, notre charité et toutes nos vertus aux siennes, comme à leurs exemplaires accomplis de tout point; et particulièrement il a tracé notre prédestination sur le modèle de la sienne. Ainsi saint Thomas (3 p., q. 24, art. 3), et avec lui tous les théologiens enseignent que la prédestination de Notre-Seigneur est le prototype de la nôtre, non-seulement en ce qui regarde la fin qui est de nous faire enfants de Dieu et possesseurs de la vie éternelle, mais encore pour ce qui touche les moyens d'y parvenir. Et avant saint Thomas, l'aigle des docteurs, saint Augustin, avait appelé Notre-Seigneur, « Præ- « clarissimum lumen prædestinationis et gratiæ « (lib. I de Prædestin. sanctor., cap. 15), une lumière

« très-claire et un grand soleil de la prédestination et « de la grâce, » parce que, comme l'explique le Docteur angélique, la connaissance de la sienne nous fait entrer en celle de la nôtre. Et il dit encore ailleurs : « Nullum est illustrius prædestinationis exemplum « quam ipse Jesus; quisquis fidelis vult prædestina- « tionem benè intelligere, attendat ipsum, atque in « illo inveniet et seipsum (De bono Persever., cap. « ult.) : Il n'est point de plus illustre modèle de la « prédestination que Jésus; tout fidèle qui veut ap- « prendre comment il est prédestiné jette les yeux sur « lui, et dans l'ordre de sa prédestination il y trouvera « celui de la sienne. » Saint Paul, avant l'un et l'autre, dit ces paroles célèbres : « Quos præscivit et præ- « destinavit conformes fieri imaginis filii sui (Rom., 8, « 19) : Dieu a prédestiné les élus qu'il veut rendre « participants de sa gloire, à participer premièrement « à la ressemblance de son Fils, » sa prédestination servant d'original, sur les traits duquel la leur doit être tirée. Et avant tous Notre-Seigneur même avait publié cette vérité; car parlant à ses apôtres prédestinés, et figures de tous ceux qui le sont, il leur dit en termes très-significatifs : « Ego dispono vobis, sicut « disposuit mihi Pater, regnum (Luc., 22, 28) : Je « vous prépare le royaume pour vous le donner, de la « même façon que mon père me l'a donné. » Cela donc demeure constant et avéré que la prédestination du Fils de Dieu notre Seigneur est l'idée de celles des hommes, et qu'elle sert de moule dans lequel toutes celles-ci doivent être jetées. Or, maintenant sur quoi la prédestination de Notre-Seigneur est-elle établie? quels en sont les fondements?

II. Il n'y a rien de plus commun ni de plus rebattu dans les saintes Lettres, que la prédestination de Notre-Seigneur pour la béatitude de son corps et la gloire de son nom, et pour le titre effectif de notre

Sauveur, est fondée sur la croix et sur ses douleurs. C'est pourquoi lui-même dit aux disciples qui allaient à Emmaüs, et qui étaient tristes et découragés de ce qui s'était passé dans la passion : « O stulti et tardi « corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt « prophetæ ! nonne hæc oportuit pati Christum, et « ita intrare in gloriam suam (Luc., 24, 25) ? O fous « et rétifs que vous êtes à croire les choses que les « prophètes ont annoncées ! Ne fallait-il pas que le « Messie endurât tout cela, qu'il fût persécuté, calom- « nié, fouetté, et enfin attaché ignominieusement à « un gibet pour pouvoir entrer dans sa gloire ? » Et puis commençant depuis Moïse, et conduisant son discours par tous les prophètes, il leur montrait par le détail que tous avaient parlé de sa mort, et assuré qu'il ne pouvait, attendu les décrets éternels de Dieu, monter au ciel que par les peines. Mais voici un passage de saint Paul qui appuie grandement cette doctrine ; il est tiré de l'épître aux Hébreux, où l'Apôtre voulant les encourager et les consoler dans leurs afflictions, emploie des raisons puissantes, et particulièrement l'exemple de Notre-Seigneur ; il dit : « As- « picientes in auctorem fidei et consummatorem « Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem « (cap. 12, 2) : Jetez les yeux sur la patience qu'ont « exercée les justes qui vous ont devancés dans leurs « tribulations, pour vous la faire prendre dans les « vôtres ; mais par-dessus tout arrêtez-les sur Jésus, « qui n'a pu se faire passage à la joie que par les tris- « tesses, » ni ouvrir le paradis qu'avec la croix, et souvenez-vous qu'il a enseigné cet article de notre foi par paroles, et l'a consommé par effets, avec des actions de souffrance parfaites au dernier point : pour ce sujet ayez-le toujours devant les yeux dans cet état souffrant afin que le regard d'un tel objet vous fortifie dans vos maux et empêche que vos courages n'y mollissent.

III. Ces deux choses ainsi résolues, et sachant que la prédestination de Notre-Seigneur est le modèle de la nôtre, et que la sienne est fondée sur la croix, il faut nécessairement inférer que la nôtre pareillement reposera : premièrement, sur les mérites de la croix, n'étant pas possible qu'aucun soit sauvé que par la vertu de cet arbre de vie et de celui qui y a été attaché ; et secondement, par l'expérience de la croix et des afflictions. Ira au ciel qui voudra, mais il faut qu'il y aille par ce chemin, qu'il y monte par cette échelle et qu'il y entre par cette porte, et ce lui serait une grande simplicité et un manifeste errement d'esprit de penser que Dieu en dût faire une nouvelle pour lui. « Quoniam per multas tribulationes oportet « nos intrare in regnum Dei (Act., 14, 21) ; » voilà l'arrêt donné sur ce sujet, et rapporté par saint Paul : « Il faut que nous entrions au royaume de Dieu par « la porte de plusieurs tribulations. » Aussi Notre-Seigneur avait dit que cette porte était étroite. Dieu pouvait, s'il eût voulu, nous prédestiner et nous sauver, sans nous obliger à souffrir et nous faire passer par les adversités, mais nous conduire aux joies éternelles par les temporelles. Il ne l'a pas voulu, jugeant que cette voie lui serait plus glorieuse, et à nous plus méritoire, plus honorable, et en soi plus parfaite ; et puis il est maître, il fait ce qui lui plaît ; de plus il a estimé raisonnable, comme il est juste, que nous, criminels, allassions à notre bonheur par le chemin que son Fils innocent a tenu, afin que devant être là-haut « cohéritiers de sa gloire, nous fussions ici-bas « participants de ses peines : Cohæredes Christi, si ta- « men compatimur, » dit l'Apôtre (Rom., 8, 17) : la communication que nous aurons aux contentements que Jésus possède au ciel est appuyée sur celle que nous prendrons aux afflictions qu'il a souffertes sur la terre. Le Prophète royal chante dans cet esprit : « Sa-

« tiabor cùm apparuerit gloria tua; » où d'autres traduisent : « Satiabor cùm afflictus fuero ad similitu- « dinem tuam (Psal. 16, 15; apud Lorin.) : Je serai « bienheureux, quand je vous verrai clairement dans « votre gloire, » après que j'aurai été affligé à votre exemple, et que je me serai rendu semblable à vous dans vos états pénibles.

Pour cette cause, Dieu qui sait les ordres qu'il a établis dans la prédestination des hommes, et par quels moyens il veut négocier leur salut, envoie des afflictions aux élus, des pertes de biens, des atteintes à leur honneur, des douleurs de corps, des tourments d'esprit, des dégoûts, des aridités et beaucoup d'autres maux; et s'ils n'en ont point, comme ils connaissent ce mystère, ils s'en font eux-mêmes, et s'affligent par des rigueurs volontaires. Ainsi voyons-nous que tous les saints, sans en excepter un seul, ont été conduits de Dieu, et d'autant plus qu'ils ont été plus considérables devant ses yeux. Ainsi la reine des saints, Marie, plus pure que les étoiles, et qui ne commit jamais aucun péché pour en être punie, toutefois parce qu'elle était, après son Fils, la plus chèrement aimée, et élue pour monter à un plus éminent degré de gloire, a été ici-bas la plus affligée; après Notre-Dame, saint Joseph, son époux, les apôtres, le divin précurseur, les patriarches, les prophètes, et généralement tous les prédestinés, suivant Notre-Seigneur, comme les disciples leur maître, les soldats leur chef, et les enfants adoptifs le fils naturel, ont été tourmentés et persécutés sur son modèle. Aussi le saint ange, dans Ezéchiel (cap. 9, 4), les marque tous du signe de la croix, et les appelle des hommes gémissants; et saint Paul dit d'eux : « Ludibria et verbera experti, « insuper et vincula et carceres; lapidati sunt, secti « sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt, « circuierunt in melotis, in pellibus caprinis : egen-

« tes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mun-
« dus (Hebr., 11, 36) : Ils ont passé par les mépris,
« par les fouets, par les prisons et par les épées;
« ils ont été lapidés, sciés, découpés, poursuivis à
« outrance; contraints d'aller errants et vagabonds
« avec leurs pauvres habits de peaux de bêtes, et
« de se retirer dans les solitudes et les cavernes,
« dénués de toutes commodités, chargés d'angois-
« ses et d'afflictions, le monde n'était pas digne
« d'eux. »

Imprimons donc bien avant dans nos esprits cette importante vérité, et faisons-en même souvent de grands actes de foi, que nous ne pouvons être sauvés que par le mérite et par l'expérience de la croix; qu'il faut nécessairement que nous entrions au ciel par les tribulations, et que nous n'y mettrons jamais autrement le pied. Gravons dans nos mémoires ces paroles remarquables de saint Augustin : « Si exceptus es à
« passione flagellorum, exceptus es à numero filio-
« rum (lib. de Pastoribus, cap. 5) : Si tu n'es pas du
« nombre des affligés, assure-toi que tu n'es pas du
« nombre des prédestinés, ni des enfants. » Car comme le Saint-Esprit nous dit par la bouche du Sage, et par la plume de saint Paul : « Quem diligit Domi-
« nus, castigat, flagellat autem omnem filium quem
« recipit (Prov., 3, 12; Hebr., 12, 6) : Dieu châtie
« celui qu'il aime, et afflige tous ceux qu'il prend pour
« ses enfants. » Il dit tous, pour comprendre le premier-né et le naturel, Notre-Seigneur, « Qui licet sine pec-
« cato, dit très-bien saint Anselme sur ces paroles,
« non tamen sine flagello, qui, bien que né sans péché,
« n'a pas toutefois été sans souffrance. » Et avant lui saint Augustin : « Flagellat omnem filium quem reci-
« pit, nec unico pepercit, in quo delictum non invenit
« (in psal. 36, conc. 3) : Il fouette tous ceux qu'il met
« au nombre de ses enfants, et n'a pas même épargné

« son Fils unique, quoiqu'il ne remarquât en lui au-
« cune faute. »

Pour cela, quand nous avons quelque chose à souffrir pour le corps ou pour l'esprit, de quelque côté qu'elle vienne, ne nous cabrons pas et ne nous décourageons point, mais regardons l'affliction comme un effet de l'amour paternel que Dieu nous porte, une empreinte de la ressemblance de son Fils, une marque de notre prédestination, une assurance de notre salut et un gage de notre béatitude. C'est avec cette raison que saint Paul console les Hébreux persécutés, c'est l'appareil qu'il met sur leurs blessures. « Et obliti « estis consolationis, quæ vobis tanquam filiis loquitur « (Hebr., 12, 5) : Et vous avez oublié ces paroles très- « douces que Dieu vous dit par le Sage, comme à ses « enfants, » et capables d'adoucir l'amertume de tous vos maux : « Fili mi, noli negligere disciplinam Do- « mini, neque fatigeris, dùm ab eo argueris (Prov., 3, « 5) : Mon fils, il ne dit pas mon serviteur, mon « esclave, mon ennemi, mais mon fils, que j'aime, et « de qui je cherche le bien, quand il t'arrivera quel- « que adversité, ne la repousse point, et ne mets pas « les mains au-devant pour ne pas la recevoir ; » ne te laisse point abattre par la tristesse, et ne donne pas lieu dans ton esprit au chagrin, parce que le procédé de Dieu est d'exercer en cette vie des rigueurs sur ceux pour qui il a de la bonne volonté, et de corriger tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfants. « In disci- « plina perseverate, continue l'Apôtre, tanquam filiis « vobis offert se Deus ; quis enim filius, quem non « corripit pater ? quòd si extra disciplinam estis, cujus « participes facti sunt omnes, ergo adulteri et non filii « estis : C'est pourquoi affermissez-vous dans vos afflic- « tions, et soyez constants, parce que Dieu vous traite « en enfants. Car, dites-moi, quel est le fils que son « père ne corrige? Il le corrige, il le reprend, il le

« châtie, et en même temps qu'il le châtie et le ru-
« doie, il a dessein de le faire son héritier; ainsi ses
« châtiments ne sont pas des témoignages de sa haine,
« mais des marques de son amour. Donc, si Dieu
« n'use point de correction envers vous, et ne vous
« fait pas sentir les coups de ses verges, auxquels tous
« ses vrais enfants ont été sujets, vous devez conclure
« que vous n'êtes pas du nombre de ses enfants légiti-
« mes, mais que vous êtes bâtards et supposés. »

Considérant donc dans ces lumières l'affliction qui nous arrive, n'en détournons point le visage, quand nous la verrons venir à nous, avec ce dédain auquel notre nature ennemie de souffrir nous pousse; mais élevant notre consentement, recevons-la sans résistance, faisons-lui un accueil gracieux, chérissons-la tendrement, et disons-lui avec saint André : Je te salue, ô bonne croix, croix précieuse, affliction sainte, je t'accepte et je t'embrasse avec toute l'affection de mon âme, comme une participation de la croix de mon Sauveur et l'instrument de mon bien ; et à l'exemple de la reine Esther, baisant avec révérence et amour le bout de cette verge d'or, que Dieu, comme le roi Assuérus, n'étend qu'à ceux qu'il aime, et à qui il veut donner la vie (Esther, c. 4, 11, et c. 5, 2). Ensuite portons-la avec patience et avec courage, disant à Notre-Seigneur ce que saint Pierre lui dit, après le refus de se laisser laver les pieds, et après avoir entendu que, s'il ne les lui lavait pas, il le bannirait pour jamais de sa compagnie, qu'il le laissât faire, et qu'il n'entendait point alors ce mystère, mais qu'il l'entendrait après, « Domine, non tantùm pedes meos,
« sed et manus et caput (Joann., 13, 9) : Seigneur,
« s'il est nécessaire, pour être avec vous, pour être au
« rang de vos élus et jouir de votre béatitude, d'être
« la vé des eaux des tribulations, je vous supplie non-
« seulement de me laver les pieds, mais encore les

« mains, la tête et tout le corps. » Et si à présent je ne comprends pas ce secret, comme il est vrai, je le comprendrai au ciel, quand je verrai mes pauvretés devenues richesses, mes opprobres honneurs, mes tristesses joies, quand je trouverai que mes afflictions auront été la source de mes félicités, et que si je n'en eusse pas été atteint, je n'aurais jamais été bien heureux. Ce sera alors que nous dirons avec raison les paroles de cet ancien : Nous étions perdus, si nous n'eussions fait naufrage; et mieux encore celles-ci de David : « Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt « (Ps. 22, 4) : Les coups de votre verge et de votre « bâton m'ont servi de guide, » ils m'ont tenu dans le droit sentier de mon salut, ils m'y ont ramené quand je m'en suis égaré, et ont été les causes des consolations ineffables que maintenant je possède.

SECTION XXX

NEUVIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, PRIS DE LA PART DE DIEU.

I. Dieu nous envoie toutes nos afflictions. — II. Il est en personne dans toutes et il les cause. — III. Il n'en donne pas plus que nous n'en pouvons porter.

L'affliction ne semblera pas si laide ni si hideuse, comme elle l'est d'ordinaire, mais elle paraîtra avec un visage beau et riant, à qui la considèrera avec les ornements que Dieu lui donne, et comme l'ouvrage de ses mains. Trois choses sont à remarquer.

I. La première; comme tout ce qui arrive dans l'univers sont des effets de la providence divine, qui ayant ordonné et dressé toutes les créatures à leurs fins, les y conduit par les moyens qu'elle juge les plus propres, nous devons croire, comme un article de foi, que l'affliction, la maladie, l'incommodité du corps ou de l'esprit que nous sentons maintenant, n'est point

casuelle ni fortuite, mais qu'elle nous arrive dans cet ordre, et que Dieu nous l'a destinée dès toute éternité, et nous l'a envoyée au temps qui nous a été le plus convenable. Et comme il est infiniment sage, qu'il a une connaissance très-claire de la nature de notre affliction, de ses causes, de ses remèdes, de sa durée, de la peine qu'elle nous fait et des forces que nous avons pour la porter, de façon que rien ne lui est caché de tout cela, et qu'il n'y a point de danger qu'il se trompe dans le choix du mal qui nous est utile, ni qu'il nous arrive rien à son insu; comme il est tout-puissant, qu'il peut par mille moyens, quand il lui plaira et par le moindre signe de sa volonté, guérir notre mal, qui n'aura cours ni pouvoir d'agir sur nous que selon les termes qu'il lui marquera : et comme il est souverainement bon et nous aime extrêmement, qu'il ne nous envoie pas cette affliction par haine, mais par amour, non pour nous faire du mal, bornant là précisément ses desseins, mais pour nous causer du bien. Saint Grégoire expliquant ces paroles d'un des amis de Job : « Quem constituit alium super terram? aut quem po-« suit super orbem quem fabricatus est (Job., 34, 13)? « Qui Dieu a-t-il établi pour conduire le monde qu'il « a fait? » comme voulant dire personne, dit celles-ci : « Deus per se mundum regit, quem per se condidit, et « hæc idcircò colliguntur ut liquidò indicet, quia quod « benè creavit, utique benè regit, quod piè condidit, « impiè non disponit, et qui necdum facta creavit ut « essent, quæ sunt facta non delevit (lib. 24 Moral., « cap. 11) : Dieu qui a fait le monde, sans avoir besoin « de personne, le gouverne aussi par soi-même. Et « cela se dit, afin que l'on sache qu'il gouverne bien « et avec sagesse ce qu'il a bien et sagement créé; qu'il « ne dispose point avec cruauté de ce qu'il a produit « avec bienveillance, et ayant pris le soin de le faire, « il n'est pas pour le quitter après qu'il l'a fait. » Ce

principe doit nous entrer profondément dans l'esprit, si nous voulons tenir ferme à nos démarches, et n'être point renversés dans nos adversités, de croire que quoiqu'elles nous arrivent immédiatement de la part des démons ou des hommes, ou de quelque autre créature, elles nous viennent néanmoins originairement de Dieu, et que pour cela nous devons les lui rapporter comme à la vraie cause. Il n'est point de puissance qui ne procède de Dieu, dit saint Paul (Rom., 13, 1); ainsi quiconque aura le pouvoir de vous nuire, nécessairement le tiendra de lui. Il est à savoir, dit sagement saint Grégoire, que la volonté du démon à nous offenser est toujours méchante, mais que la puissance qu'il a n'est jamais injuste, parce qu'il a sa volonté de lui-même qui est pervers, et il tire sa puissance de Dieu qui est bon, et qui ne lui permet d'exécuter que dans un ordre de bonté ce qu'il désire exécuter dans le déréglement de sa malice; de sorte que la méchanceté est dans son désir et la justice dans son pouvoir. Ainsi les saintes Lettres (1 Reg., 16, 15, et 18, 10) disent que l'esprit mauvais du Seigneur travaillait Saül. Si cet esprit est du Seigneur la bonté même, comment est-il mauvais? et s'il est mauvais, comment peut-il être du Seigneur? Il est du Seigneur par la licence juste et sainte que le Seigneur donne au démon d'affliger les hommes pour les sauver, et il est mauvais, à cause de la volonté maligne et dépravée que le démon a de les affliger pour les perdre. Job, éclairé de cette vérité, référa toutes ses pertes à Dieu : « Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino « placuit, ita factum est (Job., cap. 1, 21) : Le Sei- « gneur m'avait donné mes biens, mon honneur, mes « enfants, ma santé, c'est aussi lui qui me les a ôtés ; « il en est arrivé comme il lui a plu, son nom soit « béni. » Saint Augustin dit bien à propos : « Job non « ait, Dominus dedit, et diabolus abstulit, sed Domi-

« nus dedit, et Dominus abstulit, sicut Domino pla-
« cuit, ita factum est, non sicut diabolo placuit (in
« psal. 32, conc. 2) : Considérez que Job ne dit pas :
« Dieu m'avait donné mes biens, et le diable me les
« a ôtés, mais c'est le Seigneur même qui me les a
« ôtés; il en a été disposé comme il a plu au Seigneur,
« et non comme il a plu au démon. » C'est pourquoi, quelque affliction qui vous vienne, ne dites jamais : Le démon m'a fait cela, c'est un tel homme qui m'a causé un tel malheur. « Prorsùs ad Deum tuum refer flagel-
« lum tuum (August., in psal. 31) : Attribuez toujours
« votre affliction à Dieu, » parce que ni le diable ni les hommes ne sauraient vous incommoder en rien, si Dieu ne leur en donne permission. Notre-Seigneur de même repartit à Pilate (Joann., 19, 1), qui se vantait de pouvoir le condamner ou l'absoudre, qu'il n'avait de puissance sur lui que ce que son Père lui en avait donné. Et il dit à saint Pierre, quand il se mit en devoir d'empêcher qu'il ne fût pris au jardin des Olives : « Calicem quem dedit Pater, non bibam illum (Joann.,
« 18, 11)? Ne faut-il pas que je boive le calice que
« mon Père m'a donné ? » Rapportant le calice de sa passion, non aux Juifs qui le persécutaient, non à Judas qui le trahissait, non aux soldats qui le prenaient, ni au diable qui animait tous ces malheureux à cet horrible attentat, mais à Dieu, considéré non en la qualité rigoureuse de juge, mais en l'amoureuse de père, parce que bien que ceux-là fussent effectivement les causes prochaines et exécutrices de la passion, Dieu toutefois en était la principale, comme celle de qui dépendait tout et sans laquelle ils ne pouvaient rien.

II. La seconde chose, et la plus importante à mon avis dans toute cette matière des afflictions, pour nous donner la plus douce, la plus sublime et la plus efficace pensée que nous puissions y avoir, est que non-seulement Dieu nous envoie toutes les afflictions dont

nous sommes assaillis, mais, bien davantage, c'est que comme il se trouve par essence, par présence et par puissance en toutes choses, ainsi que nous avons dit ailleurs plus au long, il est dans les afflictions de cette sorte. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la très-sainte et très-adorable Trinité est en personnes dans tous nos maux. Dieu essentiellement est dans toutes nos maladies, dans la fièvre, dans la migraine, dans le calcul, la goutte, la colique et les autres ; c'est lui qui avec la cause seconde fait toute la douleur que nous sentons ; c'est lui qui donne tous ces coups, qui produit tous ces élancements et toutes ces pointes, qui cause toutes ces tranchées, tous ces dégoûts et toutes ces peines, parce que s'il n'y était pas, ni la fièvre, ni la maladie, ni aucun autre mal ne nous ferait point de mal, et même ne serait pas, parce que Dieu étant la base et le soutien des choses, qui leur donne l'être, la puissance d'agir et l'action même, elles ne peuvent rien faire ni subsister s'il se retire. De plus, il y est pour des desseins très-nobles et très-saints, premièrement, pour soi, pour se glorifier par notre patience, par notre résignation et par notre soumission à ses voies ; pour honorer sa justice, si nous sommes coupables ; ou sa souveraine autorité sur ses créatures, si nous sommes innocents ; pour découvrir la haine qu'il porte au péché par la punition qu'il en prend ; pour donner assurance d'une vie future bienheureuse, puisqu'en celle-ci les justes sont affligés ; pour faire connaître à tout l'univers combien ses serviteurs ont de foi, d'espérance, d'amour et de courage en lui et pour lui, et pour montrer la force de sa grâce. Secondement pour nous, pour nous purifier de nos taches, pour nous faire avec peu acquitter nos grandes dettes, pour nous sanctifier, pour nous combler de ses grâces, pour nous imprimer la lettre de vie et le caractère de notre prédestination, et

nous faire porter les traits de son Fils, afin que dans cette ressemblance il nous reconnaisse pour siens, et nous fasse héritiers de sa gloire.

III. La troisième chose est que Dieu étant dans toutes nos adversités, et produisant tout le mal qu'elles nous font, comme il est infiniment bon et sage, et opère tout avec nombre, poids et mesure, il saura bien le proportionner à notre faiblesse, et ne nous en faire plus que nous n'en pourrons porter. « Fidelis « Deus, dit saint Paul, qui non patietur vos tentari « supra id quod potestis (1 Cor., 10, 13) : Dieu est « fidèle ; il ne permettra point que vous soyez tentés « au-dessus de vos forces ; » il mesurera et ajustera les tribulations à votre puissance et à la grâce qu'il vous donnera ; de sorte que si vous n'avez pas patience, ce sera votre faute. Aussi David chante : « Justum adjutorium meum à Domino (Ps. 7, 11) : « Si le Seigneur m'envoie des afflictions, il me four- « nira aussi le secours pour les porter justement » et autant qu'il m'en faudra, afin que je ne succombe point. « Cibabis nos, dit-il ailleurs, pane lacryma- « rum, et potum dabis nobis in lacrymis in mensura « (Ps.79,6) : Vous nous donnerez à manger le pain de « douleur, et à boire l'eau de vos larmes, mais pour- « tant avec mesure. » — Qu'est-ce à dire, avec mesure ? « Pro viribus tuis, répond saint Augustin, ut « erudiaris, non ut opprimaris : C'est-à-dire selon « votre portée, pour en être aidé, et non pour en être « opprimé. » Et le même saint expliquant ces paroles du même prophète : Le Seigneur a fait la mer dit : Ne nous troublons point pour les adversités dont nous sommes assaillis, parce que Dieu leur donne leurs bornes aussi bien qu'à la mer, que nous croirions parfois avec sa furie devoir inonder des pays entiers, mais que nous voyons pourtant ne pouvoir franchir le rivage, et briser ses flots à un peu de sable mou-

vant. « Nulla ergo est tentatio nisi acceperit mensu-« ram à Domino, sint ergo tentationes, sint tribula-« tiones, consummaris eis, non consumeris : Il n'est « donc point de tentation à laquelle Dieu n'ait donné « ses limites ; qu'il y ait donc des tentations, qu'il y « ait des tribulations, elles serviront à vous sauver et « non à vous perdre. » Considérez ce que dit l'Apôtre : Dieu ne vous enverra jamais des maux que vous ne puissiez les endurer ; il ne dit pas qu'il ne vous en enverra point du tout, mais qu'il ne vous en enverra point qui surpassent vos forces, parce que si vous refusiez d'en avoir, vous seriez ennemi de vous-même ; car vous êtes comme un marbre entre les mains du sculpteur, il faut qu'il fasse sauter des éclats, qu'il doit tailler, ciseler et polir pour en faire une belle statue. Dieu veut faire de vous sa figure, pensez seulement à vous bien tenir entre ses mains, pendant qu'il travaille sur vous, et soyez assuré qu'il ne vous donnera aucun coup que selon la perfection de l'art et nécessaire à son dessein, qui doit réussir à votre gloire.

Mais nous avons tout ceci excellemment exprimé dans les souffrances de Job, à qui premièrement le diable ne put jamais nuire, sans que Dieu ne lui en eût donné le pouvoir. Car il dit à Dieu (Job., 1, 11) : Vous louez tant la vertu et la fidélité de votre serviteur Job, il n'est pas malaisé de vous servir au prix qu'il a ; vous l'avez comblé de toutes sortes de biens et mis à couvert de tous les maux ; mais voulez-vous voir combien fermement il tient à votre service, « Extende paululum manum tuam, et tange, étendez « un peu votre main sur lui et le frappez, » et vous verrez s'il ne vous tourne pas le dos ; tellement que le diable ne pouvait rien faire à Job que Dieu ne lui en eût donné le pouvoir. Secondement, il faut considérer qu'il ne dit pas, donnez-moi le pouvoir, et je

frapperai, mais frappez, comme voulant dire : Quelque liberté que vous me donniez de le frapper, c'est vous toujours qui exercerez sur lui ces rigueurs, vous servant seulement de moi comme de votre instrument, comme un homme de son épée, laquelle fait bien la plaie immédiatement, mais néanmoins elle se rapporte au bras et à l'homme qui s'en sert, comme à la cause principale. En troisième lieu, Dieu permet au diable d'affliger Job en une chose et non en l'autre ; premièrement dans les biens extérieurs, lui défendant de toucher à son corps, et puis lui livrant son corps à l'exclusion pourtant de la mort. Saint Grégoire dit gravement : « Consideranda est in verbis Domini « dispensatio sanctæ pietatis, quomodo hostem nos- « trum permittit et retinet, relaxat et refrenat, alia ad « tentandum dat, sed ab aliis religat (lib. 2 Moral., « cap. 7) : Il faut remarquer en ces paroles de Dieu un « procédé de grande piété, comme il permet à notre « ennemi et lui refuse, et comme il lui lâche la bride « et la lui retient ; il lui abandonne quelques choses, « et en réserve d'autres, » parce qu'il dispense le tout avec une parfaite sagesse et un souverain amour, selon que les hommes en sont capables. C'est pourquoi David lui disait : « Proba me, Domine, et tenta « me (Ps. 25, 2) : Seigneur, éprouvez-moi, sondez « mes forces, » voyez ce que je puis, et après faites pour les tentations ce qu'il vous plaira. A la vérité, si les hommes les plus grossiers qui ont des chevaux et des mulets savent bien, comme dit saint Ephrem (Serm. 1 de Patientia), la charge que chacun d'eux peut porter, et ne la lui mettent pas plus grande, de peur de l'accabler ; si le potier connaît combien il faut que ses pots demeurent dans la fournaise pour se cuire et se rendre propres à nos usages, et ne les y laisse pas plus, de peur qu'ils ne se brûlent, ni aussi moins, parce qu'ils n'auraient pas la fermeté qui leur

est nécessaire ; il faudrait avoir perdu tout sens pour dire que Dieu, qui est la sagesse même, nous dût charger d'un poids trop pesant pour nos épaules, et nous tenir plus qu'il ne faut dans le feu de la tribulation. Il ne nous donnera ni plus âpre ni plus long que demande la juste cuisson de notre argile ; il ne nous fera rien souffrir que nous ne puissions porter, et ne nous surchargera point. Mais la source du mal est que nous ne voulons pas nous évertuer ni déployer nos forces. Nous voudrions bien avoir des afflictions, mais qui ne se fissent point sentir, et recevoir les utilités qu'elles produisent sans en expérimenter les peines. C'est impossible ; et puisque Dieu est auteur de toutes nos souffrances, que c'est lui qui nous les envoie, et qu'il est même intimement et en personne en elles, nous faisant pour son honneur et pour notre salut tout le mal qu'elles nous causent, qu'il modère toujours de telle sorte, qu'il ne surpasse jamais notre puissance : « Sustine sustentationes Dei, comme nous « avertit le Saint-Esprit, conjungere Deo, et sustine « (Eccl., 2, 3) : Abandonnons-lui sans crainte nos « biens, nos honneurs, nos corps et nos âmes, pour « en disposer absolument comme il le trouvera bon, » assurés qu'il ne saurait rien nous mésarriver entre des mains si amoureuses, si sages et si puissantes.

SECTION XXXI

DIXIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. L'exemple de Notre-Seigneur souffrant. — II. La force de cet exemple. — III. Il faut l'imiter. — IV. Cette imitation a deux points. — V. Comme les saints l'ont fait.

I. Un des plus puissants motifs pour porter les afflictions avec patience, et pratiquer excellemment la mortification du corps et de l'esprit, c'est sans doute

l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous ayant donné des modèles très-parfaits de toutes les vertus, nous en a particulièrement tracé de celle-ci. Sa vie n'a été qu'un continuel exercice de souffrances et un tissu de toutes sortes de peines; car il a enduré dès le premier point de sa vie jusqu'à la fin; elle lui fut prématurément ravie par la violence des plus cruels tourments sur un gibet; il a enduré à l'égard des biens, ayant toujours vécu fort pauvre et dans de grandes incommodités; dans son honneur, souffrant mille opprobres, étant appelé blasphémateur, séditieux, ivrogne, endiablé; dans sa doctrine, passant pour un idiot, pour un fou et pour un imposteur; dans sa puissance, étant tenu pour magicien, qui avait communication avec le démon par l'artifice duquel il faisait ses miracles; dans toutes les parties de son corps, depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et dans toutes les puissances de son âme, et plus que n'ont jamais enduré tous les hommes sur terre. C'est pourquoi Isaïe (cap. 53, 3) l'appelle le dernier et le plus méprisé des hommes, le plus affligé et un homme de douleurs, en qui il n'y eut rien extérieurement ni intérieurement qui ne fût trempé et noyé dans les douleurs. Mais comme nous avons parlé de ceci amplement autre part (liv. 1, chap. 11), nous n'en dirons rien de plus ici, seulement nous nous servirons des paroles de saint Cyprien : « Omnes actus « Christi ab ipso statim adventu, patientiâ comite, « signantur (lib. de Bono patientiæ) : Toutes les ac- « tions de Notre-Seigneur, depuis son entrée au « monde, ont été accompagnées et marquées de pa- « tience. » Il le montre ensuite, faisant un rapide narré de sa vie et de sa mort, qu'il conclut ainsi : « Usque ad finem perseveranter ac jugiter tolerantur « omnia, ut consummetur in Christo plena et perfecta « patientia : Notre-Seigneur souffre sans relâche jus-

« qu'à sa mort, afin que la patience trouvât en lui sa « perfection dernière. »

II. Or, que cet exemple de Notre-Seigneur doive faire de fortes impressions sur nous, il est aisé de le voir; premièrement, parce que, comme dit le prince des apôtres : « Christus passus est pro nobis, vobis re- « linquens exemplum ut sequamini vestigia ejus « (1 ep., 2, 21) : Il a enduré pour nous, afin de vous « former des patrons de patience et vous apprendre à « souffrir. » Aussi Dieu nous le recommande selon l'intelligence des Pères, par ces paroles qu'il dit à Moïse : « Inspice, et fac secundùm exemplar quod « tibi in monte monstratum est (Exod., 25, 40) : Re- « garde et considère attentivement ce qui s'est passé « dans le cours de la vie et de la passion de mon Fils, « et particulièrement sur le mont du Calvaire, et imite « ce que tu y remarqueras, le plus qu'il te sera pos- « sible. » En effet, l'exemple d'une personne de telle qualité, d'un fils de Dieu et de la sagesse incarnée doit grandement nous émouvoir. En demandons-nous un qui soit ou plus noble ou plus assuré? Ce nous serait une honte, que Notre-Seigneur, à qui tous les plaisirs étaient dus très-légitimement, et à qui, attendu sa dignité et son innocence, c'était davantage d'être effleuré du moindre mal, qu'à nous, vers de terre et pécheurs que nous sommes, d'être percés des plus vives pointes des douleurs, ayant tant souffert, nous ne voulussions rien endurer. Il n'y a point d'apparence que lui marchant devant nous pour arriver au ciel, et non à cheval, ni en carrosse, mais à pied et à pieds troués de gros clous, avec une tête couronnée non d'une couronne d'or ni de roses, mais d'épines, couvert non de satin ni de velours, mais d'une robe de mépris et d'infamie; ayant le corps déchiré de fouets, tout ruisselant de son sang et chargé d'une lourde croix, nous qui faisons profession d'être ses

disciples et ses imitateurs, le suivions avec les délices et les contentements. Secondement, parce qu'il endure à notre sujet, pour nous laver de nos péchés, pour payer nos dettes et satisfaire à la justice de Dieu son Père, pour nous élever aux honneurs, nous rendre capables des joies éternelles et nous combler de tous biens. Si cela est vrai, n'est-il pas raisonnable que nous prenions part à ses souffrances pour nous purifier nous-mêmes? que nous contribuions en quelque chose à notre liberté? S'il n'a point fait les fautes, pourquoi les payera-t-il? S'il est innocent et qu'il soit puni, n'est-il pas très-juste que le criminel porte une partie de la peine? N'est-il pas équitable que nous endurions un peu pour mériter les biens qu'il nous gagne par tant de travaux, et que nous ayant donné le prix de notre rachat et de notre béatitude, « Adimpleamus « ea, pour parler avec saint Paul, quæ desunt pas- « sionum Christi in carne nostra (Coloss., 1, 24), « nous fassions ce qui reste, qui est de nous en appli- « quer la vertu. » Jean II, roi de Portugal, voyant son favori dangereusement malade faire difficulté de prendre une médecine dont dépendait sa guérison, à cause de son amertume, en but devant lui une partie, pour lui donner courage et lui montrer l'amour qu'il lui portait, et puis le pria d'avaler le reste, ce qu'il fit. Voilà l'image de ce que Notre-Seigneur a fait pour nous, et de ce que nous devons faire. De plus par ses souffrances il a rendu toutes les afflictions du corps et de l'esprit dignes d'honneur et d'amour. Si Sénèque dit que Socrate en entrant dans la prison, « Intrando pur- « gavit omnique honestiorem curiâ reddidit (lib. de « beata Vita, c. 27), la purifia par sa présence et la « remplit de lumière, la faisant plus auguste que tous « les palais; » à combien plus forte raison pouvons-nous assurer que Notre-Seigneur a purifié et illustré la pauvreté, les douleurs et toutes les afflictions? Le

cardinal Cajétan fait une bonne remarque quand, demandant pourquoi Notre-Seigneur a voulu souffrir tant de sortes de maux intérieurs et extérieurs, il répond pour les ennoblir et les déifier tous, et leur donner des attraits, afin de les faire désirer des hommes. Saint Jean Damascène l'a exprimé en un mot (lib. 1 de Fide, cap. 20), disant que ç'a été pour les sanctifier. Comme l'on dit que la licorne tire tout le venin des eaux empoisonnées où elle plonge sa corne, et comme le bois mis par Moïse dans les eaux amères de la solitude les rendit douces et agréables à boire (Exod., 15, 25); de même, Notre-Seigneur a adouci par son attouchement et par son usage l'amertume de toutes les croix qui peuvent nous arriver.

III. C'est donc à nous, animés d'un tel exemple, de les porter avec patience et vertu. Les Hébreux disent que Moïse faisait souvent lire la vie de Job aux enfants d'Israël pendant leurs oppressions de l'Egypte, pour les fortifier et les encourager dans leurs maux. Considérons celle de Notre-Seigneur avec les tourments inouïs de sa mort, pour tenir bon dans les nôtres. Joinville raconte une chose mémorable qui arriva en ce même pays d'Egypte, pendant la captivité de saint Louis et des seigneurs français. Le prince sarrasin qui les tenait en son pouvoir, les ayant un jour visités, leur demanda s'ils croyaient que le Fils de Marie, qui après des supplices très-cruels avait rendu l'âme sur une croix, et qui trois jours après était ressuscité, fût le vrai Dieu, et s'ils le tenaient pour leur Seigneur? Ils répondirent que oui. Vous ne devez donc pas, repartit-il, vous décourager dans votre captivité ni dans vos misères, si vous endurez ce peu pour lui, mais faire paraître une grande constance, puisqu'il en a enduré pour vous incomparablement plus; et comme il est sorti des ténèbres du tombeau vivant et glorieux, à ce que vous dites, aussi devez-vous espérer qu'il vous

tirera bientôt de l'obscurité de votre prison et vous remettra en liberté. C'est là le modèle que nous devons nous proposer, et n'en point chercher d'autres. Juste Lipse, personnage fort pieux, et l'ornement des lettres humaines du siècle passé, était au lit de la mort travaillé de grandes douleurs. Quelqu'un de ses amis qui l'assistait, lui parlait de la patience des stoïciens et de cette insensibilité tant vantée, et sur laquelle même il avait composé un livre, pour donner du nerf et faire prendre cette trempe à son esprit. Mais lui, montrant du doigt une image de Notre-Seigneur crucifié qui était près, répondit : « Hæc vera est patientia : Voilà « le patron de la vraie patience » sur lequel nous devons nous mouler; puis ralliant toutes ses forces il poussa ces paroles avec une grande ferveur : « Domine « Jesu, da mihi patientiam christianam : Seigneur « Jésus, donnez-moi une patience chrétienne, » une patience prise et formée sur la vôtre. On raconte de Henri Suso, que ce saint religieux pria un jour Dieu de lui enseigner comment il devait souffrir. Il lui apparut en vision une ressemblance de Notre-Seigneur crucifié en forme de séraphin, qui avait six ailes; deux couvrait sa tête, deux ses pieds, et il tenait les deux autres déployées comme pour voler. Aux deux plus basses il y avait écrit : « Reçois volontiers l'afflic- « tion; » sur celles du milieu : « Porte la croix pa- « tiemment; » et sur les plus hautes : « Apprends à « endurer comme Jésus-Christ. » Saint Paul dans ce sentiment fait cette prière pour les fidèles de Thessalonique : « Dominus dirigat corda vestra in caritate « Dei et patientia Christi (2 Thess., 3, 5) : Je souhaite « et je prie Dieu qu'il conduise vos cœurs dans les « voies de son amour et de la patience de Jésus- « Christ, » pour vous la faire parfaitement imiter.

IV. Or, cette imitation consiste en deux choses, comme il y en a deux dans la croix et les souffrances

de Notre-Seigneur. La première est le corps et l'extérieur de la croix, les mépris, les infamies, la faim, la soif, la nudité, les douleurs et la mort; la seconde est l'esprit et l'intérieur de la croix, c'est-à-dire les vertus de patience, d'obéissance, de résignation, d'humilité, de silence, de mansuétude, de charité envers ceux mêmes qui le tourmentaient, avec lesquelles il endurait : et de plus, les desseins très-nobles de glorifier Dieu son Père, de nous sauver, de nous témoigner son amour et les autres pour lesquels il endurait. Nous devons, quand nous sommes atteints de quelque mal, imiter Notre-Seigneur en ces deux points, ne nous contentant pas de l'extérieur du mal, qui se trouve dans la peine qu'il nous fait; mais passant jusqu'à l'intérieur et à l'esprit, prenant soigneusement garde de le souffrir, le mieux que nous pourrons, avec les vertus et avec les motifs de Notre-Seigneur, autrement il ne nous servirait de rien ou de fort peu, et il n'y aurait pas grande différence, ce qui serait pitoyable, entre nos peines et celles des bêtes.

V. C'est à quoi les saints ont toujours grandement veillé, c'est ce qu'ils ont fait constamment, s'étudiant à souffrir avec Notre-Seigneur souffrant, et à se crucifier avec lui. C'est de là qu'ils tiraient leur gloire, et que saint Paul dit : « De cætero nemo mihi molestus « sit, ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo « porto (Galat., 6, 17) : Que personne ne me tour- « mente dorénavant, on peut voir à qui je suis, je « porte sur mon corps les stigmates de mon Seigneur « Jésus, » et les marques honorables de ses souffrances. C'est aussi de là qu'ils puisaient une force nonpareille et une consolation ineffable dans leurs afflictions, et ce qui leur a rendu la mémoire de la passion si ordinaire. Car, comme dit véritablement saint Augustin, il n'est rien de si difficile qu'on n'enpure patiemment, si on considère avec attention la

passion de Notre-Seigneur. C'est là, dit saint Bernard (Serm. 61 in Cant.), où la colombe se met à couvert de l'épervier, et où aussi elle est invitée de l'époux (Cant., 2, 14), lorsqu'il la convie à se retirer dans les trous de la pierre. C'est de là que les martyrs prennent leur constance, Notre-Seigneur voulant que son soldat regardât les plaies qu'il a reçues pour lui, afin de se revêtir de courage et de se rendre sur son idée plus résolu à endurer. « Enim verò, dit ce saint, non « sentiet sua, dùm illius vulnera intuebitur, stat mar- « tyr tripudias et triumphans toto licet lacero corpore, « et rimante latera ferro, non modo fortiter, sed et « alacriter sacrum è carne sua circumspicit ebullire « cruorem, ubi tunc anima martyris? nempe in tuto, « nempe in petra, nempe in visceribus Jesu; si enim « in suis esset visceribus, scrutans ea ferrum profectò « sentiret, dolorem non ferret, succumberet et nega- « ret : nunc autem in petra habitans, quid mirum si « in modum petræ duruerit? Car il ne sentira point « ses blessures pendant qu'il regardera celles de son « Sauveur; le martyr voit non-seulement avec force, « mais encore avec joie, couler le sang de tout son « corps; il saute dans les prisons, il bondit d'aise dans « les tourments, il baise ses chaînes et embrasse le « bourreau qui doit le faire mourir. Eh quoi? Le mar- « tyr est-il homme ou rocher? Où est son âme, pour « rendre son corps insensible aux douleurs? Son âme « est cachée dans les trous de la pierre, dans les en- « trailles de Jésus; car si elle était dans les siennes il « sentirait le fer qui les déchire; ne pouvant supporter « la violence des douleurs, il consentirait au tyran « pour renier la foi; mais demeurant dans la pierre « mystique, ce n'est pas étonnant s'il résiste avec une « telle fermeté et s'il est endurci comme une pierre. » Sainte Fauste, demoiselle de noble race, et âgée seulement de treize ans, sous la persécution de Maximien,

se moquait de tous les supplices qu'on lui faisait endurer : et comme le juge Evilasie l'appelait magicienne, parce qu'elle ne témoignait aucun sentiment pour des douleurs qui étaient si cuisantes, elle répondit : Evilasie, commandez que l'on fasse ma statue et que l'on grave dessus les plus cruels tourments qu'on peut faire souffrir à un homme. Ce qui ayant été exécuté, la sainte lui dit : Sachez que, comme cette statue ne sent point ces tourments, de même mon corps n'est point atteint de vos peines, parce que mon âme est entièrement fondée et établie en Notre-Seigneur.

Le bienheureux Elzéar était doué entre autres vertus d'une force si grande et d'une patience si admirable, que jamais, dans tout le cours de sa vie, personne, même ses plus familiers et ses domestiques, ne le vit, quelque déplaisir ou affliction qu'il eût reçue, avoir dit ou fait la moindre chose avec impatience et émotion. Sainte Dauphine, sa femme, et vierge très-pure, prit sujet un jour de lui dire en secret : Eh quoi! monsieur, quel homme êtes-vous? Vous voyez que de petites gens prennent la hardiesse de vous offenser, et il semble que vous soyez de marbre; car vous témoignez n'en avoir aucun sentiment. Ce modèle de douceur répondit : Eh bien! Dauphine, ma chère sœur, que servirait, je vous prie, de me mettre en colère? En serais-je mieux? Mais je veux vous ouvrir mon cœur là-dessus; sachez que je ne laisse pas de sentir quelques pointes légères d'indignation contre ces personnes qui me font des injures, mais pour les étouffer j'en détourne aussitôt mon esprit, et je le porte sur celles que mon Seigneur a souffertes à mon occasion, sur le modèle duquel désirant me façonner, je me tiens ce langage : Elzéar, quand tes serviteurs t'arracheraient la barbe et te donneraient des soufflets, cela et toute autre indignité ne sont aucunement comparables à ce que ton Sauveur a enduré pour toi; et je tiens ma pensée

sur cet objet, et ne l'en retire point que je ne sente le mouvement entièrement éteint et mon esprit remis en sa première tranquillité. C'était y procéder comme il faut. Le vénérable et très-pieux Louis de Blois avait coutume de dire : Voyant Jésus-Christ en croix, qui oserait se plaindre, quelque chose qui lui arrive? Dieu ayant projeté de faire paraître sur le théâtre de l'Église sainte Lyduvine, comme un miracle de patience, dans un nombre presque incalculable de maladies très-graves qu'il lui envoya, au commencement de ces épreuves la sainte trouva bien rude cet exercice qui, mettant son esprit en quelque désordre, la faisait se plaindre avec moins de soumission et un peu murmurer. Son confesseur, personnage capable de conduire une si grande âme, et instrument digne pour servir Dieu dans l'exécution de ses desseins sur elle, lui recommanda pour bien porter ces maux de s'occuper particulièrement de la passion de Notre-Seigneur, qu'elle sentirait l'eau de consolation découler de cette pierre après qu'elle l'aurait frappée. Elle le fit, mais ne l'expérimentant point aussitôt, et n'ayant pas ces entretiens qu'elle eût bien désirés, elle s'en dégoûtait. Son confesseur là-dessus lui relève l'esprit, l'encourage à tenir bon, à se faire violence et à surmonter la difficulté par sa constance, que la chose arriverait comme il lui avait dit. Elle s'évertue donc, et enfin l'eau commence à couler de la pierre, et en telle abondance, qu'elle disait que si, pour réciter un seul « Ave, Maria, » elle eût pu être délivrée de toutes ses maladies et de toutes ses douleurs, elle ne l'eût point voulu faire. Ayant divisé toute l'histoire de la passion en sept parties, par rapport aux sept heures canoniales, elle la ruminait jour et nuit et y trouvait une manne cachée et des suavités sans égales. Finissons par sainte Lutgarde; son historien raconte qu'entrant un jour dans l'église, Notre-Seigneur crucifié et tout sanglant

lui apparut à la porte; détachant de la croix un de ses bras, il l'en embrassa et appliqua sa bouche à la plaie de son côté, où elle puisa une telle douceur, que dès lors elle fut tout autre dans le service de Dieu et courut avec de nouvelles forces à la perfection. Quand dans sa course elle se sentait arrêtée par quelque peine du corps ou de l'esprit, elle se tenait debout devant l'image du crucifix; en la regardant, elle se trouvait toute refaite et ravivée, et portant avec dévotion sa bouche sur la plaie du côté, elle y suçait de telles délices, qu'après rien n'était assez fort pour l'affliger.

SECTION XXXII

ONZIÈME MOTIF DE PATIENCE ET DE MORTIFICATION, L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. La souffrance, principale marque de l'amour. — II. Pratiquée par Notre-Seigneur envers nous. — III. Par les saints envers Notre-Seigneur.

La souffrance est une rude école, si l'on n'est écolier de la sagesse ou de l'amour; mais si l'on est imbu des préceptes de l'un ou de l'autre, et si l'âme est éclairée des lumières de celles-là ou échauffée des feux de celui-ci, elle perd la plus grande partie de ses rigueurs, et même souvent son amertume se change en une douceur très-agréable. C'est pourquoi ce motif de l'amour est extrêmement important.

I. Pour l'éclaircir, il faut remarquer qu'entre tous les témoignages de l'amour, le plus certain et le plus infaillible est sans contredit d'endurer pour l'objet aimé. Il y avait jadis en Ethiopie un foyer plein de feu où l'on éprouvait la pureté des filles, de sorte que celles qui avaient conservé la blancheur de leur innocence n'en étaient nullement offensées; mais celles qui l'avaient flétrie lui servaient bientôt de proie, d'où il s'appelait le foyer de l'épreuve. Comme le feu dis

tinguait les corps purs d'avec les souillés, c'est aussi le feu de la tribulation et les peines qui discernent l'amour vrai d'avec le faux. « Si possides amicum, dit le « Saint-Esprit, in tentatione posside eum, et ne facilè « credas ei; est enim amicus secundùm tempus suum, « et non permanebit in die tribulationis (Eccl., 6, 7) : « Si quelqu'un fait profession d'être ton ami, ne le « crois pas sur ce qu'il t'en dit, quelque protestation « et quelque jurement qu'il en fasse; mais si tu veux « le reconnaître, regarde comment il se comporte dans « ton affliction. » Car il en est beaucoup qui n'aiment qu'au temps de la prospérité et qui se retirent en celui de l'adversité; semblables aux hirondelles, qui abandonnent l'hiver ceux qu'elles avaient visités tout l'été. La bonne fortune acquiert les amis et la mauvaise les expérimente. Pour cela Dieu dit du patriarche Abraham, après qu'il se fut mis en devoir à son commandement, et pour son amour, de trancher la tête à son fils : « Nunc cognovi quod times Deum (Genes., 22, « 12) : Je connais maintenant que tu me crains et que « tu m'aimes, » d'avoir surmonté dans une chose si difficile toutes les résistances de ta nature, et voulu faire mourir ton fils Isaac, et en lui toutes tes joies. Le démon dans cette même vue, sur ce que Dieu prisait la vertu de son serviteur Job, lui dit : « Extende « paululùm manum tuam, et tange cuncta quæ possi- « det, nisi in faciem benedixerit tibi (Job, c. 1, 11) : « Il est vrai, il vous sert; mais renversez ses maisons, « tuez ses troupeaux, ôtez la vie à ses enfants, couvrez « son corps d'ulcères, et du parfait bonheur où il est « jetez-le dans un fond de misères, et vous verrez si « bientôt il ne quitte votre service et ne vomit contre « vous des blasphèmes. » S'il tient bon, je croirai alors que véritablement il mérite la qualité de votre serviteur et qu'il a de l'affection pour vous. Ainsi donc les afflictions sont les marques les plus assurées de l'a-

mour; et la raison fondamentale de ceci est qu'il n'est rien de plus malaisé à l'homme que de souffrir, ni rien qu'il craigne tant naturellement que la douleur, parce qu'elle tend à sa ruine. Il faut donc qu'il aime grandement une personne, quand il s'y expose à son sujet, quand il renonce à ses propres inclinations pour suivre les siennes, et se fait du mal pour lui causer du bien et lui donner du contentement. C'est là la plus fine épreuve de l'amour et le plus haut point où il peut monter.

II. Et c'est ainsi que Notre-Seigneur nous a aimés, car sachant d'un côté cela, et de l'autre ne pouvant endurer dans sa propre nature, il s'est revêtu de la nôtre, afin de pouvoir souffrir. Et ce qui est plus encore, c'est que, prenant un corps humain, il a pris le plus sensible et le plus tendre à la douleur qui ait encore été formé, parce qu'il a été le plus délicat. Il a de plus commencé d'endurer dès sa conception, ayant voulu par une anticipation surnaturelle avoir l'usage de la raison pour ressentir plus vivement les peines, non-seulement du corps, mais encore de l'âme, par la connaissance et l'appréhension qu'il en aurait, dont les autres enfants sont exempts. Et suspendant et retenant les joies et la béatitude tout entière dans la partie supérieure sans la laisser couler, comme naturellement elle devait, sur l'inférieure, produisant ainsi de grands miracles pour avoir du mal, tandis que nous en désirons pour n'en avoir point. Enfin, il est certain, comme nous l'avons déjà dit, qu'il a souffert à l'intérieur et à l'extérieur plus que tous les hommes n'ont jamais fait en cette vie. La source de ses souffrances fut son amour. « Dilexit nos, dit saint Jean, et lavit « nos à peccatis nostris in sanguine suo (Apoc., 1, 5) : « Il nous a aimés, et pour cela il nous a lavés de nos « péchés dans son sang. » — « Non lavisset, nisi di- « lexisset, dit Richard de Saint-Victor : Il ne nous eût

« point lavés dans un bain qui lui a coûté si cher, s'il « n'eût eu de l'amour pour nous. »

III. C'est aussi de la sorte que tous les saints ont aimé mutuellement Notre-Seigneur; ils lui ont montré leurs affections, endurant de grandes choses pour lui. Ils disent avec saint Paul : « Quod nunc vivo in carne, « in fide vivo filii Dei, qui dilexit me et tradidit se- « metipsum pro me : non abjicio gratiam Dei (Ga- « lat., 2, 19) : Pendant que je vis en cette chair mor- « telle, je vis dans la créance de cette vérité, que le « Fils de Dieu m'a aimé, et que pour me témoigner « son amour il s'est livré aux tourments et est mort « pour moi; je ne veux point être ingrat pour une si « grande grâce, mais je désire ardemment y corres- « pondre; » et comme il m'a aimé, et en vertu de cet amour il a enduré pour moi, je veux aussi que l'amour que je lui porte soit la source de beaucoup de souffrances. « Sequor autem si quo modo comprehendam, « in quo et comprehensus sum à Christo Jesu (Phi- « lipp., 3, 12) : Je le suis par les mêmes chemins pour « l'atteindre et le prendre, par lesquels il a couru après « moi pour m'attraper et m'avoir; » et ces chemins sont ceux de la pauvreté, de l'humilité, de l'obéissance et de la patience, jusqu'à mourir sur une croix. Voilà par où vont les vrais amateurs de Jésus, voilà où ils visent, rendre peines pour peines, douleurs pour douleurs, sang pour sang, quoique l'inégalité doive toujours être infinie, comme elle le sera toujours de leurs amours.

Celui, dit saint Basile (lib. de Vera virgin.), qui aime Dieu véritablement et qui désire lui plaire, méprise pour le contenter les richesses, les honneurs, les ébats, la nourriture, le sommeil et la vie; il s'élève au-dessus de toutes les choses visibles, sans tenir plus à aucune; il se couvre de pauvres habits et souffre avec plaisir les opprobres, se rendant fou d'une sage et

divine folie, afin de témoigner son amour et de s'unir à celui qui est uniquement aimable. L'âme, dit saint Chrysostome (Hom. 52 in Acta), vivement éprise de l'affection de Jésus-Christ, est comme un homme qui serait seul au monde, tant elle a peu de soin de tout ce qui s'y passe; elle ne se soucie ni de la gloire ni des ignominies; elle fait si peu de cas des prisons, des fouets et des douleurs, qu'on dirait qu'elle souffre dans un corps étranger ou qu'elle a un corps de diamant; elle ne goûte point les contentements de la vie, mais elle les méprise et n'en est pas plus touchée qu'un corps mort; et tant s'en faut qu'ils fassent aucune impression sur elle, même elle en sort plus pure, comme l'or de la fournaise. Si nous ne comprenons point ceci, c'est que nous n'entendons point cette philosophie d'amour. Eh quoi! considérez ce qui arrive dans celui des créatures! Quand quelqu'un aime passionnément une personne, il n'estime d'honorable et de précieux que ce qui la touche et ce qui concerne l'avancement de son affection auprès d'elle. Toutes les choses, si éclatantes qu'elles puissent être, sont mortes en son esprit et en son cœur, où cette personne aimée lui devient tout. Saint Augustin parlant du même sujet dit: « Amat, ardet, fervet, calcat omnia quæ delectant et « transit; venit ad aspera, horrentia, truculenta, mi- « nantia, calcat, frangit et transit : ô amare! ô ire! ô « sibi perire! ô ad Deum pervenire! Qui animam suam « amat, perdit illam, et qui perdiderit animam suam « propter me, in vitam æternam inveniet illam; sic « armandus est amator justitiæ, sic armandus est ama- « tor invisibilis pulchritudinis (De verbis Apostoli, « serm. 17) : Elle aime, elle est enflammée du feu de « la sainte dilection, et pour cette cause elle foule aux « pieds toutes les voluptés; et venant aux choses fâ- « cheuses et horribles qui menacent des supplices et « de la mort, elle les foule de même aux pieds, elle

« les brise et passe outre. O aimer! ô s'avancer tou-
« jours! ô mourir à soi-même, et par cette heureuse
« mort parvenir à Dieu et à la vraie vie! Car comme
« Notre-Seigneur dit : Qui aime son âme la perdra, et
« qui la perd pour moi la sauvera; c'est ainsi qu'il faut
« armer le vrai amateur de la vertu et de la beauté
« invisible. » Saint Bernard, traitant de la force et de la joie qu'avaient les martyrs dans les tourments, ajoute :
« Non hoc facit stupor, sed amor; submittitur enim
« sensus, non amittitur, nec deest dolor, sed supera-
« tur, sed contemnitur (Serm. 61 in Cant.) : Ils n'é-
« taient pas insensibles aux douleurs, pour n'avoir
« point de sentiment, mais pour avoir de l'amour, et
« au fond ils les sentaient, mais l'affection incompa-
« rable qu'ils portaient à Notre-Seigneur les leur fai-
« sait surmonter et mépriser. » On lit de sainte Catherine de Gènes (cap. 24 Vitæ) que, depuis qu'elle fut appelée de Dieu et blessée de son amour, elle n'avait point su ce que c'était d'endurer, ni au dehors, ni au dedans, ni du monde, ni du démon, ni de la chair, ni d'aucune autre chose, parce qu'elle était intérieurement si transformée en Dieu que, bien qu'effectivement elle souffrit beaucoup de peines, elle ne les sentait point pourtant dans la volonté comme choses contraires, mais les recevait comme ordonnées et envoyées de Dieu qu'elle aimait; de sorte qu'étant détrempées et mêlées avec cet amour, elles lui apportaient un grand contentement; de plus, l'humanité était si soumise à l'esprit, que jamais, quelque pénitence qu'elle lui fît faire, elle ne reculait, si bien que toujours cette parole de David se trouvait véritable en elle : Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant (Ps. 83, 3).

L'amour adoucit tout. « Omnia fiunt facilia caritati,
« cui uni Christi sarcina levis est, aut ea una est sar-
« cina ipsa quæ levis est : secundùm hoc dictum est,

« et præcepta ejus gravia non sunt; secundùm hoc et « illud dictum est, si ambularent semitas bonas inve- « nissent utique semitas justitiæ leves : quomodo ergo « dicitur, propter verba laborium tuorum ego custo- « divi vias duras, nisi quia utrumque verum est, duræ « viæ timori, leves amori (De natura et gratia, cap. 69) : « Toutes choses, dit saint Augustin, sont faciles à la « charité, à elle seule la charge de Notre-Seigneur est « légère, ou elle est la seule charge légère; suivant « cela les saintes Lettres disent : Ses commandements « ne sont point pesants ; et : S'ils eussent marché par les « sentiers de la justice, ils les eussent trouvés faciles. « Comment donc David dit-il qu'il avait trouvé les « lois de Dieu rudes? C'est qu'elles sont rudes à la « crainte et faciles à l'amour. » Et autre part il dit encore : Il n'est rien de si dur, le fut-il autant que le fer, que le feu de l'amour n'amollisse et ne plie. « Quò « cum se anima rapit in Deum super omnem carnifi- « cinam libera et admiranda volitabit pennis pulcher- « rimis et integerrimis, quibus ad Dei complexus amor « castus innititur (lib. 1 de Moribus eccles., c. 22) : « Amour tout-puissant, quand une âme est frappée de « tes traits, victorieuse et triomphante de tous les tour- « ments, elle s'élève merveilleusement de la terre, où « elle ne voit rien digne de ses affections, et s'envole « droit à Dieu, son unique objet, portée sur les ailes « de ses saints désirs. » — « Nisi verò, amatores auri, « amatores laudis, amatores feminarum, amatoribus « suis Deus sinat esse fortiores, cùm ille non amor, « sed congruentius cupiditas, vel libido nominetur, in « qua tamen apparet quantus sit impetus animi ad ea « quæ diliguntur, indefesso cursu per immania quæ- « que tendentis, argumentoque nobis est, quàm sint « omnia perferenda ne deseramus Deum; si tanta illi, « ut deferant, perferunt : A moins que Dieu ne veuille « permettre que les amoureux de l'or, des louanges et

« des beautés créées surpassent les siens en force, pour « faire et endurer de plus grandes choses; leur affec- « tion pourtant ne mérite pas le nom de vrai amour, « mais doit être plus proprement appelée une cupidité « et le transport d'une passion aveugle, qui, faisant « souffrir patiemment et même gaîment tout ce que « l'on peut imaginer de fâcheux et de cruel, nous ap- « prend combien nous devons pâtir pour ne point « quitter Dieu, puisque ceux-là s'immolent à tant de « peines afin de l'abandonner et de le perdre. » Quelle force donnait jadis l'amour aux femmes indiennes (Ælian. var., lib. 7, c. 18), qui tenaient à honneur et à contentement singulier de mourir avec leurs maris, et de se jeter toutes vives dans le feu où leurs corps morts brûlaient, pour pouvoir les accompagner et vivre avec eux dans l'autre monde? C'est le propre de ceux qui aiment, dit Platon (in Conviv.), non-seulement des hommes, mais encore des femmes, de mourir pour les personnes aimées. Mais passons aux exemples des saints qui ont aimé Notre-Seigneur, et voyons avec quel désir et avec quelle joie ils ont souffert pour lui.

SECTION XXXIII

SUITE DU SUJET.

I. Exemples des filles et des femmes. — II. Exemples des hommes.

I. Commençons par les filles et par les femmes, en qui la souffrance des douleurs est d'autant plus admirable, qu'elles sont plus délicates et leur sexe plus faible. Sainte Dorothée, vierge et martyre, ayant le cœur embrasé de l'amour de Notre-Seigneur, au plus fort de ses tourments proféra ces paroles : « Nihil non, « Saprici tyranne, pati parata sum pro amore et ho- « nore Christi Jesu Domini ac sponsi mei (in Act.,

« 6 februar.) : Saprice, vous faites ce que vous pouvez « pour me faire souffrir; mais sachez qu'il n'est point « de supplice, si cruel et horrible qu'il puisse être, « que je ne sois prête et résolue d'endurer pour l'a- « mour et l'honneur de Jésus-Christ mon Seigneur et « mon époux. » Remise sur le chevalet, elle parut avec un visage riant et extraordinairement gai; le tyran lui dit : Pourquoi déguises-tu ainsi ton mal et sous le masque d'un visage trompeur témoignes-tu du plaisir où tu n'as que de la douleur? Elle répondit : Je ne trompe point, mais je vous assure que jamais je ne fus si joyeuse ni si contente que je suis. Sainte Potaménie, vierge d'une excellente beauté, dénoncée par son maître, à cause des résistances extrêmes et des refus absolus qu'elle avait toujours faits à ses infâmes poursuites, comme chrétienne, sous la persécution de Maximien, fut mise entre les mains de la justice. Le juge la menaça de la faire jeter toute vive dans une chaudière de poix bouillante; la sainte lui dit : Si vous avez déterminé de me faire mourir de cette mort, je vous en prie, ne me faites point jeter tout d'un coup dans la chaudière, mais peu à peu, afin que vous voyiez quelle patience me donne Jésus-Christ que vous ignorez et combien je désire souffrir pour lui. Le juge commanda qu'elle y fût mise petit à petit; elle le supporta avec un courage invincible, jusqu'à ce que la poix arrivant au cou, elle expira. Sainte Félicule, vierge, se voyant recherchée en mariage par un grand seigneur romain, nommé Flaccus, avec parole qu'il fallait nécessairement ou qu'elle l'épousât ou qu'elle sacrifiât aux idoles, lui répondit courageusement : Je ne vous épouserai point, parce que j'ai consacré ma virginité à Jésus-Christ que je reconnais pour mon vrai et unique époux; je ne sacrifierai point à vos idoles, parce que je suis chrétienne. Mise à la question, elle disait au plus fort du tourment d'une voix haute :

« Jam cœpi videre Christum amatorem meum, in « quem totus amor meus defixus est : Je commence à « voir Jésus-Christ mon parfait amateur, en qui j'ai « mis tout amour. » Et comme les bourreaux et d'autres qui assistaient à son supplice lui dirent : Renie Jésus-Christ, et on te lâchera, elle s'écria à cette horrible parole et dit : Que je renie Jésus-Christ! « Ego « amatorem meum non nego, qui meâ causâ mel edit, « acetum gustavit, spinis coronatus et cruci affixus « est : Oh! non! quelque tourment qu'on me fasse « souffrir, je ne renie point celui qui, étant Dieu, m'a « toutefois tant aimée que, pour l'amour de moi, il « a mangé du miel comme un enfant, bu du vinai- « gre, a été couronné d'épines et est mort sur un « gibet. »

Mais voyons la constance des trois filles de sainte Sophie, dont l'Église fait mémoire le premier d'août. Pendant que l'empereur Adrien faisait tous ses efforts pour détruire notre sainte religion, une dame chrétienne, appelée Sophie, demeurait à Rome avec ses trois filles, nommées Foi, Espérance et Charité : la première âgée de douze ans, la seconde de dix, et la cadette de neuf, toutes trois douées au delà de leur âge de toutes les perfections du corps et de l'esprit dont leur sexe est capable. Or, comme la prudence et la vertu de la mère et des filles se répandaient par la ville, le démon, envieux que des créatures si faibles traversassent ses desseins et triomphassent de son pouvoir, fit que le gouverneur de la ville, appelé Antiochus, sût qui elles étaient et quelle religion elles avaient embrassée. Aussitôt il les envoya quérir pour se présenter devant son tribunal. Ces petites filles voyant les officiers arriver ne s'étonnent point, mais ayant entendu leur commission, les suivent avec leur mère d'un esprit généreux et d'un pas assuré, se signant toutes du signe de la croix et se souvenant de celui

qui avait dit qu'il ne fallait point craindre ceux qui tuent le corps, mais qui n'ont aucune puissance sur l'âme, et qu'il ouvrirait même la bouche aux enfants et la remplirait de paroles sages pour répondre aux juges, et leur donnerait autant de force qu'il faudrait pour souffrir. Le gouverneur voyant et la mère et les filles indiquer à leur maintien qu'elles avaient le cœur noble, en fut touché et demanda à la mère son nom, son pays, sa qualité, sa religion. Elle répondit : Je me nomme Sophie ; je suis Italienne de nation ; je suis noble de race et issue de parents qui ont tenu les premières charges; mais je ne me vante de rien tant que d'être chrétienne, et je suis venue demeurer à Rome avec mes trois filles pour le dire et pour le témoigner à tous ceux qui voudront le savoir. Le juge, sans vouloir aller plus loin cette fois, les donne en garde à une grande dame nommée Palladia, pour lui être représentées dans trois jours. Pendant ce temps sainte Sophie encouragea ses filles au combat et leur dit : Mes chères filles, je suis votre mère et je vous ai engendrées selon la chair; mais je pense n'avoir pas peu servi pour être encore votre mère selon l'esprit, vous donnant la connaissance du vrai Dieu et vous apprenant à le craindre et à l'aimer par-dessus tout; or, le temps approche que vous le fassiez paraître par effet; souvenez-vous des instructions que je vous ai données, et faites en sorte que les tourments qu'on vous prépare ne surmontent pas votre vertu, ni la faiblesse de l'erreur ne triomphe de la force de la vérité. J'aurais sujet d'avoir peur en considérant la faiblesse de votre âge; mais la confiance que j'ai que celui pour qui vous allez combattre vous aidera puissamment, bannit toute ma crainte et me remplit d'espérance que vous serez vaillantes et sortirez victorieuses du combat. Ayez donc bon courage, mes chères filles, et donnez librement votre vie pour l'amour de Notre-Seigneur, qui

après vous couronnera d'une guirlande qui ne se flétrira jamais, et avec qui vous vous réjouirez éternellement dans la possession de toutes sortes de biens, d'honneurs et de délices. C'est le propre des personnes sages de changer les choses petites contre les grandes, d'acheter les précieuses avec les viles; et le plus excellent trafic que l'on peut faire, c'est d'acquérir avec un peu de peine un royaume qui n'aura d'autres bornes que celles de l'éternité. Ses trois filles lui répondirent qu'avec la grâce de Dieu elles se comporteraient selon ses désirs et leur devoir, et lui feraient connaître que ses enseignements n'avaient pas été semés en terre ingrate.

Les trois jours expirés, le gouverneur les envoie chercher; premièrement il les attaque avec des caresses conformes à leur âge; il leur remontre leur tendre jeunesse, leur complexion délicate, leur noblesse, leur beauté, les plaisirs de cette vie, que plusieurs seigneurs les rechercheraient en mariage; il leur propose les grands biens que leur père leur avait laissés, il leur en promet de nouveaux, et puis il glisse quelques menaces, si elles ne voulaient pas obéir à l'empereur: qu'il ferait même fouetter leur mère en leur présence, et qu'elles en seraient cause. Elles repartirent courageusement : Nous ne désirons point vos promesses, nous ne craignons point vos menaces, nous n'appréhendons pas vos supplices; car nous souhaitons des biens qui ne puissent nous être ôtés, et nous aimons un époux dont la beauté est infinie. Si pour nous étonner vous nous menacez de faire fouetter notre mère, sachez que vous ne nous menacez point d'un grand mal, mais que vous nous promettez un grand bien. « Quid enim « christianis potest esse jucundius quàm pati pro « Christo? Car que peut-il y avoir de plus agréable à « un chrétien que d'endurer pour Jésus-Christ? » Et quand nous n'aurions pas les récompenses du ciel, qui

nous sont infailliblement promises et qui surpassent incomparablement tous les biens de celle-ci, « Quam « gloriæ præstantiam non superat pati pro eo qui nos « formavit? Quelle gloire peut être égale à celle qu'il « y a de souffrir pour celui qui nous a faites? » Or, les biens inestimables et éternels du ciel nous étant assurés, vouloir nous en priver pour ceux d'ici-bas, qui sont si petits et si courts, c'est une évidente folie; ne vous abusez donc point dans vos prétentions, vous ne nous fléchirez jamais par vos flatteries, ni vous ne nous changerez point par vos tourments. Au contraire, vous nous ferez plus de déplaisir, si, ayant égard à notre âge et à la beauté de nos corps, vous ne nous faites rien endurer, parce que vous nous priverez des récompenses et des couronnes préparées à ceux qui souffrent pour Notre-Seigneur.

Le juge les voyant résolues et fermes là-dessus, fait retirer les deux plus jeunes, et n'ayant plus devant lui que l'aînée, qui était Foi, lui commande et la presse de sacrifier à Diane; elle résista toujours constamment. Ensuite il la fait dépouiller toute nue, lier les bras derrière le dos, et puis fouetter avec une extrême cruauté. La sainte, sous la pluie de ces coups qui la découpaient hideusement, demeure ferme, immobile et comme, ainsi que dit son histoire, si on ne lui eût point déchargé des coups de fouet, mais qu'on se fût joué à lui jeter des roses; après il lui fait couper le sein, puis la fait brûler et enfin décapiter. Il fait venir la seconde, Espérance, qui à semblables assauts rendit de pareils combats et d'aussi fortes résistances; le gouverneur la fit battre de nerfs de bœuf, puis jeter dans une fournaise; mais elle n'y reçut aucun dommage. Comme les trois enfants dans celle de Babylone, elle bénissait et remerciait Dieu. Après, on lui déchire les côtés avec des ongles de fer. Alors elle dit au tyran : Tu penses, cruel et sangui-

naire, plier le courage et abattre les forces d'une fille, et d'une fille si jeune; mais j'espère en l'assistance de Jésus mon Seigneur que je romprai les tiennes et que je rendrai tous tes desseins inutiles. Le tyran, plus irrité de ces paroles, commande qu'on la jette dans une grande poêle pleine de poix bouillante, et ensuite, n'en pouvant autrement venir à bout, qu'on lui tranche la tête

Ayant fait mourir de la sorte les deux plus âgées, il fait venir la plus jeune, Charité, très-digne de ce nom, pensant à cause de sa grande jeunesse, qui ne passait pas, comme nous avons dit, neuf ans, en avoir meilleure composition. Il lui dit qu'elle considérât le malheur où ses sœurs étaient tombées par leur faute, et que, devenant sage à leurs dépens, elle offrît de l'encens à Diane. Mais cette petite créature, animée de l'esprit de Dieu, lui répondit : Que mon âge ne te trompe point, en espérant de m'attirer et de me réduire aisément à ta volonté; c'est en vain que tu travailles, et tous tes artifices ne te serviront de rien; car tu apprendras tantôt par expérience que je suis fille légitime de Sophie, et sœur germaine de ces deux nobles martyres que tu viens d'envoyer au ciel et qui t'ont fait voir qu'elles n'avaient aucune peur de tes tourments; sois sûr que je ne dégénérerai point de leur noblesse ni de leur vertu, et que même je me montrerai d'autant plus courageuse, que je connais mieux qu'elles, par ce que j'ai vu en leurs personnes, le secours que Notre-Seigneur fournit à ceux qui endurent pour lui. Le juge, indigné de cette liberté, commande qu'on la tourmente cruellement, ce qui s'exécuta aussitôt. Voilà donc ce corps tendre et délicat entre les mains des bourreaux, qui la tirent avec une furie violente et, par les coups et les rudes secousses qu'ils lui donnent, lui déboîtent tous les membres. Après il lui montre une fournaise ardente et lui

dit que, si elle veut en éviter la rigueur, elle honore Diane, qu'il ne l'obligeait point de lui sacrifier, mais seulement de proférer ces deux mots : Magna Diana, Diane est grande. Charité, embrasée d'amour, repartit : A Dieu ne plaise que je souille ma langue faite pour louer Jésus-Christ d'un si horrible blasphème et d'un nom si abominable. Il la fait donc jeter dans le feu, mais elle, devançant les bourreaux, poussée d'une inspiration particulière, saute au milieu de la flamme, comme dans des eaux tièdes et dans un bain parfumé. La flamme, se partageant en deux, se jeta sur quelques-uns des assistants et même sur le juge, qui, n'en devenant pas plus sage, lui fit percer les membres d'une tarière et enfin décapiter. Trois jours après, leur mère, sainte Sophie, à qui Antiochus ne voulut point se prendre, voyant bien qu'il y perdrait son temps, mourut s'endormant sur le tombeau de ses filles. D'autres disent qu'elle fut encore martyrisée (Baron., anno Christi 122).

Après cette histoire j'en rapporterai une autre arrivée au Japon le treizième de juin, l'an mil six cent quatorze, celle de Maxence, femme de Michel, et belle-sœur de ces martyrs insignes qui furent brûlés pour la foi (liv. 3 des Triomphes des Mart. japon., c. 12). Cette amazone chrétienne fut mise toute nue et liée à la façon du pays dans un sac où, pour lui faire plus de peine et de douleur, on avait laissé quelques épis de blé tout secs. Un des exécuteurs de la justice, touché de pitié pour sa délicatesse, voulut les ôter; mais elle l'en empêcha, disant qu'elle était bien marrie de n'avoir qu'un petit corps à offrir à Dieu et que, si elle en eût eu dix, elle les lui eût offerts de très-bon cœur; au reste, qu'il laissât ces épis, afin de pouvoir endurer davantage pour lui. Et voyant que le feu était allumé autour de son mari et de son beau-frère, elle tâcha par trois fois de se lancer dans les flammes, et elle

l'eût fait si le bourreau qui tenait la corde dont elle était liée par le cou ne l'eût retenue. Or, après leur mort elle fut traînée dans une maison voisine, et là combattue avec toutes les inventions possibles pour lui faire renier la foi. Mais elle demeura toujours inébranlable, ainsi qu'un rocher au milieu des flots. On la ramena au lieu du supplice; et comme on lui mit par deux fois l'épée à la gorge pour lui faire peur, elle dit à celui qui voulait l'effrayer, se moquant de ses menaces : Vous avez bonne grâce de vous y prendre de la sorte, nous ne saurions être épouvantés de ce que nous désirons; promettez-moi la vie, si vous voulez me faire peur; puis prenant ses cheveux qui lui battaient sur les épaules et les renversant sur ses yeux, elle tendit le cou au bourreau, qui le lui abattit pendant qu'elle prononçait les saints noms de Jésus et de Marie.

Sainte Gertrude (cap. 9 Vitæ) pratiqua excellemment la patience, non-seulement dans ses maladies et ses infirmités ordinaires, mais de plus, en ce que, lorsqu'elle en était atteinte, on voyait croître en elle le désir d'endurer encore plus; de sorte que toutes ses pensées, tous ses souhaits et toutes ses demandes n'étaient que travaux, si bien que l'on eût dit qu'elle ne pouvait vivre sans eux, considérant que l'objet unique de son amour, Notre-Seigneur, avait travaillé et souffert pour elle. Elle devint si parfaite dans l'exercice de cette vertu, qu'elle avait comme consumé et anéanti l'affection naturelle que l'homme porte au repos, et l'avait transformée en l'affection contraire, tellement qu'il n'y avait pas de temps plus pénible pour elle que celui auquel elle n'endurait rien. Elle ne cessait de repasser dans son esprit les qualités inestimables de ce haut degré de patience que saint Paul avait aquis, lorsqu'il disait (Gal., 6, 14) que toute sa gloire consistait en la croix de Jésus-Christ, et qu'il s'étudiait tout à fait d'y parvenir.

Sainte Thérèse (Riber., lib. 4 Vitæ, cap. 17), blessée de la même flèche, et ayant entendu de la bouche de Notre-Seigneur que le mérite n'était pas à jouir, mais à opérer, à pâtir et à aimer, avait un désir violent d'endurer. De là lui vinrent ces paroles qu'elle avait si souvent à la bouche : Mon Seigneur, ou mourir ou pâtir, et l'envie qu'elle portait aux saints qui avaient le plus souffert. Sa nature ne laissait pas de résister aux grandes peines qu'elle prenait pour la gloire de Notre-Seigneur et de les ressentir, mais elle lui disait qu'il ne fît point cas de ces sentiments et de ces peines qu'il lui voyait, et ne laissât point pour cela de lui commander tout ce qu'il lui plairait, que moyennant sa grâce elle ne manquerait pas de l'exécuter. Cette sainte accomplit bien l'ardent désir qu'elle avait de souffrir, car cinq ans avant sa mort elle écrivit que depuis quarante ans elle n'avait passé aucun jour sans douleur. Elle souhaitait que toute sa vie fût tissue de persécutions et de maux, et disait que, puisqu'elle n'était point propre pour être utile aux autres, elle désirait l'être pour souffrir, et que volontiers elle endurerait tous les travaux du monde pour accomplir un peu mieux la volonté de Dieu. Apparaissant après sa mort à une personne, elle lui dit (lib. 5. cap. 3) : Nous qui sommes au ciel, et vous qui êtes encore sur terre, nous devons être unis en amour et en pureté, nous, voyant l'essence divine, et vous adorant le très-saint Sacrement, avec lequel vous devez faire ce que nous faisons avec l'essence, nous autres en jouissant, et vous en souffrant ; car en cela nous différons, et plus vous endurerez, plus vous jouirez. Et l'historien ajoute que dans l'esprit de cette personne demeurèrent ensuite profondément imprimés ces deux mots : sacrement et souffrances. Mais il y a une parole mémorable à ce propos que la vénérable mère Marie Dias dit à cette sainte. S'entretenant

un jour confidemment avec cette chère amie, et lui disant qu'elle mourait d'envie d'aller voir Dieu, la mère Dias lui répondit qu'elle au contraire désirait la continuation de son exil, puisqu'elle pouvait y donner quelque chose à Dieu en souffrant pour lui, tandis qu'au ciel elle ne ferait que recevoir et jouir : et puisqu'on ne manquerait pas de loisir pendant toute l'éternité pour posséder ce bien, il était meilleur d'endurer ici beaucoup pour son ami, afin de lui complaire et le contenter.

II. Après les filles et les femmes, venons aux hommes. Le cerf poursuivi par la meute et brûlant de soif ne désire point tant la fraîcheur des eaux que saint Dominique désirait le martyre. Non content d'un supplice commun, il souhaitait d'être coupé et haché par morceaux, afin que chacun de ses membres eût son martyre particulier. Saint François passa la mer pour aller le chercher parmi les infidèles. Et pour venir à quelques-uns de notre compagnie, que n'endura point notre père saint Ignace pour Notre-Seigneur, dans ses prisons, dans ses voyages, en tant de persécutions et toute sa vie, depuis qu'il l'eut consacrée à son service? Celle de saint François-Xavier ne fut qu'une chaîne de travaux continuels et extrêmes, qui néanmoins n'approchaient pas de la grandeur de son désir, ni n'étanchaient pas la soif ardente qu'il en avait ; d'où lui sortirent ces paroles généreuses qu'il proféra de l'abondance de son cœur, à la représentation des maux qu'il devait souffrir dans la conversion des gentils : Encore plus ! encore plus ! Dans le même esprit, le bienheureux frère Alphonse Rodriguez, au plus fort des violentes douleurs de la pierre qui l'attachèrent au lit et le tinrent les trois derniers mois toujours couché sur un côté sans pouvoir changer de posture, ne disait que ces mots : Encore plus, Seigneur, encore plus ! et ceux-ci que Notre-Seigneur

lui avait enseignés : Jésus et Marie, mes très-douces amours, que je vive et que je meure pour votre amour, que je sois tout vôtre et nullement mien.

Le père Jean-Baptiste Machade (liv. 5 des Triomphes des Mart. japon., chap. 6), qui fut martyrisé au Japon, l'an mil six cent dix-sept, écrivit de la prison quelques lettres, où entre autres choses ces paroles étaient contenues : Voici le douzième jour de ma prison ; je rends grâces à Dieu de ce qu'il m'a donné un si grand repos, que je ne désire rien plus que l'état où je suis. Je n'ai jamais si bien compris la vertu des paroles de la sainte Ecriture et le courage qu'elles donnent que depuis que je suis en cet état. Ainsi, toutes les puissances des potentats du monde ramassées ensemble n'égalent pas à mon jugement la force d'un petit vermisseau de terre tel que je suis. Il y a déjà quarante jours que je sens de grandes douleurs, qui se sont tellement augmentées par l'humidité du lieu où je suis au milieu d'un marais, que je ne repose ni jour ni nuit; et je mets cela entre les plus grands bienfaits que j'ai reçus et que je reçois de sa divine Majesté. Je la remercie de ce qu'elle a daigné se souvenir de moi et me donner tant de courage, que j'estime tous les travaux et tous les tourments du monde peu de chose, et presque rien. Notre-Seigneur ne laisse point ceux qui se jettent entre ses bras, il accomplit exactement ce qu'il a promis, il n'abandonne pas les siens en prison, il les assiste dans leurs souffrances. C'est pourquoi sa loi est appelée un joug, qui est toujours porté par deux, dont lui prend sur soi ce qu'il y a de plus pesant. Je lui rends donc grâces de tout mon cœur, et je me conforme à sa sainte volonté, quand il voudrait que je fusse dans une prison plus fâcheuse et plus incommode jusqu'au jour du jugement. Je vous assure, mon père, et je vous dis la pure vérité, que je ne voudrais pas chan-

ger l'état où je suis maintenant avec les empires séculiers ou ecclésiastiques de tout le monde. Je n'ai jamais été si content que je suis, je ne fus jamais si joyeux. C'est maintenant qu'il me semble que je suis parvenu à quelqu'une des fonctions de la compagnie de Jésus, quand je me vois prisonnier pour avoir annoncé l'Evangile de mon Sauveur.

Ayant reçu la nouvelle de sa condamnation, il dit qu'il avait été trois jours dans sa vie rempli d'une joie extraordinaire : quand il entra dans notre compagnie, quand il fut fait prisonnier, et ce jour-là qu'on lui signifia l'arrêt de sa mort.

Un autre père, le père Michel Caravaille (liv. 20 Hist. eccles. Japon., chap. 26), brûlé tout vif au même royaume pour la même cause, l'an mil six cent vingt-quatre, dit dans l'une de ses lettres : La loi que nous professons donne tant d'amour et de force, que tous les tourments du monde n'ont rien pu gagner sur ceux qui s'en sont montrés dignes défenseurs. O mon Père, ne m'avouerez-vous pas que je serais trop fortuné si je me voyais dans le feu pour y brûler à l'honneur de mon Dieu? Oh! que je m'estimerais heureux si on me taillait les membres un à un à mille lambeaux pour le nom de Notre-Seigneur. Priez-le, je vous supplie, que pour sa gloire je passe par toutes sortes de tourments du feu, du fer et de tout ce que les ennemis de Dieu pourront inventer contre nous. Et s'il trouve bon que je meure de douleurs entre ces quatre murailles, j'en serai très-content. Et si sa bonté me permet de déplier mes désirs et de les mettre au large, ce me serait une faveur indicible si je demeurais jusqu'à la fin du monde caché dans ce trou de terre inconnu à tous, excepté aux misères et à toutes les afflictions possibles, que je voudrais continuellement endurer. Quelles paroles! quel amour!

Mais nous ne pouvous ensevelir dans l'oubli la vertu

héroïque du père Charles Spinola, de la très-noble maison dont il portait le nom, mais beaucoup plus noble par l'illustre martyre qu'il souffrit au Japon l'an mil six cent vingt-deux. Il y fut brûlé tout vif (liv. 19 Hist. eccles. Japon., ch. 15 et 16). Cet excellent serviteur de Dieu fut prisonnier quatre ans entiers avec plusieurs autres dans un lieu très-étroit, où il endura toutes les incommodités possibles, et où aussi il faillit mourir de maladie; mais Dieu le réservait pour une mort plus glorieuse. Étant là, il envoyait des lettres selon les moyens qu'il en avait; en voici quelques parcelles, comme autant de rayons de la lumière dont son esprit était éclairé et autant d'étincelles de ce feu qui brûlait son cœur. Mon père, dit-il en l'une, qu'il est doux d'endurer pour l'amour de Jésus-Christ! Je l'ai mieux appris par expérience que je ne pourrais l'écrire, particulièrement dans ces cachots où le jeûne nous est continuel, et les forces du corps me manquent déjà; je n'y fais pas beaucoup attention, sinon que cela m'ôte une partie du temps que je voudrais employer à la prière et à la considération des joies que les travaux soufferts pour Notre-Seigneur amènent avec eux. On m'a donné avis de bonne part que je dois être brûlé tout vif. Si Votre Révérence l'a su, comment me l'a-t-elle célé? O mon très-cher père! ce sera bien alors que je me tiendrai heureux, quand je me verrai lié pour son amour à un bois, et environné de flammes; je me reconnais à la vérité entièrement indigne de cette faveur, mais je sais que la bonté de Dieu est infinie. Ayant été assuré de sa mort, il écrivit : J'ai reçu la nouvelle certaine de mon supplice ; j'en rends grâces infinies à Dieu, et je n'ai point de paroles suffisantes pour exprimer mon sentiment. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de Votre Révérence et de nos pères qui sont autour de vous, les suppliant tous à mains jointes que, sans avoir égard à mes imperfections, ils rendent grâces à

la bonté divine qui me fait un si grand don, et m'obtiennent celui de mourir avec la constance convenable à un religieux de notre compagnie. Il signe : Charles, condamné à la mort pour le nom de Jésus-Christ; auparavant il signait : Charles, emprisonné pour Jésus-Christ.

Il eut sans doute cette grâce qu'il demandait à un très-haut degré; car il voulut entrer dans le feu revêtu d'un surplis et portant en main un étendard ouvragé d'un beau nom de Jésus, qu'il avait préparé à cet effet. Mais il ne lui fut permis que de le regarder, étant attaché à son poteau avec cinq de l'ordre de Saint-Dominique, quatre de celui de Saint-François, et sept autres de notre compagnie, dont six n'étaient que novices. Quand on fut près de mettre le feu pour commencer leur sacrifice, il entonna d'une voix gaie et ferme le psaume « Laudate Dominum, omnes gentes, » que les autres poursuivirent avec une très-grande joie. Après on alluma le bois qui les entourait de tous côtés, mais éloigné de vingt-cinq pieds d'eux, afin que ce cruel martyre durât plus longtemps, et pour les rôtir plutôt que pour les brûler. Alors ces vaillants champions de Notre-Seigneur redoublant leur foi, leur espérance et leur amour envers lui, levant les yeux au ciel et faisant éclater sur leurs visages un contentement extrême, endurèrent pendant plus de deux heures ce long et très-douloureux tourment, sans plus se remuer que s'ils eussent été de marbre. Le premier qui expira et emporta la palme fut le père Spinola, Dieu lui donnant l'accomplissement de l'ardent désir qu'il avait d'endurer et de mourir pour lui. Passons à d'autres.

Saint Basile racontant les combats et les victoires de saint Cordius (Hom. 19, Barron., anno Christi 304), dit que ce glorieux martyr, citoyen de Césarée, et qui avait quitté la profession des armes, où il avait eu commandement, pour embrasser celle de la dévotion, ayant été pris pendant la persécution de Maximien, et voyant plusieurs

sortes de supplices qu'on lui préparait, dit : Il me semble que je fais une grande perte si je ne puis mourir qu'une fois pour Jésus-Christ. Il chantait dans les tourments avec David : Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai rien de tout ce que les hommes peuvent me faire; je n'aurai point peur des maux, parce que vous êtes avec moi pour m'assister et me donner des forces. Et agaçant les bourreaux et les reprenant de leur paresse, il leur disait : Déchirez mon corps, coupez-le en petits morceaux, faites-moi endurer tout ce que vous voudrez, ne m'enviez pas l'espérance de ma béatitude; plus vous me ferez souffrir, plus vous grossirez mon salaire; car les douleurs que nous endurons pour l'amour de Dieu sont des contrats que nous passons avec lui; pour les meurtrissures, il s'oblige à nous donner une robe éclatante; pour les affronts, une couronne de gloire; pour la prison, la liberté de nous promener dans ces vastes espaces du ciel , et pour vos arrêts où vous condamnez si injustement notre innocence, nous aurons une louange éternelle de lui et de ses anges. Le juge, voyant qu'il ne gagnait rien par les rigueurs, change de batterie : il use de douceur et lui fait de grandes promesses, Mais le saint se moquait de lui et de sa bêtise, de penser qu'il y avait des biens sur la terre qui pussent compenser la perte de ceux du ciel. Plusieurs de ses amis là-dessus le prient, le conjurent, même avec larmes, de ne point s'opiniâtrer à son malheur et de faire ce que le juge désirait de lui, au moins de bouche. Oh! je vous supplie, repart le saint, ne pleurez point et ne m'attaquez pas de ce côté-là ; car je suis non-seulement prêt à mourir une fois pour mon Seigneur Jésus-Christ, mais dix mille s'il se pouvait, et vous ne me persuaderez jamais que je le renie avec la langue que je possède par sa grâce et pour son honneur. Que je renie mon Dieu, au service duquel j'ai été nourri dès ma jeunesse! Le ciel ne frémirait-il

pas d'horreur et les étoiles ne se couvriraient-elles pas de ténèbres pour mon crime? La terre voudrait-elle ensuite me porter? Ne vous trompez point, ce n'est pas ainsi qu'on se moque de Dieu : il nous juge par notre bouche; il nous sauve ou il nous condamne par nos paroles. Considérez, ne faut-il pas toujours mourir? Quand les biens de la terre seraient éternels, ils ne devraient point être changés avec ceux du ciel, attendu l'extrême inégalité du prix qui est entre eux, et n'étant point éternels, mais si courts, quel renversement d'esprit et quelle manie est-ce de s'y attacher et de mépriser ceux-là? Ainsi, s'étant armé du signe de la croix, il s'en alla avec une constance invincible et sans jamais changer de couleur, témoignant une si grande allégresse, que vous eussiez dit que, se mettant entre les mains des exécuteurs de la justice, il ne se livrait point à des bourreaux, mais à des anges.

Mais avec quelles paroles pourrons-nous déclarer l'ardeur inexplicable que saint Ignace, évêque d'Antioche, avait d'endurer pour Jésus-Christ? De quels termes nous servirons-nous pour représenter sa violente passion de mourir pour son amour? Il vaut mieux que lui-même nous le dise; voici donc comment il parle, écrivant aux fidèles de la ville de Rome, où il allait, par le commandement de Trajan, pour y être déchiré des lions : J'écris à toutes les églises que je meurs volontiers, pourvu que vous n'y apportiez point d'empêchement; mais je vous prie de ne point me témoigner une affection qui me serait si préjudiciable; laissez-moi manger des bêtes et leur servir de pâture. Plaise à Dieu de me faire cette grâce et me les rendre plus cruelles qu'à l'ordinaire, afin de me mettre en pièces, de me briser tous les os et de ne point m'épargner comme elles ont fait d'autres martyrs. Si elles ne veulent point venir à moi, j'irai à elles, et je les agacerai afin de les faire entrer en furie contre moi.

Pardonnez-moi si je parle ainsi, je sais ce qui m'est utile ; je commence maintenant d'être disciple de Jésus-Christ, puisque je ne désire plus rien des choses visibles et invisibles, afin de pouvoir jouir de lui ; que les feux, les gibets, les bêtes farouches, les incisions de la chair, le brisement des os, la dislocation des membres, le déchirement de tout le corps et tous les tourments du démon fondent sur moi, pourvu seulement que je possède Jésus-Christ. Permettez-moi que je me rende imitateur de sa passion. Je vous écris ceci plein de vie, mais brûlant d'un désir extrême de la perdre pour lui. Que dit-on à cela?

Finissons par le glorieux apôtre saint André (in Actis, 30 novembr.), qui allant au supplice, du plus loin qu'il aperçut la croix où il devait être attaché, proféra hautement avec une joie admirable ces paroles célèbres : « O bona crux, quæ decorem ex membris « Domini suscepisti, diu desiderata, sollicitè amata, « sine intermissione quæsita, et aliquando cupienti « animo præparata! accipe me ab hominibus, et redde « me magistro meo, ut per te me recipiat, qui per te « me redemit : O bonne croix, gibet sacré, qui as été « ennobli par l'attouchement des membres vénérables « de mon Seigneur, chère croix tant désirée, ardem- « ment aimée, incessamment recherchée, et enfin ac- « cordée à un cœur embrasé de ton amour, reçois-moi « entre tes bras et retire-moi de la compagnie des « hommes pour me rendre à celle de mon maître, et « qu'il daigne me prendre par ton moyen, puisque par « ton moyen il m'a racheté. » C'était aimer la croix que de lui parler de la sorte, comme ferait un amoureux passionné à la personne qu'il chérit, et y aller aussi gaîment comme s'il fût allé à la gloire et aux délices. Voilà comment les vrais amateurs de Jésus-Christ l'ont aimé, et à quoi leur amour les a portés.

SECTION XXXIV

CONCLUSION DE CES MOTIFS ET DE TOUT LE CHAPITRE.

I. Les afflictions sont très-utiles, mais pourvu qu'elles soient bien endurées. — II. Ce qu'il faut faire pour cela.

I. Tous les motifs que nous avons apportés ci-dessus pour nous adoucir les afflictions sont puissants, ils toucheront sans doute les esprits qui voudront les considérer. Mais il reste une chose importante à laquelle il faut prendre garde, c'est que, quand nous avons dit que les afflictions nous purifient de nos péchés, acquittent nos dettes, nous remplissent de grâces, nous enrichissent de biens spirituels, sont des marques de notre prédestination, et produisent les autres excellents effets dont nous avons parlé, cela s'entend si elles sont endurées comme il faut, car les afflictions, précisément, ne sont pas signes de salut, attendu que tous en ont, que non-seulement les prédestinés, mais encore les réprouvés en sont inévitablement atteints, et que même elles sont en ce monde et en l'autre le propre partage des méchants; mais c'est la façon avec laquelle on les porte qui fait qu'aux uns elles sont utiles, et aux autres dommageables; à ceux-ci des témoignages de leur élection, à ceux-là de leur réprobation. Notre-Seigneur nous l'a montré évidemment dans les deux larrons qu'il avait à ses côtés. Saint Augustin dit : « Quod duo « cum Christo crucifixi sunt, ostendit alios sibi dextros, « alios sinistros esse passuros (Serm. 36 de diversis) : « Si vous voyez deux hommes crucifiés avec Notre-« Seigneur, l'un deçà, et l'autre delà, c'est un mys-« tère qui nous apprend qu'il y en aura qui endureront « à sa droite, et d'autres à sa gauche, » c'est-à-dire, que de ceux qui endureront, les uns, comme le bon larron, seront prédestinés et sauvés; les autres, comme

le mauvais, réprouvés et damnés. L'importance donc des afflictions n'est pas d'en avoir, car personne n'en est exempt, et il faut que les innocents, et les pécheurs repentants, et les pécheurs obstinés, que Notre-Seigneur et ses deux associés représentent, soient crucifiés: mais c'est de les bien prendre, de les prendre non comme le mauvais larron, avec impatience et dépit, en blasphémant le Fils de Dieu. Ses impatiences et ses blasphèmes en cette vie ne le détachèrent point de la croix ni n'adoucirent point ses douleurs, au contraire ils les lui rendirent plus sensibles et sa croix plus pesante, et servirent pour le précipiter des tourments temporels dans les éternels, et pour lui faire de sa croix une échelle à descendre en enfer. « Fitque modo miserabili, dit « saint Grégoire, ut culpa nostra unde sperare debuit « terminum, inde sumat augmentum (lib. 4 Dial., « cap. 10) : Il arrive misérablement que là où le sup« plice que mérite notre faute devait finir, il com« mence avec plus de furie. » Souffrons comme le bon larron, avec patience, avec reconnaissance de ses péchés, avec foi, espérance et amour envers Notre-Seigneur, défendant l'ordre de sa providence contre ceux qui voudront le contrôler. Il trouva un grand allégement dans ses peines, il obtint le pardon de ses crimes, il acquit des trésors inestimables de grâces, et en moins de trois heures devint très-saint, et du gibet monta à la gloire.

II. Quelque affliction que nous ayons et de quelque part qu'elle nous vienne, et quoique nous en ignorions la cause, nous devons toujours la recevoir patiemment et la prendre volontiers. Quoique, dit saint Grégoire, nous ne sachions pas pourquoi un mal nous arrive, nous ne devons pas pourtant l'estimer injuste, puisque Dieu en est le premier auteur. « Magna satis« factio percussionis est voluntas justa conditoris, « quæ cùm injustum facere nihil solet, justa agnosci-

« tur etiamsi latet (lib. 32 Moral., cap. 5) : C'est une « grande satisfaction dans ses maux de connaître « qu'ils émanent de la juste volonté de Dieu, laquelle « ne faisant jamais rien injustement, doit toujours « être tenue pour juste, bien que nous ne puissions « pénétrer dans ses conseils. » — « Cùm pro injustitiæ « peccato percutimur, si in percussione nostra divinæ « voluntati conjungimur, mox à nostra injustitia ipsa « conjunctione liberamur, in vindicta sua quisque « Deo se socians sese contra se erigit, et magna est « jam justitia, quod voluntati judicis concordat in « pœna, cui discrepavit in culpa : Quand Dieu nous « châtie pour notre injustice et pour nos péchés, si « nous nous conformons à sa volonté dans ce châti- « ment, cette conformité efface aussitôt notre injus- « tice ; et quiconque se joint à Dieu dans la vengeance « qu'il prend de ses iniquités, il se raidit contre soi- « même, et c'est déjà une grande équité de s'accorder « pour la punition à la volonté de son juge, à laquelle « il s'est rendu contraire en commettant la faute. »

De plus, nous devons porter nos afflictions de telle sorte, qu'elles nous amendent et corrigent nos mœurs, ou ce ne sont pas des indices de vie, mais des présages de mort. Dieu, comme dit excellemment le même saint Grégoire (lib. 9 Moral., cap. 24), punit les hommes ici-bas de deux façons : ou il commence par les peines présentes les futures, ou il éteint les futures par les présentes. Autrement David n'aurait pas dit des méchants : « Induantur sicut diploide confusione sua « (Ps. 109, 29) : Que leur confusion leur soit comme « une robe fourrée et doublée dont ils soient couverts « maintenant et à l'avenir ; » puis il ajoute : « Solos « quippe pœna à supplicio liberat quos immutat, nam « quos præsentia mala non corrigunt, ad sequentia « perducunt : Les tribulations de cette vie délivrent « de celles de l'autre ceux-là seuls qu'elles changent ;

« quand elles ne font point d'impression sur un « homme pour le retirer de ses vices et le porter à la « vertu, elles l'y conduisent, et des maux temporels « le font passer aux éternels. » L'adversité, dit saint Augustin, est au prédestiné ce que le feu est à l'or, et produit le même effet au pervers que le feu à la paille. « Malis ita sunt, ce sont ses mots, tanquam ignis « fœno ; bonis ita sunt, tanquam ignis auro. In for- « nace ardet palea, et purgatur aurum, illa in cineres « vertitur, à sordibus istud exuitur (in ps. 103, conc. « 3 ; in ps. 61) : L'or dans le feu se purifie et en sort « déchargé de ses immondices, mais la paille s'y brûle « et après s'y convertit en cendres. » David parlant des méchants, dit : « In ignem dejicies illos, in mi- « seriis non subsistent (Ps. 139, 11) : Seigneur, vous « les jetterez dans le feu de la tribulation, où ils ne « tiendront jamais ferme, mais ils s'y défendront et « ne subsisteront point dans leurs misères. »

De plus, il faut endurer nos afflictions avec une parfaite soumission aux volontés de Dieu, avec un entier abandon de nous à sa conduite, avec une affection de nous immoler à sa gloire, avec un esprit de révérence et d'honneur, les regardant comme des participations de celles de Notre-Seigneur, que nous aurons toujours devant les yeux pour souffrir à son exemple et dans ses desseins.

En outre, il faut endurer avec joie si nous pouvons et avec cet esprit fort que nous venons de voir dans ces saints dont nous avons parlé. Nous devons les imiter et nous remplir de ce grand courage qui leur faisait mépriser la douleur ; c'est à quoi nous devons aspirer, et là proprement paraît la force de l'esprit. Car comme celle du corps consiste à porter des fardeaux pesants sans plier, celle de l'esprit consiste à soutenir constamment les choses fâcheuses ; mais celui que la moindre adversité accable, qu'un petit

mot renverse, et à qui une légère secousse fait perdre son assiette, ne doit point sans doute passer pour fort, puisqu'il a si peu de fermeté et de tenue. Comme les grands poissons se forment et se nourrissent dans les grandes eaux, et les petits dans les basses, les âmes excellentes se font et s'entretiennent dans les grandes difficultés et dans les afflictions cuisantes. « In mari « via tua, dit le Prophète royal à Dieu, et semitæ tuæ « in aquis multis (Ps. 76, 20) : Vos voies sont dans la « mer des tribulations, et les sentiers les plus courts « pour aller à vous sont dans l'abondance des eaux « amères, » où, comme les colosses pour être jetés par terre ne perdent pas leur grandeur, et l'or mis dans le feu n'y laisse que la façon et y retient son poids, ces âmes nobles et généreuses, quoi qu'il leur arrive, conservent toujours leur vertu. Tous les chrétiens doivent sans doute tenir de cette grandeur de courage, et s'il y a des gens au monde qui soient obligés de se rendre victorieux des maux, ce sont eux. Saint Antoine (S. Athanas., in ejus Vita), quittant sa solitude pour venir durant la persécution de Maximien à Alexandrie, afin d'animer les fidèles au martyre, et de le souffrir lui-même, paraissait par les rues de cette grande ville, et se faisait voir sur les places publiques et aux yeux des juges avec son habit de religieux, qu'il avait même lavé, afin de pouvoir être remarqué plus distinctement, disant que le chrétien devait mépriser les douleurs et la mort. Saint Grégoire de Nazianze écrivant à un de ses amis malade (Epist. 64 ad Philagrium), apporte trois exemples notables de ce mépris des douleurs qui peuvent beaucoup nous servir. Le premier est d'Anaxarque ; comme le tyran faisait froisser et piler ses mains dans un mortier, ce philosophe lui dit d'un cœur indomptable : Froisse, froisse le sac d'Anaxarque, entendant son corps, mais ne te trompe pas, tu ne froisses point

Anaxarque. Le second est d'Epictète, qui à la rupture de sa cuisse et aux violentes douleurs qu'elle lui causait, était aussi tranquille et discourait aussi paisiblement de la philosophie que s'il eût eu un corps étranger. Le troisième est de Socrate, qui, étant très-injustement condamné à mort par les Athéniens, entretenait ses disciples et ses amis dans la prison de la sortie de son corps comme de la délivrance d'une autre prison ; pouvant aisément s'enfuir il ne le voulut jamais faire, et quand on lui présenta la ciguë, il la prit avec un visage joyeux, non comme du poison, mais comme une boisson.

Si ces païens, qui ne voyaient que dans l'obscurité de la nuit et ne portaient pas leurs prétentions plus haut que la terre, en sont venus jusque-là et ont fait si peu de cas des douleurs, jusqu'où la vertu des chrétiens doit-elle monter, eux qui, éclairés des connaissances excellentes et infaillibles de la foi, savent que toutes leurs douleurs et tous leurs maux viennent de Dieu, sont dispensés par une main infiniment sage et amoureuse, à des fins très-nobles de sa gloire et de leur salut, et qu'ils ne surpassent jamais leurs forces, qui sont assistés de puissants secours, animés par l'exemple d'un Dieu souffrant et mourant pour eux, et attirés par des promesses de biens éternels? A la vérité, le chrétien qui est assigné sur l'avenir doit mépriser le présent, et n'a point sujet de craindre ni la pauvreté, puisqu'elle doit le combler de richesses, ni les douleurs, puisqu'elles lui seront des sources de joies, ni la mort qui lui donne passage à la vie. Qui peut non-seulement souffrir, mais encore mépriser les peines, ne marche point, mais vole à la perfection, dont un des plus grands empêchements est l'appréhension que nous avons d'endurer; nous écoutons trop les frayeurs de la nature, et nous avons trop de compassion de nous-mêmes.

CHAPITRE XXIII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR REND UNE AME RECONNAISSANTE.

I. Utilité de la gratitude et dommages de l'ingratitude. — II. Ce que c'est que la gratitude. — III. De quoi nous devons remercier Dieu.

I. Après avoir traité des plus excellentes vertus et apporté les motifs qui peuvent nous en persuader l'usage, il est à propos que nous disions quelque chose de l'exercice des actions de grâces, comme de l'un des plus nécessaires et des plus utiles pour s'avancer dans ces mêmes vertus et dans la voie de l'amour, et pour recevoir de grands dons de Dieu, parce qu'il n'est rien de plus contraire aux bonnes volontés qu'il peut avoir pour nous, ni de plus capable d'arrêter le cours de ses libéralités que l'ingratitude. Saint Bernard dit ces paroles qui doivent être pesées : L'ingratitude est l'ennemie de l'âme; elle épuise tous ses mérites, l'appauvrit des biens qu'elle avait acquis et l'empêche d'en acquérir de nouveaux : « Ventus urens, siccans sibi « fontem pietatis, rorem misericordiæ, fluenta gratiæ « (serm. 51 in Cant.) : C'est un vent chaud et brûlant, « qui sèche les fontaines des grâces et tarit les ruis- « seaux des miséricordes de Dieu; » et ailleurs (de Evang. septem panum, ser. 2) : J'ai, dit-il, en une haine extrême l'ingratitude, parce que c'est la mort de l'âme, elle attaque mortellement son salut; et pour vous en dire ma pensée, je ne pense pas qu'il y ait chez les enfants de la grâce, les religieux et les personnes de dévotion rien qui déplaise tant à Dieu que l'ingratitude. Et dans le sermon qu'il a fait avec ce titre : « Contra pessimum vitium ingratitudinis :

« Contre le très-méchant vice de l'ingratitude, » il demande pourquoi Dieu qui est si bon et si libéral, qui nous a conféré de si grands biens sans les lui avoir demandés, sans les avoir désirés, et même peut-être après les avoir refusés, maintenant que nous les lui demandons, que nous l'en prions et que nous l'en conjurons très-souvent et sans cesse, ne nous en fait pas tant à beaucoup près? Quoi! sa puissance est-elle raccourcie, ou ses finances épuisées, ou sa bonté changée? Il répond : « Heu! heu! non invenitur qui agat « gratias Deo : Hélas! ce n'est rien de tout cela; mais « la vraie cause est que personne ne remercie Dieu des « bienfaits qu'il en a reçus. » — « Paucos admodum « novimus, qui dignas super acceptis beneficiis gratias « agere videantur : Nous en connaissons très-peu qui « lui rendent grâces comme ils doivent; » de là vient qu'il a si peu de courage de nous faire du bien. Et en effet, il n'y a rien, même parmi les hommes, de plus odieux ni qui dégoûte tant de faire plaisir à quelqu'un, que quand on voit qu'il n'en a point de sentiment. Rupert remarque à ce propos (lib. 2 in Genes., cap. 39), que Dieu retira sa main du premier homme pour le laisser tomber dans le péché, parce que l'ayant créé et comblé de tant de faveurs dans le corps et dans l'âme, il ne l'en remercia point. « Exceptorium justi « judicii Dei, dit excellemment saint Irénée, homo « ingratus; exceptorium divinæ bonitatis et organum « clarificationis ejus, homo gratus (lib. 4 contra Hæ- « res., cap. 24) : L'homme ingrat est un vaisseau d'in- « famie où Dieu verse le fiel de ses rigueurs; au con- « traire, l'homme reconnaissant est un vase d'honneur « où il fait continuellement couler les eaux précieuses « de ses grâces, et un grand instrument de sa gloire. » Et saint Chrysostome (homil. 1 ad popul.) : Oh! que c'est un riche trésor que le remercîment, c'est une source inépuisable de biens et une armure que les

traits de nos ennemis ne sauraient fausser. On représentait jadis les quatre Grâces se tenant en rond par les mains, la première couronnée des fleurs du printemps, la seconde d'épis de blé, la troisième de raisins, de pommes et de fruits, et la quatrième d'un beau rameau d'olivier, chargé d'olives, pour nous apprendre que qui se montre reconnaissant des premiers bienfaits se rend digne d'en recevoir d'autres. « Effi-« cacissimum genus est rogandi, gratias agere, dit un « ancien (Plin. in panegyr. Trajan.) : La plus puis-« sante manière de demander est de remercier. » Or, voyons maintenant en quoi consiste la reconnaissance, en quoi et comment il faut exercer.

II. La reconnaissance ou la gratitude est une vertu qui nous porte à reconnaître le bien qu'on nous fait, cela est clair. Mais saint Thomas (2, 2, q. 107, art. 2) développant davantage cette vérité, enseigne que cette vertu monte à sa perfection par trois degrés et fait jouer trois ressorts en nous ; le premier est celui du cœur, le second celui de la bouche, et le troisième celui de la main. Le premier grave la reconnaissance au cœur, et fait que l'homme a du sentiment et sait gré du bien qu'il a reçu ; et c'est le degré le plus bas de la gratitude et la moindre chose que mérite un bienfait. Le second, après le cœur, lui ouvre la bouche et remue sa langue pour priser et louer le bienfait, et avec des paroles pleines d'affection en remercier celui que le lui a conféré. Le troisième et le plus haut est d'ajouter à la reconnaissance du cœur et de la bouche celle de la main, rendant quelque chose et plus qu'on n'a donné ; car, comme remarque le même docteur autre part (2, 2, q. 106, art. 6), pour accomplir parfaitement la gratitude, il faut donner quelque chose « gratis, » c'est-à-dire au delà de ce que l'on a reçu ; ne donner qu'autant, c'est ne rien donner. Sénèque parlant de ceci, dit (lib. 2 de Benef., c. 24) : Il n'est

rien dont il faille plus chèrement conserver la mémoire que des bienfaits; il faut se les rappeler souvent, parce que si on ne s'en souvient pas il est impossible qu'on s'en acquitte. Recevons-les avec une contenance si gaie, et faisons voir des marques si visibles de notre contentement, que celui qui nous les donne s'en aperçoive et commence dès l'heure même à cueillir quelque fruit du bien qu'il nous fait; montrons-lui que ce nous est plaisir d'en avoir reçu de lui, ne tenant pas notre affection serrée; faisons-la paraître, non en sa présence seulement, mais en toutes les compagnies où nous nous trouverons. « Qui gratè beneficium accepit, « primam ejus pensionem solvit : Qui a reçu de bonne « grâce un bienfait, en a payé l'intérêt de la pre- « mière année. » Il y en a qui ne remercient jamais qu'à la dérobée, en quelque coin et à l'oreille. « Non « est ista verecundia, sed inficiandi genus ; ingratus « est qui, remotis arbitris, agit gratias : Il ne faut pas « attribuer cela à une honte, mais à un dessein de « désavouer qu'ils sont obligés; il y a de l'ingratitude « à remercier en secret et sans témoins; » il y a autant de gloire à celui qui prend un bienfait de le publier qu'à celui qui le donne de n'en faire connaître que ce que celui à qui il l'a donné désire qu'on en sache.

III. Les sujets que nous avons de remercier Dieu sont infinis, et si nous considérons attentivement la souveraine excellence de celui qui donne, ce qu'il donne, l'amour avec lequel il donne, et la bassesse et l'indignité extrêmes de ceux qui reçoivent, ce que nous avons fait autre part (liv. 1, chap. 7), nous trouverons que l'exercice le plus ordinaire qui devrait nous occuper est celui des actions de grâces. L'homme, à le bien prendre et à le peser dans une juste balance, n'est pour le corps et pour l'âme, pour les biens de la nature, de la grâce et de la gloire, qu'un pur composé des bienfaits de Dieu. C'est pourquoi le Prophète royal

appelle Dieu sa miséricorde : « Deus meus, miseri-
« cordia mea (Psal. 58, 18). » Et saint Augustin :
« Non invenit impletus bonis Dei, quid appellaret
« Deum suum, nisi misericordiam suam ; misericordia
« mea quid est? totum quicquid sum, de misericordia
« tua est : Se voyant rempli et comblé des biens de
« Dieu, il n'a point trouvé de nom plus propre à lui
« donner que de le nommer sa miséricorde ; et qu'est-
« ce à dire sa miséricorde? C'est-à-dire, je me
« reconnais en tout ce que je suis l'ouvrage de votre
« miséricorde. » Le même saint docteur examinant
ailleurs ces paroles du même chantre divin : « Bene-
« dic, anima mea, Domino, et noli oblivisci omnes
« retributiones ejus : Mon âme, bénis le Seigneur et
« ne mets point en oubli toutes ses rétributions, »
remarque subtilement qu'il ne dit pas « tributiones,
« mais retributiones ; ses dons, mais ses rétribu-
« tions : » — « Aliud enim debebatur, et redditum
« est quod non debebatur, undè et ille, quid retribuam,
« inquit, Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?
« Non ait, quæ tribuit, sed quæ retribuit mihi ; retri-
« buisti tu mala pro bonis, et retribuit ipse bona pro
« malis : Car il nous a donné ce que nous n'avions
« pas mérité. D'où le même prophète dit : Que ren-
« drai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a rendu ; il
« ne dit point, donné, mais rendu ; nous lui avons fait
« mal pour bien, et il nous a rendu bien pour mal ; il
« ne nous devait rien pour tout, ou s'il nous devait
« quelque chose, c'étaient les peines éternelles pour
« châtiment de nos crimes, et il nous a enrichis de
« ses faveurs. » — « Quid habes, dit l'Apôtre, quod
« non accepisti (1 Cor., cap. 7)? Considère-toi de
« toutes les façons et tous les jours que tu voudras,
« qu'as-tu que tu n'aies reçu? » Tu n'es qu'un amas
des bienfaits de Dieu. « Omnia vestra sunt, dit le
« même, vos autem Christi, toutes les choses de l'uni-

« vers vous appartiennent, et vous appartenez à Jésus « Christ; » car vous tenez de lui, explique saint Chrysostome (Homil. 10 in 1 ad Cor.), tout ce que vous possédez : l'être, la vie, la respiration, la lumière, l'air et la terre. C'est là un beau champ pour exercer la reconnaissance et les remercîments. Mais voyons encore de plus près de quoi spécialement nous devons remercier Dieu notre Seigneur.

Premièrement, de tous ses bienfaits en gros et en détail, sans en laisser un seul, parce qu'il n'y en a aucun qui ne le mérite. « In omnibus gratias agite, « hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu, in omni- « bus vobis, » et derechef : « Gratias agentes semper « pro omnibus (1 Thess., 5, 18; Eph., 5, 19) : Rendez « grâces à Dieu, dit saint Paul, pour tous les biens « qu'il vous fait, car sa volonté est que vous le fassiez « ainsi, par les mérites et à l'exemple de son Fils. » L'empereur Justinien fit une table admirable par sa matière et son artifice; il y fit entrer toutes sortes de métaux, de pierres, de bois, et il la dédia après à sainte Sophie, c'est-à-dire à la sagesse incarnée, Notre-Seigneur, en hommage et en reconnaissance de tous les biens qu'il avait reçus de sa main.

Secondement, de tous les bienfaits particuliers et communs qui, pour appartenir à d'autres, ne sont pas moins à nous. Au contraire, l'homme sage, dit Sénèque (Epist. 73), n'estime rien lui être si propre qu'une chose à laquelle les autres, sans diminution de son intérêt, prennent part.

De plus, de tous les bienfaits connus et cachés dont la multitude est innombrable, car, comme dit judicieusement saint Chrysostome (lib. 1 de Provid.), Dieu a résolu de garder cet ordre dans la distribution qu'il fait de ses largesses, que quelques-unes nous soient manifestées, afin de nous exciter à lui en rendre grâces, non pour son profit, car il n'en sera pas mieux

quand nous l'aurons fait, mais pour le nôtre, afin d'avoir sujet de nous en donner de nouvelles; et afin que nous ne croyions point qu'il nous départ ses faveurs pour extorquer de nous des remercîments, mais qu'elles ne découlent sur nous que de sa pure bonté et de la suavité de son très-noble cœur. Il nous en fait continuellement un très-grand nombre, dont nous n'avons aucune connaissance, et nous envoie mille biens par des voies secrètes et par des sentiers dérobés, que néanmoins, pour ne pas en être ingrats tout à fait, nous comprendrons dans nos remercîments sous le nom général de bienfaits inconnus.

En outre, il faut lui savoir gré non-seulement de tous les biens, mais encore de tous les maux qui nous arrivent, excepté du péché, parce qu'ils viennent tous d'un même principe, de son amour. « Benedicam Do-« minum in omni tempore, semper laus ejus in ore « meo, chante le Prophète royal (Psal. 33, 2) : Je bé-« nirai le Seigneur en tout temps; ma bouche sera « toujours pleine de ses louanges et des remercîments « de ses bienfaits. » Saint Augustin dit ces beaux mots : « Gaudes? agnosce patrem blandientem; tribu-« laris? agnosce patrem emendantem : sive blandia-« tur, sive emendet; eum erudit cui parat hæreditatem « (in Ps. 54) : Êtes-vous en consolation? reconnaissez « votre père qui vous caresse; êtes-vous frappé de « quelque tribulation? reconnaissez-le qui vous cor-« rige; soit donc qu'il caresse ou qu'il corrige, il ins-« truit et dirige celui à qui il prépare son héritage; » et saint Chrysostome (in Ps. 148) : Dieu est également louable, et quand il punit, et quand il pardonne; car l'un et l'autre sont des effets de sa bonté et des témoignages de sa bienveillance. Il faut le bénir d'une même affection de ce qu'il mit Adam, et nous en sa personne, dans le paradis terrestre, et de ce qu'il l'en chassa, et lui rendre grâces, non-seulement pour

avoir fait le paradis, mais encore l'enfer, parce qu'il ne l'a point fait à dessein de nous y envoyer, mais afin de nous le faire craindre et de nous imprimer l'horreur du péché, qui seul peut nous y conduire; comme nous ne devons pas seulement aimer et remercier notre médecin quand il nous donne des viandes à notre goût et emploie pour la guérison de notre maladie des lénitifs et des remèdes aisés, mais aussi quand il nous fait faire diète, qu'il nous coupe et nous brûle, parce qu'il ne prétend que notre santé, à quoi toutes ces opérations sont nécessaires. Saint Dorothée (Doct. 13) rapporte une autre comparaison. Nous devons, dit-il, regarder tout ce que Dieu fait avec nous comme trempé dans son infinie charité et dans le dessein qu'il a de nous sauver, et pour cette cause lui en rendre grâces et ne point nous attrister, quoi qu'il nous arrive, comme quelqu'un qui reçoit quelque peine de son ami qu'il sait avoir une affection parfaite pour son bien, la prend de bon cœur et ne peut se figurer qu'elle vienne de mauvaise volonté, ni qu'il ait voulu l'offenser, mais plutôt le servir; à combien plus forte raison devons-nous croire que Notre-Seigneur, qui s'est fait homme et qui est mort sur une croix pour notre salut, ne nous enverra rien pour nous nuire, mais pour contribuer à notre bonheur. Ainsi, il faut remercier Dieu dans la pauvreté aussi bien que dans les richesses, dans l'infamie aussi bien que dans les honneurs, dans les ténèbres comme dans la lumière, et dans la maladie ainsi que dans la santé, et c'est, dit saint Chrysostome (Homil. 10 in cap. 51 Thessal.), la marque d'une âme vraiment chrétienne. D'accord avec lui, saint Jérôme dit : « Christianorum « propria virtus est etiam in iis quæ adversa putant, « referre gratias creatori (in cap. 5 ad Ephes.) : C'est « la vertu particulière et le caractère des chrétiens de « rendre grâces à Dieu, même pour les adversités. »

Ainsi saint Cyprien (Baron., anno Christi 261), ayant entendu l'arrêt de sa mort, répondit : « Deo gratias, » et fit donner vingt-cinq écus d'or au bourreau qui devait lui trancher la tête. Saint Laurent rôtissant sur son gril remerciait Dieu, comme dit de lui la sainte Église. L'invincible martyr Thélica (Baron., anno Christi 303), pendant qu'on lui déchirait les côtés et qu'on exerçait sur lui des cruautés extrêmes, avait toujours à la bouche : « Deo gratias. » Saint Euplie (Baron., anno eod.), martyr qui fut aussi décapité, portant au cou le livre des Evangiles, avant de mourir répéta plusieurs fois les mêmes paroles. Saint Boniface (in Actis, 14 maii), martyr, dans ses horribles tourments disait : Je vous rends grâces, Jésus-Christ Fils de Dieu ; et de même saint Dulas (Sur., 15 julii), comme on le découpait à coups de fouet, faisait retentir hautement ces mots : Je vous remercie, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous m'avez fait digne d'endurer ceci pour vous. Les saintes Lettres disent de Tobie le père : « Non est contristatus contra Deum, quòd plaga « cæcitatis evenerit ei, sed immobilis in Dei timore « permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ « suæ (Tob., 2, 13) : Il ne murmura point contre Dieu « pour l'avoir fait aveugle, mais vécut toujours dans la « crainte, lui rendant grâces tous les jours de sa vie. » A la vérité, il n'y a rien de plus saint, ainsi que dit saint Chrysostome (Homil. 8 in ep. ad Coloss.), qu'une telle langue qui rend grâces à Dieu dans la rigueur des maux, car le faire dans la prospérité, tous le peuvent, et c'est aisé; mais dans les contrariétés, c'est difficile et admirable, et cela n'appartient qu'à ceux qui sont solidement vertueux. Aussi Jean Avila disait qu'un « Deo gratias » en maladie et en affliction valait mieux que six mille en santé et en consolation.

De plus, il faut remercier Dieu notre Seigneur de tous les bienfaits de la nature, de la création, de la

conservation, de la nourriture, du vêtement, de la lumière, des éléments et de tous les services que nous rendent les créatures. On brûlait au tabernacle le matin, et le soir sur l'autel des parfums, une pâte de senteurs, où entraient à poids égal la myrrhe qui représente l'élément de l'eau, l'onyx qui signifie la terre, le galbanum qui marque l'air, et l'encens le feu, pour nous enseigner, dit Philon (lib. 3 de vita Mosis), que l'homme, temple vivant de Dieu, doit avoir en lui un autel sur lequel il fasse journellement brûler la mémoire et les actions de grâces des quatre éléments et de tout ce qui en est composé, qu'il a faits pour lui. Platon, qui avait une ferme créance que la faculté de penser, de parler et d'agir dont il était pourvu lui venait de Dieu, se montra fort reconnaissant envers lui, le remerciant tous les jours de ses bienfaits, et particulièrement de ce qu'il était né homme et non point bête, Grec et non point barbare, et du temps de Socrate, de qui il avait pu recevoir la perfection de son entendement pour les belles connaissances et celle de sa volonté pour les bonnes mœurs. Mais écoutons pour nous instruire, et si nous ne nous acquittons pas de notre devoir, pour nous confondre, le meilleur de tous les païens, Epictète : O homme, prends garde de n'être point ingrat envers Dieu pour les biens qu'il te fait, et remercie-le pour la connaissance qu'il te donne de la vue, de l'ouïe, de la vie et de tous ses apanages, pour les fruits, pour le vin et pour l'huile qu'il te donne. Nous ajoutons encore pour tous les biens qu'il distribue aux créatures corporelles; car comme ce n'est pas pour elles-mêmes qu'elles sont faites, que les cieux tournent incessamment sur nos têtes, que le soleil remplit le monde de clarté, que les étoiles répandent ici-bas leurs influences, et que les autres ont des beautés et des utilités en grand nombre et fort différentes, mais pour nous, il est sans doute très-rai-

sonnable que nous en sachions gré à Dieu et lui en rendions nos devoirs.

De plus, il faut le remercier de tous les bienfaits qui regardent la grâce et notre salut, de l'incarnation, de tous les mystères de sa vie, et spécialement des douleurs de sa mort, du baptême, des autres sacrements, et en particulier de ceux de pénitence et de l'eucharistie, de l'état religieux, de tous les dangers dont il nous a tirés, de toutes les tentations surmontées, de toutes les afflictions bien endurées, de toutes les bonnes œuvres pratiquées, de toutes les lumières, de toutes les inspirations, de toutes les saintes affections, de toutes les grâces qu'il nous a données et de toutes celles qu'il avait dessein de nous donner, si nous n'y eussions point apporté d'empêchement, si nous ne lui eussions lié les mains. Car, puisqu'il n'a pas tenu à lui, nous lui en avons de l'obligation, comme en a au soleil celui qui en plein jour ferme les ouvertures de sa chambre, s'il ne reçoit sa lumière. Et encore, de tous les péchés commis et pardonnés et de tous ceux que nous n'avons point faits, car sans son assistance nous les eussions faits, tout homme qui en est dénué pouvant tomber dans le même précipice que l'autre; de sorte qu'autant de péchés qui se commettent tous les jours au monde sont autant de signalés bienfaits de Dieu, parce que si je ne me laisse pas aller à tous ces crimes, au moins de volonté, et si je ne deviens pas athée, qui est le fond de l'impiété, c'est son bras qui me retient. Outre cela, de tous les moments que nous ne sommes point en enfer, car si nous fussions morts en état de péché où nous nous sommes trouvés et où Dieu pouvait justement nous punir, nous eussions été inévitablement damnés, tellement que tous les jours, toutes les heures et tous les instants qui se sont écoulés depuis ces péchés, sont des bienfaits de Dieu d'autant plus estimables, que le mal

dont nous sommes délivrés est plus horrible pour sa gravité et pour sa durée.

En outre, il faut le remercier de tous les bienfaits de la gloire, et avec les plus grands sentiments qui nous seront possibles pour les proportionner à la grandeur du bien; et quoiqu'un homme n'en dût jamais jouir, il ne laisserait pas de lui en être redevable et tenu de lui en rendre grâces, parce qu'il le lui a acquis par ses travaux et l'a mis en état, s'il veut, de le posséder.

Après cela, élargissant son cœur et étendant plus loin ses affections, il faut remercier Dieu de tous les bienfaits passés, présents et futurs, de quelque sorte qu'ils soient, conférés et à conférer à toutes les créatures; et premièrement à la sacrée humanité de Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à notre ange gardien et aux saints, particulièrement à ceux dont la dévotion nous touche davantage, goûtant leurs biens, comme appartenant à des personnes pour lesquelles nous avons de l'amour et dont les intérêts nous sont chers, en témoignant à Dieu des reconnaissances aussi sensibles que s'il les eût faits à nous-mêmes. Et s'élevant encore plus haut, on peut remercier Dieu notre Seigneur, comme aussi la très-sainte Trinité, de toute la gloire qu'il se rend en soi et qu'il se procure hors de soi dans tout l'univers, pour l'extrême désir que nous avons qu'il soit honoré et glorifié. Il faut encore le remercier de tous les bienfaits accordés à nos parents, à nos amis, à tous les chrétiens, à tous les hommes et généralement à toutes les créatures, nommément à celles qui ne l'en remercient point, ou par impuissance, comme celles qui sont dépourvues de raison, les cieux, les astres, les éléments, les pierres, les plantes, les animaux, les enfants et les fous; ou par oubli, comme tant d'hommes sauvages et brutaux, tant d'infidèles et même tant de chrétiens; ou par mé-

chanceté, comme les hommes consommés en malice et les damnés, au défaut desquelles il faut suppléer dans ce devoir et remercier Dieu pour elles des biens qu'il leur a départis.

J'ajouterai, pour conclure, les sentiments du vénérable père Pierre Lefèvre, premier compagnon de notre père saint Ignace, qui a excellé dans toutes les vertus et singulièrement en celle de la gratitude. Il disait que les premiers bénéfices qu'il fallait reconnaître étaient ceux que Dieu nous a donnés sans les lui demander, ou même sans y penser; il rendait grâces à Dieu pour la famine, pour la guerre, les maladies, les débordements des rivières, les tremblements de terre, et pour d'autres châtiments qu'il envoie au monde, comme de choses qu'il emploie pour exempter les hommes des punitions plus grandes de l'autre vie, et les porter au repentir de leurs péchés et à l'amendement de leurs mœurs; et il concevait un vif déplaisir de ce que les hommes ne regardaient point ces afflictions selon cet aspect et ne les tenaient pas pour une grande grâce, comme elles étaient. Il remerciait Dieu tendrement pour les dons qu'il communiquait aux bienheureux, le faisant pour eux et tâchant de se revêtir de leurs affections; ce qui ne pouvait être que très-agréable à ces esprits glorieux, à cause de l'obligation infinie qu'ils se sentent avoir à la divine Majesté, et très-utile à ce saint homme. Pendant qu'il faisait voyage, considérant la fertilité des campagnes et des vignobles, la verdure des arbres, la beauté des prairies, la magnificence des maisons, il élevait sa pensée à Dieu et le remerciait au nom de ceux qui en étaient les maîtres, demandant pardon pour eux, au cas qu'ils ne l'en remerciassent point ou en abusassent; et comme il était si reconnaissant envers Dieu, il l'était aussi extrêmement envers les hommes pour tous les biens du corps ou de l'âme qu'il recevait de leur part,

les remerciant avec une affection cordiale qui se lisait sur sa face, et se souvenant d'eux dans toutes ses prières.

SECTION UNIQUE

SUITE DU DISCOURS.

I. Il faut nous rendre l'exercice des remercîments fort commun. — II. Manières de le faire.

I. Voilà de quoi nous devons rendre grâces à Dieu. C'est maintenant à nous de le faire et de nous rendre cet exercice des remercîments très-familier et comme continuel; car, sans parler des bienfaits passés qui nous lient à de merveilleux devoirs de reconnaissance envers lui, comme il n'y a pas un moment auquel nous ne recevions de sa bonté un très-grand nombre de biens pour la nature et pour la grâce, il ne doit pas non plus y avoir aucun moment auquel nous ne lui en témoignions du ressentiment et lui en rendions grâces. En effet, cela est plus que raisonnable à des personnes obligées au point que nous le sommes. Les abeilles portent sur leur tête l'image du bœuf, parce qu'elles sont extraites de lui et qu'il a fourni la matière à les produire, pour nous apprendre que nous qui avons de la raison nous devons porter dans la nôtre le souvenir des biens que Dieu nous fait; il le désire, et il exige de nous ce devoir. Pour cette cause saint Ambroise (lib. 6 Hexam., cap. 4) remarque qu'il donna au jeune Tobie pour compagnon de voyage un ange et un chien, l'ange pour lui faire du bien, et le chien, qui est d'une nature très-reconnaissante, pour lui enseigner la gratitude. Hugues de Saint-Victor dit dans la même pensée (lib. 6 de Arca moral., cap. 4), que Dieu donnant à l'homme l'usage de ses créatures, lui dit par chacune ces trois paroles : « Accipe, redde, « cave : Prends, rends, garde-toi; » prends les bienfaits

que je te donne, en retour rends de l'amour, des remercîments, du service, et garde-toi d'un grand châtiment si tu en abuses. Pour cette cause encore il a institué le jour du repos et les célébrités; il fit mettre dans l'arche d'alliance les tables de la loi et un vase plein de manne; il laissa imprimés sur le rivage les vestiges des chariots des Egyptiens qui en poursuivant son peuple furent engloutis dans la mer Rouge; il inspira Josué de tirer douze cailloux du fond du Jourdain, qu'il avait passé avec son armée à pied sec, afin de les porter à considérer ses bienfaits, dont ces choses servaient de monuments et à lui en rendre grâces.

Puisqu'il le désire et qu'il est si juste, faisons-le donc : ainsi les anciens chrétiens se saluaient avec ces mots : « Deo gratias, » que plusieurs religieux ont encore retenus maintenant. Car, comme dit très-bien saint Augustin : « Quid meliùs et animo geramus, et « ore promanus, et calamo exprimamus quàm Deo gra- « tias? hoc nec dici brevius, nec audiri lætius, nec in- « telligi grandius, nec agi fructuosius potest (Epist. 77): « Que pouvons-nous avoir de meilleur dans l'esprit « pour le former avec la pensée, et l'énoncer avec la « parole, et l'exprimer avec la plume, que : *grâces à « Dieu?* On ne peut rien dire de plus court, ni ouïr « de plus gai, ni concevoir de plus grand, ni pratiquer « de plus utile. » C'était la parole ordinaire de Marie. Elle ne lui sortait jamais de la bouche non plus que du cœur, comme ont remarqué saint Bonaventure et saint Antonin. La Jérusalem céleste, dit le prophète Isaïe, retentit des voix d'allégresse, des cantiques de louanges et des chants d'actions de grâces. Saint Jean assure qu'il vit les bienheureux se prosternant avec une humilité très-profonde devant le trône de Dieu, le remercier de ses bienfaits, avec ces paroles : « Be- « nedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, « honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro in secula

« seculorum, amen (Apoc., 7, 12) : Bénédiction, « gloire, sagesse et actions de grâces soient rendues à « notre Dieu durant toute l'éternité! » Notre-Seigneur, au commencement de ses prières et avant de faire quelque miracle, avait coutume de remercier Dieu son Père, et voulant établir le plus grand sacrement qu'il ait laissé à son Eglise, le sacrement de son corps et de son sang, saint Paul et saint Luc (1 Cor., 11, 23; cap. 22, 19) disent que prenant le pain et le vin, « gra- « tias egit, il rendit grâces; » d'où, et du dessein qu'il avait que ce précieux gage nous servît pour remercier Dieu des biens qu'il nous fait, le nom d'eucharistie lui est demeuré. Car, comme remarque saint Augustin : « Cultus Dei in hoc maximè constitutus est, ut anima « ei non sit ingrata, unde in ipso verissimo et singu- « lari sacrificio Domino Deo nostro, gratias agere ad- « monemur (lib. de Spiritu et Littera, cap. 11) : Le « culte de Dieu consiste particulièrement à rendre une « âme reconnaissante envers son Dieu et à la tirer du « vice de l'ingratitude : c'est pourquoi nous sommes « avertis dans le très-véritable et unique sacrifice, qui « est l'action principale de notre religion, de rendre « grâces à Dieu. » Mais qui pourrait expliquer ou comprendre quels remercîments la très-sainte âme de Notre-Seigneur rend maintenant là-haut dans le ciel à la Divinité, pour l'avoir élevée à son union personnelle, et pour tous les autres biens qu'elle lui a conférés, et en sa faveur à tous les hommes et à tous les anges? Certainement nous pouvons dire que puisque la reconnaissance est, au dire de saint Augustin, le plus noble caractère de la religion et le plus parfait hommage qu'on rende à Dieu, et que cette âme divine voit en leur jour et le nombre et la grandeur de tous les bienfaits que Dieu lui a départis, elle en a aussi des ressentiments inexplicables et lui en donne des remercîments merveilleux. Mais quoi? les personnes

adorables de la très-auguste Trinité nous servent de modèles pour exercer la gratitude! Car la seconde, le Fils, recevant tout ce qu'elle a de la première, c'est-à-dire du Père, et ne pouvant lui rendre chose aucune pour la faire en elle-même plus heureuse, parce qu'elle est la plénitude essentielle de tout bien, s'est incarnée afin de lui procurer au dehors, par la perte même de sa vie, de l'honneur et de la révérence, et lui acquérir des serviteurs. Pareillement le Saint-Esprit se trouvant dans la même impuissance de rendre quelque bien au Père et au Fils, qui lui donnent tout ce qu'il possède, a particulièrement contribué au mystère de l'incarnation, qui devait tant servir à la louange du Père, et a sanctifié et rendu parfaits à la Pentecôte les disciples du Fils, qui devaient annoncer sa gloire et porter son nom partout.

Nous voyons donc bien par ces illustres exemples qu'il faut nous rendre reconnaissants envers Dieu pour ses bienfaits, et pratiquer la gratitude; mais comment le ferons-nous?

II. Nous le ferons : premièrement, en les gravant dans notre souvenir, en en conservant chèrement la mémoire, en les prisant et les estimant par la considération des circonstances tirées de lui et de nous qui les relèvent; nous en avons parlé.

Secondement, l'en remerciant avec les paroles les plus éclatantes et les plus significatives qu'un cœur parfaitement reconnaissant pourra fournir, les louant et les publiant partout; et parce qu'il n'est pas toujours bon de découvrir aux hommes les dons que Dieu communique, et que néanmoins il faut s'acquitter de ce devoir et de cette importante partie de la gratitude, qui est de faire savoir les bienfaits qu'on a reçus, il sera expédient pour ce sujet de les raconter à Dieu même, à Notre-Dame, aux saints à qui on a une dévotion particulière, et à son bon ange, disant avec David :

« Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, « quanta fecit animæ meæ (Ps. 65, 16) : Venez, écou- « tez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous donnerai « connaissance des grands biens qu'il m'a faits; » et puis leur en faisant le récit par le détail : Il m'a fait ceci et cela, il m'a donné telle grâce, le très-bon et le très-magnifique Seigneur, il m'a délivré de tel péril où sans lui je me fusse inévitablement perdu, et choses semblables, avec une grande candeur. Après il faudra les louer hautement et leur donner tout le relief que l'on pourra, prenant les sujets de ces louanges de la grandeur infinie de Dieu, de l'amour avec lequel il nous les donne, de notre extrême bassesse, indignité et ingratitude, de l'excellence et de la nécessité de ces bienfaits, et des autres qualités précieuses dont ils sont revêtus, et prendre plaisir à étendre ces raisons et à les faire valoir. Ah! Seigneur, qui êtes-vous et qui suis-je, pour vous souvenir de moi et me témoigner votre souvenir par vos dons. Vous jetez donc vos yeux divins sur ce grain de poussière, et versez vos bénédictions sur cet ingrat? Pour moi, je crois qu'un des traits les plus remarquables de votre souveraine bonté est de vous résoudre à faire du bien à une personne si indigne que moi, et à fermer les yeux sur mes démérites; et je me persuade que c'est un des grands sujets pour lesquels les bienheureux là-haut vous admirent et vous louent. Je vous bénis et je vous rends grâces, ô Dieu mon Seigneur, avec le plus cordial sentiment que je puis, pour tous les biens que vous m'avez donnés et pour tous ceux que vous me préparez, dont le moindre est inestimablement au-dessus de tout ce qui m'appartient. Saint Augustin, pour s'animer à la reconnaissance, avait coutume de parler au néant qui n'est et ne sera jamais; faisons-le avec lui, et nous entendrons qu'il nous dira que nous avons été pendant une éternité ce qu'il est. Qu'avons-nous fait à

Dieu pour être maintenant ce qu'il n'est pas? Prenons en main une pierre, elle nous dira qu'elle a l'être avec nous, mais qu'elle ne vit point comme nous; et qu'avons-nous donné à Dieu, pour avoir la vie au-dessus d'elle? Voyez les plantes, elles vous diront qu'elles ont la vie, mais non le sentiment; interrogez les bêtes, elles vous répondront qu'elles ont le sentiment, mais non la raison; et quelle obligation Dieu nous avait-il pour nous départir ces avantages sur elles et nous gratifier de ces faveurs? Passons outre, jetons les yeux sur tant de païens, tant de juifs, tant d'hérétiques qui, enveloppés des ténèbres de l'infidélité, tiennent le chemin de leur ruine; et demandons-nous pourquoi Dieu nous a-t-il plutôt qu'eux éclairés de sa lumière et mis dans le sentier de notre salut? Voilà de grandes et de fécondes sources de remercîments.

De plus, il sera bon de remercier Dieu en particulier, tantôt de ses plus grands bienfaits, à cause de leur mérite, et tantôt des plus petits, comme d'une miette de pain, d'une goutte d'eau, d'un rayon de lumière, et de semblables, pour montrer que nous en avons du sentiment et en faisons cas. Sainte Gertrude disait (lib. 2 Insin., cap. 5) : Vraiment, Seigneur, si vous m'aviez donné un filet d'étoupes en mémoire de vous, j'en devrais avoir plus de soin et vous en rendre de plus grandes grâces que je n'ai fait de vos faveurs.

De plus, en remerciant Dieu de ses bienfaits, il faudra les appeler siens, comme : Je vous remercie de votre soleil, de votre lune, de votre terre, de votre feu, de votre pain, de vos habits, de votre maison, et ainsi du reste. Lui-même les appelle ainsi par le prophète Osée : « Sumam frumentum meum in « tempore suo, et vinum meum in tempore suo, et libe- « rabo lanam meam, et linum meum, quæ operiebant « ignominiam ejus (cap. 2, 9) : Je reprendrai en son « temps mon froment et mon vin, ma laine et mon lin

« dont ils abusaient. » Il faudra s'accoutumer dans nos parents et dans nos amis qui nous assistent, et dans tous les services que nous rendent les créatures, d'envisager Dieu comme premier et principal donneur, qui se sert de ses créatures comme d'instruments pour nous faire du bien et de canaux pour faire couler sur nous ses grâces et les effets de ses bonnes volontés. En ce point manquent presque tous les hommes, qui s'attachent si fort à la créature dont ils reçoivent quelque secours, et lui en témoignent tant de sentiment, et si peu à Dieu ; semblables en stupidité à celui qui, ayant reçu un signalé bienfait du roi, se répandrait en remercîments, en louanges et en toutes sortes de caresses envers celui qui lui en apporterait la nouvelle, et ne parlerait point du roi de qui le bien lui est venu.

Troisièmement, pour accomplir la gratitude, il faut que nous rendions à Dieu quelque chose pour ses bienfaits, et quelque chose par-dessus et « gratis, » comme nous avons dit. Mais cela nous est impossible, et nos finances sont trop courtes pour y fournir ; parce que premièrement nous n'avons rien qui ne soit infiniment moindre que lui-même, qui toutefois se donne effectivement à nous en cette vie de plusieurs façons et surtout au saint Sacrement, et se donnera pour jamais en l'autre dans la gloire ; secondement, parce que tout ce que nous avons sont ses dons, et même l'action de grâces que nous lui faisons pour ses biens est une émanation de sa bonté. Donc, c'est avec beaucoup plus de sujet que nous pouvons lui dire ces paroles, que ne les dit un seigneur romain à Auguste pour avoir obtenu de lui la vie de son père qui avait suivi contre lui le parti d'Antoine : Voici, ô César, la seule injure que j'aie reçue de vous ; pour la grandeur du bienfait que vous me faites, vous m'avez réduit à ce point qu'il faut que je vive et que je meure ingrat, sans pouvoir jamais

le reconnaître dignement. Pour s'en acquitter néanmoins en quelque façon, on pourra faire ce qui suit.

Premièrement, c'est d'appréhender vivement la grandeur des bienfaits de Dieu, de les priser et de les estimer singulièrement, et de l'en remercier avec toute l'affection possible. « Qui libenter, dit Sénèque, bene-« ficium accepit, reddidit : Un plaisir est comme payé, « quand il est reçu de bonne grâce. »

Secondement, et il faut prendre garde à cela pardessus tout, c'est de ne pas l'offenser et de ne point le desservir avec ses propres dons; c'est au moins ce que veut la gratitude. Ainsi le chaste Joseph (Genes., 39, 9), se voyant pressé par son infâme maîtresse de déshonorer le lit de son maître, lui répondit dans cette pensée, qu'obligé envers son maître pour ses bienfaits et pour l'entière confiance qu'il avait en sa fidélité, il ne pouvait lui faire un tel tort. Et pour venir à Notre-Seigneur, le généreux martyr saint Polycarpe, entendant le proconsul, qui lui dit en présence d'une multitude innombrable de personnes accourues à son exécution : « Reverere ætatem tuam, conviciis Christum afficito, « et te dimittam : Polycarpe, tu devrais avoir égard à « ton âge, et ne point te précipiter dans le malheur « que ton obstination te prépare; il n'y a qu'un moyen « de t'en tirer, c'est que tu dises des injures à celui « que tu adores, que tu donnes des malédictions à « Jésus-Christ, que tu blasphèmes son nom et le re-« nies, » frémit d'horreur à cette proposition, et toutes les vertus qui étaient dans cette grande âme, et particulièrement la gratitude, se renforçant et se raidissant, lui répondit en ces termes : « Octoginta et « sex annos illi inservivi, et nullo me hactenus incom « modo affecit, quomodo igitur regem meum, qui me ad « hoc usque tempus servavit incolumem, contumeliosis « verbis possum afficere (Euseb., hist., lib. 4, cap. 14; « Baron., anno Christi 169, n. 8)? Il y a quatre-vingt-

« six ans que je sers Jésus-Christ, et en tout ce temps « il ne m'a fait aucun déplaisir ; au contraire, il m'a « comblé de tous les biens ; comment donc pourrais-je « maudire et blasphémer mon roi, qui par lestravaux « de sa vie et par les douleurs de sa mort m'a procuré « mon salut ? » Voilà par quel esprit nous devons reconnaître les bienfaits de Dieu, plutôt mourir que de l'offenser. La lune ne tourne jamais les cornes contre le soleil de qui elle reçoit la lumière, mais bien sa partie illuminée, pour lui renvoyer le bien qu'elle en reçoit et comme pour l'en remercier. En effet, c'est un excès de furie et de rage d'employer les biens de Dieu pour lui faire du mal, et de convertir les effets de son amour en instruments de sa haine ; pourtant la plupart des hommes tombent tous les jours en cette faute, se servant des bienfaits qu'il leur donne continuellement contre lui-même ; et souvent, ce qui est pis, tant les choses vont au rebours du bien, ceux qui en sont les plus gratifiés se rendent ses plus violents ennemis, et changent en occasions de se l'aliéner davantage ce qu'il avait fait pour gagner plus étroitement leur amitié. Ainsi les plus obligés sont les plus méconnaissants, et des grands bienfaits se forment les grandes ingratitudes.

Troisièmement, une personne religieuse dans ce dessein de reconnaissance renouvellera fort souvent ses vœux, parce qu'ainsi elle donne à Dieu tout ce qu'elle peut lui donner. Celle qui ne l'est point lui offrira ses biens, son honneur, ses contentements, son corps et son âme, l'en faisant seigneur absolu pour en disposer pleinement selon son bon plaisir.

Quatrièmement, il faut offrir au Père éternel au nom de toutes les créatures, de tous les hommes et su tout de tous les élus et de nous, son Fils notre Seigneur, avec tout ce que sa divinité et son humanité comprennent, comme un bien qui est nôtre, parce

qu'il nous l'a donné : de plus, tous les jours, et plus souvent encore, le très-saint sacrifice de la messe que Notre-Seigneur nous a laissé, afin que nous eussions quelque chose avec laquelle nous puissions en certaine façon le remercier dignement de ses bienfaits.

Cinquièmement, il faut unir toutes nos actions de grâces avec celles que la très-sainte âme de Notre-Seigneur a rendues dès le premier instant de sa création, et rendra éternellement à Dieu son Père : d'abord, pour tous les biens qu'il lui a faits, et ensuite pour tous ceux qu'il a conférés aux hommes et aux anges en sa considération, et spécialement à nous, joignant les remercîments imparfaits que nous faisons à Dieu pour les biens qu'il nous a donnés, avec le sien parfait et accompli de tout point, en tant qu'il regarde ces mêmes biens.

Sixièmement, quand les fêtes solennelles approchent, où nous avons reçu de Dieu des grâces plus signalées pour notre rédemption, il sera bon de lui présenter quelques jours avant et après toutes nos prières, nos aumônes, jeûnes, communions, exercices de dévotion et bonnes œuvres, comme autant d'hosties et de sacrifices eucharistiques en reconnaissance et en remercîment du bienfait.

Septièmement, comme les dons occultes sont et très-grands, et en une multitude presque infinie, il faudra quelquefois employer des semaines entières pour l'en remercier, et à cette fin lui offrir tout ce que nous ferons en ce temps.

Enfin, ce que nous devons rendre à Dieu notre Seigneur en retour de ses bienfaits, sont les actions vertueuses, les affections de notre cœur, et particulièrement l'amour. Ainsi saint Paulin dit ces belles paroles pour exciter Sévère Sulpice, à qui il écrivait, à aimer Notre-Seigneur : « Illum amemus, quem amare « debitum est; illum osculemur, quem osculari castitas

« est; illi copulemur, cui nupsisse, virginitas est; illi « subjiciamur, sub quo jacere supra mundum stare « est; propter illum dejiciamur, cui cadere resurrectio « est; illi commoriamur, in quo vita est (Epist. 4 ad « Sever.) : Oh! aimons celui dont l'amour passe en « obligation; baisons celui dont les baisers rendent « une âme chaste; unissons-nous à celui dont les at- « touchements la font vierge; soumettons-nous à celui « sous qui se mettre est se rehausser au-dessus du « monde; humilions-nous pour celui pour lequel s'a- « baisser est se relever, et mourons en celui en qui « mourant nous trouverons la vie. » Il ajoute : « Et « quam dignè vicem huic Domino referre poterimus, « in quo et mortui vivimus? reddamus amorem pro « debito, ipsi gratias qui nobis sancti fænoris remittit « usuras, et obligationis immensæ compendium præs- « tat solam à nobis dilectionem sui repetens : nemo se « igitur excuset difficultate solvendi, in nobis est unde « solvamus, res enim potestatis nostræ est noster affec- « tus, hunc Domino impendamus et solvimus : Et « quelle digne reconnaissance pouvons-nous rendre à « ce Seigneur, en qui la mort même nous sert de « vie? Rendons-lui de l'amour, et tout ensemble de « grandes actions de grâces, de ce qu'il se contente de « si peu pour tant de biens dont nous lui sommes re- « devables; il nous demande pour se tenir satisfait « seulement de l'aimer. Que personne donc ne s'excuse « de ne pouvoir s'acquitter de ses dettes; il a de quoi « payer, puisque chacun peut disposer de son amour « et des affections de son cœur; donnons-les-lui, et nous « voilà quittes. »

CHAPITRE XXIV

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR REND UNE AME CONSTANTE ET PERSÉVÉRANTE.

I. Ce que c'est que la constance et la persévérance. — II. Cette vertu est de très-grande conséquence. — III. Nous devons la pratiquer. — IV. Exemples. — V. La persévérance finale.

Ce n'est pas assez de pratiquer la charité et les exercices des vertus dont nous avons parlé jusqu'ici, et l'amour de Notre-Seigneur ne se contente pas d'en avoir fait embrasser les exercices à l'âme qu'il possède, il veut que ce soit avec constance et persévérance. C'est pourquoi l'épouse dit à son époux : « Omnia « poma nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi (Cant., « 7, 13) : Je vous ai gardé, mon bien-aimé, tous mes « fruits, les nouveaux et les vieux ; » et : « Dilectus « meus mihi et ego illi, qui pascitur inter lilia, donec « aspiret dies et inclinentur umbræ (Cant., 2, 17) : « Mon bien-aimé qui se plaît parmi la blancheur des « lis et des âmes innocentes est à moi, et je suis à lui « autant que le jour et la nuit se succéderont, que le « soleil nous éclairera de sa lumière et que son ab- « sence nous enveloppera de ténèbres. » — « Amicitia, « quæ desinere potuit, nunquam fuit, l'amitié qui a « pu manquer ne le fut jamais. » Les Andriens en gravaient les lois sur des colonnes de marbre, pour signifier qu'elle doit être éternelle. La constance est le sceau de l'amour, et la persévérance est la consommation des vertus.

I. Pour parler de ceci plus amplement, il faut remarquer que la constance et la persévérance sont deux vertus très-semblables et qui paraissent presque avec un même visage, parce qu'elles s'accordent pour une

même fin, donner du nerf et de la vigueur à l'âme, pour la faire continuer jusqu'au bout l'exercice des vertus et de toutes les choses bien entreprises. Saint Thomas (2, 2, q. 137, art. 3) pourtant y remarque cette différence et ces traits divers : la persévérance fortifie le courage pour surmonter les difficultés qui accompagnent intimement l'essence de l'action bonne, et particulièrement sa longueur ; la constance à vaincre l'inconstance naturelle de notre esprit qui aime le changement, et les obstacles extérieurs, comme les promesses, les menaces, le désir de plaire, la crainte de déplaire, et tous les autres qui pourraient arrêter un homme de poursuivre son but. Ces traits néanmoins sont si subtils et si délicats, que quelques-uns ne les voyant point, n'ont pas distingué ces vertus et n'en ont fait qu'une, et ainsi passe-t-elle dans l'usage commun.

II. Or, nous disons que cette vertu, ou double ou simple, est de telle conséquence, qu'elle seule gagne le prix, remporte la palme, met la couronne sur la tête et ouvre le ciel. On dit que bien commencer fait la moitié de l'ouvrage ; il faut ajouter qu'il n'y a toutefois rien si la fin manque. « Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit (Matth., 10, 22) : » voilà l'arrêt prononcé par Notre-Seigneur : « Qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ; » jusque-là personne ne tient rien, comme celui qui court aux jeux publics s'il n'arrive pas au bout de la carrière, et le crocheteur, ainsi que disait saint Vincent Ferrier, s'il ne porte le fardeau au lieu où il est convenu, car s'il le laisse au milieu du chemin, ou même près du terme, on ne lui doit rien, et qui plus est, s'il le perd par sa faute, il en est responsable. « Virtus boni operis, dit saint Bernard, perseverantia est, huic soli redditur corona justitiæ ; quid enim prodest esse bonum, esse sapientem, esse potentem, si non per-

« severaverit usque in finem (De passione Domini, « cap. 14)? La vertu et la perfection de la bonne « œuvre est la persévérance, c'est à elle seule que la « couronne est donnée. Car que profite d'être bon, d'ê- « tre sage, d'être fort, si on ne l'est jusqu'au bout? « Que sert d'avoir bien commencé, si on finit mal? » Il le montre après dans Saül, dans Salomon et dans plusieurs autres hommes, dont les commencements avaient été si heureux et éclairés de tant de vertus, et dont la fin a été si désastreuse, parce qu'ils n'ont pas été fermes dans leur innocence, mais se sont relâchés, et leur constance venant à manquer, se sont laissés aller petit à petit au vice, d'où ils ont fait un misérable naufrage. « Ad summum bonum dit excel- « lemment saint Augustin, justi quâdam catenâ tra- « huntur, quæ de virtutibus hoc modo connectitur, in « primis fides animam quasi quidam circulus com- « plectitur, fides spe nutritur, spes dilectione tenetur, « dilectio operatione expletur, operatio ad summum « bonum intentione trahitur, intentio boni perseve- « rantiâ clauditur, perseverantiæ Deus fons omnium « bonorum dabitur (lib. de Cognitione veræ vitæ) : « Les justes sont tirés à la possession du souverain « bien par une chaîne composée de plusieurs chaî- « nons, les vertus : le premier chaînon est la foi ; le « second l'espérance ; le troisième la charité ; le qua- « trième et les suivants sont les bonnes œuvres, ani- « mées des intentions saintes, et le dernier la persévé- « rance, à laquelle Dieu, source de tous biens, sera « donné. » Ainsi le patriarche Jacob (Gen., 28, 13) le vit en son sommeil au haut de son échelle mystérieuse, dont les échelons représentaient les vertus, et le dernier et le plus proche de Dieu celle dont nous traitons. C'est pourquoi le Saint-Esprit parlant du salut de l'homme, sous la figure d'un beau et superbe édifice, n'en loue point les fondements, ni les murail-

les, ni les portes, mais seulement le faîte et les lambris : « Tigna, domorum nostrarum cedrina, laquea-« ria cypressina (Cant., 1, 17) : Les soliveaux de nos « maisons sont de cèdre, et les lambris de cyprès. » Ce sont des bois très-forts et incorruptibles ; on les appelle pour cela éternels, pour montrer que l'excellence d'un ouvrage ne dépend pas des principes, mais de l'achèvement. David ne consacra point au tabernacle la pierre avec laquelle il avait renversé Goliath (lib. 1 eg., cap 17, 54, et c. 21, 9), mais l'épée dont il lui avait tranché la tête ; parce que la pierre ne lui avait qu'ébauché la victoire, et l'épée la lui avait pleinement acquise. Aussi la robe d'Aaron (Exod., 28, 33) et de tous ses successeurs les grands-prêtres, avait, par le commandement exprès de Dieu, en bas, au lieu de franges, des grenades qui portent toutes des couronnes, pour nous apprendre que la couronne n'est point due au commencement, ni à la moitié de l'œuvre, mais à la fin. Et la sentence fameuse de saint Jérôme : « Non quærentur in christianis initia, sed « finis (Epist. ad Furiam., vid.) : On ne demande « point au chrétien qu'il commence à bien faire, mais « qu'il achève. » Saint Paul avait mal commencé, mais il a bien fini, et pour cela il est maintenant bienheureux ; Judas au contraire avait si bien ouvert la carrière de son salut, mais il s'est malheureusement perdu. Les noms de Dieu et du diable, dit gracieusement saint Augustin (Conc. 3 in psal. 103), commencent par une même lettre, mais après ils diffèrent, et il n'est rien de si opposé que ceux qui les portent.

III. C'est pourquoi il faut que nous veillions extrêmement à tenir ferme dans la pratique des vertus et de nos dévotions, et à ne point nous laisser aller au changement si ordinaire à la plupart des hommes, lesquels, à la moindre difficulté qui choque leurs desseins, les laissent et en prennent d'autres, et pour peu

que Dieu s'éloigne d'eux et leur retire ses grâces sensibles, s'étonnent et perdent courage; semblables au singe inconstant dans ses humeurs, qui est triste et morne au déclin de la lune et gai en son croissant et en son plein (Plin., lib. 5, cap. 5); et à cette fontaine d'Afrique, dont l'eau est bouillante la moitié du jour et l'autre presque glacée. Saint Grégoire de Nysse (lib. de profess. Christ. ad Harm.) raconte qu'un singe, vêtu en baladin, faisait des merveilles à danser et à sauter, et tenait toute la ville d'Alexandrie ravie en admiration; mais quelques-uns plus raffinés voulant montrer que ce singe n'était au fond qu'un singe, et que toutes ces singeries ne tenaient à guère, lui jetèrent des noix; aussitôt quittant sa danse et le souvenir de toutes ses leçons, il accourut. Ainsi, dit ce saint, plusieurs qui font profession de piété, pour quelque honneur ou quelque plaisir qu'on leur donnera, renoncent aux instructions de la vertu, et sous l'apparence de chrétiens feront voir qu'ils ont des âmes de singes. La statue de Nabuchodonosor avait la tête d'or, les bras et la poitrine d'argent, et les pieds de terre, diminuant toujours ainsi de prix (Dan., 2, 32); leur conduite est de même, ils commencent bien, mais leur affection se refroidissant ils finissent mal. L'époux au contraire (Cant., cap. 5, 11, 14, 15) avait non-seulement la tête d'or, mais encore les mains et les pieds, pour nous dire que le commencement, le progrès et la fin d'une bonne œuvre doivent toujours être également précieux.

C'est ainsi que nous devons nous comporter dans les exercices de la charité et des autres vertus, y persévérer constamment, et aimer Dieu Notre-Seigneur en tout temps, en tout lieu et en toutes occasions, et ne nous démentir jamais; comme ce brave comte de Savoie, nommé Pierre (Camerar., lib. 1 histor. medit., c. 6), qui pour faire hommage lige à l'empereur Othon

se présenta à lui habillé depuis la tête jusqu'aux pieds du côté droit de drap d'or, et du gauche tout armé. L'empereur s'étonnant et lui en demandant la cause, il répondit que le parement du côté droit était pour honorer Sa Majesté impériale durant la paix, et celui du gauche pour l'assister en ses guerres et combattre pour lui jusqu'au dernier soupir de sa vie. Sénèque (lib. 7 de Benef., c. 11) fait mention d'un Démétrius, excellent philosophe de son temps. Comme Caligula lui envoyait deux cents talents, environ cent vingt mille écus, il fut si dédaigneux et si déterminé à ne point les prendre, que même il ne voulut pas qu'on sût qu'il les avait refusés. Et en effet, à quelque fin que ce présent fût fait, il n'était pas suffisant pour honorer ou pour corrompre un courage résolu comme le sien. S'étonnant du peu de sens de l'empereur, qui s'était persuadé que si peu de chose dût le fléchir et le rendre autre qu'il n'était, il dit avec un esprit très-généreux : « Si tentare me constituerat, toto illi fui « experiendus imperio : Si l'empereur avait envie de « me tenter, il devait m'offrir tout son empire. » Il faut que notre courage s'élève encore plus haut et prenne un plus noble essor, et que non-seulement pour un empire et pour un monde, beaucoup moins pour une petite gloire et un petit contentement de celui-ci, mais pour tous ceux que Dieu peut faire, nous ne consentions jamais à rien qui puisse l'offenser, et ne démordions en rien de ce qui touche son service et l'exécution de nos bons desseins.

Gravons profondément cette résolution de fermeté et de persévérance dans nos esprits, nous souvenant que notre salut en dépend, que notre bonheur lui est attaché, et que si elle nous manque tout est perdu. Considérons que plusieurs, pour s'être relâchés trop tôt et n'avoir pas voulu endurer un peu plus, ont été dépouillés du fruit de leurs grandes espérances et

sont tombés en d'irréparables misères. Qui ne sait le lamentable accident arrivé à cet infortuné d'entre les quarante martyrs, qui moururent de froid à Sébaste, sous la persécution de Licinius (in Actis, 9 martii). Déjà à moitié mort et vaincu par la douleur que lui causait le froid, il alla se jeter dans le bain voisin d'eau tiède qu'on avait préparé, où il mourut peu après. Hélas ! quel déplorable malheur, et quel dommage lui apporta le manque d'un peu de constance ! Il était à la porte du paradis, à deux doigts de sa félicité ; il touchait déjà la palme et mettait la main sur la couronne, et faute de souffrir encore deux ou trois atteintes de froid, qui l'eussent rendu éternellement bienheureux et lui eussent acquis des joies infinies, il perdit tout cela et se damna pour jamais. Il n'y a pas longtemps que la même chose arriva au Japon (lib. 19 Hist. eccles. Japon., cap. 15) à deux des quarante qui l'an mil six cent vingt-deux furent brûlés tous vifs à Nangazaki pour la confession de la foi, et qui étaient même religieux. Déjà à moitié rôtis, s'étant détachés de leurs poteaux et ayant accourus au tribunal des juges pour faire leur volonté, ils furent par leur commandement, bien qu'ils reniassent Jésus-Christ et invoquassent l'idole du pays, relancés dans les flammes où ils furent consumés, et de ces flammes précipités dans celles de l'enfer. Partant, tenons ferme en ce que nous avons saintement commencé, et ne désistons point que nous ne l'ayons exécuté, nous souvenant de plus que c'est en cela que consiste la vraie grandeur de courage et l'esprit de fidélité ; et si un homme vient à y manquer, il doit passer pour lâche et faible de cœur.

IV. Nous avons plusieurs exemples illustres qui peuvent grandement nous servir. L'histoire raconte d'un certain Portugais que le roi Sanchez, dans la guerre qu'il eut avec son frère Alphonse, mit dans

Conimbre pour la défendre, qu'il la défendit avec toute la vaillance possible ; et quoique le siége l'eût réduit aux dernières extrémités et à se nourrir longtemps de cuir et d'urine, il ne voulut néanmoins jamais rendre la ville, quelque condition qu'on lui proposât, et quand on l'eut assuré que le roi son maître était mort, et par conséquent qu'Alphonse, son frère, entrait dans ses droits, il ne voulut point s'y fier, mais il demeura toujours en cette louable incrédulité, jusqu'à ce qu'il lui fût permis d'aller à Tolède, où le roi avait été enterré. Le tombeau lui ayant été ouvert, et voyant la vérité de ce qu'il n'avait pas voulu croire, il remit entre ses mains les clefs de la place, avec ces paroles : Sire, tant que j'ai cru que Votre Majesté était en vie, j'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir pour vous conserver la place que vous m'aviez confiée, et j'ai tenu les esprits des citoyens, que la grandeur des maux ébranlait et faisait pencher au parti contraire, attachés inviolablement à votre service ; mais maintenant que je vois que vous êtes mort, je vous rends les clefs de votre ville ; seulement je rapporte aux habitants que Dieu a disposé de Votre Majesté, que je suis dégagé de ma foi envers vous et que vous leur permettez de se donner à Monseigneur votre frère, comme à votre successeur légitime. Voilà un exemple mémorable de la fidélité d'un serviteur à son maître ; voyons-en un non moins merveilleux de l'amour d'une femme envers son mari. Jeanne, reine d'Espagne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, aima son mari Philippe, fils de l'empereur Maximilien, durant sa vie avec une affection incomparable, bien qu'elle n'en eût pas tous les sujets du monde, et après sa mort le regretta inconsolablement. Elle en donna ces preuves entre autres : elle ne voyagea plus que de nuit et aux flambeaux, disant pour raison à ceux qui voulaient l'en détourner qu'une veuve privée de son soleil, qui est son mari, il

était bienséant qu'elle ne marchât plus qu'en ténèbres; elle faisait porter avec soi partout la bière où était enfermé le corps de son mari, entouré d'un grand nombre de torches; elle voulait encore que tous les jours on la lui ouvrît, afin de se consoler en quelque façon par la vue de ces chères reliques ; constance admirable en fait d'amour ! La sainte épouse, outre ce que nous avons déjà rapporté d'elle ci-dessus, dit : « Ego dilecto meo, « et ad me conversio ejus (Cant., 7, 10) : Mon bien-« aimé porte ses soins et ses affections vers moi, et je « tourne les miennes vers lui, » comme l'aiguille frottée d'aimant se remue en tout temps et en tous lieux, et tire incessamment à son pôle.

Saint Denis (Hier. cœl., cap. 7) dit : Entre les saints anges, les Trônes, par une propriété spéciale, s'élèvent au-dessus de tout ce qui est bas, et sont toujours ouverts pour recevoir la Divinité qui s'y repose, et qu'ils portent comme des siéges; ils se tiennent auprès de Dieu de toutes leurs forces, et si fermement que rien ne peut les ébranler ni les émouvoir tant soit peu. Ce sont des esprits qui se maintiennent constamment dans l'ordre et le rang auxquels ils ont été établis, sans jamais varier leur mouvement vers l'objet du divin amour; ils ne savent pas ce que c'est que de décliner et d'empirer, se conservant dans une invincible fermeté, nullement sujette au changemement ni à la décadence, dans l'état très-pur de la conformité qu'ils ont avec Dieu. Les Dominations sont affranchies de toute sujétion basse et rampante, et ne mollissent pour quoi que ce soit que par la générosité qui leur est propre; elles s'élèvent au-dessus de tout esclavage qui pourrait abaisser la liberté de leur noble condition, convertissent toutes leurs puissances à la contemplation et à l'amour du premier être dominant, et s'efforcent de lui ressembler et de prendre part, autant qu'il se peut, au pouvoir qu'il a. Le nom des Vertus ne signifie

qu'une force mâle et vigoureuse, qui ne peut être ébranlée par aucune violence, et qu'elles font paraître en toutes les fonctions de leur office et de leur charge; comme aussi elles ne plient point et ne tombent pas par faiblesse à l'effort des lumières divines qui leur sont infuses, mais elles les reçoivent et les soutiennent vaillamment, se portant à l'imitation de Dieu, sans défaillir faute de courage au milieu de la course et du mouvement qui les pousse à Dieu. Voilà ce que dit saint Denis.

La reine des anges, Marie, fit paraître une constance sans égale, se tenant près de la croix où mourut son Fils, qu'elle aimait plus que jamais mère n'aima le sien, comme il était aussi infiniment plus aimable, et qu'elle savait être très-innocent; elle était là, et debout. « Stabat, dit saint Jean, juxtà crucem Jesu ma-« ter ejus (cap. 19, 25) : La mère assistait au supplice « de son Fils et était près de son gibet. » — « Stabat, dit « saint Anselme, constantissima et patientissima, pul-« chrè stabat, verecundè stabat, lacrymis plena, dolori-« bus immersa (apud Suarez, in 3 part., q. 51, disp. 41, « sect. 2) : Elle était debout avec une constance et une « patience invincibles, elle était debout de bonne grâce « et avec une grande modestie, fondant bien en lar-« mes, et accablée de douleurs, » mais pourtant généreuse et résolue à cette mort dans laquelle elle mourait toute vive et qui lui transperçait l'âme de ce glaive acéré, que le saint vieillard Siméon (Luc., 2, 35) lui avait prédit, parce qu'elle la regardait dans la volonté de Dieu, dans celle de son Fils même et dans le bien du genre humain; de sorte que, comme dit le même saint, si pour accomplir la volonté divine il eût été besoin qu'elle-même eût attaché son Fils à la croix, elle l'eût fait indubitablement; car il ne faut pas penser qu'elle eût eu moins d'obéissance et de courage pour immoler son Fils, que le patriarche Abraham pour sacrifier le sien.

Notre-Seigneur, également pressé par les Juifs de descendre de la croix, avec assurance de le reconnaître pour le Messie et d'embrasser sa doctrine, ne voulut jamais le faire, mais achever ce qu'il avait commencé, et mourir après avoir dit : « Consummatum est « (Joann., 19, 30) : Tout est consommé ; » et avant à son Père : « Ego te clarificavi super terram, opus con- « summavi, quod dedisti mihi, ut faciam (Joann., 17, « 4) : Je vous ai glorifié sur terre et j'ai achevé l'ou- « vrage que vous m'aviez donné à faire. » Enfin Dieu, qui est immuable en ses conseils, dit : « Ego Dominus, « et non mutor (Malach., 3, 6) : Je suis le Seigneur, « et je ne change jamais, » et qui nonobstant tous les obstacles vient toujours à bout de ses desseins.

Formons-nous sur ces excellents exemples, et dressons-nous sur ces nobles patrons, et surtout lions-nous par honneur, par amour et par imitation à la persévérance de Notre-Seigneur dans la souffrance de sa mort et à l'immutabilité de Dieu. Pour cela il faut prendre garde de s'adonner à la vertu non par sentiment et par goût de la partie inférieure, mais par raison, établissant son esprit et ses résolutions sur de grands principes et sur des vérités inébranlables qui conservent toujours leurs forces; parce que si j'aime Dieu maintenant pour ses perfections et pour l'amour qu'il me porte, si je le crains pour ses jugements, si je l'honore et je me soumets à ses conduites à cause de la dépendance que j'ai de lui, ces raisons seront aussi véritables dans trois mois qu'aujourd'hui, et devront ensuite me porter à lui rendre les mêmes hommages, et bien que les raisons, si bonnes qu'elles soient, ne nous touchent pas maintes fois si puissamment en un temps comme en l'autre, parce que nous ne sommes pas toujours également disposés, néanmoins, comme elles retiennent invariablement la même vertu, elles peuvent aussi en tout temps, pour ce qui est d'elles, produire

les mêmes effets, et pour peu d'ouverture que nous leur donnions, elles opèrent. Mais le sentiment passé, c'est une clarté qui s'éclipse, c'est un feu qui s'éteint, c'est une eau qui se tarit et un mouvement qui s'arrête, et ensuite on tombe aisément, parce qu'on n'a plus rien à quoi se tenir.

V. Pour la persévérance finale, qui n'est autre chose qu'un enchaînement de plusieurs grâces, dont la dernière est suivie de l'état d'impeccabilité et de l'assurance irrévocable de sa béatitude, c'est un don de Dieu, que nous ne pouvons mériter dignement, comme le saint concile de Trente l'a défini (sess. 6, c. 13), par aucune action ni par aucun travail, et par conséquent qui dépend absolument de Dieu. Voici pourtant comment nous pouvons le convier et l'obliger par une certaine bienséance à nous le donner. C'est par une vraie humilité, une grande crainte, fondée sur la chute de tant d'étoiles et sur la ruine de tant de signalés personnages, qui après avoir très-bien commencé ont si mal fini, pour nous faire veiller sur nous et nous éloigner des occasions de tomber, où Dieu ne nous met point; par la charité du prochain, par la patience en nos maux, par la demande instante et continuelle de ce don, par la dévotion spéciale envers Notre-Dame, et singulièrement par l'amour de Notre-Seigneur, qui nous fera la grâce de bien mourir, en quoi consiste notre persévérance. Nous en parlerons maintenant, et par là nous allons finir ce livre.

CHAPITRE XXV.

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR CAUSE LA BONNE MORT

I. Importance de la bonne ou de la mauvaise mort. — II. La disposition éloignée pour bien mourir. — La disposition prochaine.

I. Quand tous les anges et tous les hommes ensemble déploieraient toutes les forces de leurs esprits, et feraient jouer tous les ressorts de leurs capacités pour nous donner une connaissance juste de l'importance de la bonne ou de la mauvaise mort, cela leur serait impossible; car ne pouvant avec toutes leurs puissances parvenir à comprendre parfaitement les biens et les maux infinis et éternels qui naissent de mourir bien ou mal, il s'ensuit que, comme les paroles sont les images de nos conceptions et les expressions de nos pensée, toutes les leurs ne pourraient jamais égaler la grandeur de la chose, ni par conséquent nous la représenter selon son mérite. La mort est la consommation de notre ouvrage, la fin de notre navigation où notre vaisseau arrive à bon port, ou bien où il se brise, et de ce grand moment dépend notre éternité.

Or, Dieu ayant tellement disposé l'économie de notre salut, qu'il l'a attaché à la qualité de la mort, de sorte que si nous mourons bien, nous serons sauvés pour jamais, et si nous mourons mal, c'est fait de nous pour toujours, et ayant ordonné, ainsi que dit saint Paul (Heb., 9, 27), que nous ne mourions qu'une fois, il faut inférer que le passage de la mort nous est d'une infinie conséquence, et que si nous avons tant soi peu de sens et d'affection à notre bien, nous devons user de toutes les diligences imaginables pour bien mourir.

Si nous mourions deux fois, le danger ne serait pas si grand, parce que si nous manquions à la première finissant notre vie en péché, nous ne serions pas perdu pour cela, puisque nous pourrions réparer ce manquement à la seconde en mourant en grâce. Mais nous ne mourons qu'une fois, et de cette fois seule et unique dépend irrévocablement l'éternité de notre bonheur ou de notre malheur. Lamachus, vaillant et judicieux centenier des Lacédémoniens, reprenant un soldat d'une faute qu'il avait commise, et le soldat l'avouant franchement, mais promettant de n'y plus retourner : Ce n'est pas assez, repartit Lamachus, il n'en est pas des fautes de la guerre comme des autres; on n'y donne pas le moyen d'y faillir deux fois, la première faute est sans remède; de même, et encore sans comparaison et avec plus de sujet, devons-nous dire de la mort qu'on ne peut y faillir deux fois, que la première faute qu'on y fait est irréparable. Mourir mal une seule fois, c'est mourir mal pour toujours, et être damné pour jamais; apportons donc les soins que nous pourrons à bien mourir cette seule fois. Mais qu'est-ce qui nous conduira là ? qui nous procurera ce bien ?

II. Premièrement ce sera la bonne vie, car telle vie telle mort ; il n'est pas possible, selon les lois ordinaires, qu'un méchant homme qui a traîné ses jours dans l'ordure des vices meure bien, et qu'un homme vertueux qui s'est maintenu dans la crainte de Dieu et l'observation de ses lois finisse mal. La vie et la mort se donnent la main et se regardent l'une l'autre, comme les deux chérubins de l'arche ; et ce n'est pas mal à propos que quelques-uns ont dit que la mort était l'écho de la vie pour lui répondre en mêmes termes. « Pretiosa, » dit le Prophète royal (Ps. 115, 15), et comme saint Jérôme traduit, « gloriosa in conspectu « Domini mors sanctorum ejus : La mort des justes « est précieuse devant les yeux de Dieu, c'est leur en-

« trée dans la gloire. » Et le sage fils de Sirach : « Timenti Dominum benè erit in extremis, et in die « defunctionis suæ benedicetur (Eccl., 1, 13) : Celui « qui craint Dieu sera secouru en son extrémité, et « béni au jour de sa mort. »

Au contraire, « Mors peccatorum pessima, nous « avertit David (Ps. 33, 22), la mort des pécheurs est « très-méchante ; » et : « Virum injustum mala capient « in interitu (Ps. 139, 12) : Le pervers sera accablé de « maux à son décès, » les frayeurs, les transes et les détresses s'empareront de son âme criminelle, et i sera abandonné de Dieu en ce besoin, comme il a abandonné Dieu pendant sa vie. Et son fils : « In malitia « sua expelletur impius (Prov., 14, 32) : L'impie sera « chassé de ce monde chargé de ses péchés, » et comme il a vécu, il mourra.

Et à parler sainement, serait-il possible qu'un méchant homme mourût bien et reçût cette faveur inestimable de Dieu de sortir son ami de cette vie, où il s'est toujours comporté comme son ennemi? Comment formera-t-il des actes de pénitence, d'humilité, de résignation, d'amour de Dieu et des autres vertus, ayant des habitudes toutes contraires, et étant de plus s abattu par la force de la maladie, qu'il ne peut penser qu'à son mal? L'unique moyen serait que Dieu lui donnât pour lors une grâce extraordinairement efficace qui fût plus puissante que ses mauvaises inclinations et que la violence des douleurs ; mais comment Dieu la lui donnera-t-il, vu qu'il ne la donne même que très-rarement aux plus justes qui l'ont bien servi, et que tant de crimes lui en ferment la porte? Il n'est donc pas étonnant s'il le méprise en ce moment, puisqu'il n'a pas tenu compte de lui tant d'années, et le laisse terminer misérablement ses jours dans les péchés où il les a passés.

La mort d'un homme, c'est la chute d'un arbre

comme l'arbre tombe toujours du côté qu'il penche, et où il a plus de poids; de même l'homme tombe à sa mort où les œuvres de sa vie le font incliner et lui donnent de la pesanteur. La mort est le fruit de la vie, et si le fruit est semblable à la semence, comme nous voyons que la semence des ronces et des chardons ne porte pas des lis ni des œillets, la mauvaise vie ne produira point de soi une heureuse mort.

Je sais pourtant que quelques-uns, après avoir usé leurs jours dans les débauches et les vices, sont morts saintement; mais je sais aussi qu'ils seraient bientôt comptés, et que pour un à qui ce bonheur a été accordé, il y en a des milliers à qui il a été refusé. Ainsi il faut conclure que la bonne vie est la cause de la bonne mort, et que qui désire de décéder dans la grâce, doit avoir soin d'y vivre.

Cela lui arrivera sans doute, car on n'a encore point vu qu'un homme juste ait été abandonné de Dieu dans ce dernier passage. Si on nous raconte quelques histoires de certaines personnes qui après avoir bien vécu sont mortes en mauvais état, nous répondons, supposé la vérité de ces histoires, que ces personnes n'ont pas bien vécu au fond ; et que sous l'apparence trompeuse d'une vertu extérieure, qui les mettait en estime de probité parmi les hommes, elles ont couvé des vices secrets, un orgueil, un désir de gloire, une envie et d'autres qui, comme un ver au cœur du bois, ont rongé toute la beauté et toute la substance de leurs actions bonnes, ont allumé la colère de Dieu contre elles, et les ont rendues indignes de sa miséricorde au point de leur mort.

Le lit du juste mourant, c'est le lit de l'épouse, dont elle dit : « Lectulus noster floridus (1 Cant., 16), » et selon la propriété du mot hébreu, « viridis, le lit de « ma mort est tout couvert et jonché de fleurs, » c'est-à-dire, selon l'explication des saints, de toute sorte de

bonnes œuvres, et pour cela il est vert, à cause de l'espérance de mon salut, appuyée en partie sur ces œuvres : ce qui faisait dire au grand Apôtre (2 Tim., 2, 15) : Je sens que le temps de mon trépas approche, je me suis comporté en homme de bien dans le combat, j'ai achevé heureusement ma course et gardé la foi à celui à qui je l'avais promise. « In reliquo re-« posita est mihi corona justitiæ : Il me reste mainte-« nant la couronne de justice » que les bonnes actions que j'ai faites aidé de sa grâce m'ont méritée. Et saint Félix, martyr, allant au supplice, disait hautement : « Virginitatem custodivi, Evangelia servavi, veritatem « prædicavi, nunc flecto cervicem Deo victima (Baron., « anno Christi 301, n. 124) : J'ai conservé la pureté « de mon corps, j'ai accompli l'Evangile, j'en ai an-« noncé les vérités, maintenant je m'en vais comme « une victime consacrée à Dieu tendre le cou au bour-« reau, » pour recevoir le coup de la mort, qui sera la porte de la vie pour moi.

En second lieu, l'amour de Notre-Seigneur principalement cause la bonne mort, ou par un effort de l'amour même et par un acte violent de charité, comme il est arrivé à la sainte Vierge et à quelques autres, ainsi que l'on croit, ou au moins dans la charité. Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de l'empereur Théodose, dit que l'âme de ce grand et pieux monarque, montant au ciel, répondit aux anges et aux archanges qui venaient à sa rencontre, et lui demandaient : « Quid egisti in terris? Qu'avez-vous fait sur terre? « Quelle action avez-vous exercée pendant votre vie? « Dilexi, j'ai aimé. » — « Nihil hoc plenius, ajoute ce « docteur, nihil expressius : Il ne pouvait rien dire de « plus, ni alléguer une raison meilleure pour être reçu « au ciel où l'amour règne. » Nous pouvons pareillement dire que qui peut, au sortir de ce monde, rendre avec quelque vérité ce témoignage de soi, et dire :

J'ai aimé Notre-Seigneur, je lui ai consacré toutes mes affections, a une très-grande assurance que sa sortie sera bienheureuse.

Et la raison en est que non-seulement la charité est la reine de toutes les vertus, qui nous lie plus étroitement avec Notre-Seigneur, et nous acquiert de beaucoup plus grands droits à l'héritage du ciel que les autres; mais principalement à cause de la bonté, de la miséricorde et de la fidélité de Notre-Seigneur, qui étant infinie, il est extrêmement éloigné d'abandonner à sa mort une personne qui l'a aimé pendant sa vie. Eh quoi! un homme ne le ferait pas! Pour peu qu'il entende les lois de l'amitié, il assistera sans doute son ami, s'il le voit en nécessité, et particulièrement si elle est importante, où il aille de son honneur ou de sa vie. Comment donc Notre-Seigneur, qui est le modèle de tous les amis et le seul vrai ami, qui nous a donné de si fortes preuves de son affection, jusqu'à mourir pour nous sur une croix, oublierait-il celui qui l'a aimé, honoré et servi de bon cœur au redoutable combat de son trépas, où il a plus besoin de son aide que jamais, et où il s'agit de toute son éternité? Oh! nous lui ferions un tort signalé et un cruel outrage de penser cela de lui. « Sentite de Domino in « bonitate, nous dit le Saint-Esprit (Sap., 1, 1) : Il « faut avoir de meilleures opinions de sa bonté, » et croire assurément, comme il est très-vrai, qu'il l'aidera, le couvrira de sa protection, lui donnera de puissants secours et le rendra victorieux de ses ennemis.

En effet, avec combien de certitude de leur salut, avec combien de joie et de contentement sont morts tous ceux qui ont aimé singulièrement Notre-Seigneur? Leur mort seule est plus douce et plus délicieuse que toute la vie des plus voluptueux mondains. Bien que la mort soit de soi si fâcheuse et si amère, et comme

dit le philosophe, la chose la plus terrible de toutes celles qui peuvent arriver naturellement à un homme, pourtant ils ne la craignent point ; au contraire ils l'aiment et la désirent, parce qu'elle apparaît aux autres sous des traits fort hideux, qui la rendent extrêmement désagréable et affreuse, comme est la perte de tout ce qu'ils aiment ici-bas, avec les suites douteuses de la vie future, elle se fait voir à eux avec un visage plein de beautés et d'attraits, comme la fin de leurs peines, la délivrance de leur prison, l'affranchissement de tout péché, l'établissement éternel dans la grâce et le commencement de leur vraie vie. Ils ne regrettent pas de quitter la terre, où ils n'ont rien de cher, et goûtent des douceurs ineffables, en voyant l'heureuse journée dans laquelle ils vont jouir de celui qu'ils ont tant aimé et tant souhaité.

Ainsi sainte Thérèse disait quand elle entendait l'horloge : Courage, nous voilà plus près de la mort d'une heure. Et sainte Catherine de Gênes l'invoquait continuellement, et l'appelait douce, gracieuse, belle, et la flattait d'autres noms gracieux pour la convier de venir à elle ; et un des grands rafraîchissements qu'elle trouvait dans ses ardeurs excessives était de voir des morts et d'ouïr la messe ou l'office qu'on disait pour eux. Le B. Godefroid, comte de Cappenberg, et cousin de l'empereur Henri IV (Sur., 13 januar.), après avoir persuadé à sa femme de se rendre religieuse, embrassa l'institut de saint Norbert dont il fut une des grandes lumières ; il avait une extrême passion de mourir pour aller jouir de Notre-Seigneur qu'il aimait très-cordialement ; et quelquefois allant prendre l'air avec les autres religieux, et se reposant sous quelque ombrage, il s'étendait tout de son long, et composait ses bras, ses mains et tous les membres de son corps, comme on dispose ceux des morts, et puis disait avec un grand soupir : « O si veniat hora illa nostri transitûs ! ô si

« ad horam hanc aptare, ac præparare me digneris, « Domine Deus : Oh ! si l'heure de mon trépas pouvait « venir ! ô mon Dieu, s'il vous plaisait de me disposer « à cette heure désirée ! » Et comme il fut atteint, à la fleur de son âge, de la maladie dont il mourut, et que l'on plaignait une mort si avancée et une si sainte vie, qui eût apporté tant de biens à l'ordre, il répondit : Pourquoi nous sommes-nous rangés à cet état, si ce n'est pour aller à Jésus-Christ le plus promptement que nous pourrons ? Le plus tôt que je pourrai me rendre à lui, et contempler ce beau et divin visage où logent toutes mes affections, me sera le meilleur. Le père Jean-Baptiste Sanchez, de notre compagnie, brûlait d'un si grand amour de Dieu et d'un désir si violent de le voir, qu'il disait que s'il eût su assurément ne devoir point mourir cette même journée, ce seul regret eût été suffisant pour le faire mourir. Voilà les souhaits des âmes aimantes pour la mort.

Mais quand elle est venue, avec quelle allégresse l'ont-elles reçue et embrassée? Quelques-uns, comme le B. Louis de Gonzague et le très-pieux Jean Berkmans, ont chanté à son arrivée le « Te Deum laudamus. » Saint Laurent Justinien (Sur., 8 jan.), voyant ses amis et ses domestiques pleurer, leur dit : Allez-vous-en avec vos larmes, ce temps n'est pas un temps pour pleurer, mais pour se réjouir. Sainte Marie d'Oegnies en sa dernière maladie (Sur., 23 junii), remplie d'une jubilation de cœur et d'une allégresse extraordinaire, chanta pendant trois jours et trois nuits continuellement, jusqu'à s'enrouer, des cantiques de louanges et d'actions de grâces, et approchant de l'extrémité, elle entonna avec un visage serein, et d'une voix douce et contente, l' « Alleluia. » Sainte Austreberte (Sur., 10 febr.), vierge de très-noble race, et qui s'enfuit secrètement de la maison de son père, pour conserver à Jésus-Christ sa virginité et l'amour qu'elle lui avait

voué, étant près de mourir, lui dit : « Ecce ego ad te « venio, quem amavi ; ad te propero, quem deside- « ravi ; ad te sitio pervenire, quem semper ardentis- « simo amore dilexi ; in te confido, non erubescam ; in « te spero, non confundar ; tu meum suscipe spiritum « in pace sempiterna, ne adversum me prævaleant « inimici jacula : Voici que je viens à vous, ô mon « amour ! Que je me hâte d'aller à vous, ô l'objet de « mes désirs ! Que je brûle d'arriver à vous, que j'ai « toujours aimé d'une affection très-ardente ; j'ai mis « ma confiance en vous, je ne serai point confuse ; « recevez mon esprit en paix, donnez-lui l'entrée dans « votre repos éternel, et brisez tous les traits de mon « ennemi, afin qu'ils ne me nuisent pas. » Et le très-illustre archevêque de Cantorbéry, saint Edmond (Sur., 16 novembr.), voyant Notre-Seigneur qu'on lui avait apporté pour viatique, ralliant toutes ses forces, et tendant les bras vers lui, lui dit ces mots : Vous êtes, mon Seigneur, celui en qui j'ai cru, que j'ai prêché et que j'ai enseigné en vérité, et vous m'êtes témoin que je n'ai jamais cherché sur la terre autre chose que vous ; et comme vous savez que je ne veux que l'exécution de votre volonté, je vous supplie que maintenant elle s'accomplisse sur moi. L'ayant reçu il demeura avec un visage si gai, si joyeux et si serein, les douces larmes de dévotion lui coulant des yeux, que tous ceux qui l'assistaient en étaient étonnés et extrêmement touchés ; puis il mourut avec la plus grande tranquillité possible. Oh ! bienheureuse est la mort de ceux qui aiment Jésus-Christ ! Voilà les dispositions pour bien mourir, la bonne vie et l'amour de Notre-Seigneur. Mais comme ce sont les éloignées, et celles dont on doit se servir quand on est en santé, voyons les plus proches et ce qu'il faut faire quand on se voit malade à la mort.

Je laisse l'ordre que l'on doit donner à son testa-

ment et aux choses extérieures, pour venir aux intérieures, et dire qu'il faut pour lors produire les actes des principales vertus chrétiennes, afin de nous faire une belle porte pour sortir de cette vie, et particulièrement de la foi, de l'espérance, de la charité, de la résignation, des actions de grâces, de la contrition, de l'oraison.

III. Premièrement, de la foi, en récitant ou faisant réciter le « Credo, » et formant des actes vifs sur chaque article, protestant devant le ciel et la terre, et devant ceux qui sont présents, que l'on croit fermement tous les points de notre foi, que l'on veut y vivre et y mourir, qu'il n'y a point de vérité ni de salut hors de l'Eglise, et remerciant Dieu affectueusement de nous y avoir appelés, et disant avec sainte Thérèse (lib. 3 Vitæ, cap. 15), plusieurs fois avant de mourir : Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise. Aussi on met à la main du mourant un cierge bénit, non-seulement pour chasser, par la vertu particulière qu'il a de la bénédiction du prêtre, les démons et les esprits de la nuit, mais aussi pour déclarer devant tout l'univers qu'il veut mourir dans la lumière de la foi. Nous avons expliqué les façons de produire ces actes au traité que nous avons fait de cette vertu (lib. 3, ch. 6, sect. 3).

Secondement, de l'espérance, qu'il faudra alors vivifier grandement, comme étant fort nécessaire en cette conjoncture, où le diable fait tous ses efforts pour jeter une âme dans le désespoir et la perdre. Nous avons montré encore en son lieu (chap. 7, sect. 2) les moyens de l'exercer. Il sera bon de dire avec David : « Quare « tristis es, anima mea, et quare conturbas me? spera « in Deo, quoniam adhuc confitebor illi, salutare vultûs « mei et Deus meus (Ps. 41, 6) : Mon âme, pourquoi « es-tu triste et me troubles-tu avec tes appréhensions? « espère en Dieu, mon salut et la lumière de mes yeux, « qu'il nous fera la grâce de le louer dans sa gloire. »

Et le psaume 21, très-propre pour ce temps, que Notre-Seigneur aussi employa sur la croix, et dont nous pourrons tirer ces paroles entre autres : « Deus, Deus « meus, respice in me : tu es qui extraxisti me de ventre, « spes mea ab uberibus matris meæ, in te projectus « sum ex utero ; de ventre matris meæ Deus meus es « tu, ne discesseris à me, quoniam tribulatio proxima « est, quoniam non est qui adjuvet : Mon Dieu, mon « Dieu, regardez-moi d'un œil d'amour et de pitié ; « c'est vous qui du ventre de ma mère m'avez donné « le passage à la vie et à la clarté du jour; c'est vous « qui êtes mon espérance dès mon berceau; j'ai été « jeté au sortir des flancs maternels entre les bras de « votre providence et mis sous votre tutelle ; vous êtes « le Dieu que j'ai adoré dès mon enfance, ne vous éloi- « gnez pas de moi en cette extrémité ; la tribulation « est toute proche, voici le grand moment où il s'agit « de mon salut ou de ma ruine; il n'y a que vous seul « qui puissiez me secourir. »

Il faudra produire spécialement des actes de cette vertu touchant le pardon de ses péchés, appuyé sur la miséricorde de Dieu et le prix du sang de son fils, et allumer en outre des désirs ardents de la gloire que ce divin Sauveur nous a acquise, disant avec le Prophète royal : « Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes « aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus : « sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum (Ps. 41, 1) : « Comme le cerf poursuivi par la meute et brûlant de « soif soupire après la fraîcheur des eaux, mon âme, « ô mon Dieu, soupire après vous avec autant d'ar- « deur. Elle souhaite avec une affection embrasée de « s'unir à vous, son Dieu tout-puissant, pour la con- « tenter, et la source vive de toutes ses félicités. Oh ! « quand me verrai-je là-haut jouissant du bonheur de « votre présence ? » Et : « Quàm dilecta tabernacula « tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima

« mea in atria Domini (Ps. 83, 1) : O Seigneur des ar-
« mées, que votre palais céleste est aimable ! mon âme
« fond et se pâme du désir de le voir. » — « Educ de
« custodia animam meam ad confitendum nomini tuo
« (Ps. 141, 8) : C'est pourquoi tirez-la de la prison de
« ce corps, et rompez les liens qui la tiennent captive,
« afin de la mettre en liberté et de lui faire prendre
« l'essor pour aller là-haut chanter à votre honneur des
« cantiques de bénédictions et de louanges. » Pour vivi-
fier ces actes, il faudra, autant que l'on pourra, entre-
tenir en son esprit les pensées de la bonté, de la misé-
ricorde, de la libéralité et de l'amour de Dieu envers
nous, et des mérites de Notre-Seigneur, et n'y en laisser
entrer aucune qui affaiblisse notre confiance et qui
nous décourage.

Troisièmement, de la charité en diverses sortes,
dont nous avons parlé (liv. 2, chap. 3, 4, 5, 6), à
savoir, de complaisance, de bienveillance, de l'amour
appréciatif, et plus encore de l'aspiratif, lui envoyant
des souhaits enflammés, que l'on peut voir en leur
place, et par-dessus tout de l'amour douloureux ou de
contrition, lui demandant pardon de tous nos péchés,
dans la seule vue de ses intérêts. On pourra se servir
de ceux que nous avons dressés ailleurs (liv. 2, chap. 7).
En recevant l'extrême-onction il faudra entrer, si l'on
peut, dans les sentiments de l'Eglise, requérant l'abo-
lition des fautes commises par les membres que l'on
oint. Après les actes de l'amour de Dieu, il sera bon
de passer à ceux de l'amour du prochain, priant les
assistants, et d'autres par eux, qu'ils nous remettent
les déplaisirs, les injures et tout ce en quoi nous pour-
rions les avoir offensés ou mal édifiés.

Quatrièmement, de la résignation et d'une parfaite
soumission à la volonté de Dieu pour la mort, lui di-
sant de grand cœur avec Notre-Seigneur : « Non mea
« voluntas, sed tua fiat, ita Pater, quoniam sic fuit pla-

« citum ante te (Luc., 22, 42; Matth., 11, 26) : Votre « volonté soit accomplie, et non la mienne ; oui, mon « Père, qu'il soit ainsi fait, puisque c'est votre plai- « sir ; » je veux mourir, parce que vous voulez que je meure, et je vous offre et vous donne ma vie, puisque vous me la demandez; et unissant notre résignation à la sienne, pour prendre dans cette union la couleur d'une perfection excellente. Nous avons aussi parlé de ceci en son lieu (liv. 3, chap. 8, sect. 9).

Cinquièmement, des actions de grâces, le remerciant de tous les biens de la nature, de la création, de la conservation, de nous avoir laissés vivre tant d'années, de nous avoir pourvus de nourriture, de vêtements, de logements, de nous avoir donné son soleil, ses éléments, ses créatures que nous lui rendons franchement avec un cœur plein de reconnaissance et d'amour pour l'usage qu'il nous en a donné. Ensuite de ceux de la grâce, de l'incarnation, des sacrements, de l'état religieux et des autres, selon que nous en aurons le moyen.

Sixièmement, de l'oraison, faisant des prières les plus fréquentes que nous pourrons, comme au temps où elles sont grandement requises; et pour cela il faudra faire retirer les personnes qui pourraient nous en empêcher. Ces prières seront courtes, adressées à Dieu, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à notre bon ange et aux saints à qui nous avons plus d'affection, pour demander leurs secours, la patience, la force, la résignation et les autres vertus nécessaires pour rendre notre maladie et notre mort précieuses devant Dieu.

Voilà les actes qu'il faut faire; et parce que fort souvent on ne les fait pas, car la maladie ne le permet point, nous allons donner le remède pour y pourvoir.

SECTION PREMIÈRE

EXERCICE POUR FAIRE TOUS LES MOIS, AFIN DE SE DISPOSER A BIEN MOURIR.

I. Bien de cet exercice. Il supplée aux défauts de notre mort. — II. Il nous fait tenir prêt pour le jour de notre mort. — Ce que Notre-Seigneur nous a singulièrement recommandé. — III. En saint Marc. — IV. En saint Matthieu. — V. En saint Luc. — VI. Chose digne d'étonnement.

La mort est de si grande conséquence, ainsi que nous l'avons dit, qu'elle entraîne après soi infailliblement une éternité de bonheur ou une éternité de malheur, et que pour bien mourir il faut y être soigneusement préparé et disposé par les actes dont nous venons de parler ; et néanmoins il arrive souvent que la maladie travaille si fort le malade et le serre de si près, que l'âme, à cause de la dépendance qu'elle a des organes du corps pour opérer, se trouve dans une très-grande difficulté, ou même dans une impuissance entière de les produire. Je l'ai moi-même vu en plusieurs, et particulièrement en une personne de singulière vertu, et très-exercée à former tous les actes intérieurs ; je lui demandais, quelques jours avant sa mort, à quoi elle pensait, et si elle n'élevait pas son cœur à Dieu pour lui offrir les hommages qu'elle savait, et qu'elle avait coutume de lui rendre pendant sa santé. Elle me répondit qu'elle ne le faisait que très-rarement, et que son esprit était tellement assiégé et abattu du mal, qu'elle ne pouvait presque pas le porter autre part; d'où j'inférai que si une âme élevée à un si haut degré de perfection et de sainteté, comme elle était véritablement, se trouvait si entreprise et si interdite dans ces opérations, qui auparavant lui avaient été si familières et si aisées, les âmes moins parfaites le seront pour lors beaucoup davantage.

I. C'est pourquoi j'estime que, pour aller au-devant de ce mal, c'est un très-bon conseil de faire tous les mois, quand on se porte encore bien, les actes susdits, comme si on devait effectivement mourir, et les présenter à Dieu pour suppléer à ceux que peut-être on ne pourra pas faire alors, ou que sans une grâce extraordinaire qui ne se donne que rarement, on fera toujours beaucoup moins exactement, parce qu'on les fera avec beaucoup plus de peine. De plus en les faisant en santé et tous les mois, ils ouvriront le chemin et donneront la facilité, à cause de l'habitude, pour les faire après durant la maladie. Or, nous avons à ce dessein dressé l'exercice suivant, qu'il faudra pratiquer chaque mois et trois jours consécutifs, selon l'ordre que nous mettrons après, et qui exécuté fidèlement produira sans doute le bon effet dont nous avons parlé ci-dessus, et encore plusieurs autres, dont il est à propos, pour en persuader plus efficacement l'usage, que nous disions quelque chose.

II. Un de ses biens est que cet exercice nous fera veiller attentivement sur nous, et nous empêchera d'être surpris au jour de notre mort. Sur quoi je remarque qu'entre toutes les choses dont Notre-Seigneur nous a parlé et nous a instruits, il n'en est point qu'il nous ait recommandée avec tant de soin, ni qu'il ait répétée avec tant d'instance, que de nous tenir prêts pour le jour qu'il viendra, qui est le jour du jugement général, et du jugement particulier, et de notre mort ; que ce jour nous était inconnu, et qu'il arriverait plus tôt que nous ne pensons. Je m'arrête au jour de notre mort ; c'est mon sujet.

III. Et commençons par saint Marc. Voici comment Notre-Seigneur parle à ce propos : « Videte, vigilate et « orate : nescitis enim quando tempus sit (Marc., « c. 13, 33) : Voyez, veillez et priez. » — « Videte, « voyez, » explique le cardinal Cajetan, non pas avec les yeux du corps, mais avec les yeux de l'esprit, et

considérez une affaire qui vous est d'une conséquence infinie, et ne la voyez pas simplement; mais de plus, « vigilate, apportez-y tous les soins » et toutes les précautions possibles pour la bien conduire ; et comme vous êtes de vous-mêmes trop faibles pour l'exécution d'un si grand dessein, « orate, ayez recours à Dieu » pour en obtenir la grâce. Soyez donc toujours sur vos gardes, car vous ignorez quand cette heure, de laquelle dépend votre éternité, arrivera; attendez-la toujours, afin qu'elle ne vous surprenne point. Comme un père de famille qui va faire quelque voyage, laisse le soin de sa maison à ses serviteurs, et assigne à chacun ce qu'il doit faire pendant son absence, chargeant particulièrement le portier de veiller sur son office, afin que personne du dehors ne vienne qui emporte quelque chose, ou qui détourne ses gens de leur travail. Ainsi vous, « Vigilate; nescitis enim quando dominus « domûs veniat, serò, an mediâ nocte, an galli cantu, « an manè ; ne cùm venerit repentè, inveniat vos « dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico, « vigilate : Veillez, car vous ne savez pas quand le « Fils de Dieu, qui est votre maître, viendra à vous, si « ce sera le soir, ou à minuit, ou à trois heures, ou au « matin : je veux dire si vous mourrez dans la vieil- « lesse, ou dans la force de l'âge, ou dans la jeunesse, « ou encore plus tôt, et quel jour, et quelle heure. « Veillez donc et tenez-vous toujours prêts, de peur « que, venant inopinément, il ne vous trouve endormis « et hors de votre devoir. Or, ce que je vous dis, j'en- « tends le dire à tous; veillez afin que vous ne soyez « point surpris. »

IV. Dans saint Matthieu il apporte la parabole fameuse des dix vierges et la raconte ainsi (Matth., c. 25): Le royaume des cieux est semblable à dix vierges, qui prenant chacune sa lampe, allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse : or, il faut savoir que de dix, il y

en avait cinq folles et étourdies, et cinq qui étaient sages et avaient bon esprit; ce qui parut en ce que celles-là, prenant leurs lampes, ne s'avisèrent pas de regarder s'il y avait de l'huile, ce que celles-ci ne manquèrent pas de faire. Les voilà donc toutes dix qui vont avec leurs lampes pour recevoir l'époux. Celui-ci, tardant à venir, leur donna le loisir de s'endormir; quand tout à coup sur minuit, on entend un grand cri : Voici l'époux qui vient, sortez au-devant de lui. Toutes ces filles, réveillées en sursaut, se levèrent promptement et arrangèrent leurs lampes; les folles se trouvèrent bien étonnées et commencèrent à connaître leur folie, en voyant leurs lampes s'éteindre faute d'huile, et qu'elles n'avaient pas moyen d'y pourvoir, n'en ayant pas pris de réserve, ce qui les obligea de s'adresser à leurs compagnes, et de les prier de leur céder une partie de la leur. Mais celles-ci répondirent sagement qu'elles n'en avaient pas trop pour elles, et qu'elles en allassent acheter; elles y vont, mais cependant l'époux arrive, et accompagné de celles qui se trouvèrent prêtes, entra dans la salle de la noce; les autres viennent après avec leur huile, mais trop tard, car elles trouvèrent la porte fermée, et faisant savoir à l'époux qu'elles étaient là et lui criant : Seigneur, seigneur, de grâce faites-nous ouvrir, il ne leur fit autre réponse sinon : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point; c'en est fait, il fallait être prêtes en son temps. Voilà la parabole que Notre-Seigneur conclut par ces paroles, par lesquelles il l'avait proposée : « Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam : Vous « voyez à quelle heure l'époux est venu, c'est pourquoi « veillez et tenez-vous toujours en état de recevoir le « Fils de Dieu quand il viendra, parce que vous ne « savez ni le jour ni l'heure de sa venue. »

A vrai dire, l'heure que l'époux choisit nous le fait bien connaître, puisqu'il prit minuit, heure de

solitude et temps d'abandonnement, auquel chacun est retiré en sa chambre et couché; les places publiques sont désertes, personne ne va par les rues, les églises sont vides de monde, on n'entend aucun bruit, mais partout règne un profond silence; le père ne pense point à son fils, ni le fils à son père; on perd le souvenir de ses domestiques, de ses amis et de tous, chacun dort. Tenez pour certain que le Fils de Dieu viendra, dans un temps pareil, où l'on ne pensera point à lui, et prenez-y garde, afin que vous ne sovez point pris au dépourvu.

Saint Paul au même sujet, mais employant une autre comparaison bien remarquable, dit : « Dies Domini « sicut fur in nocte, ita vēniet (5 Thessal., 2) : Le Sei- « gneur viendra aussi inopinément que le larron, qui « vient dans le plus profond de la nuit, » et lorsqu'il croit que tous ceux du logis sont le plus endormis et que personne ne se défie, puis il ajoute : « Cùm enim « dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis super- « veniet interitus : Car quand ils disent, toutes mes « affaires sont en bon état, je me porte parfaitement « bien, j'ai une santé de fer, rien ne se dément en tous « mes membres, je ne sais ce que c'est que maladie, « c'est alors que la mort, qu'ils pensaient si loin d'eux, « se présente devant leurs yeux, et les saisissant au col- « let les jette par terre dans le tombeau; » vérifiant le dire ancien : Qui pense être bien sain porte la mort dans son sein. Notre-Seigneur, usant de cette même comparaison dans l'Apocalypse, nous dit : « Ecce venio « sicut fur : beatus qui vigilat (cap. 16, 1, 5) : Voici « que je viens en larron, qui épie le temps auquel on « pense le moins à lui : bienheureux est celui qui « veille et qui est sur ses gardes! » De nouveau, en saint Matthieu, pour nous exprimer et imprimer bien avant dans nos esprits cette vérité importante, il se sert de cette autre comparaison merveilleuse : « Sicut

« fulgur exit ab oriente et paret usque in occidentem, « ita erit adventus filii hominis (cap. 24, 27) : Comme « l'éclair éblouit nos yeux tout à coup, et porte sa lueur « avec une incroyable vitesse du levant au couchant, « sans que personne puisse deviner ni quand ni d'où « précisément il doit sortir et éclater de la nue, ainsi « avec autant de promptitude et d'une façon aussi « peu connue et aussi peu prévue viendra le Fils de « l'homme. »

V. En saint Luc tantôt il nous dit à ce propos : « Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes in « manibus vestris, et ce qui suit (Luc., cap. 12, 35) : « Je désire que vous vous teniez toujours aussi prêts « pour partir, quand Dieu vous appellera, que le sont « ces bons serviteurs qui, la robe ceinte et troussée et « la lampe allumée dans la main, attendent le retour « de leur maître, la nuit des noces, et qui se rendent « si attentifs à sa venue, qu'il n'a pas plutôt frappé à « la porte qu'ils la lui ouvrent. » Oh! bienheureux sont ceux que le Seigneur trouvera dans cette disposition et dans l'attente de son arrivée. Si un père de famille était averti de bonne part qu'un larron a un dessein sur son logis, et qu'il doit l'exécuter la nuit suivante, croyez-vous que dans ce péril il irait dormir, ou si plutôt il ne serait pas debout avec ses gens toute la nuit pour empêcher ce malheur ? « Et « vos estote parati, quia quâ horâ non putatis filius « hominis veniet : Vous de même faites toujours « bonne sentinelle, parce que le Fils de l'homme « viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Une autre fois il nous tient ce discours plein d'une grande énergie : « Attendite ne fortè graventur corda « vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ, « et superveniat in vos repentina dies illa (cap. 21, « 34) : Prenez garde que vous ne vous laissiez point « aller aux excès de la bouche, non plus qu'aux em-

« barras et aux soins excessifs des choses de cette vie, « de peur que perdant le souvenir de celles de l'autre, « ce jour dernier, décisif de votre éternité, ne vous sur- « prenne et ne vous enveloppe dans une infortune « qui n'aurait point de ressource, comme les oiseaux « qui sont sur la terre, quand ils sont pris dans les « filets : Tanquam laqueus enim superveniet in « omnes qui sedent super faciem omnis terræ. » Vous remarquerez la force de la comparaison, en ce que, comme les filets ne sauraient nuire aux oiseaux pendant qu'ils volent, mais seulement lorsqu'ils demeurent sur la terre ; de même ce grand jour ne vient pas inopinément et n'est préjudiciable qu'à ceux qui sont attachés aux choses d'ici-bas, et non à ceux dont les pensées, les désirs et la conversation sont au ciel. « Vigilate itaque omni tempore orantes ut « digni habeamini fugere ista omnia, quæ futura « sunt, et stare ante filium hominis. Veillez donc « fermes dans la prière que vous devez offrir con- « tinuellement à Dieu pour obtenir de lui les secours « nécessaires, afin d'éviter tous les maux dont vous « pourriez être assaillis en ce jour dernier, et vous « présenter au tribunal du Fils de l'homme en tel « état que vous ayez sujet d'espérer de lui un arrêt « favorable. »

Et autre part, mais toujours dans le même saint Luc, pressant puissamment la chose et enfonçant l'aiguillon jusqu'au vif, voici comme il nous parle : Si vous n'êtes pas sur vos gardes il vous arrivera comme aux hommes du temps de Noé et de Loth qui, plongés dans un aveuglement extrême et dans une stupidité déplorable, sans se douter de rien et croyant vivre encore longtemps, quoique la mort fût à leur porte, et eux sur le bord de leur précipice, « Edebant et bibe- « bant, uxores ducebant, emebant et vendebant, plan- « tabant et ædificabant (cap. 17, 27), ne pensaient qu'à

« faire bonne chère, à se marier, à trafiquer, à dresser « des jardins, à planter des vergers, à bâtir des mai- « sons, » jusqu'au jour même où Noé entra dans l'arche et que Loth sortit de Sodome; quand voilà les eaux sur les uns et les flammes sur les autres, qui, tombant furieusement du ciel, noyèrent ceux-là et brûlèrent ceux-ci sans pitié et sans miséricorde. « Ita « erit in diebus Filii hominis : C'est l'image de ce qui « arrivera aux jours du Fils de l'homme : » — « In illa « hora qui fuerit in lecto et vasa ejus in domo, ne « descendat tollere illa, et quis in agro similiter non « redeat retro; memores estote uxoris Loth : » En cette heure, c'est-à-dire pendant votre vie, que vous ne devez compter que pour une heure, tant elle est courte comparée à l'éternité qui la suit, et à l'importance de l'affaire que vous y avez à gérer, qui est votre salut, vous devez pourvoir à votre âme avec une diligence semblable à celle d'un homme qui voit sa ville prise par les ennemis, qui dans cette conjoncture ne pense qu'à échapper; « et s'il est sur la plate-forme de son « logis, descend le plus vite qu'il peut, ou même se « jette en bas pour chercher quelque retraite as- « surée, sans s'amuser à sauver ses meubles; et s'il « est hors la ville, en quelque état qu'il soit et quel- « que incommodité qu'il souffre, quand il n'aurait ni « linge ni habits, il n'est pas si malavisé que d'y re- « tourner, mais tout nu comme il est, il ne songe qu'à « s'enfuir. Souvenez-vous de la femme de Loth » qui, pour s'être arrêtée seulement autant de temps qu'il en fallut pour tourner la tête et regarder Sodome qui brûlait, perdit la vie. C'est ce que Notre-Seigneur nous dit, voulant nous apprendre par là, dit le cardinal Cajétan, qu'en la négociation de notre salut nous devons avoir des soins, des ardeurs et des craintes sans pareilles, et n'y apporter, pour prétexte de quelque occupation que ce soit, si nécessaire qu'elle puisse être,

aucune discontinuation, quand ce ne serait que pour tourner la tête, de peur que ce peu d'interruption et de relâche dans les soins que nous devons en prendre ne soit cause de notre ruine.

Et puis, le répétant avec des paroles mystérieuses et extrêmement fortes, il dit : « Væ autem prægnantibus et « nutrientibus in illis diebus » (Luc., c. 21, 23) ; à quoi il ajoute dans saint Matthieu : « Orate autem, ut non « fiat fuga vestra hyeme vel sabbato (Matth., cap. 24, « 20) : Malheur aux femmes qui pour lors seront en- « ceintes ou nourrices, et priez Dieu que vous ne soyez « pas contraints de prendre la fuite ni au temps de « l'hiver, ni au jour du sabbat. » Pourquoi tout cela? Parce que les femmes enceintes et les nourrices ne peuvent pas s'enfuir aisément, ni courir avec la vitesse nécessaire dans un tel danger, puisque celles-là en sont empêchées par le fardeau qu'elles portent dans leur sein, et celles-ci par celui qu'elles tiennent entre leurs bras. L'hiver de même est un temps peu favorable à la fuite, à cause du froid, des neiges, des pluies, des boues, des vents et des autres intempéries de l'air; comme aussi le jour du sabbat, car c'est un jour auquel il n'était point permis aux Juifs de faire plus de mille pas, non qu'il y eût du péché de les passer en une extrémité telle que celle de sauver sa vie, comme remarque fort bien Cajétan, mais seulement à cause du petit retard qu'apporterait la discussion du scrupule et du doute, si dans une telle occasion il serait permis d'aller plus loin ou non, et qui pourtant, quelque petit qu'il soit, pourrait être cause de votre mort.

Hâtez-vous donc, ne vous arrêtez pas dans votre fuite, afin que vous ne soyez points atteints de vos ennemis, gagnez le lieu de votre sûreté, et ne pensez qu'à vous sauver; vu même que, « in illa nocte erunt « duo in lecto : unus assumetur et alter relinquetur :

« duæ erunt molentes in unum, una assumetur et altera « relinquetur : duo in agro, unus assumetur et alter « relinquetur (Luc., 17, 34), dans les profonds abîmes « de la prédestination, qui nous sont des nuits obs- « cures, de deux hommes qui seront couchés dans un « même lit, ou qui laboureront une même pièce de terre, ou de deux femmes qui tourneront une même « meule pour faire leur farine, l'un sera enlevé au ciel « pour jouir de la félicité, et l'autre sera abandonné « pour être jeté dans les enfers; » et ce malheur n'arrive qu'aux paresseux et à ceux qui auront manqué de veiller à leur salut.

Voilà les avertissements que Notre-Seigneur nous a donnés de sa propre bouche à ce sujet, et que la sainte Eglise son épouse, prenant son esprit et entrant dans ses sentiments, a mis dans les offices et dans les messes des confesseurs, tant de ceux qui ont été pontifes que des autres qui ne l'ont pas été et des vierges; pour nous dire que ne devant pas être si fortunés que de répandre notre sang avec les martyrs pour la cause de Notre-Seigneur, si nous prétendons être associés aux troupes glorieuses des autres bienheureux, nous avons besoin de vigilance et de soin pour bien nous préparer à notre mort.

Il nous les inculque encore en divers lieux des saintes Lettres, et particulièrement au dernier livre, l'Apocalypse, et, ce qui est merveilleux, quatre fois dans le dernier chapitre, comme pour fermer et achever tout le corps des Ecritures avec la déclaration plusieurs fois réitérée de cette grande vérité, et par ce moyen obliger les hommes à ne l'oublier jamais. « Ecce venio velociter, dit-il : Voici que je me hâte « de venir à vous ; » et puis : « Tempus propè est : Le « temps de ma venue s'approche ; » en troisième lieu : « Ecce venio citò, et merces mea mecum est, reddere « unicuique secundum opera sua : Voici que je viens

« à vous en diligence portant la récompense avec moi, « pour la distribuer à chacun selon ses œuvres ; » et enfin il conclut : « Dicit qui testimonium perhibet « istorum, etiam venio citò : Celui qui rend témoignage « de ces vérités et qui vous en assure, vous dit : Je « vous ai avertis que vous me verriez bientôt ; » je vous le redis, oui, vous me verrez bientôt ; c'est pourquoi tenez-vous prêts.

VI. C'est une chose admirable et digne d'un étonnement profond que le Fils de Dieu nous avertisse tant de fois, et en tant de façons, et si efficaces, et d'une affaire qui nous importe si fort, et que néanmoins nous en ayons si peu de sentiment. Nous devrions considérer qu'il n'est pas un fourbe pour nous tromper, ni un moqueur pour nous donner de fausses alarmes ni des terreurs paniques, mais que c'est la vérité même qui nous parle et la sagesse essentielle et personnelle qui nous donne ces avis. Venant donc d'une telle part, ne devons-nous pas les suivre ? Si un médecin, qui n'est qu'un homme qui peut se tromper, et qui se trompe souvent, dit à un malade que sa maladie est dangereuse et qu'il y va de sa vie, il le croit et pense incontinent à sa conscience, se prépare à ce grand passage et met ordre à ses affaires ; et si Notre-Seigneur, qui ne peut ni être trompé, puisqu'il est la sagesse, ni nous tromper, puisqu'il est la bonté, nous fait savoir que nous prenions garde à nous, qu'il viendra quand nous n'y penserons point, et plutôt que nous ne l'attendons, nous ne le croyons pas, ou nous en doutons. Nous le faisons évidemment paraître, parce que nous ne nous en remuons pas davantage que si effectivement nous étions ou dans le doute, ou dans la négation entière de la vérité de ses paroles.

Nous devrions pourtant les croire à yeux clos, quand il n'y aurait d'autre raison que l'amour qu'il

nous porte et qu'il nous a témoigné par tant et de si fortes preuves, se faisant homme pour nous, et homme de douleurs, jusqu'à répandre tout son sang et mourir dans des tourments incroyables et des infamies inouïes sur un gibet. C'est ce grand et parfait amour qui le contraint de nous avertir du danger où nous sommes. En effet, si vous aviez un ami que vous vissiez sur le bord d'un précipice dont il ne s'apercevrait point, ne lui crieriez-vous pas qu'il prît garde à soi, et ne feriez-vous point tout votre possible pour le tirer de là ? Et celui-ci, aimé et averti de vous, ne devrait-il pas déférer à ce que vous lui diriez ? Oui sans doute. Nous devons rendre la même déférence, et encore incomparablement plus grande, aux avertissements que Notre-Seigneur nous donne, et que l'amour infini qu'il a pour nous lui tire et du cœur et de la bouche ; attendu même qu'il ne nous avertit point d'un précipice où notre corps seulement serait brisé et mis en pièces, ni de la perte de l'honneur ou des biens de cette vie, quoique nous voyions les efforts que font les hommes pour échapper quand ils se trouvent en tels périls, mais d'un précipice où il s'agit de la mort du corps et de l'âme, de la perte de Dieu et de notre béatitude, et d'être à jamais et en toute extrémité misérables.

La chose donc étant de telle conséquence, elle mérite à la vérité que nous y pensions sérieusement, que nous entrions bien avant dans ces considérations importantes, et que nous tenions dorénavant pour indubitable ce que Notre-Seigneur nous dit de sa venue prompte et inopinée, et que nous nous préparions ensuite avec une diligence continuelle à le recevoir, afin que quand il viendra nous ne soyons point surpris ni trouvés en désordre. Noé (Genes., 6, 3), dont nous avons parlé ci-dessus, fut cent vingt ans à bâtir un vaisseau pour se garantir du naufrage

et de la mort corporelle, et nous, n'avons-nous pas sans comparaison plus de sujet de nous disposer pendant tout le temps de notre vie, qui ne peut être à beaucoup près si long, pour éviter un naufrage et une mort infiniment plus préjudiciables ?

Or, le moyen de le faire, c'est la bonne vie. Mais ce qui en outre nous servira grandement, sera cet exercice de la mort pratiqué exactement tous les mois, comme il est aisé de le voir. Assez discouru de ce bien qu'il nous apportera, passons aux autres.

SECTION II

AUTRE BIEN QUE NOUS APPORTERA CET EXERCICE.

I. La souvenance de la mort.— En quoi consiste la vraie philosophie. — II. Exemples.

I. Un autre grand bien que cet exercice nous fera, est qu'il nous entretiendra dans le souvenir ordinaire de la mort, que tous les anciens ont singulièrement estimé comme l'école de la sagesse et de la vraie philosophie. Saint Basile interrogé par Eubnle, très-savant homme, et autrefois son maître à Athènes, sur ce qu'il pensait de la philosophie, et quel en était selon lui le point fondamental et la base, répondit que c'était la sérieuse pensée de l'obligation que nous avons de mourir. Et il semble qu'il avait appris ce secret de Platon qui, dans cette éclatante réputation qu'il avait acquise d'être le plus excellent philosophe de son temps, publiait hautement que la philosophie n'était autre chose que l'étude attentive et la considération profonde de la mort ; et pour cette cause il choisit le lieu le plus malsain de toute la ville d'Athènes pour y établir son académie, afin que ses disciples ressentant les incommodités du lieu, et atteints de quelques légères maladies, fussent plus

disposés à penser à la mort, comme l'ayant plus près d'eux, et par ce moyen comprissent mieux la maxime principale de leur maître. Saint Jérôme fait mention de cette doctrine de Platon, lorsque, entre les autres louanges qu'il donne à la grande et sainte dame Marcella, il lui donne celle-ci : « Laudabat illud Platonicum, qui philosophiam meditationem mortis esse « dixit, et præceptum satyrici : vive memor leti, fugit « hora. Sic ergò vixit ut semper se crederet esse mo- « rituram ; sic induta est vestibus, ut meminisset « sepulcri (Epist. 16 ad Princip.) : Elle disait avec « Platon, que la philosophie, à la bien définir, était « la méditation de la mort, et avec ce sage satyri- « que : Pendant votre vie souvenez-vous de votre « mort et que vos heures s'écoulent et s'enfuient. « Ainsi elle a continué sa vie dans la mémoire conti- « nuelle qu'elle devait mourir, et n'a jamais pris ses « habits que dans la pensée qu'elle en serait dépouillée « un jour pour être mise dans le tombeau. »

II. Suivant cette doctrine le même saint Basile, pour appuyer son sentiment par son action, avait commandé à un des siens que souvent et particulièrement dans les actes publics, où il y avait de l'éclat, de venir lui dire à l'oreille : Mon père, votre tombeau n'est pas encore tout fait. Saint Jean l'Aumônier marchant sur ses pas donna ordre qu'on fît le sien sans pourtant l'achever, afin qu'on fût obligé de lui en parler souvent. Et entre les cérémonies du sacre des empereurs d'Orient, un officier, au milieu de la pompe et de la magnificence, leur présentait plusieurs petits morceaux de marbres différents, et leur demandait desquels ils voulaient que l'on fît leur tombeau. Un prince de la maison de Bourbon, seigneur de Montpensier, nommé Louis, quelques années avant sa mort, se mettait quelquefois dans le sépulcre qu'il s'était fait construire, commandant à un de ses aumôniers de ré-

citer sur lui l'office des défunts. Galiot, grand écuyer de France, se faisait porter tous les jours par un de ses pages ces paroles remarquables, qui lui servaient d'un avertissement très-salutaire : « Galiot, tu mourras ; » il répondait : « C'est vrai, mon ami, et il faut s'y préparer. » Sainte Françoise romaine se fit un vase du crâne d'un mort pour boire dedans ce peu d'eau qu'elle prenait, afin d'avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qu'elle serait un jour, et de ce grand passage qu'elle devait faire.

Mais pourquoi a-t-on fait tant de cas de conserver la mémoire d'une chose qui nous est si contraire et qui nous détruit. Pourquoi ? C'est parce qu'on a jugé que cette mémoire était le souverain moyen pour enseigner à l'homme la vertu et la sagesse. Ainsi Zénon fut envoyé par l'oracle chez les morts pour devenir sage. Je sais que quelques-uns par ces morts entendent les livres et les ouvrages des grands personnages qui l'avaient précédé ; mais l'intelligence la plus claire et celle qui se présente d'elle-même est de la méditation de la mort, qui lui tiendrait lieu d'une école de sagesse, où il apprendrait parfaitement à bien vivre. Comme les médecins et les chirurgiens s'instruisent en leur profession dans la considération des corps morts, et tirent du regard attentif des anatomies les connaissances qui leur sont nécessaires pour conserver et leurs vies et celles d'autrui, nous pouvons semblablement nous assurer que de cette même étude, mais prise d'une autre sorte, nous ne ferons pas moins de profit pour le règlement moral de notre vie. Ce fut chez un potier, qui faisait des pots de terre, dont les uns se rompaient entre ses mains avant d'être achevés, les autres se fendaient, ou en se séchant, ou en se cuisant, les uns duraient un jour, les autres deux et les autres davantage ; mais qui enfin tous, parce qu'ils étaient de terre, et que la fragilité ensuite leur était

naturelle, pouvaient aisément se briser au premier heurt, que le prophète Jérémie reçut ordre de Dieu d'aller, pour recevoir ses lumières et entendre ce qu'il avait à lui dire pour son bien et pour celui de son peuple : « Ibi audies verba mea » (Jerem., c. 18). C'est aussi dans la boutique de la mort où nos corps, vaisseaux composés d'argile, doivent tôt ou tard se casser, que Dieu nous éclaire de ses connaissances, qu'il nous dit des paroles de vie et nous fait des leçons d'une haute sagesse.

Or, pour mettre la mémoire de la mort en état de pouvoir produire ses effets et faire les impressions qu'elle peut sur nos esprits, il faut l'accompagner de deux circonstances : la première est que nous devons nous persuader vivement et avec toute l'assurance possible que nous mourrons ; vérité que trois grands flambeaux allumés devant nos yeux nous montrent, quand même nous ne voudrions pas la voir. Le premier est le flambeau de la foi, qui nous donne cette lumière dans l'épître que saint Paul écrit aux Hébreux : « Statu- « tum est hominibus semel mori (Hebr., 9, 27) : C'est « résolu, les hommes mourront une fois. » Et tout au commencement du monde Dieu fulmina cet arrêt contre Adam et contre toute sa postérité en punition de son crime : Tu es poudre et tu retourneras en poudre (Genes., 3, 19). Le second est le flambeau de la raison, qui nous apprend qu'un corps composé de quatre qualités contraires, comme de quatre ennemis qui se font perpétuellement la guerre et n'ont point d'autre exercice que de s'entre-ruiner, comme est le nôtre, ne peut durer toujours, mais qu'il doit nécessairement périr. Et le troisième est celui de l'expérience, qui nous fait voir tous les jours de nos yeux des hommes et des femmes, de tout âge et de toute condition, mourants et morts, qui nous fait toucher au doigt leurs corps inanimés, immobiles et froids comme du marbre, et sentir la puanteur de leur chair qui se corrompt. Le pre-

mier flambeau nous enseigne la nécessité inévitable de notre mort en tant que nous sommes chrétiens; le second nous en instruit en qualité d'hommes, et le troisième contraint même les fous à n'en point douter. « Quis est homo, dit David, qui vivet et non videbit « mortem (Psal. 88, 49)? Qui est l'homme qui doive « vivre toujours et ne tomber jamais sous le pouvoir « de la mort? »—« Resistitur ignibus, dit saint Augus- « tin, undis, ferro ; resistitur potestatibus, resistitur « regibus. Venit una mors, quis ei resistit? nihil illâ « fortius (in ps. 122) : On résiste au feu, aux eaux, aux « épées ; on résiste aux puissances et aux rois ; on ré- « siste au feu par le moyen des eaux ; on résiste aux « eaux avec de bonnes digues; on résiste aux épées « avec des cuirasses de fine trempe ; on résiste aux « puissances avec de plus grandes puissances, et aux « rois par d'autres rois plus forts ; mais la mort atta- « que-t-elle un homme, il n'y a point de défense con- « tre elle, » il n'y a point d'eau contre ses feux, il n'y a point de digue contre le torrent de ses eaux, il n'y a point de cuirasse contre le coup de son épée, il n'y a point de puissance contre la sienne ! mais il faut et que les rois, et que les monarques, et que tous succombent en ce combat, et qu'ils baissent les armes et se rendent à sa force.

C'est pourquoi les anciens voulant la représenter avec cette force victorieuse de tous, ne lui donnaient point d'yeux ni d'oreilles, mais seulement des os tout décharnés, et une faux longue et tranchante dans la main avec cette inscription : « Nemini parco : Je ne « pardonne à personne. » Elle n'a point d'yeux, parce que si elle en avait, lorsqu'elle veut assaillir un grand seigneur, un prince, un potentat, et le voyant élevé sur un trône tout éclatant de gloire, avec un maintien plein de majesté et environné de ses gardes, elle aurait peur et s'arrêterait tout court ; de même, si elle ren-

contrait un beau visage, les rayons qui sortiraient de ses yeux et les attraits qu'elle verrait sur son front pourraient la toucher et lui faire insensiblement tomber les armes des mains ; mais n'ayant point d'yeux, ni la gloire des trônes, ni l'éclat des grandeurs, ni la beauté des visages ne fait aucune impression sur elle, et ne met point de différence entre le plus puissant roi et le dernier de ses valets, non plus qu'entre la plus belle créature et la plus laide, parce qu'elle ne voit rien.

Elle n'a point d'oreilles pour entendre les voix et les prières de ceux qu'elle saisit, car si elle en avait, comment pourrait-elle se rendre inexorable aux tristes voix, aux piteux accents, aux hauts cris et aux conjurations violentes de ceux à qui elle voudrait faire sentir sa rigueur? Le père pour ses enfants, les enfants pour leur père, le mari pour sa femme, la femme pour son mari, l'ami pour son ami et chacun pour soi la prierait. Et si elle pouvait ouïr, combien de raisons chacun lui apporterait-il pour lui persuader de ne point le toucher. Un prince lui remontrerait qu'il est expédient pour le bien de son État qu'il vive longtemps; un homme docte lui représenterait les grands travaux qu'il a pris pour acquérir les sciences, et que ses jours doivent être prolongés, afin d'en pouvoir cueillir les fruits, tant pour soi que pour les autres; un père lui dirait qu'il n'est nullement raisonnable de mourir avant d'avoir établi la fortune de ses enfants; le jeune homme, qu'il ne fait que commencer de vivre, et qu'il n'est pas juste qu'étant à peine sorti du berceau et de l'enfance, il entre sitôt dans le tombeau ; l'homme fait, qu'elle ne doit pas le traiter avec cette rigueur, lorsqu'il est dans la force de son âge, et qu'il commence seulement pour le corps et pour l'esprit d'être capable de faire quelque chose et de manier des affaires. Le vieillard, quoiqu'il semble comme un

fruit mûr et près d'être cueilli, ne laisserait pas de se plaindre d'elle et lui demanderait terme, disant qu'il ne fait que d'être sage et avoir le jugement formé, et par conséquent de vivre vraiment et en homme, et ainsi qu'elle ne doit pas lui ôter la vie, de laquelle il semble seulement alors être digne. Ainsi chacun pour soi, et pas un ne manquerait de raisons pour plaider sa cause. Mais comme elle n'a point d'oreilles, elle n'entend rien, et par ce moyen elle n'écoute aucune raison, elle n'est fléchie par aucune prière, elle n'est émue par aucune promesse, ni étonnée par aucune menace, mais elle fait son coup sans rien voir et sans rien ouïr. Et parce que la chair et le sang, c'est-à-dire la parenté, ont un grand pouvoir sur les hommes pour amollir leur cœur, elle n'a pour cela ni chair ni sang, mais seulement des os tout décharnés qui sont privés de tout sentiment.

Enfin, elle tient en sa main une grande faux extrêmement tranchante et acérée, avec ces mots : « Je ne « pardonne à personne, » et en cet équipage elle s'en va à grands pas, jour et nuit, sans se reposer jamais, par le monde comme par un grand pré, où les hommes, suivant la parole d'Isaïe (cap. 40, 6), tiennent lieu d'herbe et de foin, et avec sa faux indifféremment et sans distinction, comme le faucheur les herbes d'une prairie, et non comme l'apothicaire avec choix, vous les fauche tous et les met par terre.

Il faut donc nous graver profondément cette vérité dans l'esprit que nous mourrons, qu'il est absolument nécessaire que nous sortions de ce monde et allions dans l'autre, et que vous qui lisez ou qui entendez ceci, comme moi qui l'écris, entrions, pour parler avec les saints patriarches, dans le grand chemin frayé de toute chair et battu de tous les hommes, qui est la fin de notre vie et la mort.

La seconde circonstance pour faire que la mémoire

de la mort ait du pouvoir sur nos esprits, est que nous devons la regarder non-seulement comme assurée et inévitable, mais de plus comme prochaine. « In hoc « fallimur, dit Sénèque, quod mortem prospicimus « (Epist. 1) : Ce qui nous trompe dans la considéra- « tion de la mort, et qui fait que nous n'en tirons « point de fruit, c'est que nous la considérons encore « bien éloignée de nous. » Car comme l'expérience nous montre que les choses les plus belles ou les plus laides ne font aucun effet, si elles sont regardées d'un quart de lieue, mais qu'il faut pour faire sentir leur pouvoir qu'elles soient vues à leur juste distance et de près ; ainsi si vous croyez que la mort est bien loin de vous, et qu'elle a encore trente ou quarante ans de chemin à faire avant de pouvoir vous atteindre, il est bien aisé qu'elle ne vous étonne point et ne fasse aucune impression sur votre esprit ; mais si vous vous persuadez qu'elle est proche de vous, et que dans trois ou quatre jours vous aurez affaire à elle, vous vous sentirez vivement touché, et cette persuasion produira en vous des effets merveilleux. Et en effet, comme la mort ne saurait agir sur nos corps, sinon lorsqu'elle est présente ; ainsi elle ne peut opérer sur nos esprits pour les porter puissamment au bien, si nous ne la concevons pas dans ce même état de présence et à nos côtés. D'où est venue cette sage parole du philosophe Musonius, qu'il ne fallait pas penser pouvoir passer la journée avec vertu et dans tous les devoirs d'un homme de bien, si on ne croyait qu'elle devait être la dernière de notre vie.

C'est pourquoi il faut prendre cette persuasion salutaire que la mort est près de nous, et la regarder toujours comme notre voisine, tout au rebours de ce que nous faisons d'ordinaire, qui est ou de ne penser point du tout à elle, ou de nous la figurer encore bien loin, quoique souvent elle ne soit qu'à deux pas de nous,

abusés que nous sommes, ou par nous-mêmes qui n'aimons pas à nous arrêter sur un objet où nous serions contraints de nous voir ruiner et défaire, ou par la malice du démon qui, connaissant le bien que nous causerait cette importante pensée, fait tout ce qu'il peut pour en divertir notre esprit. Comme les peintres font par l'art et l'illusion de leurs couleurs avec leurs rehauts, leurs ombrages et leurs repoussoirs reculer les objets dans leurs tableaux, bien qu'ils soient tout près ; et comme ceux qui regardent avec des lunettes de Hollande voient d'un côté les choses extrêmement éloignées, quoique effectivement elles soient presque devant leurs yeux.

C'est ainsi que nous regardons la mort. Comme ce pauvre fou de l'Evangile (Luc., 12, 19), qui disait : Allons, mon âme, tu as beaucoup de biens, et pour longtemps, réjouis-toi et prends tes plaisirs. Dieu lui fit incontinent après prononcer cet arrêt : O fou que tu es, tu te promettais une longue vie dans la jouissance de tes biens, et tu mourras cette nuit. Ce n'est pas du côté qui éloigne les objets que nous devons considérer la mort, mais bien de l'autre qui les approche, nous la présentant tout près de nous, et avec ses privations, ses exécutions et ses suites : qu'elle nous ôtera nos amis, nos biens et nos honneurs ; que pour lors les sceptres, les couronnes, les sciences, les richesses et la plus haute réputation que l'on peut acquérir parmi les hommes ne nous serviront de rien, mais seulement les bonnes œuvres ; qu'en cette conjoncture nous aurons bien d'autres pensées, et nous formerons bien d'autres jugements des choses, parce qu'elles nous sembleront tout d'une autre couleur, parce que nous les verrons par d'autres milieux ; que le péché véniel, maintenant à notre avis si léger, et dont pour ce sujet nous faisons si peu d'état, nous sera alors fort lourd, parce que nous le regarderons dans le compte qu'on en va ren-

dre au tribunal de la justice de Dieu, dans la peine du purgatoire qu'il mérite, dans la multitude infinie des biens que Dieu nous a faits, et dans notre extrême ingratitude ; nous le regarderons dans le secours de la grâce qui nous était donnée pour l'éviter, à laquelle nous n'avons pas voulu correspondre, dans l'attente que Dieu avait que nous lui rendrions de l'honneur et du service en cette occasion, dans la perte du mérite et ensuite de la gloire éternelle que nous y avons faite, dans le mauvais exemple que nous avons donné. Voyant pour lors les choses à travers toutes ces raisons, elles nous paraîtront extrêmement changées. La vertu se fera voir beaucoup plus belle, le vice se montrera avec un visage bien plus hideux, les bonnes actions nous sembleront incomparablement et plus nécessaires et plus profitables, et les mauvaises infiniment plus nuisibles, et c'est dans ces jours que nous devons maintenant les regarder.

Pour conclure je dis qu'il faut nous souvenir de notre mort dans cette vue et dans ces deux circonstances, de sa nécessité infaillible et de son arrivée prochaine ; et alors elle opérera en nous d'excellents effets. J'ajoute que c'est un très-bon conseil pour bien policer notre vie, pour nous fortifier dans nos difficultés et nous résoudre en nos doutes où la lumière nous manque, de jeter les yeux sur notre mort, et nous représenter que cette action dont il s'agit nous reviendra alors en esprit, et ce que nous voudrions avoir fait. Imitons le pilote qui, pour conduire son vaisseau, se met au bout tenant en main le gouvernail ; et quand la tempête bouleverse la mer et menace tous les nautoniers de naufrage, il ne court point à la proue, ni ne monte pas à la hune, ni ne se promène sur le tillac, mais se tient assis à la poupe, c'est-à-dire à l'extrémité du vaisseau, attentif à bien manier ce petit bois dont tout dépend ; de même, si nous désirons bien régir le cours de notre

navigation sur la mer dangereuse de ce monde et arriver au port de salut, nous devons nous mettre par pensée à la fin de notre vie par la représentation de notre mort, et dans les tentations et les orages tenir toujours en notre mémoire un petit bois, comme notre gouvernail, à savoir, le bois de notre cercueil, avec lequel, malgré tous les vents et toutes les tempêtes, nous nous sauverons de tous les périls et nous aborderons à bon port.

SECTION III

TROIS AUTRES BIENS DE CET EXERCICE.

I. Soin dans l'affaire de son salut. — II. Parce que le temps est incertain. — III. Court. — IV. La chose est d'une conséquence infinie. — V. Conclusion. — VI. L'humilité, à cause de ce que nous devons devenir. — VII. Un esprit détaché des choses de ce monde, puisqu'il faut en être sitôt privé.

I. Cet exercice nourrissant notre esprit dans la pensée de notre mort, nous apprendra la diligence extrême que nous devons apporter dans la grande affaire de notre salut, attendu que le temps qui nous est donné pour la négocier est si incertain, si court, et la chose d'une telle conséquence.

II. Oui, le temps est si incertain, que nous ne pouvons pas seulement nous promettre avec une assurance infaillible un jour de vie, pas même une heure, tant d'expériences et anciennes et nouvelles de personnes emportées si subitement et si inopinément, par maladies ou par accidents extérieurs, nous faisant voir que nous sommes continuellement à deux doigts de la mort, et sur le bord de notre tombeau.

III. Il est de plus si court, qu'on dit qu'il marche à grands pas, qu'il s'enfuit, qu'il s'envole, qu'il s'en va comme du vent, sans que chose du monde, quelque artifice qu'on y apporte et de quelque machine que

l'on se serve, puisse l'arrêter, ou quand il est passé le faire revenir. « Homo natus de muliere, brevi vivens « tempore, » dit le saint Job ; et : « Breves dies homi- « nis sunt (Job., 14, 1, 3) : L'homme né de la femme « n'a à vivre que peu de temps, le nombre de ses jours « est petit. » — « Quæ est vita vestra ? dit l'apôtre saint « Jacques. Vapor est ad modicum parens, et deinceps « exterminabitur (Jacob., 4, 14) : Qu'est-ce que votre « vie ? Ce n'est à la bien prendre qu'une petite vapeur « qui montant de la terre se montre un peu à nos yeux, « et puis disparaît aussitôt. » Et le Sage : « Transibit vita « nostra tanquam vestigium nubis (Sap., 2, 3) : Notre « vie passera aussi vite que la trace d'une nuée. »

IV. La chose maintenant est de telle conséquence qu'il est impossible qu'elle le soit davantage, puisqu'il s'agit de gagner ou de perdre Dieu. Quel gain ou quelle perte ! d'être souverainement bienheureux de corps et d'âme là-haut avec les anges, ou brûler dans les flammes horribles avec les démons là-bas dans les enfers, et pour jamais. Quel état ! quelle compagnie ! quelle durée !

V. La chose donc étant telle, et le temps destiné pour y vaquer si douteux et si court, que devons-nous penser et que devons-nous faire ? Certainement c'est de suivre le conseil du Sage qui nous dit : « Quodcumque « facere potest manus tua, instanter operare : quia nec « opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud « inferos, quò tu properas (Eccl., 9, 10) : Toutes les bonnes « œuvres que tu peux faire maintenant pour ton salut, « fais-les en diligence, emploie soigneusement à ce « dessein tous les moyens que tu as, du temps, de l'es- « prit, de la sagesse et de la science ; parce que tout « cela te sera inutile dans le tombeau où tu vas en « courant. » Les anciens, qui ignoraient qu'il y eût une vie future, avaient coutume dans leurs festins et leurs débauches de mettre une tête de mort sur la ta-

ble, ou de la pendre au plancher avec une corde ; de sorte qu'ils pouvaient la regarder de près et la manier, pour se piquer par ce spectacle étrange à gagner le temps et se hâter de prendre leurs plaisirs, puisqu'ils devaient bientôt en être privés, s'entredisant ces paroles rapportées par Isaïe : « Comedamus et bibamus, « cras enim moriemur (cap. 22, 13) : Mangeons, bu- « vons et faisons bonne chère, puisque nous devons « demain mourir. » Le Saint-Esprit dans la Sagesse leur fait encore proférer celles-ci : « Umbræ transitus « est tempus nostrum, venite ergo et fruamur bonis « quæ sunt, et utamur creaturâ tanquam in juventute « celeriter (cap. 2, 6) : Notre vie passe comme une om- « bre, allons, ne perdons point de temps ; venez et jouis- « sons vite des créatures pendant que nous les possédons « et qu'elles peuvent nous donner du contentement, « parce que cela ne peut beaucoup durer. » Mais nous qui savons que nous sommes créés pour une autre vie comblée de toute sorte de biens, et que celle-ci, selon le chemin que nous y tenons, nous y conduit ou nous en éloigne, prenant le contre-sens de ces malheureux et de ces brutaux, dans la vérité et la raison, disons-nous pour nous exciter à bien faire : Efforçons-nous de travailler pour cette vie heureuse qui nous attend, dépêchons-nous de faire les actions vertueuses nécessaires pour l'acquérir, puisque le temps de notre vie qui nous est donné pour cette acquisition est si court, et que peut-être nous ne verrons pas le jour de demain. C'est la sage conclusion qu'il faut inférer de cette vérité, et que la pratique de cet exercice nous fera aisément tirer ; pour employer ce peu de temps que nous avons à vivre, non pas à courir après la fumée qui se dissipe, ou à faire des toiles d'araignées, comme dit David (Ps. 89, 9) et à prendre des moucherons, mais à conquérir le plus grand trésor qui soit au monde, Dieu et l'éternité bienheureuse.

VI. Un autre bien excellent que nous apportera cet exercice est l'humilité de cœur, nous désabusant de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes et brisant notre orgueil, dont nous sommes tous bouffis. Car, comme dit sagement le dévot et savant religieux Adam de Saint-Victor dans sa célèbre épitaphe :

Undè superbit homo, cujus conceptio culpa;
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

D'où l'homme peut-il tirer un sujet raisonnable de vanité? sa conception se fait en état de péché, sa naissance en tourments pour sa mère et en larmes pour lui, qu'il verse avec grande raison, parce qu'il entre dans une vallée de larmes et dans une vie très-laborieuse, où, après avoir traîné ses jours dans une multitude innombrable de maux du corps et de l'esprit, il est dans la nécessité inévitable de mourir et de servir de pâture aux vers. Quelle occasion donc peut-il avoir de s'estimer? « Rex hodiè est, dit le Sage, et cras mo« rietur; cùm morietur homo, hæreditabit serpentes, « et bestias, et vermes (Eccl., 10, 12) : Il est aujour« d'hui roi, éclatant de majesté, puissant en biens et « redoutable au milieu de ses armées, et demain le « voilà dépouillé de sa gloire, de ses richesses et de ses « forces, et abandonné seul dans l'obscurité du tombeau, « où lui, comme tous les autres hommes, n'aura pour « son partage que les serpents, les vers et les autres « insectes qui naîtront de son corps et en feront curée. » Témoin ce jeune seigneur d'Allemagne (Camerar., lib. 1 medit. histor., cap. 11, vol. 1), estimé le plus beau gentilhomme de son temps, qui fut emporté à la fleur de son âge ; lorsque quelques semaines après sa mort on eut ouvert son sépulcre et découvert son corps, on lui trouva le visage à demi mangé des vers, et autour du diaphragme et de l'épine du dos plusieurs serpents qui le rongeaient. Hélas! c'est donc là que toute la

beauté, toute la noblesse, toute la pompe de l'homme se termine ? A la mort, au sépulcre, aux vers, aux serpents, à la cendre ! Voilà le sujet de notre vanité. C'est pourquoi le Sage à bon droit nous dit au même lieu : « Quid superbit terra et cinis ? De quoi l'homme « s'enorgueillit-il, n'étant que terre et cendre ? » terre pour sa première origine, et cendre après sa mort. Chose étrange, je pourrais tenir dans le creux de ma main tout Alexandre réduit en un monceau de poussière, cette tête remplie de tant de fumée et de si grands desseins, ce visage adoré de tant de peuples, ces bras qui ont donné et gagné tant de batailles, et Hélène avec tous ses attraits et avec toutes ses beautés, sans distinction ni d'yeux, ni de bouche, ni de joues, ni des autres membres. « Hæccine est illa Jezabel » (4 Reg., 9, 37) ?

Considération à la vérité puissante à un homme qui a tant soit peu de sens, pour anéantir toutes les fumées de bonne estime qui pourraient s'élever de ses perfections prétendues, et le rendre humble en dépit, pour ainsi dire, qu'il en ait. Aussi David rapporte la cause de l'orgueil à l'oubli de la mort : « Non est respectus « morti eorum, » dit-il (Ps. 72, 4) ; et comme traduit saint Jérôme : « Non cogitaverunt de morte sua : Ils « n'ont point pensé qu'ils étaient mortels et qu'ils de- « vaient être mangés des vers et dissous en poussière : » eh bien, que suit-il ? « Ideò tenuit eos superbia : De là « est venu que la superbe s'est emparée de leur cœur. » Les Grecs voulant fermer la porte à l'orgueil en la première personne de leur Etat, et qui devait servir de modèle aux autres, leur empereur, avaient introduit cette belle coutume, que le jour qu'il était couronné ils lui faisaient porter dans la main droite une croix, et dans la gauche un tissu d'or, qu'ils appelaient innocence, où il y avait de la cendre cousue, pour lui apprendre l'humilité par l'abaissement prodigieux d'un

Dieu mort en croix, et par la misère de sa propre nature, qui, tout empereur qu'il était, le rendait sujet et tributaire de la mort.

VII. Un autre bon effet que produira en nous cet exercice, est qu'il détachera aisément notre cœur de l'affection des choses de ce monde, puisque nous devons les posséder si peu. Saint Jérôme nous l'assure par cette sentence célèbre : « Facilè contemnit omnia, qui « se semper cogitat esse moriturum (Ep. 103 ad Pau- « linum) : Celui-là méprise facilement toutes les « choses d'ici-bas, qui se représente qu'il doit mourir, » c'est-à-dire les quitter bientôt. « En morior, disait « Esaü, quid mihi proderunt primogenita (Gen., 25, « 32) : Voilà que je me meurs, et que me servira mon « droit d'aînesse ? » Disons de même. Que me profiteront mes possessions, mes richesses, mes dignités, si la mort doit me les arracher bientôt des mains et m'envoyer dans un pays inconnu pour y demeurer à jamais, et où tout cela n'est en aucune considération, où l'on ne fait pas plus d'état de la réputation, du crédit, de la science, des royaumes et de tout ce que nous admirons maintenant, et pour quoi nous usons nos corps et rongeons nos esprits, que de la boue des rues, mais où la vertu seule est en estime ?

« Dies mei breviabuntur, dit Job, et solum mihi « super est sepulcrum (cap. 17, 1) : Les jours de ma « vie et ensuite de mes honneurs et de mes contente- « ments se raccourciront, et après tout il ne me reste que « le tombeau où tout cela ira fondre ; » quelle raison donc de l'aimer et d'y mettre mon cœur ? quelle sagesse de s'arrêter, de s'embarrasser et de s'inquiéter pour des choses qu'il faut que je quitte demain, et que je quitte avec douleur, si je les ai possédées avec amour ? « Ducunt in bonis dies suos, dit le même, et in puncto « ad inferna descendunt (cap. 21, 13) : Ils passent « leur temps en plaisirs et dans la jouissance des créa-

« tures ; après en avoir joui un moment, les voilà « morts et ils vont faire leur demeure dans un sé- « pulcre, » jusqu'à ce qu'on les en appelle pour venir rendre compte de leurs actions. Et un de ses amis : « Velut somnium avolans non invenietur, transiet sicut « visio nocturna ; oculus qui eum viderat non videbit, « neque ultra intuebitur locus ejus (cap. 20, 8) : Quel- « ques biens temporels qu'un homme amasse et à « quelque grandeur qu'il monte, il en sera de sa pros- « périté comme d'un songe dont on a peine de se res- « souvenir à son réveil, et toute sa gloire s'évanouira « comme ces imaginations grotesques qui nous arri- « vent pendant la nuit, et dont nous n'avons au matin « qu'une mémoire confuse ; ceux qui l'avaient vu et « admiré ne le verront plus, » et il ne paraîtra plus en sa maison parmi ses domestiques, ni en sa ville entre ses concitoyens avec autorité et honneur, tout cela se perdra dans l'oubli.

En effet, nous souvenons-nous de ceux qui ont été il y a cent et deux cents ans en cette ville ? savons-nous ceux qui y tenaient les charges, qui étaient les plus riches et de qui on parlait ? Nous n'avons pas plus connaissance d'eux, ni de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont dit, que des songes que nous avons eus en notre jeunesse. Puisqu'il en est ainsi et qu'il faut que nous quittions sitôt toutes les choses que nous pouvons posséder en cette vie, n'y attachons pas nos affections, et au lieu de nous servir de moyens de notre salut, pour quoi seulement elles nous sont données, n'en faisons point des instruments de notre ruine.

SECTION IV

DEUX AUTRES BIENS ENCORE QUE CET EXERCICE PRODUIT.

I. Il diminue l'amour que nous avons pour la vie, qui est très-grand. — II. Pourtant sans sujet. — III. Et nous fait trouver la mort agréable. — IV. La mort est préférée à la vie par les païens. — V. Beaucoup plus par les chrétiens. — VI. La mort est utile au corps. — VII. Et à l'âme. — VIII. Deux objections. — IX. La mort est un digne objet de nos désirs.

Je remarque encore deux autres grands biens dans cet exercice : il diminuera l'amour excessif que nous avons pour la vie, et nous fera trouver la mort, non pas si laide ni si hideuse qu'on se la figure, mais agréable, et remarquer en son visage des traits de beauté qui ne sont connus qu'à ceux qui la regardent dans les jours que nous ferons voir. Voilà deux points, l'un de la vie, et l'autre de la mort.

I. Pour celui de la vie, nous disons : Naturellement nous avons une passion très-grande pour la conservation de la vie, bien qu'elle soit tissue presque de maux continuels et que non-seulement nous avons aversion d'en souffrir la perte, mais même d'en entendre parler. Qui pourrait raconter les inventions que l'on cherche, les artifices dont on use, les dépenses que l'on fait, les douleurs que l'on endure, les amertumes que l'on boit, et à quelle extrémité l'on se résout pour ne point mourir et pour jouir de la vie encore un peu ? Peut-on rien dire de plus étrange que ce que rapporte un ancien historien (Diodor. Sicul., lib. 31, apud Photium in bibliot. pat. 2055) du dernier roi de Macédoine, l'infortuné Persée, qui pris par les Romains, dépouillé de son royaume, mené en triomphe avec sa femme et ses enfants à Rome, et ensuite jeté dans une prison affreuse à Albe, où on lui mit une corde et une épée auprès de lui, pour s'étrangler ou pour se percer le

cœur s'il voulait, et mettre ainsi fin à ses misères, aima encore mieux vivre en cet état que de ne point vivre du tout, tant la vie semble douce, même aux misérables.

II. C'est pourtant une lourde tromperie et un aveuglement épais dans lequel l'amour déréglé de nous-mêmes nous jette, et d'où nous retirera la considération attentive et la claire connaissance des maux innombrables dont elle est remplie. Dion Chrysostome suppose une certaine grande chaîne qui tient tous les hommes ici-bas enchaînés ensemble, et qui est composée de deux sortes de chaînons bien différents, de la joie et de la tristesse, qui se suivent et se succèdent alternativement l'une à l'autre, et les hommes sages, pris comme les autres dans cette chaîne, pour se la rendre légère, la liment continuellement avec une lime dont eux seuls savent l'usage, la raison.

Mais saint Augustin, qui de toutes façons a eu plus de lumière que lui, ne reconnaît point de joie dans cette vie, et nous dit : « Tota vita ista intelligentibus « tribulatio est : sunt enim duo tortores animæ; non « quidem simul torquentes, sed cruciatum alternan- « tes : horum duorum tortorum nomina sunt, timor « et dolor. Cum tibi benè est, times, cum malè est, « doles (Serm. 42 de verbis Domini) : Toute notre vie « ne passe dans l'estime des esprits intelligents et « sensés que pour une tribulation continuelle, puisqu'il « y a deux bourreaux qui l'un après l'autre nous « tourmentent incessamment, la crainte et la douleur, « parce que si vous êtes bien, la crainte de déchoir de « cet état vous travaille, et si vous êtes mal, la dou- « leur vous assiége. » Et s'ouvrant encore davantage sur ce sujet autre part, et déroulant plus au large la pauvreté et les misères de cette vie, il dit : Cette vie est une vie misérable, fragile, inconstante, pénible, sale, une vie qu'on ne peut appeler vie, puisqu'elle

nous tient dans des incommodités perpétuelles. Eh quoi! pouvons-nous sans mentir appeler vie cet état où les humeurs nous enflent, les douleurs nous consument, les ardeurs nous dessèchent, l'air nous corrompt, les viandes nous gonflent, les jeûnes nous abattent, les délices nous amollissent, la tristesse nous flétrit, les soins nous rongent, l'assurance nous endort, les richesses nous élèvent, la pauvreté nous altère, les tristesses et les ennuis nous tuent? Et c'est une chose admirable que cette vie étant semée de tant de maux et hérissée de tant d'épines, que ceux-là même qui l'aiment le plus ne peuvent ignorer, puisqu'ils les sentent, elle abuse néanmoins un si grand nombre de fous par la vue apparente de quelque faux plaisir qu'elle leur promet. « Felices illi, dit saint Augustin, « et ipsi rari, qui familiaritatem ejus recusant, perfunc- « toria gaudia spernunt, societatem abjiciunt, ne cum « pereunte deceptrice et ipse perire cogantur : Heureux « et fortunés, quoique rares, les sages qui renoncent « à son amitié, qui ne veulent prendre avec elle « qu'une bien petite liaison, ni recevoir les voluptés « qu'elle leur propose, de peur qu'ils ne soient con- « traints de périr avec une trompeuse qui veut les sé- « duire et dont la perte est assurée. »

Si vous m'opposez en faveur de Dion, qu'on ne peut nier que cette vie ne nous fournisse encore quelque sorte de contentements, et que parmi ses épines elle ne produise parfois des roses, le même saint Augustin saura bien maintenir son opinion, et pour le faire vous dira, écrivant sur ces paroles du Prophète royal : « Totâ die tribulatus sum : J'ai été affligé tout le « long du jour : » — « Nullus ergo christianus dicat « esse diem, in quo non sit tribulatus : totâ die tribu- « latur. Et quando benè est, utique tribulatio. Undè « tribulatio? quia quandiù in corpore sumus, peregri- « namur à Domino. Quodlibet hic abundet, nondum

« sumus in patria, quò redire festinamus : David dit « qu'il était affligé tout le long du jour; qu'aucun « chrétien donc ne dise qu'il passe un seul jour de sa « vie sans être atteint de quelque tribulation. Non, il « en a toujours quelqu'une, et lors même qu'il paraît « le plus content. Comment cela ? C'est parce que tant « que nous sommes ici-bas retenus par notre corps « mortel, nous ne sommes que des pèlerins éloignés « de notre pays et privés de la vue de Dieu, notre fé- « licité. » Puisque donc quelque plaisir que l'on ressente, quelque consolation que l'on reçoive et quelque bien que l'on possède, il est toujours vrai que nous ne voyons point Dieu comme il est, en quoi consiste notre béatitude, il s'ensuit que nous ne sommes pas bienheureux, et ainsi que nous sommes toujours malheureux ou au moins misérables. Quelque soulagement qu'on donne à un homme banni de sa patrie et prisonnier dans un cachot, et quelque ébat qu'il prenne en cette captivité, il ne laisse pas d'être toujours banni et prisonnier, et par conséquent dans l'état d'une affliction continuelle, parce qu'il est toujours dans celui de la misère. Voilà la réponse de saint Augustin, après qui saint Grégoire le Grand dans la même pensée expliquant ce que Job rapporte de soi : « Mærens ince- « debam (Job., cap. 30, 28) : Lors même que j'étais « dans ma plus haute fortune et abondant en toute « sorte de biens, je vivais dans une perpétuelle tris- « tesse, » dit : « Sancto viro adhuc in hac peregrina- « tione posito, omne quod sine visione Dei abundat « inopia est (Mor., lib. 20, cap. 28) : Toute l'abon- « dance des richesses, de la gloire et de tout ce qu'on « peut posséder en ce pèlerinage, n'est à l'homme juste « et saint, sans la vue de Dieu, qu'une pure disette. »

III. Comme de notre inclination naturelle nous aimons ardemment la vie, forcément par la même pente nous haïssons beaucoup la mort, comme ce qui la dé-

truit et nous en prive. Mais comme nous avons montré que la vie ne mérite pas à beaucoup près l'amour que nous avons pour elle, nous allons de même faire voir que la mort, au lieu de notre haine, est plutôt digne de nos complaisances et de nos désirs.

IV. Je ne touche pas encore les raisons que nous pouvons en avoir en qualité de chrétiens, je m'arrête seulement pour commencer à ce sentiment des païens, qui, ne considérant la mort que comme la fin de cette vie et ensuite de toutes les misères dont elle est traversée, avaient si souvent à la bouche cette sentence fameuse : « Optimum est non nasci, aut natum quam « citissimè denasci (Euripid., Theogn., Menan., Plin., « Præf., l. 7 Erasm. in adag.) : C'est une chose très- « bonne de ne point naître, ou de mourir aussitôt. » Il est bien plus souhaitable de ne pas venir en cette vie que d'y venir pour y avoir tant de maux, ou si on y vient, d'en sortir au plus tôt. Dans ce sentiment les Trausiens (Camerar., lib. 1 Medit. hist., c. 12, v. 1), peuple voisin de la Thrace, recevaient avec larmes et regrets les enfants au sortir du sein de leur mère, leur faisant un dénombrement des misères qu'ils devaient endurer; mais quand ils les voyaient mourir, ils montraient une grande joie et les portaient en terre avec des chants d'allégresse. Les Gètes et les Causiens en usaient de même et, suivant cette opinion, ils regardaient la mort comme un signalé don du ciel. A quoi on rapporta ce qui arriva à ces deux frères tant renommés Cléobis et Biton, qui ayant exercé envers leur mère une action d'une excellente et extraordinaire piété, et leur mère leur ayant souhaité pour récompense d'une si bonne œuvre le plus grand bien qui peut arriver aux hommes, furent trouvés la nuit suivante tous deux morts dans leurs lits (Cic., 3 Tusculan.; Plut. in Solone). Et Suidas de même raconte de Pindare, qu'ayant dans ses prières demandé avec une

affection ardente ce qui était meilleur en cette vie, bientôt après, comme il assistait au théâtre, il rendit l'âme sur le sein de Théoxène, jeune homme vertueux qu'il aimait.

Si les peuples qui n'ont regardé la mort que comme le terme de leurs afflictions, l'ont dans cette vue préférée de beaucoup à la vie, les autres qui l'ont envisagée de plus comme l'entrée à quelque félicité, auront sans doute avec plus de raison fait ce jugement en sa faveur. Ainsi, dit Macrobe, plusieurs nations établirent que l'on conduirait leurs morts au tombeau avec des chants et des démonstrations de joie : « Persuasione « hâc, quâ post corpus animam ad originem pulchri- « tudinis musicæ, id est, ad cœlum redire credantur « (lib. 2 de somnio Scipion., cap. 3) : Persuadées que « les âmes, sorties de leurs corps, remontent à cette « région agréable où l'on entend une douce mélodie, « et à la source de toute l'harmonie de ce monde, qui « est le ciel d'où elles sont descendues. » Mais je ne veux pas oublier une chose remarquable sur ce sujet, qui arriva à Padoue l'an mil quatre cent dix-huit. Louis Cortus, un des plus célèbres jurisconsultes de son temps, ordonna par son testament, qu'à son convoi on ne vît aucunes larmes, on n'entendît aucun soupir et qu'il n'y parût aucune marque de deuil ni de tristesse, mais qu'il se fît avec la musique et les instruments, et que douze pauvres filles, à chacune desquelles il léguait suffisamment pour se marier, vêtues de vert et chantant des cantiques de joie, portassent le cercueil où son corps serait mis. Nous devons croire que cet homme, qui passait pour vertueux et fort habile, ne regardait pas la mort dans cette action si nouvelle avec des yeux de païen, seulement comme le bout des misères naturelles de cette vie, et de plus comme la porte à quelque félicité imaginaire, mais que, s'élevant plus haut et aux vérités du christianisme, il la considérait

dans les grandeurs de la grâce et de la gloire future, par rapport aux maux dont elle nous délivre, et aux biens où elle nous donne le passage. J'entre en cette considération.

V. Saint Grégoire de Nysse parlant de la mort en chrétien et en docteur excellent dit : Nous devons la regarder comme une grande grâce et un bienfait singulier de Dieu, puisque par son moyen nous pouvons acquérir notre perfection, que sans elle nous n'aurions jamais ; notre nature en sa première constitution était comme un riche vase capable des dons de Dieu, et il en était effectivement rempli ; mais ayant été par l'envie de notre ennemi souillé et rempli d'ordures, afin que ce beau vase ne demeure pas toujours vilain, il faut le mettre en pièces par la mort pour le nettoyer de ses immondices. La puissance de Dieu, qui avec une sagesse infinie l'avait élaboré et orné en son commencement, viendra en son temps à réunir les pièces, à le refaire et lui rendre même avec un incomparable avantage sa première perfection et sa beauté, ce qui s'accomplira dans la résurrection de nos corps : devant laquelle comme la mort doit nécessairement marcher et lui frayer le chemin, il faut inférer que nous servant d'acheminement et de disposition à cet état de perfection et de gloire, elle ne nous est pas un mal, mais un bien.

Saint Cyrille d'Alexandrie nous dit de même que la mort est un artifice de bonté et une invention de profit, parce qu'elle n'anéantit pas l'homme qu'elle attaque, mais seulement le détruit pour lui donner le moyen d'être établi dans un état bien meilleur, et comme un vase précieux, qui cassé est beaucoup mieux refait qu'il n'était auparavant. Dans cette lumière on remarque que la sortie ou le bannissement de notre premier père du paradis terrestre ne fut pas seulement une action de justice que Dieu exerça sur lui pour le

punir, mais que ce fut encore une œuvre de miséricorde, afin qu'il ne mangeât point du fruit de vie, qui par sa vertu l'eût empêché de mourir et ensuite l'eût contraint d'être toujours imparfait et misérable : « Ne « fortè mittat manum suam, et sumat etiam de ligno « vitæ, et comedat et vivat in æternum (Gen., 3, 22). » Ce sont les paroles que Dieu dit pour exécuter cette action de pitié; c'est donc ainsi que la mort, au lieu de nous être préjudiciable, nous est grandement utile. Et pour le voir encore mieux et dans le détail, comme nous sommes composés de deux parties, du corps et de l'âme, nous allons montrer qu'elle est extrêmement avantageuse à l'une et à l'autre. Commençons par le corps.

VI. Quoiqu'il semble que ce soit le còrps qui perde le plus par la mort, puisqu'il perd sa vie et sa chère moitié, qui lui communiquait toute la beauté, toute la force et tous les biens qu'il avait, il en profite pourtant beaucoup, et le gain qu'il fait est incomparablement au-dessus de la perte; sans dire que pendant la vie, il est incommodé et affligé du chaud, du froid, de la faim, de la soif, de la lassitude, de la douleur, des maladies et de mille autres misères, et qu'il en trouve le remède dans la mort, parce qu'il y en trouve la fin. Saint Paul portant la chose bien plus haut, lorsqu'il nous parle de la résurrection future, nous représente les biens inestimables que nos corps recevront, si nous sommes décédés en état de grâce, et nous dit : « Seminatur corpus in corruptione, surget in in- « corruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in « gloria; seminatur in infirmitate, surget in virtute ; « seminatur corpus animale, surget corpus spiritale « (1 Cor., 15, 42) : Il est vrai que le corps, après que « la mort l'a privé de la vie, est jeté en terre pour y « être pourri, mais c'est comme on y jette un grain de « semence pour revivre et pour paraître de nouveau

« avec incorruption, rendu immortel et impassible; il « est sale, défiguré et hideux quand on l'ensevelit; « mais il sortira de son sépulcre beau à merveille, « éclatant de lumière et revêtu de gloire; » il est lourd, massif, sans pouvoir se remuer, et alors il sera prompt et agile, devançant la vitesse des oiseaux, des vents et des étoiles; et au lieu des peines qu'il donne maintenant à l'esprit, il lui sera parfaitement soumis et subtil comme lui, pour traverser sans résistance les corps les plus épais, tandis qu'à présent il faut qu'à leur abord il s'arrête sans pouvoir passer outre.

Il est assez ordinaire d'appeler notre corps la prison de notre âme, et le prophète David le faisait quand il disait cette prière à Dieu : « Educ de custodia « animam meam ad confitendum nomini tuo (Psal. « 141, 8) : Tirez mon âme de sa prison pour la mettre « en un lieu où elle puisse vous louer comme je le dé- « sire. » Nous devons considérer que l'homme vivant sur la terre peut y avoir trois sortes de demeures : la première peut être un palais magnifique et un louvre; la seconde moindre, mais pourtant propre et convenable à sa condition; et la troisième chétive et misérable, comme est une prison. Notre corps est naturellement la demeure et le logis de notre âme, mais avec cette diversité qu'en l'état d'innocence il lui eût servi de la seconde demeure, parce qu'en cette douce et agréable condition l'âme eût habité dans son corps comme dans une maison appropriée et ajustée exactement à toutes ses fonctions, à cause de la prompte et entière obéissance qu'il eût rendue à sa conduite et à tous ses ordres. Par le péché elle y loge comme dans une prison par châtiment, et comme la prison est une demeure triste, fâcheuse et remplie de grandes incommodités, le corps maintenant l'est autant et encore plus à l'âme, principalement quand elle sait où elle devait être. Et comme dans la prison il y a fort peu de jour, quelque

petite lumière dérobée, force infections et immondices, et une captivité perpétuelle, avec des barreaux de fer, à travers lesquels il faut que le pauvre prisonnier voie s'il veut voir, parle, entende et traite ses affaires; ainsi notre âme, tant qu'elle est engagée dans notre corps en cette vie, a fort peu de connaissances, prises seulement par les sens comme par de certaines grilles, et est toujours parmi les puanteurs et les ordures. Il n'est donc pas étonnant si saint Paul se plaignait avec tant d'amertume et demandait avec tant d'instance : « Infelix ego homo, quis me liberabit de « corpore mortis hujus (Rom., 7, 24)? Infortuné que « je suis, qui me délivrera de ce corps mortel? » Or, pour d'une prison faire un superbe palais et une maison royale, il faut nécessairement démolir la prison; de même il faut détruire notre corps par la mort, qui le jetant par terre donnera moyen au grand opérateur des merveilles, Dieu, de le rebâtir au jour de la résurrection générale et d'en faire à l'âme bienheureuse une maison d'honneur, de clarté, de beauté, de plaisir et d'une durée éternelle. Voilà pour le corps, venons maintenant à l'âme.

VII. Saint Bernard parlant de l'état où notre âme se trouve en cette vie, dit ces paroles aussi remarquables que vraies : « Quid necesse est singulas ejus miserias « numerare ; quàm sit onerata peccatis, offusa tene- « bris, irretita illecebris, pruriens concupiscentiis, ob- « noxia passionibus, impleta illusionibus, prona semper « ad malum, in vitium omne proclivis, postremò totius « confusionis et ignominiæ impleta (in dedicat. Eccles., « serm. 5)? Qu'est-il besoin de raconter toutes les misères « dont notre âme est maintenant accablée? Combien elle « est chargée de péchés, enveloppée de ténèbres, aisée « à prendre par les alléchements, travaillée d'une dé- « mangeaison continuelle de ses concupiscences, su- « jette à ses passions, facile à être séduite, toujours

« inclinée au mal et avec une pente rapide à tous les « vices, et enfin remplie de tout désordre et de toute « infamie? » Ce n'est pas vivre, dit le même saint docteur (Serm. infesto apost. Petri et Pauli), mais renverser et confondre la vie. Or, la mort nous affranchit de toutes ces misères. De plus, pendant que nous demeurons ici-bas nous sommes incessamment exposés aux embûches et aux assauts de nos ennemis, qui, outre la haine implacable qu'ils nous portent, ne reposent et ne dorment jamais. Nous vivons dans un danger perpétuel d'offenser Dieu, de perdre sa grâce et le fruit de tous nos travaux passés, de perdre Dieu, qui est tout dire, et de tomber dans la damnation éternelle; en mourant, nous trouvons la fin de tous ces dangers et de tous ces maux. Le même saint Bernard dit encore ailleurs que la mort attaquant un homme, lui apporte avec soi trois sujets de grande joie, au moins s'il est juste : « Ab omni peccato, et labore, et periculo liberari (in « transitu Malachiæ) : Elle le délivre de tout péché, de « tout travail et de tout péril; » ajoutons que, pour comble de ces joies, elle lui ouvre la porte du ciel et lui donne l'entrée à la félicité et à la jouissance éternelle de Dieu; de sorte qu'elle tire l'âme de tous ses maux, pour lui donner la possession de son souverain bien.

Le plus grand désir dont l'âme humaine puisse être touchée est de retourner à son principe et d'arriver à sa fin, où elle trouve sa perfection, sa gloire, ses richesses et son entière béatitude. Le plus ardent souhait d'une âme juste est de se voir en un lieu où, garantie des hasards d'être à jamais pécheresse et ennemie de Dieu, elle puisse aimer, louer et servir sa divine Majesté tout à fait. Ne pouvant l'obtenir qu'au ciel et par la mort, elle doit sans doute regarder la mort d'un bon œil et la tenir pour une grande grâce. Mais afin de lui imprimer encore davantage ce noble sentiment, il sera bon que nous portions nos esprits au ciel, que

nous entrions dans cette demeure de lumière et de gloire, et que nous considérions ce que les bienheureux y font et à quoi ils s'occupent ; nous trouverons qu'éloignés des atteintes de tous les maux du corps et de l'âme, de la coulpe et de la peine, ils voient à découvert les beautés infinies de Dieu ; qu'ils l'admirent, le bénissent, l'adorent, l'aiment incessamment et avec des ardeurs et des plaisirs inexplicables. Et après avoir demeuré quelque temps dans cette belle contemplation et en avoir goûté la douceur, revenons à nous et descendons ici-bas, pour remarquer l'extrême différence de nos occupations d'avec celles-là, et voir comment notre âme, engagée dans la matière et enfoncée dans la boue, y est aussi tout embourbée ; au lieu de voir Dieu comme il est, dont elle est bien loin, elle ne voit pas même la moindre substance corporelle et est plongée dans l'ignorance de presque toutes choses ; nous sommes continuellement investis et attaqués de toutes sortes de misères intérieures et extérieures, toujours à deux doigts de notre ruine, dans les tentations et, qui pis est, dans les actions d'orgueil, d'avarice, d'impudicité, de gourmandise, de colère et des autres vices, et dans des exercices de bêtes.

Après avoir reconnu une si grande et si étrange inégalité, après avoir vu ce qui se passe là-haut et expérimenté ce qui se fait ici-bas, hélas ! n'est-ce pas assez pour désirer la mort, et quand elle arrive, pour la mettre au nombre des plus signalés bienfaits ?

VIII. Quelqu'un pourtant pourra trouver là-contre deux difficultés, l'une regardant les pécheurs et l'autre les justes, et dire pour la première :

Tout cela peut être vrai, si l'homme meurt en état de salut ; mais au pécheur, à qui la mort ne doit point servir de degré pour monter au ciel, mais pour descendre en enfer, comment peut-il convenir ? Je réponds : Tout ce que nous avons dit doit, il est vrai,

s'entendre principalement du juste, comme nous l'avons aussi insinué en divers lieux, mais le pécheur encore qui meurt en son péché y prend part en quelque façon, parce que, comme dit saint Ambroise : « Gravius est « ad peccatum vivere, quàm in peccato mori, quia « impius quandiù vivit, peccatum auget; moriatur, « peccare desinet (lib. de Bono mortis, c. 7) : Le dom- « mage est bien plus grand de vivre pour commettre « de nouveaux péchés que de mourir dans ceux que « l'on a commis, parce que le pécheur augmentant « ses crimes, de même augmente les sujets de sa con- « damnation et de ses peines; ce qui n'arrive point « s'il meurt, puisque, ne faisant plus de péchés, il ne « fait plus rien qui le rende digne de supplice. » Oui, mais aussi, direz-vous, il sera privé de tous les plaisirs qu'il eût pris vivant plus longtemps. C'est vrai, mais tous ces plaisirs, si grands et si longs qu'ils puissent être, en comparaison des souffrances de l'autre vie, ne doivent point être considérés.

L'autre difficulté est que si le juste vivait davantage, il ferait toujours de bonnes œuvres qui acquitteraient une partie de ses dettes et enfin le total auprès de la justice de Dieu, qui lui amasseraient de nouveaux mérites, lui acquerraient un accroissement de grâce et de charité ici-bas et de gloire ensuite dans le ciel; de sorte qu'il s'y trouverait et plus capable d'honorer et d'aimer Dieu, et comblé d'une plus grande félicité. Le juste pourrait en effet par ses actions vertueuses payer une partie de ses dettes, mais il en contracterait aussi de nouvelles par les péchés où la condition misérable de cette vie le ferait tomber, comme elle le fait même pour les plus saints, et tous les jours, et plusieurs fois (Prov., 24, 16).

Quant à l'objection de l'accroissement de la grâce, et conséquemment de la gloire et de la capacité de rendre à Dieu des services plus excellents et des hom-

mages plus parfaits, on dit en premier lieu : Et qui sait si le juste persévérera dans ses bons desseins, et si au lieu d'accroître ses mérites par un progrès continuel dans la vertu, venant à lui tourner le dos par un changement funeste, il ne se jettera pas dans le vice? D'où vient qu'Avila tenait et donnait pour bon conseil que quiconque se sentait avoir une assurance même médiocre de son salut, devait plutôt souhaiter la mort que la vie, à cause du danger où nous sommes continuellement en cette vie de nous perdre, et dont la mort nous tire tout à fait. Mais supposons que le juste tiendra ferme dans la vertu et tous les jours en multipliera les actes, qui seront à Dieu comme autant de sacrifices dont sa majesté sera honorée. Tout l'honneur que nos actions bonnes ici-bas peuvent donner à Dieu, même en plusieurs années, est incomparablement moindre que celui que lui rend un bienheureux avec les siennes en un quart d'heure, parce qu'il n'y a presque point de proportion de l'un à l'autre état pour l'excellence des actions. Et bien qu'ici-bas elles soient douées d'une qualité qui est la force de mériter, dont elles sont dépouillées là-haut, n'importe, car cette qualité n'est de soi ni agréable ni honorable à Dieu, puisqu'elle est fondée sur une chose qui se retrouve chez les méchants aussi bien que chez les bons, à savoir, la condition de voyageur; mais c'est la nature et l'essence de l'action, comme de la charité et des autres vertus, qui de soi plaisent à Dieu et qui le glorifient.

Si vous répliquez : Mais les vertus que le juste exercerait en une longue vie, l'élevant à un plus haut degré dans le ciel, lui donneraient bien moyen de récompenser avec un grand avantage dans l'étendue de l'éternité toute la gloire qu'il aurait rendue à Dieu là même y étant monté plus tôt? Il faudra alors confesser que cela est, et recourir ou à l'incertitude de sa persévérance, ou entrer dans le sentiment de ces théologiens

que nous avons rapporté ailleurs (liv. 2, chap. 7, sect. 1) et qui disent que nous ne pouvons pas procurer à Dieu tant d'honneur par nos actions bonnes que nous lui en ôtons par le péché. Ainsi la mort aura toujours cause gagnée et sera, de quelque côté qu'on la regarde, préférable à la vie, conformément à cet arrêt prononcé du mouvement du Saint-Esprit par le plus sage de tous les hommes : « Laudavi magis mor« tuos, quàm viventes (Eccl., 4, 2) : J'ai estimé la « condition des morts meilleure que celle des vi« vants ; » et : « Melior est dies mortis die nativitatis « (cap. 7, 2) : Le jour de la mort est plus à souhaiter « que celui de la naissance, » et il vaut mieux à un homme sortir de ce monde que d'y entrer.

IX. Il faut donc conclure en faveur de la mort, et l'estimer dorénavant comme un grand bien et un digne objet de nos désirs. « Quis igitur dubitet de bono « mortis, dit saint Ambroise plaidant pour elle, cum « id quod inquietum, id quod erubescendum, id quod « inimicum nobis est, id quod violentum, id quod pro« cellosum et ad omnia vitia illecebrosum est, con« quiescat et jaceat, et quasi fera claudatur caveâ « sepulcri, relinquatur rabies ejus exanimis, et emor« tua compago viscerum in terram resolvatur : id autem « quod familiare virtutibus, amicum disciplinis, stu« diosum gloriæ, sequax boni, Deo subditum est, ad « illud sublime evolet, et cum illo puro et perpetuo « bono atque immortali maneat, ipsi adhæreat et cum « ipso sit, de quo cognationem ducit (lib. de Bono « mortis, cap. 9) ? Qui pourra donc douter que la mort « ne nous soit une chose bonne et avantageuse, puis« que par elle ce qui est en nous le plus grand théâtre « de la guerre, ce qui est honteux et nous avilit à la « condition des bêtes, ce qui se comporte envers nous « comme le plus grand ennemi que nous ayons, ce « qui nous jette dans des violences, et par les charmes

« de ses voluptés sensuelles nous incline à toutes sor-
« tes de vices, prend fin et, comme une bête sauvage,
« est renfermé dans la cage du tombeau, que sa rage
« est domptée, et toute cette liaison des membres qui
« nous ont fait commettre tant de péchés, vient à se
« démentir et à se déjoindre pour être réduits en pous-
« sière; tandis que ce qui y est comme le trône des
« vertus, le siége des sciences, qui se pique de gloire,
« qui embrasse le bien et qui est ouvert à Dieu, prend
« l'essor vers la bonté toute pure, immortelle et souve-
« raine pour s'unir à elle, et à celui duquel elle tire
« son origine ? » Ce sont les paroles de saint Ambroise que la bouche d'or de l'Eglise grecque, saint Chrysostome, confirme bien par les siennes, quand il dit (Homil. 5 ad popul.) : Qu'est-ce donc que la mort a de si terrible et de si redoutable ? Est-ce parce qu'elle vous tire du milieu de la mer et des orages pour vous jeter plus tôt au port? Ayant le ciel qui vous est ouvert et tous ces biens immenses que l'œil n'a point vus, l'oreille pas entendus et que l'esprit humain ne saurait comprendre, vous vous arrêtez, vous reculez et vous apportez des retards et des négligences pour aller en jouir, même vous le craignez et en avez horreur! Comment! crainte et horreur! Vous devriez avoir honte de vous-même de tomber dans de si lâches sentiments, et connaître que ce n'est point de la mort qu'il faut avoir du regret, mais de la vie.

Voilà pourquoi saint Hugues, évêque de Lincoln, appelait le jour de sa mort, « Diem gratiæ et miseri-
« cordiæ (apud Sur., 17 nov.), le jour de grâce
« et de miséricorde. » Et je remarque que le saint homme Job la qualifie de ce nom, bien que pour lors elle ne fût pas si heureuse que maintenant; elle ne pouvait aussitôt ouvrir la porte du paradis, parce qu'il fallait que Notre-Seigneur y mît le pied le premier et y fît son entrée triomphante ; car où il dit:

« Vitam et misericordiam tribuisti mihi (cap. 10, 12) : « Vous m'avez donné la vie et la miséricorde, » saint Ambroise traduit : « Vitam et mortem, vous m'avez « donné la vie et la mort. » Au contraire, David parlant de la vie, lui donne le titre de colère de Dieu car lorsqu'il forme cette plainte : « In ira tua defi- « cimus (Ps. 89, 9) : Nous avons succombé et défailli « sous le faix de votre colère, » saint Augustin traduit : « Ira enim Dei est etiam vita ista mortalis « (lib. 21 de Civit., cap. 24) : Cette vie mortelle, « traversée et remplie de misères comme elle est, doit « passer pour un effet du courroux de Dieu. »

Ceux qui sont persuadés de ces vérités n'ont pas grande difficulté de désirer la mort, ni de s'écrier avec David dans les ardeurs d'un cœur vivement touché : « Educ de custodia animam meam ad confi- « tendum nomini tuo (Ps. 141, 8) : Tirez mon âme « de sa prison pour aller là-haut vous adorer et vous « bénir. » Mais ceux qui n'ont point connaissance de chose meilleure que de ce qui est ici-bas, qui établissent leur patrie sur la terre, qui ne constituent point leur béatitude à voir Dieu, mais avec les bêtes, aux plaisirs de leurs sens, et qui de leur prison font leur palais, aimant au lieu de la pureté les immondices, et les ténèbres au lieu de la lumière, ne peuvent pas avoir d'envie, mais bien de l'appréhension d'en sortir. Les justes, qui ont des pensées toutes contraires, ont aussi des affections tout opposées, et regardant la mort comme un rappel de leur bannissement, comme la sortie de leur prison, comme le bout de leurs maux et la porte de leur félicité, ne sauraient s'empêcher de la souhaiter, de l'aimer et de recevoir dans l'assurance de sa venue de grandes joies, qui vont croissant à proportion que par l'âge ou par les maladies elle s'approche, et qu'ils se voient plus près de leur terme; de même, dit Maxime de Tyr (Dissert., 41),

qu'un prisonnier ne s'afflige point quand il voit sa prison tomber par terre, sur l'espérance qu'il a de sa prochaine liberté. Et saint Bernard ne s'éloignant pas beaucoup de là, dit : « Ut quid metuat veterani « domicilii ruinas, qui fabricam spiritalem videt in « dies in sublime consurgere (Epist. 253) ? Quelle « crainte doit avoir celui qui voit tomber les mu- « railles de terre de sa méchante et vieille masure, « quand il sait qu'on lui prépare au ciel un somp- « tueux palais où il sera parfaitement content et « bienheureux ? »

Il faut rapporter cette belle histoire dont se sert un auteur moderne de grande piété, et qui mérite bien encore de trouver place ici. Un cavalier s'était égaré de ses gens à la chasse et se trouvait dans une vaste solitude et un bois fort épais. Comme il ne savait où tourner, il entend une voix douce et mélodieuse capable de charmer un esprit ; étonné d'où pouvait en un lieu si solitaire et inhabité venir une telle mélodie, et désirant le savoir, il pousse son cheval du côté d'où il la pensait venir, et regardant deçà et delà, il aperçoit un pauvre lépreux, hideux au possible et énormément défiguré, qui tenait entre ses mains des morceaux de sa chair toute pourrie. S'adressant à lui, il lui demande s'il ne savait point d'où venait une voix fort agréable qu'il avait entendue et qui en ces lieux retirés et perdus chantait ainsi tout seul : C'est moi, monsieur, qui chante et qui me réjouis de cette sorte, répond le lépreux. — Comment, vous ? dit le cavalier, qui, en cet état déplorable et en l'extrémité des maux où je vous vois, devriez plutôt avoir des gémissements et des larmes que des cantiques de joie. — C'est pourtant moi, monsieur, repart le lépreux, et afin que vous sachiez la cause de mon chant et de mon allégresse, je vous dirai qu'entre Dieu et moi il n'y a point d'autre mi-

lieu que cette muraille de boue, qui est mon corps; c'est elle seule qui m'empêche de le voir et de le posséder, où néanmoins sont tous mes désirs, comme aussi toutes mes félicités. A mesure qu'elle se ruine et tombe par pièces, je chante et je me réjouis; car je me vois plus près de cette vue désirée et de mon bonheur.

SECTION V

DESSEIN PARTICULIER DE CET EXERCICE.

I. Ce dessein est d'honorer la mort de Notre-Seigneur. — II. La mort de Notre-Seigneur a vaincu la mort. — III. Comment la mort a été vaincue par Notre-Seigneur. — IV. Comment étant vaincue elle a encore autant de pouvoir.

I. La considération de tous ces grands biens, dont l'exercice de la mort nous fera assurément jouir, doit puissamment nous émouvoir à l'embrasser. J'ajoute pour conclusion que nous devons encore l'entreprendre à dessein d'honorer d'un culte particulier la mort de Notre-Seigneur. Car si l'Eglise assigne certains jours et même des octaves entières pour solenniser les mystères de sa sainte vie, il est à la vérité bien raisonnable que nous en employions quelques-uns pour célébrer celui de sa précieuse mort, attendu que c'est elle qui principalement et proprement a détruit la nôtre, qui nous a causé la vie et qui est la source de tout notre bonheur; vérités qui méritent plus d'éclaircissement et plus de jour afin qu'on les voie mieux.

II. Je dis donc que la mort de Notre-Seigneur a tué notre mort et nous a donné la vie. Le prophète Isaïe l'avait prédit et nous en avait donné cette heureuse assurance par ces beaux termes : « Præcipitabit « in monte isto faciem vinculi colligati super omnes « populos, et telam quam orditus est super omnes

« nationes. Præcipitabit mortem in sempiternum « (cap. 27, 7) : Le Fils de Dieu brisera par sa mort « sur la montagne du Calvaire les fers qui nous tien- « nent misérablement captifs, et rompra cette longue « trame de malédictions tissue de nos péchés, qui « accablent tous les hommes, depuis que le premier « a rendu par sa désobéissance sa postérité criminelle. « Il détruira la mort pour jamais et la dépouillera « de son pouvoir, qu'elle a exercé avec tant de ty- « rannie sur tout le genre humain depuis le commen- « cement du monde. » Et le prophète Osée avait déjà avant lui apporté cette agréable nouvelle, faisant parler le Verbe incarné ainsi : « De manu mortis « liberabo eos, de morte redimam eos, ero mors tua, « ô mors (cap. 13, 14) : J'arracherai les hommes « d'entre les bras de la mort, je les rachèterai et les « affranchirai de la cruelle domination où elle les tient. « Oui, ô mort, je serai ta mort, je te ferai mourir. » Saint Paul se formant sur ces mots brave ainsi la mort ; il écrit aux chrétiens de Corinthe : « Absorpta « est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua ? « ubi est, mors, stimulus tuus (1 Cor., 15, 54) : La « mort est vaincue à présent, elle n'a plus de force. « Oui, ô mort, tu as par le passé remporté tant de « victoires, tu as été couronnée de tant de lauriers et « chargée de tant de dépouilles ; où sont maintenant « tes lauriers et tes victoires ? où est ton aiguillon, » avec lequel tu allais piquant, perçant et tuant les hommes ? Ton aiguillon est maintenant sans pointe, et le Fils de Dieu t'a ôté les armes et t'a réduite à l'impuissance de plus nuire.

Les Septante, au lieu du mot de victoire que l'Apôtre emploie, ont celui de « dice, » qui en grec signifie quatre choses, et toutes fort à propos de notre sujet, à savoir, un procès, une sentence, un droit et une peine, pour faire à la mort ces reproches :

Où est, ô mort, le procès que tu avais intenté contre tous les hommes devant le tribunal de la justice divine? Il est jugé. La sentence qui avait été donnée en ta faveur contre eux est révoquée, l'arrêt est cassé. Tu n'as plus de droit sur eux, et tu ne peux plus leur faire souffrir la peine à laquelle ils étaient condamnés.

Il est donc vrai que Notre-Seigneur par sa mort a vaincu la mort et l'a tellement désarmée, qu'elle ne saurait plus nous offenser. Voyons néanmoins comment cela s'entend et comment cela s'est fait, vu que tous les hommes, et non-seulement les méchants, mais encore les bons, meurent aussi bien maintenant, après la mort de Notre-Seigneur, et après la victoire mémorable qu'il a remportée sur la mort, qu'auparavant, et qu'ainsi il semble que la mort a encore autant de pouvoir que jamais.

III. L'homme ayant deux parties en soi qui le forment et le constituent, le corps et l'âme, l'une et l'autre ont leur vie et leur mort. La vie de l'âme est quand Dieu demeure en elle et lui est uni par les liens de sa grâce; sa mort est lorsqu'il s'en retire. La vie du corps est la présence de l'âme dans le corps, et son absence est sa mort. L'âme était morte par le péché, et morte pour toujours; car comme le corps, depuis que l'âme l'a quitté et ensuite qu'il a perdu sa vie, ne peut de ses forces la recouvrer jamais; de même l'âme qui est morte par le péché et par la perte de la grâce de Dieu, ne saurait de soi-même se rendre la vie. Il faut donc qu'un autre la lui restitue? Oui, sans doute. Et qui? Notre-Seigneur qui, mourant pour l'homme, a détruit le péché, en tant qu'il a mérité que son Père le lui ait pardonné et lui ait conféré la grâce sanctifiante pour effacer tous les péchés, l'originel et ceux qu'il avait commis, et lui communique les actuelles pour éviter

ceux qu'il pourrait commettre, car maintenant ni le péché ni le démon n'ont de pouvoir sur nous qu'autant que nous leur en donnons. La mort éternelle du corps, c'est-à-dire les peines qu'il devait souffrir en l'autre vie, suivait celle de l'âme, parce que comme il est fait pour elle, sa fortune suit la sienne ; Notre-Seigneur l'a aussi surmontée, et d'éternelle l'a faite temporelle, et l'a diminuée presque de tout, et pour la durée, et pour la rigueur, et, ce qui est beaucoup plus, nous l'a même rendue très-profitable. Mais voici la marche qu'il a tenue pour la vaincre; nous l'apprendrons des Pères.

Le premier qui nous enseignera ce mystère sera saint Bernard, qui nous dit : « Unde confidimus, quod « Christus mortem abstulit? Hinc planè, quod eam « ipse, qui non meruit, pertulit. Quâ enim ratione exi- « geretur à nobis, quod pro nobis ille jam solvit (Serm. « ad milites templi, c. 11)? D'où avons-nous assurance « que Notre-Seigneur a chassé et exterminé la mort? « Nous l'avons de ce qu'il l'a soufferte sans l'avoir mé- « ritée. Car maintenant à quel titre nous demande- « rait-on une dette qu'il a payée pour nous? » Et puis il continue en ces termes : « Mors in Christi morte fu- « gatur. Verum quomodo mori potuit, qui Deus erat, « quoniam nimirum et homo erat. Sed quo pacto mors « illius pro altero valuit? quia et justus erat? Profecto « namque cùm homo esset, potuit mori; cùm justus, « non debuit gratis, non quidem peccator sufficit sol- « vere debitum pro altero peccatore, cùm quisque mo- « riatur pro se. Qui autem pro se mori non habet, « numquid pro alio frustra debet? Quantò sanè ini- « quius moritur, qui mortem non meruerit, tantò is « justius, pro quo moriatur, vivit : Notre-Seigneur « mourant a mis la mort en fuite. Mais comment celui « qui était Dieu a-t-il pu mourir? Comment? Parce « qu'il était encore homme. Et de quelle façon sa mort

« a-t-elle pu profiter à un autre? Parce qu'il était juste. « A la vérité, il pouvait mourir étant homme, mais « étant juste il ne le devait pas sans récompense; car « c'est tout ce qu'un pécheur peut faire que de mourir « pour soi. Mais celui qui n'a rien fait qui mérite la « mort doit-il mourir sans que sa mort soit utile à un « autre? Non certes; et plus il meurt injustement et « outrageusement, plus celui au profit duquel il appli- « que sa mort a droit de vivre. »

Saint Jean Damascène nous dit (lib. 3 de Fide orthod., cap. 27) que cela s'est fait parce que la mort pensant dévorer Notre-Seigneur comme les autres hommes, et ne sachant à qui elle avait affaire, et que ce n'était pas un homme du commun, mais un homme uni personnellement à la vie, et un homme Dieu, engloutit bien son corps, sur lequel elle avait quelque pouvoir, mais qu'aussi elle fut détruite et engloutie par la Divinité, première source de vie, à laquelle ce corps était uni. D'où saint Jérôme lui parle avec ces paroles magnifiques : « Qui per Oseam quondam tibi regidus mi- « nabatur : Ero mors tua, ô mors! Illius morte mortua « es, illius morte nos vivimus; devorasti et devorata « es; dùmque assumpti corporis Christi salvatoris ille- « cebra et avidis faucibus prædam putas, interiora tua « adunco dente confossa sunt. Gratias tibi, Christe sal- « vator, tua agimus creatura, quod tam potentem ad- « versarium nostrum dum occideres, occidisti (in Epi- « taph. Nepotiani ad Heliodorum) : Celui qui jadis par « la bouche du prophète Osée te faisait d'un ton impé- « rieux ces menaces : O mort, je serai ta mort, je te « perdrai, t'en fait maintenant sentir les effets; car tu « es morte par sa mort, et sa mort nous a donné la « vie. En dévorant tu as été dévorée, et lorsque attirée « par l'appât de son corps tu t'es jetée avidement des- « sus pour t'en repaître, tu n'as pas pris garde à l'ha- « meçon qui était caché dessous, et qui t'a percé les

« entrailles. Nous vous rendons grâces, ô Jésus-Christ « notre Sauveur, tous tant que nous sommes de vos « créatures et de sauvés par votre moyen, de ce qu'en- « treprenant le combat pour nous contre notre en- « nemi si puissant et si terrible, vous vous êtes laissé « frapper et mettre à mort, et par votre mort vous lui « avez ôté la vie. »

Saint Basile dit de même : Il est vrai que la mort, sans considérer à qui elle se prenait, a attaqué Notre-Seigneur et l'a fait mourir; mais elle s'est trouvée prise dans cette mort, car elle est morte elle-même; elle a dévoré un corps et a été dévorée par la vie; pour avoir perdu un homme, elle a été dépouillée du droit qu'elle avait de perdre tous les autres; elle l'a déchiré comme un lion, mais en le déchirant on lui a rompu les ongles et brisé les dents; de sorte que maintenant on la méprise comme n'ayant plus de forces, on ne la craint plus comme si c'était un lion, mais on la foule aux pieds comme n'étant plus que sa dépouille.

Avant lui saint Athanase avait dit au même sujet (lib. de Incarn. Verbi Dei) : La mort n'est plus à présent terrible ni redoutable; au contraire, elle est venue à un tel point de mépris, que les femmes et les enfants s'en moquent. Quand un roi puissant et courageux a pris son ennemi, un petit tyran, qui faisait des ravages dans ses Etats, et commandé qu'on l'amène chargé de fers et lié pieds et mains dans sa ville royale, et qu'on l'expose sur la place publique, tout le monde accourt pour le voir, tous lui disent des injures, les femmes lui crachent au visage, le battent, les enfants le huent, le tirent par les pieds, par les mains, par les cheveux, sans avoir peur, parce qu'ils sont assurés qu'il ne saurait se défendre; de même, Notre-Seigneur ayant dompté la mort et l'ayant toute honteuse et confuse attachée au pied de sa croix, les hommes ne la redoutent plus, mais la recherchent. Les martyrs lui donnent des coups

de pied, et les jeunes garçons et les petites filles s'en jouent, lui disant par raillerie : O mort, où est ton ancien pouvoir et où sont tes victoires passées? En effet, qui voit un serpent à qui l'on marche sur la tête et sur qui l'on trépigne, doit juger, s'il a du sens, qu'il n'a plus de vie. Quand il remarque qu'on approche d'un lion sans crainte, que les enfants le touchent librement, et lui mettent et enfoncent bien avant les mains dans la gueule, peut-il douter ou qu'il est mort, ou au moins qu'il a perdu ses forces et tout le pouvoir qu'il avait de nuire? Ainsi, en voyant les fidèles, et même les plus tendres et les plus délicats, se moquer et se rire de la mort, on doit tirer de là une assurance infaillible que Notre-Seigneur l'a vaincue, et qu'il lui a ôté toute la puissance qu'elle avait de mal faire. Voilà la doctrine de saint Athanase et des autres saints Pères, qui, étant véritable, laisse pourtant toujours ce doute : comment peut-il se faire que la mort, qu'on dit avoir perdu ses forces par la victoire que Notre-Seigneur a remportée sur elle, est néanmoins encore maintenant si puissante, qu'il ne se trouve aucun homme, quand ils viennent aux prises avec elle, qui puisse lui résister; mais tous, même les plus saints et ceux qui ont plus de part à la victoire, aux trophées et aux mérites de Notre-Seigneur, éprouvent sa rigueur et passent par le tranchant de ses armes?

IV. Pour lever ce doute et satisfaire à cette difficulté, je réponds premièrement : Notre-Seigneur ayant vaincu la mort, et la tenant en son pouvoir pour en disposer comme il lui plairait, n'a pas voulu la détruire tout à fait et l'anéantir sur place et dans le champ de bataille; mais il a réservé sa destruction totale et son anéantissement, qui sera comme la consommation de sa victoire, pour le jour de son jugement dernier. Car, comme dit saint Paul : « Cùm mortale hoc induerit « immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : ab-

« sorpta est mors in victoria (1 Cor., 15, 54) : Quand « nos corps, au jour célèbre de la résurrection géné- « rale, seront affranchis de toute corruption et revêtus « de l'immortalité, on verra l'accomplissement de cette « prophétie : La mort est absolument vaincue, » il ne reste plus dans les élus, qui s'appliquent les mérites du combat de Notre-Seigneur, et qui jouissent des fruits de sa victoire, aucune marque de son pouvoir, ni rien qui lui soit sujet. Et cependant il lui a ôté toute sa malignité et tout son venin, et l'a mise en état de ne plus nuire. « Mors, dit saint Bernard, minimè « quidem adhuc abesse cogitur, sed cogitur non obesse « (Ser. in transitu Malachiæ) : On n'a pas contraint la « mort de se retirer d'entre les justes, mais seulement « de se tenir de telle sorte parmi eux qu'elle ne leur « soit pas préjudiciable. » On lui permet d'être encore librement avec eux pour quelque temps, mais toutefois à cette condition qu'elle ne leur apportera point de dommage.

Au contraire, elle leur sera fort utile. C'est la seconde réponse à la difficulté proposée. Notre-Seigneur a surmonté et détruit la mort, bien que maintenant elle exerce sans empêchement son pouvoir sur les prédestinés, en ce que premièrement il en a fait un passage à leurs âmes, s'il n'y a point d'obstacle de leur côté, pour monter au ciel et entrer dans leur béatitude en même temps. Je dis en même temps, par une grâce et un privilége singulier, qui n'était pas accordé aux plus grands saints de la loi ancienne, dont l'un, le bon roi Ezéchias, se plaint amèrement en ces termes : « Ego dixi in dimidio dierum meorum : Vadam ad « portas inferi, non videbo Dominum Deum in terrâ vi- « ventium; non aspiciam hominem ultrà (Is., 38, 10); » comme s'il eût dit : « Quand le prophète Isaïe m'a an- « noncé de la part de Dieu que mon heure dernière « était venue, et que je pensasse à mes affaires, j'ai dit :

« Hé! faut-il donc que je meure dans la fleur de mon « âge, et que je voie le filet de ma vie se couper au « milieu de mes jours? Encore si après que mon âme « sera sortie de mon corps, elle pouvait aller là-haut « voir son Dieu et jouir de sa présence; mais je serai « privé en ce monde de la compagnie des hommes, et « de celle de mon Seigneur en l'autre. » — « Grave « illis tædium fuit, dit saint Grégoire, post solutionem « carnis, adhuc speciem non videre Creatoris (lib. 12 « Moral., cap. 16) : C'était à ces saints Pères un grand « ennui de ne pouvoir, après la perte de leur vie et « des biens qui l'accompagnent, contempler aussitôt « le beau visage de leur Créateur, » mais d'en être privés encore pour quelque temps.

Secondement, en ce que Notre-Seigneur a mérité que les corps morts des justes ne soient pas morts pour toujours, ou ne ressuscitent point pour être, comme ceux des méchants, des sujets éternels de supplices horribles dans les enfers, mais qu'ils sortent glorieux et triomphants du tombeau, et remplis d'une vie bienheureuse et immortelle. Aussi leur mort a changé de nom, ne s'appelant plus mort, mais un sommeil de paix et un repos dans le Seigneur. « Lazarus amicus noster dormit (Joann., 11, 11) : Notre « ami Lazare dort, » dit le Fils de Dieu. Et saint Luc de saint Étienne, quand il rendit l'âme sous la grêle des pierres : « Obdormivit in Domino (Act., 7, 60) : Il « s'endormit dans le Seigneur. » Pour cette cause l'Eglise appelle le lieu où leurs corps sont enterrés, « cimetières, cæmeterium, » nom pris d'un mot grec, lequel, à proprement parler, signifie un dortoir, afin que tu saches, dit saint Chrysostome rendant raison de cette appellation, que ceux qui sont là ensevelis ne sont point morts, mais qu'ils y sont gisants et y dorment pour se réveiller au jour du jugement et jouir de la lumière de la béatitude.

Et en troisième lieu, parce que la mort étant une peine infligée à l'homme par la justice divine en châtiment de son péché, Notre-Seigneur, par une admirable sagesse et une singulière bonté, la lui a convertie en médecine et en remède du même péché, et lui en a fait un exercice excellent de plusieurs grandes vertus, et une semence plantureuse de mérites et de richesses spirituelles.

La troisième réponse que l'on peut faire avec quelques docteurs à l'objection, est que la mort ayant été en son commencement ordonnée pour une punition toute pure du péché de l'homme, ne tient pas à présent aux justes tant lieu de supplice que de participation et de ressemblance à la mort de Notre-Seigneur, en la similitude duquel consistent leur justice et leur prédestination. « Victa planè mors est, dit saint Ber-« nard, opus diaboli et peccati pœna; victum peccatum, « causa mortis; victus et malignus ipse, et peccati auctor « et mortis (in transitu Malachiæ) : La mort, qui est « l'ouvrage du démon et la peine du péché, a été en-« tièrement vaincue par Notre-Seigneur; le péché, qui « est la cause de la mort, a été aussi vaincu; et le dé-« mon encore, qui a été l'auteur de l'un et de l'autre. » Et saint Paul : « Cùm mortui essetis in delictis, convi-« vificavit cum illo donans vobis omnia delicta, delens « quod adversus nos erat chirographum decreti, quod « erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affi-« gens illud cruci (Coloss., 2, 13) : Vous étant par vos « péchés privés de la grâce, et ensuite rendus coupa-« bles de la mort, Dieu par les mérites de son Fils vous « les a pardonnés, et a déchiré la cédule qui vous obli-« geait à cette peine, attachant les pièces par forme de « trophée à sa croix, » et par ce moyen vous a faits participants de sa vie. Tellement que l'on peut dire, en quelque façon, que l'homme juste est affranchi de la mort temporelle par Notre-Seigneur, parce qu'il ne la

subit point comme enfant d'Adam et comme la punition de son péché fulminée contre lui et contre toute sa postérité, car Notre-Seigneur y a satisfait pleinement. De sorte qu'ayant payé cette dette à la justice divine, elle ne peut plus la demander à celui à qui les mérites de sa mort sont communiqués, et pour qui il l'a payée, mais qu'il la reçoit comme membre et comme imitateur de Jésus-Christ. Le Prophète royal a grand sujet de chanter de sa mort : « Pretiosa in conspectu « Domini mors sanctorum ejus (Ps. 115, 15) : La mort « des saints et des élus est précieuse devant Dieu, » parce que ce n'est plus tant un châtiment plein d'ignominie qu'une imitation glorieuse de la mort de son fils.

En effet, comme, suivant la doctrine de saint Paul et l'interprétation de tous les Pères, « le salut, la pré« destination et tout l'honneur des élus sont fondés sur « la ressemblance qu'ils auront avec Notre-Seigneur : « Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri ima« ginis filii sui (Rom., 8, 29) ; » et que sa mort a été l'action la plus excellente qu'il fit jamais, par laquelle il a plus hautement glorifié son Père, il s'est offert comme victime pour l'apaiser, il a mérité la prédestination et le salut de tous les prédestinés, et leur a témoigné, par les preuves les plus fortes et les plus irréprochables qu'il était possible, le parfait amour qu'il leur portait ; il n'y a point d'apparence, quand ils auraient assez de force pour se défendre de la mort et que Dieu voudrait les en dispenser, qu'ils ne l'imitent en une chose si grande et si importante, qui est la cause de toutes les liaisons qu'ils ont et qu'ils auront jamais avec lui, et la source de tout leur bonheur ; et que lui étant mort pour eux, eux ne meurent aussi pour lui, afin de lui ressembler et de s'offrir à son exemple dans leur mort en sacrifice à l'honneur de son Père et au sien. Car, comme dit sagement saint Ambroise : « Quid

« præstantius quàm fieri Christi hostiam (lib. de Bono « mortis, cap. 3) ? Qu'y a-t-il de plus noble et de plus « relevé que de mourir en qualité d'hostie de Jésus-« Christ ? »

En attendant qu'ils puissent le faire et acquérir cette ressemblance de mort corporelle avec Notre-Seigneur, ils en pratiquent une autre très-excellente par la mort de leurs esprits, où ils lui présentent journellement des sacrifices fort agréables et disent avec saint Paul : « Quotidie morior (1 Cor., 15, 15) : Je meurs « tous les jours, » non pas selon le corps, mais selon l'esprit. « Quid, dit saint Ambroise, in hac vita aliud « justi agunt, nisi ut exuant se hujus corporis conta-« gionibus, renuncient voluptatibus ? nonne igitur « unusquisque in hac vita positus speciem mortis imi-« tatur (lib. de Bono mortis, cap. 3) ? A quoi les justes « s'emploient-ils en cette vie, sinon à se dépouiller « de leurs corps, à détacher leurs affections de toutes « les choses sensuelles et renoncer aux voluptés ? Par « ce moyen ne vont-ils pas mourant et exprimant en « eux l'image de la mort ? » Mort heureuse, que l'Apôtre, suivant l'interprétation de saint Ambroise, appelle la mort de Jésus, parce que Jésus veut que nous mourions premièrement de cette mort de l'esprit, avant que nous mourions de celle du corps, et parce qu'elle s'exerce sur son modèle. Or, voici les effets qu'elle produit en ceux qui en meurent.

Comme la mort corporelle prive un homme de ses richesses, de ses honneurs, de sa femme, de ses enfants, de ses parents, de ses amis et de toutes les créatures, et encore de soi-même, tant pour le corps, le faisant entièrement mourir avec tous ses membres et avec tous ses sens, de sorte qu'après les yeux ne voient plus, les oreilles ne peuvent plus ouïr, ni les autres sens exercer leurs fonctions, que pour l'âme, car la mort ne laisse pas de porter son

coup jusque-là, avec différence pourtant. Quand les âmes sont corporelles et tirées des immondices de la matière, comme celles des bêtes, la mort d'un même coup les fait mourir aussi bien que leurs corps. Lorsqu'elles sont spirituelles et par conséquent immortelles, comme celles des hommes, elle ne les tue pas parce qu'elle n'a point de puissance ni de juridiction sur elles, mais seulement les sépare de leurs corps et les délivre de la captivité où elles y étaient détenues, pour les mettre en liberté et les faire vivre comme des esprits purs. De même la mort spirituelle des justes, dont nous parlons, fait mourir leurs âmes à l'amour déréglé des biens, des dignités et de toutes les choses créées qui sont extérieures, et de plus à elles-mêmes, c'est-à-dire aux affections animales et vicieuses qui s'élèvent en l'homme; et pour les raisonnables, comme boire, manger, dormir dans la nécessité, s'aimer soi-même, elle ne les lui ôte point, parce qu'elles sont bonnes de leur nature, mais elle les élève au-dessus de la concupiscence de la chair et les purifie de tous les sentiments de la nature corrompue, pour faire ces actions raisonnables de soi, non pas avec passion, mais avec raison et avec des intentions très-pures.

Nous pourrions ajouter bien des choses pour montrer encore plus précisément que Notre-Seigneur a vaincu la mort et comment, d'après l'opinion de quelques théologiens[1], le péché originel étant lavé et effacé par les eaux du baptême, c'est-à-dire par les mérites de Notre-Seigneur, l'obligation de toutes les peines dont il nous rend redevables à la justice divine est conjointement éteinte; de sorte que, si un enfant baptisé vient à mourir, la mort, non plus que les autres misères qui lui servent d'avant-courrières, n'est pas un supplice qu'il souffre pour le péché de son premier père,

[1] Vasquez, in 3 part., tom. 2, dis. 156, cap. 3; Ruisto, de prædest., dis. 14, sect. 7 et 8; Luc. Pinelli, de altera vita, lib. 1, cap. 7.

dont il l'a fait aussi bien son héritier que de son être, mais une pure défaillance de notre nature et des infirmités inévitables à un corps formé comme le nôtre.

Pour l'éclaircissement de cette doctrine on peut apporter la comparaison d'un roturier, qui premièrement par la qualité de sa naissance payerait la taille, puis en serait exempt par le roi pour dix ans en reconnaissance d'un service agréable qu'il lui a rendu ; et après cinq ans de jouissance de ce privilége, s'écartant de son devoir et offensant le roi, y serait remis ; et enfin les dix ans expirés, continuerait de la payer. Parce que le premier payement que cet homme fait de la taille est en lui nature, d'autant qu'il est né avec cette sujétion ; l'exemption qu'il en reçoit du roi est grâce ; le second payement lui tient lieu de punition ; et le troisième est de nouveau nature, parce qu'il va retrouver son berceau et le fait rentrer dans l'obligation de son origine.

Ainsi pour les hommes, si Dieu nous eût créés « in « puris naturalibus, » comme l'on parle, c'est-à-dire s'il ne nous eût communiqué que l'être simple de la nature, sans nous élever plus haut, ni à la grâce ni à la gloire, il n'y a point de doute que, comme nous eussions été mortels pour avoir un corps fait d'un assemblage qui ne peut pas toujours durer, et composé de pièces essentiellement périssables, nous fussions aussi tous morts ; comme encore nous eussions ressenti les autres incommodités corporelles dont maintenant nous sommes atteints ; et de plus, les spirituelles, et en particulier ce déréglement des puissances qui nous travaille si fort, et cet aiguillon du péché qui n'est autre chose que l'inclination de nos sens à rechercher et poursuivre leurs objets sensibles, sans considérer si cette recherche, cette poursuite est selon ou contre la raison, si elle est conforme à la volonté de Dieu, auteur de la nature, ou si elle lui est opposée, n'étant

pas capables d'user de cette considération et de faire ce discernement. Et comme souvent il arrive que nos sens se portent à leurs objets contre les lois de la raison et de Dieu, où consiste le péché, quand la volonté, sans user de l'autorité et de l'obligation qu'elle a de les régler, consent qu'ils fassent ce qu'ils désirent; de là vient qu'on appelle cette inclination de nos sens l'aiguillon du péché. Elle se retrouve la même chez les autres animaux, et n'est point pourtant qualifiée de ce nom et ne leur est point blâmable, parce qu'elle n'y a point de raison ni de loi supérieure qu'elle doive suivre, sa juridiction venant à décliner et enfreindre sa direction, sans qu'on puisse lui reprocher qu'elle fait mal, parce qu'elle fait contre la règle et les ordres qui lui sont donnés. De sorte que quand on dit que notre nature est maintenant corrompue, cela ne doit pas s'entendre, comme si Dieu, pour châtier le péché du premier homme, l'avait jetée dans une corruption effective, et lui avait fait des blessures positives et réelles, mais seulement qu'il l'a dépouillée d'une grâce qui l'empêchait de se corrompre, à quoi de soi elle a de la pente. Voilà pour le premier état.

Le second, dans lequel nous avons en notre premier père été créés, est celui d'innocence, où Dieu avec la justice originelle, avec le fruit de vie et avec la veille continuelle d'une providence extérieure empêchait les maladies et la mort d'agir sur nous, et tenait la partie inférieure parfaitement soumise à la supérieure, le tout dans une exacte et admirable justesse.

Le troisième est l'état du péché, qui nous a malheureusement ravi tous ces biens.

Et le quatrième est celui auquel nous nous trouvons maintenant, que Notre-Seigneur a par ses mérites obtenu pour nous le pardon du péché, et satisfait pour les peines dont il nous rendait dignes.

Au premier état la mort et les autres souffrances

n'eussent été que des suites nécessaires de notre nature qui est ainsi faite, et des apanages de notre mortalité. La paix, les délices et l'immortalité du second étaient grâce. Le retour de ces maux dans le troisième nous servait de châtiment. Et au quatrième, comme le péché et ses peines sont éteints, si maintenant nous mourons, si nous sommes malades et si nous ressentons d'autres incommodités, ce n'est plus châtiment, mais c'est que nous sommes retournés au premier état de notre nature, qui est de soi sujette à ces misères. Voilà la théologie de ces docteurs, qui est belle et agréable.

J'incline pourtant davantage à l'opinion commune, qui soutient que la mort et les autres choses affligeantes dont nous avons parlé sont en nous les restes du péché d'Adam, quoiqu'il y soit effacé, et les châtiments que Dieu en tire encore pour un certain temps de sa postérité. J'ajoute de plus que c'est une chose bien plus honorable à Dieu, bien plus utile pour nous, et qui nous lie plus étroitement à Notre-Seigneur de les prendre et de les porter dans ce sentiment, que si nous les recevions comme découlant seulement de la nature. Elles sont bien plus belles avec ce visage de peines, parce qu'on y voit reluire les traits et les rayons de la Divinité, en ce qu'elles nous découvrent avec un grand éclat le souverain pouvoir que Dieu a sur nous, la haine extrême qu'il porte au péché et les effroyables rigueurs de sa justice.

Elles nous sont bien plus utiles, parce qu'elles nous fournissent une occasion continuelle, non pas cherchée bien loin, mais toute trouvée et prise en nous, de craindre Dieu et de nous humilier devant la grandeur de son adorable majesté. « Homo, dit saint Augustin, « circumferens mortalitatem suam, circumferens tes- « timonium peccati sui, et testimonium, quia super- « bis Deus resistit (lib. 1 Confess., cap. 1) : L'homme

« qui porte partout les misères de sa naisssance, les « semences de sa mort et le reproche de son péché, sert « d'une éclatante preuve à cette vérité que Dieu ré- « siste aux superbes et qu'il les humilie. »

Et enfin elles nous lient davantage à Notre-Seigneur, parce que comme les afflictions du corps et de l'esprit dont il était capable et qu'il a voulu souffrir ont été en lui des peines et des châtiments, non pas pour ses péchés, mais pour les nôtres; ainsi nous avons de la ressemblance avec lui, et ce nous est un bien plus grand honneur si les nôtres ont la même couleur que les siennes, et sont des punitions pour nos péchés et non point de simples effets de notre nature.

De sorte que là où dans la première opinion elles ne sont que naturelles, dans la seconde elles sont divines. Ce ne sont point des châtiments tout crus, mais des châtiments de ressemblance avec ceux de Notre-Seigneur, qu'il ennoblit, qu'il bénit, qu'il sanctifie et déifie avec les siens, et ensuite elles sont sans comparaison plus estimables et plus glorieuses.

Donc, pour revenir à notre sujet et remonter à la source, comme la mort de Notre-Seigneur a vaincu la mort et lui a ôté tout le pouvoir qu'elle avait de nous nuire, nous a donné la vie, nous a sauvés et nous a fait tant de bien, il est très-raisonnable que nous ayons de grands sentiments pour elle et que nous l'honorions avec des devoirs tout particuliers. Or, il n'est point de meilleur moyen d'exécuter ce très-juste dessein, que de faire profession pendant quelques jours de révérer et d'aimer singulièrement cette mort, de faire toutes nos actions par respect et par hommage que nous voulons lui rendre, et nous préparer à la nôtre pour la recevoir dans l'esprit et dans les dispositions dans lesquelles Notre-Seigneur a reçu la sienne.

SECTION VI

ORDRE DE CET EXERCICE.

I. Offre des trois jours. — II. Œuvres pénibles. — Visites du Saint-Sacrement. — Oraisons mentales. — Vocales.

On pourra donc chaque mois prendre trois jours pour les employer à cet exercice, les ordonnant de telle sorte que le dernier tombe un jour de communion. Et à cet effet il sera bon que ce soient les derniers vendredi, samedi et dimanche du mois, puisque aussi le vendredi et le samedi sont des jours consacrés à la mémoire de la mort de Notre-Seigneur, et que ce fut le dimanche qu'il commença à vivre une vie nouvelle. Cet exercice tend à produire en nous la vie.

I. Pendant ces trois jours il faudra offrir dès le matin toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses œuvres à la divine Majesté, pour obtenir par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur, par les intercessions de la sainte Vierge et de tous les bienheureux, la grâce efficace de bien mourir et de n'être point retardé s'il y a moyen, après notre mort, de sa vue et de la jouissance de notre souverain bien.

II. On pourra à cette fin faire quelques pénitences, quelques aumônes, et à même dessein quatre visites chaque jour au saint Sacrement pour y faire sa prière, deux avant le dîner et deux après, afin qu'animés et piqués de la présence corporelle du Fils de Dieu qui réside en cet adorable mystère, on prie avec plus d'ardeur.

A la première, on s'adressera à la très-sainte Trinité : premièrement, au Père éternel, le suppliant par les mérites de l'humanité sainte de Jésus-Christ son Fils, et particulièrement de toutes les faiblesses qu'il a voulu prendre pour nous, qu'il lui plaise de nous fortifier de sa toute-puissance à cette heure dernière. Secondement, on

s'adressera au Fils, le priant qu'il nous illumine alors de sa divine sagesse, dissipant toutes les ténèbres et toutes les obscurités dont notre esprit pourrait être investi ; afin que nous ne nous laissions point tromper par les ruses de notre ennemi. Troisièmement, au Saint-Esprit, le conjurant d'embraser notre volonté de son amour pour la rendre ferme et constante à vouloir et aimer le bien jusqu'au dernier soupir, et de consumer et détruire dans ses feux divins ceux de toutes les créatures dont notre cœur pourrait encore avoir quelque chaleur. On pourra dire pour cela par trois fois aux trois divines personnes ces paroles, pourvu qu'on les goûte:

« Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
« Fili, sapientia æterna, miserere nobis.
« Spiritus sancte Deus, miserere nobis. »

A la seconde, on s'adressera à Notre-Seigneur crucifié, le regardant en cet état où il a négocié et assuré notre salut, et le suppliant de nous faire la grâce que nous puissions former notre mort sur le modèle de la sienne; parce que comme nous ne pouvons vivre bien si nous ne vivons dans l'esprit de Jésus, et en quelque façon comme lui, ainsi nous ne pouvons bien mourir si nous n'entrons dans les dispositions intérieures avec lesquelles il est mort.

A la troisième, on ira à la sainte Vierge comme à notre bonne mère et puissante avocate, la priant qu'il lui plaise d'assister à notre mort comme elle assista à celle de son Fils, et de prendre en ce temps de notre plus grande nécessité un soin tout spécial de nous, lui disant avec la plus ardente affection qui nous sera possible :

Maria, mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et horâ mortis suscipe.

Et si on dit le chapelet, il faudra particulièrement appuyer et s'arrêter sur ces paroles de l'*Ave Maria :* « Et in hora mortis nostræ, » qu'il sera utile de redoubler parfois, afin que l'esprit y fasse plus d'attention et s'en pique davantage.

A la quatrième, on suppliera saint Michel et tous les anges, saint Joseph et tous les saints qui sont au ciel de nous aider dans ce dernier moment de leurs prières et de leurs charitables assistances, afin que par leur moyen nous puissions être admis en leur bienheureuse compagnie pour adorer, glorifier et aimer Dieu avec eux à jamais. Et on se souviendra de s'adresser aussi à son ange gardien et aux saints auxquels on a plus de dévotion.

Les méditations pendant ces trois jours se prendront dans le livre de nos méditations ou dans d'autres, et seront de la mort, de ses propriétés, de ses effets, de l'étrange oubli et de la prodigieuse insensibilité dans laquelle les hommes vivent d'une chose si importante, du jugement particulier, du jugement général, de l'enfer, du purgatoire, du paradis ; parce que tout cela dépend de la qualité de la mort et en montre évidemment la conséquence.

Ceux qui auront le loisir pourront réciter l'office des morts, comme aussi quelquefois les litanies et les autres prières que l'on dit à l'agonie, les accommodant à soi, tant pour soulager les défunts en leurs peines et mériter leurs secours quand il plaira à Dieu de disposer de nous, que pour tenir son esprit durant ces jours imbu des pensées salutaires de la mort.

AU PREMIER JOUR.

I. Il faut faire ses actions comme si c'étaient les dernières. — II. Avec des actes de foi. — III. Avec des demandes.— IV. Et des actes d'espérance.

I. Le premier jour sera destiné à faire toutes nos actions comme si c'étaient les dernières de notre vie, tâchant de les assortir de toutes les circonstances intérieures et extérieures qui peuvent les rendre parfaites, et comme nous les ferions si nous avions une assurance infaillible de mourir ce jour-là.

En ce même jour il faudra produire les actes de trois vertus, de la foi, de la religion par des demandes et de l'espérance.

II. Et premièrement de la foi, croyant fermement sans douter, et simplement sans éplucher, tous les articles de notre foi et toutes les vérités que nous enseigne notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, protestant solennellement avec sainte Thérèse que nous voulons vivre et mourir vrais enfants de l'Eglise, et désavouant avec horreur toutes les pensées que notre ennemi pourrait nous suggérer à notre mort au contraire. Il sera bon à cette fin de réciter posément et avec un esprit de foi vive et un parfait consentement intérieur le symbole des apôtres, d'autres fois celui de Nicée qui se dit à la messe, parfois celui de saint Athanase, et quelquefois faire la profession de foi comme elle est marquée dans le mortuaire.

III. Secondement, considérant la conséquence infinie de la mort, il faudra demander avec toutes les affections possibles à Dieu et à Notre-Seigneur la grâce efficace de bien mourir, suppliant et conjurant le Père des miséricordes, par tout ce qui peut l'émouvoir, de nous aider et de nous couvrir de sa protection particu-

re contre les embûches et les assauts de tous nos ennemis à ce dernier passage et en ce grand moment, duquel dépend notre éternité, l'assurant dès à présent que si nous sortons victorieux de ce terrible combat, nous lui en donnerons toute la gloire et en rendrons éternellement hommage aux mérites de son cher Fils notre Seigneur, comme aussi de tout le bien que nous avons jamais fait et que nous ferons le reste de notre vie; le suppliant encore qu'il bénisse notre maladie, qu'il se glorifie en elle et par elle, et qu'il ne permette pas que les douleurs nous accablent jusqu'à ce point que nous le mettions en oubli, mais qu'il nous donne la force d'élever notre cœur à lui par un amour sincère, et d'occuper en lui doucement notre pensée, de porter notre mal avec patience, et comme il le veut, sans faire ni dire rien qui soit tant soit peu contre la vertu et sa divine volonté, sur le modèle que nous en a donné Notre-Seigneur souffrant en croix.

IV. Troisièmement, après avoir demandé ces grâces à Dieu, il faudra les espérer de sa bonté et des mérites de notre Rédempteur, lui disant : C'est, ô mon Dieu, sur l'abîme de vos miséricordes infinies et sur la passion et la mort de votre Fils crucifié pour moi, de qui vous m'avez donné les mérites, que je m'appuie et que j'espère le pardon de mes péchés, votre secours paternel en ma maladie et en ma mort, et le grand don de la persévérance finale. Vous pourrez à ce dessein vous servir pour lors utilement de quelque verset de David, comme de ceux-ci :

« In te, Domine, speravi; non confundar in æter-
« num.

« Adjutor et susceptor meus es tu; et in verbum
« tuum supersperavi.

« Suscipe me secundum eloquium tuum et vivam,
« et non confundas me ab expectatione mea (Ps. 30, 2;
« 118, 114 et 116). »

Et semblables.

« O Seigneur! vous savez que j'ai mis mon espé-
« rance en vous, et que je m'y assure tout à fait; et
« je crois fermement que je n'en recevrai jamais de
« confusion ni de honte.

« Vous êtes mon appui et mon recours, je me suis
« confié inébranlablement en votre parole incarnée,
« qui est votre Fils mon Seigneur, et en votre pro-
« messe, suivant laquelle je vous supplie de me rece-
« voir, afin que je vive éternellement avec vous, et de
« ne me point tromper en mon attente. »

AU SECOND JOUR.

I. La confession. — II. Avec une revue. — III. Et des actes de contrition et demandes de pardon. — IV. Extrême-onction.

I. Le second jour sera employé à faire notre confession, comme si c'était la dernière; on pourra, si l'on veut, faire un petit recueil des fautes plus notables de tout le mois. Mais le principal sera de former de grands actes de regret de tous les péchés et de tous ceux de la vie passée, que l'on déplorera devant Dieu avec un cœur vraiment repentant et touché d'une contrition extraordinaire, lui en demandant très-humblement pardon, et proposant avec une résolution déterminée de les réparer à l'avenir par une meilleure vie. On s'occupera ce jour aux actions suivantes :

II. En une revue de son intérieur et de son extérieur, pour voir si nous n'avons point quelque chose où il faille plus particulièrement penser pour assurer l'affaire de notre salut. Et puis si nous ne reconnaissons point dans le fond de notre âme quelque vice secret, quelque mauvaise habitude, quelque aversion de quelqu'un, ou quelque attache à quelque chose créée, qui puisse nous inquiéter et nous troubler à l'heure de notre mort, pour y mettre ordre dès à présent. Et

enfin quelle a été la disposition, la conduite de notre esprit pendant tout ce mois, si nous avons avancé ou reculé dans les voies de Dieu, et particulièrement dans l'acquisition des vertus que nous nous étions proposées. La prière que faisait David peut ici bien nous servir : « Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum « dierum meorum quis est : ut sciam quid desit mihi : « Seigneur, donnez-moi la lumière pour connaître « l'heure de ma mort et combien j'ai encore de jours « à vivre, afin que je sache, par les recherches et les « examens que je ferai, ce qui me manque pour être « prêt à ce passage. »

III. A produire des actes de contrition et des demandes du pardon de nos péchés, disant et redisant avec un grand sentiment quelqu'un de ces versets :

« Miserere meî, Deus, secundum magnam miseri- « cordiam tuam. Et secundum multitudinem misera- « tionum tuarum dele iniquitatem meam.

« Tibi soli peccavi, et malum coram te feci.

« Cor contritum et humiliatum, Deus, non despi- « cies.

« Averte faciem tuam à peccatis meis, et omnes ini- « quitates meas dele (Ps. 50).

« Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne « memineris (Ps. 24).

« Non intres in judicium cum servo tuo, quia « non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens « (Ps. 142) :

« O Dieu, mon Seigneur ! ayez pitié de moi selon la « mesure de votre grande miséricorde ; et suivant la « multitude innombrable de vos compassions et de vos « bontés, pardonnez-moi mes péchés.

« Il est vrai, j'ai été bien malheureux de vous offen- « ser en votre divine présence, mais recevez pour sa- « tisfaction un cœur qui en est extrêmement repentant « et une âme noyée dans l'amertume de ses fautes, qui

« est le plus agréable sacrifice que je puisse vous offrir.

« Détournez vos yeux de tous mes péchés, et effacez « les pour jamais. Ne vous souvenez-vous plus de ceux « de ma jeunesse, que j'ai commis plus par inconsidéra « tion que par malice, et tant pour les uns que pour les « autres n'entrez point en jugement avec votre servi- « teur, car il ne se trouvera point d'homme qui puisse « se justifier devant votre tribunal, si vous voulez le « traiter à la rigueur. »

IV. Et pensant au sacrement de l'extrême-onction que l'on doit recevoir, il faudra faire des actes de douleur pour les fautes commises en tous nos sens et en tous nos membres, offrant au Père éternel en réparation la gloire et l'honneur que son cher Fils lui a rendus par chacun de ses membres et de ses sens, et le suppliant par leurs mérites de vouloir verser ses grâces et ses bénédictions sur les nôtres; afin qu'étant désormais morts au monde ils ne vivent plus qu'une vie de pureté et d'innocence à sa louange et à son amour.

AU TROISIÈME JOUR.

I. Communion par forme de viatique. — II. Avec les actes e conformité. — III. De respect. — IV. D'hommage. — V. D'obéissance. — VI. D'amour. — VII. De zèle et de l'honneur de Dieu. — VIII. De demandes. — IX. De remercîments. — X. Des désirs de voir Dieu. — XI. Et de voir Notre-Seigneur. — XII. Lavement du mort. — XIII. Le suaire. — XIV. Le tombeau. — XV. Personne morte au monde.

Le troisième jour, au premier point de notre réveil, il faudra nous représenter que le jour du Seigneur est venu, que nous devons comparaître devant sa divine Majesté, et là-dessus nous lever avec promptitude, nous figurant que notre bon ange nous dit ces paroles :

« Ecce sponsus venit, exite obviam ei (Matt., 25, 6) :

« Voilà l'époux qui vient, allez au-devant de lui » la lampe allumée dans la main.

I. La communion de ce jour sera par forme de viatique avec une préparation et une dévotion toutes particulières, priant Notre-Seigneur qu'il lui plaise par ses mérites infinis de purifier notre âme de tous ses péchés, de l'enrichir et de l'orner de toutes les vertus et la parer de ses dons, afin qu'elle puisse se présenter devant lui avec bienséance. C'est la prière que faisait sainte Gertrude, lorsqu'elle célébrait la commémoration de sa mort.

Etant sur le point d'aller à la sainte table, nous supplierons la glorieuse Vierge qu'elle nous fasse la faveur de nous accompagner en cette action, de nous mener à son Fils et de nous le rendre propice, comme aussi tous les saints, et ceux particulièrement pour qui nous avons plus de dévotion.

L'action mémorable du grand archevêque de Bourges, saint Guillaume, peut ici nous servir de modèle. Son historien (Sur., 10 januar.) raconte qu'étant au lit de la mort et ayant reçu fort dévotement le sacrement de l'extrême-onction, il demanda avec des ardeurs non pareilles celui de la très-sainte eucharistie, afin que fortifié de son secours il fît heureusement son voyage et mît en fuite tous ses ennemis. A sa demande on va le chercher, et du plus loin qu'il entendit venir son Créateur et son Seigneur, ramassant tout ce qui lui restait de vigueur, il se jette aussitôt à bas de son lit, comme s'il n'eût point eu de fièvre, et va à grands pas au-devant de lui, tous les assistants demeurant merveilleusement étonnés à cause de son extrême faiblesse; mais l'amour qu'il portait à ce divin Seigneur, plus puissant que la mort, lui fournissait des forces. Etant arrivé, il s'agenouille devant lui, et fondant en larmes l'adore avec des sentiments inexplicables, et afin de pouvoir fléchir les genoux plusieurs fois et lui réitérer ses adorations, il se faisait relever de temps en temps. Ensuite il lui recommande de toute

l'affection de son cœur ce dernier combat où il allait entrer, et du succès duquel dépendaient toutes ses victoires, et le supplie d'achever lui-même de le purifier, afin que son ennemi ne trouvât rien en lui où il pût le prendre. Sa prière qui fut longue, et toujours à genoux, étant finie, mettant les bras en croix et levant les yeux au ciel, il prit le corps de Notre-Seigneur avec une vive contrition de ses péchés qui n'avaient été que bien légers, et avec une humilité très-profonde, et puis, tout joyeux et rempli d'un nouveau courage pour avoir en soi un puissant défenseur contre son adversaire, un guide fidèle de son voyage et un magnifique rémunérateur de ses actions, il se fit reporter par les siens dans son lit, où peu après il rendit sa très-sainte âme.

Après avoir reçu Notre-Seigneur et produit les actes de foi, d'adoration, de remercîment et les autres ordinaires, il faudra exercer ceux-ci particuliers à cet exercice :

II. De conformité de notre volonté à celle de Dieu pour notre mort, lui disant d'une grande affection avec Notre-Seigneur :

« Non mea voluntas, sed tua fiat (Luc., 22, 42).

« Ita Pater, quoniam sic fuit placitum ante te (Matth., « 11, 26).

« Que votre volonté s'exécute et non pas la mienne.

« Oui, mon Père, qu'il soit ainsi fait, puisque c'est « votre plaisir; » vous voulez que je meure, c'est un arrêt définitif que vous avez prononcé contre moi; je veux donc mourir, puisque vous le voulez. Oui, je le veux, et j'embrasse cette volonté que vous avez contre ma vie, et dans toutes ses circonstances, et pour le temps, et pour le lieu, et pour la qualité. Soit que vous vouliez que je meure cette année, ou la suivante, ou dans dix ans, ce mois, cette semaine, ce jour, cette heure, cette minute, quand il vous plaira que je meure,

je veux mourir, pas plus tôt ni plus tard d'un moment; soit aussi dans la maison ou aux champs, dans mon lit ou dans une forêt, d'une mort lente ou subite, naturelle ou violente, honorable ou ignominieuse, quelle qu'elle soit et que vous l'ayez ordonnée, pourvu qu'elle m'arrive ayant l'honneur d'être en votre grâce, je la reçois, et dès maintenant je l'accepte et je n'en voudrais pas une autre.

III. Je me soumets et je m'abandonne absolument à tous vos jugements, les approuvant, les honorant et les adorant avec tous les respects et avec toutes les affections de mon âme, et vous disant le mieux que je puis dans l'esprit et le sentiment de votre Fils :

« Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te :

« Oui, mon Père, qu'il soit ainsi, puisque vous le « voulez. »

IV. J'accepte ma mort par révérence et par hommage que je veux rendre à la sienne, qu'il accepta pour moi dès le premier moment de sa vie, et il continua cette acceptation toujours depuis.

V. Je la reçois à son exemple en esprit d'obéissance, désirant que le dernier usage de ma liberté soit une action parfaite de cette vertu, pour honorer ce dernier acte souverain qu'il en produisit, mourant en croix tête baissée pour vous obéir.

VI. Je la prends encore comme lui, en esprit de votre amour, dont le plus grand témoignage est de mourir pour vous, prétendant vous donner ma vie, pour vous montrer, par le don que je vous fais de la chose la plus chère que j'aie naturellement, combien je vous aime, et pour aller m'unir à vous, afin de vous aimer et de vous glorifier à jamais.

VII. Je la reçois enfin par zèle de votre honneur comme une amende honorable que j'ai envie de faire devant votre divine Majesté, devant les anges, les hommes et devant toutes les créatures, et comme un

juste supplice que je veux subir en réparation de toutes les injures que je vous ai faites, et pour vous rendre par ma mort, autant que je puis, la gloire que je vous ai ôtée pendant ma vie.

VIII. C'est pourquoi faites-moi la grâce de la recevoir comme je dois et comme vous voulez, et mettez-moi dans les dispositions nécessaires pour exécuter, en la recevant, avec excellence tous ces desseins. Bénissez et sanctifiez-la par les mérites de celle de votre Fils, et que la divine parole qu'il dit sur la croix : « Pater, « dimitte illis : Père, pardonnez-leur, » m'obtienne de vous une indulgence plénière de toutes mes offenses, exerçant envers moi les compassions d'un père touché de pitié pour son fils. Que la brûlante soif qu'il a eue de votre gloire et de mon salut, et qu'il exprima, disant : « Sitio, j'ai soif, » répare toutes mes froideurs passées et allume en mon cœur un désir tout nouveau et très-ardent de vous glorifier. Que les paroles qu'il proféra pour vous recommander son âme au sortir de son corps vous excitent à recevoir la mienne entre les bras de votre miséricorde au dernier soupir de ma vie ; et disant : « Consummatum est, tout est consommé, » que vous consommiez et accomplissiez parfaitement en moi, avant que je meure, toutes les prétentions que vous avez sur moi pour votre service et pour votre honneur. Que l'eau qui coula de son côté sacré me lave de mes ordures, et que je me cache dans son cœur percé pour moi comme en un lieu de refuge et un asile assuré, pour éviter le juste courroux de votre justice que j'ai tant de fois irritée par mes crimes.

« Absconde me in tabernaculo tuo ; in die malorum « protege me in abscondito tabernaculi tui. (Ps. 26, 5) :

« Cachez-moi, ô mon Dieu, en ce jour, auquel il y « aura plus de danger de tomber dans l'abîme des « maux, et auquel les méchants feront leurs plus grands « efforts pour m'y précipiter et me perdre, cachez-moi

« dans votre tabernacle, » qui est le cœur amoureux de votre Fils mon Sauveur ; mettez-moi à couvert dans ce divin sanctuaire et dans ses plaies sacrées contre tous les traits et toutes les embûches de mes ennemis.

« Tu es qui extraxisti me de ventre; spes mea ab « uberibus matris meæ; in te projectus sum ex utero, « ne discesseris à me (Ps. 21, 10, 11).

« Mirifica misericordias tuas qui salvos facis spe- « rantes in te.

« A resistentibus dexteræ tuæ custodi me, ut pu- « pillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege me « à facie impiorum (Ps. 16, 7, 8) :

« C'est vous qui êtes mon unique soutien dès mon « enfance, qui m'avez fait sortir du sein de ma mère « en ce monde visible, où vous avez pris soin de moi, « ne me quittez pas maintenant. Faites éclater sur moi « vos plus grandes miséricordes, ô vous, qui d'un bras « tout-puissant secourez tous ceux qui espèrent en « vous. Conservez-moi comme la prunelle de vos yeux « contre ceux qui vous résistent et qui veulent ren- « verser le dessein que vous avez de me sauver ; met- « tez-moi sous les ailes de votre protection, me tenant « là en sûreté à l'encontre de tous les impies qui pour- « suivent ma ruine et veulent me séparer de vous. »

On pourra employer les prières et les paroles dont les saints ont usé à leur mort. Voici entre autres celles de deux, et qui serviront pour tous. Premièrement, celles du grand saint Eloi, évêque de Noyon, qui au rapport de saint Ouen, archevêque de Rouen, son contemporain et son ami, se voyant près de mourir, levant les mains et les yeux au ciel, fut longtemps à prier Dieu seulement d'esprit, et puis y ajoutant la parole, lui dit : Enfin, Seigneur, vous donnez à votre serviteur la liberté de sortir de ce monde pour aller à vous; souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous m'avez formé de terre et que je ne suis qu'un ouvrage d'ar-

gile, et sur cette pensée traitez-moi avec pitié, et n'entrez point en jugement avec votre serviteur infirme. Souvenez-vous de moi, ô Jésus-Christ, Sauveur des hommes, qui seul êtes sans péché, pour me pardonner les miens, et, m'affranchissant de la dure captivité de mon corps, donnez-moi l'entrée là-haut dans votre royaume. Vous avez toujours été mon protecteur, je vous confie pour cela mon âme; je sais que je ne suis pas digne de jouir du bonheur de votre vue, mais vous savez aussi que mon espérance a toujours été fondée sur votre miséricorde, et que je n'ai jamais vacillé dans votre foi, en la confession de laquelle et en l'adoration de votre saint nom je veux mourir et rendre le dernier soupir. « Suscipe ergo me secundum « magnam misericordiam tuam, et non confundas me « ab expectatione mea. Aperi mihi properanti januam « vitæ, et principes tenebrarum non occurrant mihi, « nec conturbent me potestates aeris hujus, sed cle- « mens dextera tua protegat me, et tua potentia me « defendat, manusque tua deducat me in locum refri- « gerii, et vel in ultimam mansionem ex iis, quas « præparasti servis tuis timentibus te : Accueillez-moi « donc, ô Jésus mon Sauveur, selon votre grande mi- « séricorde, et ne me faites point recevoir de confusion « dans l'attente et la parfaite confiance que j'ai mises « en vous ; je vais à vous le plus vite que je puis, ou- « vrez-moi la porte de la vie, et ne permettez pas que « les princes des ténèbres s'opposent à mon passage, « mais que votre main droite me protége contre eux, « et votre puissance m'en défende et me conduise au « lieu de votre repos, quand je ne devrais y être qu'en « la dernière demeure de celles que vous avez prépa- « rées à ceux qui vous craignent. » Après ces mots il rendit l'âme.

Les secondes sont celles de saint Laurent Justinien. Bernard Justinien, son neveu, raconte en sa vie qu'il

a écrite élégamment et judicieusement ce qui suit : Ce très-saint et premier patriarche de Venise ayant atteint l'âge de soixante-quatorze ans, disait souvent dans le grand désir qu'il avait de mourir : « Quam libenter « abirem, si Domino placeret : Oh ! que je partirais « volontiers de ce monde et que je mourrais de bon « cœur, si c'était le plaisir de Dieu. » Et ayant assurance de cette heure tant désirée, il dit à ses domestiques : C'est tout de bon maintenant, mes enfants : « Propè est sponsus, eundum ei obviam. Et sublatis « in cœlum oculis, venio, inquit, ad te, bone Jesu : « L'époux est près, il faut aller au-devant de lui. Et « levant les yeux au ciel, il dit : Oui, bon Jésus, je « vais à vous. » Et puis, après avoir reçu l'extrême-onction, s'adressant aux assistants, il leur tint ce discours : Vous me voyez, mes enfants, à l'heure dernière de ma vie et sur le point de mourir. Béni soit Dieu de ce qu'enfin cette heure est venue, parce qu'il faut nécessairement qu'elle vienne pour aller à lui et pour entrer dans notre béatitude ; si elle ne venait point, nous serions plus misérables que tous les hommes, parce que nous n'aurions pris que des travaux inutiles ni eu que des espérances vaines. Mais à Dieu ne plaise, et que nous ayons cette pensée, et que ce malheur nous arrive. « Christus pro nobis mortuus est, primi- « tiæ dormientium. Pudeat nos mortem timere, cum « Dominus noster propter nos mori voluerit : Jésus- « Christ, les prémices des dormants, est mort pour « nous. Nous devrions avoir honte de craindre la mort, « puisque celui qui est notre souverain Seigneur a bien « voulu mourir pour nous. » — « Hunc diem semper « ante oculos habui, tu scis, Domine : quanquam dum « vitam meam considero, confusio sit mihi potius ap- « pellanda quam vita. Sed in spiritu humilitatis sus- « cipe me, bone Jesu, vita et salus animæ meæ. Neque « enim in justificationibus meis prosterno preces meas

« ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis : « Non, je ne la crains point, et vous savez, mon Sei- « gneur, que j'ai toujours eu devant les yeux le jour « de sa venue, bien que quand je réfléchis sur ma vie « et que je la considère, je doive plus raisonnablement « l'appeler un désordre qu'une vie et en tirer plutôt « des sujets d'appréhension que d'assurance. Mais, ô « bon Jésus, qui êtes ma vie et le salut de mon âme, « recevez-moi dans cet esprit d'humilité et dans ce sen- « timent que j'ai de mes misères et de mon indignité, « avec lequel je vais à vous ; car je n'y vais pas, et je « ne répands point ma prière devant votre divine Ma- « jesté appuyé sur mes bonnes œuvres, mais sur vos « grandes miséricordes. » Je suis cette brebis perdue, mais recouvrée par votre grâce, qui retourne à vous, mon Pasteur. Je connais votre voix et non celle des étrangers, je vous demande cette faveur de me faire rentrer dans le bercail. Vous ne pouvez pas mépriser la supplication d'une âme qui a recours à vous, puisque vous y avez engagé votre parole et dit : « Clama- « bit ad me, et ego exaudiam eum ; cum ipso sum in « tribulatione (Ps. 90, 15) : Il me fera entendre la « clameur de sa demande, et je l'exaucerai ; je me « tiendrai avec lui dans sa tribulation et je l'assisterai. » Voici, mon Seigneur, que je crie à vous bien plus du cœur que de la bouche ; voici la tribulation toute proche et ce grand passage où il n'y a que vous seul, bon Jésus, qui puissiez me donner la main et m'aider. « Sed neque felicium spirituum sedes affectare ausim, « qui speciem intuentur sanctissimæ Trinitatis. Portio « tamen aliqua creaturæ tuæ postulat micas suavissimæ « mensæ tuæ. Nimium mihi fuerit, et heu quam ni- « mium, si subtus calceos infimi electi tui loculum « aliquem huic pusillo tuo servulo non negaveris : Ce « n'est pas que j'ose aspirer aux siéges éclatants de ces « bienheureux esprits qui contemplent de près la très-

« sainte Trinité ; je me contenterai des restes de ces « délices et des miettes qui tombent de votre table « très-magnifique. Et ce sera assez, et encore trop pour « moi, si votre bonté accorde à votre très-petit servi- « teur un petit coin sous les pieds du dernier de tous « vos élus. » Telles furent les paroles de ce saint au lit de la mort.

IX. Après il faut entrer dans les grands actes de remercîment, et dire à Dieu : Je vous rends mille et mille actions de grâces, ô mon Dieu, très-sainte et très-adorable Trinité, pour tous les biens qu'il a plu à votre bonté infinie de me faire ; pour les biens de la nature, pour la création, de ce que vous m'avez conféré un être raisonnable, capable de vous connaître, de vous adorer, de vous aimer et de vous posséder ; pour la conservation, de ce que vous m'avez donné tant d'années, tant de mois, de jours, d'heures et de moments de vie ; de ce que vous m'avez nourri, vêtu, logé ; de ce que vous m'avez donné pour mon usage votre soleil, votre feu, votre terre et toutes vos autres créatures, que je vous rends maintenant avec un cœur plein de reconnaissance et d'amour. Je vous remercie encore et avec une affection beaucoup plus grande de tous les bienfaits de la grâce, de ce que, ô Père éternel, vous m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils unique. Et vous, Fils unique, sagesse incréée, de ce que vous vous êtes fait homme, et homme de douleurs, et êtes mort avec toutes sortes de cruautés et d'infamies sur une croix pour mon sujet ; de ce que vous m'avez fait membre de votre Eglise, appelé à l'état religieux, etc. Je vous remercie aussi, ô Esprit divin, de ce que vous avez lavé avec les eaux du baptême mon âme de ses taches, l'avez sanctifiée de vos grâces, ornée de vos dons et choisie pour votre temple et pour votre demeure, et de ce que vous m'avez distribué les assistances et les secours nécessaires pour mon salut.

X. Enfin il faudra conclure par les ardents désirs d'aller voir Dieu et de s'unir à lui. Nous remarquerons auparavant que ces désirs tiennent un des premiers rangs parmi les affections dont nos cœurs doivent être touchés en cet exercice, parce qu'ils y sont très-nécessaires; car selon la grandeur du désir que l'on a d'une chose, on s'évertue et on travaille pour l'acquérir, et ainsi si nous en concevons de grands et de véhéments d'aller jouir de Dieu, ils nous porteront puissamment à pratiquer toutes les vertus, à éviter tous les péchés et à faire tout ce qu'il faut pour arriver à cette jouissance. Et si de plus ils sont si raisonnables et si justes, que sainte Brigitte eut révélation qu'il y a en purgatoire un lieu particulier où les âmes ne sont tourmentées d'aucune autre peine que de celle du désir violent et excessif de voir Dieu, pour les punir de ce qu'en ce monde elles ne l'ont pas désiré, ou du tout n'y faisant pas de réflexion, ou au point qu'elles le devaient. Cette révélation, outre l'autorité qu'elle reçut avec les autres de cette sainte au concile de Constance, est appuyée de la doctrine des pères, comme de saint Grégoire le Grand et du vénérable Bède, et d'autres docteurs modernes, et fondée sur cette bonne raison, que c'est une grande indignité et une espèce de mépris de Dieu fort blâmable et punissable, de ne point souhaiter ardemment sa compagnie et sa vue, car c'est ou parce qu'il ne le mérite point, un outrage insupportable qu'on fait à sa beauté et à ses perfections, ou parce qu'on ne le connaît pas, l'effet d'un ignorance coupable. Il faut donc avec soin nous exciter à ces ardents désirs, et allumer dans nos cœurs les flammes de ces grands souhaits, qui nous feront dire avec le Prophète royal :

« Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aqua-
« rum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit
« anima mea ad Deum fortem, vivum : Quando
« veniam et apparebo ante faciem Dei (Ps. 41, 1)?

« Comme le cerf haletant de soif désire la fraîcheur « des eaux, ainsi mon âme, ô mon Dieu, vous souhaite « et soupire après vous. Elle est altérée d'une brûlante « soif de s'unir à vous son Dieu, seul capable de la « contenter et l'unique source de tout son bonheur. « Oh ! quand me trouverai-je devant vous, pour vous « voir à mon aise dans votre beauté, dans votre ma- « jesté et dans votre gloire ? »

« Educ de custodia animam meam ad confitendum « nomini tuo (Ps. 141, 8).

« Placebo Domino in regione vivorum (Ps. 114, 9).

« Oh ! tirez mon âme de sa prison et donnez-lui « le large pour aller là-haut vous bénir, glorifier votre « saint nom et vaquer aux exercices de votre amour, « où seulement je puis le faire avec perfection. Car ce « n'est qu'en cette bienheureuse région des vivants, et « non ici-bas en cette misérable contrée des mourants, « que je puis vous plaire, » sans jamais plus vous déplaire ni jamais plus vous offenser, et vous aimer sans crainte de changement. C'est pourquoi :

« Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum, « concupiscit et deficit anima mea in atria Domini « (Ps. 83, 1) :

« O Seigneur des armées, que votre palais est aima- « ble ! que votre sainte demeure a de puissants attraits ! « mon âme languit et se pâme du violent désir qu'elle « a de la voir et d'y entrer. »

Et avec saint Augustin :

« Mater Jerusalem, civitas sancta Dei, carissima « sponsa Christi, te amat cor meum, pulchritudinem « tuam amat cor meum, pulchritudinem tuam nimium « desiderat mens mea (Med., cap. 25).

« Jérusalem, ma douce mère, sainte cité de mon « Dieu, épouse très-chère de Jésus ! mon cœur vous « aime, mon âme est ravie de vos bontés et a des pas- « sions extrêmes de les voir. »

« Beati qui habitant in domo tua, Domine, in secula « seculorum laudabunt te (Ps. 83, 5).

« O mon Seigneur, bienheureux sont ceux qui de- « meurent dans votre maison, parce qu'ils vous loue- « ront et vous aimeront à jamais ! » Je désire ardemment d'y aller pour m'occuper en ces divins exercices, et je vous conjure par toutes vos bontés de m'y appeler. Je souhaite et je demande que mon âme retourne à vous sa fin et sa béatitude, que ce petit ruisseau rentre dans son océan, ce faible rayon se rejoigne à son soleil, cet effet remonte à sa cause, cette créature se réunisse à son principe, et cet homme imparfait aille s'achever, se perfectionner et se déifier dans votre divinité.

XI. Outre le désir de voir Dieu qu'il faudra concevoir, selon ce que nous avons dit, au plus haut point qu'il nous sera possible, nous devons encore nous enflammer du désir de voir celui à l'amour et à l'honneur duquel principalement se rapporte tout cet ouvrage, Notre-Seigneur, parce que c'est, en tant qu'il est Dieu et homme, le plus digne objet de nos souhaits et de nos yeux qui soit en l'univers, sans qui nous étions perdus, qui nous a ouvert le ciel et qui est la cause de tout notre bonheur. Aussi il est appelé dans les saintes Lettres (Genes., 49, v. 26 et 10), le désir des collines éternelles et de toutes les âmes nobles et relevées, l'attente de toutes les nations, le désiré de tous les peuples, parce qu'il est aussi, dit son épouse, le tout désirable (Cant., 5, 16). L'âme donc soupirant après lui dira avec David : « Defecit in salutare tuum anima « mea (Ps. 118, 81) : Mon âme, ô Père éternel, languit « et tombe comme en défaillance, dans l'excès du désir « qu'elle a de contempler votre Fils Jésus-Christ mon « Sauveur. » Et avec saint Paul : « Cupio dissolvi et « esse cum Christo (Phil., 1, 23) : Je souhaite d'être « dégagée des liens qui me tiennent captive et sortir

« de la prison de mon corps pour être avec Jésus-« Christ. » Et s'adressant à lui-même, elle lui dira avec les termes, et si elle peut avec les affections de saint Augustin : « Dulcissime, amantissime, benignis-« sime, carissime, pretiosissime, desideratissime, ama-« bilissime, pulcherrime, quando te videbo? quando « apparebo ante faciem tuam? quando satiabor de pul-« chritudine tua? quando educes me de hoc carcere « tenebroso, ut confitear nomini tuo (Med., cap. 37)? « Très-doux, très-aimant, très-bon, très-cher, très-« précieux, très-digne de nos désirs et de nos amours, « très-beau, quand aurai-je le bien de vous voir? « quand me trouverai-je en votre présence? quand me « rassasierai-je de vous regarder et de contempler vos « beautés? quand me tirerez-vous de cette prison obs-« cure pour aller là-haut vous louer et vous glori-« fier? »

Saint Jérôme, dans cette douce pensée, appelait la mort sa sœur, son épouse, sa bien-aimée, et lui disait un peu avant de rendre l'âme : « Veni, soror mea, « sponsa mea, dilecta mea; judica mihi quem diligit « anima mea, ubi pascat Dominus meus, ubi cubet « Christus meus (Euseb., ep. ad Damas., de morte « D. Hieron.) : Venez, ma sœur, mon épouse, ma bien-« aimée, venez et montrez-moi celui que mon cœur « aime, apprenez-moi où paît mon Seigneur, où mon « Jésus repose, menez-moi là. » Et il n'y a pas si longtemps que le bienheureux Pierre de Luxembourg, cardinal, se trouvant au lit de la mort, et à l'âge de dix-huit ans, faisait ces élans amoureux à Notre-Seigneur avec des soupirs pleins de langueur et avec une affection embrasée : « O utinam! ô utinam sitio! oh! plût « à Dieu! oh! plût à Dieu! oh! qu'il me tarde, et que « les moments de cette vie misérable me semblent longs « et ennuyeux! » Oh! quand! oh! sera-ce bientôt que je jouirai de Dieu et que je verrai son Fils mon cher

Seigneur. Ajoutons ce que l'histoire raconte de saint Ignace, notre fondateur (Maff., lib. 3 Vitæ S. Ignat., cap. 3) : Le désir extrême que ce saint homme et cette âme de feu avait de voir Jésus-Christ en sa gloire, allumait dans son cœur avec des ardeurs incroyables celui de la mort; de sorte que quand il était malade, l'espérance qu'il concevait de voir bientôt cet objet aimé le privait de l'usage de ses sens et le faisait tomber en extase, non sans de notables incommodités pour sa santé, qui obligeaient les médecins de lui ordonner comme un des principaux remèdes de ses maladies de modérer ses désirs, et de détourner son esprit de la trop grande application qu'il avait à Notre-Seigneur. En effet, celui-là, comme remontrait sagement à ce propos le grand abbé saint Euroux, ne mérite point de passer pour bon serviteur, qui ne veut pas être avec son maître.

Ainsi c'est le sentiment de tous les serviteurs fidèles du Fils de Dieu et de toutes les âmes qui l'aiment que saint Jean a exprimé au chapitre dernier de son Apocalypse, en ces termes : « Spiritus et sponsa dicunt : « Veni. Et qui audit dicat : Veni. Amen, veni, Do- « mine Jesu. Le Saint-Esprit et l'épouse, qui est l'E- « glise, apprennent au chrétien, lui intérieurement et « elle extérieurement, à désirer et prier Notre-Sei- « gneur qu'il vienne pour le mener au ciel jouir à « jamais de sa bienheureuse compagnie, et que celui à « qui on fait cette leçon dise et redise : Venez, ô mon « Seigneur Jésus, venez, ainsi soit-il. »

Après avoir produit ces actes il faut rendre doucement son esprit entre les mains de Notre-Seigneur, ainsi qu'il rendit le sien entre celles de son Père, et dire avec lui :

« Pater, in manus tuas commendo spiritum meum » (Luc., 23, 40);

Lui demandant une grâce efficace pour mourir dès

maintenant à nous-mêmes et à tout ce qui n'est point lui, et ne vivre plus qu'en lui et pour lui.

XII. Et comme on lave les morts avant de les ensevelir, il faudra prier Notre-Seigneur qu'il nous lave dans son précieux sang, et la sainte Vierge dans son lait virginal.

XIII. Le suaire dans lequel nous nous ensevelirons, sera la Providence divine par un abandon absolu de nous-mêmes à sa conduite, avec résolution de recevoir de sa main sans résistance tout ce qu'il lui plaira nous envoyer, c'est-à-dire tout ce qui nous arrivera, à l'exclusion du péché seul.

XIV. Le tombeau sera la plaie du côté sacré et du cœur amoureux de Jésus.

XV. Et après il faudra se regarder comme une personne morte au monde, sur laquelle tout ce qui est d'ici-bas, siéclatant qu'il soit, ne fait plus aucune impression, et qui vit en Dieu et pour Dieu sur le modèle de Notre-Seigneur, suivant ce que dit saint Paul : « Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo « in Deo (Coloss., 3, 7) : Vous êtes morts et vous me- « nez une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Il faudra témoigner ce sentiment par la pratique des vertus que nous avons dites ci-dessus être les vrais effets de cet exercice et de la considération de la mort. Et le reste du jour on devra s'entretenir dans ces pensées, commençant un peu à goûter cette union intime qui se fait de l'âme pure avec Dieu après la mort.

LIVRE QUATRIÈME

LES PERSONNES QUI ONT FAIT UNE PROFESSION PLUS OUVERTE D'AIMER NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

AVANT-PROPOS

Je ne prétends pas rapporter toutes les personnes qui ont eu à cœur le noble et glorieux dessein d'aimer le Fils de Dieu, mais seulement quelques-unes qui se sont déclarées en ceci davantage, et s'y sont rendues plus signalées et encore celles qui sont venues à ma petite connaissance, et qui suffiront ; parce que si ce peu que j'en produirai ne fait point d'impression sur ceux qui le liront, et n'emporte rien sur leurs esprits, malaisément un plus grand nombre le ferait et gagnerait quelque chose sur eux.

NOTRE-DAME

Nous commencerons par celle qui le mérite le mieux, la glorieuse Vierge Marie, notre souveraine Dame ; comme elle surpasse incomparablement en vertus et en dons célestes les anges et les hommes, elle les devance de même presque sans proportion dans l'amour de Notre-Seigneur. Aussi est-ce elle qui parmi toutes les épouses dit aux Cantiques de soi (Cant., 5, 8), qu'elle brûle, qu'elle languit, qu'elle pâme de l'amour

du Verbe incarné. Et à parler sainement, nous ne pouvons douter, dit sagement saint Bonaventure (Specul. virgin., cap. 14), que le Dieu d'amour ayant demeuré neuf mois dans ses très-pures entrailles ne les ait changées en entrailles d'amour, et n'en ait fait une fournaise de charité.

Or, je remarque trois sortes de feux dans cette fournaise, je veux dire trois sortes d'amours dont le cœur de la sainte Vierge était épris envers Notre-Seigneur, le naturel, l'acquis et le divin. Voici les raisons qui les y ont allumés.

Les premières qui ont causé le feu naturel sont qu'elle l'aimait comme son Fils. L'amour des pères et des mères pour leurs enfants est extrême, il peut bien se sentir, mais non pas s'expliquer, et il n'y a qu'eux qui puissent en connaître et l'ardeur et l'étendue. Or jamais, dans la suite de tous les siècles, il ne s'est trouvé ni aucun père, ni aucune mère qui ait eu tant d'amour pour son Fils que Marie en a eu pour Notre-Seigneur; comme aussi il n'y eut jamais de fils qui à beaucoup près en ait tant mérité. Elle l'aimait comme son vrai fils, et comme son fils unique, et à la génération duquel elle avait tout contribué, sans qu'aucun homme y eût part. Tellement que là où cet amour naturel vient à se diviser et se partager entre le père et la mère comme les deux principes de l'enfant, il était ramassé et réuni tout entier en Marie de laquelle seule le Saint-Esprit avait voulu se servir pour former un corps au Verbe éternel. Si l'amour d'un père et d'une mère pour leur enfant, quoiqu'il soit partagé, est néanmoins si grand et si excessif, parce que chacun a participé à cet ouvrage, à quel degré d'ardeur montera l'amour d'une mère, d'ailleurs encore plus affectueuse que le père, qui aura fourni à son fils tout ce qu'il lui a fallu pour venir au monde?

De plus la sainte Vierge devait avoir des amours

ineffables pour Notre-Seigneur, à cause des excellences et des perfections admirables qu'elle remarquait en lui, dont chacune avait assez de feu pour embraser les cœurs les plus glacés. Elle le voyait, et non dans la passion d'une mère aveugle, mais dans les lumières de la plus pure raison, le plus beau de tous les enfants des hommes, très-doux, très-gracieux, très-sage, très-discret, très-respectueux, très-obéissant et doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un fils et une personne souverainement aimables. Elle savait de plus qu'il était le Créateur du ciel et de la terre, le réparateur du genre humain et le Dieu vivant. Quels puissants sujets d'amour, et pour une mère! Si nous voyons que les mères, charmées et enchantées de l'affection de leurs enfants, les aiment, bien qu'ils soient bossus, boiteux, contrefaits, et tout couverts de défauts, quel amour devons-nous penser que ressentait Marie pour un tel fils, en qui se trouvaient toutes les perfections possibles? Ajoutons pour surcroît de cet amour naturel, et pour ravivement de cette flamme, la connaissance très-particulière qu'elle avait des grâces et des faveurs indicibles que son Fils lui avait conférées; comment il l'avait choisie entre toutes celles de son sexe pour être sa mère, et mère vierge; et comment en la faisant sa mère, il l'avait ensuite faite mère de Dieu, il l'avait élevée infiniment au-dessus de toutes les créatures, établie reine de tous ses Etats et rendue le plus glorieux chef-d'œuvre de ses mains.

Le second amour qui brûlait le cœur de Marie pour Notre-Seigneur était l'amour acquis, c'est-à-dire celui que la parfaite sympathie de leurs humeurs, la ressemblance de leurs façons de faire, la complaisance mutuelle de leurs volontés et la conversation continuelle de trente-trois ans, nourrie par tant de divins discours, par tant de privautés saintes et de caresses innocentes, avait pu y produire, et qui, pro-

duit par des causes si excellentes et cultivé par des moyens si puissants, devint plus grand et plus ardent que ne fut jamais celui des plus célèbres amis qui ont paru au monde. Aussi ne se trouva-t-il jamais entre deux personnes une si naïve ressemblance, ni un si juste rapport de complexions et de tout, que celui que Notre-Seigneur avait avec sa sainte mère, parce qu'il était formé tout entier d'elle, et n'avait rien, pour ce qui est des quatre premières qualités, des quatre humeurs, et pour tout ce qui concerne le matériel, qui ne fût pris et extrait de ses très-chastes entrailles.

Le troisième amour, dont la flamme a été encore et plus vive et plus pure, est le surnaturel et le divin, qui nous est communiqué d'en haut, comme une étincelle du Saint-Esprit, et par lequel nous devons d'aimer Dieu. Il fut versé si abondamment dans le cœur de la sainte Vierge au premier moment de sa conception, où, comme elle eut l'esprit ouvert par l'avancement qui lui fut fait de l'usage de sa raison elle reçut la connaissance du Messie, et prit de si prodigieux accroissements à chaque moment de sa vie, que cela passe toutes nos paroles et toutes nos pensées. En effet, si d'un côté la gloire dont l'on jouit dans l'autre vie correspond également à la grâce que l'on possède en celle-ci, et la grâce à la charité, si même ces deux sont distinctes, et que de l'autre la sainte Vierge a dans le ciel plus de gloire, et a eu ici-bas plus de grâce elle seule que n'en ont tous les anges et tous les hommes ensemble, comme nous l'avons remarqué ailleurs (liv. 1, chap. 2), il faut nécessairement inférer qu'elle seule a eu aussi plus d'amour qu'eux tous, et que si leurs feux ont été des feux en chaleur, les siens doivent être tenus pour des embrasements et des incendies. On ne doit donc pas s'étonner si les saints nous disent qu'après avoir passé toute sa vie dans l'exercice per-

pétuel d'une charité incomparable, elle est venue à mourir sans maladie et sans convulsions, par un effort véhément d'une dilection extraordinaire envers Dieu son Fils, qui faisant une impression violente et insupportable à sa nature, a détaché sa sainte âme de son corps virginal, pour lui donner passage à la jouissance et aux embrassements de Celui qu'elle aimait tant.

LES HOMMES

SAINT JOSEPH.

Le second et le premier des hommes qui paraîtra sur le théâtre de l'amour du Fils de Dieu incarné sera le glorieux saint Joseph. Nous pouvons assurer que personne, après Notre-Dame, sa très-chère épouse, ne l'a tant aimé que lui. Il est vrai que comme les témoignages et les effets de cet amour ne nous sont pas beaucoup connus, car nous en avons peu de lumière dans les écrits des anciens, ils pourraient en quelque façon nous faire douter de cette vérité; mais les causes évidentes qui suivent en lèvent le doute et en établissent la créance.

Saint Joseph est le premier de tous les hommes qui a aimé le Fils de Dieu effectivement incarné; il l'aimait comme s'il eût été son propre fils, comme son cher nourrisson, comme le précieux trésor de l'univers que le Père éternel lui avait confié, comme son Créateur, comme son Rédempteur et comme son Dieu, dont il avait une connaissance très-claire, par les révélations infaillibles que les anges lui en avaient faites de la part de Dieu, et par les abondantes lumières qui lui en étaient communiquées. De plus, il traitait tous les jours avec lui familièrement, il le voyait. Il lui parlait, il l'écoutait, il l'avait porté entre ses bras pendant son enfance, il l'avait em-

brassé, il l'avait chéri et baisé mille fois. Et comme c'est la coutume des enfants gracieux et aimables, Notre-Seigneur de son côté avait mille et mille fois embrassé, caressé et baisé saint Joseph. O baisers ! ô caresses ! ô embrassements ! Et n'étaient-ils pas à une âme si excellemment disposée, autant de rayons qui faisaient un grand jour dans son esprit ? autant de flammes qui brûlaient sa volonté, et autant de flèches qui perçaient son cœur amoureux ? Nous avons donc grand sujet de croire que comme Marie mourut, ainsi que nous l'avons dit, de l'amour de son Fils, saint Joseph, également éclairé de tant de lumières, brûlé de tant de feux et percé de tant de flèches, et n'en pouvant plus, vint à défaillir dans ses ardeurs d'amour, et eut une mort pareille ; attendu même que, comme rapportent saint Bernardin et d'autres (apud Barradium, t. 1, lib, 6, cap. 8), il eut à son trépas l'objet de ses affections et de ses langueurs, et fut assisté de Notre-Seigneur, dont la présence et les secours servirent de souffles pour allumer davantage ses feux à le consumer, et de redoublement de coups sur la plaie de son cœur pour la rendre plus mortelle.

Concluons par la digne pensée d'un des plus fameux théologiens de notre siècle (Suarez, in 3 part., q. 29, dis. 8, sect. 2), qui nous tiendra lieu d'une forte preuve, lequel dit : Ce n'est point une opinion téméraire ni improbable, au contraire pleine de piété et de vraisemblance, que saint Joseph a entre tous les saints tenu le premier rang dans l'état de la grâce et conséquemment de la charité, et le tient maintenant dans celui de la gloire, et il n'y a rien en cela de contraire à la sainte Ecriture ni aux Pères. Si vous opposez ce que dit saint Paul (Rom., 8, 23 ; Ephes., 1, 7), que lui et les autres apôtres avaient plus de part que tous les autres aux richesses de la

grâce de Jésus, comme ayant les prémices de son esprit, il répond que cela s'entend des saints en général, et non des privilégiés et des favoris, comme il est évident de saint Jean-Baptiste ; et de plus, que saint Paul veut seulement dire que les apôtres marchaient les premiers et étaient les plus considérés, pour le mystère qui regarde la publication de l'Evangile et la conversion des hommes ; mais que pour celui de l'Incarnation et l'union hypostatique, qui est beaucoup plus relevé et la source de celui-là, saint Joseph l'emportait sur eux, comme ayant eu des rapports bien plus particuliers et des liaisons bien plus fortes avec l'humanité de Notre-Seigneur.

SAINT PIERRE.

Si saint Pierre a été par la grâce et par la faveur du Fils de Dieu notre Seigneur constitué prince de ses apôtres, nous pouvons dire que de son chef il a mérité cette dignité très-éminente, à cause du parfait amour qu'il a porté à celui qui la lui a conférée, et qu'il a excellé par-dessus ses collègues dans la princesse et la reine de toutes les vertus, la charité ; en voici quelques marques.

Il s'attacha d'amour inséparablement à la personne de Notre-Seigneur, et ne le perdait même de vue que le moins qu'il pouvait. Quand il fut abandonné de quelques-uns de ses disciples, au sujet du discours qu'il leur tint, qu'il avait dessein de leur faire manger sa chair et la leur donner pour viande, et qu'il eut dit à ceux qui étaient restés : Et vous, ne voulez-vous pas vous en aller avec les autres et me quitter? saint Pierre repartit incontinent (Joann., 6, 63) : Comment, Seigneur, vous quitter? Et à qui voulez-vous que nous allions pour trouver en lui ce que nous trouvons en vous? Vous avez des paroles de vie éternelle, qui nous

enseignent le moyen de l'acquérir et nous enflamment de son désir. Et lui ayant ouï dire qu'ils l'abandonneraient tous quand les Juifs auraient mis la main sur lui, il dit que les autres feraient ce qu'ils voudraient, mais que pour lui il ne l'abandonnerait jamais, et que s'il était question de donner sa vie pour son service et pour l'accompagner dans sa disgrâce, il était tout prêt. Il ne considérait ni la faiblesse de sa nature, ni la vérité des paroles de Notre-Seigneur, son amour l'avait rendu aveugle et lui faisait faire des rodomontades. « In tantùm, dit saint Hilaire, et affectu et caritate « Christi efferebatur, ut et imbecillitatem carnis suæ, « et fidem verborum Domini non contueretur. » De plus, cet amour le fit sauter deux fois dans la mer pour aller à Jésus-Christ, ne pouvant avoir la patience d'attendre que la barque où il était avec les autres apôtres fût arrivée à lui.

Ce même amour lui blessa le cœur d'un sensible déplaisir, quand il entendit de la bouche de Notre-Seigneur les maux et la mort qu'il devait souffrir, et le fit s'écrier (Matth., 16, 22) : A Dieu ne plaise que vous soyez ainsi traité ! résolument cela ne sera point, je l'empêcherai de toute ma puissance. Il parlait en homme qui ne savait pas les desseins de Dieu, et que de cette mort dépendait notre vie. Dans la cène cet amour lui fit demander, par le moyen de saint Jean, quel était le traître dont parlait Notre-Seigneur, par la perfidie duquel il devait être livré à ses ennemis, afin, dit saint Chrysostome, de l'étrangler et de le mettre en pièces. Et quand il le vit pris au jardin, il mit la main à l'épée pour le défendre, et s'opposer lui seul à un escadron de gens armés et déterminés, frappant le serviteur du grand-prêtre, comme si la chose eût dû se vider par les armes. Et après avoir misérablement renié Notre-Seigneur et manqué à l'amour et à la fidélité qu'il lui avait promis, il en conçut un si

violent regret, qu'il en fit tout le reste de sa vie une pénitence extrême; tellement qu'à chaque fois qu'il entendait le coq chanter, il se jetait à genoux, comme rapporte saint Clément (apud Maldonat., in cap. 26 Matth.), versait de ses yeux deux fontaines de larmes, et demandait de nouveau pardon de sa faute. Il ne mangea depuis que du pain et des olives, ou, selon que saint Grégoire de Nazianze l'assure (Orat. de amore pauperum), des mauves, et pour ses plus grandes délices n'usait que des légumes.

Enfin Notre-Seigneur lui ayant, après sa résurrection, demandé une et deux fois s'il l'aimait, il répondit toujours que oui; et voyant que pour la troisième il lui faisait la même interrogation, il en fut affligé, et lui dit dans une peine amoureuse : Seigneur, vous connaissez tout, et vous savez que véritablement je vous aime (Joann., 21, 17).

SAINT PAUL

Ce séraphin incarné s'est rendu admirable en l'amour du Fils de Dieu, dont toutes les paroles de ses épîtres et toutes les actions de sa vie, depuis qu'il se fut donné à lui, rendent à tout l'univers des témoignages irréprochables. Voici quelques étincelles de ce grand feu :

« Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam (Philipp., 3, 7) : Toutes les choses que j'ai eues autrefois en estime et en affection, je les méprise maintenant, je les ai en horreur et les tiens pour inutiles, pour préjudiciables, pour honteuses et infâmes, je fais litière de tout cela, afin que je puisse gagner Jésus-Christ. »

« Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri

« Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, « et ego mundo (Galat., 6, 14) : A Dieu ne plaise que « je me glorifie et que je mette mon honneur dans « autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ notre Sei- « gneur, pour qui, depuis que je le sers, et que ses lu- « mières ont éclairé mon esprit, le monde est mort « pour moi, et je suis mort au monde. » Et voyez-le : « Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto : Je « porte ses marques sur mon corps, » comme les empreintes de l'amour que j'ai pour lui, et les enseignes que je suis son serviteur et son esclave.

Il crie aux Corinthiens : « Imitatores mei estote, si- « cut et ego Christi (1 Cor., 11, 1) : Soyez mes imita- « teurs, comme je le suis de Jésus-Christ; » et aux Romains : « Quis nos separabit à caritate Christi? tribu- « latio? an angustia? an fames? an nuditas? an pericu- « lum? an persecutio? an gladius (cap. 8, 35)? Qui nous « séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce la tribu- « lation? ou les angoisses d'esprit? ou la faim? ou la « nudité? ou les périls? ou les persécutions? ou les « épées? » Non. « Certus sum enim quia neque mors, « neque vita, neque angeli, neque principatus, neque « virtutes, neque instantia, neque futura, neque forti- « tudo, neque altitudo, neque profundum, neque crea- « tura alia poterit nos separare à caritate Dei, quæ est « in Christo Jesu Domino nostro (Serm. de laudibus « Pauli): Car je suis assuré qu'avec la grâce, ni la mort, « ni la vie, ni les anges, ni les démons, ni les choses « présentes, ni les futures, ni les potentats, ni le ciel, ni « la terre, ni les enfers, ni aucune créature, quelque « force qu'elle ait et quelque violence qu'elle fasse, ne « pourra jamais me détacher de la charité qui m'unit à « Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » Quelles paroles! Saint Chrysostome les pesant, et voulant avec les lumières de son éloquence leur donner un plus grand jour, dit : Saint Paul avait établi toute sa félicité dans

l'amour de Jésus-Christ; avec cet amour il s'estimait le plus heureux homme du monde; sans cet amour il n'eût pas voulu être compagnon des anges; avec cet amour il eût plutôt choisi d'être dans le rebut, et traité comme les criminels, qu'en étant privé, de paraître pompeusement parmi les personnes illustres et élevées; parce que cette privation de l'amour de Jésus-Christ était le plus grand tourment qu'il pouvait souffrir. Cela lui tenait lieu d'enfer, de peine unique et d'un supplice infini; comme au contraire, cet amour était sa vie, son monde, son royaume, ses honneurs, ses contentements et son tout. Pourvu qu'il l'eût, il n'estimait aucune chose de cette vie ni fâcheuse, ni douce; il faisait aussi peu de cas de ce que nous estimons que l'on en fait d'une herbe pourrie, et ne tenait pas plus de compte des tyrans que des insectes. Pour la mort et les douleurs, il les regardait comme des jeux d'enfants, pourvu qu'il les endurât pour Jésus-Christ.

De plus, saint Paul dit aux Philippiens : « Mihi vi-« vere Christus est, et mori lucrum (cap. 1, 21) : Jé-« sus-Christ est ma vie, c'est aux choses de son service « et aux soins de ses intérêts que je m'occupe entière-« ment, et je regarderais la mort comme un singulier « bonheur, parce qu'elle m'ouvrirait la porte pour aller « jouir de lui. » Et aux Galates : « Vivo, jam non ego, « vivit verò in me Christus (cap. 2, 20) : Je vis, non, « je ne vis pas, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Sur cela saint Denis dit ces belles paroles (cap. 4 de div. Nom.) : L'amour a une force qui lie les cœurs et unit les esprits, il est extatique, faisant sortir l'aimant hors de soi pour le faire entrer dans l'aimé; c'est pourquoi le grand Paul étant absolument possédé de l'amour divin, et fait participant de sa vertu extatique, dit d'une bouche animée du Saint-Esprit : Je vis, non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, comme un vrai amoureux sorti, ainsi qu'il dit lui-même, hors

de soi en Dieu, et vivant non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien-aimé. Ajoutons, pensant incessamment à lui, et ayant presque toujours son nom à sa bouche et sous sa plume.

SAINT IGNACE, martyr.

Saint Ignace, patriarche d'Antioche et martyr invincible, a aimé très-ardemment Notre-Seigneur, et a été un homme de feu, non tant de nom que d'effet. Il écrit aux fidèles de Tarse ces paroles enflammées : Je suis conduit à Rome, non par des soldats, mais par des bêtes sauvages, tant ils me font de maux; mais tous ces maux ne m'étonnent point, je les méprise et tout ce qu'ils sauraient me faire, pourvu que je voie Jésus-Christ mon Sauveur et mon Dieu, qui est mort pour moi. Aux Tralliens : Je suis chargé de fers pour l'amour de Jésus, de qui je ne suis pas encore digne, mais si je puis répandre mon sang et mourir pour lui, peut-être mériterai-je cet honneur. A ceux d'Ephèse : L'unique plaisir que nous devons prendre en cette vie est d'aimer Jésus-Christ, nous remplir de son esprit, pour trouver en lui la vraie vie, et ne vouloir point respirer hors de cet élément. C'est lui qui est mon espérance, ma gloire, mes richesses inépuisables, en qui et pour qui je porte depuis la Syrie jusqu'à Rome ces chaînes que je regarde comme des colliers de perles.

Et écrivant aux Romains pour leur faire savoir sa venue, il leur dit entre autres choses : J'écris à toutes les Églises que je meurs de bon cœur pour Jésus-Christ; je vous prie de n'y apporter point d'empêchement, et de ne point adoucir par vos prières la cruauté des bêtes farouches que l'on lâchera pour me déchirer; je suis résolu moi-même de les agacer, si elles voulaient oublier leur férocité naturelle. Que les feux, les gibets, le brisement des os, la dislocation des membres et

tous les tourments fondent sur moi, tout cela ne m'est rien, pourvu que je voie et que je possède Jésus-Christ. Je vous écris ceci, épris d'un ardent désir de mourir pour lui ; mon amour a été crucifié (paroles qu'il avait ordinairement à la bouche, comme toujours au cœur), et croyez-moi que j'aime Jésus qui a été livré pour moi. Quelles paroles! et quelle en est l'excellence? C'est qu'elles étaient scellées du cachet des œuvres.

Arrivé à Rome et condamné, selon son souhait, aux bêtes, il entra dans l'amphithéâtre avec une face riante et un contentement inexplicable, parce qu'il allait endurer pour Jésus-Christ, et lui donner les témoignages d'amour qu'il avait tant désirés. Voyant une grande multitude de personnes venues pour assister à sa mort, il leur dit : Peuple romain, ne pensez pas que je sois réduit au point où vous me voyez pour aucun crime que j'aie commis; ce qui m'y a mis est le désir que j'ai de jouir de Dieu, de qui je suis insatiablement altéré. Après, comme il entendit rugir les lions et les vit venir, il commença à crier d'une voix forte, animée d'une admirable ferveur : Je suis le froment de Jésus-Christ, qui sera moulu par les dents des bêtes, pour lui faire un pain pur et net et être présenté devant lui. Là-dessus les lions se jetant de furie sur lui le déchirèrent, pendant que lui avait toujours la pensée à Jésus-Christ, et proférait continuellement son nom, qui aussi après sa mort fut trouvé gravé en lettres d'or dans son cœur.

SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin a été un chérubin en science et un séraphin en amour; aussi à bon droit on lui fait toujours tenir à la main droite un cœur enflammé, percé d'une flèche. Ecoutons-le parler; bien qu'il parle de lui, il est croyable.

Je vous aime, dit-il, mon Seigneur, et non point douteusement, mais assurément. « Non dubiâ, sed « certâ conscientiâ, Domine, amo te (lib. 10 Confess., « cap. 6) : Vous avez blessé mon cœur avec votre « parole, et je l'ai consacré à votre amour. » Depuis que vous avez dissipé mes ténèbres, et que vous vous êtes donné à connaître à moi, je ne vous ai point oublié; dès que j'ai eu le bonheur de savoir qui vous êtes, je vous ai imprimé en ma mémoire, et là je vous trouve et je goûte des complaisances parfaites et je reçois des contentements extrêmes quand je me souviens de vous.

Je vous aime, mon Dieu, je vous aime et je désire faire toujours de nouveaux progrès dans votre amour. Faites-moi, je vous prie, cette grâce, ô le plus beau des enfants des hommes, que je vous désire, que je vous aime selon mon souhait et selon mon devoir. Comme vos perfections n'ont point de bornes ni de mesures, l'amour qu'on vous porte ne doit pas non plus en avoir, particulièrement en nous que vous avez tant aimés, pour qui vous avez fait tant de choses et que vous avez sauvés à si grand prix. O amour, qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais! doux Jésus, Dieu d'amour, enflammez-moi tout entier du feu de votre dilection et des ardeurs de votre désir.

Très-doux, très-bon, très-aimant, très-aimable, très-désiré, très-beau, qui êtes plus doux que le miel, plus blanc que le lait et la neige, plus précieux que l'or et les pierreries, et qui m'êtes plus cher que toutes les richesses et tous les honneurs de la terre! je vous invoque de tout mon cœur, je vous appelle avec de grandes clameurs; venez, oh! venez en mon âme, parez-la à votre façon, et ajustez-vous-la pour la posséder sans ride et sans tache, parce qu'il est raisonnable qu'un Seigneur très-pur comme vous soit logé dans un palais où la netteté et la propreté reluisent; sanc-

tifiez-moi, je suis le vase que vous avez fait pour votre usage, videz-le de malice, remplissez-le de votre grâce, et conservez-le en cet état, afin de servir à Votre Majesté d'un temple auguste et d'une belle demeure, maintenant et toujours. Voilà les flammes de ce cœur amoureux.

SAINT JOSAPHAT.

Le très-noble prince Josaphat, dont le Martyrologe romain célèbre la fête le vingt-septième jour de novembre, pour le très-ardent amour qu'il portait au Fils de Dieu, abandonna librement, comme raconte saint Jean Damascène, le royaume des Indes, les grands trésors que son père, le roi Abenner, lui avait amassés, les honneurs et les plaisirs que sa naissance pouvait lui fournir, et fit aussi peu de cas de la pourpre, du sceptre et de la couronne qui le regardaient, que des toiles d'araignées.

A la fleur de son âge, à vingt-quatre ans, il se déroba de son palais, à ses sujets et de son pays, et s'enfuit dans une vaste solitude, où il demeura trente-cinq ans, menant une vie extrêmement austère, dans la souffrance journalière de la faim, de la soif, des chaleurs, des veilles, des tentations furieuses des démons, et de toutes sortes de peines, qu'il portait avec un invincible courage et avec un amour singulier de Notre-Seigneur, à qui il disait et redisait fort souvent ces paroles : « Adhæsit anima mea post te, ô Christe, « suscipiat me dextera tua; anima mea tui desiderio « saucia est, teque salutis fontem ardenter sitit (cap. « 37) : Mon âme, ô Jésus-Christ mon Seigneur, se lie « et s'attache à vous par une pensée et par une affec- « tion continuelles, que votre main droite me tienne et « me fortifie! Mon âme est blessée jusqu'au vif de « votre désir et de votre amour, et a une soif ardente

« de boire à grands traits de vos eaux, vous qui êtes la « fontaine de vie! »

Saint Jean Damascène dit encore de lui : Le prince Josaphat, languissant de l'amour de Jésus, était toujours occupé en son intérieur à l'entretenir, ne se souvenant ni de boire, ni de manger, ni de rien, et vivait tout extatique et transporté hors de soi. Et encore ailleurs : Jésus-Christ lui tenait lieu de sceptre, de couronne, de royaume, de richesses, de plaisir, de père, de patrie et de tout; il le désirait incessamment; il songeait à lui en dormant; il croyait le voir partout et s'imaginait contempler continuellement ses beautés.

SAINT ALEXIS.

Nous ne pouvons employer de plus belles paroles, pour montrer que saint Alexis a été un grand et signalé amateur du Fils de Dieu, que celles dont l'Eglise se sert dans son office : Alexis, le plus noble des Romains, « à cause du parfait amour qu'il portait à Jésus-« Christ : Propter eximium Jesu Christi amorem » (17 julii, in ejus Vita), quitta, la première nuit de ses noces, son épouse sans l'avoir touchée, et s'en alla inconnu, avec beaucoup de travaux et de souffrances, faire des pèlerinages de dévotion en Orient. Il y consuma dix-sept ans entiers; après lesquels voulant que son amour éclatât encore davantage et se fît paraître plus glorieusement, il résolut de retourner dans la maison de son père pour y passer le reste de ses jours. En effet, arrivé à Rome, il se présenta à son père Euphémien, qu'il rencontra dans une rue, bien suivi, selon sa qualité, et s'adressant à lui sans en être en aucune façon reconnu, parce que l'habit déchiré qu'il portait et les jeûnes qu'il avait faits le rendaient méconnaissable, lui demanda que par charité il pût lui donner le couvert dans son logis, et le faire nourrir

des miettes qui tombaient de sa table. Euphémien, touché de pitié, commanda à un de ses serviteurs de le loger et d'en prendre le soin. Celui-ci le mit dans un petit trou obscur, où le saint demeura dix-sept autres années caché, endurant mille indignités et mille outrages; parce que, comme il était en fort pauvre équipage, et simple à le voir, les laquais, les pages et les autres serviteurs du logis en faisaient leur jouet, le battaient, lui tiraient les cheveux, lui arrachaient la barbe et exerçaient envers lui toutes sortes d'insolences, que le saint souffrait avec une patience invincible. Sa vie dans la maison de son père, pendant tout ce temps, fut une oraison, un jeûne et une pénitence perpétuels.

Certainement c'était aimer Jésus-Christ que d'agir ainsi. Un seigneur de très-noble race, regorgeant de biens, uniquement chéri de ses parents, au plus beau de ses ans laisser ses honneurs, ses richesses, ses parents, son épouse, et dans une telle conjoncture, s'en aller seul, destitué de toutes commodités, errant çà et là, par des pays lointains et inconnus pour chercher et pour trouver Jésus-Christ. Mais quand, dans le superbe palais de son père, il était logé dans un petit coin où l'on ne voyait goutte; quand, parmi la bonne chère et les festins somptueux qui s'y faisaient, il n'était nourri que des restes des valets; quand, voyant les respects et les honneurs que l'on rendait à son père, à sa mère et à son épouse, et la gloire et la magnificence de leur maison, il était méprisé, moqué et outrageusement traité; et surtout connaissant que son père était plongé dans un abîme d'ennuis à son sujet, entendant les soupirs et les gémissements de sa mère, qui eussent ému de pitié les rochers, et plus encore ceux de sa triste épouse inconsolablement désolée, et qui, comme une chaste tourterelle, regrettait incessamment son absence, les voyant passer tous les jours devant soi en

cet état, et sachant qu'il pouvait si aisément les en tirer, essuyer leurs ennuis et leurs larmes, et les mettre à leur aise et soi-même, ne fallait-il pas que son amour fît à chaque vue et à chaque rencontre des efforts merveilleux, qu'il remportât des victoires signalées sur la chair et sur le monde, et qu'il étouffât et anéantît tous les sentiments de la nature? A la vérité, nous lui ferions grand tort si, après de si remarquables effets et des preuves si assurées d'affection, nous ne lui donnions un des premiers rangs parmi les illustres et parfaits amateurs de Jésus-Christ.

SAINT ROMUALD.

Saint Romuald était encore vivement épris de cet amour du Fils de Dieu (S. Petr. Damian., in ejus Vita). De jeune seigneur qu'il était, de la très-illustre maison des ducs de Ravenne, il se rendit à vingt ans pauvre religieux, et vécut dans la profession monastique cent ans dans une rigueur et une âpreté extrêmes. Il jeûnait presque continuellement, passant même souvent six jours entiers sans rien prendre; il ne couchait que sur une méchante paillasse, il employait la plupart des nuits en prières, et était tellement dépris des sentiments du corps, qu'on eût dit qu'il menait plutôt la vie d'un ange que celle d'un homme.

Or, comme le démon ne pouvant supporter une telle vertu qui éclairait et échauffait le monde, et diminuait son empire, le tourmentait et le battait furieusement, son histoire porte qu'il s'adressait à Notre-Seigneur dans ces souffrances, et lui disait : « Care « Jesu, dilecte Jesu, quare me dereliquisti? numquid « omninò me immemorem inimicorum manibus tra- « didisti? Cher Jésus, Jésus mon bien-aimé, pourquoi « m'avez-vous délaissé? M'avez-vous abandonné tout à « fait au pouvoir de mes ennemis? » Et souvent il

était tellement plongé dans la contemplation des beautés de Notre-Seigneur, et si embrasé de ses feux, qu'il était contraint de s'écrier, fondant en larmes : « Care « Jesu, care, mel meum dulce, desiderium ineffabile, « dulcedo sanctorum, suavitas angelorum : Mon cher « Jésus, mon doux miel, l'objet ineffable de mes désirs, « les délices des saints, la suavité des anges, » et d'autres termes affectueux, ou pour mieux dire, d'autres flammes qu'il élançait par la bouche de la fournaise de son cœur.

SAINT DOMINIQUE.

L'amour du grand saint Dominique envers Notre-Seigneur a été aussi évident que s'il avait été écrit avec les rayons du soleil (in ejus Vit., 4 august.). On le voit par toutes les actions de sa vie, ses pénitences, ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons, ses larmes et ce zèle très-ardent qu'il avait de le faire connaître aux hommes et d'amplifier sa gloire. Il conçut le dessein d'aller chez les infidèles pour lui acquérir des adorateurs et des serviteurs. La dévotion singulière qu'il portait au très-saint et très-auguste sacrement de l'autel, lui faisait passer en prière des nuits entières en sa présence, et s'il était accablé de sommeil, reposer sa tête sur le marchepied de l'autel, pour au moins de corps ne point s'éloigner de lui, fondre en sentiments d'une dévotion très-tendre à la messe, jusqu'aux suspensions et aux extases, particulièrement sur la considération de l'amour infini que Notre-Seigneur nous témoigne en ce divin mystère.

Quand il voyageait, ce qu'il faisait pieds nus, et en tout temps, et en tous lieux, son histoire raconte qu'il disait à ses compagnons : « Præcedite me, interim co- « gitemus de Salvatore nostro : tum verè audiebant « eum ingemiscentem ad Dominum medulitusque sus-

« piria trahentem : Prenez le devant, et entretenons-
« nous avec notre Sauveur. Après ils l'entendaient lui
« lancer des gémissements amoureux, et soupirer après
« lui du plus profond de son cœur. »

Mais que dirai-je de l'affection incroyable qu'il avait d'endurer pour lui? Avec quelles paroles pourrai-je raconter son désir extrême de mourir pour lui? Il souhaitait de mourir pour son amour de la plus cruelle mort qu'on peut imaginer. D'où il arriva qu'un jour un hérétique étant venu pour le tuer, et ayant manqué son coup, lui dit : Si tu eusses pris un tel chemin, tu ne serais pas maintenant en vie. Le saint répondit : Aussi sais-je bien que je ne mérite pas tant de faveur de Dieu ; mais s'il me donnait le choix d'une mort pour son service, mon contentement serait que tu me coupasses les mains et les pieds, puis que tu m'arrachasses les yeux et la langue, et qu'après avoir baigné mon corps dans mon sang, tu m'ôtasses la tête de dessus les épaules.

Voilà quelques témoignages du très-ardent amour que saint Dominique avait pour Notre-Seigneur, qui aussi voulant le retirer à soi lui apparut et lui dit : Viens, mon ami, viens posséder les vraies joies.

SAINT FRANÇOIS.

Nous ouvrirons l'éloge du séraphique père saint François par les paroles de saint Bonaventure : Qui pourrait décrire la charité embrasée dont brûlait l'ami de l'époux, François? Il était comme un charbon de feu plongé dans la fournaise de l'amour divin. Aussitôt qu'il entendait parler de l'amour de Notre-Seigneur il était touché, il était échauffé, il était enflammé, et disait que l'amour de celui qui nous avait tant chéris devait être beaucoup aimé.

Il pensait continuellement à lui; sa mémoire, son

esprit et sa volonté étaient inséparablement attachés à cet objet, et se portaient là comme à leur centre. Pour cette cause il aimait singulièrement l'oraison et la retraite. « Vir Dei, dit le Docteur séraphique, solitarius « remanens, nemora replebat gemitibus, loca spargebat lacrymis, pectora manu tundebat, et quasi occultius secretarium nactus confabulabatur cum Domino « suo, et ibi colloquebatur amico (cap. 10) : L'homme « de Dieu se trouvant seul et en liberté, remplissait « les bois de ses gémissements, arrosait les chemins et « les places de ses larmes, frappait sa poitrine, et « comme s'il eût rencontré un cabinet secret, il s'entretenait avec son Seigneur et devisait avec son ami. »

Ses délices étaient de chanter dans les psaumes les louanges, les perfections, les amours, les bienfaits et les merveilles de son Seigneur, et quand il y trouvait le nom de Seigneur, il se léchait les lèvres après l'avoir proféré, pour montrer combien ce nom lui avait été délicieux; et ordonnait à ses religieux, quelque part qu'ils le vissent, de lui porter un grand honneur et de ramasser les petits papiers où il serait écrit, qui quelquefois traînent avec péril d'être foulés aux pieds et souillés d'ordures, pour les mettre en lieu honnête et décent. Quant au nom sacré de Jésus, il ne le prononçait ni ne l'entendait qu'avec des jubilations de cœur, et avec de si grands sentiments de dévotion et d'amour, qu'il en paraissait même extérieurement tout changé, comme s'il eût savouré du miel, ou si une musique ravissante lui eût chatouillé les oreilles.

Il ressentait des ardeurs ineffables pour la très-sainte eucharistie, et à sa réception devenait tout en feu.

Embrasé du dessein de la gloire de son bien-aimé, et passionné de mourir pour lui, il se mit en chemin trois fois pour aller convertir les infidèles, et s'y achemina avec tant de ferveur et de courage, que quoiqu'il fût fort faible et atténué, à cause de ses jeûnes et de

ses maladies, il devançait néanmoins son compagnon qui était robuste et vigoureux : « Excreverat in eo, dit « saint Bonaventure, insuperabile amoris incendium « boni Jesu, in lampades ignis atque flammarum, ut « aquæ multæ caritatem ejus tam validem extinguere « non valerent (cap. 13) : Les flammes et l'incendie « d'amour dont son cœur brûlait pour le bon Jésus « étaient montés à un tel point de force, que toutes les « eaux des difficultés, des afflictions et des peines n'é- « taient pas capables de l'éteindre. »

Mais entre tous les signes d'amour, je mets particulièrement le désir inexplicable qu'il a eu d'imiter Notre-Seigneur et de lui ressembler en tout ce qu'il a pu, principalement en ses douleurs, c'est-à-dire en l'état auquel il nous a fait paraître plus d'affection. Notre-Seigneur voulut, par une faveur inestimable et sans égale, lui imprimer les glorieux caractères et les marques vénérables de ses souffrances. Aussi son historien dit : « Verus Christi amor, in eamdem imaginem « transformavit, amantem : Le véritable amour qu'il « portait à Jésus-Christ avait transformé et transfiguré « l'aimant en l'aimé. » C'est le propre et nécessaire effet de l'amour.

SAINT IGNACE, notre patriarche.

Nous ne pouvons à la vérité douter que saint Ignace, notre bienheureux patriarche, n'ait eu des inclinations toutes particulières pour Notre-Seigneur, puisque pour son amour et le bien de son service il quitta à l'âge de trente ans son épée qu'il avait maniée avec grande réputation, et renonça au droit et à l'éclat de sa noblesse, il se dépouilla de ses biens, il dit adieu à sa patrie et à ses parents et alla se ranger parmi les petits enfants pour apprendre les premiers rudiments de la langue latine. Il fut accueilli de mille calomnies et de

mille outrages, il souffrit les bannissements et les prisons, il leva une compagnie, à laquelle il donna le nom de Jésus, composée de personnes, comme d'autant de soldats, qui devraient combattre pour sa cause, porter sa connaissance et arborer ses étendards jusqu'aux dernières extrémités de la terre.

Une de ses paroles ordinaires était : Seigneur, que veux-je hors de vous! vous êtes l'unique objet vers lequel tendent toutes mes affections. La moindre chose l'allumait et l'embrasait de son amour. Dans ses prières et les entretiens qu'il avait avec lui il s'enflammait si fort, que toutes les parties de son corps semblaient brûler, son visage devenait comme écarlate, ses veines grossissaient avec un redoublement de pouls, qui montrait l'émotion de son cœur, et ses cheveux même quelquefois se dressaient sur sa tête.

Un jour de Noël, pour avoir dit deux messes de suite, il fut assailli de si violents assauts d'amour, et son cœur attaqué de si puissantes atteintes de charité, qu'il en pensa mourir. Dans cette crainte il ne la disait que quand il était en pleine santé; encore pour lors on a remarqué qu'il tombait parfois malade, et souvent, ne pouvant se soutenir sur ses pieds, à cause des saintes langueurs et des défaillances amoureuses qu'il souffrait, on était contraint de le remporter dans sa chambre.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Comme saint François Xavier, apôtre de l'Orient, a été très-digne fils de saint Ignace, il a été aussi parfait imitateur de ses vertus, et singulièrement de l'amour de Notre-Seigneur, qu'il a fait voir dans un grand jour, par les travaux innombrables et par les fatigues excessives du corps et de l'esprit qu'il a prises en Italie, en Espagne, en Portugal, dans l'Inde et au Japon, pour l'avancement de sa gloire.

Bien qu'il fût accablé d'un monde d'affaires, il avait néanmoins toujours le cœur extrêmement porté au recueillement et à la communication avec Notre-Seigneur, qu'il entretenait en tout temps, en tous lieux et au milieu des occupations et du commerce des hommes; s'il sortait, son esprit se trouvait si bien disposé, « Ut statim, in jucundissimam cœlestis sponsi consue-« tudinem sese penitus daret, immergeretque (Turs., « lib. 6 Vitæ S. Xaver., cap. 5) : Qu'il entrait et se « plongeait aussitôt et sans peine dans la conversation « familière de son divin époux. »

Il était tellement lié de pensée à ce divin objet, que même en dormant il songeait à lui et s'écriait : O bon Jésus! ô mon Créateur! et d'autres termes découlant d'une même source; il avait fort souvent son nom adorable dans la bouche, le proférant avec de grands sentiments de respect et de tendresse.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

L'amour de Dieu notre Seigneur a été l'élément où saint Philippe de Néri a passé toute sa vie. Il était si ardent en cet homme divin, qu'on eût dit que toutes ses paroles et toutes ses œuvres n'étaient que flammes. Un jour, âgé de trente ans, il suppliait avec une affection extraordinaire le Saint-Esprit, qui est l'amour personnel du Père et du Fils, de le remplir de ses dons et de l'embraser de ses feux; il sentit tout à coup un tel assaut de cet esprit divin, que son cœur en fut tout enflammé, et lui commença à tressaillir d'une telle violence, qu'il n'eût pu en supporter le tressaillement et la palpitation sans suffoquer, si Dieu ne lui eût miraculeusement élargi la poitrine, lui rompant et haussant de plus de la grosseur du poing la quatrième et la cinquième côte du côté gauche, afin que plus librement le cœur pût être rafraîchi et faire son mouvement.

Depuis ce temps-là ce cœur amoureux continua cinquante ans à s'agiter et à s'élancer perpétuellement avec une véhémence presque incroyable; de sorte que non-seulement tout son corps, mais encore le lit où il était couché, et le siége même où il était assis, et la chambre tremblait comme si elle eût été secouée d'un tremblement de terre. Ce feu violent d'amour embrasant incessamment son cœur, en exhalait souvent la flamme qui se répandait par tout le corps, et une fois elle lui brûla si fort le gosier, qu'il en fut incommodé durant plusieurs jours. Aussi, pour n'en être point étouffé il avait besoin, même au cœur de l'hiver, et dans sa plus grande vieillesse, qui arriva jusqu'à quatre-vingts ans, de n'avoir rien la nuit sur la poitrine, de tenir la porte et les fenêtres de sa chambre ouvertes, et d'user d'autres rafraîchissements pour tempérer ces ardeurs qui le consumaient.

Il disait tous les jours la sainte messe, ou s'il en était empêché par quelque maladie, il recevait le très-saint Sacrement de l'autel; et quand il offrait ce divin et adorable sacrifice il était touché de sentiments si vifs et d'affections si pénétrantes de dévotion et d'amour, qu'il était souvent contraint de s'arrêter pour reprendre ses forces et son haleine. D'autres fois, élevant l'hostie ou le calice, il demeurait subitement ravi sans pouvoir abaisser les mains pour remettre ce qu'il tenait sur l'autel. Après avoir célébré il se trouvait si abstrait de ses sens, qu'il semblait plutôt un corps mort qu'un homme plein de vie; de plus, en suçant dévotement et savoureusement le calice, ses lèvres et ses doigts sacrés, il faisait voir avec quelle douceur et avec quel plaisir il goûtait la chair sacrée et le précieux sang de son sauveur. Et quand pour la dernière fois on lui apporta le viatique, il ne le vit pas sitôt entrer dans sa chambre, qu'il s'écria, en versant une abondance de larmes : Voici celui en qui je prends

tout mon contentement, voici mon amour et mes délices, je n'estime rien de cher ni de précieux que lui, ponnez-moi celui que j'aime, donnez, donnez-le-moi dromptement.

SAINT JACQUES DE TODI.

Ce grand et signalé personnage est celui que l'on nomme communément Jacopon (Chron. min., part. 2, lib. 6, a. cap. 38), qui d'homme mondain, de la noble maison des Beneditti, et de docteur en droit fort célèbre, touché vivement qu'il fut par le décès de sa femme, se convertit parfaitement à Dieu, et se fit religieux de Saint-François. Or, entre toutes les vertus auxquelles il s'adonnait, il en prit particulièrement deux à tâche; la première fut le mépris du monde et de la réputation des hommes, qu'il pratiqua à un très-haut point; de sorte que comme le monde de son côté se moquait de lui, pour les actions ridicules et impertinentes à son avis qu'il lui voyait faire, quoiqu'elles fussent éclairées des lumières d'une sagesse divine, et le fit passer pour fou, d'où lui vint par risée le nom de Jacopon, il se moquait aussi de son côté excellemment du monde, et le tenait pour un insensé.

L'autre fut l'amour de Notre-Seigneur, où il se rendit si admirable, et il monta à un tel excès, qu'il semblait transporté et tout hors de soi-même, chantant parfois, parfois pleurant, après gémissant et élançant de profonds soupirs. Souvent, quand il se trouvait écarté et seul, il courait brûlant de ce feu et percé de cette flèche d'amour, et s'imaginant qu'il embrassait et tenait le cher objet de son cœur Jésus-Christ serré, il embrassait étroitement quelque arbre qu'il rencontrait, criant et l'appelant à haute voix par divers noms, et disant : O doux Jésus! ô glorieux Jésus! ô très-amoureux Jésus! Un religieux lui ayant un jour de-

mandé le sujet de ses larmes et pourquoi il pleurait tant, il répondit : Parce que l'amour, c'est-à-dire Notre-Seigneur, n'est point aimé.

Son but principal était d'imiter Jésus-Christ, et particulièrement en ses souffrances, d'où enquis une fois ce qu'il voudrait bien endurer pour lui, il fit cette réponse : Je voudrais de bon cœur, pour lui témoigner l'affection que je lui porte, endurer toutes les douleurs et tous les maux de cette vie qui peuvent se nommer ou se penser; et non content de cela, je souhaiterais que venant à mourir, mon âme fût portée en enfer par les démons, pour y souffrir jusqu'au jugement, à la réserve du péché, tous les tourments qui y sont, afin de satisfaire non-seulement pour moi, mais encore pour les âmes du purgatoire, et s'il se pouvait encore et que Dieu le voulût, pour tous les damnés et tous les diables; et quand après Dieu me ferait la grâce de m'appeler au ciel, je serais bien aise que tous ceux pour qui j'aurais souffert, et que j'aurais tirés de ces peines, fussent en paradis, et plus tôt et plus haut que moi, et qu'y entrant ils vinssent à ma rencontre et me dissent à la porte qu'ils ne me sont en rien obligés de tout ce que j'aurais fait et enduré pour eux.

Une autre fois ayant été condamné par son supérieur à demeurer dans un lieu fort infect, pour châtiment d'une faute bien innocente, quand il y fut il se prit à chanter avec une grande jubilation de cœur et une joie extraordinaire les louanges de Dieu notre Seigneur, et composa à ce dessein ce doux cantique qui commence : « O joie du cœur, qui fait chanter d'a-« mour ! » Et comme il le chantait, voilà qu'au plus beau et au plus harmonieux de son chant, Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit : Mon grand ami Jacopon, puisque pour l'amour de moi tu ne sens pas cette injure, et que cette puanteur ne te fâche point, demande-moi telle grâce que tu voudras, et elle te sera

accordée. Le saint homme répondit : Seigneur, puisqu'il vous plaît, la grâce que je demande à votre bonté est que vous me mettiez dans un lieu encore plus puant et plus insupportable que celui-ci.

RAYMOND LULLE.

Raymond Lulle mérite encore de tenir un rang très-honorable parmi les grands amateurs du Fils de Dieu. Devenu sage, après avoir été fou plusieurs années et aimé les créatures avec des excès étranges, il consacra à Dieu entièrement et irrévocablement toutes les affections de son cœur.

L'histoire de sa vie, qui se trouve au livre sixième des Vies des Pères de l'Occident, nous assure qu'ayant quitté le monde et les charges éminentes qu'il possédait à la cour de son prince, auxquelles sa noblesse, son bel esprit et sa capacité l'avaient fait monter, attiré par les puissants charmes de Notre-Seigneur qui se fit voir à lui crucifié, et lui dit : « Raymond, suis-moi, » il se retira dans un ermitage, où il s'adonna tout à fait à l'amour de celui qui l'avait si miséricordieusement dégagé de ses fers et si amoureusement appelé, dont il s'embrasa si fort et en souffrant de si violents transports, qu'il allait chantant partout où il se trouvait et même dans les rues, ses louanges. Il pensait à lui sans interruption, et maintes fois étant sur le point de dormir, vous l'eussiez vu pleurer à chaudes larmes, dans la peur qu'il avait de l'oublier pendant son sommeil. Quand il considérait l'état misérable de cette vie, où l'on est privé de la vue et de la possession de Notre-Seigneur, il tombait en pamoison et en syncopes si fortes, qu'elles le conduisaient jusqu'aux portes de la mort.

On l'entendait souvent par les campagnes tirer de profonds soupirs et lancer vers le ciel des gémisse-

ments aigus de se voir en prison, séparé de celui pour qui il languissait. Comme il était un jour vivement atteint de ces sentiments, il trouva auprès d'une fontaine un ermite, à qui il demanda s'il ne savait point le moyen de sortir de prison et se mettre en liberté. L'ermite, qui était touché d'une même passion et blessé d'un même fer, pénétra aussitôt dans le sens de ses paroles, et lui répondit qu'il était prisonnier comme lui et captif d'une même beauté. Ils se prirent tous deux à pleurer d'amour et à se communiquer leurs peines et leurs langueurs. Se rencontrant auprès d'un malade à la mort, et remarquant qu'il ne témoignait point de joie d'aller à Dieu, mais seulement qu'il lamentait ses maux, il le plaignait comme un homme extrêmement infortuné et misérable.

Quand il voyait un papier qui ne portait pas à la tête le nom sacré de Jésus, il en recevait un sensible déplaisir et disait que les Turcs rendaient plus d'honneur et témoignaient plus d'amour à un homme damné et à la cause de leur ruine, Mahomet, dont ils mettaient le nom au commencement de toutes leurs lettres, que les chrétiens au Fils de Dieu leur Sauveur. Tous ses entretiens, toutes ses interrogations et toutes ses réponses étaient de l'amour. S'il entrait en quelque ville, il s'informait de ceux qui aimaient Notre-Seigneur. Si on lui demandait à qui il était? il répondait : à l'amour; d'où il venait? de l'amour; où il allait? à l'amour; de quoi il vivait? d'amour; où il faisait sa demeure? dans l'amour.

Toutes les créatures lui tenaient lieu de miroirs pour contempler son bien-aimé, et de sujets pour s'entretenir amoureusement avec lui. S'il envisageait le soleil, lorsqu'au matin il commence à poindre et à dorer de ses rayons notre hémisphère, il chantait tout ravi d'aise : Du sein virginal de l'aurore est sorti mon Seigneur, le désir des collines éternelles, en qui il n'y

a pas plus de taches qu'au soleil de ténèbres. S'il voyait des fleurs, il croyait que c'étaient autant de beaux yeux par lesquels son Jésus le regardait. Mais quand il entendait quelque musique, comme il avait l'âme harmonieuse, il entrait en des ravissements et des extases, se figurant qu'il entendait les louanges et les perfections de son céleste époux ; les chants des oiseaux lui étaient des cantiques d'amour, et il disait qu'il y avait un certain langage d'amour dont toutes les créatures lui parlaient.

Non content de nourrir ce noble feu dans son cœur, il voulut le répandre encore au dehors, s'efforçant que tous les hommes connussent et aimassent Jésus-Christ; à ce sujet il apprit, déjà tout homme fait et à l'âge de quarante ans, le latin ; après il y ajouta l'arabe ; il projeta l'établissement de plusieurs colléges en divers lieux remplis d'hommes savants, pieux et courageux, qui n'eussent aucune peur des tourments que les tyrans et les infidèles à qui ils annonceraient la foi leur pourraient faire souffrir, et fit divers voyages en France, en Italie, en Espagne, en Afrique et en Grèce, avec des incommodités extrêmes, endurant la faim, la soif, le chaud, le froid, la nudité, les mépris, les blessures, les bannissements, les prisons et toute sorte de maux, enseignant partout, et par les actions de sa vie, et par paroles, et par livres écrits, qu'il composa en très-grand nombre, entre lesquels il nous en a laissé trois, qui découvrent clairement à nu la plaie de son cœur, l'Art d'aimer, la Philosophie de l'amour, et le Livre de l'aimant et de l'aimé. Enfin, âgé de quatre-vingts ans ou environ, il retourna pour la dernière fois de l'île de Majorque d'où il était natif, à Tunes, en Afrique, « prædicationis causâ, » dit son historien, « pour prêcher. » Reconnu, et son but dévoilé, le peuple s'émut, et sur-le-champ l'assomma de pierres au port. Il perdit ainsi la vie pour Jésus-Christ, après

l'avoir si bien et si longtemps employée à son service et à l'exercice de son amour.

HENRI SUSO.

Henri Suso, religieux de Saint-Dominique, sera le dernier de tous les hommes qui ont ardemment aimé le Fils de Dieu que nous ferons paraître sur les rangs.

Cet excellent homme et très-saint personnage prit pour but de toutes ses affections et de toutes ses œuvres l'amour de la sagesse incarnée, et en fit une profession aussi évidente et publique qu'aucun autre que je connaisse. Pour ne point retoucher ce que nous avons rapporté ailleurs (liv. 1, ch. 4) : qu'il était enflammé en entendant lire à table, pendant qu'il était encore jeune religieux, les éloges de la sagesse incarnée tirée des saintes Lettres ; que cette sagesse rayonnant d'une admirable beauté lui apparut et le convia de se donner à elle ; qu'il s'y donna, s'y consacra et résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût pour son épouse ; les langueurs et les transports qu'après il souffrit pour elle (in ejus Vita, cap. 1) ; nous dirons ici qu'il s'appelait et s'appelle en ses écrits, et désirait être appelé le ministre de la sagesse éternelle, c'est-à-dire du Fils de Dieu incarné : qu'il composa un très-excellent et très-pieux office de la sagesse, qui se voit ordinairement attaché à la fin de ses œuvres, et que nous avons fait imprimer à part.

Blessé de l'amour de Notre-Seigneur, et désirant d'en porter une marque extérieure et sensible, il prit un poinçon tranchant, et se l'enfonçant dans la chair, à l'endroit qui couvre le cœur, il y figura le nom sacré de Jésus ; les lettres étaient larges comme une paille aplatie, et longues comme une des jointures du petit doigt. Pendant qu'il faisait entrer le fer dans son corps, et le conduisait en haut et en bas pour former ces ac-

ractères, la véhémence de son amour lui faisait regarder avec joie son sang couler et en mépriser la douleur. Ayant achevé cette opération également rigoureuse et amoureuse, il sort, sanglant, de sa chambre, et va à l'église, où se jetant à genoux devant le crucifix, lui dit : O Seigneur, l'unique amour de mon cœur, considérez l'extrême désir dont mon âme est touchée; certainement vous voyez que je ne puis vous imprimer plus avant en moi, c'est pourquoi je vous prie de parachever le reste et de vous graver vous-même profondément en mon cœur, et d'y marquer si bien votre nom, que jamais il n'en puisse être effacé. Il porta ce signe, cet épithème d'amour sur sa poitrine jusqu'à la mort, le regardant parfois, et particulièrement en ses affections ; et tirant de là des raisons et des forces pour les endurer avec patience et avec courage. Il avait coutume de dire à Notre-Seigneur : Les amoureux des créatures attachent à leurs robes, ou y font avec l'aiguille la figure de celles qu'ils aiment, mais moi, mon très-cher Seigneur, je vous ai buriné sur mon cœur et écrit en mon sang.

Une autre fois, animé du même esprit, il fit une croix de bois longue comme la main et large à proportion, dans laquelle il ficha trente clous en l'honneur de toutes les blessures de Notre-Seigneur, et puis se l'appliqua sur la chair, entre les épaules, et la porta continuellement nuit et jour pendant huit ans, souffrant volontiers les vives douleurs que les pointes des clous lui causaient, et afin de les rendre plus tolérables, il entailla le salutaire nom de Jésus sur le dos de la croix.

Il avait des pratiques excellentes de dévotion et d'amour envers le Fils de Dieu ; en voici quelques-unes. Quand il se levait le matin il se prosternait et saluait l'étoile matinale, c'est-à-dire la très-sainte Vierge, dans ce motif, que comme les oiseaux saluent en été

joyeusement et mélodieusement le jour quand il commence à paraître, lui de même présentait son salut et offrait ses hommages à la mère du soleil éternel. Après baisant la terre avec un grand sentiment d'humilité il saluait la sagesse éternelle avec une oraison fort dévote, dont les premières paroles étaient : « Mon âme « vous a désiré ; » et baisant de nouveau la terre, il ajoutait une troisième salutation à l'honneur du séraphin qui brûlait du plus grand amour de la sagesse éternelle, afin qu'il embrasât son cœur de l'amour dont il était épris, et que lui après pût échauffer et allumer les hommes de ce même feu par des discours ardents et par des instructions enflammées.

Avant de s'asseoir à table il fléchissait les genoux devant la sagesse éternelle, la suppliant de lui tenir compagnie en cette action. Assis, il se la figurait devant lui, tenant les yeux amicalement et paisiblement sur elle ; à chaque mets qu'on lui présentait il la priait qu'elle le bénît, et disait : Mon Seigneur Jésus, bénissez, je vous supplie, cette viande. Il prenait le premier et le dernier morceau en l'amour du cœur le plus enflammé qui fût sur la terre et en la charité très-parfaite du plus haut séraphin, afin que ce double amour lui fût pleinement communiqué et remplît toute la capacité de son cœur. Si quelque viande amère ou mal apprêtée lui était présentée, il la trempait dans le cœur sanglant de son bien-aimé, s'assurant que là-dedans elle ne lui ferait point de mal et y prendrait même de la douceur.

Au premier jour de l'an, convertissant la coutume profane des amoureux du monde de son pays, qui avec des concerts de voix et d'instruments, avec des prières, des présents et d'autres inventions s'efforçaient d'obtenir un bouquet ou une couronne de la personne qu'ils aimaient, lui de son côté s'en allait à la sagesse éternelle, le seul objet de son cœur, et se jetant à ses pieds

après avoir hautement loué sa beauté, sa bonté, sa libéralité et ses perfections, il la suppliait et la conjurait par paroles, par chants, par pensées, par désirs et avec toutes les instances possibles, souhaitant encore, pour donner plus d'éclat à ses louanges et plus de force à ses prières, d'être comme le messager de tous les cœurs amoureux, et de faire comme un amas de toutes les pensées, de toutes les paroles et de tous les actes de leur amour pour les lui présenter ; que puisqu'elle savait que pour son sujet il avait renoncé aux affections mondaines de toutes les créatures, il lui plût de lui faire la faveur de lui donner en ce nouvel an une couronne de fleurs, c'est-à-dire quelque grâce, quelque nouvelle lumière et quelque nouveau sentiment d'amour.

Enfin Jésus-Christ était l'unique entretien, les amours et les délices de ce saint homme ; il n'avait rien d'intérieur ni d'extérieur qu'il ne rapportât à ce but ; c'était la fin générale et particulière de tout ce qu'il faisait.

LES FEMMES.

SAINTE MARIE-MAGDELEINE.

Sainte Marie-Magdeleine a été le modèle des parfaites amantes du Fils de Dieu ; l'amour a exercé un pouvoir merveilleux sur elle ; il s'est rendu victorieux de son cœur et y a érigé de glorieux trophées.

Premièrement, sa conversion en fut un effet, ayant conçu un extrême regret de ses péchés, parce qu'elle aimait ardemment Notre-Seigneur, d'où elle mérita d'entendre ces paroles favorables, et d'obtenir cet arrêt de vie : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé (Luc., 7, 47).

Après sa conversion elle s'attacha inséparablement, autant qu'elle put, à sa personne. Si elle avait des yeux,

c'était pour le regarder ; si elle avait des oreilles, c'était pour l'écouter en public et en particulier ; des pieds, c'était pour le suivre partout ; des biens, c'était pour le nourrir et les siens ; une maison, c'était pour le loger. Un jour, elle et sa sœur Marthe s'occupant à lui préparer à dîner, elle, charmée de sa présence et transportée de son amour, s'oubliant soi-même et toute autre chose, se tint immobile à ses pieds, le considérant avec des yeux affectueux, et recueillant avec des oreilles avides, comme une douce manne, les divines paroles qui sortaient de sa bouche (Luc., 10).

Cet amour fit qu'après la résurrection de son frère Lazare, Notre-Seigneur soupant chez Simon le Lépreux, elle prit un vase plein d'un onguent très-précieux, et s'approchant de lui le répandit tout sur sa tête ; de là il coula jusqu'aux pieds, qu'elle essuya après avec ses cheveux, comme elle avait déjà fait autrefois.

Ce même amour conduisit cette fidèle amante sur le Calvaire, et la fixa au pied de la croix de son Seigneur, dont la mort la faisait mourir toute vive, se représentant que ses péchés étaient la cause de ses douleurs. Et après qu'on l'eut descendu de la croix, il ne faut pas demander, parce qu'on ne pourrait le dire, avec quelle ardeur d'amour et avec quelle compassion elle l'embrassa et baisa ses plaies, et puis alla, sans que chose du monde l'en pût détourner, acheter des onguents précieux pour l'embaumer.

Ayant aidé à l'ensevelir (Joann., 20), elle retourna trois jours après au sépulcre avec quelques-unes de ses compagnes, où ne le trouvant point, elle courut en porter la nouvelle aux apôtres. Pierre et Jean, comme les plus aimants et les plus aimés, y viennent à grands pas ; mais voyant qu'elle disait vrai, et qu'il n'y était pas, s'en retournent avec les autres femmes. La seule Magdeleine, attachée par les chaînes de son amour, ne peut s'en retourner, mais elle demeure là, entre dans

le tombeau, regarde de côté et d'autre, puis en sort, va et vient, tourne tout à l'entour, le cherche partout sans se lasser, et ne le trouvant point, outrée de douleur et affligée inconsolablement, se tient auprès du sépulcre, noyée dans ses larmes; elle voit des anges, dont la beauté était capable d'arrêter et de captiver les yeux de tout autre que les siens, elle n'y prend pas garde, elle leur dit seulement je ne sais quoi, où il y avait beaucoup plus d'amour que de raison, comme aussi à celui qu'elle cherchait, mais qu'elle ne reconnaissait pas, parce qu'il était travesti en jardinier; étant possédée tout à fait de l'amour de Notre-Seigneur, elle n'était nullement à elle-même.

Enfin, ayant été chassée par les Juifs pour la cause de son cher maître (ejus Vit., 22 julii), son vaisseau fut miraculeusement conduit en Provence, où elle se retira dans une affreuse solitude, appelée maintenant la Sainte-Baume, et y passa encore plus que jamais les trente ans de vie qui lui restèrent, dans les exercices de l'amour du Fils de Dieu, pleurant avec des déluges de larmes les péchés qu'elle avait commis contre lui, tâchant de lui satisfaire par les rigueurs d'une pénitence extrême, repensant incessamment à ce qu'elle lui avait ouï dire et vu faire, et soupirant, haletant et languissant sans cesse après lui.

SAINTE AGATHE.

Sainte Agathe (in ejus Vit., 5 febr.), l'ornement et la défense de la Sicile, montra qu'elle aimait ardemment Notre-Seigneur, quand pressée violemment par Quintien, président du pays, de le renier pour adorer les dieux de l'empire et de s'abandonner à lui, elle lui résista avec un courage invincible, et témoigna un extrême désir de conserver inviolablement sa virginité, et de mourir pour Jésus-Christ. Quand elle répondit à

cette méchante femme nommée Aphrodisie, à qui Quintien l'avait livrée à débaucher, ces paroles généreuses et toutes teintes de l'amour du Fils de Dieu : Aphrodisie, tu veux donc me persuader que je quitte Jésus-Christ et que je vende ma virginité, mais ne pense pas avoir assez d'éloquence ni assez d'artifice pour en venir à bout ; je ne prends pas ta langue pour la langue d'une femme, mais pour celle d'un démon qui parle en toi. Quitter Jésus-Christ ! tu perds ton temps, Aphrodisie, car je veux bien que tu saches que je suis si solidement fondée, et si inébranlablement affermie en l'amour de mon Seigneur Jésus, et si résolue au vœu de virginité que je lui ai fait, que j'espère qu'avec son aide le soleil perdra plutôt sa clarté, le feu sa chaleur et la neige sa blancheur que je change de volonté. Que ton Quintien aiguise hardiment ses glaives, qu'il affame ses lions, qu'il allume ses feux, qu'il prépare tous ses supplices, et ouvre même, s'il peut, les portes de l'enfer pour en faire sortir sur moi tous les démons, en dépit de tous ses efforts je mourrai vierge et chrétienne.

Et quand Quintien, averti par Aphrodisie de la constance insurmontable de la sainte, lui fit lui-même mille promesses et puis mille menaces, et l'attaqua de tout côté pour la gagner, que dit-elle ? Quintien (ce fut sa réponse), tu me promets de me donner la vie, la santé, des biens, des plaisirs, mais je ne veux point d'autre vie, d'autre santé, d'autres biens ni d'autres plaisirs que Jésus-Christ : et pour tes menaces, il faut les faire à d'autres ; car sache qu'il n'y a biche, poursuivie des veneurs et brûlant de soif, qui désire aussi ardemment une fontaine d'eau claire pour s'y rafraîchir que moi les tourments, afin de pouvoir par leur moyen embrasser Jésus-Christ et m'unir à lui. Si tu veux me décapiter, voici mon cou ; si tu as dessein de me fouetter, voici mes épaules ; si tu prétends me

brûler, voici mon corps; si tu as envie de m'exposer aux bêtes, je t'offre mes mains, mes pieds et tous mes membres; brûle, coupe, déchire, disloque, tourmente-le comme tu voudras; plus tu me feras souffrir, plus tu me feras de bien et me donneras de moyen d'être favorisée et chérie de mon cher époux Jésus-Christ. Que fais-tu? qu'attends-tu? pourquoi tardes-tu si longtemps? Enfin, la sainte Eglise dit qu'elle alla à la prison comme à un banquet délicieux, et où renfermée elle se prépara à son combat d'amour et à son martyre, et en recommanda instamment le succès à Notre-Seigneur.

SAINTE AGNÈS.

Sainte Agnès (in ejus Vita, 21 januar.), vierge, commença dès son enfance de s'affectionner à l'exercice de l'amour de Jésus-Christ, et de s'y adonner tellement, que tout son plaisir était de penser à sa vie et à sa passion. Et pour le lui témoigner par une preuve signalée, elle lui consacra sa virginité par un vœu exprès qu'elle lui en fit.

Recherchée là-dessus en mariage, comme elle était de grande maison, très-riche et excellemment belle, par le fils du gouverneur de Rome, elle le refusa tout net. Mais lui, sans se rebuter, l'ayant un jour rencontrée par la rue, s'approcha d'elle et lui fit offre de son service; la sainte répondit d'une façon sérieuse mêlée de quelque indignation, dont le cordial amour qu'elle avait pour Notre-Seigeur enflait et son cœur et ses paroles : Retirez-vous de moi, tison d'enfer, aiguillon de péché, pierre d'achoppement et viande de la mort; ne pensez pas que, quoi que vous puissiez me dire et me faire, je sois jamais infidèle à mon époux, de qui je suis tellement éprise que je ne vis que de son amour. Vous êtes gentilhomme de qualité, et des premières

maisons de Rome, mais pourtant n'estimez pas avoir rien qui le vaille et qui puisse justement vous rendre son corival, parce qu'il a six conditions souverainement parfaites, qui n'en ont point de pareilles, les voici : il est noble, il est beau, il est sage, il est riche, il est bon, il est puissant. Pour sa noblesse, Dieu est son père, qui l'a engendré dès l'éternité, sans femme, et la mère qui l'enfanta au milieu des temps est demeurée vierge ; il est si beau que sa splendeur passe la clarté du soleil, de la lune et des étoiles, et à un tel point, qu'elles-mêmes admirent sa beauté et confessent par une parole muette qu'elles ne sont que ténèbres auprès de lui. Sa sagesse a fait de si fortes impressions sur mon esprit et a si puissamment captivé mon cœur, que je ne puis penser à autre chose qu'à lui : et à cette heure que je parle de ses excellences, je sens un si grand plaisir et un contentement si doux, que quoique je vous haïsse plus que la mort, puisque vous voulez me séparer de lui, je suis bien aise de vous voir pour pouvoir vous les dire. Il est si riche, qu'il ne laisse aucun de ses serviteurs pauvre, mais les comble tous de richesses, et il me donne un trésor qui vaut mieux que tout l'empire romain. Que vous dirai-je de sa bonté qui est infinie et qu'il me fait paraître, en donnant son sang et sa vie pour moi, me prenant pour son épouse, me donnant des robes et des joyaux d'un prix inestimable, et me promettant qu'il ne m'abandonnera jamais ? Et pour comble de tout, il est si puissant, qu'il n'y a rien au ciel ni sur la terre qui puisse lui résister ; de sa seule odeur il guérit les malades et ressuscite les morts : c'est pourquoi je suis tout à lui, et je l'aime plus que mon âme et ma vie, que je serais très-aise de perdre pour son sujet. Et considérez la condition de nos amours : quand je l'aime, je suis chaste ; quand je m'approche de lui, je suis nette ; quand je l'embrasse, je suis vierge ; et jugez après si pour l'espérance d'au

cun bien ou pour la crainte d'aucun mal je serais sage de le quitter. Voilà ce que dit la sainte. Saint Maxime s'écrie (Hom. in natali D. Agnetis) : O vierge glorieuse, quel exemple d'amour avez-vous donné aux vierges! Oh ! que vous leur avez bien appris à répondre comme il fallait mépriser les richesses du monde, avoir en horreur les plaisirs de la chair : « Et solam Christi « pulchritudinem adamando, et aimer ardemment la « seule beauté de Jésus-Christ. » Approchez-vous, filles, de cette fille, et voyez de quelles flammes d'amour son cœur fut embrasé pour Jésus-Christ dès son enfance. Agnès dit qu'elle veut être loyale à son époux, et n'avoir de l'affection que pour celui qui a souffert la mort pour son salut. Vierges, venez, et qu'Agnès enflammée de l'amour de Jésus, et tenant pour ordures tous les trésors de la terre, vous serve de modèle.

Finissons par ce qui arriva après le noble martyre de la sainte. Comme son père et sa mère veillaient et priaient continuellement sur son sépulcre, elle leur apparut une nuit accompagnée d'une troupe d'autres vierges bienheureuses, et leur dit : Ne me pleurez point, mes chers parents, comme si j'étais morte ; je vis en compagnie de cette belle troupe au ciel, avec celui que j'ai aimé sur la terre de tout mon cœur et de toute l'étendue de mes affections.

SAINTE CATHERINE.

Sainte Catherine d'Alexandrie (in ejus Vit., 25 nov.), princesse de sang royal, d'une beauté incomparable, d'un très-excellent esprit et d'un profond savoir accompagné d'une éloquence admirable, a été l'une des grandes amantes et des parfaites épouses de Jésus-Christ. Son histoire rapporte que Notre-Seigneur l'épousa, et pour marque lui mit au doigt une bague en présence de la sainte Vierge et d'un grand

nombre d'anges et de saints. Elle s'enflamma si fort de son amour, que ne respirant plus que sa gloire et ses intérêts, lorsque l'empereur Maximin eut fait publier un édit contre les chrétiens, elle alla le trouver et lui remontra avec une respectueuse hardiesse l'injustice qu'il commettait en s'attaquant à des hommes innocents et véritablement pieux qui adoraient le seul vrai Dieu. L'empereur, bien étonné, lui demanda qui elle était; elle répondit : Ma race royale est assez connue dans Alexandrie, je m'appelle Catherine, et j'ai employé mon temps à l'étude de la rhétorique et de la philosophie; mais je ne me vante de rien tant que d'être chrétienne et d'avoir pour mon époux Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Puis elle se mit à rendre raison de sa croyance avec tant de grâce, tant de sagesse et tant d'éloquence, que l'empereur, tout ravi et comme hors de soi, ne faisait que la regarder et l'admirer, sans pouvoir lui dire un seul mot. Revenu un peu à soi, et se jugeant trop faible pour lier partie avec elle à la dispute, il lui mit en tête les cinquante plus habiles hommes de son empire, qu'elle convainquit de faux, et les mena battant avec des raisons si puissantes et avec une éloquence si foudroyante, qu'elle leur persuada de renoncer à la foi commune qu'ils avaient tenue jusqu'alors, et dont ils avaient été les oracles, et d'embrasser celle de Jésus-Christ.

Après cette victoire et celle de l'impératrice et du capitaine Porphyre, l'empereur tâcha par de belles promesses, par de terribles menaces et par tous moyens de fléchir le courage de la vierge. Mais rien ne pouvant faire brèche à la constance de son cœur épris de l'amour de son chère époux, il la fit cruellement fouetter, et après appliquer sur une machine de quatre roues armées de rasoirs, qui venant à se briser sans lui nuire, il commanda qu'on lui tranchât

la tête. Toute la ville accourut au lieu du supplice, et comme ils la virent avec cette beauté nonpareille et cette grâce divine qui la rendaient si vénérable et si aimable, la plupart ne purent se retenir de pleurer ; elle seule avait la face gaie et riante comme un séraphin, et, prête à recevoir le coup qui devait lui ouvrir le ciel, elle y leva les yeux et les mains pour remercier Dieu notre Seigneur de ce qu'il daignait prendre son sang et sa vie en sacrifice, qu'elle lui offrait de très-bon cœur, en témoignage assuré de son vrai et sincère amour.

SAINTE CÉCILE.

L'illustre vierge sainte Cécile (in ejus Vita, 22 nov.), issue d'une des plus nobles familles de Rome, mérite encore très-dignement d'être placée ici parmi les fidèles amantes et les généreuses martyres de Jésus-Christ. Particulièrement attirée par lui, elle suivit ses attraits, et correspondant à la grâce qu'il lui faisait, elle se donna absolument à lui, et s'embrasa tellement de son amour, que jour et nuit elle n'avait autre pensée ni autre discours que des moyens qu'elle pourrait tenir pour atteindre à ce parfait amour. Dans ce but elle portait continuellement sur soi le livre des Evangiles et le lisait fort souvent, tâchant de goûter et d'accomplir les paroles qui étaient émanées de la vénérable et divine bouche de son époux, et macérant par des jeunes et des cilices son corps délicat pour lui plaire. La première nuit de ses noces, ayant été marié par ses parents, contre son gré, à un jeune gentillomme nommé Valérien, elle lui déclara le dessein qu'elle avait de conserver inviolable sa pureté virginale consacrée à Jésus-Christ, et le pria de ne rien attenter sur elle, de peur que son attentat ne fût suivi d'un châtiment terrible. Elle

l'obtint, et de plus de païen le rendit chrétien, avec son frère Tiburce et plusieurs autres, qui même souffrirent la mort pour Jésus-Christ. Après, Almache, gouverneur de la ville, commanda que la sainte fût menée dans un temple, ou pour y sacrifier aux dieux, ou, si elle ne voulait, pour y être elle-même sacrifiée et mise à mort au pied de leurs autels. Les bourreaux la saisirent et la voyant douée d'une si grande beauté, d'honnêteté si aimable et à la fleur de son âge, avec la connaissance qu'ils avaient de sa noblesse, touchés d'une fausse pitié, lui remontrèrent et la prièrent de ne point se priver des plaisirs de cette vie, et se précipiter dans le malheur où sa vaine superstition et son opiniâtreté la conduisaient. Elle répondit qu'elle les remerciait de leur affection, mais qu'elle ne tenait rien à plus grand honneur ni à plus grand contentement que de souffrir toutes sortes de maux, et de mourir pour Jésus-Christ. Ce qu'elle fit avec un parfait amour et un courage invincible.

SAINTE GERTRUDE.

Qui veut connaître amplement les vives flammes d'amour dont le cœur de sainte Gertrude brûlait pour le Fils de Dieu doit lire avec soin les livres de ses insinuations, qui en sont tout semés et tout ardents, et qui lui serviront même beaucoup pour l'y échauffer.

Sainte Gertrude, dit l'histoire de sa vie, aima si tendrement et si ardemment Notre-Seigneur, que son cœur fondait sensiblement à la chaleur de ce feu. Tout son soin était de lui plaire, tous ses desseins d'imiter ses actions, tous ses désirs d'unir parfaitement sa volonté à la sienne. C'était le pasteur qui la gouvernait, et de l'obéissance et conduite duquel elle ne se départit jamais. C'était le flambeau qui éclairait son âme, et si constamment, qu'elle lui faisait découvrir dans les

choses bonnes ce qui y était de meilleur et de plus pur, et dans les mauvaises le plus gâté et le plus corrompu, d'où elle monta à un tel point de clarté d'esprit et de perfection, qu'elle aimait toujours ce qui était le plus aimable, et haïssait ce qui était le plus digne de haine.

Elle avait des sentiments si grands de la passion du Fils de Dieu, que nous pouvons avec saint Paul les appeler des compassions, parce que son esprit s'attachait si fortement à ces mystères de souffrance, qu'elle souffrait en quelque façon les mêmes peines et les mêmes douleurs que lui; de sorte qu'elle se voyait et se sentait découpée de ses fouets, piquée de ses épines, percée de ses clous, abreuvée de son fiel et tourmentée de ses autres maux; en marque de quoi il lui imprima au centre du cœur ses cinq plaies.

Sa dévotion envers le très-saint Sacrement de l'autel était admirable et semblait passer toutes les autres. De nuit et de jour ses pensées et ses affections tendaient là; de façon que toute sa vie pouvait se nommer une communion continuelle. Tout ce qu'elle faisait longtemps avant la réception de cette divine hostie était rapporté à purifier son cœur pour l'en rendre plus digne; et pareillement tout ce qu'elle faisait après, qui durait aussi longtemps, était tout en forme d'actions de grâces, pour reconnaître la faveur qu'elle avait reçue. Elle pensait perpétuellement à cette table céleste, elle en parlait sans cesse, et encourageait à tout propos ses religieuses à la désirer ardemment et à s'y préparer avec un très-grand soin. Ce fut aussi par les grâces qui lui furent abondamment communiquées dans cet adorable mystère, qu'elle parvint au sommet de la perfection, parce que la riche promesse que Notre-Seigneur fit à ceux qui le recevraient dignement, qu'il leur donnerait la même vie qu'il avait eue de son Père (Joann., 6, 58), fut entièrement accomplie en elle, ar-

rivant par ses communions, et fort fréquentes, et très-bien faites, à une haute participation de la vie de Dieu. De sorte que comme la vie de Notre-Seigneur au saint Sacrement n'est pas une vie sensitive, raisonnable et humaine, mais surhumaine et divine; ainsi celle que menait sainte Gertrude, dans la vertu du saint Sacrement qu'elle avait reçu, était élevée au-dessus des sens, au-dessus de la raison et toute divine. Car quoique l'extérieur parût en elle sensible et raisonnable, au dedans pourtant et au fond de l'âme, où Jésus-Christ vivait par le moyen d'une vie cachée en Dieu, ainsi que parle saint Paul (Coloss., 3, 3), elle vivait d'une vie supérieure à toutes celles d'ici-bas, d'une vie de Dieu.

Un religieux prêchant un jour (Insinuat., lib. 5, cap. 27), dit, entre autres choses, que l'amour est une flèche d'or avec laquelle l'homme rend sien tout ce qu'il en touche, et que par conséquent celui-là était sans esprit qui employait son amour aux choses de la terre, et ne tenait aucun compte de celles du ciel. A ces paroles, sainte Gertrude, qui y assistait, se sentant tout enflammée, dit à Notre-Seigneur : O l'unique époux de mon âme, oh ! que j'eusse cette flèche, car sans attendre un moment je vous en transpercerais le cœur, afin de vous posséder toujours. Ayant dit cela, elle vit Notre-Seigneur qui tenait une flèche d'or pointée vers elle et qui lui répondit : Voilà la flèche que vous demandez; puisque je l'ai, je veux vous en blesser de telle sorte que vous ne retourniez jamais à votre première santé. Cette flèche paraissait crochue en trois endroits : au haut, au milieu et au bout, pour signifier les triples effets que l'amour produit dans l'âme qu'il blesse. Le premier est que comme un malade trouve toutes choses fades et sans saveur, ainsi l'âme blessée d'amour ne prend aucun plaisir en quoi que ce soit, sinon en l'objet qu'elle aime. Le second, que comme un malade, pressé de la violence de ses douleurs, de-

mande instamment les remèdes dont il pense être soulagé, l'âme de même brûle d'un désir ardent de se joindre et de s'unir à Dieu notre Seigneur, lui semblant impossible de respirer un moment sans lui. Et pour le troisième, l'amour la réduit en un tel point qu'on ne saurait l'exprimer qu'en disant qu'il la sépare du corps pour la perdre en Dieu. Sainte Gertrude fut blessée vivement de cette flèche.

Notre-Seigneur dit une fois d'elle à quelque religieuse, qu'il n'y avait pas de lieu au monde où il fît si délicieusement sa demeure qu'au très-saint Sacrement de l'autel, et après dans le cœur de Gertrude; et à sa chère compagne sainte Mectilde, une autre fois, que la liaison n'était pas si grande, ni l'accord si étroit du mouvement des membres avec celui du cœur et de la volonté, que de la volonté de Gertrude avec la sienne.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Sainte Catherine de Sienne (in ejus Vita, 29 april.) a toujours passé dans l'estime des fidèles pour une des âmes qui ont été le plus ardemment touchées de l'amour de Notre-Seigneur, et aussi pour une de celles à qui Notre-Seigneur en a donné plus de sujets et départi plus de faveurs.

Il l'épousa en présence de sa sainte Mère, du prophète royal David, de saint Jean l'Evangéliste et de saint Dominique. Il la fit boire à son côté, il lui ôta son cœur, et à quelques jours de là le lui rendit tout flambloyant. Il lui imprima les marques de ses plaies, il parlait et conversait aussi privément avec elle qu'un ami avec son ami, et d'autres faveurs nonpareilles.

Aussi sainte Catherine de son côté aimait Notre-Seigneur avec des ardeurs inexplicables, qui la consumaient si fort, qu'elle en était presque toujours malade; sa vie n'était qu'une occupation perpétuelle des

exercices de l'amour avec lui dans le secret de son cœur; jour et nuit elle pensait à lui, elle soupirait après lui, elle parlait toujours de lui ou pour lui; elle lui consacra par vœu sa virginité, et pour la lui conserver et lui témoigner son affection, elle matait son corps avec des jeûnes continuels et des disciplines cruelles, jusqu'à en faire trois par jour, et chacune d'une heure et demie. Son lit était deux ais sur lesquels elle passait les nuits en oraison, partie à genoux, partie assise, s'étant rendue tellement victorieuse du sommeil qu'elle disait avoir été le plus fâcheux et le plus difficile de tous ses ennemis, qu'elle ne dormait qu'un peu sur le minuit, et encore après poussant plus loin ses victoires, qu'une demi-heure en deux jours.

Depuis qu'elle eut bu au sacré côté de Notre-Seigneur, et reçu de sa main un autre cœur, elle fut si éprise de son amour, qu'elle était presque toujours ravie et comme hors de soi, et disait à son confesseur que le feu qui brûlait son cœur était si ardent, que le matériel en comparaison ne lui semblait que de la glace.

Elle avait un si violent désir et une faim si étrange du très-saint Sacrement de l'autel, que le jour qu'elle ne le prenait point, on eût dit qu'elle dût défaillir et rendre l'âme. Quand elle le demandait, elle eût fait pitié à ceux qui l'eussent vue et entendue. Je veux, disait-elle, et c'étaient les seules paroles que la véhémence de son désir et de son amour lui permettait de prononcer, le corps de mon Seigneur Jésus-Christ. L'ayant reçu, elle demeurait fort longtemps à entretenir tout son bien, de la présence duquel elle retirait tant de grâces, que c'était alors que plus ordinairement lui arrivaient ses extases et ses transports. Son cœur sautait dans sa poitrine et semblait vouloir éclater et se fendre d'aise. Il lui tenait même lieu de toute viande pour la soutenir, et rendait son corps, qui avant était très-faible, robuste et vigoureux.

Notre-Seigneur lui ayant donné et infusé la grâce de savoir écrire, elle ne s'en servit jamais que pour tracer ces mots : Venez, ô Saint-Esprit, venez dans mon cœur, tirez-le à vous par votre puissance, donnez-moi votre charité et votre crainte, ô Jésus mon Seigneur, préservez-moi de toute mauvaise pensée ; réchauffez et enflammez-moi de votre très-doux amour, en sorte que toute peine me soit légère. Mon Père saint et mon doux Maître, daignez me secourir en toutes mes tentations, Jésus-Christ mon amour, Jésus-Christ mon amour !

Enfin cette vierge séraphique, brûlée de l'amour de Notre-Seigneur et du désir de le voir, tomba malade et mourut âgée de trente-trois ans comme lui.

SAINTE THÉRÈSE.

Sainte Thérèse a été le miracle des personnes de son sexe qui dans notre siècle ont aimé ardemment Notre-Seigneur. Ce qu'elle a fait, ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a dit et ce qu'elle a écrit de lui et pour lui, en sont des marques indubitables.

Étant interrogé par un de ses confesseurs (Ribera, in ejus Vita), à qui elle ne célait rien, comment elle employait le temps, parce qu'il pensait qu'à la façon des autres elle mît quelques heures du jour à l'oraison, et puis qu'elle se divertît à d'autres choses, elle lui répondit qu'elle ne pouvait imaginer personne qui eût tant d'amour pour quelqu'un et qui pût moins durer sans lui comme elle en avait pour Notre-Seigneur, avec qui elle s'entretenait incessamment dans son intérieur. C'est pourquoi elle avait une très-grande dévotion à ses images, et quand elle en prenait quelqu'une, il faisait bon entendre les paroles qu'elle lui disait, et qui étaient si pleines d'amour et de tendresse, qu'il semblait que son âme voulût fondre.

Il lui arrivait souvent des assauts si violents de cet amour, qu'elle se pâmait et s'anéantissait sans pouvoir durer, de façon que l'on eût dit que sa vie allait finir. Elle vit un jour un séraphin à son côté gauche, petit et beau à merveille, avec une face étincelante, qui tenait en main un dard d'or et long, au bout duquel était un fer enflammé, dont de fois à autre il lui perçait le cœur jusqu'aux entrailles; et de là lui venaient ces ardeurs excessives d'amour. Entendant chanter le cantique qui commence : « Que mes yeux vous voient, « ô mon doux et bon Jésus, » elle fut à ces paroles frappée si vivement au plus sensible de son âme, qu'elle perdit tout à fait le sentiment, et il fallut l'emporter comme morte en sa chambre et la coucher, et le lendemain encore elle était comme hors de soi, tant l'impression avait été forte.

Elle avait des désirs inexplicables de la gloire de Dieu, qui lui donnaient des joies extrêmes pour les biens qu'il possède, et lui faisaient goûter particulièrement ces mots du « Credo » de la messe : « Nous « croyons que le royaume de Jésus-Christ ne doit point « finir. » Elle fit par un effort héroïque d'amour ce vœu si célèbre, d'exécuter toujours ce qu'elle croirait le plus parfait et le plus agréable à Dieu.

Il serait impossible de dire les affections et les sentiments qu'elle avait pour le saint Sacrement de l'autel, que nous laissons; car nous les avons rapportés ailleurs, comme aussi beaucoup d'autres témoignages de cet amour embrasé qu'elle portait à Notre-Seigneur. Ceux qui veulent les apprendre pleinement doivent lire ses écrits, qui lus avec soin leur communiqueront encore quelques étincelles de ce noble feu dont ils sont remplis. Mais je ne dois pas laisser passer ce qui suit :

Étant au lit de la mort, lorsqu'on lui apporta le saint Sacrement pour la dernière fois, et qu'elle vit entrer dans sa cellule ce Seigneur pour qui elle avait

tant d'amour, bien qu'elle ne pût se mouvoir (elle était à l'extrémité et presque aux abois), toutefois d'ardeur, sans aide de personne, elle se leva sur son lit, et avec un si grand effort qu'il semblait qu'elle voulût se jeter à bas, de sorte qu'il fallut la tenir ; sa face devint belle, lumineuse et enflammée, bien différente de celle qu'elle avait auparavant, bien plus vénérable, d'un âge beaucoup moindre que le sien. Alors ce cygne très-blanc, les mains jointes, avec un cœur rempli de joie, commença à chanter avec plus de douceur qu'il n'avait jamais fait, et parlant avec tout son bien qu'elle avait devant soi, elle lui disait des choses douces et amoureuses qui causaient de grands sentiments de dévotion à toutes ses sœurs présentes. Entre autres elle lui dit celles-ci : « O mon Seigneur et mon époux ! l'heure « que j'ai tant souhaitée est venue ; il est temps désor- « mais que nous nous voyions ; il est temps, mon Sei- « gneur, de marcher, à la bonne heure soit-il, que « votre volonté soit faite ; l'heure est enfin arrivée dans « laquelle mon bannissement doit prendre fin, et mon « âme s'en va avec vous jouir de ce qu'elle a tant dé- « siré. »

Ainsi, âgée de soixante-sept ans, elle mourut à Alve, non tant de maladie que d'un assaut extraordinaire d'amour divin que sa nature faible ne put porter, comme elle-même le révéla après sa mort à une religieuse de sainte vie.

LA BIENHEUREUSE MARIE-MADELEINE DE PAZZI.

Cette religieuse admirable (1 part. Vitæ, cap. 11 et 12), qui depuis peu a été béatifiée, a encore excellé en ces derniers temps dans l'amour du Fils de Dieu, pour qui elle ressentit de si grandes et de si violentes ardeurs, particulièrement dans la considération de la charité infinie qu'il a exercée envers l'homme, le créant, le rache-

tant, le justifiant et le glorifiant, qu'elle s'écriait de vive force sans pouvoir se retenir : O amour ! ô amour ! ô Dieu qui aimez l'homme avec un tel amour ! ô Dieu d'amour ! ô Dieu d'amour ! ô mon cher Seigneur ! plus, plus d'amour, pour aucun autre objet ; c'est trop d'amour, ô amour, que vous portez à un vermisseau ; ce n'est pas trop pour votre bonté et pour votre miséricorde infinie, mais c'est trop, et infiniment trop pour le mérite de l'homme ; et pourquoi, ô source d'amour, mais aussi fontaine de sagesse, l'aimez-vous avec un tel excès lui qui en est si indigne?

Un jour de l'Invention de la Sainte-Croix, ravie de l'amour de Dieu crucifié pour l'homme, elle s'écria : O amour ! ô amour ! combien peu êtes-vous connu et aimé ! si vous ne trouvez où reposer, venez en mon cœur et vous y serez reçu comme le maître et le Seigneur absolu ! O âmes créées de l'amour et pour l'amour, pourquoi n'aimez-vous pas l'amour ? ô amour ! quelle peine et quel tourment sens-je dans la connaissance que vous me donnez, combien peu vous êtes aimé ! Et puis, avançant tantôt les bras comme pour appeler, tantôt frappant des mains, elle redoublait avec un visage enflammé : Venez, ô âmes, pour aimer l'amour, venez pour aimer votre Dieu. Puis, par la force du trait elle s'en allait courant par la maison et criant de même.

Une autre fois, regardant au ciel, elle disait : Donnez-moi, mon Seigneur, une voix si forte que, vous appelant amour, je sois entendue de l'Orient à l'Occident et de toutes les parties du monde jusqu'aux enfers, afin que vous soyez connu et aimé comme le vrai et unique amour.

Or, cette bienheureuse était tellement enflammée de ce feu sacré, que même au plus fort de l'hiver elle était contrainte, pour tempérer son ardeur, de boire quantité d'eau froide ; elle plongeait ses bras et son

visage dedans, et s'en jetait au sein, criant qu'elle brûlait, et regardant le ciel d'où lui venaient ces feux avec des yeux abattus et des regards languissants, elle répétait souvent : Je n'en puis plus, je ne saurais plus supporter cette flamme.

CONCLUSION DE CES EXEMPLES ET DE TOUT L'OUVRAGE

Je laisse beaucoup d'autres saints et saintes qui ont aimé ardemment le Fils de Dieu, et l'ont pris pour l'unique objet de leurs affections, comme sainte Brigitte veuve, sa chère épouse, et qui par son inspiration et sa direction institua un ordre religieux nommé du Saint-Sauveur; comme ces femmes saintes dont parle Jacques, cardinal de Vitry, dans la préface de la Vie de sainte Marie d'Oegnies, qui étaient si vivement blessées de l'amour de Notre-Seigneur et tellement vaincues de sa force, que de langueur elles ne pouvaient, sinon rarement, se lever du lit; comme la bienheureuse Félix, de qui le pieux Cacciaguerre a décrit la vie, et qui dit qu'ayant voué sa virginité à Notre-Seigneur, elle s'embrasa si fort de son amour, qu'elle pensait continuellement à lui; si elle mangeait ou buvait, si elle parlait ou se taisait, si elle était seule ou en compagnie, elle était toujours avec Jésus-Christ, toutes ses actions tendaient à lui; et dormant et veillant, son esprit ne se détournait point de son entretien, et comme son affection était véritable, elle tâchait par tous moyens de l'imiter; comme sainte Catherine de Gênes, quoiqu'elle semble avoir aimé plus particulièrement la divinité pure et désunie de l'humanité que Notre-Seigneur Dieu et homme; comme le bienheureux Louis de Gonzague, et le bienheureux Stanislas Kotska, de notre compagnie. Au dernier il fallait appliquer sur la poitrine des linges mouillés d'eau froide

pour rafraîchir l'ardeur excessive dont son cœur brûlait. Ceux que nous avons apportés suffisent.

Il faut maintenant que nous nous efforcions de les suivre et de nous échauffer de leurs feux. La considération attentive de ce que nous avons dit d'eux peut grandement nous aider, parce que, comme dit saint Basile (in Vita sancti Gordii, martyris), de même que du feu émane naturellement la lumière et la bonne odeur des parfums; ainsi de la connaissance des bonnes actions des saints découle en nous un grand fruit. Ainsi saint Bonaventure rapporte de saint François : « Ex recordatione sanctorum omnium tanquam « lapidum ignitorum in deificium recalescebat incen- « dium (in ejus Vita, cap. 9) : Le souverain de tous les « saints, comme l'attouchement d'autant de pierres de « feu, le réchauffait et l'enflammait d'un grand amour « de Dieu. » Et saint Augustin dit de lui-même au même sujet : « Carbones vastatores, id est, exempla « servorum tuorum, quos de nigris lucidos, et de « mortuis vivos feceras, congesta in sinum cogitationis « nostræ urebant, et absumebant gravem torporem « nostrum, et accendebant nos validè (Conf., lib. 9, « c. 2) : Les charbons ardents, c'est-à-dire les exemples « de vos serviteurs, que de noirs vous aviez rendus « luisants, et d'éteints allumés, jetés dans le sein de « ma pensée, brûlaient et consumaient ma grande pa- « resse et me mettaient tout en feu. »

En effet, pourquoi n'aimerons-nous pas Notre-Seigneur comme eux? « Tu non poteris, quod isti et istæ, » ainsi que disait la continence au même saint Augustin (Conf., lib. 8, cap. ult.). « Tu ne pourras pas ce qu'ont « pu ces jeunes garçons et ces jeunes filles, » comme si c'était d'eux-mêmes, et non par le secours de la grâce? Il est vrai que tous n'en reçoivent pas une même mesure, et que quelques efforts que fassent quelques-uns, ils n'arriveront jamais au même degré d'a-

mour de Notre-Seigneur que d'autres; mais il est aussi assuré qu'il ne tient qu'à nous de l'aimer grandement, parce que Dieu ne nous aurait pas commandé de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, s'il eût jugé la chose au delà de notre pouvoir, et n'eût résolu de nous donner les secours nécessaires pour cela.

Je conclus donc avec les paroles de saint Paul que j'ai mises au frontispice de cet ouvrage : « Si quis non « amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit ana- « thema (1 Cor., 16, 22) : Si quelqu'un n'aime point « Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. »

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE XXII. L'amour de Notre-Seigneur fait pratiquer la patience, *page* 1.

SECT. VII. De la mortification du corps et des sens, 1. — I. Personne ne hait la chair, *ibid.* — II. Il la faut pourtant simplement haïr et la mortifier, 2. — III. Et tous le doivent faire, 8. — IV. Et toujours, 9. — V. La mortification du corps embrasse plusieurs vertus, 11. — VI. Il la faut pourtant exercer avec modération, 14.

SECT. VIII. De la bonne conduite des sens extérieurs, 16. — I. Les sens extérieurs sont les fenêtres de l'âme, *ibid.* — II. Comment nous devons conduire le sens de la vue, 18. — III. Comment celui de l'ouïe, 23. — IV. Comment celui de l'odorat, 24. — V. Comment celui du goût, 25. — VI. Comment celui de l'attouchement, 27.

SECT. IX. De la mortification de la langue, 29. — I. Conduite de la langue pour le silence, *ibid.* — II. Pour le parler, 34.

SECT. X. De la mortification des passions, 39. — I. Nature des passions, *ibid.* — II. Leur différence, 40. — III. Elles sont indifférentes, et bonnes ou mauvaises selon leur usage, *ibid.* — IV. Les maux quecausent les passions déréglées, 43. — Elles aveuglent l'esprit, *ibid.* — Elles débauchent la volonté, 44. — V. Quel règlement il faut donner à ses passions, 47.

Sect. XI. De la mortification de la colère, 48. — I. Les maux qu'apporte la colère, *ibid.* — II. Qu'est-ce que la colère? 49. — III. Qu'est-ce que l'impatience? 50. — IV. Moyens pour empêcher la naissance de la colère, 51. — V. Moyens de l'étouffer quand elle est née, 57.

Sect. XII. Suite du sujet, 60. — On peut dompter sa colère, *ibid.*

Sect. XIII. De la mansuétude, 65. — I. Excellence et utilité de la mansuétude par rapport à Dieu, *ibid.* — II. Par rapport à nous, 68. — III. Par rapport à notre prochain, 70.

Sect. XIV. De la mortification de la volonté, 74. — I. Il faut mortifier en notre volonté l'amour-propre, *ibid.* — II. La propre volonté, 77.

Sect. XV. Suite du sujet, 79. — I. La multitude des désirs rendent un homme sans désirs, *ibid.* — II. Et l'attachent à quoi que ce soit de créé, 86. — III. Quels désirs il faut retrancher, 91. — IV. Comment on peut reconnaître qu'on a de l'attache, 92.

Sect. XVI. De la mortification de l'entendement, 93. — I. Blessure de notre entendement qu'il faut guérir, *ibid.* — II. L'ignorance, *ibid.* — III. L'avidité de savoir, 95. — IV. La multitude des pensées non nécessaires, 99.

Sect. XVII. De la précipitation du jugement, 101. — I. La précipitation, *ibid.* — II. Importance de la considération, 102. — III. Ce que c'est, 103. — Ses deux extrémités, *ibid.* — IV. Comment il faut la pratiquer, 105. — V. Exemples des saints, 107.

Sect. XVIII. De l'arrêt du jugement ou de l'opiniâtreté, 113. — I. Opiniâtreté, ses effets, *ibid.* — II. D'où elle vient, 115. — III. Ses remèdes, 117. — IV. Comment on distingue un opiniâtre d'un docile, 120. — V. Il faut se garder aussi de l'autre extrémité, 121.

Sect. XIX. De l'obéissance, 122. — Moyens d'adoucir les difficultés de l'obéissance, 123.

Sect. XX. Motifs pour pratiquer la patience et la mortification, et premièrement la nécessité, 131. — I. Il faut nécessairement souffrir et se mortifier pour vivre en homme. La cause naturelle, *ibid.* — II. La morale, 134. — III. Il le faut encore plus pour vivre en chrétien, 136. — IV. Et encore plus au religieux, 139.

Sect. XXI. Second motif de patience et de mortification : le profit, 143. — I. Biens des afflictions, *ibid.* — II. Sentiment des saints, 145.

Sect. XXII. Troisième motif de patience et de mortification : le plaisir, 149. — I. Plaisir des afflictions, *ibid.* — II. Il est plus facile et plus doux de se mortifier que de ne le pas faire, 151. — III. Il se voit par ce qui arrive avant la chose, *ibid.* — IV. Du-

rant, 153. — V. Après, 155. — VI. La paix du cœur vient de la mortification, 156. — VII. La joie qui en découle, 158. — VIII. Il n'y a que la première difficulté à vaincre, 161.

SECT. XXIII. Quatrième motif de patience et de mortification : la gloire, 164. — I. C'est une grande gloire de souffrir pour Dieu, *ibid.* — II. Raisons prises de Dieu, 166. — III. De Notre-Seigneur, 169. — IV. De nous, 170.

SECT. XXIV. Cinquième motif de patience et de mortification : les biens de l'autre vie, 172. — I. La gloire du paradis est ineffable et incompréhensible, *ibid.* — II. Sa grandeur, 174. — III. Définition de la béatitude, 176. — IV. La béatitude de notre âme est à voir Dieu clairement, *ibid.* — V. Comment nous verrons Dieu, et quoi ? 177. — VI. Le contentement de voir Dieu, 181. — VII. Cette vue nous rendra semblables à lui, 183. — VIII. La béatitude de notre volonté, 184.

SECT. XXV. Continuation du sujet, 185. — I. La béatitude de notre corps, *ibid.* — II. Le lieu, 188. — III. La compagnie, 189.

SECT. XXVI. Sixième motif de patience et de mortification : les maux de l'autre vie, 197. — I. Les maux de l'enfer sont ineffables et incompréhensibles 198. — II. La peine du dam, 200. — III. La peine du sens, 201.

SECT. XXVII. Suite du discours, 208, — I. Le lieu, *ibid.* — II. La compagnie, 210. — III. Les peines du purgatoire, 216.

SECT. XXVIII. Septième motif de patience et de mortification : l'éternité des biens et des maux de l'autre vie, 221. — I. Nous sommes nés pour une éternité de bonheur ou de malheur, *ibid.* — II. Qu'est-ce qu'éternité ? *ibid.* — III. Tout ce qui est éternel est très-grand, 222. — IV. De l'éternité des peines, 223.

SECT. XXIX. Huitième motif de patience et de mortification : marque de prédestination, 230. — I. La prédestination de Notre-Seigneur est le prototype de la nôtre, *ibid.* — II. La prédestination de Notre-Seigneur est fondée sur la croix, 231. — III. La nôtre y sera donc aussi, 233.

SECT. XXX. Neuvième motif de patience et de mortification : pris de la part de Dieu, 238. — I. Dieu nous envoie toutes nos afflictions, *ibid.* — II. Il est en personne dans toutes et les cause, 241. — III. Il n'en donne pas plus que nous n'en pouvons porter, 243.

SECT. XXXI. Dixième motif de patience et de mortification : l'exemple de Notre-Seigneur, 246. — I. L'exemple de Notre-Seigneur souffrant, *ibid.* — II. La force de cet exemple, 248. — III. Il le faut imiter, 250. — IV. Cette imitation a deux chefs, 251. — V. Comme les saints l'ont fait, 252.

SECT. XXXII. Onzième motif de patience et de mortification : l'a-

mour de Notre-Seigneur, 256. — I. La souffrance, principale marque de l'amour, *ibid.* — II. Pratiquée par Notre-Seigneur envers nous, 258. — III. Par les saints envers Notre-Seigneur, 259.

SECT. XXXIII. Suite du sujet, 263. — I. Exemples des filles et des femmes, *ibid.* — II. Exemples des hommes, 273

SECT. XXXIV. Conclusion de ces motifs et de tout le chapitre, 281. — I. Les afflictions sont très-utiles, mais pourvu qu'elles soient bien endurées, *ibid.* — II. Ce qu'il faut faire pour cela, 282.

CHAP. XXIII. L'amour de Notre-Seigneur rend une âme reconnaissante, 287. — I. Utilité de la gratitude et dommages de l'ingratitude, *ibid.* — II. Ce que c'est que la gratitude, 289. — III. De quoi nous devons remercier Dieu, 290.

SECTION UNIQUE. Suite du discours, 300. — I. Il faut nous rendre l'exercice des remercîments fort commun, *ibid.* — II. Les façons de le faire, 303.

CHAP. XXIV. L'amour de Notre-Seigneur rend une âme constante et persévérante, 311. — I. Ce que c'est que constance et persévérance, *ibid.* — II. Cette vertu est de très-grande conséquence, 312. — III. Nous la devons pratiquer, 314. — IV. Exemples, 317. — V. La persévérance finale, 322.

CHAP. XXV. L'amour de Notre-Seigneur cause la bonne mort, 323. — I. Importance de la bonne ou de la mauvaise mort, *ibid.* — II. La disposition éloignée pour bien mourir, 324. — III. La disposition prochaine, 332.

SECTION PREMIÈRE. Exercice pour faire tous les mois, afin de se disposer à bien mourir, 336. — I. Bien de cet exercice. Il supplée aux défauts de notre mort, 337. — II. Il nous fait tenir prêts pour le jour de notre mort, *ibid.* — Ce que Notre-Seigneur nous a singulièrement recommandé, *ibid.* — III. En saint Marc, *ibid.* — IV. En saint Matthieu, 338. — V. En saint Luc, 341. — VI. Chose digne d'étonnement, 346.

SECT. II. Un autre bien que nous apportera cet exercice, 348. — I. La souvenance de la mort, *ibid.* — Où gît la vraie philosophie, *ibid.* — II. Exemples, 349.

SECT. III. Trois autres biens de cet exercice, 358. — I. Diligence en l'affaire de son salut, *ibid.* — II. Parce que le temps est incertain, *ibid.* — III. Court, *ibid.* — IV. La chose est d'une conséquence infinie, 359. — V. Conclusion, *ibid.* — VI. L'humilité, à cause de ce que nous devons devenir, 361. — VII. Un esprit détaché des choses de ce monde, puisqu'il faut en être sitôt privé, 363.

SECT. IV. Deux autres biens encore que cet exercice produit, 365. — I. Il diminue l'amour que nous avons pour la vie, qui est très-grand, *ibid.* — II. Pourtant sans sujet, 366. — III. Et nous fait

trouver la mort agréable, 368. — IV. La mort est préférée à la vie par les païens, 369. — V. Beaucoup plus par les chrétiens, 371. — VI. La mort est utile au corps, 372. — VII. Et à l'âme, 374. — VIII. Deux objections, 376. — IX. La mort est un digne objet de nos désirs, 379.

Sect. V. Dessein particulier de cet exercice, 383. — I. Ce dessein est pour honorer la mort de Notre-Seigneur, *ibid.* — II. La mort de Notre-Seigneur a vaincu la mort, *ibid.* — III. Comment la mort a été vaincue par Notre-Seigneur, 385. — IV. Comment étant vaincue elle a encore autant de pouvoir, 389.

Sect. VI. Ordre de cet exercice, 400. — I. Offre des trois jours, *ibid.* — II. Œuvres pénibles, *ibid.* — Visites du Saint-Sacrement, *ibid.* — Oraisons mentales, 402. — *ibid.* — Vocales, *ibid.*

Au premier jour, 403. — I. Il faut faire ses actions comme si c'étaient les dernières, *ibid.* — II. Avec des actes de foi, *ibid.* — III. Avec des demandes, *ibid.* — IV. Et des actes d'espérance, 404.

Au second jour, 405. — I. La confession, *ibid.* — II. Avec une revue, *ibid.* — III. Et des actes de contrition et demandes de pardon, 406. — IV. Extrême-onction, 407.

Au troisième jour, 407. — I. Communion par forme de viatique, 408. — II. Avec des actes de conformité, 409. — III. De respect, 410. — IV. D'hommage, *ibid.* — V. D'obéissance, *ibid.* — VI. D'amour, *ibid.* — VII. De zèle de l'honneur de Dieu, *ibid.* — VIII. De demandes, 411. — IX. De remercîments, 416. — X. Des désirs de voir Dieu, 417. — XI. Et de voir Notre-Seigneur, 419. — XII. Lavement du mort, 422. — XIII. Le suaire, *ibid.* — XIV. Le tombeau, *ibid.* — XV. Personne morte au monde, *ibid.*

LIVRE QUATRIÈME

LES PERSONNES QUI ONT FAIT UNE PROFESSION PLUS OUVERTE D'AIMER NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Avant-propos, 423. — Notre-Dame, *ibid.* — *Les hommes :* Saint Joseph, 427. — Saint Pierre, 429. — Saint Paul, 431. — Saint Ignace, martyr, 434. — Saint Augustin, 435. — Saint Josaphat, 437. — Saint Alexis, 438. — Saint Romuald, 440. — Saint Dominique, 441. —Saint François, 442. — Saint Ignace, notre patriarche, 444. — Saint François Xavier, 445. — Saint Philippe de

Néri, 446. — Saint Jacques de Todi, 448. — Raymond Lulle, 450. — Henri Suso, 453 — *Les femmes* : Sainte Marie-Magdeleine, 456 — Sainte Agathe, 458. — Sainte Agnès, 460. — Sainte Catherine, 462. — Sainte Cécile, 464. — Sainte Gertrude, 465. — Sainte Catherine de Sienne, 468. — Sainte Thérèse, 470. — La bienheureuse Marie-Madeleine de Pazzi, 472. — Conclusion de ces exemples et de tout l'ouvrage, 474.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

1153-76 — CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

Rare
Book
Room

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY